

LA TRANSFORMATION
DE LA
GÉOGRAPHIE POLITIQUE DE L'IRLANDE
AU XVII^E SIÈCLE

DANS LES CARTES ET ESSAIS ANTHROPOGÉOGRAPHIQUES
DE SIR WILLIAM PETTY

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES (DIPLOME D'ÉTAT)
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR
LOUIS J.-J. GOBLET
(Y. M. GOBLET)

TOME I^{er}

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-STRASBOURG

1930

LA TRANSFORMATION

DE LA

GÉOGRAPHIE POLITIQUE DE L'IRLANDE

AU XVII^E SIÈCLE

LA TRANSFORMATION
DE LA
GÉOGRAPHIE POLITIQUE DE L'IRLANDE
AU XVII^E SIÈCLE

DANS LES CARTES ET ESSAIS ANTHROPOGÉOGRAPHIQUES
DE SIR WILLIAM PETTY

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES (DIPLÔME D'ÉTAT)
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR
LOUIS J.-J. GOBLET
(Y. M. GOBLET)

TOME I^{er}

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-STRASBOURG

1930



Copyright 1930. by Y. M. Goblet.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

PRÉFACE

Un de nos maîtres indique parmi les tâches de la géographie humaine celle de « reconstituer les milieux géographiques du passé » (1); l'étude de la transformation de la géographie politique de l'Irlande au XVII^e siècle ressortit donc à cette discipline. Plus encore : cette étude est une contribution à l'histoire des origines de l'anthropogéographie elle-même ; car l'œuvre de Sir William Petty est le premier essai d'une science moderne, et dans son anatomie politique on reconnaîtra l'embryon de la géographie humaine.

On est ici en plein XVII^e siècle, dans ce XVII^e siècle anglais qui conservait encore la belle jeunesse que les explorateurs de bibliothèques et d'océans avaient, aux jours de la Renaissance, rendue à l'esprit humain. Le D^r Petty est la personnification de ce temps, et l'homme le plus différent qui soit du « père de l'économie politique » en perruque louisquatorzienne ou du profiteur des guerres d'Irlande de la légende moderne. Pas de personnage plus divers que cet homme si vivant, sorti d'un peuple robuste, faisant son éducation première entre la boutique de son père le drapier et l'atelier de son ami le forgeron, à la conversation des gens de métier, de regrat et de labour, et à l'école du village ; puis adolescent furetant de pays en pays comme petit gars de porte en porte, mousse anglais, élève d'un collège français de Jésuites, cadet de la marine britannique, carabin à Paris et en Hollande, dessinateur d'optique pour Hobbes, se chargeant de lettres de Pell pour Descartes, retournant à Romsey — drapier, inventeur, médecin, pédagogue — rencontrant Hartlib, âme-sœur de son âme innombrable, et les virtuosi et les grands, aussi bon poète latin qu'homme au monde, enseignant à la fois l'anatomie à Oxford et la musique à Gresham,

(1) A. DEMANGEON, *Ann. de Géo.*, mars 1923, p. 168.

présenté aux Cromwell et médecin de l'armée et des maîtres de l'État à Dublin ; alors, à trente-deux ans, entreprenant la plus formidable, la plus incertaine des tâches : l'arpentage d'un État, le cadastre de l'Irlande.

Cette Irlande du milieu du XVII^e siècle, elle lui apparaît « comme un papier blanc » (1) où Cromwell, pensant avoir substitué à l'Irlande-nation l'Irlande-colonie, va faire tracer une carte de géographie administrative qui ne changera plus guère jusqu'en 1921. La colonisation exige un cadastre de presque tout le pays, un survey comportant une carte et une description statistique détaillées. Tâche gigantesque et telle qu'on n'en a encore jam- is vu ; des arpenteurs ordinaires ont tenté de l'apetisser à leur taille ; avec une tranquille audace, Petty les écarte : jeune, sûr de lui-même, courageux et ambitieux — aventurier au dire de ses ennemis, génie pour ceux qui l'aiment ; grâce à lui, l'Irlande sera en avance pour sa carte sur tous les autres pays, elle dont la carte en était encore au Moyen Age, et n'avait en rien bénéficié des admirables travaux de l'école anglaise des Saxton, des Norden et des Speed.

Tout de suite, Petty voit bien au delà du cadastre, et peut-être n'entreprend-il le cadastre que pour ce qu'il voit au delà de lui. Entraîné aux méthodes nouvelles de l'observation baconienne, curieux des sciences politiques autant que des naturelles, il s'éprend de la merveilleuse, de l'unique possibilité de dresser la carte exacte de tout un pays. Dès lors, sa pensée sera — et pour toujours — influencée par la grande œuvre cartographique qui le rendra célèbre, comme toute sa vie sera liée à celle de l'Irlande où va commencer sa fortune. Pendant vingt-cinq ans, il sera hanté par la préoccupation de publier un atlas de cartes à grande échelle du pays dont il a dessiné la première image moderne.

L'influence d'une pensée géographique est évidente dans tous ses ouvrages. Les travaux du Down Survey ont convaincu le docteur que l'étude politique d'un pays doit être basée sur la connaissance de sa géographie. Posséder une bonne carte du pays à étudier ainsi, c'est une de ses recommandations essentielles. Sa science

(1) *Treatise of Taxes*, Preface (HULL, p. 9).

nouvelle, il la nomme *Anatomie Politique*, et les cartes sont les planches de cette anatomie, dressées grâce à la dissection des « animaux politiques ». On conçoit le caractère de cette première ébauche qu'est la *Political Anatomy of Ireland*, et que cette œuvre capitale dans l'histoire des sciences soit si négligée par ceux qui ne veulent voir dans Petty qu'un précurseur des économistes du XVIII^e siècle. Œuvre capitale, l'expression n'est pas trop forte pour l'ouvrage qui est le premier essai d'une géographie humaine de l'Irlande comme les atlas sont le premier essai de sa carte politique moderne.

Ainsi la base de tout l'œuvre de Petty est géographique, et c'est ce qu'on n'a jamais dit. Ses ouvrages fondamentaux ont, pour employer une de ses expressions favorites, une valeur intrinsèque et une valeur extrinsèque. Leur valeur intrinsèque tient à ce qu'ils ont été le premier atlas et la première géographie modernes de l'Irlande ; leur valeur extrinsèque tient à ce qu'ils ont créé un esprit nouveau, une méthode nouvelle pour l'étude des pays — plus encore : une science nouvelle basée sur cette étude géographique. Les essais d'arithmétique en témoignent, ces essais dont la plupart sont réellement anthropogéographiques.

Les cartes et les descriptions du *Down Survey* ont été détruites dans les incendies de 1711 et de 1922. Mais il reste deux collections manuscrites des cartes de baronnies ; d'abord, celle de la Bibliothèque Nationale de France, joyau si précieux que trois fois en trois siècles le Gouvernement britannique entreprit des démarches diplomatiques pour en obtenir la cession et que trois fois nos bibliothécaires trouvèrent de courtoises fins de non-recevoir ; ensuite, la collection fort belle aussi, bien qu'incomplète, divisée entre la famille Lansdowne et les archives irlandaises. L'atlas par comtés *Hiberniae Delineatio* a eu deux éditions aux XVII^e et XVIII^e siècles. La *Political Anatomy* et les ouvrages d'arithmétique politique furent réimprimés pendant tout le XVIII^e, qui ne connut — de même que le commencement du XIX^e — la géographie irlandaise que par l'œuvre de Petty, mais qui ne sut pas discerner la science nouvelle que contenait en germe l'anatomie politique. Aujourd'hui, ces atlas et ces livres sont des documents uniques pour l'étude de la géographie historique et l'histoire de la géographie,

et c'est à ce point de vue surtout que j'ai voulu les examiner et les décrire.

Tenant pour naturel de commencer par le commencement et d'étudier l'ensemble des œuvres d'un auteur comme une série de manifestations de sa vie intellectuelle, j'ai situé les travaux de Sir William dans l'histoire de sa vie. Mais comme le principal personnage de cette vie est l'Irlande, et que l'objet principal de ces travaux est la carte et la géographie de l'Irlande, premier même que de présenter l'auteur, j'ai montré les relations entre la géographie et l'histoire en Irlande, puis esquissé l'évolution de la représentation cartographique et de la description géographique de l'île avant le Down Survey et la Political Anatomy. Je me suis appliqué ensuite à faire revivre le D^r Petty tel que je l'ai, puis-je presque dire, connu, quand j'étais à Oxford, à Londres et à Dublin, reconstituant les milieux intellectuels et les paysages dans lesquels il a évolué, non seulement par l'étude de ses manuscrits, de ses premières éditions et des documents d'archives, mais aussi par l'iconographie des hommes et des choses.

Ainsi, en suivant leur genèse et leur élaboration, je me suis préparé à analyser ses œuvres. En premier lieu, les divers types de cartes manuscrites, des cartes de paroisses disparues aux atlas de baronn^{es} de la Bibliothèque Nationale dont je pense avoir situé exactement la place dans l'œuvre de Petty. Ensuite, l'Hiberniae Delineatio, source de toutes les cartes d'Irlande pendant plus d'un siècle et non moins entourée d'obscurité que les cartes manuscrites. Après cette étude, la Political Anatomy et les traités d'arithmétique politique apparaissent ce qu'ils sont vraiment : la suite naturelle et la conséquence des travaux géographiques irlandais de Sir William.

La conclusion se formule d'elle-même lorsqu'enfin l'on tire au plein jour les quelques grands principes qu'il a posés sur l'action réciproque des hommes et du milieu. L'auteur se révèle alors plus grand et plus moderne encore qu'on n'a coutume de le représenter, car l'on reconnaît en lui le découvreur et le premier explorateur des régions où la géographie, l'économie et la sociologie se rencontrent : domaine qu'il assigne à l'anatomie politique et en qui le

XX^e siècle a reconnu celui de la géographie humaine. Sir William l'a certes abandonné trop tôt, ce solide terrain des réalités, pour les mirages de l'arithmétique politique. Les essais qu'il a faits n'en montrent pas moins qu'il a voulu fonder une science nouvelle sur l'observation géographique, la cartographie et la statistique. Et la géographie humaine reconnaîtra en lui l'un des plus grands — et des plus injustement oubliés — parmi ceux qui ont préparé sa venue dans les siècles de printemps où les sciences modernes commencèrent à éclore.

On ne saurait mener à bien un travail exigeant des recherches dans les archives et les bibliothèques publiques et privées de plusieurs pays sans l'aide de ceux qui, se consacrant eux-mêmes à de semblables études, sont toujours prêts à prendre sur leurs rares loisirs pour obliger leurs confrères. Je tiens à remercier ici ceux qui ont bien voulu m'aider de la sorte :

En Irlande : MM. Michael C. Andrews, de Belfast; D^r R. I. Best, de la National Library of Ireland; George M. Burnett, du Quit Rent Office; Prof. E. Curtis, de Trinity College, Dublin; Rev. J. MacGuirk, de Bray; Charles MacNeill, de Clontarf; Prof. Eoin MacNeill, de l'Université Nationale, Dublin; Capt. J. H. Mew, sous-directeur de l'Ordnance Survey du Saorstát; Sean T. O Ceallaigh, T.D.; Prof. T. O'Donoghue, de l'Université de Cork; la Royal Irish Academy; le Gouvernement irlandais — et spécialement M. Michael Hayes, président de la Dáil Éireann — qui m'ont rendu facile le travail à la National Library en un temps de sévères restrictions; enfin le Ministère des Finances du Saorstát qui, sur la proposition de son Ordnance Survey, m'a autorisé à reproduire des cartes de ce service.

En Grande-Bretagne : MM. T. Chubb, du Département des Cartes du British Museum; le colonel Sir Charles Close, ancien directeur général et le colonel G. S. C. Cooke, directeur p. i., de l'Ordnance Survey; E. Heawood, bibliothécaire et A. R. Hinks, secrétaire de la Royal Geographical Society; Lord Lansdowne, alors

Earl of Kerry ; le Royal College of Physicians ; la Worshipful Company of Drapers ; la Court of the Hon. the Irish Society ;

La Faculté de Médecine de Leyde ;

MM. Omont, conservateur des Manuscrits et Dubus, bibliothécaire au Département des Cartes de la Bibliothèque Nationale ; Henri Malo, l'historien des corsaires ; L. Raveneau, ancien directeur de la « Bibliographie Géographique » ; la Commission des Archives Diplomatiques du Ministère (français) des Affaires étrangères ; la Société de Géographie ; la Société de Géographie Commerciale

Liste bien incomplète ; qui de mes amis et confrères d'Irlande, de Grande-Bretagne et du continent n'a pas répondu à mes demandes de documentation ? Remerciements auxquels i faut joindre déjà des souvenirs sur des tombes : le Prof. Grenville A. J. Cole, le grand géologue de Dublin, et Sir G. H. Fordham, l'historien anglais de la cartographie, sont morts pendant que j'écrivais cet ouvrage pour lequel ils m'avaient donné d'utiles renseignements.

Enfin et surtout je veux dire combien je dois aux maîtres qui, depuis de longues années, ont encouragé mes travaux : MM. es professeurs André Lalande et J. Loth, de l'Institut, A. Demangeon, L. Gallois et J. Vendryes, de la Faculté des Lettres de Paris.

BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES DE SIR WILLIAM PETTY

On ne saurait entreprendre de donner ici une bibliographie détaillée de tous les ouvrages de Sir William Petty. En effet, ceux d'importance pour ses travaux géographiques sont décrits en détail dans le cours de ce livre; les autres, ne se rapportant que peu ou point à ces travaux, il suffit d'en connaître le titre et la date pour les situer dans la vie intellectuelle de l'auteur. On trouvera donc ici une liste chronologique des ouvrages de Petty; on y remarquera que la date de la publication est toujours à côté de celle de la composition et que, dans les cas où la 1^{re} édition a été posthume, la date en est composée en italiques; en effet, la distance qui sépare la publication de la composition est souvent considérable et plusieurs des ouvrages principaux ne furent pas publiés du vivant de l'auteur. Des paragraphes spéciaux sont consacrés à certains extraits du Down Survey dus à des collaborateurs de Petty, et à quelques ouvrages qui lui ont été attribués à tort; enfin, une liste — chronologique elle aussi — a été dressée des œuvres de Petty publiées ou rééditées depuis sa mort jusqu'à nos jours (1).

Cette bibliographie a été établie naturellement en examinant, dans les bibliothèques, à Paris, Londres, Oxford et Dublin, les manuscrits et volumes étudiés; mais, parti a aussi été tiré de la fort bonne « Bibliographie des ouvrages imprimés de Petty », dans l'édition de ses œuvres économiques que publia Hull; et aussi de la fameuse liste de Wycombe, tout en ne lui donnant pas le caractère de document bibliographique capital qui lui est généralement attribué (2).

(1) Cependant on n'a pas indiqué à chaque ouvrage la date de la réimpression des *Economic Writings* (Ch. HULL, 1899) ni de leur traduction française (H. DUSSAUZE et M. PASQUIER, 1905).

(2) La liste de Wycombe est souvent considérée comme une table chronologique faite par Petty lui-même de ses ouvrages depuis 1636 (il avait treize ans !) jusqu'en 1682. Lord FITZMAURICE l'a publiée (p. 317) sous le titre : « The Collection of Sir William Petty's

A. — LES ŒUVRES DE JEUNESSE.

- 1637-54 (*La liste de Wycombe donne pour cette période de nombreux manuscrits restés inédits ou perdus, variant de simples carnets d'étudiant à des cours de médecine professés à Oxford; il en faut retenir un manuscrit composé en 1654 en Hollande et perdu en mer: « A Collection of the Frugalities of Holland. »*)
- 1647; 1648 The advice of W. P. to Mr Samuel Hartlib. For the Advancement of some particular Parts of Learning. (Londres, 1648.)
- Réimpr. in « Harleian Miscellany », 1745, 1810, 1810.
- 1648; 1648 A declaration concerning the newly invented Art of doublewriting. (Londres, 1648.)

B. — LA CARTE D'IRLANDE.

I. *Atlas.*

- c. 1655-9; 1908 Hibernia Regnum.

Atlas des cartes de baronnies. — Ms BN, fonds angl., Nos 1 et 2, 2 vol.; et Coll. Lansdowne (Bowood). — Reproduction photogr. Ordnance Survey Office, Southampton, 1908.

- c. 1671-72; ? 1685 Hiberniae Delineatio quoad hactenus licuit, Perfectissima Studio Guilielmi Petty, Eq^{lis} Aurati. (s. l. n. d.)

2^e édit. de George Grierson, Dublin, c. 1730.

Tirage privé des anc. planches, 1875.

works since the year 1636 found at Wycombe, in his own handwriting » et HULL l'a reproduite (p. 653). Lord LANSDOWNE en a donné une meilleure copie dans les *Petty Papers* (II, 261, n° 158), où elle a l'avantage d'être datée : 6 octobre 1671, — ce qui explique qu'après cette date on ne trouve qu'une ligne, ajoutée bien plus tard par Petty : « 1682. Quantumcunque concerning money. » Mais cette liste est précieuse pour la connaissance de l'époque où il entreprit ses ouvrages et notamment la *Political Anatomy* qu'elle place en 1670, et la *Political Arithmetick*, qui est à l'année 1671; le 6 octobre 1671, Petty ne pouvait faire d'erreur sur des dates si récentes et la liste prouve qu'en ces années-là il avait au moins déjà préparé des notes et fait des dossiers pour ces livres et qu'il avait aussi décidé des titres qu'ils auraient. Le titre de la liste, dans les *Petty Papers*, est : « A Collection of Sir William Petty's severall works and writings since the year 1636 » (mais le plus ancien article est daté de 1637). Ce titre même montre qu'il ne s'agit pas seulement d'ouvrages proprement dits mais aussi de dossiers contenant : 1° des notes pour des ouvrages en projet dont plusieurs ne furent jamais composés; 2° des notes pour des ouvrages qui furent composés par plusieurs de ses amis; 3° des dossiers sur des sujets étrangers à ses ouvrages (ainsi on trouve : *Lawsuits*); 4° des extraits ou des copies intégrales d'œuvres auxquelles il donnait une importance particulière. Et tout ceci explique que la liste de Wycombe a plus d'une fois égaré ceux qui ont voulu y voir une table des ouvrages de Petty.

2. *Histoire du Survey.*

1659; 1851 The History of the Survey of Ireland, commonly called the Down Survey, by Doctor William Petty, A. D. 1655-6. Edited, from a manuscript in the Library of Trinity College, Dublin, with another in the possession of the most noble the Marquis of Lansdowne, and one in the Library of the King's Inn, Dublin, by Thomas Aiskew Larcom, F. R. S., M. R. I. A., etc., Major, Royal Engineers. Dublin, for the Irish Archaeological Society, MDCCCLI.

Larcom pense que cette histoire fut écrite à la fin de 1659; la narration va jusqu'à juillet 1659; il y est parlé au passé d'octobre 1659 (p. vi).

Le Ms de Petty (Trinity Coll., Dublin, 1187, fol. chart.; cf. LARCOM, Editor's Preface, *passim*) sous le titre « History of the Surrvey of Ireland », comprend 18 chapitres et occupe les p. 1 à 307. Il est précédé : 1° d'une Editor's Preface (p. 1 à x); 2° d'un « Memorandum by Mr Weale, on Sir William Petty's History of the Down Survey of Ireland » (p. xi-xii) du 16 avril 1837; 3° d'un « Memorandum by Mr Hardinge » (p. xii) du 18 mars 1841; ces trois notices donnent l'historique de l'ouvrage et des Mss; 4° de la copie de :

« A Briefe Accompt of the most materiall Passages relatinge to the Survey managed by Doctor Petty in Ireland, anno 1655 and 1656. »

(p. xiii-xvii); Ms, selon LARCOM : au Record Branch of the Paymaster of the Civil Services in Ireland; selon HARDINGE (*Surv.*, I, 25) : Landed Estates Record Office, Auditor General's Collection, vol. XIII, p. 3, press 14, shelf EF; 5° « Contents » (p. xviii-xxiii).

L'*History* est suivie de : 1° Notes (p. 311-349), commentaire de LARCOM, chapitre par chapitre; 2° Appendix (p. 353-402) 17 documents ou séries de documents officiels : acts, instructions, pages spécimens des surveys, etc. 3° Index (alphabétique et analytique) (p. 403-426).

(Ces diverses parties de l'édition de LARCOM sont ainsi désignées dans mes citations :

Hist. D. S., texte de Petty.

Br. Acc., Briefe Accompt.

LARCOM, Préface, Notes et Appendices.)

1659; 1659 A brief of proceedings between S^r Hierom Sankey and D^r William Petty. With The State of the Controversie between them Tendered to all Indifferent Persons. (Londres, 1659.)

Wycombe list : « 1660. Brev : against Sankey and William Petty's own apology. »

1660; 1660 Reflections upon some Persons and Things in Ireland, by letters to and from D^r Petty : with Sir Hierom Sankey's speech in Parliament. (Londres, 1660.)

Réimpr. Dublin, 1790.

C. — PREMIERS OUVRAGES DE DOCTRINE

1662; 1662 A treatise of Taxes and Contributions. Shewing the Nature and Measures of Crown-Lands. Assessments. Customs. Poll-money. Lotteries. Benevolence. Penalties. Monopolies. Offices. Tythes. Raising of Coins. Harth-Money. Excize, etc. With several intersperst Discourses and Digressions concerning Warres. The Church. Universities. Rents and Purchases. Usury and Exchange. Banks and Lombards. Registries for Conveyances. Beggars. Ensurance. Exportation of Money, Wool, Free-Ports Coins. Housing. Liberty of Conscience, etc. The same being frequently applied to the present State and Affairs of Ireland. (Londres, 1662.)

Réimpr. et éd. Londres, 1667, 1679, 1685, 1689.

Avec 2 autres brochures sous le titre général : « A collection of three state tracts. » (Londres, 1690.)

Avec la *Pol. Anat.* et la *Pol. Arithm.*, sous le titre général : « Tracts chiefly relating to Ireland. » (Dublin, 1769.)

?1662-?1691 A Treatise of naval philosophy. (Londres, 1691.)

A la fin d'un vol. intitulé : « An account of several new inventions. » Cf. HULL, p. XXII, n. 5.

?1665; ? Observations upon the trade in Irish cattle. (s. l. n. d.) Cf. HULL, p. 161 et 651.

?1665; 1691 Verbum Sapienti.

Publié pour la première fois à la suite de la *Pol. Anat.*

(Dans cette période furent écrits les ouvrages techniques : « An apparatus to the history of the common practices of Dying », publié in « The History of the Royal Society of London », de Th. Sprat, éd. de 1667, 1702, 1722 et 1734; trad. fr. Genève, 1669. « Of making cloth with sheeps wool », publié in « The History of the Royal Society », de Th. Birch, 1756.)

D. — LA SCIENCE NOUVELLE.

- c. 1672; 1690 The Political Arithmetick, or a Discourse Concerning The Extent and Value of Lands, People, Buildings; Husbandry, Manufacture(s), Commerce, Fishery, Artizans, Seamen, Soldiers; Publick Revenues, Interest, Taxes, Superlucration, Registries, Banks; Valuation of Men, Increasing of Seamen, of Militia's, Harbours, Situation, Shipping, Power at Sea, etc. As the same relates to every Country in general, but more particularly to the Territories of His Majesty of Great Britain, and his Neighbours of Holland, Zealand, and France. (Londres, 1690.)

Wycombe list : « 1671, Political Arithmetick. »

Réimpr. Londres, 1691; Glasgow, 1751.

Avec les « Essays in Pol. Arithm. », Londres, 1699, 1711; Edimbourg, 1751; Londres, 1755.

In « Tracts chiefly relating to Ireland », Dublin, 1769. In « Scarce tracts on Trade and Commerce, etc. » publiés par Sir Charles Whitworth, Londres, 1770, d'après l'éd. de 1690; in « An English Garner Ingatherings from our hist. et lit. » de Edward Arber (Citations), Birmingham, 1883.

A la page qui précède le titre de la 1^{re} éd. est l'imprimatur : « Let this book called Political Arithmetick, which was long since Writ by Sir William Petty deceased, be printed; Given at the Court at Whitehall the 7th Day of Novemb. 1690; Nottingham. » Le titre si développé aurait été, d'après HULL (p. 233, n.) composé par Lord Shelborne, fils aîné de l'auteur, qui fit cette édition et composa la dédicace au roi, qui vient aussitôt après la page de titre et avant la préface de Petty. Table des chapitres intitulée : « The principal conclusions of this treatise are », le titre de chacun des dix chapitres étant l'une de ces conclusions. L'ouvrage proprement dit commence ensuite et occupe les pages numérotées 1 à 117.

N.-B. — Petty n'a pas voulu publier sa *Pol. Arithm.* : d'autre part, on a cité, à propos des origines de l'ouvrage, certains projets d'Edward Chamberlayne désirant ajouter à son *Angliae Notitia : or the Present State of England*, vers 1671, une partie irlandaise qu'il aurait demandée à Petty. On peut citer aussi, à ce propos, l'éd. clandestine, et d'ailleurs très fautive, de la *Pol. Arithm.* intitulée : *Englands*

Guide to Industry, or Improvement of Trade, for the good of all People in General. Written by a Person of Quality, et publiée à la fin de The fourth part of the Present State of England. (Londres, 1683.)

- c. 1672; 1691 *The Political Anatomy of Ireland. With The Establishment for that Kingdom when the late Duke of Ormond was Lord Lieutenant. Taken from the Records. To which is added Verbum Sapienti; or an Account of the Wealth and Expences of England, and the Method of raising Taxes in the most Equal manner. Shewing also, That the Nation can bear the Charge of Four Millions per Annum, when the occasions of the Government require it. By Sir William Petty, late Fellow of the Royal Society, and Surveyor-General of the Kingdom of Ireland. (Londres, 1691.)*

2^e édition :

Sir William Petty's Political Survey of Ireland, with the Establishment of that Kingdom, when the late Duke of Ormond was Lord Lieutenant; and also An exact List of the present Peers, Members of Parliament, and principal Officers of State. To which is added, An Account of the Wealth and Expences of England, and the Method of raising Taxes in the most equal manner. Shewing likewise that England can bear the charge of Four Millions per Ann. when the occasions of the Government require it. The Second Edition, carefully corrected, with Additions. By a Fellow of the Royal Society. (Londres, 1719.)

Réimpr. de l'éd. de 1719 in « Tracts chiefly relating to Ireland » (Dublin, 1769). — Réimpr. de l'éd. de 1691 in « A Collection of tracts and treatises illustrative of the natural history, antiquities, and the Political and Social State of Ireland, At various periods prior to the present Century. » (Dublin, 1861.)

La 1^{re} éd. (licence d'imprimer du 11 mai 1691), forme un petit vol. de 248 pages. Au commencement, 16 pages non numérotées pour le titre, la dédicace de Tate à Ormond, la préface de l'auteur, l'avertissement de Tate et la table des matières. Ensuite, la *Pol. Anat.* occupe les pages 1 à 113. Les pages 114 à 131 contiennent un « Report from the Council of Trade in Ireland », du 25 mars 1676, que l'on considère comme l'œuvre de Petty, et qui résume la matière et les idées de la *Pol. Anat.* en trois parties : faits et statistiques économiques, conclusions tirées de ces faits, pro-

positions de réformes basées sur ces conclusions. Le second document, ou plutôt la série de documents qui suit, se compose du texte latin de la Commission de Lord Lieutenant d'Irlande donnée à Ormond en 1662 (p. 132 à 145), des propositions d'Ormond et de la décision du roi du 22 juin 1662 pour la réforme du gouvernement d'Irlande, propositions dont la rédaction est attribuée à Petty (p. 146 à 156). Une troisième partie est une « List for Civil Affairs », donnant les fonctions, noms et traitements des fonctionnaires anglais en Irlande au 1^{er} avril 1666 (p. 157 à 198), un « Catalogue » des Pairs irlandais (p. 199 à 201) et la liste des circonscriptions envoyant des députés aux Communes d'Irlande (p. 202 à 205). Le *Verbum Sapienti* est ensuite imprimé avec une pagination distincte de 1 à 24.

L'éditeur de 1716 a remplacé la dédicace de Tate par sa propre dédicace à Lord Parker, abrégé les sous-titres en en faisant des titres de chapitres numérotés de I à XVI (les chapitres I à XIII seuls sont de la *Pol. Anat.*; les chapitres XIV et XV contiennent les p. 114 à 156 de la 1^{re} éd.; le chapitre XVI, les p. 157 à 211. On a ajouté une liste des Lords, M. P.'s et hauts fonctionnaires d'Irlande (p. 203 à 223) de la 2^e éd.). Enfin, le *Verbum Sapienti*, avec une pagination distincte.

Dans cette période se placent :

1674. — *The Discourse made before the Royal Society the 26 of november 1674 concerning the Use of Duplicate Proportion, etc.* (Publié en décembre par ordre de la Royal, Society.

1678. — *Colloquium Davidis cum anima sua (Accinente Paraphrasim in 104 Psalmum).* (Londres, 1679).

E. — ESSAIS D'ANATOMIE ET D'ARITHMÉTIQUE POLITIQUES.

1682; 1695 Sir William Petty's *Quantulumcunque concerning money*,
1682. — To the Lord Marquess of Halifax (Londres, 1695).

Cette 1^{re} éd. hors commerce.

Réimpr. posthumes dans divers recueils d'écrits économiques : Londres, 1748, 1760, 1812.

c. 1682; — *Vers ce temps se place : « An Essay in Pol. Arith. concerning the Value and the Encrease of People and Colonies », dont il ne reste qu'un plan en 14 points publié dans l'éd. de 1686*

de l'essai suivant, ce qui explique que celui-ci, le premier des essais, porte ce titre insolite : « Another Essay, etc. ». L'essai perdu est souvent désigné sous le titre : « Essay on the Multiplication of Mankind. »

- c. 1682; 1683 *Another Essay in Political Arithmetick, Concerning the Growth of the City of London : with the Measures, Periods, Causes, and Consequences* thereof; 1682.*

Réimpr. in « A Collection of the yearly bills of Mortality from 1657 to 1758 inclusive. » (Londres, 1759.)

- c. 1682; 1683 *Observations upon the Dublin-Bills of Mortality MDCLXXXI, and the State of that City. By the Observer on the London Bills of Mortality. (Londres, 1683.)*

Entre cette première période (c. 1682) d'essais d'anatomie et d'arithmétique politiques et la seconde (1686-1687), se placent des communications scientifiques publiées par la Royal Society, notamment : « Experiments to be made relating to Land-carriages » (20-VI-84); « Some queries whereby to examine Mineral Waters » (22-XII-84); « A miscellaneous catalogue of Mean, vulgar, cheap and simple experiments » (28-I-85), — cette dernière avait déjà été présentée à la Dublin Society; « What a complete treatise of navigation should contain » (1685; mars 1693.)

- 1686; 1686 *Further Observation upon the Dublin-Bills: or, Accompts of the Houses, Hearths, Baptisms, and Burials in that City. The second edition, Corrected and Enlarg'd. (Londres, 1686.)*

- 1686; 1686-7 *Two Essays in Political Arithmetick, concerning the People, Housing, Hospitals, etc., of London and Paris. (Londres, 1687.)*

Une traduction française fut publiée, probablement avant l'original anglais, sous le titre : « Deux essais d'arithmétique politique, touchant les villes de Londres et de Paris. » (Londres, 1686.)

- 1686; 1686 *A further Assertion of the Proposition concerning the Magnitude, etc., of London, contained in two Essays in Political Arithmetick; mentioned in Philos. Transact. Numb. 183; together with a Vindication of the said Essays from Objections of some Learned Persons of the French Nation. (Philos. Transact. R. S., Londres, nov.-déc. 1686.)*

- ?1686; 1687 *Observations upon the Cities of London and Rome. (Londres, 1687.)*

1686-1687 Five Essays in Political Arithmetick, viz. I. Objections from the City of Rey in Persia, and from Mons^r Auzout, against two former Essays, answered, and that London hath as many People as Paris, Rome and Rouen put together. II. A Comparison between London and Paris in 14 particulars. III. Proofs that at London, within its 134 Parishes named in the Bills of Mortality, there live about 696 thousand People. IV. An Estimate of the People in London, Paris, Amsterdam, Venice, Rome, Dublin, Bristoll and Rouen, with several observations upon the same. V. Concerning Holland and the rest of the VII United Provinces. (Londres, 1687).

Le texte angl. est accompagné d'une traduction française.

Adaptation all. au commencement d'un recueil de plusieurs auteurs (Dantzig, 1693); réimpr. avec une nouvelle page de titre en 1724.

F. — DERNIÈRES ÉTUDES SUR L'IRLANDE.

Ces études ont été écrites pour répondre à un pamphlet : A Narrative of the Earl of Clarendon's Sale and Settlement of Ireland, attaquant violemment la politique de colonisation et demandant l'abrogation de l'Act of Settlement. Ce pamphlet est attribué par HULL à Nich. French, évêque titulaire de Ferns (p. 613, n. 2), par CARTE à Peter Talbot (Life of Ormond II, 384) et par FITZMAURICE à Edward Fitzgerald (p. 272). Il fut publié à Louvain en 1668; mais une nouvelle édition en avait été faite en 1686.

1686; inédit Speculum Hiberniae, or a Review of what has been lately said and suggested, concerning the Settlement and Titles of Estates in Ireland : Of the Civil Warrs there between the Years 1641 and 1653 : And of His Ma^{ty's} Restoration, the Court of Claims, etc. Occasion'd by a Treatise of the Settlement and Sale of Ireland; and 12 Queres about the same. Ingenia solent, Res nolunt, male Administrari. 1686.

Brit. Museum, Addl Ms 21.128, p. 73-100.

La page de titre porte la date 1686; dans la préface (p. 75), il est dit qu'on n'a pas répondu depuis 18 ans au « Narrative » publié en 1667, ce qui donnerait 1685 pour date à cette préface; mais on a vu que le « Narrative » est de 1668. En outre, p. 100, Petty dit qu'une réponse à son

Sp. Hib. pourrait être publiée « dans trois mois ou avant Midsummer day 1686 », ce qui place la rédaction de son ouvrage en mars 1686.

- 1687; 1899 A Treatise of Ireland, 1687. The Elements of Ireland; its Religion, Trade and Policy. Another more true and calm narrative of the Settlement and Sale of Ireland. — A series of matters relating to Estates in Ireland, mentioned in this Treatise.

Brit. Museum, Addl Ms 21.128. — « Treatise » p. 106-264; « Narrative » (A et B), p. 270-285; « Series », p. 298-302. Publié pour la première fois par HULL, *Ec. Writ.*, (Cambridge, 1899).

G. — EXTRAITS DU DOWN SURVEY.

(Mss établis par Th. Taylor)

- 1659 An actual survey of the Lands belonging to Edward Roberts, Esq^{re}, drawn on Vellum, and illuminated by Tho. Taylor. 1659. Brit. Museum, Harl. Mss 4784.

- 1677 The Distribution of Forfeited Land in Ireland Pursuant to the Acts of Settlement and Explanation composed by Thomas Taylor, Esq^{re} : by command of his Excellency Arthur, Earle of Essex, Lord Lieutenant of Ireland in the Yeare 1677.

Royal Irish Academy, Stowe Mss, Ashburnham Collection, 16 vol. in-f^o.

- ?1677 A General view of Ireland according to the Ancient and Present Discription thereof Containing the whole Quantity of acres both profitable and unprofitable, which unprofitable acres include Loughs, Boggs, Mountains, Rivers, Waters and High-Wayes, as well by Irish Plantation as English Statute Measure, according to the Area thereof, and more particularly of those parts which were surveyed as forfeited by the late Rebellion begun the 23th day of October 1641. What quantity of the said profitable Lands are since granted to the English upon the Account of Adventures, Arrears, Provisos, Pre-emptions of Mortgages, Augmentations of Bishopricks to Protestants on the Transplantation as Assignes of Persons transplanted into the Province of Connaught and County of Clare, Letters Patents of Grace confirmed. Fort of Duncannon, Royal

Highness the Duke of York and the Duke of Ormond as his demesne Lands. And what quantity of the said profitable Lands are granted and disposed unto Innocent Papists restored to their Estates, and to other of the Irish by Provisos, and as Nominées, and on his Majesties Letters of Restauration, and the said Transplantation, and not assigned to Protestants, not settled by the late Court of Claimes, And what of the said Surveyed profitable Lands remains as left undisposed, being never adjudged, seized and sequestred. Reduced out of an Antient Record in the Auditor's Office in Ireland, and out of the Books of Quit-Rents, Mapps and Surveys of the Kingdom.

Statistique placée au commencement du 1^{er} vol. de « The Distribution of Forfeited Lands ». Elle comprend : 1^o A General Description of Ireland taken out of the said record in the Auditor's Office; 2^o Observations on the last Distribution of Ireland and the surveyed Lands thereof.

Ces statistiques semblent contemporaines des livres de Taylor : même papier, mêmes encres. Il est moins aisé de savoir si elles sont de la même main, les registres étant copiés en cursive et la General View presque entièrement calligraphiée en caractères détachés, romains ou italiques, avec quelques titres et quelques mots en gothique. Les mots en cursive dans le premier tableau paraissent de la même main que les livres. D'autre part, le feuillet double contenant ce tableau est monté sur onglet et placé avant la feuille de titre général de l'ouvrage. Aucune date de composition ni de copie n'est indiquée; mais, il y a de fortes présomptions que les statistiques sont contemporaines des registres. Composées d'après les documents de l'Auditor's Office, leur contenu montre qu'elles sont postérieures à l'Act de Settlement and Explanation et antérieures au Survey des Trustees, ce sont donc des statistiques du Down Survey et peut-être aussi de documents de la même époque ou antérieurs.

H. — OUVRAGES ATTRIBUÉS A TORT A SIR WILLIAM PETTY.

1655 Gookin. — The Great Case of Transplantation in Ireland discussed. (Londres, 1655.)

Voir plus bas aux articles Gookin et Lawrence, p. xxxii et xxiii

Cf. Wycombe List : « 1654. — A Discourse against the

transplanting in Connaught ». — Lord FITZMAURICE suppose que Petty collabora à l'ouvrage. HULL réfute ses arguments d'une manière convaincante (p. 655 et seq.) On remarquera que Petty avait un dossier sous ce titre avant la parution du livre de Gookin.

- 1662 Graunt. — *Natural and Political observations...; upon the Bills of Mortality.* (Londres, 1662.)

Voir plus bas à l'article Graunt, p. xxxvii.

Éditions. — Londres, 1662 (2 éd.), 1665; Oxford, 1665; Londres, 1676. Cette dernière aurait été préparée par Petty. (D^r Campbell et James Milne, cités par HULL, p. 659.) Trad. all. Leipzig, 1702.

Réimpr. in « *A Collection of the yearly bills of mortality, from 1657 to 1758 inclusive, etc.* ». (Londres, 1759.)

Voir supra l'article « *Another Essay* », p.xvi) et *Ec. Writ.*, éd. HULL.

- 1685 Lamb. — *A Geographick Description of ye kingdome of Ireland.*

V. plus bas, article Lamb, p. XLVI

I. — ÉDITIONS ET RECUEILS POSTHUMES

(Dans cette liste, destinée à montrer la survivance de l'œuvre à l'auteur, les titres des ouvrages dont la première édition ne fut publiée qu'après la mort de Petty sont en italiques, et la date de leur composition est rappelée entre parenthèses après le titre. Les titres des recueils d'œuvres de Petty sont composés en capitales. Quand le lieu de l'édition n'est pas indiqué, il faut entendre : Londres.)

- 1689 *Treatise of Taxes.*

- 1690 *Treatise of Taxes.* (in *A Collection of three state tracts.*)

— *Political Arithmetick* (c. 1672).

- 1691 *Political Arithmetick* (2^e éd.).

— *Political Anatomy of Ireland* (c. 1672).

— *Treatise of Naval Philosophy* (c. 1662). À la fin d'un vol. intitulé : « *An account of several new inventions, etc.* ».

- 1693 *What a complete treatise of navigation should contain* (1685).

— *Handgreiffliche Demonstration, etc.* — Adaptation all. des *Five Essays* (Dantzig & Königsberg).

- 1695 *Quantulumcunque concerning money* (1682).

1^{re} éd. hors commerce.

1699 SEVERAL ESSAYS IN POLITICAL ARITHMETICK (1699).

Ce recueil, le premier qu'on ait fait d'œuvres de Petty sur un même sujet, contenait : An Essay concerning the Multiplication of Mankind, Further Observation upon the Dublin-Bills of Mortality, Two Essays in Pol. Arith., Observations upon the Cities of London and Rome, Five Essays in Pol. Arith., et la Political Arithmetick, d'après l'édition de 1690.

1702 An apparatus to the History of the common practices of Dying (2^e éd.).

1711 Political Anatomy of Ireland (2^e éd.).

1712 Several Essays in Political Arithmetick (2^e éd.).

1722 An apparatus to the History of the common practices of Dying (3^e éd.).

1724 Handgreiffliche Demonstration, etc. (2^e éd.).

c. 1730 Hiberniae Delinatio (2^e éd., Grierson, Dublin).

1734. An apparatus to the History of the common practices of Dying (4^e éd.).

1745 The Advice of W. P. to Mr Samuel Hartlib for the advancement of some particular parts of learning. (In « Harleian Miscellany », vol. VI.)

1748 Quantulumcunque concerning money.

1^{re} éd. publique, celle de 1695 étant hors commerce, et aucun ex. connu ne permettant de vérifier l'existence d'une éd. de 1682 citée dans « A Select Collection of scarce and valuable tracts on Money » (Political Economy Club, Londres, 1856).

1751 Political Arithmetick (3^e éd.).

— Several Essays in Political Arithmetick (3^e éd.).

1755, Several Essays in Political Arithmetick (4^e éd.).

1756 *Of making cloth with sheep wool.* (c. 1665.) In Th. Birch, « The History of the Royal Society ».

1759 Another Essay in Political Arithmetick, concerning the growth of the city of London. (In « A Collection of the yearly bills of mortality etc. »; cf. *supra*, Graunt, p.xx et xxxvii.)

1760 Quantulumcunque concerning money; reprinted from an edition that was printed for private use in the year 1695, and corrected by a manuscript copy of very good authority, by J. Massie.

À la suite d'extraits de LOCKE's *Treatise concerning money*, etc. sous le titre général : « Observations relating to the coin of Great Britain ».

- 1769 Tracts; chiefly relating to Ireland. Containing : I. A Treatise of taxes and contributions. II. Essays in political arithmetick. III. The political anatomy of Ireland. By the late Sir William Petty. To which is prefixed his last will. (Dublin, Boulter Grierson.)
- 1778 Political Arithmetick. In « Scarce tracts on Trade and Commerce etc. » publiés par Sir Ch. Whitworth.
- 1790 Reflections upon some Persons and things in Ireland etc. (2^e éd. Dublin).
- 1810 The Advice of W. P. to Mr Samuel Hartlib for the advancement of some particular parts of learning. (*In* « Harleian Miscellany », vol. VI.)
- 1812 Quantulumcunque concerning money. (2^e éd. du Recueil de 1748.)
- 1847 Quaeres for the Tryal of Mineral Waters, in *The Natural History of Wiltshire* by John AUBREY, réimpr. par la Wiltshire Topographical Society.
- 1851 *The History of the Survey of Ireland* (1659). Dublin.
- 1875 Hiberniae Delineatio. Tirage hors commerce des anciens cuivres.
- 1883 Political Arithmetick. E traits in « An English Garner Ingatherings etc. », Edward Arber, Birmingham.
- 1888 Essays on Mankind and Political Arithmetick.

Réédition du recueil de 1699, mais sans la Political Arithmetick; avec une introduction de H. M. (Henry Morley). Cassell's National Library, n^o 142 de l'éd. de Londres et 145 de l'éd. américaine.

- 1899 THE ECONOMIC WRITINGS OF SIR WILLIAM PETTY, together with the Observations upon the Bills of Mortality more probably by Captain John Graunt, edited by Charles Henry Hull, Ph. D., Cornell University. 2 vol. in-8^o, xci-700 pages Cambridge.
- Vol. I. — A treatise of Taxes and Contributions.
Verbum Sapienti.
The Political Anatomy of Ireland,
Political Arithmetick.
- Vol. II. — Natural and Political observations upon the Bills of Mortality by, Capt John Graunt.
Quantulumcunque concerning money.
Another Essay in Pol. Arithm. concerning the Growth of the City of London.
Observations upon the Dublin-Bills of Mortality.

Further Observation upon the Dublin-Bills.

Two Essays in Pol. Arithm., concerning London and Paris.

Observations upon the Cities of London and Rome.

Five Essays in Pol. Arithm.

A Treatise of Ireland, 1687.

Pour les études de Hull, voir plus bas à ce nom, p. xxxviii.

- 1905 Œuvres économiques de Sir William Petty, trad. franç. de l'éd. de Hull, par H. Dussauze et M. Pasquier, Paris.

- 1908 *Hibernia Regnum* (1655). (214 cartes de baronnies d'après le Down Survey.) Ordnance Survey; Southampton. Reproduction photographique en même grandeur des atlas de la Bibliothèque Nationale.

- 1927 *The Petty Papers*. Some unpublished writings of Sir William Petty. Edited from the Bowood Papers by the Marquis of LANSDOWNE. 2 vol.

1^{er} vol. — XLII-276 pages. avec un portrait d'après la miniature de Samuel Cooper.

2^e vol. — XII-309 pages. avec la reproduction photographique de « An agreement between Penn and Petty about a colony in Pennsylvania ».

- 1928 *The Petty-Southwell Correspondence, 1676-1687*. Edited from the Bowood papers by the Marquis of LANSDOWNE. I vol. in-8° de xxxii-343 pages avec un portrait de Petty, un de Southwell et les armes de Petty.

OUVRAGES CITÉS

A. — GÉNÉRALITÉS.

I. — Dictionnaires et Livres de Référence.

BEST (R. L.). — National Library of Ireland. Bibliography of Irish philology and of printed Irish Literature. Dublin, 1913.

BURKE's Peerage and Baronetage. Londres, 1926.

FOWLER (H. W. et F. G.). — The Concise Oxford Dictionary. Oxford, 1920.

LEE (Sidney). — Dictionary of National Biography. Londres, 1895.

SKEAT (Rev. Walter W.). — A Concise Etymological Dictionary of the English language. Oxford, 1887.

WEBB (Alfred). — A Compendium of Irish Biography comprising sketches of distinguished Irishmen and of eminent persons connected with Ireland by office or by their writings. Dublin, 1878.

WHITAKER (John). — An Almanack for the year of our Lord 1926.
Londres.

Plusieurs éd. ont été utilisées et l'année en est indiquée dans les citations.

2. — Méthodes et théories.

BRUNHES (Jean). — La Géographie humaine (2^e éd.). [Paris, 19126.

La 1^{re} éd. est de 1910; il a été fait une nouvelle éd. en 3 volumes en 1925.

DEMANGEON (Albert). — Introduction géographique à l'histoire.
(D'après le livre de L. Febvre). In « Ann. de Géog. ». T. XII,
mars 1923.

GALLOIS (L.). — Régions naturelles et noms de pays; étude sur la
région parisienne. Paris, 1908.

JANET (Paul). — Histoire de la Science politique dans ses rapports
avec la morale. Paris, 1859 (3^e éd. en 2 vol.) Paris, 1887.

LALANDE (André). — Vocabulaire technique et critique de philo-
sophie. Paris, 1926.

LAVISSE (Ernest). — Vue générale de l'histoire politique de l'Europe.
Paris, 1890.

— Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution.
9 tomes en 18 vol. Paris, 1900-1911.

LEROY-BEAULIEU (Paul). — De la colonisation chez les peuples
modernes. Paris, 1874 (2 vol.).

Les cit. renvoient à la 5^e éd. 1902.

MAINE (Sir Henry Sumner). — Dissertations on Early Law and
Custom chiefly selected from Lectures delivered at Oxford.
Londres, 1883.

RATZEL (Fr.). — Anthropogeographie (Erster Teil). Stuttgart. (2^{te} Auf-
lage) 1899.

SMITH (Adam). — An Enquiry into the nature and causes of the
Wealth of Nations. 1776. (The World's Classics, 2. vol.)
Londres, 1904.

VIDAL DE LA BLACHE (P.). — Principes de Géographie humaine,
publiés d'après les manuscrits de l'auteur par Emmanuel
de Martonne. Paris, 1922.

3. — Cartographie et Topographie.

Anonyme. — Catalogue of the Manuscript Maps, Charts and Plans,
and of the Topographical Drawings in the British Museum;
printed by order of the Trustees (3 vol.). Londres, 1844.

- La nouvelle Carte de France (publication du Service géographique de l'Armée). Paris, 1923.
- Loan Exhibition of Old Maps... to be held in the Whitworth Hall of the Manchester University (25th to 31st January 1923). Catalogue of Exhibits with descriptive notes.
- CHUBB (Thomas). — The printed Maps in the Atlases of Great Britain and Ireland; a bibliography, 1579-1870. Londres, 1926.
- CLOSE (Col. Sir Charles). — The early years of the Ordnance Survey. Chatham, 1926.
- COLVIN (Sydney). — Early engravings and engravers in England (1545-1695). A critical and historical essay. Londres, 1905.
- CUNINGHAM (William). — The Cosmographical Glasse, conteinyng the pleasant Principles of Cosmographie, Geographie, Hydrographie, or Navigation. Londres, 1559.
- DYGGES (Leonard). — A Booke named Tectonicon briefly shewing the exacte measuryng, and speedy reckonings all manner Lande, squared Tymber, Stone, etc. Published by Leonard Dygges, gentleman, in the yere of our Lord 1556. Imprynted at London by Thomas Gemini, dwelling the Black Friars : who is there ready exactly to make all the Instrumentes apperteyning to this booke.
- DYGGES (Leonard and Thomas). — A geometrical practical treatize named Pantometria divided into three books : Longimetria, Planimetria, and Stereometria, containing rules manifold for mensuration of all lines, superficies and solides : with sundry strange conclusions. Londres, 1571, 2^e éd. 1591.
- FORDHAM (Sir Herbert George). — Studies in Carto-Bibliography, British and French, and in the Bibliography of Itineraries and Road-Books. Oxford, 1914.
- Maps, their history, characteristics and uses. A Handbook for teachers. Cambridge, 1921.
- The Evolution of the Maps of the British Isles. Manchester, 1923.
- The Road-books and Itineraries of Great Britain, 1750 to 1850. A catalogue with an introduction and a bibliography. Cambridge, 1924.
- Some notable surveyors and map-makers of the XVIth, XVIIth and XVIIIth centuries and their work. A study in the history of carto-bibliography. Cambridge, 1929.
- GALLOIS (L.). — Les Géographes allemands de la Renaissance. Paris, 1890.

- GERISH (W^m B.). — *Speculi Britanniae Pars. A Description of Hertfordshire by John Norden, 1598. Reprinted with the addition of a portrait of John Norden and a biography by W. B. Gerish, Hon. Sec. East Herts. Archaeological Society. Londres, 1903.*
- GOUGH (Richard). — *Anecdotes of British Topography or an Historical Account of what has been done for illustrating the Topographical Antiquities of Great Britain and Ireland. Londres, 1768.*
- *British Topography, or an Historical Account, etc. (2 vol.) Londres, 1780.*
- GUNTHER (R.W.T.). — *Early science in Oxford (4 vol.). Oxford, 1923.*
- HEAWOOD (E.). — *The use of watermarks in dating old, maps and documents. In « The Geo. Journal », LXIII, n° 5; may 1924. Londres.*
- LARMINAT (E. DE). — *Topographie pratique de reconnaissance et d'exploration (3^e éd.). Paris, 1912.*
- LAUSSE DAT (A.). — *Histoire de la Cartographie. In « Revue Scientifique », Paris, 1892.*
- *Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographiques (2 tomes en 3 vol.). Paris, 1898.*
- MURET (Charles). — *Topographie; applications spéciales à l'agriculture, arpentage, nivellement, cadastre. Paris, 1906.*
- NORDENSKIÖLD (A. E.). — *Fac Simile Atlas to the early history of cartography with reproductions of the most important maps printed in the XV and XVI centuries, translated from the Swedish original, etc. Stockholm, 1889.*
- *Periplus. An Essay on the early history of Charts and Sailing-Directions, translated from the Swedish original, etc. Stockholm, 1897.*
- RABATÉ (J.). — *Manuel de l'arpenteur-mètreur. Paris, 1924.*
- SEEBOHM (Frederic). — *Customary acres and their historical importance. Londres, 1904.*
- VIVIEN DE SAINT-MARTIN (M.). — *Histoire de la Géographie et des découvertes géographiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Paris, 1873.*

4. — *Généralités Celtiques.*

- D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. — *Cours de littérature celtique (12 vol.). Paris, 1883-1902.*

- D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. — Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande. Paris, 1883.
- Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'an 100 avant notre ère. Paris, 1904.
- Táin Bó Cúalnge. — Enlèvement (du Taureau Divin et) des vaches de Cooley. La plus ancienne épopée de l'Europe Occidentale. Paris, 1907-1912.
- DOTTIN (Georges). — Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique. Paris, 1906, 2^e éd. 1915.
Les notes, sauf indication contraire, renvoient à la 2^e éd.
- Les anciens peuples de l'Europe. Paris, 1916.
- GOUGAUD (dom Louis). — Les Chrétientés Celtiques (2^e éd.). Paris, 1911.
- LOTH (J.). — La première apparition des Celtes dans l'île de Bretagne et en Gaule; in « Rev. Celt. » T. XXXVIII, n^o 4. Paris, 1920-1921.

5. — *Iles Britanniques.*

- BOUTMY (Émile). — Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au xix^e siècle. Paris, 1901.
- CHAMBERLAYNE (Edward). — Angliae Notitia, or the Present State of England, together with divers reflections upon the ancient state thereof. Londres 1669 (trois éd.), 1670, 1671, 1672, 1673.
- CUNNINGHAM (Dr W.). — The Growth of English Industry and Commerce (2 vol.) Cambridge, 1890-1892.
- DEMANGEON (Albert). — L'Empire Britannique. Étude de géographie coloniale. Paris, 1923.
- Relations de l'Irlande avec la Grande-Bretagne; in « Ann. de Géo. », T. XXXII, mai 1923. Paris.
- Îles Britanniques (T. I de la Géographie Universelle publiée, sous la direction de Vidal de La Blache et L. Gallois.) Paris, 1927.
- GREEN (John Richard). — A short history of the English people, Londres, 1874.
Les cit. renvoient à l'éd. de 1916.
- HARRISON (William). — An Historicall Description of the Iland of Britaine with a Briefe Rehersall of the Nature and Qualities of the People of England and such Commodities as are to be found in the same, comprehended in three bookes and written by W. H. Londres, 1577.

- LEGOUIS (E.) et CAZAMIAN (L.). — Histoire de la littérature anglaise. Paris, 1924.
- MACKINDER (H. J.). — Britain and the British Seas. Oxford, 1901. Les cit. renvoient à la 2^e éd. (1907).
- THIERRY (Augustin). — Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur le Continent. Paris, 1825. Les cit. renvoient à l'éd. en 4 vol. de 1846.

B. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE D'IRLANDE.

I. — *Chroniqueurs et topographes irlandais.* ¶

- CORMACAN EIGAS. — The Circuit of Ireland, by Muircheartach Mac Neill, prince of Aileach; a poem written in the year DCCCCXLIII by Cormacan Eigas, chief poet of the North of Ireland. Now for the first time printed, with a translation and notes by John O'Donovan. Dublin, 1841.
- DICUIL. (V. Letronne).
- KEATING (Geoffroy). — Foras Feasa ar Éirinn, le Seathrun Céitinn D.D. (The history of Ireland by Geoffrey Keating, D.D. (Éd. en 4 vol. de l'Irish Texts Society; 1^{er} vol. par David Comyn; les suivants par le Rev. Patrick S. Dinneen). Dublin et Londres, 1902-1914.
- LETRONNE (A.). — Recherches géographiques et critiques sur le livre *De Mensura Orbis Terrae*, composé en Irlande au commencement du IX^e siècle par DICUIL suivi du texte restitué par A. Letronne. Paris, 1814.
- MESSAHALAH (d'après). — An Irish astronomical tract, based in part on a mediaeval Latin version of a work by Messahalalah. (Éd. de l'Irish Texts Society par Maura Power.) Dublin et Londres, 1914.
- O'DUBHAGAIN (John). V. O'Donovan.
- O'DONOVAN (John). — The Topographical poems of John O'Dubhagáin and Giolla na Naomh O'Huidhrin. Ed. in the original Irish from Mss in the Library of the Royal Irish Academy, Dublin... by John O'Donovan. Dublin, 1862.
- O'HUIDHRIN (Giolla na Naomh). V. O'Donovan.

2. — *Chroniques et Descriptions coloniales.*

ANONYME. — The moderate Cavalier; or, the Soldier's Description of Ireland. A Book fitt for all Protestant Houses in Ireland. Cork (?), 1675.

CAMDEN (William). — Britannia, sive florentissimorum regnorum Angliae, Scotiae, Hiberniae et Insularum adiacentium ex intima antiquitate chorographica descriptio.

Ed. latines. — Londres, 1586, 1587; Francfort, 1590; Londres, 1594, 1600, 1607; Amsterdam : Janssonius, 1617; Blaeu, 1639.

Trad. angl. — Philemon Holland, Londres, 1610, 1637; Edmund Gibson, Londres, 1695, etc., jusqu'en 1772; Richard Gough, Londres, 1789 et 1806:

Trad. franç. — Blaeu, Amsterdam, 1662.

Les cit. renvoient, sauf indication contraire, à la trad. de Holland, 1637.

CAMPION (Edmund). — A Historie of Ireland, written in the yeare 1571. (Ed. de Ware.) Dublin, 1633.

Les cit. renvoient à la réimpr. de cette éd. faite à la Hibernia Press, par John Morrison, dans son recueil de textes : « The Works of Spencer, Campion, Hanmer and Marleborough »; 2 vol. Dublin, 1809.

DAVIES (Sir John). — A letter to Robert Earl of Salisbury, touching the state of Monaghan, Fermanagh and Cavan, wherein is a discourse concerning the corbes and irenahs of Ireland. 1607.

— A letter to Robert, Earl of Salisbury, concerning the state of Ireland. 1610.

— A discovery of the true causes why Ireland was never entirely subdued nor brought under obedience of the Crown of England until the beginning of His Majesty's happy reign. 1612.

Les cit. de Sir John Davies renvoient à l'éd. en angl. mod. de Henry Morley, in « Ireland under Elizabeth and James I, q. vid. ».

DYMMOK (John). — A treatice of Ireland. Now first published from a Ms preserved in the British Museum; with notes by the Rev. Richard Butler. Dublin, 1843.

(GIRAUD LE CAMBRIEN). — The Historical Works of Giraldus Cambrensis, containing the Topography of Ireland, and the

- History of the Conquest of Ireland, translated by Thomas Forester, M.A. (Ed. Th. Wright, Londres, 1881, réimpr. de 1913).
- HANMER (Meredith) et MARLEBYRROVGH (Henry). — The Chronicle of Ireland, collected by Meredith Hanmer, Doctor of Divinity in the yeare 1571. The Chronicle of Ireland, by Henry Merlebyrrovgh; continued from the collection of Doctor Meredith Hanmer, in the year 1571. (Ed. de Ware, Dublin 1633).
- Pour les cit., voir supra Campion,
- HOLINSHED (Raphaell) et STANYHURST (Richarde). — The Historie of Irelande from the first inhabitation thereof, vnto the year 1509, collected by Raphaell Holinshed and continued till the yeare 1547 by Richarde Stanyhurst. Londres, 1577. (2 vol.)
- Voir aussi Stanyhurst.
- JOHN OF TREVISA. — Of ye descrypcôn of Irlonde. (Trad. du *Polychronicon* de HIGDEN; ch. XXII à XXIX de la description de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.) Londres, 1480, 1498, 1502, 1510, 1515, 1528.
- LYNCH (John). — Cambrensis Eversus seu potiùs historica fides in rebus hibernicis Giraldo Cambrensi abrogata. (Saint-Malo?) 1662. (Ed. de Matthew Kelly, Dublin, 1848-1852, 3 vol.)
- MORLEY (Henry). — Ireland under Elizabeth and James the first. Described by Edmund Spenser, by Sir John Davies... and by Fynes Moryson, edited by Henry Morley. Londres, 1890.
- MORYSON (Fynes). — An Itinerary. London, 1617.
- La 2^e partie a été réimpr. in « Hist. of Ireland, from the year 1599 to 1603 ». (Ed. de S. Powell), Dublin, 1735.
- PAYNE (Robert). — A brife description of Ireland, made in this yeere .1589. by Robert Payne vnto XXV of his partners for whom he is vndertaker there. Truely published verbatim, according to his letters, by Nich. Gorsan one of the said partners, for that he would his countrymen should be partakers of the many good notes therein contained. With diuers notes taken out of others the Authoures letters written to his said partners, sithenes the first Impression, well worth the reading. Londres, 1590.
- Les cit. renvoient à l'éd. de Aquilla Smith, Dublin, 1861.
- RYCH (Barnaby). — A short survey of Ireland truely discovering who it is that hath so armed the hearts of that people with

- disobedience to their Prince, with a description of the country, and the condition of the people. No lesse necessarie and needfull to be respected by the English, then requisite and behoouefall to be reformed in the Irish. Londres, 1605.
- RYCH (Barnaby). — A new description of Ireland, wherein is described the disposition of the Irish whereunto they are inclined. No lesse admirable to be perused then credible to be beleaved : neither vnprofitable nor vnpleasant to bee read and vnderstood, by those worthy Citizens of London that be vndertakers in Ireland. Londres, 1610.
- SPENSER (Edmund). — A view of the state of Ireland, written dialoguewise betweene Eudoxus and Irenaeus, by Edmund Spencer (*sic*), Esq., in the yeare 1596. (1^{re} éd., Dublin, 1633, par Ware.)
Pour les cit., voir supra, Campion.
- STANYHURST (Richard). — A Treatise contayning a playne and perfect Description of Irelande, with an Introduction, to the better understanding of the Hystories, appartayning to that Islande, compyled by Richard Stanyhurst, and written to the Right Honorable Syr Henry Sydney, etc. London, 1547.
Voir. supra Holinshed.

3. — *Histoire d'Irlande.*

- BEAUMONT (Gustave DE). — L'Irlande sociale, politique et religieuse (2 vol.). Paris, 1838.
Les cit. renvoient à la 7^e éd. Paris, 1863.
- BONN (Dr Moritz Julius). — Die Englishe Kolonisation in Irland (2 vol.). Stuttgart et Berlin, 1906.
- BUTLER (William F. T.). — Confiscation in Irish history. Dublin, 1917.
- Dàil Éireann.* — Official correspondence relating to the Peace Negotiations, june-september 1921. Dublin, oct. 1921.
- DUNLOP (Robert). — Ireland under the Commonwealth; being a selection of documents relating to the government of Ireland from 1651 to 1659. (2 vol.) Manchester, 1913.
Les cit. quand elles renvoient à un document donnent seulement le numéro de celui-ci; quand elles renvoient à une page, le chiffre est précédé de : p.
- FROUDE (James Anthony). — The English in Ireland in the Eighteenth Century (3 vol.). Londres, 1884.

- GOBLET (Y. M.). — L'Irlande dans la crise universelle, 1914-1920. (2^e édit.) Paris, 1921.
La 1^{re} éd. (1914-1917) est de 1918.
- GOOKIN (Vincent). — The Great Case of Transplantation in Ireland discussed; or, Certain Considerations, wherein the many great inconveniences in the transplanting of the Natives of Ireland generally out of three Provinces of Leinster, Ulster and Munster, into the Province of Connaught are shewn. Humbly tendered to every individual Member of Parliament by a well-wisher to the good of the Commonwealth of England. Londres, 1655.
- The Author and Case of Transplanting the Irish into Connaught vindicated from the unjust aspersions of Col. Richard Laurence by Vincent Gookin, Esquire. Londres, 1655.
- GREEN (Mrs Alice Stopford). — Irish Nationality. Londres, s. d.
- The Making of Ireland and its undoing, 1200-1600. Dublin, 1908.
Les cit. renvoient à la 2^e éd. (1909); réimpr. de 1920.
- HARDIMAN (James). — A statute of the fortieth year of King Edward III, enacted in a : Parliament held in Kilkenny, A. D. 1367, before Lionel Duke of Clarence, Lord-Lieutenant of Ireland. Now first printed from a Ms in the Library of his Grace the Archbishop of Canterbury, Lambeth; with a translation and notes. Dublin, 1843.
- HARDINGE (W. W.). — On Circumstances attending the outbreak of the Civil War in Ireland on 23rd October, 1641, and its continuance to the 12th May 1652; the numerical extent and manner of the Transplantation of Irish into Connaught and Clare; the extent, value, and distribution of the Forfeited lands; their insufficiency to satisfy the Debts and Arrears due to Adventurers and Soldiers; the solution of that difficulty under the Acts of Settlement and Explanation; and the results of these operations. Dublin, 1866.
- HILL (Rev. George). — An historical account of the plantation in Ulster at the commencement of the seventeenth century, 1608-1620. Belfast, 1877.
- HULL (Eleanor). — A text-book of Irish literature (2 vol.). Dublin et Londres, 1906 et 1908.
- HYDE (Douglas). — A literary history of Ireland, from earliest times to the present day. London and Leipsic, 1910.
- JOYCE (P. W.). — A concise history of Ireland from the earliest times to 1837. Dublin, 1893.

- LAWRENCE** (Col. Richard). — The Interest of England in the Irish Transplantation, stated : wherein is held forth to all concerned in Ireland's good settlement the benefits the Irish Transplantation will bring to each of them in particular, and to the Commonwealth in general, being chiefly intended as an answer to a scandalous, seditious Pamphlet entitled « The Case of Transplantation in Ireland discussed ». Composed and published at the request of several persons in eminent places in Ireland, to the end all who desire it might have a true account of the Proceedings that have been there in the business of Transplantation, both as to the rise, progress and end thereof. By a faithfull Servant of the Common-wealth Richard Lawrence. Londres, 1655.
- LELAND** (Thomas). — The history of Ireland from the invasion of Henry II, with a preliminary discourse on the ancient state of that kingdom. Londres, 1773.
- MADDEN** (R. R.). — The United Irishmen, their lives and times (2 vol.). Londres, 1842.
- Manifeste et Articles que les catholiques confederez d'Irlande demandent en toute hvmilite au serenissime Charles leur roy pour paruenir à une bonne voye d'accord.** Bruxelles, 1642.
- MARTIN** (Abbé Eugène). — Saint-Colomban (vers 540-615) (2^e éd.). Paris, 1905.
- MITCHEL** (John). — The Crusade of the Period and Last Conquest of Ireland (perhaps). New-York, 1873.
- MORLEY** (John). — The Life of Richard Cobden (2 vol.). Londres, 1879.
- Les cit. renvoient à la « Popular one volume edition », 1905.
- MULHALL** (Mrs Marion Mc Murrough). — Explorers in the New World before and after Columbus and the story of the Jesuit Missions of Paraguay. Londres, 1909.
- O'BRIEN** (George). — The economic history of Ireland in the seventeenth century. Dublin, 1919.
- O'CONNELL** (Daniel). — A Memoir of Ireland, Native and Saxon. Vol. I, 1172-1660 (le seul paru). Dublin, 1843.
- O'CONNOR MORRIS** (William). — Ireland, 1494-1868, with two introductory chapters. Cambridge, 1898.
- O'RAHILLY** (Egan). — Danta Aodhagain Ui Rathaille; the Poems of Egan O'Rahilly. Ed. des Rev. P. S. Dinneen et Tadgh O'Donoghue (2^e éd., Londres, 1909).
- PERRAUD** (Rév. P. Adolphe). — Études sur l'Irlande contemporaine (2 vol.). Paris, 1862.

- PRENDERGAST (John P.). — *The Cromwellian Settlement of Ireland.*
Londres, 1865. (Impr. à Dublin.)
2^e éd. Dublin, 1875. 3^e éd. (reproduction de la 2^e). Dublin,
1922.
Les cit., sauf indication contraire, renvoient à la 3^e éd.
- RIQUET (abbé). — *Saint-Patrice (389-461)* (2^e éd.). Paris, 1911.
- SCOBELL (Henry). — *A Collection of Acts and Ordinances of general
use, made in the Parliament begun and held at Westminster the third day of November anno 1640, and since unto
the adjournment of the Parliament begun and holden the
17th of September, anno 1656, etc., etc...* Londres, 1658.
- SNYDER (Edward D.). — *The Wild Irish. A study of some English
satires against the Irish, Scotch and Welsh. In « Modern
Philology », t. XVII.* Chicago, avril 1920.
Voir infra Vendryes.
- State Papers published under the authority of H. M.'s Commission.
Vol. I. King Henry the Eighth, part III. Correspondence
between the Governments of England and Ireland. 1515-
1538. Londres, 1834.
- TEMPLE (Sir John). — *The history of the General Rebellion of Ireland
raised upon the three and twentieth day of october 1641,
together with the barbarous cruelties and bloody massacres
which ensued thereupon. Published in the year 1646, by
Sir John Temple, Knight, Master of the Rolls, and one
of His Majesty's most Honourable Privy Council, within
the Kingdom of Ireland* (7^e éd.). Cork, 1766.
- VENDRYES (J.). — Analyse de « *The Wild Irish* », par Edw. D. Snyder
(q. vid.). In : « *Rev. Celt.* », XXXVIII, 228-231.
- WILSON (Philip). — *Strafford. In « Studies in Irish History, 1603-
1649; edited by R. Barry O'Brien. 2d series.* Dublin, 1906.

4. — *Géographie d'Irlande.*

- BOATE (Gerard). — *Irelands Naturall History. Being a true and ample
Description of its Situation, Greatness, Shape and Nature;
of its Hills, Woods, Heaths, Bogs; of its Fruitfull Parts
and profitable Grounds, with the severall ways of Manuring
and Improving the same : with its Heads or Promontories,
Harbours, Roades and Bayes; of its Springs and Fountaines,
Brookes, Rivers, Loghs; of its Metalls, Mineralls, Freestone,
Marble, Sea-coal, Turf and other things that are taken out of
the ground. And of the Nature and temperature of its Air*

and Season, and what diseases it is free from, or subject unto. Conducing to the Advancement of Navigation, Husbandry and other profitable Arts and Professions. Written by Gerard Boate, late Doctor of Physick to the State in Ireland, and now published by Samuëll Hartlib, Esq; for the Common Good of Ireland, and more especially, for the benefit of the Adventurers and Planters therein. Londres, 1652.

Trad. française :

- Histoire Naturelle d'Irlande, contenant une description tres exacte de sa situation, de sa grandeur, de sa figure, de la nature de ses Montagnes, de ses Forests, de ses Bruyeres, des Marais et de ses terres labourables. Avec le desnombrement de ses Caps, de ses Havres, de ses Rades et de ses bayes, de ses Fontaines, de ses Ruisseaux, de ses Rivières et de ses Lacs, des Metaux, des Mineraux, etc. Et enfin de la nature et la température de son Air, et de ses Saisons, des maladies dont elle est exempte et de celles à quoy elle est suiette, le tout donnant de grâdes lumières à la Navigation et à l'Agriculture. Traduit de l'Anglois de Gerard Boate, Medecin des derniers Estats d'Irlande. Paris, 1666.

COFFEY (George). — Archaeological evidence for the intercourse of Gaul with Ireland before the first century. Dublin, 1910.

COLE (Grenville A. J.). — Ireland the outpost. Oxford, 1919.

COYNE (William P.), éditeur. — Ireland, Industrial and Agricultural. Dublin, Cork, Belfast, 1902.

FLETCHER (George), éditeur. — Ireland, Cambridge, 1922.

L'ouvrage comprend 1 vol. d'ensemble : « Ireland » et 4 vol. consacrés chacun à une province dont il a le nom pour titre.

HOWARD (O. J. R.). — A Geography of Ireland. Oxford, 1911.

LOTH (J.). — Relations directes entre l'Irlande et la Péninsule Ibérique à l'époque énéolithique. In « Mémoires de la Soc. d'Hist. et d'Archéologie de Bret. », 1925.

RECLUS (Élisée). — Nouvelle Géographie Universelle. T. IV, L'Europe du Nord-Ouest. Paris, 1879.

ROBERTS (Lewes). — The Marchants Mapp of Commerce. Necesarie for all such as shal be imployed in the publike affaires of Princes in foraine partes. For all Gentlemen and other that trauell abroade for delight and plesure. And for all merchant or their factors that Exercise the Arte off Marchandiseing in any Parte of ye habitable world. Londres, 1638.

3^e éd. corr. et augm. 1677. Dern. (?) éd. 1700.

WESTROPP (Th. J.). — Brasil and the Legendary Islands of the North Atlantic : their history and fable. A contribution to the « Atlantis » problem. Dublin, 1912.

ZIMMER. — Uber direkte Handelsverbindungen Westgalliens mit Irland im Altertum und frühen Mittelalter. Berlin, 1909.

5. — *Toponymie irlandaise* (1).

Census of Ireland, 1901. — General Topographical Index. Dublin, 1904.

HOGAN (Edmund). — Onomasticon Goedelicum locorum et tribuum hiberniae et scotiae. An Index, with identifications, to the Gaelic Names of Places and Tribes. Dublin et Londres, 1910.

JOYCE (P. W.). — The Origin and History of Irish Names of Places. (3 vol.) Dublin et Londres, 1869-1913.

LAOIDE (Seosamh). — Post-Sheanchas i n-a bhfuil cúigí, dúithchí, conntaethe, agus bailte puist na hÉireann. (2 vol.) Dublin, 1905 et 1911.

— Leabhar Geograiphe, le haghaidh sgol agus coláisti na hÉireann. Dublin, s. d. (c. 1906).

C. — SIR WILLIAM PETTY ET SON TEMPS.

1. — *Manuscripts.*

Album of Christoph Arnold, Prof. of History at Nuremberg, containing autograph inscriptions of professors and others, etc., in the years 1649-1672. British Museum, Egerton Mss., 1324.

Miscellaneous Collections relating to Gresham College, by I. W. British Museum, Addl Mss 6193.

Political Tracts on Ireland, by Sir Wm Petty. British Museum, Addl Mss 21.128.

Pages finales (298-302) occupées par des notes sans titre, d'une écriture autre que celle du reste du Ms, sur les méthodes de travail de Petty. (V. *supra*, sur ce Ms, la bibliographie des œuvres de Petty, p. xvii).

2. — *Imprimés.*

AUBREY (John). — Letters written by eminent persons... and Lives of Eminent Men by John Aubrey, Esq. The whole now first published, etc. Londres, 1813.

(1) Voir, pour cet article, la bibliographie des mes *Noms de Lieux irlandais dans l'œuvre géographique de Sir Wm Petty*.

- « Brief Lives », chiefly of contemporaries, set down by John Aubrey, between the years 1669 et 1696. Edited from the Author's Mss by Andrew Clark. (2 vol.) Oxford, 1898.
- BACON (Francis). — The Philosophical Works of Francis Bacon. (Ed. de John M. Robertson, d'après celle d'Ellis and Spedding). Londres, 1905.
- BEVAN (Wilson Lloyd). — Sir William Petty; A study in English Economic Literature. Ithaca, N.Y. et Londres, 1894.
- BIRCH (Thomas). — The Life of the Hon. Robert Boyle. Londres, 1744.
- History of the Royal Society (4 vol.) Londres, 1756.
- BURROWS (M.), éditeur. — Register of the Visitors of the University of Oxford. 1647 to 1658. Londres, 1881.
- DIRCKS (H.). — A biographical memoir of Samuel Hartlib, Milton's familiar friend. Londres, 1865.
- EVELYN (John). — Memoirs illustrative of the life and writings of John Evelyn, Esq., F.R.S., etc., etc., comprising his diary from the year 1641 to 1705-1706; edited by William Bray, Esq. Londres, 1818.
- Les cit. renvoient à l'éd. en 5 vol., Londres, 1827.
- FITZMAURICE (Lord Edmund). — The Life of Sir William Petty, 1623-1687. One of the first Fellows of the Royal Society. Sometime secretary to Henry Cromwell. Maker of the Down Survey of Ireland, author of « Political Arithmetick », etc... Chiefly derived from private documents hitherto unpublished. With map and portraits. Londres, 1895.
- FOUILLÉE (Alfred). — Descartes (2^e éd.) Paris, 1906.
- GQOCH (G. P.). — Political thought in England from Bacon to Halifax. Londres, 1914-1915.
- GRAUNT (John). — Natural and Political Observations mentioned in a following Index and made upon the Bills of Mortality. By John Graunt, Citizen of London. With reference to the Government, Religion, Trade, Growth, Ayre, Diseases and the several changes of the said City. Londres, 1662. (Voir *supra* la bibliographie des œuvres de Petty, p. xx.)
- HARDINGE (W. H.). — On an unpublished essay on Ireland, by Sir William Petty. A. D. 1687. Dublin, 1866.
- Harleian Miscellany (10 vol.) Londres, 1808-1813.
- HARRINGTON (James). — Oceana. 1656.
- Ed. de J. Toland, Londres, 1747.
- HARTLIB (Samuel). — The Compleat Husband-Man, etc., etc. Londres, 1659.

- HEARNE (Thomas). — Remarks and collections of Th. Hearnee edited by E. C. Dobb. (6 vol.). Oxford, 1885-1902.
- HULL (Charles Henry). — The Economic Writings of Sir William Petty (2 vol.) Cambridge, 1899.
L'introduction de Hull comprend : Petty's Life, The Authorship of the « Observations upon the Bills of Mortality », Petty's Letters and other manuscripts, Petty's economic writings, Graunt and the science of statistics. On the Bills of Mortality (pp. xiii-xci).
Voir supra la bibliographie des œuvres de Petty, p. xxii.
- LARCOM (Thomas Aiskew). — The history of the Down Survey of Ireland... by Dr William Petty, etc. Dublin, 1861.
Voir supra la bibliographie des œuvres de Petty, p. xi.
- MUNK (Dr William). — The Roll of the Royal College of Physicians of London, etc., etc. (3 vol.). Londres (2^e éd.), 1878.
- PASQUIER (Maurice). — Sir William Petty; ses idées économiques. Paris. 1903.
- RÉMUSAT (Charles DE). — Bacon, sa vie, son temps, sa philosophie et de son influence jusqu'à nos jours (2^e éd.) Paris, 1858.
- SPRAT (Thomas). — The history of the Royal Society of London, for the improving of natural knowledge. Londres, 1667.
- WOOD (Anthony à). — Athenae Oxonienses... to which are added The Fasti or Annals of the said University (2 vol.) Londres, 1691 et 1692.

D. — LA CARTE D'IRLANDE.

I. — *Histoire de la Carte d'Irlande.*

a) Manuscrit.

- REEVES (Dr). — A catalogue of Irish Maps and Surveys. — Trinity College, Dublin, n^o 1080.

b) Imprimés.

- ANDREWS (Michael C.). — The Map of Ireland, A.D. 1300-1700. Belfast, 1926.
- BEAUFORT (Dr D. A.). — Memoir of a map of Ireland, illustrating the Topography of that Kingdom, and containing a short account of its present state, civil and ecclesiastical; with a complete index to the map. Londres, 1792.
Voir plus loin, p. XLIV.

- DUNLOP (Robert). — Sixteenth century maps of Ireland. In « English Historical Review » ;, XX, 309. Londres, 1905.
- FORDHAM (Sir H. G.). — The road-books and itineraries of Ireland. 1647 to 1850; a catalogue. Dublin, 1923.
- GILBERT (Sir John Thomas). — Calendar of ancient records of Dublin in the possession of the Municipal Corporation of that City. Dublin, 1894.
- HALL (Edmund Hyde). — Analysis of the Down Survey. In MASON'S *Statistical Account* (q. vid.) vol. 2, pp. XIII-LXXXII, sous ce chapeau :
 « The following Analysis of the Down Survey, illustrated by a comparison with the maps of Beaufort, Arrowsmith, and other modern geographers, was compiled by Edmund Hyde Hall, Esq. As it enters largely into the details in which the opinion laid down in the foregoing pages, relative to the Survey and Census of Ireland, are founded, it has been introduced here for the purpose of their fuller illustration. »
- HARDINGE (W. H.). — On manuscript mapped townlands surveys in Ireland of a public character, from their introduction to 23rd october 1641. Dublin, 1862.
- On manuscript mapped ant other townland surveys in Ireland of a public character, embracing the Gross, Civil and Down Surveys, from 1640 to 1688. Dublin, 1864.
 - A concluding memoir on manuscript inapped and other townland surveys in Ireland, from 1688 to 1864. Dublin, 1865.
 - Observations by W. H. Hardinge, M.R.I.A., on the earliest known manuscript Census returns of the People of Ireland Dublin, 1865.
- Dans les cit. ces mémoires de Hardinge à la R. I. A., sont désignés respectivement : Surveys, 1; Surveys, 2; Surveys, 3; et Census.
- MASON (William Shaw). — A statistical account or parochial survey of Ireland. Drawn up from the communications of the Clergy (3 vol.) Dublin, 1814 (1^{er} vol.); 1816 (2^e vol.); 1819 (3^e vol.).
- Reports from the Commissioners appointed by His Majesty to execute the measures recommended in an address of the House of Commons, respecting the Public Records of Ireland. With supplements and appendices, 1810-1825 (3 vol.). Londres (1810-15; 1816-20; 1821-25).
- Report from the Commissioners appointed by His Majesty to execute the measures recommended by a select Committee of the House of Commons respecting the Public Records of the

- Kingdom, etc. With an account of their proceedings 1800-1812. Ordered by the House of Commons to be printed, 8th june 1812. Londres, 1812.
- WOOD (Herbert). — A Guide to the Records deposited in the Public Record Office of Ireland. Dublin, 1919.
- WESTROPP (Thomas Johnson). — Early Italian maps of Ireland from 1300 to 1600, with notes on foreign settlers and trade. Dublin, 1913.

2. — *Les cartes de Baronnies de la Bibliothèque Nationale.*

a) Manuscrits.

- BIGNON (Abbé). — Lettres concernant la Bibliothèque du Roi, n° 27. Suite des lettres de M. l'abbé Bignon de nov. 1725 jusqu'à la fin de 1729. Bibl. Nat., Mss fr. n° 22. 234.
- Prise de l' « Unité ». — Les documents relatifs à cette prise sont aux Archives nationales, dossiers de la Marine du Ponant, sous la cote B³ 144.
- Démarches diplomatiques relatives aux atlas manuscrits. — Les documents relatifs à ces démarches sont aux Archives du Ministère des Affaires étrangères, vol. 556 de la Correspondance politique, Angleterre; et aux Archives Nationales : Bibliothèque du Roi, O¹609.

b) Imprimés.

- DELISLE (Léopold). — Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Impériale (3 vol. de la collection « Histoire générale de Paris »). Paris, 1868.
- FRANKLIN (Alfred). — Les anciennes bibliothèques de Paris. (*Ibid.*). Paris, 1870.
- JOURDAIN (Abbé) et OMONT (H.). — La Bibliothèque du Roi au début du règne de Louis XV (1718-1736). Journal de l'abbé Jourdain, secrétaire de la Bibliothèque, publié par H. Omont, Nogent-le-Rotrou, 1893.
- JOURDAIN (Abbé) — Mémoire historique sur la Bibliothèque du Roi. (Publié en préface au 1^{er} vol. du « Catalogue des Livres imprimez de la Bibliothèque du Roy ».) Paris, 1739.
- KERRY (The Earl of). — The Lansdowne Maps of the Down Survey. Dublin, 1920.
- MALO (Henri). — La Bibliothèque du Roi et les corsaires; in « Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire ». Paris, 1924.
- RAYNAUD (Gaston). — Catalogue des Manuscrits anglais de la Bibliothèque Nationale. Paris, 1884.

3. — *Les Guides en Irlande au XVII^e siècle.*

ANON. — Ireland or a booke : Together with an Exact Mappe of the most principall townes, great and small in the said Kingdome wherein the Longitude, Latitude and distance of one Towne from another, as also the County and Province such place is in, alphabetically set down. Very useful for all sorts of people that have or may have any interest in that Kingdome. London—Printed for Iohn Rothwell at the Signe of the Sun and Fountain in Paules Churchyard. 1647.

EACHARD (Laurence). — An Exact Description of Ireland Choro-graphically surveying all its Provinces and Counties after a more Accurate, Plain, Easie and Particular Manner than any before done in this kind. Shewing the Exact State of that Kingdom; and all the Principal Things that are necessary to be known. And 5 Maps relating thereto. With an Index of all the Provinces, Counties, Baronies, Cities, Towns, Forts, Castles, Rivers, Lakes, Havens, Bays, Mountains, Promontories, etc. In such a manner as may serve for a Geographical Dictionary of Ireland. Very useful for the Right Understanding the present Affairs of that Kingdom. Done according to the latest surveys, and agreeing with all the new Maps. By Laurence Eachard of Christ College in Cambridge. Londres, 1691.

PORTER (Thomas). — A New Booke of Mapps, Being a ready Guide or Direction for any Stranger, or other, who is to Travel, in any part of the Common-wealth of England, Scotland, and Ireland, etc. Londres, 1655.

Voir plus loin, p. XLVIII.

WOODHOUSE (John). — A Guide for Strangers in the Kingdome of Ireland, wherein the High-wayes and Roads from all the Sea-Townes, Market Parishes, great or small, is truely set down, throughout every Province, and the whole Kingdom, by a Surveyor thereof John Woodhouse. As also a Map of Ireland and the Townes thereof Alphabetically Printed that by the Longitude and Latitude, you may set your finger on the Towne you desire to finde. The use thereof, as also of the Mappe, to finde all distances (*sic*) from any Places are in this Book. As also a true Relationship of the Bloody massacres, tortures, cruelties and abominable outrages committed upon the Protestants proved upon oath and eye-witnesses. Londres, 1647.

WOODHOUSE (John). — The Map of Ireland, with the exact Dimensions of the Provinces therein contained, and those againe divided into their seuerall Counties with the names of all the Townes and places great and small alphabetically set downe. So that if you desire to find out any village or small place, look in the Alphabet, and you shall see in what Province and County it is in, being a speedy way for those that are ignorant of finding out of townes in the Map of Ireland. As also the High-wayes and Roads from all the Sea-Towns, Parishes, and Market-Townes, great and small, throughout every Province, and the whole Land, is briefly set down by a Surveyor thereof John Woodhouse. Londres, 1653.

4. — *Cartes Manuscriptes.*

ANON. — A coloured map of Ireland, which is represented as of a quadrangular form, very rudely drawn on vellum, with buildings to mark the sites of the principal places, executed *temp.* Henry VIII. British Museum, Cott. Aug. I, II, 21.

La carte n'a pas de titre; ceci est l'art. qui lui est consacré in « Catalogue Mss. Maps », Brit. Mus., II, 364.

GOGHE (Jo :)? — Hiberniae insula non procul ab Anglia vulgare Hirlandia vocata. 1567. Public Records Office, I, 1.

Il existe une reproduction de cette carte in « State Papers », H. VIII, pt III.

NORDEN (John). — A plott of the six escheated counties in Ulster. Brit. Mus., Cott. Aug. I, II, 44. (c. 1605.)

« being a survey made by John Norden in the reign of James I about the year 1605, distinguishing the counties, precincts, proportions, forts, towns and parish churches, and the names of Lords of the Precincts and of the undertakers, with the amount of their grants, and showing the bishop's land, abbey land, glebe land, and the « residue to be disposed to natives and servitors ». (Catal. Mss. Maps Brit. Mus., II, 369.)

Reproduction de cette carte in « State Papers », H. VIII, pt III.

— Carte d'Irlande dédiée au comte de Salisbury. Au Public Record Office.

Reproductions de cette carte in « State Papers », H. VIII, pt III, et à la fin de l'édition angl. de l'Irlande sous *Elisabeth*, par Don Philip O'SULLIVAN BEAR, Dublin, 1903.

(Au point de vue de l'art cartographique de Norden, cf. son *Speculum Northamptoniae*, 1591.)

NOWELL (Dean Lawrence). — Carte d'Irlande, de 8 × 5 1/2 in., sans titre, dans le Ms du Brit. Mus. Cotton, Domitian, XVIII, f° 97. (Indiqué par erreur « f° 87 » dans le Catalogue.) c. 1570.

— *Ibid.*, sur 2 feuilles (f° 101 et 103), 11 × 8 in.

— (?) *Ibid.* en couleurs, 3 ft 10 in × 2 ft 4 in., Cott. Ch. alias Rot. Cott. XIII-42.

Attribution très douteuse; Dunlop propose Lythe.

PHILLIPS (Sir Thomas) et HADFORD (Richard). — A true survey of the presente state of the plantation of the County of Londonderry taken by us, S^r Thomas Phillips, k^t and Richard Hadford, Esq. by vertue of his Ma^ts Comission under the great seale of Ireland bearing date the 30th daye of July last in that behalfe to us directed beginning the 10th of August 1622 and endinge the 10 daie of Octob^{er} next following.

Archives de The Worshipful Company of Drapers, London.

5. — *Atlas et Cartes gravées.*

N.-B. — *On n'a pas cru devoir répéter ici les titres des quelques cartes dont le titre complet, la date et le nom de l'auteur (quand il est connu) sont donnés au ch. I du livre II.*

ANON. — Ireland or a booke : together with an exact mappe, etc. Voir supra, p. XLI.

— A Generall Description of Ulster. 1609.

Ce titre est celui de la I^{re} carte du survey de 1609. L'ex. du British Museum du fac-simile imprimé en 1860, porte au dos de sa reliure : « Ulster escheated counties and baronial maps. »

ALLARD (C.). — Hyberniae Regni in Provincias divisi Tabula, editore C. Allard.

BAYLY (J.). — A New Map of the Kingdom of Ireland divided into its several Provinces, etc. Drawn from several Surveys of S^r W^m Petty as also from all the Surveys of the Counties made since his time. Engraved by J. Bayly. Printed for John Bowles in Cornhill, Carington Bowles in St Paul's Church Yard and B. Sayer in Fleet Street. Londres, s. d.

BEAUFORT (Rev. D. A.). — A new map of Ireland, civil and ecclesiastical (S. I. Neele, sculp.). Londres, 1792 (2^e éd.) 1797; éd. J. Wyld, Londres, 1829 et 1851.

V. supra p. xxxviii.

BERRY (William). — A General Mapp of Ireland, surveyed by S^r William Petty. Divided into its four Provinces and its 32 counties, wherein are distinguished the Archbishopricks, Bishopricks, Citys, Places that return Parliament Men, also the roads and bridges. Published by William Berry and sold at the Globe between Charing Cross and White Hall with the severall Provinces in single sheets.

La carte de Jefferys est la même, avec le même titre, sauf qu'au lieu de « Published, etc. », il y a « printed by T. Jefferys ».

— The Province of Leinster, surveyed by S^r William Petty divided into its counties and the counties into their severall Barronies, wherein are distinguished (V. ci-dessus). London. Sold by William Berry, at the Sign of the Globe, between Charing Cross and White Hall.

(Il y a une carte de ce type pour chacune des provinces.)

BOAZIO (Baptista). — *Irlandiae accurata descriptio auctore Baptista Boazio*. In « Theatrum » d'Ortel à partir de l'éd. de 1602, par Iohannes Baptista Vrints.

BOWLES's New and Accurate Map of Ireland divided into its several provinces, counties and Baronies; comprehending all the Cities, Boroughs, Market and Sea-Port Towns, Villages, lakes, rivers, forests, ruins, inland navigation and principal seats of the nobility : laid down from the original description of Sir William Petty, with the addition of new roads, distances in measured miles, and a great variety of other useful modern improvements from the best authorities. London. Printed for the Proprietor, Carington Bowles, n^o 69. St Paul's Church Yard (4 june 1782).

CORONELLI (P. Maestro). — *Irlanda. Parte Meridionale*. Venise; s. d.

— *Parte Settentrionale dell'Irlanda*. Venise, s. d.

— Le Royaume d'Irlande divisé en provinces subdivisées en Comtés et en Baronnies selon les Mémoires les plus nouveaux par le P. Coronelli, Cosmographe de la Sér^{me} République de Venise, dédié à Marie d'Este reyne d'Angleterre, d'Escosse et d'Irlande par son très humble serviteur I. B. Nolin. A Paris, chez I. B. Nolin, etc. (s. d.).

DELISLE (Guillaume). — Les Isles Britanniques où sont le R^{me} d'Angleterre, tiré de Sped, celui d'Ecosse tiré de Th. Pont, etc., et celui d'Irlande tiré de Petti. Le tout certifié par diverses observations par G. de L'Isle, Geographe de l'Academie Royale des Sciences. A Paris, chez l'auteur, sur le Quai de l'Horloge à l'Aigle d'Or avec Privilege du Roy pour 20 ans. Gravé par J.-B. Liébaux, 1702.

Cette même carte, avec un cartouche et un titre différents et seulement une faible partie des côtes continentales, est aussi dans l'atlas suivant :

- Atlas nouveau contenant toutes les parties du monde où sont exactement remarquées (*sic*) les Empires, Monarchies, Royaumes, Etats, Republiques, etc., par Guillaume de L'Isle, Premier Geographe de Sa Majesté. Amsterdam, 1733.

EACHARD (Laurence). — An Exact Description of Ireland-and 5 maps-Londres, 1691.

Voir supra, p. xli.

GRIERSON (George). — Pratt's Map of the Kirgdom of Ireland re-engraved and published by George Grierson with the addition of an index of places.

HOLE (William). — Hiberniae; Ireland *Anglis*, Yverdon, *Britannis*, Erin *incolis*. Ierna, *Orpheo et Arist*. Iris *Diodoro Siculo*. Ivverna *Iuuenalij*. Ioyernia Ptol.
In Camden « Britannia », éd. 1607.

HOMANN (J.-B.). — Hiberniae Regnum tam in precipuas Ultoniae, Connaciae, Laceniae (*sic*) et Momoniae, quam in minores earundem Provincias et Ditiones divisum ex prototypo Guil. Petty-Visscheriano deductii et exhibitum a Ioh. Bapt. Homanno, Noribergae (s. d.).

JEFFERYS (T.). — A New and Accurate Map of the Kingdom of Ireland, divided into provinces, counties, and Baronies, by T. J. Londres, 1759.

- A General Map of Ireland surveyed by Sir W. Petty. Printed by T. J. Londres, 1756 (?).

- Ireland, T. Jefferys, sculp. Londres, 1770 (?)

JOMARD (M.). — Les Monuments de la Géographie, ou recueil d'anciennes cartes européennes ou orientales accompagnées de sphères terrestres et célestes, de mappemondes et tables cosmographiques, d'astrolabes et autres instruments d'observation, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque d'Ortelius et de Gérard Mercator, publiés en fac-simile de la grandeur des originaux. Paris (c. 1846-1862).

KITCHIN (T.). — A new map of Irèland, divided into provinces, counties. Londres. 1755 (?), 1786, 1798.

[LAFRERI (Antonio)]. — Geografia. Tavole moderne di geografia de la maggior parte del mondo di diversi autori raccolte et messe secondo l'ordine di Tolemeo con idisegni di molte citta et fortezze di diverse provintie. Stampate in rame con studio et diligenza in Roma.

LAMB (Fra.). — A Geographically Description of y^e Kingdom of Ireland collected from y^e actual Survey made by S^r William Petty, corrected and amended by the advice, and assistance, of severall Able Artists, late Inhabitants of that Kingdom. Containing one General Mapp, of y^e whole Kingdom, with four Provincial Mapps, and 32 County Mapps, divided into Baronies, wherein are discribed y^e Cheife Cities, Townes, Rivers, Harbors, and Head-lands, etc. To which is added a Mapp of Great Brittain and Ireland together with an Index of the whole. Being very useful for all Gentlemen and Military Officers, as well for Sea as Land Service. — Engraven and Published for y^e benefit of y^e Publique by Fra. Lamb and are to be sold at his house in Newgate street, next door but one to y^e White Swan, toward y^e Gate. By Robert Morden at y^e Atlas in Cornhill and by Will. Berry at the Globe at Charing Cross, London.

La 1^{re} éd. serait de 1685 d'après le Cat. du Brit. Mus. qui en indique aussi, en 1689, 1695, 1700 (?). Ensuite, l'atlas est édité par John Bowles, sous un titre un peu différent où Pratt est aussi désigné comme une des sources (1720-1732). Aux noms des éditeurs est ajouté, en 1689, celui de « John Sellar Jun. at y^e West End of St Pauls London ». HULL mentionne une éd. sur grand papier avec cartes en couleurs « by John Sellar sold at his Shop at the Hermitage in Wapping ».

LEA (Phillip). — An Epitome of S^r William Petty's large Survey of Ireland divided into its 4 Provinces and 32 counties into their several Baronies, wherein are distinguished ye Archbishopricks, Bishopricks, Citty's Places that Return Parliament Men, also the Roads, Bogs, and Bridges, by Phillip Lea, at the Atlas and Hercules in Cheapside, near Fryday Street, London, and in Westminster Hall, near y^e Court of Common Pleas; In « Hibernia Anglicana », de Richard Cox, Londres, 1689.

- LEA (P.) et MOLL (H.). — A new map of Ireland according to Sir Wm Petty, divided into its Provinces, Counties and Baronies, wherein are distinguished not only the Bishopricks, and Boroughs, but also the Bogs, Passes, Bridges, etc., which are in Sir W. P. 32 county maps..... 1714.
- LE ROUGE. — Le Royaume d'Irlande divisé en provinces, comtés et baronies (*sic*). Paris, 1745.
- LILY (George). — Britanniae Insulae quae nunc Angliae et Scotiae regna continet cum Hibernia adiacente nova descriptio. Cette carte existe à trois échelles différentes portant respectivement les dates 1546, 1556 et 1558. Dans le cadre du cartouche contenant une brève description de la Grande-Bretagne (carte de 1558 seulement), on lit : « Sebastianis a Regibus Clodiensis in ars incidebat. » Il existe enfin un 4^e état de cette carte avec la mention : « Cum Privilegio Summi Pontificis MDLXIII. Venetiis ex camocii formis. MR. »
- LUBIN (R. P. Agostino). — L'Irlanda o' uerò Hibernia distinta nelle sue Prouincie e contee, con la gionta delle chiese Episcopali, secondo le moderne notitie Dal Molto R. P. Agostino Lubin Assistente Genle dell'Ordine di St Agostino per il Regno di Francia e Geografo Ordinario de S. M. Christianissima. Data in luce da Gio Giacomo Rossi nella sua stampera alle Pace con Priuileggio del Som. Pont. e del Re' xpmò L'Anno 1689. Antonio Barbey, sc.
- MOLL (H.). — A New Map of Ireland (with Birdseye View of the Isle of St Patrick's Purgatory, in the County of Dunnagall, and Gyants Cawsway in the County of Antrim, and plans of Waterford, Gallway, the harbour of Kinsale, Limrick, Dublin and Corke. Londres, 1714.
- MOXON (James). — A New Mapp of the Kingdom of Ireland collected from the actual Survey made by S^r W. Petty, corrected and amended by the advice of several able Artists, late Inhabitants of that Kingdom. Containing the four Provincial Mapps and 32 counties, divided into Baronies, describing y^e Roads, Cities, Townes, Rivers, Har., etc. Londres (s. d.).
- NORDENSKIÖLD (A. E.). — Facsimile Atlas, etc.
Voir supra, p. xxvi.
— Periplus.
Voir supra, xxvi.
- Ó hAODHA (Tomás). — Léar-sgáil ár dtíre féin. Éire. — 1 pouce pour 15 milles (angl.). Dublin, 1925.

Ó hAODHA (Tomás) et LAOIDE (Seosamh). — Léar-sgáil na hÉireann le hÓ Feallamhain agus a Chuid. Teor. Londres, s. d. In « Leabhar Geograiphe » de Laoide.

Ordnance Survey. — « 6-inch map », i. e. 6 pouces pour 1 mille; (1/10.560), en 1907 feuilles, avec 32 feuilles-index (1825-1864).

— « One-inch map », i. e. 1 pouce pour 1 mille (1/63.360). (1861).

ORTEL (Abraham). — Theatrum orbis terrarum (1^{re} éd.) 1570.

Dans la 1^{re} éd. il y a une carte des Iles Britanniques, mais pas de carte d'Irlande. L'éd. de 1573 a une carte d'Irlande d'après l'anonyme du Mercator de 1564. Les éd. de 1602 et suivantes (publiées par Vrints) ont une carte d'Irlande d'après Boazio (q. vid.).

OVERTON (J.) et MORDEN (R.). — A new Map of Ireland drawn from the Survey made by S^r Will. Petty divided into Provinces, Counties and Barronies shewing also by Inspection y^e Arch-Bishopricks, Bishopricks, Borroughs, that Return Parliament-Men, the Roads, Distances, Boggs, Bridges, to which is added the Sea-Coast of England, Scotland and France, adjacent to it as far as Brest wth other remarks. Sold by L. Overton at y^e White Horse without Newgate, and by Robert Morden at y^e Atlas in Cornhill, London. 1680 (?).

PORTER (Thomas) et HOLLAR (W.). — A curious new plaine and exact Mapp of England, Ireland, Scotland and Wales with the Isles thereto belonging and cheefe Citties and maner of the Streetes, neuer so commodiously published before described by I. S. and others, enlarged by G. H. and engraven by Hollar, 1654. Londres.

In « New Booke of Mapps » de Porter, q. vid.

PRATT (H.). — A map of the Kingdom of Ireland, newly corrected and improved by actual observations, with Plans of the Cities and fortified towns, and a short Description of the Kingdom. (V. supra Grierson.)

PRICE (Cha.), SENEX (I.), MAXWELL (I.). — A Correct Map of Ireland Divided into its Provinces, Counties and Baronies, Shewing the Roades and the Distances ot Places in Computed miles by Inspection, where Barraques are Erected, etc. Londres, 1711.

ROCQUE (J.). — A Map of the Kingdom of Ireland divided into provinces, counties and baronies.... together with the inland navigation. Londres, 1785 (?).

- SANDRART (Jacob). — *Hiberniae brevis Tabula juxta amplio rem delineationem* D. W. P., Equitis, etc. Nuremberg, 1690 (?).
- SCALÉ (B.). — *An Hibernian Atlas or General Description of the Kingdom of Ireland*. Londres, 1776.
- SEUTTER. — *Regnum Hiberniae*. Augsburg, 1735 (?).
- SPEED (John). — *The Kingdome of Ireland devided into severall Provinces, and thê again devided into Counties—newly described. Performed by Iohn Speede and are to be sold in Popes head ally by Iohn Sudbury and George Humble. Cum Privilegio Anno Domini 1610. Jodocus Hondius coelavit.*
- *The Theatre of the Empire of Great Britaine : presenting an exact Geography of the Kingdomes of England, Scotland, Ireland and the Iles adioyning; with the Shires, Hundreds, Cities and Shire townes, within y^e Kingdome of England, divided and described by John Speed, 1611.*
- *Ed. latine, I. Hond, Amsterdam, 1616.*
- TILLEMONT. — *Le Royaume d'Irlande divisé en provinces subdivisées en Comtés et Baronies selon les mémoires du S^r Petty et d'autres. Corrigé et augmenté par le S^r Tillemont, dédié à Marie d'Este reyne d'Angleterre, d'Escosse et d'Irlande par son très humble serviteur I. B. Nolin. A Paris, chez I. B. Nolin, etc. (s. d.).*
- UI FHEALLMHAIN. — *Éire. Léarscáil ár dtíre. — 1 pouce pour 5 milles (irl.). 2 feuilles, l'une pour la moitié nord, l'autre pour la moitié sud. Dublin, 1925.*
- VISSCHER (Nicolas). — *Hiberniae Regnum tam in praecipuas Ultoniae, Connaciae, Lageniae et Momoniae quam in minores earundem Provincias et Ditiones subjacentes per accurati divisum ac noviter delineatum per Guilielmum Petty et in lucem editum per Nicolaum Visscher Amst. Bat. cum Privilg. Ordin. General. Belgii Foederati. Nunc apud Pet. Schenk. Iunior. (s. d.; Cat. Brit. Mus. 1685.)*
- WIT (Ed. DE). — *Regnum Hiberniae divisum in quatuor Partes quae sunt Ultonia, Conachia, Lagenia et Momonia quae et sunt divisae in omnes suos Comitatus. Amsterdam, 1665 (?)*.
- WOODHOUSE (John). — *A Guide for Strangers. Londres, 1647.*
- *The Map of Ireland. Londres, 1653.*
- Voir, pour ces ouvrages de Woodhouse, supra, p. xli et xlii.

LIVRE I

LA GÉOGRAPHIE DE L'IRLANDE ET LA POLITIQUE BRITANNIQUE

CHAPITRE I

LE MILIEU GÉOGRAPHIQUE ET L'ÉVOLUTION HISTORIQUE DE L'IRLANDE

I

LES DEUX PÉRIODES DE L'HISTOIRE IRLANDAISE

Ile dont la configuration géographique favorise la pénétration des envahisseurs et entrave l'unification politique, l'Irlande est grevée de deux lourdes servitudes de position : isolement à l'extrême limite occidentale de l'Europe, proximité de la grande île de l'archipel britannique. Ces deux servitudes pèsent sur toute l'histoire du peuple irlandais; si intense et si absorbant a été, depuis les origines, l'effort de ce peuple pour s'en affranchir, qu'il a peu réagi contre les inconvénients de la configuration géographique de son territoire, tandis que les deux grandes périodes de son histoire sont caractérisées, la première par une réaction victorieuse contre l'isolement insulaire, la seconde par une résistance épuisante contre la subordination à la grande île de l'archipel britannique.

La première période, où sont les jours les plus brillants de l'Irlande, se termine au xvi^e siècle. Alors la puissance anglaise ne s'étend pas même à toute la Grande-Bretagne, et la loi que « chaque contrée agit immédiatement sur sa voisine et est influencée par elle (1) », est plutôt favorable à l'Irlande, dont le rayonnement intellectuel et spirituel s'étend jusqu'aux terres continentales. Mais les efforts et le succès même de la lutte contre l'isolement au delà de la grande île, au bord du vide atlantique, s'ajoutant aux conceptions politiques gaéliques si différentes de celles de l'État médiéval, empêchent l'Irlande de se préoccuper beaucoup de réagir contre les obstacles que son relief oppose à la formation d'un État unitaire fortement constitué.

La deuxième période s'annonce dès le temps où les Plantagenets vont parfaire l'œuvre saxonne, danoise et normande, du rassemblement de la terre britannique. Pourtant, ce n'est guère qu'au xv^e siècle, lorsque l'Angleterre a l'intuition qu'elle édifiera sa puissance sur le commerce et la maîtrise de la mer et de pays au delà de la mer, que l'Irlande cesse de lui paraître une île secondaire qu'elle annexera comme le Pays de Galles et l'Écosse afin d'établir l'unité de domination dans l'archipel, comme elle l'a établie dans la grande île; pour l'État impérial, l'Irlande est, à l'entrée de l'Océan qui s'ouvre, un avant-poste qu'il faut posséder aussi totalement qu'un phare ou une forteresse. Et puisque le peuple est indomptable et le pays riche, l'Irlande doit être aussi une colonie d'exploitation à partager à des « spéculateurs » — mieux encore une colonie de peuplement à planter d'anciens soldats — tandis que ceux des indigènes qui ne peuvent être soumis, doivent être sinon exilés, du moins refoulés, exclus de la vie politique, destitués de toute existence légale. Dès lors, les énergies irlandaises sont absorbées dans la lutte pour l'indépendance, et l'horizon de l'Irlande ne dépasse plus les mers de l'archipel, ni bientôt les rivages mêmes de l'île.

(1) VIDAL DE LA BLACHE, *Le principe de la Géographie générale*. (Ann. Géo., V, 129.)

II

RÉACTION IRLANDAISE CONTRE L'ISOLEMENT INSULAIRE

(Des origines au XVI^e siècle)

L'Irlande a été peuplée dès une époque fort ancienne de la préhistoire. Les vieux textes gaéliques, malgré leur imprécision, font entrevoir le rôle de l'Irlande comme île de refuge en marge du continent. Sans doute, les colonisations légendaires que content les toichomlada (1) sont en grande partie des mythes analogues à ceux imaginés par tant de peuples, puis retouchés et répétés jusqu'à nos jours par des chroniqueurs heureux de parer leur nation d'une origine biblique ou hellénique. L'archéologie moderne a trouvé dans l'île occidentale des témoignages de l'existence de la civilisation néolithique et de populations analogues aux constructeurs des long barrows d'Angleterre et aux grands brachycéphales de Bretagne. Les Celtes ont dû y paraître vers le début du deuxième millénaire avant l'ère chrétienne (2).

Plusieurs routes ont été suivies par ces premières migrations conduites par des chefs aventureux ou entreprises par des peuples vaincus à la recherche de terres dont l'éloignement serait une garantie d'indépendance et de paix. Il est possible que certaines — les plus considérables peut-être — des vagues d'émigrants, aient « surgi par la trouée de Chester de la grande plaine britannique du sud-est, occupé Anglesey et Man, colonisé les bords des firths du Galloway, et pénétré dans la grande plaine irlandaise par les embouchures de la Liffey et de la Boyne (3) ».

Mais il n'est pas moins probable que d'autres émigrants ont débarqué en Irlande, qui venaient directement du continent.

(1) Émigrations; elles constituent la 17^e et dernière série des histoires des filid d'Irlande. (H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *T in*, p. 3.)

(2) Cf. J. LOTH, *La première apparition des Celtes dans l'île de Bretagne et en Gaule* (Rev. Celt. XXXVIII), qui montre la possibilité de la venue en Irlande des populations des long barrows et des grands brachycéphales (p. 272, n. 4 et p. 274). La conclusion de cette étude est que « les premiers établissements des Celtes en Gaule, comme leur première invasion de l'île de Bretagne, remonteraient au commencement du deuxième millénaire avant notre ère » (p. 288). Il est permis de croire que leur arrivée en Irlande suivit de peu.

(3) H. J. MACKINDER, *Britain and the British seas*, p. 215.

On a soutenu longtemps que ces longues navigations n'avaient pu exister que dans l'imagination de chroniqueurs gaelis dont le patriotisme se complaisait à affirmer que leurs ancêtres n'avaient point traversé la Grande-Bretagne (1). Néanmoins, dès le xvi^e siècle, Spenser, Anglais, et qui n'avait point de sympathie avec l'esprit gaélique, admettait que les côtes occidentales et méridionales de l'Irlande avaient été colonisées par des peuples venus d'Espagne et de Gaule (2). Notre temps a reconnu dans ces légendes le souvenir confus de très anciennes navigations auquel s'ajoute celui d'entreprises historiques. « Il n'y a aucun fond à faire assurément, dit M. Joseph Loth, sur les traditions et les légendes de l'Irlande ancienne qui faisaient venir d'Espagne la race dominante, les derniers envahisseurs, les fils de Milet. Il se peut cependant qu'il y ait là comme un vague souvenir d'une époque fort lointaine, ravivé et renouvelé par des relations à l'époque historique et corroboré par l'impression des navigateurs de l'antiquité parmi lesquels on peut ranger sans hésiter ceux de l'Irlande, que l'Irlande était située face à l'Espagne (3). »

Le fondateur de l'archéologie irlandaise, George Coffey, a constaté que des cornes de bronze du type de la Tène, et des trompettes gauloises, abondantes en Irlande, n'ont jamais été trouvées en Grande-Bretagne; et il a exhumé, près de Dublin, des urnes funéraires semblables à celles qui furent découvertes au bord de la Marne (4). Les présomptions de relations directes entre la Gaule et l'Irlande, qu'autorisent ces découvertes, sont encore renforcées par la géographie. « Prenant en considération la croyance alors existante, écrit G. Coffey, que l'Irlande se

(1) Geoffroy KEATING critique longuement les auteurs écossais et anglais qui prétendent que les Irlandais sont venus de France ou de Grande-Bretagne. (*Foras feasa*, II, sect. XIX et XX.) D'autre part, Miss HULL écrit : « Une des difficultés avec lesquelles l'historien irlandais aura toujours à compter, c'est de reconnaître où finit l'imaginaire et où commence le réel. En fait, l'un et l'autre ne commencent ni ne finissent nulle part; ils cheminent à travers les siècles dans une union amicale qui ne peut être démêlée que partiellement et sans aucune certitude. » (*Text Book*, I, p. 11.)

(2) SPENSER, *State of Ireland*, p. 101.

(3) *Irlande et Pén. Ibérique*, p. 8. — Le grand celtisant français conclut ainsi après avoir étudié divers ornements préhistoriques trouvés en Irlande, et cité les conclusions similaires de l'archéologue anglais John Evans au Congrès de Lisbonne en 1883 et du Congrès de 1924 de la London Society of Antiquarians, admettant l'hypothèse d'établissements de Lusitaniens en Irlande.

(4) G. COFFEY, *The Intercourse of Gaul with Ireland*, p. 105 et 106.

trouve entre la Grande-Bretagne et l'Espagne, il semble que cela implique l'existence d'une branche de commerce méridionale, distincte du commerce par la Manche avec la Grande-Bretagne et la Gaule...; si l'on regarde la carte d'Europe, on peut facilement comprendre que, pour des navires venant du sud, la Grande-Bretagne paraît placée au nord de l'Irlande... Le commerce par la Manche entre la Gaule et la Grande-Bretagne était aux mains des Vénètes, et il est probable qu'un trafic maritime partant des ports les plus méridionaux de la Gaule et probablement d'Espagne, se serait dirigé vers le sud-ouest de la Grande-Bretagne et vers l'Irlande (1). »

Les relations avec l'Espagne ne font d'ailleurs pas de doute. Les découvertes archéologiques en attestent et l'existence des courants océaniques fait confirmer par les marins les conclusions des archéologues. Nos pêcheurs de Sein, de Molène, d'Ouessant et du Conquet, sans boussole, vont, conduits par les courants; vers le nord aux côtes de Cornwall et d'Irlande, vers le sud à celles du Portugal. Les navigateurs néolithiques, s'ils avaient la voile, ont pu faire ces mêmes voyages, et il y a tout lieu de croire qu'ils l'avaient (2).

Aussi les géographes modernes admettent-ils que de tels navigateurs, venus du sud, ont fort bien pu longer les rivages de la Gaule et, « détournés d'aborder en Angleterre par la côte rocheuse et bordée de falaises qui caractérise le sud-ouest (Cornwall, etc...) (3) » se diriger vers l'Irlande aux baies accueillantes ouvertes sur des vallons boisés, sur une plaine aux riches pâturages, et s'établir dans un pays dont le climat très doux devait séduire des Méditerranéens. Non loin de la baie de Sligo, d'antiques monuments funéraires ne suggèrent-ils pas que le combat mythologique de Moytura est la transposition poétique de batailles réellement livrées aux étrangers venus par mer (4)?

(1) G. COFFEY, *The Intercourse of Gaul with Ireland*, p. 97 et 98. Cf. ZIMMER, *Ueber direkte Handelsverbindungen Westgalliens mit Irland*, p. 363 et 364.

(2) Cf. LOTH, *Irlande et Pén. Ibérique*, p. 152.

(3) HOWARTH, *Ireland*, p. 152. Cf. GRENVILLE A. J. COLE, *Ireland the Outpost*, p. 24.

(4) Telle est l'opinion du géographe HOWARTH (*Ireland*, p. 151). La bataille de Mag-Tured (Magh-tuireadh, ou plaine des tours, des *Annales des Quatre Maîtres*, aujourd'hui Moytirra dans le comté Sligo) est considérée par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE comme un récit purement mythologique « identique à celui du combat des dieux et des géants qu'Hésiode a chanté » (*Cours*, V, 393). D'après P. W. JOYCE, Moytirra devrait son nom « à de nombreuses tours cyclopéennes, qui existent encore sur le champ de bataille, érigées là où eut lieu le célèbre carnage ». (*Ir. Names of places*, III, 516.)

Cependant l'île occidentale conserva un caractère mystérieux pour les peuples de l'antiquité classique. On ignore absolument si des vaisseaux irlandais paraissent alors dans les ports de la Méditerranée. Bien que le témoignage historique nous reste de la reconnaissance des côtes d'Irlande par Pythéas, et de voyages en Irlande effectués par des Méditerranéens et des Gaulois à partir du IV^e siècle avant notre ère, les auteurs grecs et latins ne font pas beaucoup plus que de citer le nom de 'Ιέρνη, plus ou moins altéré (1), et de s'emprunter les uns aux autres des légendes assez banales (2); c'est que les marins de leurs pays ne connaissent guère de l'Irlande que quelques ports. Mais les relations commerciales entre l'Irlande et l'Empire Romain sont attestées mieux encore que par le passage où Tacite, au II^e siècle, dit que les ports irlandais sont mieux connus que ceux de la Grande-Bretagne (3), par les fréquentes trouvailles dans la terre d'Irlande de monnaies romaines datant des cinq premiers siècles de notre ère (4).

Il n'est pas interdit de supposer que l'isolement insulaire, cette rançon si fréquente de la sécurité donnée par les îles de refuge, a été évité plutôt par les navigations irlandaises que par les visites d'étrangers. Les navigations préhistoriques ont eu une ampleur longtemps insoupçonnée. « La voie de mer, à cette lointaine époque, était autrement rapide et sûre que la voie de

(1) « 'Ιέρνη = 'Ιέρνη répond assez exactement à l'irlandais *Eriu*, gén. *Erenn*; cf. le gallois *Iwerddon*. La forme latine *Hibernia* a subi l'influence d'une étymologie populaire (*hibernus*); de même 'Ιέρνη a été rapproché de « sacré ». (G. DOTTIN, *Antiquité celtique*, p. 397, n. 1). « Dans cet arrangement grec (du Périple d'Himilcon), le nom de l'Irlande *Iverio*, était probablement écrit Ἰερα; de là vient le nom latin de *Sacra insula* donné par Festus Avienus à l'Irlande; *Sacra Insula* est la traduction latine de Ἰερα νῆσος; (H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Cours*, XII, 42). Le Dr Douglas HYDE a relevé les formes suivantes des noms de l'Irlande et des Irlandais chez les auteurs de l'antiquité : « 'Ιουερπια, 'Ιουέρπιοι, Juverna, Juberna, Iverna, Hibernia, Hibernici, Hibernienses, Jouvernia, Οὔερπια, 'Ιουερπια et même Vernia et Βερπια. » Il ajoute : « Saint Patrick dans ses confessions nomme le pays Huberione et parle d'Hibernae Gentes et de « filii Scotorum ». Il ne peut y avoir que peu de doute que la 'Ιέρνη d'Aristote, la νῆσον 'Ιερνίδα des Argonautes et la 'Ιρις de Diodore représentent un même pays. » (*Lit. hist.*, p. 20, n. 3.)

(2) M. DOTTIN, ayant énuméré les auteurs grecs et latins qui parlent des Celtes, ajoute : « Cette longue liste ne doit pas faire illusion; car la plupart des écrivains que nous venons d'énumérer ne contribuent que par quelques mots ou quelques phrases à enrichir le fonds de nos connaissances sur les Celtes. » (*Antiquité celtique*, p. 11.)

(3) *Vie d'Agricola*, chap. XXIV.

(4) D'après Miss E. HULL, *Text Book*, I, 185. — La fréquence des relations entre l'Irlande et les Romains paraît évidente à Miss Hull. Le Dr Douglas HYDE exprime la même opinion (*Lit. hist.*, p. 21, n. 3).

terre hérissée d'obstacles de toute nature (1). » Si l'étendue de l'Irlande et sa fertilité ont empêché ses habitants de se laisser séduire par l'appel de la mer au point de devenir un peuple de marins, les anciens Irlandais ne crurent pas — peut-être parce qu'ils avaient gardé le souvenir des émigrations légendaires — que la nature les confinait dans leur île ou dans l'archipel britannique. Ils entreprirent certainement des expéditions maritimes, d'abord ces voyages que les *imrama* (2) enveloppent d'im-pénétrables légendes, puis les expéditions dans l'archipel britannique, enfin les expéditions religieuses et commerciales dans les îles de l'extrême nord-ouest, en Scandinavie, dans les pays du sud unis à l'Irlande par la route naturelle des courants océaniques.

Les Irlandais païens rêvèrent et décrivèrent comme tant d'anciens peuples une terre de promesse et d'éternelle jeunesse où conduisent les enchantements; le christianisme transforma ces songes pour des fins édifiantes (3). Mais il arriva ceci — qui ne peut guère se voir qu'en pays celtique, mais qui s'y voit souvent : les Gaels concrétisèrent leur rêve et peut-être quelques-uns ont-ils tenté de le vivre; placés au bord de l'Océan sans bornes, ils situèrent « géographiquement » au delà de la mer occidentale les contrées mystérieuses, d'où nul ne pouvait espérer revenir. Dans les anciens *imrama* chrétiens « la direction est toujours vers l'ouest ou le nord-ouest, au loin sur l'Atlantique (4) » ; à cette époque, certaines « épopées maritimes » donnent l'impression d'être fondées sur un voyage réel, et les visions

(1) J. LOTH, *Irlande et Pén. Ibérique*, p. 16.

(2) « L'imram était un voyage par mer (littéralement : rowing about) entrepris volontairement ou pour le plaisir. » (MISS HULL, *Text-Book*, I, 127, n.) En irlandais moderne *iomramh* désigne l'action de ramer et aussi un voyage par mer — de là sans doute la définition de Miss Hull. Les *imrama* constituaient la 6^e série des histoires principales des *filid*. (H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *T. in*, p. 2.) H. d'Arbois de Jubainville les appelle des « épopées marines » et les compare à l'Odyssée (*Cours*, XII, 96).

(3) On possède encore cinq *imrama* : le voyage de Bran, fils de Febal, à la recherche d'une dame de beauté, et qui contient une exquise description de l'Élysée païen (Cf. D. HYDE, *Lit. Hist.*, p. 97); le voyage que Maelduin entreprend pour venger son père Aíllill; le voyage des Hui Corra pour « rencontrer le Seigneur sur la mer »; le voyage de pénitence de Snedgus et Mac Riagla; le voyage de Saint Brendan, qui est le grand *imram* chrétien où se mêlent les navigations et les visions du ciel et de l'enfer (Cf. D. HYDE, *Lit. Hist.*, p. 199) La vision d'Adamnan, au début du VIII^e siècle, est le plus parfait des voyages irlandais au Paradis et en Enfer; et l'on a souvent remarqué qu'elle a probablement suggéré à Dante l'idée de la *Divine Comédie*. (MISS HULL, *Text Book*, I, 138.) Sur les *imrama*, cf. T. J. WES-TROPP, *Legendary islands*, passim.

(4) Miss, HULL, *Text Book*, I, 129.

deviennent des odyssées; puis une évolution en sens contraire se produit et les derniers voyages mystiques chrétiens, comme les anciens récits du paganisme, ne sont plus que des visions d'où toute indication géographique disparaît. Mais les légendes des tochomlada ont pu suggérer des expéditions réelles, qui ont à leur tour été capables d'inspirer des auteurs d'imrama.

Les expéditions dans l'archipel britannique n'exigeaient que des navigations côtières faciles. On en trouve le témoignage dès la première migration historique, celle des Cruithnech, qui sont les Pictes, dont la langue semble avoir été celtique et que la tradition irlandaise fait venir de Thrace en Irlande d'où ils auraient colonisé le nord de la Grande-Bretagne, ainsi que l'exprime le titre du « Tochomlod Cruithnech a Tracio co h-Eirinn ocus a tochomlod a Erin co Albainn (1) ». Cette fiction peut fort bien être fondée sur l'existence d'une sorte de reflux des vagues d'émigration qui roulèrent d'est en ouest et revinrent ensuite sur la Grande-Bretagne (2). Dans la suite se succèdent les incursions aux deux Mona, dans les Galles du Nord et en Grande-Bretagne; « les Irlandais, pendant la décadence de l'Empire romain, dit H. d'Arbois de Jubainville, vers la fin du III^e siècle de notre ère, conquièrent la région sud-ouest de la Grande-Bretagne (3) »; mais environ un siècle plus tard, Niall Naoighillach (Niall aux neuf otages) dut battre en retraite, en Galles, devant le Romain Stilicho.

Or, à cette époque, les Scots d'Ulster avaient, depuis longtemps, coutume de franchir le petit détroit qui les séparait du

(1) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Cours*, II, 7. — M. J. LOTH dit que les Pictes lui paraissent être certainement des Celtes qui, « à l'époque historique, occupent une bonne partie de l'Écosse et le Nord de l'Irlande » (*Rev. Celt.*, XXXVIII, 281 et 280). Sur leur langue et la probabilité qu'elle appartenait à la famille celtique, cf. J. LOTH, *Ann. Bret.*, VI, p. 111-116, cité par G. DOTTIN, *Les anciens peuples de l'Europe*, p. 239.

(2) Cf. H. G. MACKINDER, *op. cit.*, p. 228 et HOWARTH, *Ireland*, p. 154. — GIBBON reprochait aux Écossais de son temps de « s'enorgueillir à tort de la généalogie irlandaise qu'ils ont adoptée » et de s'imaginer « que leurs compatriotes irlandais étaient les pères selon la nature aussi bien que selon la foi de la race écossaise »; il reprend verbatim ceux qui, comme WHITAKER (*History of Manchester*, I, 430, 431) essaient de remettre en honneur la théorie de « la descendance irlandaise des Écossais, aux dernières heures de son déclin ». (*The History of the decline and fall of the Roman Empire* [Ed. de Leipzig, 1829], IV, 246 et 247 et n. III.)

(3) *Les Celtes*, p. 38. — Kuno MEYER admet qu'une tribu irlandaise s'établit en Dyfed dans la seconde moitié du III^e siècle. (*Early relations between the Gael and Brython*; mémoire lu devant l'Hon. Society of Cymmrodorion, le 28 mai 1896, cité par D. HYDE, *Lit. Hist.*, p. 41.)

Kintyre. Carbery Riada, fils du roi Conary II, créa au ^{II}^e siècle dans le pays qui est aujourd'hui l'Argyll, une colonie permanente, appelée de son nom la Dál Riada (part de Riada) et qui, pendant des siècles, resta attachée à l'Irlande. Un chef de la Dál Riada fonda au ^{VI}^e siècle la première dynastie royale écossaise dont un roi soumit les Pictes en 844 et commença leur gaélicisation qui devait être bientôt complète. Ainsi, les Irlandais (Scotti) ont donné à l'Écosse son nom, sa langue, sa littérature et ses rois (1).

L'aire des navigations irlandaises dépassa les mers intérieures de l'archipel bien avant l'influence scandinave. Les expéditions piratiques sur les côtes d'Armorique et de Gaule ne sont pas nécessairement imaginaires parce qu'elles ont engendré des légendes. Lorsque Keating conte que Niall Naoighillach fut tué en 405 de la main du fils du roi de Leinster, Eanna Cinnseallach, au cours d'une incursion sur les rives de la Loire, et ne cite pas moins de trois rois d'Irlande venus en Gaule « dans un but de conquête », il rapporte sans doute des traditions obscures mêlant, avec maints anachronismes, les souvenirs d'anciennes migrations gauloises en Irlande, de navigations des Scandinaves établis en Irlande, de relations commerciales par mer; et des confusions entre des noms similaires de Grande et de Petite Bretagne contribuent sans doute aux développements invraisemblables. Mais ces formes imprécises de navigateurs errant dans les brumes légendaires n'en attestent pas moins que l'Hérodote irlandais ne se trompe, ni ne nous trompe quand, à plusieurs reprises, il insiste sur « l'importance des relations qu'avaient les Irlandais avec les Français (2) ». Le professeur Zimmer, par l'étude de documents allant du ^{II}^e au ^{XIII}^e siècle, de Tacite à Giraud de Cambrie, est arrivé à cette conclusion qu'un commerce direct d'importation et d'exportation était

(1) Les Scots de la Dál Riada furent exonérés du tribut à leur métropole par la Convention de Drum-Cete, sur la proposition de Saint Columkille (547); dès 502, Fergus-le-Grand avait assumé l'autorité royale que ses descendants conservèrent pendant près de huit siècles, jusqu'au règne de Malcolm IV, tué en 1285; pourtant la Dál Riada dut continuer à fournir des soldats pour les expéditions militaires des rois d'Irlande. Vers 844, les Pictes furent soumis par le roi Kenneth Mac Alpin et leur nom, qui avait été celui de deux des royaumes de l'ancienne Alba, disparut complètement de la géographie politique écossaise.

(2) *Foras feasa*, II, 64. — Cf. dans ce même volume les sections XIX et XX.

actif dès le 1^{er} siècle de notre ère entre l'Irlande et les ports gaulois des embouchures de la Loire et de la Garonne (1).

Dans le haut Moyen Age, par goût chrétien de la vie érémitique et parce qu'ils sont de la race des navigateurs mystiques des imrama, les moines irlandais cherchent dans le désert océanique des thébaïdes de rochers et de glace où ils feront leur salut mieux que parmi les hommes. D'archipel en archipel, ils ont abordé aux Hébrides, aux Orcades, peut-être aux Shetland. Très tôt, ils sont aux Fär-Öer qu'ils abandonnent, selon Dicuil, dès 725, à cause de la venue des Normands. L'*Islandígabók* et le *Landnámabók* confirment le témoignage du vieux géographe irlandais rapportant qu'avant la conquête norvégienne, et sans doute à la fin du VIII^e siècle, vivaient en Islande des *papar*, moines chrétiens dont l'origine irlandaise fut révélée par les livres irlandais, les croix, cloches et crosses qu'ils laissèrent en quittant l'île lors de l'arrivée des Norvégiens (2); car ils partirent alors « parce qu'ils ne voulaient pas vivre parmi les païens (3) ». Comme ceux des Fär-Öer, c'étaient des anachorètes et non point des missionnaires.

Cependant dès le VI^e siècle, l'enthousiasme religieux avait développé en Irlande une intense activité pour l'évangélisation non seulement des Anglo-Saxons païens de l'île voisine, mais de peuples beaucoup plus éloignés. Le continent fut pour les missionnaires irlandais un champ d'action chrétienne que ne limitèrent point les frontières de la Gaule aisément atteinte, mais qui s'étendit à l'Italie, aux pays du Rhin et du Danube, à Kiev même, tandis que les pèlerins d'Irlande visitaient les sanctuaires de l'Europe et la Terre Sainte. La route du Continent se faisait-elle par étapes comme celle des îles du Nord? les pieux voyageurs traversaient-ils le Pays de Galles et l'Angleterre, ou encore faisaient-ils escale en Cornwall? Beaucoup devaient suivre ces chemins; mais d'autres firent voile directement sinon vers l'Ar-

(1) Cf. p. 5, n. 1. Lorsque parut cette étude de Zimmer, mon maître, le regretté H. d'Arbois de JUBAINVILLE, me la donna à lire, en me disant que ses conclusions lui paraissaient absolument justifiées.

(2) Cf. LETRONNE, *Dicuil*, ch. VII et p. 131 et seq. et add. p. 91; dom GOUGAUD (*Chrét. Celt.*, au chapitre V, § 1, p. 136 (Les moines irlandais dans les îles du Nord); E. RECLUS (*Géo. Univ.* IV, 929) et T. J. WESTROPP (*Legendary islands*, p. 233).

(3) *Schedae of Ari Frode*, cité par N. L. BEAMISH, *The discovery of America* (1841), p. 175.

morique, du moins vers Nantes et les ports du Sud-Ouest de la Gaule; les deux routes étaient pratiquées (1).

Tandis que leur zèle religieux accentuait ainsi la réaction des Irlandais contre le déterminisme géographique qui semblait les vouer à l'isolement, la renommée de ses écoles attirait en Irlande des étudiants de tous les pays. Car, ainsi que l'a dit M. Darmesteter, la tradition classique, morte sur le Continent, était en pleine floraison dans l'île des savants et des saints qui, sept cents ans avant l'Italie, allait vivre trois siècles de Renaissance et, pour un temps, faire d'Armagh la métropole de la civilisation (2). Rejetée par la nature en dehors du monde européen, l'Irlande médiévale est le centre de la pensée européenne. Et parce que l'Angleterre n'avait alors aucune puissance de rayonnement intellectuel, les voyageurs d'Irlande, s'ils la traversaient, ne songeaient pas plus à s'y arrêter que sur une pierre au milieu d'un gué.

Le commerce suivit de bonne heure les routes tracées par les pèlerins de la science et de la foi. Le *Landnámabók* cite des noms irlandais en Islande et Letronne pense qu'il y exista une colonie

(1) Dom Louis GUGAUD (*op. cit.*) dit que plusieurs textes « attestent expressément que les Irlandais faisaient voile tout d'abord vers la Grande-Bretagne, traversaient cette île, puis venaient se réembarquer sur le littoral sud, dans quelque port du Kent, sans doute, pour franchir le détroit en sa moindre largeur » (p. 162), tandis qu'aucun des textes qu'il a étudiés ne dit « que les émigrants atteignaient généralement la Gaule par la Bretagne armoricaine et la Loire », comme le pense J.-V. Pflugk-Hartlung (p. 161). Dom Louis Gougauud pense aussi que les communications directes entre l'Irlande et l'Armorique « furent plutôt rares » et que « l'appellation similaire des deux Bretagnes, île et presque île » a pu induire en erreur des auteurs modernes (p. 162); il dit encore que des relations directes au VIII^e siècle entre l'Irlande et l'Armorique sont possibles mais non certaines (p. 273). Les conclusions de l'historien bénédictin concernent donc presque exclusivement les relations directes entre l'Irlande et l'Armorique. Par suite, elles ne sont en opposition avec celles du professeur Zimmer et de G. Coffey, qui croient à des relations directes entre l'Irlande et le Sud-Ouest de la Gaule (jusqu'à Nantes au Nord) qu'en ce qui touche l'embouchure de la Loire. Or, le faux départ de Colomban, chassé par Brunehaut vers 610, montre que Nantes était un port en relations directes avec l'Irlande; Thierry envoie d'abord le moine expulsé « vers l'un des ports de Normandie », ce qui suppose un voyage par la Grande-Bretagne; puis le roi change d'avis quand Colomban est à Auxerre et il le fait diriger sur Nantes, ce qui prouverait que ce port avait des capitaines habitués à conduire leurs vaisseaux vers l'Irlande. Mais les départs étaient sans doute peu fréquents; Colomban dut attendre avant de prendre passage sur « un vaisseau marchand qui faisait le trafic entre la Gaule et les îles de Bretagne ». Cette expression rend vraisemblable l'hypothèse que les Gaulois faisaient escale dans le Sud-Ouest de l'Angleterre en se rendant en Irlande (Cf. l'abbé Eug. MARTIN, *Saint Colomban*, L. I, ch. IV et L. II, ch. I, notamment p. 118 et 126).

(2) Cité par D. HYDE, *Lit. Hist.*, p. 216. L'auteur rapporte, p. 220, que parmi les étudiants gaulois de Slana, on compta au VII^e siècle le jeune prince mérovingien qui devait être Dagobert II.

irlandaise vers l'an 800 (1). D'après l'*Eyrbyggja Saga*, un commerce régulier se faisait au x^e siècle entre Dublin et l'Islande. Et certains passages de ces deux livres donnent à penser que des Irlando-Scandinaves prirent part aux expéditions vers le Groenland et les terres mystérieuses du Hop ou du Vinland (2). La littérature gaélique contient de nombreuses allusions au commerce avec le Continent dans le haut Moyen Age; du v^e au ix^e siècle, les rapports entre la Gaule et l'Irlande sont constants : les Irlandais exportent leurs chiens-loups dans le Sud de la Gaule et en Italie (3); des négociants gaulois commercent à Clonmacnoise, à Ciaran où ils vendent des vins au vi^e siècle, à Cantire, à la foire de Carman en Wexford, suivant les côtes, remontant le Shannon, visitant l'intérieur du pays; on a vu Colomban trouver à Nantes un vaisseau faisant le commerce d'Irlande en Gaule et c'est sans doute par un semblable navire qu'Alcuin envoyait des présents — entre autres des huiles — à ses amis de Clonmacnoise. Et, témoins qui ont franchi les siècles pour nous édifier sur les rapports de l'Irlande et de la Gaule, des monnaies mérovingiennes ont été ramenées au jour, là où furent jadis les grands marchés d'Irlande (4).

L'invasion anglo-normande introduisit au xii^e siècle l'élément de décomposition politique et sociale qui devait ruiner l'Irlande; mais ce fut seulement vers le xvi^e siècle que la domination anglaise entreprit d'enfermer les Irlandais dans leur île; et c'est peut-être du xiii^e au xvi^e siècle que les relations entre l'Irlande et le continent furent le plus actives (5). Au xvi^e siècle, Richard Stanihurst compte 88 « chief haven towns », parmi

(1) *Dicuil*, p. 145.

(2) Cf. Miss HULL, *Text Book*, I, 239; T. J. WESTROPP, *Legendary islands*, § 3, et Mrs M. Mc M. MULHALL, *Explorers in the New World*, ch. I. Ce dernier ouvrage n'est mentionné que pour les citations des livres scandinaves, car on ne peut considérer ses conclusions sur les voyages pré-colombiens que comme très hasardeuses, sinon absolument fantaisistes. Et il ne faut pas perdre de vue qu'on n'a jamais pu identifier les pays au delà de l'Atlantique mentionnés dans les sagas. Voir aussi A. WALSH, *Scandinavian Relations with Ireland during the Viking period*, Dublin et Londres, 1922.

(3) Dans sa vie de Saint Patrice, l'abbé RIGUET, sans dire sur quelle autorité il s'appuie, rapporte que Patrice alla d'Irlande en Gaule sur un navire qui transportait une cargaison de chiens-loups, très recherchés sur les marchés du Sud de la Gaule et de l'Italie (p. 48 et 52).

(4) D. HYDE, *Lit. Hist.*, p. 219.

(5) Cette thèse a été soutenue notamment par Mrs A. S. GREEN, avec une remarquable abondance de documents. (*The Making of Ireland*, passim.) Les faits cités dans ce paragraphe sont, d'après les autorités qu'elle cite et d'après ZIMMER (*Ueber direkte Handelsverbindungen Westgalliens mit Irland*, etc.).

lesquelles les ports atlantiques ouverts sur l'Océan et le monde extérieur dépassaient de beaucoup en nombre et en prospérité ceux de la mer d'Irlande voués par leur position au commerce britannique. Si nombreux étaient alors les commerçants et pêcheurs étrangers dans ces ports de l'Ouest et du Sud qu'à en croire Spenser, les habitants avaient perdu à leur contact leurs vieilles coutumes « gauloises et espagnoles (1) ». Dès le xii^e siècle Limerick commerçait avec le Continent; au xvi^e Galway était l'un des plus grands ports des îles britanniques; dans la plupart des ports naturels échelonnés du Lough Foyle à la baie de Bantry et à Waterford, les vaisseaux irlandais appareillaient pour les Orcades, les ports hanséatiques, les Pays-Bas, la France, la Bretagne, l'Espagne, le Portugal, l'Italie — tandis que les navires d'Europe, parmi lesquels dominaient les bretons, les français et les espagnols, y déchargeaient leurs cargaisons. Aux exportations anciennes de peaux, de fourrures, peut-être de cuivre et d'or, avaient succédé celles de bois, de grains, de cuirs et de laines. On importait surtout, puisque l'Irlande se suffisait à elle-même pour la nourriture et les matières premières sauf le sel et le fer, des marchandises de luxe : vins de Bordeaux et d'Espagne, tissus et vêtements de soie, dentelles, bijoux et orfèvrerie — sans parler du matériel de guerre. Avec les commerçants voyageaient les pèlerins qui se rendaient à Compostelle, à Rome, à tous les sanctuaires illustres, les étudiants et les savants qui portèrent dans les universités du Moyen Age le renom de la science irlandaise — les uns et les autres représentants d'un peuple actif, raffiné et cultivé, curieux de la vie du reste du monde, avec qui il se tient en étroit contact malgré la position excentrique d'une patrie qui paraissait le vouer à l'insularité.

Or, paradoxe géographique qui s'ajoute aux paradoxes historiques de l'évolution irlandaise, c'est au moment où les navigations plus faciles développent les communications entre les pays que commence l'isolement de l'Irlande; c'est au moment où l'Océan occidental devient le centre de la vie universelle que l'île atlantique est rejetée en dehors de la société des nations.

(1) *State of Ireland*, p. 101. Cf. *supra*, p. 4.

III

**ACTION ANGLAISE POUR L'INSULARISATION
DE L'IRLANDE
(Depuis le XII^e siècle)**

Malgré les courants d'émigrations et quelques expéditions piratiques ou conquérantes, l'évolution politique de l'Irlande jusqu'au Moyen Age demeura celle d'une île indépendante plutôt que d'une portion d'archipel. Au temps de la puissance romaine, l'Irlande restée en dehors de l'Empire fut par excellence l'île de refuge des hommes qui ne voulaient point se soumettre à Rome et ses fils étaient en droit de la considérer comme le suprême asile de la liberté et de la civilisation celtiques (1). La conquête anglo-saxonne ne fit qu'accentuer la différence entre les deux grandes îles de l'archipel britannique : l'Irlande resta dans la chrétienté, tandis que la Grande-Bretagne — à l'exception des pays celtiques de l'Ouest — redevenait païenne. En battant les Danois à Clontarf, l'Irlande évita d'être englobée avec la Grande-Bretagne dans l'éphémère empire scandinave. Au XII^e siècle, la carte politique de l'archipel britannique n'a pas encore une seule fois été celle d'un État unique.

Cependant, la conception d'un État britannique n'ayant pour bornes que la mer qui entoure l'île orientale avait déjà paru. L'heptarchie saxonne du V^e siècle devient au X^e le royaume d'Angleterre, et presque aussitôt Æthelstan reçoit la soumission du roi d'Écosse et l'hommage des Gallois et des Cornouaillais aussi bien que des Danois de Northumbrie; les conquérants normands s'attaquent tout de suite au Pays de Galles et à l'Écosse. Une nouvelle période de l'évolution de la géographie politique com-

(1) G. KEATING fait remarquer que même William of Newbury, Cambrensis et Camden doivent reconnaître que l'ancienne Irlande ne fut jamais soumise à une domination étrangère, romaine ou autre et que Camden, dans sa *Britannia* dit formellement : *Cum suum Romani imperium undique propagassent, multi, procul dubio, ex Hispania, Gallia et Britannia hic se receperunt, ut iniquissimo Romanorum iugo, colla subdecerunt*. Ainsi, conclut Keating, non seulement l'Irlande ne fut jamais soumise aux étrangers, mais encore elle a été « un refuge où les gens des autres pays cherchaient protection contre la violence des Romains et autres étrangers » — *acht is i Éire ! c l didin do n cr ochaibh eile re n-a gcaomhnadh ar fhoirneart [na] Rómha nach agus eachtrann [eile]* (*Foras Feasa*, I, 16).

mence lorsque le premier Plantagenet veut étendre sa domination à tout l'archipel et, en 1171, annexe théoriquement l'Irlande. Sans doute, le rassemblement de la terre britannique ne sera terminé qu'avec le XVIII^e siècle; mais dès 1171 le problème est posé et fixé le but à atteindre.

Jusqu'au XVI^e siècle, l'œuvre entrevue au X^e par un chef saxon et précisée au XII^e par un prince angevin, n'avance guère : c'est que, Plantagenets, Lancastres, Yorks et Tudors s'obstinent à user leurs forces en France pour conserver un domaine continental qui ne peut qu'affaiblir leur royaume insulaire. Mais la pression sur les peuples celtiques de l'archipel augmente à mesure que la politique continentale perd de son importance, et il est symbolique que, bien des siècles plus tard, ce sera à la suite de l'Act d'Union irlandais, le 5 novembre 1800, que le Privy Council décidera de supprimer la mention de la France dans les titres officiels du souverain britannique : la Grande-Bretagne, en un même temps, renoncera au Continent et « unira » l'Irlande au royaume.

L'Irlande dut pour une part aux stériles expéditions de France de bénéficier, pendant trois siècles encore après son « annexion », d'un isolement relatif dans l'archipel et de ses relations directes avec le Continent. Elle le dut peut-être plus encore à l'indifférence d'une Angleterre agricole et casanière dont le peuple ne regardait guère au delà de ses champs et de ses prairies (1). C'est vers le XV^e siècle que l'opinion anglaise considère l'Irlande en fonction de sa place dans les mers britanniques; encore est-ce à un point de vue purement défensif. L'auteur anonyme de la brochure de propagande *The Libelle of Englyshe Polycye*, répandue en 1436, voit dans l'Irlande un appui et un poste militaires — « a boterasse and a poste » — une île dont les ports offrent de sûrs abris aux ennemis de l'Angleterre (2) — mais

(1) « Voici, à la fin du XVI^e siècle, l'aveu très explicite que faisait l'un des rares hommes de mer que le pays possédât à cette époque, Sir Walter Raleigh : « La marine anglaise, écrit-il, ne peut pas entrer en comparaison avec celle des Hollandais... Ils viennent trafiquer chez nous-mêmes avec 500 ou 600 vaisseaux tous les ans, et nous en envoyons à peine 30 à 40 chez eux. Les Hollandais trafiquent avec toutes les places de France, et nous avec 5 ou 6 seulement. » (BOUTMY, *Psych. pol. du peuple anglais*, p. 110).

(2) Un professeur anglais de Dublin, l'éminent géologue Grenville A. J. COLE a publié, en 1919, sous le titre *Ireland the Outpost*, une brochure où s'allient une science très sûre et un parti-pris unioniste évident, à qui le *Libelle* fournit son épigraphe et son inspiration. « Il est difficile de se rendre compte, dit-il, à quel point les avis donnés (par le

non pas encore un avant-poste vers les océans qui commencent à s'ouvrir, et où d'ailleurs les Anglais ne s'aventureront que plus tard.

Cependant, les politiques étaient plus avancés. Certains historiens attribuent à Henri II le désir de prendre l'Irlande, non seulement pour arrondir ses États, mais aussi « pour avoir la haute main sur le trafic qui, de ses ports anglais, traversait la mer d'Irlande, et celui qui, de ses ports de la Loire et de la Garonne, se faisait sur la mer gauloise (1) » ; de sorte que la préoccupation du domaine français aurait suggéré la soumission de l'Irlande, tout en la rendant impossible. Dès 1299, le droit international reconnaît au pavillon anglais le droit au salut des vaisseaux de guerre dans les mers britanniques et celui d'y exercer la police. Au xv^e siècle, le *Libelle* conseille à l'Angleterre de s'assurer la domination des mers étroites. Mais c'est seulement en 1674 que le traité de Westminster avec la Hollande définit ces mers : elles « s'étendent du Cap Finisterre en Espagne au Stadland en Norvège, et comprennent donc le golfe de Gascogne aussi bien que la Mer du Nord (2) » ; mais dès le Moyen Age, les hommes d'État anglais considèrent l'Irlande comme entourée par des mers britanniques. Lorsque, à partir du xvi^e siècle, la marine anglaise commence à se développer et que naît une puissance impériale basée sur la maîtrise de la mer, toute politique britannique en Irlande est inspirée par la situation géographique de l'île au seuil océanique de la métropole. Cette situation

Libelle) restent applicables après un intervalle de cinq cents ans » (p. 43). Et il cite les vers suivants qui montrent en effet que l'unionisme est basé sur des conceptions qui n'ont pas varié depuis le xv^e siècle :

The Yriche men have cause lyke to oures
 Our londe and herres togedre defende,
 That none enmye shulde hurte ne offende
 Yrelonde ne us, but as one comonté
 Shulde helpe to kepe welle about the see.
 Ffor they have havenesse grete and godely bayes,
 Sure, wide, and depe, of gode assayes,
 Att Waterforde and coostis monye one,
 As men seyn in Englande, be there none
 Better havenesse shyppes in to ryde,
 No more sure for enemyes to abyde.

Le *Libelle* est de 1436. Déjà dans les *Rolls of Parliament*, III, 36, b, 2nd of King Richard II, A. D. 1379 (PRENDERGAST, p. 52) l'Irlande est appelée « one of the barbican of the Realme ».

(1) Mrs A. S. GREEN, *Irish Nationality*, p. 97.

(2) H. J. MACKINDER, *Britain and the British Seas*. (Note on the « Narrow Seas », p. 24.)

et cette politique, un géographe contemporain, un premier ministre britannique et un leader du plus récent parti de l'indépendance irlandaise les définissent avec une parfaite clarté.

« Les routes océaniques du monde entier, écrit M. H. J. Mackinder (1), sauf celles de l'Europe du Nord-Est, convergent de l'ouest et du sud vers la mer qui s'étend devant l'entrée des Détroits », c'est-à-dire de la Manche et du Canal Saint-Georges. Les atterrages des ports de Grande-Bretagne sont les caps du Kerry et de l'Armorique. Et si, dans un temps de guerre, on veut éviter cette route et atteindre Liverpool et Glasgow par leur « private entry » du Nord, « éloignée de Brest et de la Corogne », il faut traverser le canal du Nord, plus resserré encore entre l'Antrim et le Cantyre que ne l'est le Canal Saint-Georges entre le Wexford et le Pembrokeshire. D'autre part, « si la Grande-Bretagne devait perdre pendant un temps la maîtrise des mers, ces ports de l'Ouest (irlandais) sur la côte lointaine du pays, éloignés de tous les grands centres de population, pourraient devenir des nids de croiseurs ennemis (2). »

De là cette clause première des restrictions aux libertés irlandaises formulées par M. Lloyd George le 20 juillet 1921 dans ses « *Proposals of the British Government for an Irish Settlement* », au lendemain de la trêve avec l'Irlande : « La Grande-Bretagne vit d'aliments importés par mer; ses communications dépendent de la liberté des grandes routes maritimes. L'Irlande s'étend au côté de la Grande-Bretagne, sur les routes de mer du nord et du sud qui la relie aux nations-sœurs de l'Empire, aux marchés du monde et aux sources vitales de ses approvisionnements de nourriture. En raison de cette situation imposée par la nature et qu'aucun homme d'État ne saurait altérer, il est essentiel que seule la Marine Royale commande les mers qui entourent l'Irlande et la Grande-Bretagne; et que tous droits et libertés nécessaires pour l'action navale dans les ports irlandais et sur la côte irlandaise lui soient accordés par l'État irlandais. » Et dans une lettre du 13 août suivant au président de Valera, M. Lloyd George dira encore : « La proximité géographique de l'Irlande et des Îles Britanniques est un fait fonda-

(1) H. J. MACKINDER, *Britain and the British Seas*. (Note on the « Narrov Seas » p. 23.)

(2) *Ibid.*, p. 312.

mental... L'Irlande doit reconnaître la force des faits géographiques et historiques. Ce sont ces faits qui gouvernent le problème des relations britanniques et irlandaises. S'ils n'existaient pas, il n'y aurait pas de problème à discuter (1).

Cette lettre du Premier britannique répondait à une lettre où le ministère de la Dail Eireann se basant lui aussi sur la proximité des deux îles, réclamait pour son pays plus que l'indépendance des Dominions, car « la liberté qu'ont ces Dominions sous la tutelle de la Grande-Bretagne, ils l'ont moins par le bénéfice de lois et de conventions qu'à cause de la grande distance (qui est) entre eux et la Grande-Bretagne; ces distances ne permettent pas à celle-ci de s'immiscer dans leurs affaires. Il faut prendre (en Irlande) toutes les garanties les plus explicites; les Dominions ont même, comme on l'admet, le droit de sécession; il les faut (ces garanties) pour assurer à l'Irlande une semblable liberté... Au lieu de cela, on retourne la situation naturelle; l'emplacement (géographique) où nous sommes, par rapport à la Grande-Bretagne, on en fait un prétexte pour dénier et restreindre notre droit d'une manière inconnue aux Dominions; il faut, paraît-il, que la petite île donne à la grande la sécurité (militaire) et d'autres garanties, et accepte la condition d'une possession soumise à une sujétion complète (2) ».

Les bases géographiques de la politique anglo-irlandaise ainsi exposées par les deux antagonistes au ^{xx}^e siècle n'ont pas varié depuis le ^{xv}^e (3). L'Irlande, pendant toute cette période, est entièrement soumise à la fatalité de sa position à l'avant de l'archipel britannique; mais elle n'est pas un rocher désert sur lequel on construit un phare et des casemates : c'est une île fertile et riche où un peuple cultivé a développé un esprit national très marqué. C'est pourquoi la volonté de posséder l'avant-poste océanique a engendré en Angleterre une politique de colo-

(1) *Official Correspondence*, 1921, p. 7 et 11.

(2) *Ibid.*, p. 9. — Cette citation est la traduction du texte gaélique, plus parfait que le texte anglais, et qui notamment dans la dernière phrase citée, a un tour plus ironique que celui-ci.

(3) Au moment de la discussion du projet de Home Rule de Gladstone, l'éminent Victorian Professor of English Law de l'université d'Oxford, A. V. DICEY, écrivait dans un ouvrage destiné à démontrer la nécessité de l'Union : « Si l'indépendance parlementaire de l'Irlande menaçait de causer aussi peu de dommage à l'Angleterre que l'indépendance parlementaire du Victoria, une législature irlandaise se réunirait à Dublin avant la fin de l'année. » (*England's Case against Home Rule*, p. 16, Londres, 1886.)

nisation du pays et de domination des habitants, qui n'a paru se relâcher qu'à la signature du traité de Downing street, le 6 décembre 1921.

IV

**CARACTÈRE « COLONIAL »
DE LA POLITIQUE ANGLAISE EN IRLANDE**

L'étude de la position géographique réciproque des deux îles est indispensable pour découvrir l'idée directrice constante qui a inspiré pendant près de huit siècles la politique de l'Angleterre en Irlande; mais cette politique a été non moins influencée par la dissemblance entre l'évolution historique de deux peuples qu'on pourrait presque considérer comme représentant deux types opposés imaginés par Ratzel (1) : les Irlandais tendant vers un état de plénitude et d'équilibre dans le cadre d'une région naturelle, les Anglais s'accroissant de plus en plus à la faveur de l'espace. Sans doute, l'Océan était ouvert à ceux-là comme à ceux-ci et les Irlandais se lancèrent les premiers sur les routes maritimes; mais au moment où ces voyages pouvaient aboutir à des conquêtes et à des colonisations, la domination de l'Angleterre était déjà assez forte sur les mers britanniques pour isoler l'Irlande, et sur l'archipel pour empêcher la constitution d'un État irlandais moderne; les Irlandais essaimèrent dans le monde entier, mais comme des proscrits; et quand l'Irlande aurait pu devenir une métropole, elle fut réduite à la condition de colonie.

Les causes initiales de la conception coloniale de la domination britannique en Irlande sont d'ordre géographique : proximité des deux îles, difficulté d'imposer l'autorité du gouvernement de Londres au delà de la région orientale de la grande plaine irlandaise. Les Anglais purent s'établir sans trop de peine sur quelques points du littoral et dans les vallées inférieures de la Liffey et de la Boyne; mais les montagnes du Wicklow, le bog d'Allen et la ligne de loughs et de faibles hauteurs boisées du

(1) *Anthropogeographie* (Erster Teil), 2^e sect : Die geschichtliche Bewegung.

centre de l'île au lough de Carlingford, limitèrent le Pale où les conquérants vécurent comme les colons d'Amérique en Nouvelle-Angleterre; le reste du pays fut une sorte de Wild West où ne pénétraient que les expéditions militaires et les aventuriers (1).

En Grande-Bretagne même, l'unification politique fut retardée pendant des siècles là où la civilisation celtique (2) put se maintenir sur les territoires faciles à défendre; le Pays de Galles et les Hautes Terres d'Écosse conservent encore aujourd'hui leur indépendance intellectuelle et leur langue nationale. Or, nulle part au Moyen Âge la civilisation celtique n'est plus vivante qu'en Irlande; la science et la littérature gaéliques sont à leur apogée; Scandinaves et Anglo-Normands s'irlandisent et accroissent la force irlandaise (3). Mais le système politique gaélique, dont la libre évolution aurait peut-être donné au monde une conception de l'État capable d'épargner bien des révolutions et des guerres, ne résista pas aux durs féodaux et aux rois absolus; non seulement — malgré les expéditions d'Edouard et de Robert Bruce au début du xiv^e siècle — aucune confédération ne fut formée avec les nations celtiques de Grande-Bretagne, mais en Irlande, le lien entre les diverses parties de l'État demeura très ténu. De là l'impuissance à opposer aux envahisseurs une résistance d'ensemble, mais aussi la force des résistances locales, grâce auxquelles la soumission d'une région n'entraînait pas celle de tout le pays, tandis qu'un territoire soumis recouvrait son indépendance dès que l'effort conquérant se portait vers une autre contrée (4). Une telle forme d'État fut méprisée par les Anglo-Nor-

(1) Un Act du Parlement tenu à Drogheda en 1494 montre qu'à la fin du xv^e siècle le Pale était limité à peu près aux comtés de Dublin, Kildare, Meath et Louth; ses frontières y sont définies : « in the county of Dublin from the water of Anliffy to the mountain in Kildare from the water of Anliffey to Trim, and so forth to Meath and Uriel etc. », c'est-à-dire à Kells, Ardee et Dundalk.

(2) Il faut entendre ici par civilisation celtique la civilisation particulière aux peuples qui parlaient à cette époque des langues goidéliques ou brittoniques insulaires.

(3) « En Irlande comme en Angleterre, le commerce primitif fut fort développé par les Danois coureurs de mers, constructeurs de navires et bâtisseurs de villes; l'établissement des Normands « citoyens du monde », ouvrit ici une ère nouvelle. » (A. S. GREEN, *The Making of Ireland*, p. 6.) On connaît l'expression : *Hiberniores Hibernicis ipses*, si souvent redite au sujet des colons anglais en Irlande. Le Statute of Kilkenny, en 1367, a précisément pour but de réagir contre l'irlandisation des nouveaux venus, et l'on trouve par la suite bien d'autres mesures du même ordre (Poynings' Law, 1494, etc.)

(4) Sir Anthony St Leger, au temps de la rébellion de Lord Thomas Fitzgerald (Silken Thomas), c'est-à-dire en plein xvi^e siècle, faisait remarquer au roi qu'on pouvait bien faire des expéditions en Irlande, mais que soumettre le pays est une autre affaire car « if it be gotten the one day, it is lost the next ». (Cité par Robert DUNLOP, p. xxvi.)

mands parce qu'elle était faible; et elle les irrita parce qu'ils ne pouvaient la détruire; contraire à leurs conceptions féodales ou romaines, ils la jugèrent barbare parce qu'ils ne pouvaient la comprendre (1). Les politiques anglais du Moyen Age considérèrent l'État gaélique à peu près comme leurs descendants devaient considérer plus tard les tribus et les confédérations indiennes.

Cependant, l'Irlande était chrétienne; elle avait été chrétienne avant la Grande-Bretagne; on la nommait déjà l'Ile des Savants et des Saints au temps où les Saxons étaient encore païens. Or, au Moyen Age, « devenir chrétien », c'était acquérir le droit de vivre. Chaque fois qu'un peuple entra dans l'Église, la future Europe s'enrichissait d'une recrue nouvelle (2). Le nouveau venu ne pouvait songer à soumettre le vieil État gaél qu'en l'effaçant d'abord de la carte du monde chrétien. Les rois anglais utilisèrent pour leurs fins politiques la rivalité des sièges de Canterbury et d'Armagh. Au XI^e siècle, les Danois d'Irlande avaient leurs évêques; ces évêques, qui recevaient leur consécration à Canterbury et non pas à Armagh (3), devinrent les instruments de l'influence danoise, puis anglaise, travaillant sous le couvert de la fidélité au pontife romain, et l'un d'eux, Gillebert (4), fut le premier légat du Saint-Siège en Irlande. De leur côté, par une interprétation singulièrement audacieuse de la mission donnée à saint Augustin par le pape Grégoire-le-

(1) « La notion romaine de l'État manquait à cette civilisation et ce défaut était chez elle un vice radical. » (D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Cours*, t. V, p. XLI.) Il faut remarquer qu'il s'agit ici de la civilisation irlandaise à l'époque héroïque; mais l'auteur ajoute : « De là (de l'impuissance des rois) vint la plaie de la guerre privée en Irlande comme dans la Gaule indépendante...; elle est restée longtemps le fléau de la malheureuse Irlande » (p. XLIII). L'opinion opposée est exprimée par Mrs A. S. GREEN : « Leur conception de l'État et de la manière dont il doit être gouverné et maintenu, était différente de celle de l'Europe du Moyen Age, mais elle n'était pas barbare... Pour eux, le droit était le droit du peuple... Ils ne donnèrent jamais la suprématie à un pouvoir central, car leur droit ne nécessitait pas une telle sanction... Les forces d'union n'étaient pas matérielles, mais spirituelles. » (*Irish Nationality*, p. 13 et 14.) « Dans le reste de l'Europe, dit PRENDERGAST, mille ans d'esclavage romain et féodal avaient divisé la société en conquérants et en vaincus, en gentilhommes et en serfs; de sorte que les basses classes, dans beaucoup de pays, ne sont que des vilains émancipés, dont les mœurs brutales portent les traces de leur ancienne condition de serfs. L'Irlande a échappé au joug féodal, et c'est peut-être de là que vient le fait que le plus vulgaire Irlandais a en lui quelque chose du gentilhomme (p. 135). » De même, Ernest LAVISSE a écrit dans sa *Vue Générale de l'Histoire politique de l'Europe* : « Il n'est pas certain que ce soit un bonheur pour nous que César ait vaincu Vercingétorix (p. 9). »

(2) E. LAVISSE, *Vue Générale*, etc., p. 64.

(3) Cf. dom GOUGAUD, *Chrét. Celt.*, p. 356.

(4) *Ibid.*, p. 356, : « Gillebert, évêque de la colonie danoise de Limerick (?), peut-être lui-même d'origine danoise. »

Grand, les archevêques normands, Lanfranc et saint Anselme, « n'hésitèrent pas à revendiquer des droits spirituels sur l'Irlande, sur l'Écosse et sur toutes les îles adjacentes (1) ». C'est ainsi que Canterbury servait la politique de Londres.

Le prétexte qui pouvait entraîner Rome dans cette politique fut habilement choisi. L'Église d'Irlande s'était attachée au particularisme développé dans les chrétientés celtiques par l'éloignement et par un sentiment national rebelle à l'uniformité romaine (2); la société, laïque et religieuse, probablement indisciplinée comme dans beaucoup d'autres pays à la même époque, ne s'était pas remise du trouble apporté dans sa foi et dans ses mœurs par les invasions scandinaves (3). Gillebert dénonça l'Église d'Irlande comme schismatique; Lanfranc et Anselme accusèrent clergé et fidèles de toutes les turpitudes; et Giraud de Cambrie trouvera quelques années plus tard, dans leurs épîtres, de nombreux éléments pour le premier des innombrables ouvrages de propagande anti-irlandaise suscités par la politique britannique (4). L'Église d'Irlande, comprenant le danger, entreprit de se réformer elle-même, suivant les avis de Gillebert et les désirs de Rome; et son particularisme s'atténua si bien qu'un des siens, Malachie, fut choisi par le pape pour succéder à Gillebert à la légation de l'Irlande (1141). En 1152, le Concile de Kells, présidé par le cardinal Jean Paparo, légat *a latere*, « opéra un remaniement profond dans la constitution de l'Église insulaire (5) » qu'il ramena définitivement dans le giron de Rome.

(1) Cf. Dom GOUGAUD, *Chrét. Celt.*, p. 358. — L'auteur rappelle que Grégoire-le-Grand avait donné l'autorité primatiale à Augustin, pour le siège de Canterbury (en 597) sur les « Bretons ». Ce terme ne pouvait comprendre les Irlandais; il s'agissait d'ailleurs d'évangéliser les Saxons païens de Grande-Bretagne et il n'y avait pas eu de réaction païenne en Irlande (p. 78 et seq.)

(2) Le particularisme des chrétientés celtiques touchait notamment : la date de Pâques, la forme de la tonsure des prêtres, l'administration du baptême, la hiérarchie et la discipline ecclésiastique (consécration épiscopale, célibat des prêtres, etc...) et divers points de droit canonique et de doctrine théologique.

(3) Ces désordres commencent au IX^e siècle, c'est-à-dire plus de deux siècles après la vague de paganisme qui avait recouvert la Grande-Bretagne au VI^e et motivé la mission d'Augustin de Canterbury. Au VI^e et au VII^e siècle, l'Irlande était demeurée chrétienne.

(4) Gillebert, auteur du traité *De statu ecclesiae*, avait préparé la réforme spontanée de l'Église irlandaise. Les archevêques de Canterbury semblent avoir été préoccupés au moins autant du rattachement de cette église à leur siège primatial que de ses intérêts spirituels. Au point de vue chronologique, Lanfranc fut archevêque de Canterbury de 1070 à 1093 et saint Anselme de 1093 à 1114. Gillebert vivait au commencement, et Giraud de Cambrie à la fin du XII^e.

(5) Dom GOUGAUD, *Chrét. celt.*, p. 366.

La réforme ecclésiastique est alors si complète que, suivant dom Gougaud, peu suspect de faiblesse pour le particularisme, « nous pourrions arrêter là l'histoire de la chrétienté celtique (1) ». La question de l'anarchie religieuse est réglée; mais la politique ne renonce pas pour cela à en tirer parti : son heure arrive deux ans plus tard, quand Nicholas Breakspeare, prélat anglais, devient le pape Adrien IV, et en 1155, la bulle *Laudibiliter* donne à Henri II l'autorisation — presque la mission — de conquérir l'Irlande « en vue d'étendre les bornes de l'Église, de faire connaître la vérité à des peuples ignorants et grossiers, et d'extirper du champ du Seigneur des pépinières de vices (2) ». L'entreprise politico-religieuse de Lanfranc et d'Anselme a maintenant réussi : l'Irlande des saints est officiellement proclamée hérétique par le Pape; or « le droit de réduire les hérétiques par la force est la doctrine constante et universelle du Moyen Age (3) »; donc la conquête de l'Irlande est une œuvre pie, une croisade romaine (qui se changera aisément, plus tard, en croisade protestante); les Irlandais ne sont plus une nation, ils ne sont plus même des civilisés et des chrétiens : ce sont des sauvages hérétiques qu'il faut soumettre, gouverner, civiliser, convertir, exterminer au besoin.

Cette conception de la domination de l'Irlande est matérialisée dans de nombreux textes officiels, dont le Statute of Kilkenny, de 1367, est le prototype; et si l'on compare ce statut par exemple au manifeste de 1662 ou au statut de 1630 où les colons de Virginie exposent les principes de leurs relations avec les In-

(1) P. 366. Le Prof. J. VENDRYES, dans son introduction à la vie irlandaise de saint Grégoire, *Betha Grighora*, qu'il a publiée et traduite en français (*Rev. Celt.* XLII) montre qu'un résultat au moins imprévu de la lutte de Cantorbery et d'Armagh fut la légende de l'origine irlandaise de ce pape. « On peut croire, dit-il, qu'en faisant de saint Grégoire un Irlandais et en mentionnant une longue série de rapports directs entre saint Grégoire et les saints d'Irlande, le clergé irlandais visait à confisquer à son profit le culte du grand pape et à marquer son indépendance à l'égard de Cantorbery (p. 122). » Les réformateurs romains de l'Église d'Irlande aux XI^e et XII^e siècles jugèrent à leur tour que « tout ce qui affirmait les étroites relations de l'Irlande avec le Saint-Siège, personnifié par un pontife aussi ancien et aussi vénéré que saint Grégoire-le-Grand, travaillait dans le sens de la réforme. Il faut certainement attribuer à une intention de politique romaine les nombreuses mentions du grand pape qui figurent dans les vies de saints irlandaises (p. 123). »

(2) L'authenticité de la bulle est un autre sujet; ce qui importe ici, c'est l'influence qu'elle eut sur la conception britannique des relations avec l'Irlande; or cette influence a été la même, qu'elle fût ou non un faux, sur les esprits des gens qui la tenaient pour authentique.

(3) Paul JANET, *Hist. Sc. Pol.* I, 475.

diens (1), l'identité des deux politiques apparaît dans son évidence.

Sous les Tudors cette identité se manifeste — cette fois dans le même temps — dans le plan économique; alors les hommes d'affaires « considèrent l'Irlande presque exactement de la même manière que les plantations américaines de la Nouvelle-Angleterre et de la Virginie (2) ». La transformation en pâturages des terres cultivées anglaises a occasionné un chômage agricole auquel le développement des industries n'apportera pas avant longtemps un remède (3); l'Irlande offre tout près le climat tempéré, les eaux douces, les vivres abondants, les combustibles et les matériaux de construction nécessaires à la fondation d'une colonie (4); sans doute, elle n'est pas l'un de ces territoires vierges, inhabités, que le chancelier Bacon préfère pour la colonisation parce qu'il n'est point nécessaire d'y procéder d'abord à l'extermination des indigènes (5), mais le bien du royaume et de la religion exigent qu'on refoule et qu'on supprime l'« ennemi irlandais », faisant ainsi place nette pour les entrepreneurs et les « spéculateurs ». On procède donc aux confiscations irlandaises, suivies de concessions et de plantations similaires à leurs contemporaines, les concessions de terres coloniales aux grands propriétaires, puis aux compagnies à charte (6). « La Grande-Bretagne, écrit M. Albert Demangeon, a trouvé dans l'Irlande sa première colonie de peuplement (7). » Plus tard, le système mercantile détruira de même sorte les industries des colonies et celles de la « nation voisine qui, par sa situation, la bonté de ses ports, la nature de ses richesses (lui) donne(r)ait de la jalou-

(1) Cité par Paul LEROY-BEAULIEU (*Colonisation*, I, 112).

(2) H. J. MACKINDER, *Britain and the British Seas*, p. 224.

(3) L'évêque Latimer dit, dans un sermon prononcé en 1548 devant le roi Édouard V : « Là où avaient été de nombreux chefs de familles et habitants, il n'y a plus maintenant qu'un berger et son chien. » (Cité par P. LEROY-BEAULIEU, *Colonisation*, I, 89.) Cf. DEMANGEON, *L'Empire Britannique*, tout le livre I^{er}, notamment le chapitre IV.

(4) Telles sont les qualités d'une terre favorable à la colonisation, d'après Richard Hackluyt (vers 1575). Cité par P. LEROY-BEAULIEU, *Colonisation*, I, 91.

(5) Cf. plantations (*Essays*, p. 776.)

(6) Ce fut en 1606 que Jacques I^{er} confirma la formation de deux compagnies privilégiées, origine des compagnies à charte, pour la colonisation en Amérique; la première tentative de « proprietary colony » datait de 1578. Or, la première plantation d'Irlande (Leix et Offaly) remonte à 1550, la grande plantation d'Ulster est de 1605-1625, le Cromwellian Settlement de 1652 et la confiscation de William de 1691.

(7) *L'Empire Britannique*, p. 53.

sie (1) »; et ce même système produira pour les mêmes raisons, à la fin du XVIII^e siècle, les rébellions parallèles des colons d'Amérique et des colons d'Irlande (2).

La conception de l'Irlande-colonie, complète et déjà agissante au XVI^e siècle, dans sa triple forme politique, religieuse et économique, existe donc en germe depuis Adrien IV, sinon depuis Lanfranc et saint Anselme. Depuis les premiers Plantagenets, toute une littérature de propagande s'est employée à la populariser. Et le statut politique de l'Irlande a suivi une évolution coloniale, jusqu'à devenir enfin celui des modernes dominions.

(1) MONTESQUIEU, *De l'Esprit des Lois*, Livre XIX, chap. XXVII.

(2) Telle est alors la situation des habitants de l'Irlande, indigènes ou colons, qu'Adam SMITH (*Wealth of Nations*, Book V, Ch. 3 : Of public debts), recommande l'Union avec la Grande-Bretagne comme une mesure libérale qui délivrerait le peuple de l'oppression de l'aristocratie et donnerait la liberté au commerce.

CHAPITRE II

LA POLITIQUE COLONIALE ANGLAISE
EN IRLANDE
JUSQU'AU CROMWELLIAN SETTLEMENT

I

LE DROIT ANGLO-NORMAND
CONTRE LE DROIT IRLANDAIS

De même que la conception coloniale de la domination britannique de l'Irlande a été inspirée par la géographie de l'archipel, les tentatives d'établissement de cette domination, si diverses dans leurs aspects, dérivent toutes du caractère originel de l'État anglo-normand fondé sur le droit de conquête. Le roi, chef de l'armée conquérante, a pour droit et pour mission d'organiser la propriété du territoire conquis, d'abord en confisquant les terres des indigènes vaincus, ensuite en répartissant les terres confisquées entre ses compagnons d'armes. C'est cette double opération que Guillaume le Conquérant entreprend en Grande-Bretagne dès l'année 1066; alors « des commissaires parcouraient toute l'étendue du pays où l'armée avait laissé des garnisons; ils faisaient un inventaire exact des propriétés de toute espèce, publiques et particulières; ils les inscrivaient et les enregistraient avec soin et en grand détail (1) »; ces biens furent confisqués et « l'immense produit de cette spoliation universelle fut la solde des aventuriers de tous pays qui s'étaient enrôlés sous la bannière du duc de Normandie (2) »; de 1080 à 1086, on

(1) Aug. THIERRY, *Conquête*, II, 16.

(2) *Ibid.*, II, 17.

établit le terrier définitif, ce Domesday book où plus d'un Normand n'est guère mieux traité que les Saxons (1). Ainsi est fixé au XI^e siècle, avec une âpreté de conquérant pauvre et une minutie de procédurier bas-normand, le statut foncier britannique, basé sur le dépossSESSION du vaincu et sur la restriction de la notion de justice aux mesures garantissant au vainqueur la conservation des dépouilles : c'est là qu'il faut chercher le principe des confiscations irlandaises.

Or, en Irlande, ce système faisait beaucoup plus que spolier les indigènes de leurs biens fonciers. En substituant le droit féodal normand au droit celtique élaboré au cours des siècles par les légistes d'Irlande, il révolutionnait toute la vie politique et économique de la nation.

En droit féodal, le seigneur, et donc le roi, est le propriétaire du sol; il a le domaine éminent; la terre ne peut être tenue que de lui et la rente que lui paie le tenancier est la reconnaissance du droit de propriété du seigneur. En droit irlandais, « la terre est en théorie la propriété de l'État, de la cité, du peuple. Le roi peut, comme magistrat, autoriser un citoyen à prendre possession d'une partie de territoire pour y établir sa demeure. Ce n'est pas comme suzerain féodal qu'il agit (2) »; par suite, « la rente irlandaise n'est pas un signe de propriété chez celui qui la reçoit; elle a pour origine, non pas l'abandon conditionnel d'une portion du sol par le seigneur au tenancier, mais un contrat librement formé par le tenancier propriétaire avec le seigneur qui recevra une certaine redevance ». Et cette redevance est « due au chef comme le devoir de guerre (3) ».

Un auteur irlandais du XIX^e siècle, Prendergast, montre clairement l'opposition de la conception celtique et de la conception normande. « Le système féodal, dit-il, procédait de ce principe que les terres étaient toutes tenues du roi en tant que capitaine d'une armée conquérante, et qu'elles avaient été distribuées par lui aux membres de cette armée sous certaines conditions (dont le but principal était la conservation de la conquête)

(1) Aug. THIERRY, *Conquête*, II, 180-186.

(2) D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Cours*, VII, 118.

(3) *Ibid.*, VIII, 128. — L'auteur fait remarquer que le nom de la rente, *cis* (irl. mod.^s *cios*) est étranger, dérivant du latin *census*, ce qui « atteste que ce phénomène juridique, relativement récent, est postérieur à l'introduction du christianisme et du droit canon en Irlande ».

et pouvaient être confisquées si ces conditions n'étaient pas observées. Les Irlandais, n'ayant jamais subi de conquête et de plantation féodales comme le reste de l'Europe, considéraient le territoire comme la propriété et le patrimoine commun des clans de la nation, non comme des terres tenues de qui que ce fut et susceptibles de confiscation; en effet, la confiscation était impossible, puisque la terre était possédée et occupée par eux conjointement ou en commun (1). »

Il ne s'agit donc pas là d'une simple subtilité juridique. Ce sont les conceptions séculaires des rapports entre le peuple et ses chefs entièrement bouleversées; et ce sont les confiscations rendues possibles. La substitution de la tenure féodale à la tenure celtique, et celle du pouvoir royal anglo-normand au pouvoir des chefs irlandais sont inséparables. Elles sont réalisées par trois opérations successives, plus ou moins rapprochées suivant les époques, mais dont chacune prépare la suivante : 1^o inclusion de toutes les terres du royaume dans le domaine du roi; 2^o confiscation des propriétés des Irlandais et plus tard des Anglo-Irlandais; 3^o distribution des terres confisquées à des colons anglais.

Leur faim de la terre poussa les pillards normands à tenter les trois opérations à la fois. Henri II voulut traiter les Irlandais comme son aïeul avait fait les Saxons. Le succès facile de l'expédition de Strongbow donna au roi, dit Sir John Temple, « le désir de partager avec ses sujets les riches fruits aussi bien que la gloire d'une si grande action »; il fit « une saisie générale de toutes les terres du royaume entier et ainsi, sans plus de cérémonie, les prit toutes pour les joindre à ses propres territoires »; ensuite, « afin de hâter l'accomplissement de cette grande œuvre qu'il avait si glorieusement commencée », il procéda à « de grandes distributions (de terres) à ses fidèles par le moyen de confiscations particulières, partageant par grandes portions toute la terre d'Irlande entre les commandants anglais qui s'en firent des domaines et en donnèrent plusieurs parties à leurs amis et compagnons d'armes venus avec eux à leurs propres risques (2) ».

(1) PRENDERGAST, p. 19.

(2) Sir John TEMPLE, p. 5 à 9. — Fils de Sir William Temple, provost de Trinity College, Dublin, Sir John Temple avait été nommé Master of the Rolls d'Irlande le 31 janvier 1640; disgracié par le roi en 1643, il prit le parti de Cromwell et fut membre du Long Parlement.

Un chroniqueur normand du XII^e siècle ne s'exprimerait pas autrement que ce Master of the Rolls de Charles I^{er}. C'est que, après une longue période où, trop occupée ailleurs pour s'inquiéter beaucoup de l'Irlande, l'Angleterre avait laissé se rétrécir le Palè et s'irlandiser les descendants de ses anciens colons, les Tudors avaient résolu de rendre leur autorité effective en Irlande. De Henri VII à Charles I^{er}, une inévitable évolution s'en était suivie dans la politique anglo-irlandaise.

II

LA POLITIQUE D'ASSIMILATION ET DE CONFISCATION DES TUDORS ; SON ÉVOLUTION EN POLITIQUE DE PLANTATIONS

Henri VII avait tenté de faire gouverner l'Irlande en son nom par un Parlement subalterne et par les seigneurs irlandais domestiqués. Henri VIII, voyant dans l'île occidentale le point faible de sa monarchie, la base possible d'intrigues politiques et d'opérations militaires pour ses ennemis catholiques du Continent, voulut assimiler l'Irlande; et quand sa propre expérience lui eut prouvé que la conquête était une méthode trop coûteuse en hommes et en argent, il adopta une politique « dans l'ensemble réfléchie et conciliante quoique avec parfois une explosion de cruauté (1) ». Il établit le principe qu'une confiscation est le châtement d'une rébellion; et s'il confisque les domaines des rebelles, il les distribue à des chefs de septs ou aux hommes des clans. Si le Statute of absentees dépossède de grands propriétaires ce sont, en fait, les cultivateurs qui en profitent. Ainsi,

Il retourna en Irlande au printemps de 1656, muni d'une lettre de Cromwell (en date du 23 mai) le présentant au Lord Deputy comme un homme ayant une grande connaissance du pays et pouvant rendre de grands services comme Master of the Rolls ou dans toutes autres missions. (Cf. DUNLOP, p. 514 : document 677 et n. 2.)

(1) P. W. JOYCE, *Concise History*, p. 135. — Cette opinion d'un historien irlandais écrivant un manuel classique « d'histoire irlandaise et non d'histoire d'Angleterre » vaut d'être citée. « C'eût été une bonne chose, conclut Joyce, à la fois pour l'Angleterre et pour l'Irlande, si une semblable politique avait été suivie pendant les règnes des successeurs de Henri VIII. »

de nombreux particuliers, loin d'être lésés, reçoivent des titres de propriété valides suivant la loi anglaise, et des Irlandais deviennent nobles et landlords britanniques (1). En réalité, la plus grande des confiscations, celle qui rendra toutes les autres possibles, est ainsi accomplie, et si habilement que les Irlandais mêmes ne s'en aperçoivent pas : le domaine éminent a été transféré de la nation irlandaise au roi d'Angleterre; les seuls titres de propriété valides sont ceux que l'on tient du roi et les terres possédées suivant le droit foncier celtique doivent être remises au roi (*surrender*) qui les remet ensuite à leur propriétaire (*re-grant*). Mais ce que le roi a donné, le roi peut le reprendre; il peut le donner à d'autres. Il lui a paru plus politique de partager aux Irlandais les terres confisquées; mais il aurait aussi bien pu les donner à des colons anglais et ses successeurs ne s'en feront pas faute.

Qu'en 1550 la Gentry du Pale, après la défaite des O Conor et des O More, offre de se charger d'une plantation de colons britanniques en Leix, Irry et Slievemargy, son offre sera aussitôt acceptée. Seules les exigences du gouvernement et la résistance opiniâtre des indigènes feront abandonner le premier projet et retarderont jusqu'à 1557 l'Act du Parlement (3 et 4, Philip et Mary, c. 8) déclarant Leix, Offaly et divers territoires adjacents domaines de la Couronne, les transformant en shires — la région de Leix devient le Queen's County et celle d'Offaly, le King's County — et réservant les deux tiers des terres confisquées à l'établissement de colons, le tiers occidental vers le Shannon devant être alloti à des Irlandais. Aucune objection de principe n'est soulevée. Et cela est naturel. Transformer en shires les terres des clans, c'est la politique traditionnelle des rois anglais en pays celtique. Confisquer les domaines des rebelles, c'est la base de la politique de Henri VIII. Si l'on n'a pas encore planté de colons anglais, c'est que le système paraissait dispen-

(1) Les terres des O Toole de Fercullen furent partagées entre les clansmen, et la même opération se préparait pour les biens des O Connor d'Offaly lorsque mourut Henry VIII. « L'effet des concessions de Henry à O'Brien de Thomond et à Mac William Burke de Clanricard fut de leur donner un titre valable en droit anglais à la *lordship* de leurs pays, avec les divers droits et bénéfices afférents, et à la *landlordship* des châteaux existants et des terres domaniales réservées par le clan pour la défense du territoire et l'entretien du chef. » (W. T. BUTLER, *Confiscation*, p. 11.) Ainsi le chef irlandais devenait un « seigneur » britannique et possédait à titre personnel les terres attachées par le droit celtique à sa fonction et appartenant au clan.

dieux, sinon impraticable, pour le gouvernement; mais puisque des particuliers assument les frais de l'opération, rien ne s'oppose à un essai (1).

Cette évolution de la politique d'assimilation vers une politique de plantation ouvrait fatalement une ère de violences. Une plantation ne peut être pacifiquement réalisée que si les premiers occupants acceptent leur déchéance sociale et économique; et comme un peuple civilisé, vivant libre sur les terres qu'il tient de ses plus lointains ancêtres, ne saurait se résigner à un pareil malheur, son expulsion par la force ou sa complète destruction sont les conditions mêmes du succès des colons. La plantation de Leix et Offaly détermina une guerre d'extermination qui dura un demi-siècle et se termina par la déportation en Kerry des derniers survivants des clans dépossédés (2).

Les filles de Henri VIII ne souhaitaient peut-être pas cette évolution de la politique irlandaise dans une voie en apparence si opposée à celle choisie par leur père. En 1554, Marie avait fait un compromis avec les O Moore spoliés par Édouard VI (3). Élisabeth, après avoir ruiné les Irlandais par ses guerres de destruction et sa politique commerciale, reviendra à la fin de son règne à la politique de Henri VIII. Mais cette politique contenait en germe celle des Stuarts et de la République; et il était d'autant plus impossible de la stabiliser au stade favori de Henri VIII que des éléments nouveaux allaient intervenir pour accélérer l'évolution fatale : l'intérêt financier et la passion religieuse qui commençait à influencer la politique.

En un temps où l'Irlande coûtait plus au Trésor qu'elle ne lui rapportait, les plantations séduisirent le gouvernement comme une source de revenus capables de financer sa politique de reconquête et d'assimilation. Les légistes d'Élisabeth, encore soucieux de donner à la spoliation au moins l'apparence d'une base juridique, prétendirent trouver jusque dans les temps fabu-

(1) Cf. R. DUNLOP, *Historical Introduction*. — Cette introduction est une étude critique de la politique de confiscation et de plantations sous les Tudors et les deux premiers Stuarts. L'auteur montre que les plantations commencèrent lorsque les particuliers, voyant dans la colonisation de l'Irlande une source de revenus, demandèrent au gouvernement des terres à planter de colons. La proposition de la Gentry du Pale fut sans doute suggérée dans le but d'augmenter les territoires contribuant aux dépenses, très lourdes pour le Pale, du gouvernement et de l'armée (p. XIV).

(2) BUTLER, *Confiscation*, p. 16.

(3) *Ibid.*, p. 15, n. 22.

leux des Milésiens et du roi Arthur des titres établissant les droits de la couronne britannique à la possession de la terre d'Irlande (1). En Angleterre, Bristol, la grande place d'affaires du temps, comptait sur une nouvelle conquête pour développer le commerce déjà actif qu'elle avait en Irlande; l'esprit d'aventure s'éveillait et l'Irlande paraissait, on l'a vu, la première terre à coloniser : de juillet 1567 à décembre 1571, le gouvernement ne fut pas saisi de moins de neuf plans de colonisation (2). Un seigneur du Devon, Sir Peter Carew, exhuma de son chartrier des titres moins anciens mais à peine moins fantaisistes que ceux hérités de Gurmund par sa souveraine, pour prouver qu'il avait des droits sur de vastes régions du Munster et du Leinster;

(1) En 1569, l'Act for the Attainder of Shane O'Neill (11. Elizabeth, sess. 3, ch. 1), cité par O'CONNELL (*Memoir*, p. 91) énumère longuement les titres de la couronne à la possession de l'Irlande, et voici les deux premiers : « Avant la venue des Irlandais dans ladite terre (d'Irlande) ils habitaient une province d'Espagne qui est appelée Biscay, où se trouve Bayon, qui en est la ville principale. Et au temps où lesdits Irlandais vinrent en Irlande, un roi Gurmund, fils du noble roi Belan, roi de la Grande-Bretagne, laquelle est maintenant appelée Angleterre, était seigneur de Bayon, comme le furent beaucoup de ses successeurs jusqu'au temps de Henri II, premier conquérant de ce royaume; et c'est pourquoi les Irlandais devraient être le peuple du roi d'Angleterre et l'Irlande sa terre. Un autre titre est qu'au même moment où, sur soixante navires, les Irlandais sortaient de Biscay, d'où ils avaient été exilés, ils rencontrèrent en mer près des îles Orcades le même roi Gurmund qui revenait alors de Danmark après une grande victoire. Leurs capitaines, nommés Hebrus et Hermon, allèrent vers ce roi et lui dirent la cause de leur sortie de Biscay, et le supplièrent, avec grande instance, de leur concéder, afin qu'ils y pussent habiter, quelque terre dans l'Ouest. A la fin le roi, sur l'avis de son conseil, leur concéda l'Irlande pour y habiter et leur donna des pilotes pour les y conduire; et c'est pourquoi ils devraient et doivent être les hommes du roi d'Angleterre. » CAMPION, dans son *Historie of Ireland* (Livre II, ch. 2) cite ces titres, précise que la rencontre avec « Gurguntius » (Gurmund) eut lieu en 376 avant J.-C., et ajoute un troisième titre, non moins merveilleux : en 519, Mac Gil-murrow, roi d'Irlande, rendit hommage au roi Arthur à « Carlion » (p. 103). Toutes ces fables sont copiées presque mot pour mot dans GIRAUD LE CAMBRIEN (*Topographie*, Livre III, ch. VIII) qui les avait prises lui-même dans l'*Histoire des Bretons* de Geoffroy DE MONMOUTH (Livre III, ch. XII) dont M. LEGOUIS dit qu'elle est « la plus célèbre production dans le genre fantaisiste et mystificateur » de la littérature latine des Normands d'Angleterre (*Hist. de la Littérature anglaise*, p. 69); ce qui n'empêche pas que M. Thomas WRIGHT, dans son édition des ouvrages historiques du Cambrien, objecte seulement que « cette colonisation (basque) ne semble pas être admises par les écrivains irlandais (p. 120, n. 2) ». On voit par cet exemple que la propagande anti-irlandaise de Giraud est encore prise au sérieux après plus de sept siècles et que les protestations de KEATING (*Foras Feasa*, Introd., Livre I, sect. XX) ne sont pas encore superflues. Les légistes d'Élisabeth après cette incursion dans les temps fabuleux, font état de la conquête de Henri II et de la soumission des chefs irlandais, de la donation d'Adrien IV confirmée par Alexandre III, et par le légat Vivian, de la reconnaissance de la souveraineté anglaise par le clergé irlandais à Cashell et à Armagh, enfin de cette même reconnaissance par tant de chefs d'Irlande qu'« il faudrait un volume pour citer les noms de ces princes irlandais ». Dès le temps de Henri VIII, l'héritage de Mortimer avait été considéré comme une base solide des prétentions de la couronne anglaise sur l'Ulster, le Connaught, le Leix et d'autres territoires.

(2) Cf. J.-R. GREEN, *Hist. Engl. People*, p. 395; R. DUNLOP, p. XLV, n. 2.

Thomas Chatterton, Sir Thomas Smith et Essex sollicitèrent l'autorisation d'aller exploiter les droits que le Parlement venait d'attribuer à la Couronne sur l'héritage de Shane O'Neill dans le Nord-Est où l'afflux des Écossais inspirait des craintes à la reine. Carew n'obtint guère d'autre résultat que d'inquiéter dans ses possessions et donc d'irriter la Gentry du Pale. Chatterton échoua en Armagh, Smith en Ards, Essex en Antrim et à Rathlin. Mais ces tentatives contribuèrent à donner droit de cité à la politique des plantations et leur insuccès même fut un prétexte pour demander l'organisation de la colonisation par le gouvernement et non par des particuliers (1).

Il restait encore admis que toute plantation devait avoir une rébellion pour prétexte. Au moment où les sentiments politiques et religieux anglais étaient surchauffés par l'inquiétude que causaient les puissances catholiques du Continent et la propagande des Jésuites en Irlande (2), la rébellion de Gerald Fitzgerald, comte de Desmond « pour la défense de la foi catholique, sous la protection du pape et du roi d'Espagne (3) » et avec l'aide de mercenaires italiens et espagnols, vint à point nommé pour décider le gouvernement à faire suivre une action militaire impitoyable (4) d'une plantation qui transformerait le Munster en une colonie de peuplement britannique. L'Act of Attainder de 1586 confisqua 574.628 acres, presque toute la province (5). Des lettres furent envoyées dans tous les comtés

(1) Sir John DAVIES « attorney general for Ireland under James the First », citera plus tard ces exemples et ceux de la conquête du Pays de Galles, qui ne fut réalisée que lorsque Édouard I^{er} s'en chargea lui-même, pour soutenir la thèse que les entreprises des particuliers dans de pareils cas, échouent misérablement; c'est l'affaire du gouvernement de les mener à bien. (Cf. DISCOVERY, p. 287.)

(2) R. DUNLOP (p. LIII et seq.) dit que le pape Pie IV voulut attaquer la Réforme par l'Irlande, et envoya en Munster, en 1561, le jésuite David Wolfe, originaire de Limerick qui entreprit une mission et développa un redoublement d'enthousiasme religieux dans le pays.

(3) Ce sont les termes d'une lettre écrite par Desmond le 20 novembre 1579 au Lord Justice Sir William Pelham, pour l'engager à se joindre au mouvement de rébellion. (Cité par Aquila SMITH dans ses notes de la *Brief Description* de PAYNE, p. 25.)

(4) Ces guerres du Munster sont celles qui, au témoignage de SPENSER, firent « d'un pays des plus riches et des plus plantureux, rempli de grain et de bétail » un tel désert de désolation « vide d'hommes et d'animaux », réduit « en moins d'un an et demi à une telle misère, qu'un cœur de pierre l'eût déploré ». (*State of Ireland*, p. 166.) La description de l'état horrible du pays et de la famine qui, plus que l'épée, détruisit la population est, au reste, la page la plus connue du livre de Spenser.

(5) L'Act confisqua 574.628 acres, d'après Aquila SMITH (R. PAYNE, p. VI). D'après le Dr M. J. BONN, la confiscation s'étendit à 577.645 acres.

anglais pour engager les cadets de familles à se faire « entrepreneurs » (undertakers) en Munster. Une cinquantaine d'entrepreneurs reçurent les seigneuries nouvellement créées avec mission d'y établir des Anglais dans la proportion de quatre-vingt-six familles pour une seigneurie de 12.000 acres, et de n'y tolérer aucun Irlandais. Mais dans la pratique, il fallut en rabattre; des titres légaux antérieurs à ceux des Geraldines furent produits qui réduisirent de près des deux tiers les terres à coloniser (1); le peuplement anglais fut si faible qu'on dut admettre des tenanciers et ouvriers agricoles irlandais (2) et que la colonie ne pouvait aligner que 196 cavaliers et 537 fantassins (3). En somme, un insuccès colonial qui discrédita les « aventures » d'Irlande (4), et une erreur politique qui contribua à préparer le bloc anti-anglais des indigènes et des Anglo-Irlandais du Pale, lésés par les plantations, inquiétés dans leur foi religieuse, sacrifiés à la politique du Parlement anglais (5). Sans probablement lui faire prévoir les troubles qui en résulteraient un jour, la plantation de Munster « fit perdre à la reine sa foi dans la politique consistant à coloniser l'Irlande avec des Anglais pour réduire le pays à l'ordre et à la civilisation (6) ».

Aussi, quand Elisabeth aura à régler la situation du Monaghan, elle s'entendra avec les Mac Mahon d'Oriel comme jadis Henri VIII avec les O Toole de Fercullen; et ce règlement — qui n'eut d'ailleurs pas le caractère d'une confiscation — donnera évidemment satisfaction, puisque Jacques I^{er} le continuera et adoptera le même système avec les O Reilly de Cavan et les

(1) BONN, dit que la part des entrepreneurs fut réduite à 202.099 acres. (*Kolonisation*, I, 299.)

(2) On donna pour excuse qu'en faisant ainsi venir les Irlandais des régions sauvages au pays cultivé, ils seraient moins dangereux. (BUTLER, *Confiscation*, p. 28.)

(3) BONN, *Kolonisation*, I, 307.

(4) Robert PAYNE écrivit sa *Brief Description* en 1590, en partie pour réagir contre ce discrédit provoqué par les rapports de ceux « qui ont dépensé tout leur bien et ce qu'ils ont pu par tous les moyens tirer des autres en Angleterre », gens qu'il dépeint avec la plus méprisante ironie (p. 3).

(5) « Les Irlandais haïssent et abhorrent vivement toute réforme et toute sujétion venant des Anglais, par la raison qu'ayant été jadis soumis par eux, ils furent expulsés de toutes leurs propriétés ». (SPENSER, *State of Ireland*, p. 150.) « La conscience d'une commune croyance religieuse, renforcée par les griefs agraires des Irlandais indigènes d'une part et les griefs constitutionnels de la Gentry du Pale de l'autre, servit à grouper ces éléments jusque-là hostiles dans une opposition au gouvernement. » (R. DUNLOP, p. LXI; cf. aussi, p. LXXX et LXXXI.)

(6) R. DUNLOP, p. I.

Maguire de Fermanagh; et il ne voudra point autoriser de plantations de colons anglais sur leurs terres « de peur que si beaucoup d'étrangers étaient amenés parmi eux, ils s'imaginassent que c'était là une invention pour déraciner les indigènes, ce qui entretiendrait un mécontentement général chez tous les Irlandais (1) ».

III

LA POLITIQUE DE CONFISCATION ET DE COLONISATION DES STUARTS

Ce retour à une politique conciliatrice ne pouvait être que momentané. Même sans autres influences que celle de son évolution naturelle, le système devait engendrer, comme il l'avait fait une première fois, la spoliation et la violence. Il n'était pas jusqu'aux réformes théoriquement bienfaisantes qui ne fussent mal accueillies des Irlandais, parce qu'elles bouleversaient leur ordre social — comme la suppression de la tanistrie et de la gavelkind, ou qui ne devinssent une source d'iniquités, parce qu'elles étaient exploitées par des aigrefins — comme la revision des titres fonciers (2). Cette dernière surtout, renouve-

(1) *Cal. State Papers, Ireland 1606*, p. 24; cité par R. DUNLOP, p. LXXIII.

(2) « En général tous les Irlandais qui avaient survécu à la rébellion (de Hugh O'Neill) furent pardonnés, et confirmés dans tous leurs droits fonciers, quels que fussent ces droits. Tous les habitants d'Irlande furent admis à la protection des lois, et faits « denizens »; ainsi fut supprimée la vieille distinction légale entre ceux de sang irlandais et de sang anglais. Le servage fut aboli par une proclamation du député Chichester en mars 1605. (Deux commissions furent instituées) l'une pour consolider les titres (fonciers) défectueux, l'autre pour accepter les « surrenders » (remise des terres à la Couronne) des Irlandais et des Anglais « dégénérés », et pour la restitution (regranting) des propriétés sous le régime de la Common Law. » (BUTLER, *Confiscation*, p. 37, n. 3.) La tanistrie (t naisteacht) et la gavelkind (gábhail cine, ou gábhail cinidh) furent abolies à la même époque. Sumner MAINE a défini la tanaisteacht « le système sous lequel les hommes adultes de la tribu élisent leur chef en lui choisissant généralement un successeur de son vivant, et en élisant presque invariablement son frère ou son plus proche parent mâle adulte ». (*Early laws and customs*, p. 145.) Ainsi le peuple était certain d'avoir toujours un chef capable de le défendre; mais d'autre part, des guerres civiles éclataient parfois entre prétendants. La gábhail cinidh était la répartition des terres entre les hommes d'un même sept, répartition qui se faisait de nouveau par tirage au sort quand l'un d'eux venait à mourir. R. DUNLOP (p. LI) remarque que les concessions mêmes d'Elisabeth aux Mac Mahon causèrent la rébellion de Tyrone, parce que les grands chefs tenaient à conserver l'autorité sur les chefs « vassaux », leurs urriaghs (urraidhe); et il semble en faire une question de vanité; en fait, c'était pour les grands chefs une déchéance, mais surtout, c'était la destruction de l'ordre social et politique gaélique.

lée de Henri VIII, allait faire « succéder la guerre de chicane à la guerre par les armes et par les lois hostiles (1) », et servir de base à une politique procédurière de confiscations en pleine paix qui pouvait saisir ou susciter à tout moment des prétextes pour donner un peu plus de la terre d'Irlande aux hommes d'affaires sollicitant les moyens de faire une fructueuse spéculation.

Le premier prétexte fut la déplorable « fuite des comtes ». Tyrone et Tirconnel n'étaient pas des rebelles : leurs domaines n'en furent pas moins confisqués (2). En y joignant ceux des rebelles : O Cahane et O Dogherty, les comtés de Donegal, Coleraine (Derry), Tyrone et Armagh étaient à redistribuer. Chichester voulut d'abord, suivant la méthode employée en Monaghan, maintenir largement les indigènes sur leurs terres et ne planter de colons que dans les domaines personnels des chefs et sur les terres vacantes (3). Mais il était bien impossible de s'en tenir là « dans un temps de projets et de spéculations où les esprits des hommes étaient spécialement possédés de la passion des nouvelles découvertes et des plantations de pays; (où) ceux qui étaient trop pauvres ou trop peu hardis pour s'engager dans de plus lointaines aventures, courtoisaient la fortune en Irlande (4) ». Quel scrupule moral aurait pu subsister, quand on démontrait par exemples historiques que les plantations faisaient le bonheur des Irlandais mêmes (5) et qu'elles étaient « un moyen de conver-

(1) Edmund BURKE. (Cité par O'CONNELL, *Memoir*, p. 124.)

(2) La « Proclamation, touching the Earles of Tirone and Tirconnell » de Jacques I^{er} (15 novembre 1607) les accuse bien d'avoir préparé une rébellion; mais elle essaie d'abord de montrer qu'ils ne tiennent titres et terres que de la Couronne britannique. On voit le parti que l'on pouvait tirer de la politique de « conciliation » et de « légalisation des titres fonciers ».

(3) BUTLER, *Confiscation*, p. 41, n. 12.

(4) LELAND, *History of Ireland*, livre IV, ch. 8.

(5) « Si on tolérât qu'ils (les Irlandais) possédassent tout le pays comme l'ont possédé leurs septs pendant tant de siècles, ils ne construiraient pas de maisons jusqu'à la fin du monde, ni n'organiseraient de municipalités, ni ne fumeraient ou amélioreraient la terre comme elle doit l'être; c'est pourquoi ni la politique chrétienne, ni la conscience ne permettent de laisser un pays si bon et si fertile improductif comme un désert, alors que Sa Majesté peut légalement en disposer en faveur de personnes qui y feront une plantation policée. Sa Majesté peut adopter cette politique en toute conscience, car elle est à beaucoup d'égards pour le bien des habitants... Quand les entrepreneurs seront installés parmi eux... et que toute la terre sera complètement fournie de bestiaux et d'engrais, 500 acres vaudront davantage que n'en valent actuellement 5.000... En faisant cette transplantation, Sa Majesté traite les indigènes plutôt comme un père que comme un seigneur ou un monarque. » (Sir John DAVIES, *A letter to Robert, Earl of Salisbury, concerning the state of Ireland*, 1610. Ed. H. Morley, p. 387.) Dans cette lettre dont le projet de plantation en Ulster est le sujet, Davies cite l'exemple des Romains, des Espagnols et des Anglais dans le Pale.

sion... une œuvre pie, conçue pour affranchir de la servitude de Rome les pauvres catholiques aveuglés d'Irlande et pour les ramener à la pleine lumière de l'Évangile (1) »? D'ailleurs, les légistes de la Couronne démontraient fort congrûment que les habitants des quatre comtés, quel que fût le statut qu'on leur reconnût parmi ceux dont ils se pouvaient prévaloir, n'avaient aucun titre à occuper leurs terres (2); et par subtils arguments de droit, on réussit même à englober le Cavan et le Fermanagh dans la confiscation. Ainsi le terrain était préparé pour une plantation de tout l'Ulster, moins les comtés d'Antrim, Down et Monaghan (3).

Plus d'un demi-million d'acres furent confisquées. Le dessein du gouvernement étant de créer des districts purement anglais et écossais, on ordonna aux habitants de « s'en aller avec ce qu'ils possédaient, avant le 1^{er} mai 1609, dans toute autre partie du royaume qu'il leur plairait ». Le pays fut divisé en lots : 1^o de 2.000 acres pour les entrepreneurs anglais et écossais qui ne devaient tolérer aucun Irlandais sur leur domaine; 2^o de 1.500 acres pour les protestants qui avaient servi la Couronne en Irlande et qui pouvaient employer même des Irlandais à condition qu'ils fussent de religion protestante; 3^o de 1.000 acres pour des planteurs anglais, écossais ou irlandais, protestants ou catholiques. De tous les anciens propriétaires irlandais, 286 seulement reçurent des terres dont le total ne dépassa pas 58.000 acres; quant aux dépossédés, ils ne s'en allèrent pas loin : les montagnes, les bois et les bogs furent leur refuge; et comme dans les précédentes confiscations, on toléra que les colons eus-

(1) R. DUNLOP, p. LXXXVII

(2) « Si, disaient les légistes de la Couronne, la masse des habitants des quatre comtés étaient — comme l'avaient affirmé O Donnell et O'Neill — de simples tenanciers précaires (tenants-at-will) il n'est rien de plus à dire : ils n'avaient simplement aucun droit. Mais si, d'autre part, comme O Cahane et beaucoup des hommes importants des O'Neill l'avaient plaidé et comme Sir John Davies l'avait soutenu, les concessions d'Elisabeth et de Jacques (1^{er}) n'avaient affecté que les terres domaniales et les droits des chefs, alors devait jouer l'Act d'Elisabeth condamnant Shane O'Neill; il avait explicitement confisqué trois des quatre comtés. Par suite toutes les terres des freeholders étaient par cet Act échues à la Couronne, et si elles n'avaient été depuis concédées à personne — et c'était clairement le cas — alors elles étaient encore propriété de la Couronne. » (BUTLER, *Confiscation*, p. 61.) Sir John DAVIES, dans la lettre déjà citée au comte de Salisbury, prétend démontrer « qu'aussi bien en vertu de la coutume irlandaise que de la loi d'Angleterre, Sa Majesté peut saisir ces terres et en disposer suivant son bon plaisir (p. 387) ».

(3) Cf. BONN, *Kolonisation*, Livre III, ch. IV, § 2. — L'étendue des terres confisquées y est évaluée à 394.811 acres en 1608, portées en 1611 à 503.458 acres (I, 316).

sent des tenanciers irlandais, puis on les y autorisa officiellement. Ainsi se constitua l'Ulster moderne resté, avec sa juxtaposition de races et de sectes ennemies, le Frankenstein politique qui perpétue les haines politico-religieuses, devenues presque incompréhensibles pour nous, des fanatiques du xvii^e siècle : tel est le bénéfice que retirèrent l'Angleterre et l'Irlande de la seule plantation qui put être, en son temps, considérée comme un succès, et qui fut, en réalité « une mesure fatale, qui détruisit tout espoir d'une Irlande unie, et qui entraîna inévitablement la révolte et la guerre (1) ».

Dans l'histoire des relations anglo-irlandaises, cette plantation d'Ulster est la première application à peu près complète de la politique de colonisation systématique; procédant de toutes les tentatives antérieures, elle annonce déjà la colonisation de Cromwell. A l'assimilation foncière et administrative s'ajoute l'assimilation religieuse; on tente de substituer un peuple à un autre; les gens d'affaires, les hauts fonctionnaires et les grands favoris, dans un esprit d'aventure, de colonisation et de lucre, vont peser de plus en plus sur les décisions d'un gouvernement qui compte sur les plantations pour accroître son revenu; les légistes préparent des chicanes qui feront des hommes de loi et des spéculateurs en terrains les vrais bénéficiaires des confiscations d'Irlande. Et ce mélange de politique, de diplomatie, de prosélytisme religieux et de combinaisons financières plus ou moins louches « jettera sur toute l'affaire un air de chimère hypocrite (2) ».

La plantation d'Ulster pouvait être présentée comme une opération politique. La plantation de Leinster qui la suivit n'est que le nom collectif donné après coup à une série de spoliations locales entreprises par les grands fonctionnaires pour leur profit personnel et celui des braconniers embusqués dans le maquis de la procédure. La substitution du droit britannique au droit celtique avait rendu contestables tous les titres de propriété d'Irlande. Les titres purement celtiques étaient difficiles à établir et ils comportaient presque tous des causes de nullité : succession par gavelkind pour le peuple, par tanistrie pour les

(1) J. R. GREEN, *Hist. Engl. people*, p. 589. — Les détails sur la plantation sont résumés d'après BONN, *Kolonisation*, Livre III, ch. V, § 1.

(2) R. DUNLOP, p. LXXXVII.

chefs, filiations plus ou moins légitimes, etc., sans compter tous les cas où une terre avait été occupée à un moment quelconque, fût-ce plusieurs siècles auparavant, par un Anglo-Normand : car une telle terre ne pouvait plus légalement appartenir à un Irlandais. Même les terres remises volontairement au roi et rétrocédées par lui à leur propriétaire par le système du « *surrender and regrant* » pouvaient être contestées, sous le prétexte que le propriétaire irlandais n'ayant pas de droits légitimes sur la propriété remise au roi, la concession qui s'en était suivie ne pouvait être valable (1), et toutes les mutations ultérieures étaient entachées de nullité. Ainsi la revision des titres fonciers, conçue peut-être pour stabiliser la propriété irlandaise selon la loi britannique, rendait incertaine cette propriété, aussi bien pour un Anglais protestant que pour un Irlandais catholique. Et la principale industrie d'Irlande devint celle des « *discoverers* », gens de loi et aigrefins qui recherchaient les causes de nullité dans les titres de propriété et que suivaient les « *undertakers* ».

Sous ce régime, neuf confiscations furent pratiquées dans le Nord du Wexford ; en Leitrim : Breffny (O Rourke) ; en Longford : Annaly (O Ferrall) ; en King's County : Ely (O Carroll), Delvin (Mac Coghlan) et Fercall (O Molloy) ; en Queen's County : Iregan (O Doyne) ; en West Meath : pays de Fox et Clan Colman (O Melaghlín) (2). Ces huit dernières plantations couvrent la plupart des territoires de la rive orientale du moyen Shannon ; mais il est peu probable qu'il faille voir dans ce fait un dessein politique suggéré par la géographie : la cause de l'opération fut sans doute que, dans cette région, étaient établis des clans peu puissants qui avaient repris des terres abandonnées par les premiers colons, et conservé la tenure celtique — toutes choses qui rendaient facile la confiscation de leurs biens. Au reste, la plupart des confiscations furent partielles ; il n'y eut point d'expulsions des habitants ; parfois on ne procéda à aucune plantation (3). C'est une série de rapines au profit de gens qui veulent

(1) BUTLER, *op. cit.*, p. 56 et seq. Cet ouvrage est plus complet que celui de Bonn en ce qui concerne la plantation de Leinster.

(2) Cf. BONN, *Kolonisation*, p. 355 et BUTLER, *Confiscation*, ch. III.

(3) Les indigènes devaient avoir environ les trois quarts des terrés en Wexford, en Annaly et en Iregan ; en Ely, une part importante ; en Leitrim, la moitié, etc... Dans le pays de Fox, il n'y eut pas de plantation.

s'approprier les terres des Irlandais pour en tirer des fermages, qui se trompent et s'attaquent mutuellement, et pour qui les conceptions politiques du gouvernement ne sont qu'un prétexte à satisfaire leur avidité personnelle. A plusieurs reprises, le gouvernement de Londres montre même un certain souci de traiter équitablement les Irlandais (1); le roi, sur l'avis des Commissioners for Irish Causes, s'oppose d'abord à un plan de Falkland, Lord Deputy, pour la plantation du Wicklow, et finit par accorder des concessions à divers lords (2). On comprend à Londres ce que le système a de dangereux pour la paix de l'Irlande; mais l'entraînement commencé avec les « Commission of Surrenders » et « Commission of Defective Titles », considérées bientôt comme « un excellent moyen pour apporter de l'argent dans le trésor royal (3) », s'accentuera de plus en plus, et la politique des plantations sera au premier chef un expédient financier, avec pour instrument des chicanes procédurières où se complaît la déloyauté des Stuarts.

Le hasard qui suscita dans le même temps un roi et un proconsul aussi dénués de scrupules que Charles I^{er} et Wentworth, comte de Strafford, permit de pousser cette politique jusqu'à ses extrêmes conséquences. L'Irlande n'est plus qu'« une table rase sur laquelle Strafford écrit son bon plaisir (4) ». La théorie de l'assimilation a vécu; celle de la plantation n'est plus qu'un moyen pour tirer de l'argent de l'Irlande et pour la mettre au service d'un parti anglais. Le roi ne s'élève pas au-dessus de la conception du pressurage de l'Irlande pour son bénéfice personnel, promettant des « grâces » afin de se faire donner de l'argent, reniant ses promesses quand la peur du Parlement l'emporte sur les soucis financiers, tour à tour flattant, rançonnant et trahissant protestants et catholiques. Wentworth, ambitieux altéré de pouvoir, administrateur de talent et conseiller néfaste, inquiet de ses intérêts personnels et cependant loyal jusqu'à l'échafaud à un roi qui le reniera comme il renie tous ses fidèles à l'heure du danger, Wentworth n'est complètement intelligible

(1) BUTLER, *Confiscation*, p. 75.

(2) Ces projets datent de 1623, Jacques I^{er} s'y opposa. Mais Charles I^{er} céda graduellement aux instances des seigneurs intéressés; en 1640, une plantation était décidée; l'insurrection de 1641 empêcha de la réaliser. (Cf. BUTLER, *Confiscation*, p. 91-95.)

(3) BONN, *Kolonisation*, p. 357.

(4) R. DUNLOP, p. CV.

que si on voit en lui le serviteur de la Haute Église de Laud, de cette Église d'État qui martyrise les libres protestants fidèles au véritable esprit de la Réforme. En Irlande, il veut gouverner, équilibrer les finances, organiser une armée, établir solidement l'Église anglicane, afin de mettre le pays dans le parti du roi et des évêques. Ainsi s'explique sa confiscation de Connaught, Clare et Ormond : l'opération doit procurer de l'argent à la Couronne, mais elle doit aussi, par la plantation de colons anglicans dans l'Ouest, contrebalancer la puissance des Écossais presbytériens en Ulster et des riches marchands londoniens du Derry. Cette politique, dirigée autant contre les « sectaires » puritains et presbytériens et contre la Church of Ireland, que contre les catholiques (1), sera odieuse aux Irlandais de tous les cultes; et elle créera une nouvelle malédiction pour l'Irlande moderne : car l'Irlande ne sera plus qu'un pion sur l'échiquier politique britannique, d'abord dans la lutte du Parlement et du Roi, ensuite et jusqu'à notre temps, dans la lutte des partis anglais.

La confiscation de Connaught et de Clare devait être une opération de grande envergure; dans sa préparation, le gouvernement employa pour son compte le système d'escroqueries juridiques qui faisait la fortune des « discoverers ». Nulle partie de l'Irlande ne pouvait se croire en possession de titres fonciers aussi inattaquables suivant le droit britannique. La « Composition » de Sir John Perrot avait fixé ces titres en 1585 d'une manière précise; Jacques I^{er} l'avait confirmée en 1615, et Charles lui-même, par une des « Grâces » de 1628. Mais en juillet 1635, les Commissaires de Wentworth prétendirent que la lettre de Jacques I^{er} avait été obtenue par fraude, les propriétaires n'ayant pas rempli les conditions d'enregistrement fixées par la « Composition »; donc cette lettre, et par suite la « Grâce » dont elle était la base, étaient de nul effet. Wentworth alla plus loin, en déclarant nulle la « Composition » elle-même, attendu que les habitants n'avaient point de droits légitimes sur les terres « remises »

(1) Sur le désir de Wentworth de réformer l'Église protestante d'Irlande, cf. « Strafford », par Philip WILSON, p. 96 et sur son animosité contre « les sectaires qui lui étaient au moins aussi odieux que les catholiques », cf. *ibid.*, p. 141. L'auteur cite des documents tirés notamment des *Strafford Letters*. R. DUNLOP montre clairement que la politique irlandaise de Wentworth est dictée au moins autant par la haine des puritains et des presbytériens que par celle des catholiques (p. CV et seq.).

à la reine, et qu'ils étaient de simples intrus sur le domaine de la Couronne. Des jurys sélectionnés et terrorisés approuvèrent la spoliation. Quant à Ormond, il ne présenta pas ses titres, sur la promesse d'une bonne part dans la confiscation. Ainsi, dès 1637, le « titre du Roi » aux terres de Connaught, Clare et Ormond était établi, et l'on dressait le cadastre des terres confisquées. L'exode des habitants allait commencer. Mais « avant qu'aucun propriétaire eût été privé de ses terres, le Parlement anglais priva Strafford de sa tête (1) ». Le roi, abandonnant la politique de Strafford comme il avait abandonné Strafford lui-même, revenait en 1641 aux « grâces » quand la grande insurrection irlandaise éclata. En Angleterre, la guerre civile commençait; en Irlande la politique de sang de Cromwell allait succéder, sans la détruire, à la politique de boue du Stuart.

Un siècle et demi avait suffi pour que la conception de la mainmise anglaise sur l'Irlande, renouvelée par Henri VII, parcourût un cycle complet; les aventuriers de politique et de finance reprenaient systématiquement au ^{xvii}^e siècle les méthodes des pillards féodaux du ^{xiii}^e. Les Tudors avaient conçu une politique de collaboration et d'assimilation basée sur l'anglicisation des Irlandais par la destruction de l'ordre social et du statut foncier gaéliques. Par une évolution inéluctable, après avoir engendré des guerres d'extermination et ruiné l'Irlande, cette politique aboutit à un système de plantations pour substituer aux indigènes des colons étrangers.

D'abord les vues politiques avaient prévalu; un souci de sécurité intérieure et extérieure avait suggéré aux premiers Tudors l'assimilation par la « persuasion amicale »; mais la suppression du droit foncier et public gaéliques, l'attribution au roi anglais du domaine éminent sur les terres de la nation irlandaise, avaient livré les hommes et les biens au régime du bon plaisir. Les guerres atroces de la fin du ^{xvi}^e siècle avaient ruiné et exaspéré les Irlandais. Et les confiscations, devenues la sanction ordinaire des révoltes, changèrent vite de caractère. Quand les embarras du Trésor firent un expédient financier de la cession des terres

(1) BUTLER, *Confiscation*, p. 112. Pour les détails sur ces confiscations, cf. tout le chapitre IV de cet ouvrage.

irlandaises aux spéculateurs anglais travaillés déjà par le désir d'aventures coloniales, les confiscations eurent lieu en pleine paix sous des prétextes juridiques de moins en moins soutenables — si bien que la recherche et l'exploitation des défauts dans les titres fonciers devint une fructueuse industrie. Pour que les spéculateurs trouvassent la rémunération de leurs avances au gouvernement, les confiscations devaient être suivies de l'expulsion des Irlandais et de l'installation de colons britanniques; et c'est par là que la plantation avait son caractère politique : elle était supposée remplacer par des sujets fidèles les ennemis irlandais dangereux dans l'avant-poste de l'Empire naissant.

Opération d'ordre économique pour les planteurs, d'ordre politique et financier pour le gouvernement, d'ordre religieux à la fois pour les politiciens, pour les évêques et pour la foule des âmes pieuses jusqu'au fanatisme, la colonisation sous la forme de plantations apparaissait aux hommes d'État depuis le temps d'Elisabeth, comme la seule solution des difficultés irlandaises (1). Les deux premiers Stuarts, et surtout Strafford, avaient accompagné les plantations de tentatives, qui ne furent pas infructueuses, de reconstruction économique. Mais Cromwell, se plaçant à un point de vue beaucoup plus exclusivement politique, va tirer tout le parti possible du système des plantations, au prix d'une nouvelle ruine — et cette fois complète — de l'Irlande (2).

(1) « Il faut se souvenir que, tout à fait en dehors d'un certain milieu toujours à l'affût du pillage, la croyance que la politique de plantation telle qu'elle avait été pratiquée par Jacques et préconisée par Strafford était un moyen de résoudre le problème irlandais, était encore et fut pendant longtemps après le principe directeur des hommes d'État anglais. » (R. DUNLOP, p. CXXI.)

(2) Sur la reconstruction économique au temps des premiers Stuarts, cf. George O'BRIEN *Ec. Hist. Ir. XVIIth cent.* Ch. 1.

CHAPITRE III

LE CROMWELLIAN SETTLEMENT : L'IRLANDE-COLONIE

I

LA POLITIQUE IRLANDAISE DE LA RÉPUBLIQUE

Le Cromwellian Settlement marque le point culminant de l'effort britannique séculaire pour coloniser l'Irlande. Les causes de la politique de colonisation sont alors plus agissantes que jamais. La nation anglaise affirme sa personnalité jusque dans la religion, et sa vocation de puissance impériale est maintenant consciente. Pour que le royaume devienne la métropole d'un empire, l'unité politique (et l'unité politique implique à cette époque l'unité religieuse) est indispensable : il faut détruire les derniers vestiges de l'État gaélique. La sécurité du royaume et le développement économique de l'Empire exigent la soumission absolue de l'avant-poste à l'ouest de l'archipel : il faut détruire la nationalité irlandaise. Les commerçants aventureux et les planteurs demandent des terres nouvelles : il faut détruire la vie économique irlandaise et faire de l'Irlande une colonie d'exploitation. Le bouleversement de l'économie des campagnes britanniques impose l'émigration : il faut chasser les chefs et réduire les masses pour faire de l'Irlande une colonie de peuplement. De son côté, la nation irlandaise, alarmée par les coups répétés depuis Henri VII, comprend que l'heure où va se décider le sort de l'Irlande est proche; le réveil de l'esprit national irlandais, c'est le soulèvement de 1641; la riposte, supposée mortelle, de la domination déjà impériale, ce sera la confiscation de 1652.

Les contemporains l'entendirent bien ainsi. Sir John Temple

voit clairement que la rébellion était « destinée à détruire et déraciner tous les Britons et protestants plantés dans ce royaume (d'Irlande), à mettre fin à la souveraineté de la Couronne d'Angleterre, et à libérer ainsi (les Irlandais) de leur longue sujétion ininterrompue sous la nation anglaise (1) ». Mouvement national, mouvement politique contre la puissance qui colonisait l'Irlande; et ensuite mouvement paysan : car les colons massacrés (en nombre bien moins grand que le prétendirent les politiciens du temps), furent torturés et mis à mort, non par le fanatisme catholique, mais par l'esprit de vengeance du terrien contre le hors-venu qui lui a pris son bien (2). La vieille noblesse anglo-irlandaise du Pale ne se joint pas seulement aux insurgés parce qu'elle est catholique — car alors elle aurait eu autant de raisons pour prendre part aux insurrections antérieures — mais aussi parce que les Stuarts, en la traitant, politiquement et économiquement, comme les Espagnols les créoles, l'avaient mise hors de la nation britannique et lui avaient révélé que tous les habitants de l'Irlande étaient les membres solidaires de la nation irlandaise (3). Quand, du complot presque improvisé par Rory O More, sortit un grand mouvement pour l'indépendance, la Confédération de Kilkenny, en dépit de son étiquette royaliste anglaise, groupa les Irlandais et les Anglo-Irlandais en un gouvernement national et catholique, mais qui n'avait aucune animosité contre les « protestants bien modérés (4) ». Et Sir William

(1) Sir John TEMPLE, p. 128.

(2) PRENDERGAST observe que, même en acceptant la thèse de ceux qui dénoncent un massacre des protestants par les catholiques, l'accusation ne saurait atteindre que les catholiques d'Ulster, et qu'elle ne porte pas sur les trois quarts des Irlandais. Quant aux causes du massacre, il ajoute : « On en donne certainement une idée trompeuse en parlant d'un massacre de protestants par des catholiques et non d'un massacre d'Anglais par des Irlandais. Ils furent attaqués, non comme hérétiques, mais comme oppresseurs, non comme protestants, mais comme pillards (pp. ix et x). » « Non seulement les Écossais presbytériens furent épargnés, dit R. R. MADDEN, mais on leur permit de conserver leurs biens... en réalité la révolte d'Ulster fut plutôt une *jacquerie* (en français dans le texte) qu'une rébellion. » (*United Ir.*, I, 12.)

(3) « Pendant le règne de la reine Elisabeth, les vieux Anglais d'Irlande, quoiqu'ils fussent de la même religion que les Irlandais indigènes, se mirent toujours du côté des Anglais dans toutes les rébellions des Irlandais, considérant que c'étaient querelles nationales. Sous Jacques I^{er}, comme tous les planteurs étaient de la nouvelle religion, les vieux Anglais se trouvèrent supplantés par eux dans toutes les fonctions de l'État, de même que les Irlandais se trouvèrent supplantés par eux dans leurs maisons natales. » (PRENDERGAST, p. XXI.)

(4) D'après la brochure *Manifeste et Articles que les catholiques conféderez d'Irlande demandent en toute humilité au serenissime Charles leur roy pour parvenir à une bonne voye d'accord*, publiée en français à Bruxelles en 1642, les revendications des confédérés sont :

Petty écrira en 1687 qu'« il faut entendre par la rébellion d'Irlande le changement de la monarchie en démocratie et le transfert du pouvoir souverain du roi aux confédérés catholiques (1) ».

Mais le caractère national du mouvement pour la liberté politique — comprenant la liberté de conscience — fut altéré par deux influences extérieures. D'abord les Anglo-Irlandais confédérés mirent la Confédération dans le parti des Stuarts par l'effet d'une illusion si tenace sur cette famille qu'en 1649 ils proclameront roi Charles II; chaque parti anglais a son équivalent en Irlande, et le soulèvement national devient : « un simple facteur de la querelle générale entre Charles (1^{er}) et le Parlement (2) ». Ensuite, les ennemis catholiques de l'Angleterre sur le Continent virent là une occasion de frapper l'Angleterre en son point faible; en 1645, un nonce du Pape, l'Italien Rinuccini, vint s'installer en Irlande, tenta de diriger la politique des Confédérés, et créa parmi eux une division entre royalistes et « nuncionistes ». Et quand la cause irlandaise eut été irrémédiablement compromise pour les Stuarts, quand Rinuccini fut reparti en Italie laissant les Confédérés divisés par sa politique, l'Irlande transformée en champ clos des partis anglais, de l'Angleterre et des puissances catholiques du Continent, l'Irlande dévastée fut abandonnée à la République par des alliés qui n'avaient su que rendre stérile le sacrifice du meilleur sang irlandais. Et ce fut l'expédition de Cromwell; et ce fut le Cromwellian Settlement.

« Rarement dans l'histoire d'un pays la main du conquérant

1^o la liberté de conscience; 2^o le gouvernement par des fonctionnaires et officiers royaux catholiques; 3^o la restitution des terres « confisquées pour la religion »; 4^o que les colons anglais ou écossais soient « catholiques ou bien protestans bien moderez »; 5^o la liberté du commerce « avec l'Angleterre, l'Écosse et les autres Provinces »; 6^o que le Parlement d'Irlande ne soit subordonné « à aucun autre Parlement, soit d'Angleterre, soit d'Écosse ». Suit une profession de foi royaliste protestant contre la « proposition séditeuse... qui avance que les Parlemens sont par-dessus leurs souverains et non pas les princes souverains sur leurs Parlemens ». En résumé, ce sont des revendications non seulement religieuses, mais économiques et politiques, au demeurant conciliantes à l'égard des protestants; et l'indépendance de l'Irlande dans le royaume est nettement indiquée.

(1) *Treatise of Ireland*, p. 619. — La Confédération de Kilkenny fut si bien un gouvernement qu'elle frappa des monnaies d'or et d'argent. (*Kilkenny Archaeological Journal*, cité par G. O'BRIEN, *Ec. Hist. Ir. XVIIth cent*, 114.) Et l'Act for the Settling of Ireland considérant les combattants irlandais comme des assassins avant la Confédération, mais ensuite comme des belligérants, reconnaît ainsi indirectement la Confédération comme un gouvernement régulier.

(2) DUNLOP, p. CXXIII.

s'abattit plus rudement qu'elle le fit alors sur les Irlandais (1). » Comment en eût-il été d'autre sorte? Au regard de Cromwell et de la République, l'Irlande était devenue un raccourci de tout ce que la République craignait et haïssait. Irlandaise, catholique, papiste et royaliste, en l'écrasant Cromwell a l'impression d'écraser d'un coup tous les ennemis de la foi, de l'État, de la puissance anglaise, et de réduire enfin l'avant-poste de la jeune métropole vers les océans qui s'ouvrent et les terres à conquérir. Le but à atteindre lui apparaît clairement : « Il fallait créer un ordre de choses grâce auquel il ne serait jamais plus permis que l'on portât préjudice à la situation internationale de l'Angleterre et du protestantisme, ni qu'elle pût mettre en péril la liberté anglaise et la vie de ses croyants, ce qui ne pouvait se faire que si l'Angleterre était assez forte en Irlande pour rendre impossible toute action hostile, tant des puissances extérieures que des Irlandais eux-mêmes (2). » On retrouve ici toutes les causes nationales, religieuses, politiques et diplomatiques de la colonisation de l'« avant-poste ». Mais les unes ou les autres de ces causes ont été souvent méconnues, parce qu'une légende s'est développée autour de Cromwell et de la politique de la République en Irlande.

Tous les peuples ont tendance à substituer une légende à l'histoire quand des événements les ont vivement impressionnés; leur imagination isole ces événements dans le temps comme s'ils avaient été produits par génération spontanée; on leur attribue une signification unique; et toute une époque ou tout un pays sont personnifiés dans un héros honoré de toute la gloire ou chargé de toutes les responsabilités de son temps. Les étudiants superficiels de l'histoire et les politiciens condensent la légende en une formule brève pour alléger leur mémoire ou pour servir leurs desseins; puis ils repartent de cette formule pour construire l'histoire à leur gré. Ainsi la politique de la République en Irlande a été synthétisée dans les massacres et le settlement cromwelliens et réduite à une entreprise de puritains fanatiques pour détruire le catholicisme romain.

Si la part de la passion religieuse est grande dans la lutte anglo-

(1) DUNLOP, p. CXXXIII.

(2) BONN, *Kolonisation*, II, 23.

irlandaise au XVII^e siècle, c'est qu'elle était alors prépondérante dans la politique intérieure et extérieure britannique. L'ennemi royaliste et la plupart des ennemis continentaux de la République étaient catholiques; mais ce n'est pas exclusivement parce qu'ils étaient catholiques qu'ils étaient ses ennemis; et les presbytériens de Grande-Bretagne et d'Irlande (1) ou les protestants de Hollande furent aussi ses adversaires.

De même, le nom de Cromwell est resté dans le souvenir du peuple celui du plus cruel ennemi de la race irlandaise; pourtant, son atroce campagne n'occupe que quelques mois dans une guerre de douze ans (2), et quand cette guerre commença, l'Irlande était déjà dépeuplée et couverte de ruines. Dans toute sa politique, Cromwell est le continuateur des envahisseurs normands, des archevêques romains de Cantorbery, des rois anglais catholiques, des Tudors anglicans et des Stuarts plus sûrs de leur droit divin que du Dieu dont ils prétendaient le tenir. Patriote anglais beaucoup plus que fanatique religieux, il combat les sectes comme les partis pour des raisons politiques; et s'il rêve d'établir le règne de Dieu, il veut avec non moins de ferveur établir la puissance anglaise. Agent de réalisation plutôt qu'inspirateur de la pensée déjà impériale de son peuple, il n'ajoute à la politique irlandaise traditionnelle de l'Angleterre — sauf peut-être le plan de transplantation en Connaught (3) — que l'énergie d'imposer par tous les moyens un système de domination vieux comme les guerres d'Israël, allant au delà de la barbarie, jusqu'à l'absurde, mais non pourtant jusqu'au succès.

L'idée maîtresse de la politique de colonisation de l'Irlande « était plutôt d'annihiler une nation que de supprimer une religion (4) ». Cette opinion d'un historien irlandais patriote qui veut surtout faire connaître à l'univers les souffrances de son

(1) DUNLOP fait remarquer qu'un projet d'amnistie pour tous les protestants de Leinster, Munster et Connaught « préparé en Angleterre (en 1656) et auquel le gouvernement irlandais paraît s'être opposé », omet l'Ulster, ce qui est caractéristique de « l'animosité contre les Presbytériens » (p. CL et 586-588). Sir Wm PETTY dit dans le dialogue qui suit son *Treatise of Ireland* : « Les usurpateurs (c'est-à-dire les Républicains) eux-mêmes ne frappèrent aucun homme en raison de sa religion et punirent également les Protestants et les Catholiques qu'ils trouvèrent être leurs ennemis; et ils pensaient que la différence de religion n'était pas une cause de confiscation (p. 612). » Ce qui n'est d'ailleurs pas exact si l'on considère la manière dont les textes furent appliqués.

(2) Cromwell débarqua en Irlande le 14 août 1649 et se rembarqua le 29 mai 1650.

(3) R. DUNLOP considère la politique de transplantation comme une conception à laquelle tenait personnellement Cromwell (p. CXXXVIII).

(4) PRENDERGAST, p. XVI.

pays, mais à qui son patriotisme n'enlève pas une probité que ses adversaires mêmes ont reconnue (1); cette opinion de Prendergast s'accorde avec celle de l'historien anglais qui n'hésite pas à regretter que Cromwell n'ait pu appliquer intégralement son système : « Les droits des propriétaires étaient confisqués, dit Froude; la religion proscrite; ces deux choses accomplies, l'Irlande était identifiée avec l'Angleterre (2), autrement dit, la nationalité, sinon la nation, irlandaise était détruite. Les historiens modernes ont mis en lumière les deux procédés essayés : destruction de la nation par l'extermination en masse, ou suppression de la nationalité par la proscription des classes dirigeantes et possédantes. Déjà, en 1641, le dépeuplement de l'Irlande était tel qu'il n'y avait pas assez d'hommes dans ce royaume (d'Irlande) pour le service de l'agriculture et de l'industrie (3) »; la destruction de matériel humain dans les massacres et les confiscations de Cromwell causa « la perte la plus grave au point de vue économique que l'Irlande ait subie dans ces années terribles (4) ». Le procédé était ruineux pour le colonisateur même, puisqu'il rendait la mise en valeur du pays impossible. Au reste, il ne semble pas qu'il ait jamais été systématiquement employé. Butler étudiant les confiscations (5) et Dunlop la politique de la République, (6) estiment l'un et l'autre avec Cunningham (7) que la politique coloniale tendait à détruire les

(1) « Je ne puis faire une plus grande louange, écrit Froude, de l'impartialité et de la bonne foi de son livre sur le Cromwellian Settlement, qu'en disant que la lecture attentive (de cet ouvrage) a laissé dans mon esprit une impression exactement opposée à celle de M. Prendergast lui-même. Il écrit comme un patriote irlandais et moi comme un Anglais; mais la différence entre nous n'est pas dans les faits; elle est dans l'opinion que nous en avons (18th Cent., I, 148, n.). Cependant DUNLOP (p. XI) fait observer qu'il ne faut pas toujours se fier aux sources indiquées par Prendergast. Quant à Froude, il est fort bien jugé ainsi par O'CONNOR MORRIS : « Les autorités réunies par M. Froude sont très nombreuses; sa documentation est admirable; l'éclat de son style est bien connu. Mais il est fort inexact, et son animosité contre la race celtique irlandaise a fréquemment altéré son jugement. » (Ireland, p. 357.)

(2) FROUDE, 18th Cent., I, 151.

(3) Irish Commons Journal, I, 276. Cité par George O'BRIEN, *Ec. Hist. Ir. XVIIth Cent.*, p. 101.

(4) *Ibid.*, p. 101.

(5) BUTLER, *Confiscation*, p. 116.

(6) R. DUNLOP, p. CXXXIII-IV.

(7) Dans son *Growth of English Industry and Commerce* (II, 366) le Dr CUNNINGHAM écrit : « Le projet cromwellien était imaginé de manière à donner le coup le plus rude possible à la propriété; on permettait aux ouvriers agricoles de rester afin qu'ils pussent cultiver la terre et soigner les bestiaux pour ceux à qui les terres étaient nouvellement attribuées; mais les anciens propriétaires devaient s'en aller. »

classes supérieures et les propriétaires terriens, non les masses populaires. La destruction de l'ordre économique complète et rend définitive celle de l'ordre politique; la confiscation des terres et le bannissement des propriétaires sont le complément de l'exil des chefs et des combattants — mesures également nécessaires pour supprimer la nationalité irlandaise. Avec les chefs, les hommes d'épée, les légistes, les bardes et les prêtres, doivent disparaître l'organisation sociale et la pensée gaéliques; le transfert de la propriété foncière à des colons britanniques permet de conserver pour servir leurs nouveaux maîtres une foule amorphe de rustres faciles à angliciser, bêtes de somme qui s'attachent à qui les nourrit — et que des modernes auront la fantaisie de supposer descendants des Firbolgs soumis par les Milésiens, aussi étrangers à leurs anciens maîtres qu'aux nouveaux. (1). Au début du XVIII^e siècle, Egan O Rahilly ne réunira-t-il pas dans les mêmes satires d'un terrible réalisme les rustres anglais plantés et les « bodachaigh » qui les servent, tous « churls » qui bénissent également Cromwell « noble roi du clan Lobus, — qui donna l'abondance à l'homme du fléau (au tâcheron) — et laissa sans rien l'homme de la terre (le propriétaire) (2) »?

Dans tout cela le dessein politique prime la haine religieuse et l'utilise pour ses propres fins. Si l'on tient pour la thèse inverse, alors il faut considérer l'Act for the settling of Ireland qui ménage le petit peuple, comme une demi-mesure condamnée à échouer (3). Or, on ne voit pas pourquoi, au moins en théorie,

(1) Cf. BONN, *Kolonisation*, I, 389 et II, 138 et BUTLER, *Confiscation*, p. 241. D'après BONN, Cromwell « cherchait à punir la hiérarchie, il ne voulait pas opprimer le peuple » (II, 24, n. 2). Il dit encore dans cette même note : « Contre la religion catholique elle-même, Cromwell ne voulait rien entreprendre. »

(2) « Treise le Cromuell » (Davantage de puissance à Cromwell), dans les *Dánta Aodhagáin Uí Rathaille* (The poems of Egan O'Rahilly) p. 176.-W. T. BUTLER (*Confiscation*, 238) cite une autre satire du même auteur que lui communiqua le professeur T. O'Donoghue, intitulée : « Les actions de grâce du rustre jovial, de sa femme et de sa famille, au temps où ils avaient Olivier Cromwell pour protecteur. » Le P. Ed. HOGAN, dans son *Onomasticon Goe-delicum* indique que le « Clann Lobuis » se trouve dans O'Rahilly et dans les poèmes topographiques de O'Dugan et O'Heerin édités par O'Donovan, et suppose que « Lobus » signifie « parvenu ». L'édition citée de O'Rahilly ne donne aucune explication sur le sens de ce nom qui reparait dans la généalogie grotesque de Tadhg Dubh Ua Croinin (même édit., p. 287) où O'Rahilly place un « Lobus ladhrac » (Lobus aux pieds fourchus) fils de Satan (Cf. Introd., p. xxv). JOYCE, expliquant Fanlobbus, Ck, cite une forme Fan-lobbhuir de la vie de saint Finbar et traduit par « the slope of the leper » (III, 349).

(3) C'est le cas de R. DUNLOP qui montre avec raison que la préoccupation du Parlement anglais n'était pas de venger les massacres de 1641; mais comme il estime que cette préoccupation était d'« extirper d'Irlande le catholicisme romain », il doit admettre qu'en

la République se serait contentée d'édicter une demi-mesure, quand l'Irlande était devant elle « comme une page blanche où elle pouvait écrire ce que bon lui semblait (1) ». Mais si l'on admet que le but — plus politique que religieux — du Settlement était de détruire la nationalité irlandaise, le système est parfaitement cohérent et il se place logiquement aussi bien qu'historiquement, entre la politique d'assimilation des Tudors par l'anglicisation foncière et sociale, et la politique d'ilotisme (2) du XVIII^e siècle par les lois pénales. « La politique du protectorat avait réussi, écrit J. R. Green... l'union législative était maintenant réalisée (3). » De fait, l'Irlande étant officiellement assimilée à l'Angleterre, la nation irlandaise disparaissait officiellement; et l'on pouvait dire que le plan de la République avait réussi. Mais une erreur avait été commise, qui rendait ce succès illusoire, et cette erreur n'était pas de s'être contenté d'une demi-mesure : c'était une erreur psychologique du même ordre que celle des Stuarts qui ne comprirent pas que leur politique coloniale « espagnole » fonderait les « créoles » anglo-irlandais dans la nation irlandaise : on ne prévît pas que les descendants proscrits de l'aristocratie gaële et ceux de ses anciens serfs, les descendants des premiers colons et ceux même des colons de Cromwell constitueraient une nation irlandaise homogène qui finirait par obtenir l'indépendance. Mais une telle erreur était inévitable au XVII^e siècle, parce que les hommes de ce temps

épargnant « le laboureur, le paysan, le travailleur et l'ouvrier » l'Angleterre « rendait fatal son propre échec » (p. CXXXIII-IV). C'est surtout au XIX^e siècle, et sur le continent, que la lutte anglo-irlandaise, dans les temps modernes, a été dépeinte comme une guerre de religion doublée d'une guerre agraire. Les causes de cette théorie paraissent être : 1^o la popularité à l'étranger d'O'Connell, considéré surtout comme un leader catholique et d'ail leurs singulièrement indifférent aux deux éléments essentiels de sa nationalité : la langue gaélique et le développement de la nation irlandaise sur le sol de l'Irlande; 2^o la lutte parlementaire pour l'obtention des Land Acts et l'agitation de la Land League. Mais les événements du XX^e siècle ont démontré que ni l'émancipation des catholiques, ni les Land Acts ne suffirent pour résoudre la « question d'Irlande » et que, par conséquent cette « question » n'était pas, dans son essence, religieuse et terrienne. (Cf. une lettre de Michael DAVITT à l'auteur dans mon *Irlande dans la Crise universelle*, p. 45.)

(1) FROUDE, *18 th Cent.* I, 144. On verra plus loin que si les vues politiques de la Commonwealth ne furent pas réalisées, ce fut en raison d'impossibilités matérielles et non à cause de l'insuffisance des Acts.

(2) L'expression a été employée par le *Times* : « Pendant des générations, écrivait-il en mai 1858, les propriétaires de la terre en Irlande furent des Spartiates au milieu d'ilotes paysans, presque des planteurs au milieu d'esclaves nègres. » (Cité par le R. P. PERRAUD, I, 27, n.)

(3) *Hist. Engl. People*, p. 590.

ne pouvaient comprendre que la nationalité irlandaise se perpétuerait aussi longtemps que l'île au delà du Canal Saint-Georges ne serait pas un désert. La République crut pouvoir tout régler par l'exécution ou la proscription des hommes, la confiscation et la redistribution des terres : elle crut que le Cromwellian Settlement supprimerait pour toujours les difficultés séculaires de la politique anglo-irlandaise.

II

LES ORIGINES DU CROMWELLIAN SETTLEMENT

Les origines de la conception du Cromwellian Settlement ne sont pas moins complexes que celles de la politique dont il était destiné, dans l'esprit du gouvernement, à assurer le triomphe définitif.

A. — Des réminiscences bibliques apparaissent dans les méthodes de colonisation de l'Irlande. Il est assez vraisemblable que des hommes qui se comparaient couramment au peuple élu se soient cru le droit de disposer des « sauvages irlandais » comme Josué des rois et des peuples de Chanaan, ou de transporter des populations entières d'un pays à un autre, en conservant les petites gens puisqu'Israël « avait trouvé les Gibéonites utiles en Palestine comme coupeurs de bois et tireurs d'eau (1) ». Mais les théories politiques nouvelles des philosophes du temps ont pu avoir une non moins grande influence.

Harrington aurait, dit-on, été l'inspirateur de la colonisation cromwellienne. Il est certes tentant d'attribuer cette responsabilité au « premier des penseurs modernes qui reconnut l'influence décisive des phénomènes économiques sur la structure et la vie de l'État (2) » et qui, faisant « reposer l'ordre social sur la pro-

(1) Cité par FITZMAURICE, p. 32.

(2) GOOCH, *Pol. thought*, p. 114. — J. TOLAND a écrit dans sa préface à l'édition des œuvres de Harrington : « Il fut le premier qui ait jamais mis en évidence que l'empire (i. e. la puissance) suit l'équilibre de la propriété terrienne, qu'elle soit dans les mains d'un seul, de quelques-uns ou de beaucoup. Quelques-uns ont méprisé sa découverte, alléguant qu'elle était si simple que n'importe qui aurait pu la faire : comme si son plus grand mérite

priété », mit en tête de ses lois « une loi agraire, non pour établir l'égalité des biens, mais pour en régler la distribution (1) ». Tout cela s'accorde assez bien avec le principe du Settlement. Si l'*Oceana* ne parut qu'en 1656, il fallait que les théories de Harrington fussent déjà dans l'air assez auparavant pour que l'on fondât le Rota Club pour discuter les conclusions de son livre. De fait, la toute-puissance de l'État est le dogme politique du XVII^e siècle, dès son commencement. Des traités de Jacques I^{er} pour le droit divin des princes et des essais de Bacon pour l'absolutisme royal aux livres de Selden le premier en date des whigs, et à l'*Oceana* du républicain Harrington, presque tous les ouvrages de philosophie politique auraient pu avoir pour frontispice la monstrueuse idole du *Leviathan* (2). Que l'idée de la valeur politique d'une redistribution des terres ait été ou non fournie par Harrington, le projet de transformer l'Irlande par une action gouvernementale était bien dans le goût des « virtuosi » anglais. Et c'est sans doute leur opinion aussi bien que la sienne qu'exprimait Hartlib en 1652 (dans sa dédicace à Cromwell et Fleetwood de la *Irelands Naturall History* de Gerard Boate) (3) quand il disait son espoir que la plantation de l'Irlande par des spéculateurs anglais et par des protestants du Continent — projet digne du « noble génie » de Cromwell — réglerait les affaires irlandaises. La substitution d'un peuple à un autre dans une partie de son territoire par l'État tout-puissant, ne paraissait sans doute à ces hommes qu'une expérience parfaitement licite ou qu'une opération politique de belle envergure. Une trentaine

n'était pas de l'avoir rendue si simple. Mais une troisième sorte de gens ont cherché à lui dérober la gloire de son invention ; car notre auteur ayant prêté à l'un d'eux une partie de ses papiers, celui-ci publia un petit morceau dans le même but, intitulé « Lettre d'un officier de l'Armée en Irlande, etc... ». D'aucuns tinrent le major Wildman pour l'auteur, et d'autres Henri Nevill (p. XVIII). »

(1) Paul JANET, *Hist. Sc. Pol.*, II, 192.

(2) « Une gravure mise au frontispice d'une traduction d'un traité de Hobbes représente un géant sortant à mi-corps d'une montagne, couronne en tête, l'épée dans la main droite, la balance dans la main gauche. Son buste et ses deux bras sont couverts d'une infinité de personnages tout petits, hommes, femmes, gens d'église entassés. » (E. LAVISSE, *Hist de France*, VII^e, 133, n. 2.)

(3) Sur l'*Irelands Naturall History* de Gerard BOATE, cf. infra, p. 147. L'épître dédicatoire de Hartlib est adressée : « To his Excellency Oliver Cromwel, captain generall of the Common-wealths Army in England, Scotland and Ireland, and Chancellor of the University of Oxford and to the Right Honorable Charles Fleetwood, Commander in chief (under the Lord Generall Cromwell) of all the Forces in Ireland. »

d'années plus tard, Sir William Petty fondera sur des données économiques une théorie du déplacement en masse des populations par les gouvernements pour le bien de l'État et de ses sujets. Mais à cette époque la transportation des Irlandais doit être probablement considérée comme une évolution de l'antique conception de l'exil — jugé le meilleur moyen, et le plus simple, pour se débarrasser des sujets que l'État estime dangereux ou gênants. C'est bien dans cet esprit que l'Act for the Settling of Ireland, du 12 août 1652, réserve au gouvernement la faculté de transporter où bon lui semble, par mesure de sécurité publique, les Irlandais qui ont obtenu lors de leur reddition des conditions spéciales, tenant autrement ces conditions pour valides. En Irlande même, il existait des précédents beaucoup plus récents que l'expulsion des Irlandais du Pale lors de la conquête : la déportation en Kerry des derniers survivants des clans déposés de Leix et d'Offaly, l'ordre de quitter le pays donné aux Ulstériens lors de la plantation jacobite. Mais le premier projet d'une transplantation systématique tenant le milieu entre l'exil individuel et le déplacement de toute une catégorie de population paraîtra un peu plus tard et sera dirigé contre les presbytériens d'Ulster.

Le 9 avril 1653, les commissaires pour la pacification de l'Ulster proposent aux commissaires du Parlement (en Irlande) de transplanter « les plus populaires » des Écossais presbytériens d'Ulster « dans quelque autre partie de l'Irlande » et d'y procéder « immédiatement en ce qui concerne les plus dangereux », afin de les éloigner de l'Écosse et de les séparer des masses écossaises de Down et d'Antrim, dont on redoutait la désaffection (1); cet e mesure fut approuvée : elle devait atteindre 257 propriétaires presbytériens et autres (2) qu'on transplanterait, avec tous les ménagements nécessaires pour « éviter le bruit » dans le Kilkenny, le Tipperary et le Waterford; on ne devrait léser en rien les intérêts matériels des exilés qui recevraient dans le Sud des domaines,

(1) Cette lettre des Commissioners for settling Ulster est datée de Carrickfergus le 9 avril. C'est le document des Mss T. C. D., F.3, 18, reproduit par DUNLOP sous le n° 362.

(2) D'après la déclaration de Carrickfergus, du 23 mai, indiquant quelles classes de propriétaires presbytériens et autres devaient être transportés. Les noms de ceux-ci, au nombre de 257, sont donnés par REID dans l'appendice de son *History of the Presbyterian Church of Ireland*. (Cf. DUNLOP, p. 339, n.)

notamment des terres en friches, compensant exactement la perte de leurs propriétés du Nord (1).

L'idée première est évidemment d'exiler des adversaires politiques; mais les deux caractéristiques de l'exil, qui sont l'interdiction de résider sur le territoire de l'État et la confiscation des biens, ne se trouvent pas dans la transportation. Le gouvernement veut éviter le bruit d'une expulsion, et il entend conserver des intelligences et des bras qui ont pour lui une valeur économique; il entend même les faire servir au développement des parties incultes du pays. Une préoccupation économique s'ajoute à l'action politique dont elle transforme le caractère. Voilà ce qui est nouveau, ce qu'a apporté Harrington, ce que développera Petty. Et voilà aussi l'une des causes des transplantations du Cromwellian Settlement qui furent conçues, au début, comme une opération économique autant que comme un châtiment; mais les engagements financiers du gouvernement de Londres altérèrent les projets théoriques et firent échouer l'expérience tout en ajoutant la cruauté de l'exécution à l'immoralité du principe.

B. — Le plan du settlement porte la marque de conceptions administratives et militaires d'ordre géographique. Les officiers de l'armée d'Irlande avaient recommandé dans leurs conférences avec les commissaires en décembre 1651, la constitution dans le Sud-Est d'un « Pale » peuplé exclusivement d'Anglais, « en gardant tous les passages sur la Boyne et la Barrow et en joignant ces deux rivières de manière à former une frontière complète, afin d'accroître la sécurité des habitants, planteurs et agriculteurs, à l'intérieur de cette frontière, ledit intérieur étant une fois pour toutes purgé de tout ennemi, en installant une forte garnison dans le camp retranché du Wicklow et une autre dans le comté de Waterford, entre la Suir et la More (2). » En juin 1652, il fut décidé que le Connaught et le

(1) Ces dispositions sont détaillées dans la lettre des Commissaires en Ulster aux Commissaires du Parlement du 14 juin et dans l'Ordre du 13 juillet (DUNLOP, 394 et 402). La transplantation des Écossais d'Antrim et de Down dans le Sud de l'Irlande ne fut jamais effectuée, bien qu'elle fasse encore l'objet de plusieurs paragraphes dans les Additional Instructions de Cromwell au Lord Deputy en date du 27 mars 1656 (§ 9 à 11), DUNLOP, 804. Ces instructions étendaient la mesure à tous les Écossais d'Ulster et de Louth qui avaient porté les armes contre l'État anglais.

(2) DUNLOP, 126, 11, « More » doit probablement se lire « Nore ».

Clare formeraient à l'ouest un Pale irlandais, isolé par le Shannon. Le pays entre les deux Pales serait une zone mixte où les deux peuples subsisteraient côte à côte; et les dix comtés attribués en premier lieu par l'Act du 26 septembre 1653 à la colonisation par l'armée et les spéculateurs formeraient une large bande de territoires coupant l'Irlande en diagonale, du nord-est au sud-ouest.

D'ailleurs, si l'on voulait le considérer comme la mise en pratique de théories religieuses — politiques, économiques ou géographiques — ou même comme l'inflexible exécution des desseins politiques de la République, le Settlement paraîtrait obscur et incohérent. On s'attendrait à voir une œuvre puissamment conçue et systématiquement exécutée par des politiques implacables, une œuvre inhumaine et injuste, mais dont la grandeur barbare égalerait celle des crimes immenses des vieux empires asiatiques contre les nations; et l'on s'étonnerait de ne trouver qu'une sordide confusion de théories inappliquées, de plans abandonnés, d'hésitations suivies de cruautés stériles, de querelles procédurières soulevées par de basses convoitises. Et comme on eût dit dans les temps romantiques, là où l'on pensait frémir au rugissement du tigre, on n'entendrait avec dégoût que le grognement des hyènes et l'aboi des chacals. C'est qu'en dépit des théoriciens et des politiques, autant et beaucoup plus qu'une opération coloniale hardie, le Cromwellian Settlement est la liquidation d'une opération financière manquée.

C. — Le 24 février 1642, plus de dix ans avant la confiscation de Cromwell, une première hypothèque avait été prise sur les terres d'Irlande, qui devait avoir plus d'influence sur le Settlement que la volonté du Protecteur et que les plans des politiques. Et telle en est l'origine : le 1^{er} novembre 1641, le Parlement a reçu la nouvelle de la rébellion du 24 octobre, et il s'est aussitôt inquiété de trouver de l'argent et des soldats; mais plusieurs projets d'emprunt dans la Cité échouent et les Lords anglais, sont hostiles à l'offre que font les Écossais de fournir une armée.

(1) « Il est parfaitement clair que, dès le début, une confiscation de terres en Irlande avait été considérée par le Parlement anglais comme la conséquence naturelle de la rébellion », dit DUNLOP (p. CXXI). Et il montre que cette confiscation était envisagée par les hommes d'État comme le châtiment politique de la rébellion et non comme le châtiment criminel du massacre; cette seconde conception était plutôt destinée à faire impression sur le peuple britannique. (*Ibid.*, p. CXX et n. 4). Cf. PRENDERGAST, p. 72, n.

C'est alors que des financiers et des négociants de Londres se souviennent que les précédentes rébellions ont été suivies de confiscations de terres irlandaises et suggèrent au gouvernement de le tirer d'embarras en faisant eux-mêmes une bonne spéculation coloniale. Le 11 février 1642, ils adressent une « pétition de diverses personnes bien affectionnées à la Chambre des Communes offrant de lever et d'entretenir une armée à leurs propres frais contre les rebelles d'Irlande et d'être ensuite rémunérées avec les propriétés des rebelles ». Ils fourniront 5.000 fantassins et 500 cavaliers pour l'invasion du Munster, et choisiront leurs officiers qui seront ensuite commissionnés par le gouvernement; moyennant quoi on leur garantira 2.500.000 acres de bonnes terres irlandaises. Le 24 février, le roi approuve un Act basé sur ce projet (1), et qui accorde aux spéculateurs la quantité de terres demandée, à recevoir sitôt la rébellion vaincue, à raison de £ 200 les 1.000 acres en Ulster, £ 300 en Connaught, £ 450 en Munster et £ 600 en Leinster; les spéculateurs paieront 1/20 en souscrivant, et la souscription sera close le 1^{er} mai; les terres, distribuées à la signature de la paix, seront passibles envers le Trésor d'une redevance de 1 d. par acre en Ulster, 1 d. 1/2 en Connaught, 2 d. 1/4 en Munster et 3 d. en Leinster. Mais, tandis que les initiateurs du projet font si bien que leur armée est prête dès l'été suivant, ni le public ne les suit, ni le gouvernement ne tient ses promesses. Les souscriptions sont si lentes à venir qu'il faut successivement retarder la clôture des listes, offrir une prime de 8 % pour les versements immédiats, étendre aux protestants de Hollande et aux « corporations » le privilège de participer à l'entreprise, augmenter de 62 % la rémunération en terres par la substitution de l'acre irlandaise à l'acre anglaise (2). Or, le 30 juillet, les Communes elles-mêmes

(1) On dit que le roi remarqua sarcastiquement que « le Parlement découpait la peau du lion avant qu'il fût mort » (BURTON, *Parliamentary Diary*, 3 déc. 1656, cité par DUNLOP, p. cxxiii, n. 2). « Pour le reste, dit la même note, il essaya de décliner toute responsabilité en disant qu'il avait confiance dans la sagesse du Parlement, sans prendre le temps de considérer si la mesure adoptée ne pouvait pas retarder la réduction de l'Irlande en exaspérant les rebelles (RUSHWORTH, IV, p. 557). » Il n'en signa pas moins, en fin de compte, le bill qu'on lui présentait. Celui-ci est désigné ainsi dans les documents : 17 Chas. [English] c. 33. (Act for the speedy reducing of the Rebels in Ireland.)

(2) 121 acres irlandaises équivalent à 196 acres anglaises; l'augmentation de garantie consistait donc à donner 196 acres anglaises au lieu de 121, soit une augmentation de 75 pour 121, ou de 61,98 %. Sur les acres irlandaises, cf. Y. M. GOBLET, *Les noms de lieux irlandais*, ch. v, § 3.

rendent ces concessions inutiles en empruntant au fonds irlandais £ 100.000 pour la défense du royaume dans la guerre civile qui vient d'éclater. L'armée des spéculateurs est envoyée non en Irlande, mais dans le Nord contre les forces royalistes, et elle est battue le 23 octobre à Edge Hill, de sorte que les financiers en sont réduits à diriger sur le Munster une petite expédition de 1.200 hommes sans autres résultats que quelques inutiles dégâts à Kinsale, Galway et Limerick. Les pétitionnaires du 11 février comprennent que l'« affaire » est manquée; plus de souscriptions nouvelles, plus de versements sur les souscriptions déjà inscrites. Un bill de mai 1643 exige le paiement immédiat et les objections du roi font créer un Comité de spéculateurs pour l'administration du fonds irlandais (1). Comme les souscriptions n'absorbent encore que le tiers des terres offertes, les spéculateurs font doubler la rémunération foncière pour ceux des anciens souscripteurs qui se libéreront du quart de leur souscription et pour les souscripteurs nouveaux (2). Et ces nouvelles concessions seront inefficaces, puisqu'à la seconde guerre civile, le 13 novembre 1647, une ordonnance exigera une fois de plus le paiement immédiat et clora les listes. L'opération a produit 360.000 livres et engagé en première hypothèque environ 1 million d'acres (3).

Or, ni l'armée d'Irlande ni ses fournisseurs ne sont payés, le prêt des spéculateurs ayant été employé à un autre usage. En octobre 1652, les officiers d'Irlande demandent le paiement de leur arriéré de solde, de celui des troupes et des dettes de l'armée en terres confisquées. Et l'armée, comme les spéculateurs, entend prendre sa part en premier lieu. Et il y a encore bien d'autres réclamations. Dans le dialogue qui suit son *Treatise of Ireland* de 1687, Sir William Petty résumera ainsi les prétentions émises en 1652 sur les terres à confisquer :

(1) Le roi voulut connaître l'usage de l'argent déjà payé, et obtint qu'on lui garantît que les futures souscriptions seraient employées aux besoins de l'Irlande et non à le combattre lui-même. (RUSHWORTH, V, p. 318, cité par DUNLOP, p. CXXV.)

(2) Un Bill avait été voté dans ce but; mais le roi ayant refusé son assentiment, la mesure fut prise sous la forme d'une « Ordinance » des deux Chambres du Parlement, le 14 juillet 1643. C'est le document connu sous le nom de « Doubling Ordinance ».

(3) Ce chiffre d'environ un million d'acres est donné par PRENDERGAST, p. 82, et BONN le donne aussi d'après cette même source. L'histoire de la souscription est faite ici d'après BONN et DUNLOP dont toutes les assertions de fait sont justifiées par des documents officiels vérifiés.

« 1. Le spéculateur disait qu'en équité sa créance — principal, intérêt et assurance — était de 1.200.000 livres, et (donc) quadruple de la valeur des terres (1); mais que sa créance légale, c'est-à-dire l'argent qu'il avait versé, était égale à cette valeur.

« 2. Les protestants britanniques, qui furent pillés en 1652 par les rebelles, disaient que les biens, l'argent et le bétail qu'ils avaient perdus valaient 600.000 livres, comme le montraient les dépositions faites sous serment, et en sus l'intérêt de cette somme pendant dix ans. Et donc que la totalité de ces 300.000 livres, valeur des terres confisquées, appartenait à eux et non aux étrangers.

« 3. Les propriétaires des maisons en ruines disaient que le dommage qu'ils avaient subi pendant les douze années des guerres se montait à six fois ce que valaient alors lesdites terres confisquées.

« 4. Les propriétaires du bétail qui avait été détruit pendant lesdites douze années (car il en était fort peu resté) disaient que sa valeur se montait à 3 millions, ou dix fois la valeur desdites terres.

« 5. L'armée qui servit de l'an 1641 à l'an 1648, et les gens qui la nourrirent, prétendaient qu'on leur devait 3.600.000 livres.

« 6. L'État et le peuple d'Angleterre disaient qu'ils avaient effectivement envoyé (en Irlande) 1.200.000 livres, ou quatre fois la valeur desdites terres.

« 7. Les landlords protestants d'Irlande disaient que leurs terres valaient plus de 4 millions de livres en 1641 et qu'elles n'en valaient plus que 400.000 en 1653, de sorte qu'ils perdaient douze fois la valeur des terres confisquées.

« 8. Le clergé protestant disait que ses terres et dîmes, que l'État catholique avait usurpées pendant les huit années de son règne, se montaient au moins à 900.000 livres, ou trois fois la valeur des terres confisquées.

« 9. Le roi (ou ceux qui avaient usurpé ses droits) disait que les revenus publics, pris par le nouvel État durant ladite période, se montaient à 500.000 ou 600.000 livres. Que la valeur des 34.000 hommes envoyés au service de princes étrangers, dépas-

(1) Au paragraphe précédent, PETTY disait que les terres confisquées « auraient pu être achetées pour 300.000 livres d'argent comptant, ce qui eût été un prix fort convenable » (p. 607).

sait 1.200.000 livres, et que les 600.000 sujets que le royaume avait en moins en l'an 1653 qu'il eût pu en avoir (si les guerres commencées par les Irlandais n'en avaient pas entravé l'accroissement), à 70 livres par tête, valaient au moins 42 millions, ou 140 fois la valeur totale des terres confisquées.

« 10. Enfin, les soldats qui avaient réellement conquis l'Irlande disaient que leurs titres de propriétaire (debentures) se montaient à 1.160.000 livres, soit au quadruple de la valeur des terres confisquées (1). »

L'interlocuteur supposé de Petty s'écrie alors : « Oh ! je suis stupéfait ; il me semble que toutes ces prétentions montent à près de 200 fois la valeur des confiscations. » Et Petty de répondre : « Elles y montent. »

Et sans doute dans tout cela, on entend le ton relevé de la polémique, et cette ironie presque toujours discernables sous le style robuste de Petty. Mais ne prenons en considération ni les réclamations pour dommages de guerre, ni le « manque à gagner » humain évalué suivant les méthodes de l'*Arithmétique Politique* ; cette page n'en fait pas moins saisir la disproportion entre les dettes du gouvernement et la valeur des terres avec lesquelles il pensait désintéresser les créanciers. Et l'on conçoit quelles furieuses luttes allaient s'engager entre les spéculateurs, les créanciers, les victimes de la guerre et les aigrefins de la paix. On conçoit aussi que la République pouvait bien se flatter d'établir son plan théorique de Settlement sur une table rase, mais qu'au premier contact de la réalité, il lui faudrait compter avec des prétentions inconciliables et se plier aux exigences d'un terrain le plus accidenté, le plus encombré, sur lequel un État ait jamais tenté de construire un édifice politique et économique.

(1) W. H. HARDINGE estime même que ce fut l'Act de 17 Chas. I. c. 33 qui rendit la guerre inévitable parce que le gouvernement anglais, ayant promis les terres irlandaises aux spéculateurs, « était privé de la chance ou du pouvoir de proposer des conditions acceptables d'entente à son implacable ennemi confédéré... Il en résulta une lutte de dix années ». Et plus loin : « Si l'Angleterre, à cette heure de triomphe (en 1652) s'était repentie d'avoir fait l'Act de 17 Chas. I, et avait réellement désiré borner la pénalité de la confiscation aux propriétés des puissants chefs qui avaient fomenté la rébellion, elle n'aurait pas pu le faire ; ses mains étaient liées, sa volonté enchaînée par l'Act hypothéquant les terres. » Et même si elle avait pu désintéresser autrement les spéculateurs, il lui restait à payer l'armée. (*Civil War, 1641-52*, p. 382 et 385.)

III

LA LÉGISLATION DU SETTLEMENT

Le Cromwellian Settlement est basé sur deux séries de textes officiels dans la suite desquels on voit se former peu à peu le plan de colonisation que la République tentera de réaliser en Irlande. La première série, qui date de la monarchie, a pour base l'Act 17. Chas. c. 33 (1642) et comprend plusieurs lois et ordonnances parues pendant les cinq années suivantes : leur but est de fournir au gouvernement les moyens de combattre la rébellion d'Irlande. La deuxième série, dont les textes principaux datent de 1652 et 1653, réglemente la confiscation des terres et la redistribution de la population et de la propriété foncière en Irlande.

La genèse de la législation de 1642 à 1647 a été exposée au titre II de ce présent chapitre ; il suffit donc d'énumérer les textes, et nul ne l'a mieux fait que le gouvernement lui-même, dans les considérants qui motivent une Commission donnée le 22 juin 1653 au Lieutenant General Fleetwood et à plusieurs des commissaires du Parlement en Irlande (1). Ce document s'exprime ainsi :

« Attendu que, depuis le commencement de la récente horrible rébellion d'Irlande, en l'an 1641, quatre Acts distincts du Parlement ont été faits pour encourager les personnes, corps politiques et compagnies (privées) bien affectionnés, à verser diverses sommes d'argent considérables à leurs risques et périls (by way of adventure) en vue de la suppression de ladite rébellion, savoir, un Act intitulé : « Act pour réduire rapidement et effectivement à l'obéissance qu'ils doivent à Sa Majesté et à la Couronne les rebelles du royaume irlandais de Sa Majesté. » Et un autre Act intitulé : « Act pour compléter et expliquer certaines clauses (contenues) dans un autre Act fait par ce Parlement, intitulé : Act pour réduire etc... » et un autre Act intitulé : « Act pour

(1) L'énumération comporte : « Charles Fleetwood, Esq., Lieutenant General of the Army in Ireland, Edward (? Edmund) Ludlow, Esq., Lieutenant General of the Horse, Miles Corbet, Esq. and John Jones, Esq. »

permettre aux compagnies et corps politiques de bénéficier d'un Act voté dernièrement, intitulé : Act pour réduire, etc... » Et un autre Act intitulé : « Act pour poursuivre plus avant la réduction rapide et effective à l'obéissance à Sa Majesté et à la Couronne d'Angleterre des rebelles d'Irlande. » Et attendu que depuis que ces quatre Acts ont été faits, il a été fait aussi une Ordonnance intitulée : « Ordonnance de déclaration des Lords et Communes assemblés en Parlement pour encourager les spéculateurs (adventurers) à souscrire de nouveau aux villes, cités et terres d'Irlande. » Et de même une autre Ordonnance du 13 novembre 1647. En foi desquels Acts et Ordonnances distincts, de grandes sommes d'argent ont été souscrites et versées aux trésoriers respectifs y désignés, lesquelles (somme) en vertu desdits Acts et Ordonnances doivent être acquittées par des portions distinctes des terres des rebelles sus-mentionnés. » (1).

Ce texte officiel montre clairement le lien entre les dispositions de 1642-1647 et celles de 1652-1653. Les premières, inspirées par la tradition de politique anglo-irlandaise que toute rébellion entraîne la confiscation des terres des vaincus, organisent un emprunt remboursable en terres à la conclusion de la paix, et financent la guerre avec les biens mêmes de l'adversaire. Les secondes liquident l'opération politique de la répression, et l'opération financière jointe, en faisant de cette liquidation la base de la colonisation de l'Irlande.

La répression est édictée dans l'Act for the Settling of Ireland, du 12 août 1652, synthèse des capitulations imposées aux rebelles lors de leur reddition et des avis des commissaires que le Parlement avait chargés de la pacification de l'Irlande; aussi retrouve-

(1) SCOBELL donne ainsi les titres de ces Acts :

Anno XVII, Caroli.

For the speedy and effectual reducing of the Rebels in his Majesties Kingdom of Ireland to their due Obedience to his Majesty and the Crown of England (fol. 26, Cap. 34).

For adding unto, and explaining of certain Clauses in another Act made (by) this Parliament, entituled; An Act for the speedy and etc. (fol. 31, Cap. 35).

For the further Advancement of an effectual and speedy Reduction of the Rebels in Ireland, to the Obedience of his Majesty and the Crown of England (fol. 32, Cap. 36).

To enable Corporations and Bodies Politique, to participate to the benefit of an Act lately passed, entituled : An Act for the speedy and etc. (fol. 34, Cap. 37).

Ordinances. Anno 1643.

July, 14. — For the Encouragement of Adventurers, to make new Subscriptions for Towns, Cities and Lands in Ireland (fol. 45, Cap. 13).

t-on dans cet Act, avec le sentiment anti-irlandais du Parlement de Londres, l'implacable animosité d'envoyés mal soutenus par leur gouvernement dans un pays où tout leur est hostile et d'officiers avides et fanatiques conservant dans la paix les conceptions du temps de guerre. Arrivés en Irlande le 24 janvier 1651, ces commissaires y avaient trouvé une situation difficile (1); plus de 30.000 Irlandais continuaient une rude guerrilla dans l'espoir de se rendre non par petits paquets, mais en bloc, et d'obtenir ainsi de meilleures conditions; les affaires d'Ulster étaient inquiétantes; à Dublin, la peste régnait; le Trésor était à peu près vide. Il eût fallu en finir rapidement et le Parlement laissait passer les semaines et les mois sans faire connaître les conditions à imposer aux vaincus. Les commissaires du Parlement et les officiers de l'armée préparèrent les termes de la reddition générale dans les conférences qu'ils eurent ensemble en décembre 1651. Les combattants devraient se rendre à merci et seraient en sûreté pour attendre les conditions qu'imposerait le Parlement; cependant, les chefs seraient libres de quitter l'Irlande avec leurs troupes pour s'aller mettre au service de quelque puissance étrangère; on dévasterait le pays autour des repaires de rebelles (*rebels fastnesses*) et des garnisons seraient établies dans le voisinage; les Irlandais innocents de tout meurtre auraient la vie sauve et on les encouragerait à l'agriculture. Le Sud-Est serait un *Pale* (britannique). Enfin, les spéculateurs recevraient les terres auxquelles ils avaient droit et l'arriéré de solde de l'armée serait payé en terres. Il est à noter que ce projet de l'armée réserve aux spéculateurs les régions contenant les plus mauvaises terres (2).

Sans plus attendre, on commence le transport des combattants en Espagne. Et comme Londres n'agit toujours pas, les commissaires et les officiers tiennent en avril 1652 de nouvelles conférences, à Kilkenny. Ils refusent de ratifier les conditions trop douces à leur gré consenties par Sir Charles Coote à Galway quand la ville s'était rendue le 6 avril; et sans doute pour prévenir tout mouvement de pitié de la part des gens de Londres qui

(1) Ces commissaires sont ainsi désignés dans les Instructions du 4 octobre 1650 où le Parlement leur faisait connaître leurs fonctions : « Edmund Ludlow, Esq., Lt. General of the Horse in Ireland, Miles Corbett, John Jones and John Weaver, Esq. » (DUNLOP.)

(2) D'après le rapport des commissaires au Conseil d'État le 7 janvier 1652.

ne subissent pas l'influence de l'atmosphère de haine des bureaux de Dublin, ils font dresser par le D^r Henry Jones un rapport aussi accablant qu'exagéré sur les massacres de 1641 en Tipperary et Kilkenny (1). Suivant une expression célèbre dans la politique américaine récente, on avait semé une graine infernale et il y eut surproduction. Le Parlement vota, le 12 août 1652, un « Act for the Settling of Ireland » tel que les commissaires redoutèrent qu'il occasionnât une reprise de la rébellion et hâtèrent le départ des swordsmen pour l'exil (2).

L'Act range tous les habitants de l'Irlande en un certain nombre de catégories de coupables.

D'abord viennent, sans distinction de religion ni de nationalité :

A. — Les personnes passibles de la mort et de la confiscation de leurs biens, savoir : 1^o tous auteurs d'actes de pillage et massacre antérieurs au 10 novembre 1642, c'est-à-dire à l'organisation d'un gouvernement par les Confédérés de Kilkenny; 2^o les jésuites, prêtres et moines catholiques romains qui restent encore en Irlande; 3^o 104 personnages d'importance — en fait tous les leaders catholiques — nommément désignés; 4^o tous les individus coupables de meurtre depuis le 1^{er} octobre 1641; 5^o les combattants qui n'auront pas rendu leurs armes dans un délai de vingt-huit jours après la proclamation ordonnée par l'Act;

B. — Les soldats de l'armée irlandaise ayant combattu contre le Parlement depuis le 1^{er} octobre 1641 sont passibles; 1^o de l'exil et de la confiscation de leurs biens s'ils ont eu au moins le grade de colonel ou de gouverneur d'une forteresse; 2^o de la confiscation mais non de l'exil s'ils ont eu un grade ou un rang inférieur. Cependant, des terres équivalant au tiers des biens

(1) Rapport des commissaires au Parlement daté des 5 et 6 mai 1652. L'Act du 12 août 1652 prescrivit une enquête et des jugements par une High Court of Justice qui eurent lieu dans l'hiver de 1652-1653; or, à la fin de janvier 1653, il n'y avait eu que 52 exécutions, ce qui montre combien on avait peu trouvé de preuves des accusations du D^r Henry Jones. Celui-ci avait été chargé d'enquêter sur les massacres au début de la rébellion; il fit seulement alors connaître son rapport, ce qui semble étrange, et l'indignation que ce rapport causa aux commissaires les aurait suivant DUNLOP (p. CXXXI et suiv.) décidés à réclamer une impitoyable répression.

(2) A la mi-octobre 1652, 7.000 étaient partis; un ordre du 8 juin 1653 commande aux gouverneurs locaux de réquisitionner des navires pour transporter 8.000 Irlandais; en juillet 1653, le nombre des départs atteignait 20.000 et 7.000 attendaient pour s'embarquer. Le nombre total des soldats exilés fut d'environ 34.000, d'après Wm PETTY (*Pol. Anat.*, p. 19).

confisqués seront données par le Parlement en tel lieu qui lui conviendra aux femmes et enfants des premiers et aux seconds eux-mêmes.

L'Act édicte ensuite des pénalités contre tous les individus ayant résidé en Irlande à une époque quelconque entre le 1^{er} octobre 1641 et le 1^{er} mars 1650 et non compris dans les catégories précédentes, pénalités variant ainsi suivant la religion :

A. — Tout catholique se verra confisquer la totalité de ses biens fonciers; mais il recevra en telle partie de l'Irlande que le Parlement choisira une compensation en terres pour les deux tiers desdits biens.

B. — Tout protestant se verra confisquer un cinquième de ses biens.

Pour échapper à ces confiscations, les catholiques devront faire la preuve de leur « constant good affection » à la République, et les protestants auront à établir qu'ils ont été au service du Parlement ou qu'ils lui ont prouvé leur « bonne affection » quand ils ont eu occasion de le faire.

Enfin, une amnistie générale est accordée à tous ceux dont les biens ne valent pas plus de £ 10.

Cet acte n'aboutit donc à rien de moins qu'à considérer tous les habitants de l'Irlande, sans distinction de nationalité ni de religion — mais exception faite des indigents — comme coupables de rébellion et passibles au moins de la confiscation partielle de leurs biens; il ne met pas la preuve de la culpabilité à la charge de l'État, mais au contraire il exige que chaque individu fasse la preuve de son innocence, c'est-à-dire de son « affection » pour la Commonwealth, pour le Parlement. « Il était absolument, impossible, à presque tout le monde, dit R. Dunlop, de satisfaire à cette monstrueuse exigence. On peut dire que les seuls qui n'eussent rien à craindre de l'application de l'Act étaient ceux qui n'avaient rien à perdre et qui, justement parce qu'ils n'avaient rien à perdre, avaient fort probablement trempé plus que toute autre classe sociale, dans les actes de pillage et de brutalité qui avaient caractérisé la première phase de la rébellion (1). »

L'application de l'Act fut toujours fort peu précise — tantôt plus rigoureuse que le texte ne l'exigeait, tantôt ignorante des

(1) DUNLOP, p. CXXXIII.

dispositions les plus essentielles, avec une tendance à aggraver la rigueur des pénalités pour les catholiques et à l'atténuer pour les protestants. La définition du meurtre permettant de condamner à mort tous ceux qui avaient combattu dans les rangs irlandais avant octobre 1642 — les cinq premières catégories comprenaient près de 100.000 hommes à livrer au bourreau; or, il n'y eut rien de comparable à un pareil massacre (1) et la plupart des « 104 » eux-mêmes eurent la vie sauve. On laissa aux soldats rebelles protestants la faculté de racheter par de lourdes amendes les deux tiers confisqués de leurs biens; quant aux protestants frappés de la confiscation du cinquième de leurs terres, ils purent assez aisément prouver leur « bonne affection » et ceux qui ne parvinrent pas à en faire la preuve rachetèrent leur cinquième au prix de deux années du revenu total de leur propriété — les biens ayant été supposés valoir dix années de loyer. Il fut au contraire difficile aux catholiques de prouver une bonne affection qui, dans leur cas, devait avoir été « constante »; plus tard, on exigea d'eux la preuve de services effectifs rendus au Parlement — ce qui enleva aux femmes, aux enfants, aux infirmes assurément innocents de la rébellion, la possibilité de sauver leurs biens. En fait, il n'y eut que 26 catholiques qui conservèrent leurs propriétés.

Néanmoins, la transplantation en Connaught et en Clare qui devait être l'une des bases du Settlement et qui devait paraître dans les siècles suivants la caractéristique essentielle de la colonisation cromwellienne, n'est pas dans l'Act de 1652; mais on en peut trouver le principe dans une réserve permettant au gouvernement de « transplanter » où bon lui semblera, si la sécurité publique l'exige, les Irlandais qui se sont rendus (2).

Législation pénale, conçue pour se venger d'une rébellion, et pour en rendre le retour impossible, l'Act de 1652, tout en préparant par ses confiscations la liquidation des engagements pris à l'égard des spéculateurs, ne traite point de la colonisation. Ce

(1) D'après GARDINER (« Transplantation to Connaught » dans l'*English Historical Review* d'octobre 1899), 80.000 Irlandais auraient ainsi été passibles de la peine de mort. En réalité, suivant l'opinion de DUNLOP (p. CXXXIII n.), on exécuta seulement ceux condamnés par les High Courts; les autres choisirent entre l'exil et la soumission.

(2) On s'est basé pour cette étude de l'Act for the Settling of Ireland sur les ouvrages cités de J. M. BONN, R. DUNLOP et W. F. T. BUTLER.

qu'il montre surtout — si ses auteurs, comme il y a tout lieu de le croire, l'ont fait conforme à leurs desseins — c'est la volonté de décapiter politiquement et de ruiner économiquement la nation irlandaise tout en conservant une main-d'œuvre nécessaire à l'exploitation du pays par les colons et incapable d'entretenir le sentiment de sa nationalité.

Si cet Act ruinait les vaincus, il ne résolvait pas les difficultés financières des vainqueurs. Les commissaires du Parlement avaient hâte de licencier l'armée par mesure d'économie, et ne pouvaient le faire faute d'argent pour payer les arriérés de solde; or, le Long Parlement, aussi lent à liquider la situation financière qu'il l'avait été à liquider la situation politique, sera chassé, le 20 avril 1653, avant d'avoir rien décidé. Mais, dès octobre 1652, les officiers, prenant eux-mêmes en mains la cause de l'armée, avaient tenu une assemblée générale qui demanda le paiement en terres des arriérés de solde; le 9 juin suivant, un Conseil général d'officiers décida de mettre l'armée en possession — provisoire il est vrai — des terres qu'elle revendiquait pour ses services en Angleterre et en Irlande (1). Ainsi, le gouvernement de Londres se trouva en face du fait accompli et dut abandonner son projet de régler d'abord la créance de l'armée de 1649, c'est-à-dire des troupes de Cromwell. De leur côté, les spéculateurs s'agitaient à Londres. Sous ces influences diverses, des ordonnances vont paraître dans l'été de 1653 qui, avec l'Act du 26 septembre suivant, sont la base du Cromwellian Settlement.

Le 1^{er} juin, un « Order of the Council of State » nomme un Comité de spéculateurs, qui sera connu sous le nom de Comité de Grocers' Hall, pour examiner et valider les créances des souscripteurs, pour procéder au tirage au sort de celui des dix comtés affectés aux spéculateurs où chacun aura son lot, et pour mettre les intéressés en possession d'un titre établissant définitivement leurs droits.

Le 22 juin Fleetwood, Ludlow, Corbett et Jones reçoivent une commission leur conférant « pleins pouvoirs et autorité » pour

(1) « En grande partie, à cause de la faiblesse de Fleetwood, la violence des officiers de l'armée d'Irlande, stimulés par l'avidité personnelle et couverts du manteau de l'intransigeance religieuse, avait atteint un tel degré à la fin de 1653, que le Protecteur résolut de changer complètement l'administration et d'envoyer en mission d'enquête Henri Cromwell qu'il se proposait de mettre enfin à la place de Fleetwood, qui était sous l'influence du parti fanatique et militaire. » (FITZMAURICE, p. 28.)

liquider la créance des spéculateurs et de l'armée et pour dresser le cadastre des terres confisquées, des biens de la Couronne et de ceux de l'Église. Cette « Commission » et les « Instructions » qui l'accompagnent sont la base première de la confection du cadastre, et donc du Down Survey, tandis que les « Further Instructions » du 2 juillet suivant sont la première réglementation de la transportation des Irlandais en Connaught et en Clare.

Ces divers textes sont confirmés par l'« Act for the speedy and effectual satisfaction of the adventurers for lands in Ireland and for the arrears due to the souldiery there and of other publique debts », du 26 septembre 1653, qui donne l'autorité d'une loi votée par le Parlement aux réglementations antérieures qu'il confirme et complète. La rébellion est officiellement déclarée terminée, et l'Act, afin de régler dans le plus bref délai les créances des spéculateurs, de l'armée et des autres ayants droit, afin aussi que l'Irlande soit colonisée et que l'ordre y règne (*that the countrey of Ireland may be planted and settled with security*), l'Act traite de la répartition géographique des concessions, de la valeur des terres, de l'évaluation des arriérés de soldes, des titres de propriété, du contentieux, des taxes, redevances et privilèges, des ventes de terres et maisons confisquées, du cadastre, des aires réservées à l'État, de la réserve irlandaise à l'Ouest du Shannon, de certaines incompatibilités et de concessions spéciales. C'est donc la base des opérations du Settlement, et il se trouvera examiné en détail dans l'étude de ces opérations qui peuvent être divisées en deux groupes : 1^o évacuation des propriétaires des terres confisquées et déportation ou transportation de ces propriétaires et de diverses catégories d'Irlandais; 2^o distribution des terres à coloniser aux spéculateurs, soldats et créanciers divers.

IV

L'ÉVACUATION DES IRLANDAIS

L'évacuation, d'ailleurs partielle, des Irlandais a été tentée par trois procédés distincts : 1^o l'exil sur le Continent; 2^o la

déportation dans les plantations anglaises d'Amérique; 3^o la transplantation en Connaught et en Clare.

L'exil sur le Continent est une mesure politique destinée à priver la nation de ses éléments les meilleurs et les plus combattifs. Vincent Gookin en donne une idée juste quand il écrit : « Les représentants principaux et les plus éminents de la noblesse et beaucoup de membres de l'aristocratie terrienne (many of the gentry) se sont entendus avec le roi d'Espagne et ont transporté 40.000 des hommes les plus actifs, les plus ardents et les plus familiers avec les dangers et la discipline de la guerre (1). » D'autres s'entendirent avec le prince de Condé (2), d'autres avec la Pologne (3). La France, le Portugal, l'Espagne, reçurent aussi des prêtres, jésuites, moines et frères catholiques romains. Tous ceux-là du moins se rendaient dans des pays où un accueil sympathique et une vie libre attendaient les proscrits.

La déportation aux plantations anglaises d'Amérique, c'est, au contraire, la condition la plus misérable — si misérable qu'on l'offre comme alternative de la corde aux condamnés à mort. La lettre des textes n'a rien de particulièrement inhumain : il ne s'agit que de contraindre au travail sous un autre climat des vagabonds et des fainéants incorrigibles ou que d'éloigner des repris de justice (4). Mais en réalité, les errants et les gens sans moyens d'existence, ce sont moins alors en Irlande les professionnels éternels de la paresse et de la mendicité que les familles des hommes exilés sur le continent et que les tories, derniers représentants des combattants irréductibles et des aristocraties tombées dans la misère. Les repris de justice, ce sont les prêtres et les laïques frappés par l'Act du 12 août 1652. Et ceux qui ont le choix entre la potence et les Indes Occidentales, ce sont les propriétaires qui ont éludé la transplantation en Connaught ou en Clare. « Les veuves et les orphelins, les femmes et les familles abandonnées des hommes d'épée, dit Lord Fitzmaurice, furent enlevés et transportés en masse aux Indes Occiden-

(1) *The great case of transplantation*, p. 20.

(2) Le colonel Edmund O'Dwyer avait levé 3.500 hommes parmi eux, pour le prince de Condé (DUNLOP, 434).

(3) Ce furent les hommes de Lord Muskerry (PRENDERGAST, p. 88).

(4) Les ordres se rapportant à la proposition de Joseph Lawrence (V. infra, p. 70, n. 2 et le marché du capitaine Vernon avec David Sellick et Leader (V. infra, p. 70, n. 4) montrent par quels prétextes l'opération était officiellement justifiée.

tales; les négociants négriers de Bristol s'assurèrent le premier rang dans cet ignoble trafic, grâce à l'expérience qu'ils en avaient déjà eue qui leur permit de l'organiser pour leur bénéfice et profit personnels (1). »

Au début des déportations en 1653, on trouve, en effet, des propositions de certains négociants intéressés dans la nouvelle culture de la canne à sucre, aux Antilles, et qui comptent bien se procurer des esclaves irlandais comme les marchands de Londres se sont assuré des terres irlandaises. D'abord on livre à quelques traitants des « indigènes irlandais » vagabonds à transporter aux Caribbee Islands (2). Puis les fonctionnaires de l'assistance aux indigents sont « autorisés à traiter avec des négociants pour le transport des vagabonds dans quelque plantation anglaise d'Amérique où lesdits individus pourront par leur travail s'assurer des moyens d'existence (3) ». Le dernier degré est atteint quand des officiers traitent avec des marchands pour leur fournir un certain nombre d'Irlandais, de sexe et d'âge déterminés, et que, pour réunir ces déportés, ordre est donné aux agents du gouvernement de trouver dans leur district la cargaison humaine qu'attend le navire du traitant pour l'emmener aux Caribbee Islands, aux Barbadoes, aux West Indies ou au New England (4).

(1) FITZMAURICE, p. 32.

(2) Ordre des commissaires du Parlement du 16 mai 1653 : « Après examen des propositions de Joseph Lawrence, négociant, sollicitant une licence pour transporter un certain nombre d'indigènes irlandais aux îles Caraïbes, il est jugé opportun et ordonné que les commissaires qui sont ou seront chargés de diriger l'assistance aux indigents dans les diverses subdivisions de cette nation, ou deux commissaires ou plus, remettent ou fassent remettre audit Joseph Lawrence ou à tels agents qu'il chargera de les recevoir, tels vagabonds, individus oisifs et incorrigibles, hommes et femmes, qui seront appréhendés et amenés devant eux, et convaincus par eux ou par deux ou plus d'entre eux d'être des individus sans domicile, paresseux et incorrigibles, et qui ne voudront pas se mettre à quelque honnête occupation et manière de vivre. » (DUNLOP, 381.)

(3) Ordre du 1^{er} juillet 1653, (DUNLOP, 399.) Ce document recommande aux fonctionnaires de l'assistance de bien veiller à ce qu'aucunes personnes autres que celles qui parcourent le pays en mendiant et n'ont aucun moyen de se préserver de mourir (de faim) ne puissent être arrêtées et molestées en vertu de cet ordre.

(4) Un exemple typique de ces contrats est donné par le document suivant, daté du 25 octobre 1653 : « Attendu que le capitaine John Vernon, étant employé par lesdits commissaires en Angleterre, a, par un engagement signé de lui, portant la date du 14 septembre dernier, promis à M. David Sellick et à M. Leader, qu'ils recevraient un ordre sur leur demande auxdits commissaires, pour recevoir [eux-mêmes ou par (l'intermédiaire de) leurs agents] 250 femmes irlandaises au-dessus de l'âge de douze ans et au-dessous de l'âge de cinquante ans et aussi 300 hommes au-dessus de l'âge de douze ans et au-dessous de l'âge de cinquante ans, dans les diverses parties de l'Irlande, dans un rayon de 20 milles des villes de Youghal, Cork, Kinsale, Waterford et Wexford, pour les transporter en Nou-

Aux indigents ramassés dans les expéditions de cette sorte s'ajoutent les toriers, les prêtres catholiques romains et les condamnés fournis par l'administration des prisons (1). On se débarrasse même ainsi d'hommes d'épée en y mettant pourtant plus de formes (2). A partir de 1654 — et l'on en verra encore déporter aux îles en 1658 — les propriétaires qui ont réussi à ne pas franchir le Shannon paraissent fournir un élément considérable à la traite des Irlandais (3). Mais l'ardeur des traitants en vient à inquiéter le gouvernement. Dès décembre 1654, il faut interdire aux navires en partance pour la Barbade de quitter l'Irlande avant que les agents du gouvernement se soient assuré qu'il n'y a pas à bord de personnes illégalement déportées (4). Le

velle-Angleterre, en conséquence de quoi ils ont fait venir leurs vaisseaux à Kinsale. Et vu que lesdits commissaires sont avertis par Lord Broghill que l'on peut probablement trouver dans le comté de Cork ledit nombre d'Irlandais, hommes et femmes, qui vivent maintenant en mendiants et vagabonds, et qui n'exercent aucune profession légale, ceux-ci sont donc d'avis d'autoriser ledit Roger Lord Broghill à faire rechercher dans ledit comté de Cork tous individus de la nation irlandaise qui sont vagabonds, oisifs et errants, et tels qui n'ont aucun moyen de gagner leur vie en travaillant ou autrement, ou tels qui étant capables de travailler refuseront de le faire, et à faire appréhender, prendre et remettre auxdits Sellick et Leader ou à leurs agents de tels individus, conformément audit engagement mentionné, et dans la mesure où ceux-ci peuvent répondre du transport desdits Irlandais en Nouvelle-Angleterre, comme sus-dit; étant stipulé que ne soit prise ou molestée sous le prétexte de la présente aucune personne qui a quelques moyens par elle-même ou ses amis de suffire à son propre entretien, ou qui est labourer ou fermier, ou qui est capable par voies et moyens légaux quelconques de subvenir à ses besoins; et étant stipulé qu'aucune personne, une fois appréhendée, ne sera libérée que par un ordre spécial écrit de la main dudit Lord Broghill. Lesdits MM. Sellick et Leader ayant à leur charge tous frais d'entretien de ces personnes et de leur conduite à la côte, et de leur maintien en bonne condition à partir du moment où il les reçoivent, et que la République soit libre de toute charge à ce sujet. » (DUNLOP, 431.)

(1) Cf. DUNLOP, 599, 753, 759, 777. — En mai 1655, un certain capitaine Kindon ou Kingdon, négociant dublois, et l'un des Commissioners General of the Assessments, proposa au Conseil d'État « qu'il (le gouvernement irlandais) puisse avoir le pouvoir de transporter un certain nombre de vagabonds aux Summer Islands, puisqu'il n'y a aucun autre moyen de se débarrasser sûrement de ces toriers irlandais qui se rendent sous conditions ». (DUNLOP, p. 528, n. 3; cf. aussi, p. 422, n. et p. 459, doc. 556.)

(2) Ainsi, le gouvernement ne pouvant transporter (sans doute en Flandre à l'armée du prince de Condé) tous les hommes d'épée concentrés par le col. O'Dwyer dans le Sud leur offre d'être envoyés « à la Barbade et autres îles caraïbes », où « ils auront une aussi bonne situation que tous les serviteurs anglais ou autres, et au bout de quatre ans, ils seront hommes libres et pourront agir comme il leur semblera profitable de le faire ». (DUNLOP, 507.) Les 400 hommes qu'on voulait se procurer ainsi ayant trouvé moyen de partir, sans doute vers un meilleur climat, on les remplaça par des vagabonds. (*Ibid.*, 528.)

(3) Cf. plus bas les instructions secrètes du 19 mars 1655 pour commuer la peine de mort pour les transportables en Connaught et Clare restés dans le reste de l'Irlande, en déportation aux plantations d'Amérique.

(4) Ordres du 22 décembre 1654 (DUNLOP, 577 et 578). Cf. aussi un ordre du 6 juillet 1655 dénonçant la coutume « d'appréhender subrepticement et d'embarquer de force » des Irlandais et d'autres personnes qui « ne sont pas de la catégorie des vagabonds ou oisifs ». (*Ibid.* 699.)

principe des déportations n'en est d'ailleurs pas entamé pour cela : le gouvernement avait toujours recommandé de s'assurer que les individus arrêtés n'avaient ni moyens d'existence, ni personne qui pût répondre d'eux, et qu'ils n'étaient pas cultivateurs. Sous ces réserves, des déportations ont encore lieu en novembre 1658, à destination d'Indian Bridge, à la Barbade (1).

Nulle statistique précise ne pourra jamais être dressée de la population que perdit ainsi l'Irlande (2). Mais on est en droit de supposer que ces déportations furent aux yeux du gouvernement d'ordre politique, au même titre que les exils sur le continent; car le Lord Deputy et son entourage devaient se soucier assez peu des colonies d'Amérique, et des besoins de main-d'œuvre des sucriers de Bristol; d'autre part, ces déportations n'étaient pas destinées à faire de la place pour les colons sur les domaines confisqués puisque les déportés, gens sans asile ou condamnés, avaient déjà évacué leurs biens; le but était évidemment de parfaire l'élimination des individus et la destruction des familles de la partie dirigeante de la nation irlandaise.

La traite des Irlandais a pu être suggérée par de rapaces planteurs négriers; mais elle était bien dans la manière du temps. En 1685, après les assises sanglantes du juge Jeffreys, plus d'un millier de paysans du Dorset et du Somerset seront vendus comme esclaves à la Barbade et à la Jamaïque, pour avoir suivi Monmouth. Les Irlandais n'étaient pas beaucoup plus maltraités que les Anglais rebelles; mais la brutalité des moyens de répression semble plus barbare quand ils sont employés dans un pays conquis et contre une nation qui combat pour son indépendance.

Au contraire de la traite imaginée à Bristol, la transplantation en Connaught et en Clare, c'est la grande pensée étatiste de Harrington qui avait séduit Cromwell; c'est la répartition géographique d'une population suivant des plans officiels. L'économie en est exposée pour la première fois dans les « Additional Instructions » du 2 janvier 1653. Afin d'« améliorer la sécurité

(1) Indian Bridge est sans doute le moderne Bridgetown. (Cf. DUNLOP, 978.) Après la conquête de la Jamaïque (1655) des soldats et des jeunes Irlandais des deux sexes furent envoyés dans la nouvelle colonie. (Cf. PRENDERGAST, p. 92.)

(2) BONN évalue les déportations à 34.000 combattants (sur le Continent), 6.000 indigents (aux Indes Occidentales), 400 enfants (à la Barbade) et 1.000 individus des deux sexes de moins de quatorze ans (à la Jamaïque). (*Kolonisation*, II, 51.)

des parties de l'Irlande qui vont être plantées d'Anglais et de protestants», et de permettre aux Irlandais qu'épargner l'Act d'août 1652 de jouir des « faveurs et grâces » qui leur sont accordées, il est ordonné à ceux-ci de se rendre avant le 1^{er} mai 1654 en Connaught ou en Clare, où le gouvernement leur donnera ou affermera des terres correspondant à la partie non confisquée des biens dont ils sont expulsés. Tout Irlandais résidant ou voyageant en Leinster, Munster (sauf le comté de Clare) ou Ulster après le 1^{er} mai 1654 sera réputé espion ou ennemi et subira la peine de mort; il en sera de même de ceux qui pénétreront dans les illes ou garnisons du Connaught et du Clare et de ceux qui posséderont des armes ou munitions. Les Irlandais établis en Connaught et en Clare bénéficieront d'une amnistie pleine et entière à l'exception de : 1^o ceux qui depuis le 1^{er} octobre 1641 auront assassiné des non combattants; 2^o ceux qui depuis cette même date, alors qu'ils n'étaient pas eux-mêmes officiers ou soldats dans l'armée irlandaise, auront tué des officiers ou soldats de l'armée anglaise (1); 3^o les prêtres, jésuites ou autres personnes ayant reçu une ordination catholique romaine. D'une manière générale, la transplantation ne s'applique pas aux protestants. Enfin, ceux des Anglais et protestants du Connaught et du Clare qui ne tombent pas sous le coup de l'Act d'août 1652, peuvent échanger en totalité ou en partie leurs biens fonciers à l'ouest du Shannon pour des propriétés dans les comtés ou provinces habitées par des Anglais.

Le but du gouvernement est facile à discerner : c'est l'établissement d'un Pale irlandais dans une région isolée du reste de l'Irlande par des obstacles naturels. S'il avait voulu reléguer les Irlandais sur un territoire quelconque, il n'aurait pas pris soin d'ajouter le Clare au Connaught et eût simplement désigné la province; s'il avait voulu les refouler dans une région particulièrement pauvre, il aurait sans doute choisi l'Ulster où les terres valaient alors moins qu'en Connaught. Mais le Pale irlandais Connaught-Clare est comme une presqu'île entourée par le Shannon, la mer et les loughs et qui ne communique avec la grande terre que par les passes faciles à surveiller de Sligo et de

(1) Cette clause assimile aux assassins tous ceux qui avaient combattu avant le pacte de Kilkenny.

Jamestown — immense camp de concentration qu'on entoure par surcroît d'une large zone occupée par des colons militaires et que gardent à l'intérieur des villes fortes et des garnisons. On peut aussi supposer que le gouvernement pensa qu'accessoirement la transplantation mettrait en valeur des territoires incultes ou ravagés (1).

Ces multiples préoccupations expliquent sans doute la diversité des mesures prises pour la répartition géographique des transplantés. Afin de rendre impossible leur retour dans leur pays d'origine, il est décidé qu'on n'établira aucun habitant du Kerry, du Cork et du Limerick en Clare, ni aucun habitant du Cavan, du Fermanagh, du Tyrone et du Donegal en Leitrim ou en Sligo, ni aucun habitant des pays situés à moins de dix milles de la rive orientale du Shannon dans une zone de dix milles sur la rive occidentale (2). Mais il semble bien que la préoccupation économique l'emporte sur les craintes de regroupement des clans lorsque le Conseil sur les affaires d'Irlande donne l'ordre « de désigner certaines baronnies de la province de Connaught et du comté de Clare pour recevoir les habitants de certains comtés des trois autres provinces, de telle sorte que les personnes transplantées puissent recevoir des terres proportionnées (d'aussi près que possible) en quantité et en qualité aux endroits d'où elles viennent (3) ». La concordance fut ainsi établie en huit groupes :

TABLEAU

(1) PRENDERGAST dit que « le Connaught était alors la province la plus dévastée du royaume » (p. 30) et des doléances de juin 1653 « du petit nombre d'habitants restant encore dans le comté de Clare » montrent les neuf baronnies de ce comté « entièrement ruinées et abandonnées par leurs habitants » ; dans celle de Bunratty il ne reste « que quelques personnes qui, par mesure de sûreté, vivent en garnison ». (DUNLOP, 388.) Mais ruiné ou dévasté, ne sont pas synonymes de stérile. Le gouvernement pensait peut-être que les transplantés remettraient le Connaught et le Clare en valeur, conception qu'on a déjà vue dans le projet de transplantation des presbytériens d'Ulster ; le 18 juillet 1655, le Lord Deputy reproche aux Commissaires de Loughrea de lotir d'abord les baronnies stériles de Burren et d'Inchiquin, « ce qui découragera ceux qui viendront ensuite ». (DUNLOP, 708.) Le refoulement des Irlandais sur les terres stériles se produisit plus tard, quand l'armée se fit donner les régions fertiles destinées primitivement aux Irlandais.

(2) Instructions du 6 janvier 1654 aux commissaires chargés de la transplantation (DUNLOP, 446.)

(3) Ces termes sont rappelés au début du rapport du 12 février 1656 proposant la répartition suivant ce principe. (DUNLOP, 786.)

RÉGIONS D'ORIGINE	BARONNIES DE TRANSPLANTATION
1. Ulster (sauf les comtés de Down et d'Antrim).	<i>Co Galway</i> : B. Tiaquin, Moycullen, Ross, Ballynahinch (sauf la zone côtière réservée). <i>Co Mayo</i> : B. Murrisk, Burrishoole, 1/2 B. Erris, B. Tirawley (partie non réservée à l'armée), B. Costello.
2. Co. Cork & Wexford.	<i>Co Galway</i> : B. Clare, Dunkellin, Kiltartan (sauf la zone côtière réservée). <i>Co Roscommon</i> : B. Athlone, Moycarn (sauf la zone réservée sur la rive du Shannon).
3. Co. Kerry.	<i>Co Clare</i> : B. Inchiquin, Burren. <i>Co Roscommon</i> : Territoire d'Ardagh dans la B. Boyle.
4. Co. Down & Antrim.	<i>Co Mayo</i> : B. Clanmorris, Carra, Kilmaine.
5. Co. Kilkenny, Westmeath, Longford, King's, Tipperary.	<i>Co Clare</i> : B. Tulla, Bunratty, Islands, Corcomroe, Clonderalaw, Moyarta, Ibrickan. <i>Co Galway</i> : 1/2 B. Ballymoe.
6. Co. Carlow, Waterford, Limerick.	<i>Co Galway</i> : 1/2 B. Loughrea, 1/2 B. Leitrim, B. Dunmore, Kilconnel, 1/2 B. Athenry.
7. Co. Louth et Wicklow.	<i>Co. Galway</i> : 1/2 B. Killian, 1/2 B. Clonmacnowen, B. Longford (sauf la zone réservée sur la ligne du Shannon).
8. Co. Kildare, Meath, Queen's, Dublin.	<i>Co. Roscommon</i> : B. Roscommon, Ballintober, 1/2 B. Ballymoe, B. Boyle (moins le territoire d'Ardagh.)

Déjà, le 5 mai 1654, les baronnies d'Athlone et Ballintober en Roscommon et de Tulla et Bunratty en Clare avaient été désignées pour la transplantation des veuves irlandaises d'origine anglaise; la baronnie Clare fut réservée jusqu'à ce que l'insuffisance des terres obligeât à y installer des Irlandais, en juillet 1657.

Les officiers, qui n'avaient pas imaginé la transplantation — leurs propositions du 7 janvier 1653. montrent qu'ils ne songeaient pas alors à coloniser le Connaught autrement que le reste de l'Irlande — les officiers étaient maintenant les plus ardents parti-

sans d'une transplantation complète, impitoyable (1). C'est qu'ils trouvaient fort expédient de reléguer au delà du Shannon des ennemis qu'ils continuaient à redouter, ainsi que les propriétaires des terres dont ils avaient hâte de prendre possession. Et ce fut l'un des principaux parmi eux, le colonel Richard Laurence, l'un des auteurs du plan de transplantation des presbytériens d'Ulster, qui s'en fit le champion avec un amour-propre d'auteur, quand elle fut attaquée par Vincent Gookin, dans une brochure qui exaspéra Fleetwood et l'armée et que le colonel qualifia de « pamphlet calomnieux et scandaleux (2) ». Mais ce qui est bien caractéristique, c'est que Gookin lui-même, malgré son évidente sympathie pour les Irlandais, parmi lesquels il était né, base son argumentation non sur l'iniquité du principe, mais sur l'inefficacité du procédé. Il prévoit qu'on va dépeupler l'Irlande, priver les colons d'une main-d'œuvre indispensable, diminuer le revenu de l'État, multiplier les tories dans trois des provinces et regrouper les Irlandais dans la quatrième où peuvent aisément atteindre les flottes ennemies, rendre l'apaise-

(1) PRENDERGAST cite une pétition des officiers des « precincts of Dublin, Catherlough, Wexford and Kilkenny » demandant l'expulsion de tous les Irlandais à l'exception des garçons de moins de quatorze ans et des filles de moins de douze ans (p. 142).

(2) Vincent Gookin, fils d'un colon anglais du comté de Cork, Sir Vincent Gookin, était né en Irlande et ses adversaires le considéraient comme un « degenerate Englishman », parce qu'il avait autant de sympathie pour les Irlandais que son père leur vouait de haine. PRENDERGAST le représente comme le type de l'Anglais né en Irlande et conquis par le charme du pays et de la race (p. 55). Il s'intéressa au Cromwellian Settlement et fut, avec le Dr Petty, membre de plusieurs des grandes commissions de répartition des terres, plutôt comme surveyor que comme représentant des modérés; ainsi que le remarque justement DUNLOP (p. 609, n. 2). Dans la discussion sur la transplantation en Connaught, il fut le porte-parole du parti civil contre « la rapacité des officiers » et « le fanatisme de certains d'entre eux » (FITZMAURICE, p. 57). Sa brochure de 32 pages : *The Great Case of Transplantation*, à laquelle Lord Fitzmaurice croit que Petty a collaboré, parut en 1655, le 3 janvier s'il faut en croire une mention manuscrite de l'exemplaire du British Museum. LAURENCE y répondit aussitôt par le pamphlet *The interest of England in the Irish Transplantation*. Gookin répliqua par sa seconde brochure d'une longueur double de la première, parue le 12 mai 1655. Le colonel Richard Laurence était l'un des commissaires enquêteurs d'Ulster qui avaient proposé le plan d'avril 1653 pour la transplantation des presbytériens écossais d'Ulster. Il paraît avoir été le principal membre du Comité de Transplantation de 1653. (Cf. PRENDERGAST, p. 143 et DUNLOP, 411.) Vincent Gookin fut nommé membre du Parlement pour le comté de Cork pendant l'été de 1656; ce n'était pas la première fois car sa « just vindication » se termine ainsi : « Je fus choisi comme membre du dernier Parlement par les Anglais de Kinsale et de Bandon, et bien que leur générosité ait été jusqu'à offrir de me défrayer de leur propre argent de mon voyage en Angleterre, je ne l'ai pas accepté; il est donc invraisemblable que les Irlandais m'auraient corrompu, et c'est un mensonge et celui qui le dira parlera ainsi parce qu'il n'aura rien d'autre à dire; mais je suis fatigué de réfuter des calomnies et suis heureux d'en avoir fini. » (*The Author... vindicated*, p. 59.)

ment et l'anglicisation — entre autres par la langue — à jamais impossibles; entreprise d'ailleurs irréalisable, car, si les Irlandais qui redoutent la transplantation plus que l'exil, plus que la mort, s'obstinent à rester dans leurs comtés d'origine, « s'imagine-t-on qu'on chassera toute une nation comme on chasse des oies, en agitant un chapeau au bout d'un bâton » ? Et il conclut : « C'est une œuvre facile que de bouleverser une nation, mais il n'est pas aisé de la réorganiser (1). »

Le gouvernement hésitait à aller jusqu'au bout de cette œuvre. De la même plume dont il rappelle aux commissaires de Loughrea, les 14 et 19 mars 1655, les châtiments qu'ils doivent requérir, le Lord Député ajoute des instructions secrètes recommandant de substituer la déportation aux colonies à la peine de mort pour refus de se transplanter (2). Des délais individuels seront accordés, les bureaucrates n'ayant pas prévu la famine inévitable si les Irlandais sont chassés avant d'avoir rentré les récoltes et ensemencé les terres. Le délai général sera reporté du 1^{er} mai 1654 au 1^{er} mars 1655.

Et ce sont des années de procédure et de chicanes administratives. Des tribunaux spéciaux sont chargés d'examiner les titres à compensation des déportés (Courts of Delinquency, puis commissaires d'Athlone) et de donner des titres de propriété ou de résidence provisoires, puis définitifs (Commissaires de Loughrea); après divers remaniements, la Commission de Loughrea ne sera supprimée que le 30 septembre 1657, un peu après celle d'Athlone.

On a souvent décrit, d'ordinaire d'après Prendergast, le lamentable exode : maîtres et serviteurs, femmes ruinées, vieillards impotents, enfants orphelins, poussant des troupeaux, charroyant des récoltes, traînant de pauvres hardes. Les fonctionnaires ne savent comment exécuter leur tâche, demandent sans cesse de nouveaux éclaircissements sur des textes qui, comme tous les règlements d'État, paraissent prévoir tous les cas et se révèlent obscurs et incomplets dès qu'on les applique. Les transplantés agrippent les moindres chances d'échapper à leur misère. Et ce sont les chicanes, les brutalités et aussi les faveurs obtenues argent comptant.

(1) *The Great Case*, etc., p. 26.

(2) DUNLOP, 627. — Il y eut cependant des pendaisons (PRENDERGAST, p. 133).

Des cas d'exceptions collectives seront soulevés. Les habitants de Galway, lors de leur reddition, avaient obtenu de Sir Charles Cootè de conserver les deux tiers de leurs biens fonciers et de racheter le reste au prix de £ 5.000; le Parlement décide, en juillet 1655, de les expulser en leur payant la totalité de leurs biens au prix de 1654 et d'en déduire £ 5.000 — de sorte qu'ils n'ont rien à recevoir et qu'ils devront évacuer la ville avant le 1^{er} novembre; le riche port du Connaught est donné à Liverpool et Gloucester qui n'en font rien — et c'est depuis lors que Galway est devenu la ville morte et ruineuse que nous voyons aujourd'hui. Les Kilkenny submittees, d'après les articles du 12 mai 1652, ont le droit de rester dans leur pays et d'y conserver un petit bien; le 12 avril 1655, les commissaires de Loughrea reçoivent l'ordre de les installer en Connaught. Les Irlandais papistes du Pale anglais du Sud-Est voient alterner les ordres de transplantation et les autorisations de rester au service des colons anglais; en 1659, leurs maîtres anglais obtiennent encore des autorisations pour les garder à leur service. Les protestants délinquants, qui peuvent se racheter par des amendes, opposent la force d'inertie et finissent par ne rien payer. Les « anciens habitants » des ports du Munster prouvent qu'ils n'ont pas participé à l'insurrection et qu'ils doivent donc rester sur leurs propriétés en en conservant les deux tiers; une commission spéciale siégeant à Mallow (22 juillet-29 septembre 1656) reconnaît leur droit sur ces deux tiers, mais dit qu'ils seront compensés par des terres en Connaught; et comme ils refusent de partir on finit par les transplanter dans les baronnies de Muskerry et de Barrymore (1).

« Qu'on la condamne ou qu'on la loue, dit J. M. Bonn, la politique de transplantation en Connaught était une œuvre gigantesque au point de vue purement administratif et elle était presque entièrement accomplie avant la fin de la République. » Le même auteur dit encore, d'après Hardinge, qu'au 1^{er} mai 1654, les commissaires de Loughrea avaient déjà en mains le

(1) Ces cas sont résumés d'après divers historiens et notamment d'après l'« Introduction to Documents » du recueil cité de DUNLOP. Parmi ces documents en ce qui concerne les autorisations de conserver des Irlandais dans le Pale du Sud-Est, cf. pour l'année 1655 les nos 621, 652, 679 et 739 et pour l'année 1656, le n° 836. Le n° 984 est une autorisation de cette sorte en date du 13 avril 1659.

cas de 43.308 transplantés, alors qu'ils n'eurent ensuite à connaître que de 902 cas nouveaux (1). Ces faits et ces chiffres, tout exacts qu'ils soient, pourraient facilement induire en erreur. En réalité, la transplantation ne put être rapidement conduite que grâce à l'abandon du principe de la répartition méthodique des Irlandais sur des terres choisies d'avance, de manière à les éloigner de leur pays d'origine; on prit le parti de les transplanter au hasard sur des territoires réduits à plusieurs reprises par l'attribution à l'armée des meilleures régions réservées d'abord aux Irlandais (2). Si 43.308 noms étaient déjà sur les listes de Loughrea le 1^{er} mai 1654, la plupart des inscrits n'avaient pas encore passé le Shannon et certains ne le franchirent jamais. Tout ce qu'on sait, c'est qu'au recensement de 1659 on dénombra en Connaught et en Clare 96.000 Irlandais dont la moitié y avaient été amenés au cours des cinq dernières années. Qu'étaient donnés les moyens du temps cela représente un effort considérable du gouvernement, on ne saurait le discuter; mais on n'en saurait non plus dire rien davantage.

Les résultats de l'ensemble des opérations de redistribution de la population irlandaise sont mis en évidence par un recensement fait en 1659. L'Irlande aurait alors compté 500.091 habitants, dont 317.830 Irlandais, soit 83.18 %. A l'ouest du Shannon (Connaught et Clare) la proportion d'Irlandais atteint 92.21 %. A l'est du fleuve, l'Irlande colonisée contient 80.29 % d'Irlandais, et ce pourcentage est au-dessous de la réalité pour le Leinster et le Munster, puisqu'il n'y a que 60.88 % d'Irlandais en Ulster (3).

Ainsi l'« œuvre administrative gigantesque » d'un gouvernement qui ne s'inquiétait ni de l'équité des plans, ni de l'humanité des moyens d'exécution, avait consisté à bouleverser un pays

(1) BONN, *Kolonisation*, II, 73 et 61.

(2) Cf. PRENDERGAST, Appendix I de la 1^{re} édition, reporté dans le texte de la 3^e édition, p. 146-164. Les instructions aux commissaires de Loughrea, du 17 juillet 1656, au § 3, annulent comme impraticable la règle ordonnant d'affecter certaines baronnies du Connaught aux originaires de chaque comté des trois autres provinces.

(3) Le Censu manuscrit de 1659, étudié par HARDINGE (*Census*, p. 317) aurait peut-être été fait, d'après cet auteur, à la suite des plaintes des colons causées par le retour de nombreux exilés, repassant le Shannon pour rentrer dans leurs villages d'origine. S'il en est ainsi, le Censu de 1659 ne montre pas combien d'Irlandais avaient été déportés, mais il atteste de la fragilité et du peu de durée des grandes opérations anti-économiques et anti-sociales entreprises par les gouvernements. Sur le *Census*, cf. infra, II, 205, n. 1.

de 500.000 âmes pour exiler ou déporter moins du dixième de sa population et pour en refouler à peu près autant dans une réserve indigène.

V

GÉOGRAPHIE DU SETTLEMENT LA RÉPARTITION DES TERRES

Plus encore que la redistribution de la population, la redistribution des terres était une entreprise immense. « A un partage aussi extraordinaire, aussi systématique d'un pays, on ne peut rien trouver d'analogue, dit Larcom, même dans l'installation d'une colonie moderne; et il n'est peut-être pas irrévérent de remarquer ici, à propos de l'importance de la carte d'un tel partage, qu'un auteur français traitant des cartes dans le *Mémorial Topographique et Militaire*, pense qu'il y a des indices d'un document semblable dans le partage de la Terre Sainte par Josué (I). »

Le partage des terres comprenait trois opérations : 1^o la répartition géographique des diverses catégories d'ayants droit; 2^o l'arpentage des terres confisquées; 3^o l'allotissement aux spéculateurs, soldats et créanciers des terres confisquées dans les régions à coloniser, et l'octroi des compensations aux Irlandais transplantés en Connaught et en Clare.

L'histoire de l'allotissement des terres et des querelles qu'il souleva d'une part entre les spéculateurs et l'armée, d'autre part entre les divers ayants droit militaires, exigerait à elle seule un ouvrage spécial; aussi bien n'importe-t-elle qu'assez peu à la géographie du Cromwellian Settlement. Au contraire, un résumé de la localisation des régions de colonisation, basée au moins en principe sur les textes de 1653, est une introduction nécessaire à l'étude du survey de l'Irlande.

Le principe de la répartition des terres, c'est que l'État peut disposer à son gré de toutes les terres confisquées, soit d'un peu plus de la moitié du sol de l'Irlande. Ces terres ne sont pas groupées dans une ou plusieurs régions géographiques ou adminis-

(1) LARCOM, p. 328.

LE PLAN DE COLONISATION
D'APRÈS L'ACT DU 26 SEPT. 1653. etc.



- | | | | |
|--|--|---|---|
|  | Zone de plantation militaire encerclant le Pale irlandais. |  | 11 comtés pour l'armée. |
|  | Limite des terres de Leitrim, Sligo et Mayo enlevées au Pale irlandais |  | 6 comtés pour la transplantation des Irlandais. |
|  | 10 comtés partagés entre l'armée et les spéculateurs. |  | 4 comtés à la disposition de l'État. |
|  | 1 comté réservé en cas d'insuffisance des 10 premiers comtés. | | |

tratives, mais entremêlées dans toute l'île avec les domaines non confisqués; elles représentent les deux tiers de la superficie de la province en Munster, environ la moitié en Leinster et en Connaught, le cinquième en Ulster (1). Cet éparpillement des domaines de colonisation va donc exiger de dresser le cadastre de l'Irlande tout entière.

Les terres confisquées sont divisées en quatre groupes principaux par l'Act du 26 septembre 1653 :

1^o Les dix comtés d'Antrim, Down, Armagh, Meath, West Meath, King's County, Queen's County, Tipperary, Limerick et Waterford, auxquels s'ajoute le comté de Louth pour le cas où les dix comtés seraient insuffisants pour les ayants droit aux terres de ces dix comtés. C'est la part des spéculateurs et de l'armée de Cromwell;

2^o Les quatre comtés de Dublin, Kildare, Carlow et Cork, qui restent à la disposition de l'État;

3^o Les cinq comtés du Connaught (Leitrim, Sligo, Mayo, Galway et Roscommon) et le comté de Clare, où seront installés les Irlandais astreints à résider à l'ouest du Shannon;

4^o Les onze comtés restants, savoir : Donegal, Londonderry, Tyrone, Fermanagh, Monaghan et Cavan en Ulster; Longford, Wicklow, Wexford et Kilkenny en Leinster; Kerry en Munster, pour les soldats, licenciés ou sur le point d'être licenciés, de l'armée d'Irlande, et comme supplément de terres pour l'armée.

Quelques réserves sont prévues sur ces grandes divisions :

1^o Les villes murées (walled towns), les ouvrages de fortification (castles, citadels, forts, bulworks, rampiers, block-houses or other places of defence) et les mines d'or et d'argent sont réservés à l'État;

2^o Une zone de sûreté d'une largeur maximum de 4 milles sur la côte du Connaught et du Clare, commençant au nord à 1 mille de la ville de Sligo, est affectée aux soldats licenciés. Aucun Irlandais ne pourra avoir de terres, ni dans cette zone, ni dans les villes et garnisons du Connaught et du Clare;

3^o Les baronnies d'Ardee, en Louth; Magherastephana et Clanawley en Fermanagh; Fermoy, Duhallow, Condons, Orrery,

(1) Ce sont les chiffres donnés par BONN, *Kolonisation*, II, 39 et 40.

Carbery, Kilmore, Kinalea et Kerrycurrihy en Cork, sont réservées à l'armée licenciée d'Irlande;

4^o Dans les baronnies d'Imokilly (comté de Cork) et de Castleknock (comté de Dublin) seront choisis des « endroits sûrs et convenant à leur résidence » pour les invalides, veuves et orphelins militaires à qui sont dues £ 150 au maximum;

5^o Les propriétés d'un juge de Munster, John Cook, dans la ville et dans les libertés de Waterford et dans le comté de Cork ne seront pas touchées par les stipulations de l'Act;

6^o Des terres, sans désignation spéciale de lieu, seront réservées à certains habitants de Gloucester (£ 10.000), à la ville de Liverpool (£ 15.000), et à Richard Nethowey, de Bristol (£ 500); le colonel John Hewson, gouverneur de Dublin, recevra son lot à proximité de cette ville.

La répartition des lots avait été commencée avant l'Act du 26 septembre 1653. Dans ses délibérations de l'hiver de 1651-1652, le Conseil de l'armée avait suggéré de réserver aux spéculateurs quatre groupes de comtés composés en grande partie des plus mauvaises terres d'Irlande (1). Le 9 juin 1653, l'armée avait décidé de se servir elle-même (2). Quelques jours plus tôt, le 1^{er} juin, les spéculateurs avaient obtenu un ordre du Conseil d'État pour la régularisation de leurs titres; cet ordre désignait dix comtés où ils recevraient des terres et fixait la valeur maximum des domaines à prendre dans chaque comté pour

(1) Cette répartition fut transmise au Conseil d'État dans une communication du 7 janvier 1652. Elle se présentait ainsi : (les chiffres qui suivent les noms des comtés sont l'évaluation en livres sterling des 1.000 acres de terre, faite le 21 novembre 1653 par le Conseil général de l'armée; les comtés de Connaught, sauf la partie du Sligo prélevée pour l'armée, n'avaient pas été évalués).

1^{er} groupe. — Limerick (1.100), Kerry (450), Clare, Galway.

2^e groupe. — Kilkenny (1.100), Wexford (900), Wicklow (600), Carlow (1.100).

3^e groupe. — Westmeath (900), Longford (600), Cavan (400), Monaghan (420).

4^e groupe. — Fermanagh (420), Donegal (400), Leitrim, Sligo (500).

En cas d'insuffisance de terres dans ces comtés, on aurait complété les lots en donnant des terres sur les parties adjacentes du Cork et du Mayo pour le 1^{er} groupe, du Queen's County et du King's County pour le second, du Fermanagh pour le troisième, du Mayo et du Cavan pour le quatrième. Ainsi, sur 16 comtés, 3 étaient dans le Connaught et le Clare dévastés, 6 valaient moins de £ 500 ou £ 500 les 1.000 acres, 4 de £ 600 à £ 900, et 3 valaient £ 1.100 les 1.000 acres. Aucun des 4 comtés estimés en 1653, £ 1.200 ou davantage les 1.000 acres ne faisait partie de ces groupes (Cf. supra p. 63, n. 2).

(2) Cf. infra, p. 67.

arriver au total de £ 360.000, chiffre de la créance des spéculateurs :

Munster	Waterford	£ 20.000	
	Limerick	30.000	
	Tipperary	60.000	£ 110.000
Leinster	Eastmeath	55.000	
	Westmeath	70.000	
	King's County	40.000	
	Queen's County	40.000	205.000
Ulster	Antrim	15.000	
	Down	15.000	
	Armagh	15.000	45.000
			£ 360.000

Le 20 juillet, un tirage au sort effectué à Grocers' Hall, suivant les instructions contenues dans l'ordre du 1^{er} juin, fixa pour chaque spéculateur le comté où il recevrait son lot.

L'Act du 26 septembre donna un barème de la valeur des terres, d'une manière fort sommaire : les 1.000 acres irlandaises seraient comptées pour £ 600 en Leinster, £ 450 en Munster et £ 200 en Ulster. Et il ordonna « de partager chacun des dix comtés, par baronnies, en deux moitiés, aussi également et impartialement que possible » une moitié pour les spéculateurs, une pour l'armée; un tirage au sort attribuerait à chaque partie la moitié qui lui revenait. Ce tirage effectué le 24 janvier 1654 au Grocers' Hall, divisa ainsi les comtés (1) :

TABEAU

(1) Les comtés ne furent pas partagés en deux blocs de baronnies; les baronnies de l'armée et des spéculateurs étaient presque partout entremêlées. Les noms de baronnies et divisions territoriales sont donnés avec l'orthographe moderne; pour ceux qui ont disparu, on a adopté l'orthographe la plus fréquente dans les cartes de Sir Wm Petty; ceux-ci sont précédés d'un *.

COMTÉS	BARONNIES	
	Armée	Spéculateurs
<i>Leinster.</i>		
East Meath.	Kells. Moyfenrath. Duleek. Dunboyne. Ratoath. 1/2 Fore.	Skreen. Navan. Morgallion. Deece. Lune. Slane.
West Meath.	Clonlonan. Moycáshel. Moygoish. Corkaree. Delvin. Farbill. * Birraconway (Territoires de) avec les terres adjacentes de Moydrum.	Kilkenny. Rathconrath. (1/2 Fore). Moyashel & Magheradernon. Fartullagh.
Queen's County.	* Upper Ossory. Ballyadams.	Stradbally. Cullenagh. Tinnahinch. Maryborough. Slievemargy.
King's County.	Philipstown. Ballycowan. Kilcoursey. Coolestown. Warrenstown. Clonlisk. Ballyboy.	Eglish. Garrycastle. Ballybritt. Geashill. Lusmagh (paroisse de).
<i>Munster.</i>		
Waterford.	Upperthird. Glenahiry. Gaultiere. Middlethird.	Decies. Coshmore & Coshbride. Waterford (libertés de).
Tipperary.	Kilnamanagh. * Kilnelong[urty] (territoire de). Upper Ormond. Lower Ormond. Owney & Arra. * Owney-Mulrian (?). Slievardagh & * Compsey.	Middlethird. Clanwilliam. Iffa & Offa. Eliogarty. Ikerrin. * Ileagh.

COMTÉS	BARONNIES	
	Armée	Spéculateurs.
Limerick.	Clanwilliam. Kilmallock. Smallcounty. Owne beg. Coshma. Coshlea. Limerick (cité & libé- tés de).	Connello. Coonagh. Pubblebrien. Kenry.
<i>Ulster.</i>		
Armagh.	Ørior. Fews.	Oneilland. Armagh. Tiranny.
Down.	Castlereagh. Lower Iveagh. Kinelarty. Dufferin.	Newry. Mourne. Ards. Lecale. Upper Iveagh.
Antrim.	Glenarm. Antrim. Toome. Kilconway. Cary.	Belfast. Dunluce. Massereene. Carrickfergus.

Pour assigner son lot à chaque spéculateur, dans le comté auquel il avait été affecté par la loterie du 20 juillet 1653, on divisa chaque baronnie en quatre parties, tantôt par deux lignes perpendiculaires nord-sud et est-ouest, tantôt par des parallèles soit nord-sud, soit est-ouest, tantôt par des diagonales. Dans les grandes baronnies, chaque quartier ainsi obtenu fut redivisé en quatre parties, suivant le même procédé (1). Chaque spéculateur tira au sort le quartier où il recevrait son lot à la loterie de janvier 1654. Mais quand il fallut trouver les lots sur le

(1) Cf. « The Humble Declaration and Petition of the Committee of Adventurers for Lands in Ireland, sitting att Grocers Hall, to His Excellency the Lord Deputy and Councill, and their Lordships of the Councillthere », en date du 17 septembre 1658. (*Hist. D. S.*, p. 236.)

terrain, comme la division en quartiers avait été faite d'une manière toute théorique, sans tenir compte de la quantité des terres confisquées, ni des terres « douteuses », certaines régions eurent des terres en excédent et d'autres ne suffirent pas à régler les créances auxquelles elles étaient affectées. Ce fut l'origine des réclamations des spéculateurs, et de leurs querelles avec l'armée à qui l'Act attribuait les excédents restant dans la moitié de chaque comté attribuée aux spéculateurs et qui ne voulait point voir ceux-ci empiéter sur les autres comtés ni même sur le Louth.

De son côté, le Conseil des Officiers, prévoyant que les terres attribuées à l'armée ne pourraient payer des arriérés dépassant 1.500.000 livres sterling (1), manifestait une audace croissante (2) et qui le servait assez bien. De 1654 à 1658, les ordres de répartitions de terres à l'armée sont si nombreux qu'on ne peut guère espérer les connaître tous. Les plus importants sont ceux du 10 janvier 1654 qui ajoutent aux onze baronnies de Louth, Fermanagh et Cork réservées aux troupes licenciées, six baronnies en Kilkenny, deux en Longford, deux en Sligo, sept en Cavan et deux autres en Fermanagh (3). Un peu plus tard, les comtés de Donegal, Leitrim, Longford et Wicklow sont désignés pour fournir les terres payant l'arriéré des garnisons du Munster qui ont passé au Parlement en 1649 (4); et l'allocation à l'armée du reste de ces comtés sera ordonné par des Additional Instructions du Lord Protector du 27 mars 1656. Entre temps, les comtés de Waterford, Meath, Westmeath, Kilkenny, Queen's County, Limerick, Kerry, Tipperary et Cork avaient été désignés pour donner satisfaction aux troupes licenciées en 1655. Pour cette répartition, l'armée, qui avait déjà, en novembre 1653, établi un barème de la valeur des terres par

(1) FITZMAURICE, p. 24.

(2) Cf. *supra*, p. 67, n.

(3) DUNLOP, 449 et 454. — Ces baronnies étaient : *en Kilkenny*, Shillelogher, Iverk, Ida, Ibercon, Knocktopher et Kells; *en Longford*, Rathcline et Shrulie; *en Sligo*, Tireragh et Carbury; *en Cavan*, Tullyhunco, Tullygarvey, Clankee, Clanmahon, Loughtee, Castlerahan; *en Fermanagh*, Clanawley, Magheraboy et Knockninny.

(4) C'est-à-dire aux garnisons royales du Munster qui, après la défaite d'Ormonde, défendirent la cause du Parlement. Cromwell avait donné l'ordre de préparer la liquidation de leur solde dans une lettre aux commissaires du Parlement en Irlande du 15 mars 1652. Cf. DUNLOP, 366.)

comtés (1) obtint que l'on se basât sur une évaluation par baronnies. Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que les officiers obtenaient aussi des terres, non seulement dans les comtés réservés à l'armée, mais dans ceux que l'État avait réservés pour lui-même (2) et pour les Irlandais transplantés à l'ouest du Shannon.

L'Act du 26 septembre 1653 réservait expressément aux Irlandais tout le Connaught et tout le Clare, « sauf les terres autour de Sligo et sur la côte de la mer », qui seront attribuées « aux troupes récemment licenciées ». L'Act fixait à un minimum de quatre milles la largeur de cette zone de sûreté, qui commençait au nord à un mille de la ville de Sligo. Un ordre du 21 juin 1654 y ajouta les îles de la mer et des loughs (3). Des instructions du 1^{er} mars 1655 montrent que la largeur de la zone côtière a été réduite à un mille (4). Mais on affecte au paiement des arriérés de soldes dus pour service en Irlande antérieurs au 5 juin 1649 (5), un mille de terres en bordure du Shannon, et le comté de Leitrim,

(1) Ce barème, daté du 21 novembre 1653 et que reproduit PRENDERGAST (p. 88), d'après une déclaration originale imprimée à Dublin en 1653, établit les prix suivants pour les 1.000 acres de terre :

LEINSTER			MUNSTER			ULSTER		
Wicklow	£	600	Cork	£	800	Antrim	£	520
Longford		600	Waterford		800	Armagh		460
King's Co		600	Tipperary		1.000	Tyrone		400
Wexford		900	Limerick		1.100	Fermanagh		420
Carlow	1.100		Kerry		450	Donegal		400
Kildare	1.300					Londonderry		450
Kilkenny	1.100					Cavan		400
Queen's Co		900				Monaghan		420
West Meath		900				Down		520
Meath	1.300							
Dublin	1.500							
Bar. d'Ardee (a)	1.200							

Baronnies de Sligo : £ 500.

(a) Dans le comté Louth, le reste du comté étant entièrement réservé aux spéculateurs.]

(2) Ces quatre comtés étaient évidemment destinés à des allotissements quand besoin serait, puisque dans l'Act même une partie du comté de Cork est déjà attribuée aux troupes licenciées.

(3) Instructions données au colonel Peter Stubbers, gouverneur de Galway, pour l'évacuation de certains habitants (DUNLOP, 510).

(4) Instructions pour William Rowe, Esq. et le capitaine Richard Kingdon, au sujet des sanctions à prendre dans les cas où les spéculateurs ne colonisent pas leurs lots. (DUNLOP, 614.) D'après Dunlop, ce W. Rowe était probablement « secretary to the Scottish and Irish Committees of the Council of State » et R. Kingdon était un négociant de Dublin (*Ibid.*, p. 422, n.) qui fut nommé le 17 novembre 1654 « Commissioner General of the Assessments and all other public revenues of Ireland » (*Ibid.*, 556).

(5) Instructions de Cromwell au Lord Deputy, 27 mars 1656, §§ 4 et 5 (DUNLOP, 804).

réservé depuis janvier 1654; et un ordre du 3^e mars 1656 parle d'une zone interdite de trois milles au bord de la mer et du Shannon (1). Le 17 juillet suivant, cette zone est réduite à un mille et les commissaires de la transplantation obtiennent l'autorisation d'établir des Irlandais sur certains points précédemment réservés du Mayo et du Iar-Connaught (2). C'est que les terres restant pour les Irlandais étaient devenues notoirement insuffisantes. Depuis trois ans, elles se rétrécissaient sans cesse. Le comté de Leitrim, réservé dès l'origine (3), sera attribué le 27 mars 1656 aux anciens soldats de l'armée d'Irlande (4). Dans le comté de Mayo, la baronnie de Tirawley leur est affectée le 27 décembre 1654 (5); un document du 24 juin 1656 dit que des Anglais ont été plantés dans les deux tiers du comté et qu'il ne convient pas d'établir des Irlandais dans l'autre tiers en raison de sa proximité de la mer (6), bien que le 27 mai précédent les commissaires de Loughrea eussent été invités à transplanter, dans trois baronnies du Mayo (Erris, Murrisk et Burrishoole), les Irlandais qu'on aurait pu avoir dessein d'établir en Leitrim, car ce comté aux nombreux bois, bogs et montagnes, offre trop de facilités naturelles de défense (7); enfin, le 17 juillet suivant, les commissaires sont autorisés — comme ils le demandent — à transplanter des Irlandais « dans le reste du comté de Sligo non encore assigné aux soldats, la baronnie de Tirawley dans le comté de Mayo exceptée (8) ». Ce texte obscur et les ordres contradictoires antérieurs, révèlent les difficultés que l'insuffisance des terres causait aux commissaires de la transplantation. Le 5 décembre 1655, le Conseil, après avoir entendu la Commission d'Athlone et plusieurs commissaires de Loughrea, avait déjà représenté à Fleetwood que les terres allaient manquer pour

(1) Cet ordre interdit de louer aux Irlandais des terres dans cette zone (DUNLOP, 796).

(2) Décisions prises sur la proposition des commissaires de Loughrea (DUNLOP, 846); mais le même document réserve divers domaines du Connaught, pour « His Highness and the State ».

(3) Instructions aux commissaires de la transplantation, en date du 6 janvier 1654, § 9 (DUNLOP, 446).

(4) Instructions de Cromwell au Lord Deputy, 27 mars 1656, § 4 (DUNLOP, 804).

(5) Ordres donnés aux commissaires de Loughrea, § 1 (DUNLOP, 589).

(6) Ordre au Surveyor General of lands et aux commissaires de Loughrea (DUNLOP, 842).

(7) Lettre de T. Herbert, clerk of the Council, aux commissaires de Loughrea (DUNLOP, 832).

(8) DUNLOP, 846, § 5.

installer les transplantés. Le 17 juillet 1656, il faut renoncer à répartir méthodiquement les Irlandais de chaque comté des trois provinces dans une baronnie correspondante à l'ouest du Shannon (1). Le 22 juillet 1657, le Conseil d'Irlande écrit au Lord Protector que « les commissaires de Loughrea n'ont plus de terres à donner aux transplantés, ou que ce sont des terres si éloignées ou si stériles qu'elles n'ont pour eux que peu ou point de valeur (2) ». Du Connaught et du Clare (moins les zones de sûreté) attribués aux Irlandais, ceux-ci ne reçurent en réalité que le Clare, le Galway, le Roscommon, les moins bonnes terres du Mayo et quelques rogatons en Sligo.

L'attribution aux invalides, veuves et orphelins militaires de terres dans les baronnies paisibles d'Imokilly en Cork et de Castleknock dans le comté de Dublin donna de piètres résultats. Le Lord Deputy proposa, le 25 octobre 1654, de vendre les terres confisquées de ces baronnies et d'employer le produit à payer en argent les arriérés de soldes dus à ces impotents, à ces vieilles femmes et à ces enfants trop pauvres pour mettre en valeur des lots d'ailleurs trop petits pour être profitables; et des instructions reçues le 11 juillet 1655 autorisent ce paiement en argent (3). Pourtant on continua à payer en terres au moins certains des intéressés; mais le nom d'Imokilly sera accompagné dans les actes de ceux de la baronnie Balrothery (au lieu de Castleknock) et plus tard de ceux de Balrothery et de Coolock. Le 24 juin 1656, on trouve encore un ordre assignant aux retardataires le 1^{er} mai 1657 comme dernière limite pour présenter leurs titres.

Les concessions à des habitants de Gloucester et à la ville de Liverpool furent un échec complet. Le Conseil proposa, dans une lettre du 7 avril 1657, au secrétaire Thurloe, de payer, faute de terres disponibles, les £ 10.000 que l'Act allouait aux gens de Gloucester en immeubles dans la ville de Galway; le 9 mars

(1) Ordre aux commissaires de Loughrea (DUNLOP, 846).

(2) DUNLOP, 947.

(3) Lettre du Lord Deputy au Lord Protector (DUNLOP, 545) et Additional Instructions de H. Lawrence (president of the Council) au Lord Deputy and Council (*Ibid.*, 683, I, § 6).

(4) Pour l'attribution de terres dans le comté de Dublin, la baronnie Balrothery est seule désignée dans un ordre du 30 mars 1655 (DUNLOP, 636); on trouve Balrothery et Coolock dans les Additional Instructions du 11 juillet 1655 et dans un ordre du 5 août suivant (*Ibid.*, 718).

1658, le Lord Deputy écrivait au Lord Protector qu'il ne restait plus de terres en Wicklow pour payer les £ 10.000 accordées par l'Act à la ville de Liverpool, et suggérait de régler cette dette par la concession d'immeubles dans la ville de Galway. Les deux propositions furent approuvées par le gouvernement. Dans une lettre du 7 juillet 1658, le Lord Deputy demande aux habitants de Gloucester d'avoir une conférence avec ceux de Liverpool « pour aviser ensemble au moyen de coloniser, améliorer et faire revivre cette ville (de Galway) par l'industrie locale et le commerce extérieur ». Galway tombait en ruines; ceux de Gloucester avaient eu leurs immeubles pour six fois le prix du loyer, ceux de Liverpool pour dix fois. Mais les deux villes anglaises ne s'intéressèrent pas plus l'une que l'autre au présent que leur faisait l'État; et le grand port atlantique « le mieux situé et le plus considérable des trois royaumes, Londres excepté (1) » resta une ville morte.

La statistique de la propriété foncière que dresse Petty au premier chapitre de son *Anatomie Politique* montre que sur 7.500.000 acres irlandaises de terres cultivables, 2 millions restèrent aux descendants des colons d'Elisabeth et de Jacques 1^{er} et que 5.500.000 furent confisqués et redistribués par la République. A s'en tenir à ces chiffres, on a l'impression que le Cromwellian Settlement fut un succès complet, même si l'on se souvient des scandales qui marquèrent la redistribution des terres. En 1656, la part de l'armée était fixée (2); le 1^{er} mai 1659, tous les spéculateurs étaient en possession de leurs lots. La propriété foncière et l'ordre économique irlandais étaient détruits. Mais le dernier mot n'en reste pas moins à Gookin : « Il est facile de bouleverser un pays; il n'est pas aisé de le réorganiser. »

La colonisation cromwellienne avait pour but de diviser l'Irlande en trois zones : au sud-est une colonie de peuplement purement britannique, entre la mer, la Barrow et la Boyne;

(1) Ce sont les termes mêmes employés par le Conseil dans sa communication du 7 avril 1657 au secrétaire Thurloe. (DUNLOP, 939.) Les deux autres documents portent dans le même recueil les nos 958 et 969.

(2) Le 9 mai 1656, les terres attribuées à l'armée lui furent remises en bloc (sauf celles des comtés Wicklow, Longford et Donegal), pour la valeur résultant du survey du D^r Win Petty. Le gouvernement se débarrassait ainsi des interminables récriminations du Conseil des officiers (DUNLOP, 827).

du nord au sud, tout le centre de l'île aurait été colonie d'exploitation et si possible de peuplement; à l'ouest, les comtés limités par le Shannon et l'Océan devenaient une réserve indigène entourée d'une zone de surveillance colonisée militairement.

Dans la réalité, le projet de Pale britannique du Sud-Est fut abandonné avant qu'on eût même tenté de le mettre à exécution. Une partie de la réserve irlandaise en Connaught fut donnée à des soldats. Et surtout la plupart des Irlandais restèrent dans les trois autres provinces; six spéculateurs seulement s'établirent, dit-on, (1) en Irlande; et des textes nombreux attestent de la répugnance des soldats à coloniser, le plus grand nombre vendant à vil prix leurs titres de propriété, que leurs officiers rachetaient pour presque rien. La propriété paysanne irlandaise ne fut donc pas remplacée par une propriété paysanne britannique. La classe des petits propriétaires exploitants, qui donne à un pays sa force et à l'ordre social sa stabilité, en voie de disparition dès le début du xvii^e siècle, disparut complètement (2). La lutte agraire allait pendant deux siècles et demi se superposer à l'éternelle lutte pour l'indépendance : ce fut tout le résultat du plus énergique, du plus brutal effort qu'on ait jamais fait pour répartir une population et distribuer la propriété foncière d'un pays suivant la volonté d'un gouvernement.

(1) BUTLER, *Confiscation*, p. 163.

(2) Cf. G. O'BRIEN, *Ec. hist. Ir. 17th cent.*, p. 20.

LIVRE II

L'ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE DE L'IRLANDE AVANT LE DOCTEUR PETTY

CHAPITRE I

LA CARTE D'IRLANDE AVANT LE DOCTEUR PETTY

I

[LE MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE

Du dessin de la carte ptoléméenne du II^e siècle à son exhumation vers la fin du xv^e, les portulans donnent les seules représentations cartographiques de l'Irlande basées sur une observation directe. Les auteurs gael^s n'ont pas illustré du moindre croquis leur poèmes topographiques, ni le *Dinnseanchas* (1). Pour les Arabes — dont les cartes ont été exagérément louées — même pour Edrisi, Ghazîrat Birlânda est le nom d'une île de forme inconnue dans un archipel où les navigateurs d'Orient n'avaient point abordé (2). Quant aux moines du Moyen Age, leur méthode consistant à inventer une image du monde d'après

(1) Cf. plus loin, p. 127.

(2) D'après NORDENSKIÖLD la carte d'Edrisi (1154 A. D.), la seule carte arabe supérieure à celles des moines du Moyen Age, « n'est évidemment rien de plus qu'une carte européenne avec des inscriptions arabes ». (*Periplus*, p. 14.) Dans cette carte, l'Irlande est une sorte de croissant aux pointes tournées vers le S.-W. et le N.-E., et on y a marqué trois déserts.

les textes des Écritures et des Anciens rendait impossible toute cartographie véritable (1). Mais cette méthode était si bien dans l'esprit d'un temps à qui le livre, comme un écran, cachait l'univers, qu'un certain scribe trouva tout naturel de dresser une carte des Îles Britanniques d'après une description contemporaine, comme on dressait, d'après la Bible, des cartes du monde. Ce copiste de la première moitié du XIII^e siècle (peut-être écrivait-il à l'heure même où Richard de Haldingham traçait la carte de Hereford) illustra un manuscrit de Giraud le Cambrien d'« une Britannia en forme de carotte et d'une Hibernia à peu près pareille à un sablier (2) ». Ce n'était pas une fantaisie, mais une interprétation graphique de ces lignes de la *Topographie* : « La forme de l'Irlande est beaucoup plus arrondie que celle de la Grande-Bretagne; mais, plus étroite en son milieu, elle s'élargit vers les extrémités, tandis que la Grande-Bretagne est plus oblongue et étroite (3). »

Autant est mince l'intérêt des quadrilatères des anciens moines, du croissant d'Edrisi et du sablier du copiste de Giraud, autant sont dignes d'étude les dessins des portulans, même avant qu'ils présentent un contour reconnaissable de l'Irlande. Recueils d'observations de première main, dans leurs ensembles les plus déformés, on trouve encore des détails exacts — non sur l'intérieur dont les marins ont seulement entendu rapporter quelques faits qu'ils n'ont point contrôlés, mais sur les côtes où ils ont navigué. Les îles de la mer, les caps et les baies, les rochers, les ports — au moins ce qu'ils en ont vu — sont inscrits avec soin, parfois avec précision. Malheureusement beaucoup d'auteurs de portulans n'ont aucun sentiment de la forme ni des proportions du pays dont ils tracent si bien quelques détails de la silhouette. Les noms, ils les prennent au son, et pour les écrire cèdent à la tendance naturelle aux hommes de donner aux noms étrangers une graphie en harmonie avec celle des mots de leur propre langage; ainsi, les marins méditerranéens font de Dun Dealgan : dandul, dondri, dondazo ou dundal, comme les Anglais

(1) Par exemple, les cartes de Beatus (776), de Saint Sever (XI^e siècle) de Richard de Haldingham (première moitié du XIII^e siècle, suivant VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Hist. Géo.*, p. 287).

(2) WESTROPP, *Italian Maps*, p. 365.

(3) GIRALDUS CAMBRENSIS, *Topographia Hiberniae*, 1^{re} partie, ch. III.

en avaient fait Dundalk. Au delà d'un certain degré de déformation — souvent franchi dans les portulans — il faut renoncer à identifier un nom de lieu, surtout — et cela n'est pas très rare — quand il est incorrectement situé.

La plus ancienne image de l'Irlande que donnent les portulans (1) est celle dont les caractéristiques sont si nettement accusées dans la carte du Vénitien Jacobus Giroladis en 1426. C'est une déformation que présentent déjà les cartes du xiv^e siècle (Dalaorta, 1325; Dulcert, 1339; les frères Pizigani, 1367), qui prévaut pendant plus de cent ans et qu'en plein xvi^e siècle des fabricants de cartes, comme l'auteur du Ptolémée Argentin (1513), voire un artiste comme Georgius Calapoda (1552) reproduiront encore, alors que des cartes beaucoup plus parfaites sont déjà nombreuses. Dans ce plus ancien type de portulans et de cartes, la partie septentrionale de l'Irlande, surtout à l'ouest, est hypertrophiée jusqu'à donner à l'île l'aspect du profil d'un crâne; c'est la partie de l'Irlande que l'on connaît alors le moins, et par un penchant bien humain on s'exagère l'importance de ce qu'on n'a fait qu'entrevoir. La côte Sud va de « Drossi » (Dursey Island, Bear haven) à Hook Head où elle tourne brusquement vers le nord; mais sa direction générale du S.-W. au N.-E. est indiquée. Dans l'ouest les îles « Triconel » (îles de la côte du Donegal) (2) sont refoulées vers le sud jusqu'au parallèle de Drogheda. Nulle trace des loughs Foyle et Swilly, des baies de Donegal et de Galway, de l'estuaire du Shannon, des découpures du S.-W. Mais Clew bay à l'ouest et Waterford harbour au sud-est sont poussés si avant dans les terres qu'ils se rejoignent presque et que l'inscription « Gataforda » (Waterford) pourrait aussi bien désigner une ville au fond de Clew bay.

Dans le second type de portulans, l'Irlande se reconnaît au premier coup d'œil, quoique de son ovale trop régulier, trop allongé — cet étirement de l'île dans le sens nord-sud sera reproduit pendant un siècle et demi — ne se dégagent pas encore nettement les péninsules déliées du S.-W. et la puissante avancée du Connaught. La carte de 1450, conservée à la Bibliothèque d'Upsal, la carte catalane de 1480, sont les premières de ce type

(1) Les portulans décrits ici le sont d'après les reproductions de JOMARD (*Monuments*) et de NORDENSKIÖLD (*Facsimile et Periplus*).

(2) WESTROPP, *Italian maps*, p. 426.

auxquelles se rattachent, sans les égarer, celles de Juan de la Cosa (1500), de Diego Ribero (1529) — et, en les améliorant, la mappemonde dite de Henri II (1), les cartes de Baptiste Agnesi (1544) ainsi que les trois cartes dont les Irlande sont si semblables de Diego Homen (1569), Domingo Olives (1568) et V. D. Voltius (1593) (2).

Vers la seconde moitié du xv^e siècle, le jour semble proche où une carte d'Irlande acceptée par tous, exacte, moderne, pourra être basée sur les portulans, en attendant l'exploration topographique de l'île. Malheureusement, pendant plus d'un siècle vont se multiplier des cartes fantaisistes et si variées dans leur fantaisie qu'on ne supposerait pas, n'étaient les inscriptions, qu'elles représentent un même pays et que ce pays est l'Irlande. C'est que Ptolémée vient de reparaître, qui va retarder la collaboration des navigateurs et des hommes d'étude. Car « pour la plupart des savants du xv^e siècle, il était incapable d'erreur. Il régnait en maître sur la géographie, comme Aristote avait régné sur la philosophie. De là, pour le monde ancien, un perpétuel malentendu entre les savants, esclaves de la science grecque, et les marins, libres de toute influence. Il y a lutte entre la tradition et l'expérience, entre l'esprit du Moyen Age et l'esprit moderne, et le malentendu ne disparaîtra que lorsque les savants se résoudront à vérifier les observations de Ptolémée, c'est-à-dire à recourir eux aussi à l'expérience (3). »

Les cartes dressées par Claudius Ptolémée vers 140 de notre ère étaient restées inconnues de l'Occident pendant douze siècles. Vers 1400, on avait commencé à les copier avec leur texte grec (4). Vers 1410, Giacomo d'Angelo da Scarperia avait traduit en latin la *Géographie* qui fut l'un des premiers ouvrages diffusés par l'imprimerie (5). Bientôt on grava les cartes vulgarisant une représentation de l'Irlande inférieure à celle des portulans — une île massive, quadrangulaire, où une bonne

(1) Cf. plus bas, p. 98

(2) Cf. NORDENSKIÖLD, *Periplus*, passim.

(3) GALLOIS, *Géo. All. Ren.*, p. XIV.

(4) D'après le catalogue du British Museum, la copie avec inscriptions grecques de la carte des Iles Britanniques (Burney Ms, 111) daterait de l'an 1400 environ, et la copie avec inscriptions latines de la carte du monde (Harleian Ms, 7182) aurait été faite vers l'année 1470. C'est sur la carte à inscriptions grecques que sont basées les observations suivantes.

(5) Cf. GALLOIS, *Géo. All. Ren.*, p. 15 et 16.

douzaine de courts fleuves côtiers coulent en ligne droite vers la mer; pour la lettre : d'antiques noms de tribus, de villes et de fleuves à peine reconnaissables sous un costume grec, ou pis encore grec latinisé. Ce fut la source d'une foule de « Ptolémée revu et augmenté » qui, au ^{xv}^e et au ^{xvi}^e siècles répandirent en Europe « des cartes d'une gauche inexactitude, où l'Irlande prend une forme de poire ou de fuseau, et où les noms sont corrompus au point d'être méconnaissables (1) ». Et il en résulta une évolution que l'on pourrait appeler « pseudo-ptoléméenne » de la représentation de l'Irlande, un recul prodigieux qui devait aboutir, au matin des temps modernes, alors que la cartographie scientifique s'annonce déjà de toutes parts, à des cartes qui ne valaient guère mieux que les plus pitoyables imaginations médiévales.

Cependant, les bons cartographes ne se laissèrent pas réduire au rôle de copistes maladroits de Ptolémée. L'influence du géographe alexandrin sur la cartographie italienne du ^{xv}^e siècle, « ne fut pendant longtemps ni aussi considérable, ni aussi exclusive qu'on pourrait le croire. Les Italiens se montrèrent respectueux, mais défiants : ils accueillirent les cartes de Ptolémée comme un incomparable monument scientifique, mais ils restèrent fidèles au trait de leurs marins (2) ». Plusieurs cartes italiennes de l'Irlande témoignent de cet état d'esprit. Si Francisco Berlinghieri, en 1478, copie sans l'améliorer la carte de Ptolémée, en 1513 le Ptolémée argentin (qui, au moins en ce qui regarde l'Irlande, n'a de l'Alexandrin que le nom) se base sur les portulans du type ancien, tandis qu'en 1544, Baptiste Agnesi travaille d'après les portulans plus récents du type de la carte d'Upsal.

Les géographes alsaciens-lorrains et allemands de la même époque n'ont pas fait plus que d'indiquer l'Irlande dans leurs cartes générales d'après des documents de seconde main dont ils n'ont pas dû vérifier l'exactitude. En 1492, dans la mappe-monde de Martin Béheim, la moitié Sud de l'Irlande est un bloc sans découpures littorales, tandis que le Nord se compose de trois presque îles (3) : Waldseemüller, en 1507, allonge l'Irlande sur sept degrés du nord au sud et lui ajoute au sud-ouest. —

(1) WESTROPP, *Italian Maps*, p. 367.

(2) GALLOIS, *Géo. All. Ren.*, p. 16.

(3) JOMARD, *Monuments*, pl. XV, 1.

comme certaines cartes ptoléméennes (1) — une sorte d'appendice dirigé à peu près d'est en ouest (2). Quelques années plus tard, l'un des globes de Schoener en fait un trapèze de superficie presque égale à celle de la Grande-Bretagne, tandis qu'un autre la réduit aux proportions d'un îlot ovale au N.-W. de la grande île (3). Dans la *Cosmographie* de Munster, l'Irlande est presque aussi longue, mais beaucoup plus étroite que la Grande-Bretagne (4).

La différence de qualité est extraordinaire entre ces mauvaises cartes allemandes et deux cartes un peu plus récentes : la mappemonde dite de Henri II et la carte des Iles Britanniques de Mercator (5). La première daterait, en réalité, de 1542, c'est-à-dire qu'elle serait de cinq ans antérieure à l'avènement du roi dont on lui donne le nom; la seconde est de 1564. A n'en pas douter, l'une et l'autre sont basées sur des portulans du type d'Upsal, améliorés en plusieurs points. Celle de Mercator, dessinée par un de ses amis anglais, témoigne d'une certaine connaissance de l'intérieur du pays et débarrasse les noms irlandais des masques méditerranéens que leur avaient mis Ptolémée et les marins de l'Europe Méridionale. On a pour la première fois l'impression de trouver des cartes modernes de l'Irlande.

Ainsi, le xvi^e siècle a publié, presque simultanément, des cartes qu'on croirait séparées par un siècle d'études et de progrès géographiques. Les recueils de Lafreri témoignent d'une incertitude surprenante sur la valeur relative de ces cartes. Graveur, éditeur et aussi et plus simplement marchand de cartes géographiques, Lafreri, dans la dernière partie du xvi^e siècle, a réuni, en volumes, des cartes des provenances les plus variées, sans même prendre soin que tous ces recueils fussent semblablement composés (6). On peut croire qu'il s'efforça d'y placer les meil-

(1) Carte publiée à Rome en 1490, reproduite dans WESTROPP, *Italian Maps*, p. 367.

(2) GALLOIS, *Géo. All. Ren.*, pl. II.

(3) *Ibid.*, pl. IV et V, et p. 80. — Le premier de ces globes est celui de la Bibliothèque Nationale de Paris, et le second celui de Francfort.

(4) *Ibid.*, pl. IV.

(5) Reproduit par JOMARD, *Monuments*. La mappemonde peinte sur parchemin d'après la tradition, par ordre de Henri II (pl. XIX), c'est-à-dire entre 1547 et 1559, daterait, selon JOMARD, de 1542. Pour celle de Mercator (1564) cf. plus bas, p. 105 et 114.

(6) Antoine ou Antonio Lafreri était un artiste français qui fonda, avec son oncle Duchet, un atelier de gravure sur cuivre à Rome, en 1540. (NORDENSKIÖLD, *Facsimile*, p. 118). Ses atlas contiennent des cartes gravées par lui, mais beaucoup d'autres d'artistes et d'éditeurs différents. Mr. E. HEAWOOD, le bibliothécaire de la Royal Geographical Society, a constaté, en étudiant les filigranes de ces cartes que sur dix filigranes de cartes dessinées et

leures cartes de son temps; mais il n'est pas interdit de supposer qu'il écoula aussi par le moyen de tels atlas des invendus et des « rossignols » de ses stocks.

Dans le volume de la Bibliothèque Nationale (Ge DD, 655) qui commence par la page de titre de l'atlas de Lafreri, l'Irlande paraît cinq fois : deux fois dans des cartes d'Europe, deux fois dans des cartes des Îles Britanniques et une fois dans une carte spéciale.

La première carte d'Europe, de 1572, imprimée par Lafreri lui-même, ne donne que des côtes et des noms situés sur les côtes; dressée d'après des portulans du type d'Upsal, la carte d'Irlande y est inférieure à celle de Henri II; la deuxième, de Paolo Forlani, est assez inexacte — mais on a tenté d'écrire correctement les noms anglicisés.

La carte spéciale d'Irlande à grande échelle intitulée : *Hibernia nunc Irlant*, sans lieu, date ni signature, est un des cinq types connus d'une curieuse famille italienne de cartes d'Irlande gravées probablement entre 1565 et 1575. Elle révèle certaines indications de marins plus familiers avec la côte occidentale qu'avec l'orientale. Une trentaine de fleuves dont les cours sont parfois reconnaissables, et des « chaînes » de montagnes où l'on retrouve celles du Munster au nord de la Blackwater et, plus vaguement, celles de l'Ulster, meublent l'intérieur du pays. L'aspect général de l'île serait assez bien rendu si son axe N.-S. n'était incliné dans une direction N.-E.—S.-W., de telle sorte que Dublin occupe le coin S.-E., à la place de Wexford et que tous les points de la côte occidentale sont beaucoup trop au nord par rapport à ceux de la côte orientale. Mais si l'on redresse la carte en lui faisant décrire de droite à gauche un angle d'environ 20°, tout rentre dans l'ordre et l'on a devant les yeux une Irlande toute semblable à celle de la mappemonde du Mercator de 1655; et l'on s'explique en même temps que l'origine

gravées à Venise, trois seulement sont romains et la plupart des autres vénitiens; et il en a déduit que « Lafreri a dû simplement réunir en un volume (auquel il ajouta une page de titre) des cartes qui étaient dans son stock ou qui y furent spécialement choisies par ses clients. » (*Watermarks*, p. 396.) Cette hypothèse s'accorde bien avec le fait que la liste soigneusement dressée par NORDENSKIÖLD (*Facsimile*, p. 118) des cartes de l'atlas de Lafreri ne correspond pas à la composition de l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale GeDD, 655, lequel commence bien par la page de titre de Lafreri (titre sans nom d'auteur comme on sait) et moins encore à celle du recueil GeDD, 628, catalogué comme un atlas de Savoie et Piémont, mais qui a une composition fort voisine de celle des atlas de Lafreri.

d'un type en apparence si singulier, la raison pour laquelle les coordonnées géographiques soigneusement indiquées dans les cadres sont dénuées de toute signification (1). Cette carte ne figure pas dans le catalogue de Nordenskiöld, tandis qu'elle se trouve dans deux collections de la Bibliothèque Nationale (2) dont l'une pourrait être un recueil de Lafreri.

Les deux cartes de l'archipel britannique de l'atlas de Lafreri à la Nationale sont celles de George Lily dont l'Irlande quadrangulaire nous reporte au Moyen Age et qu'on étudiera plus loin. Or, cette Irlande est précisément du type de la carte à grande échelle que Nordenskiöld catalogue sous le n° 13 dans l'atlas de Lafreri : *Hibernia sive Irlanda insula maxima inter Britanniam et Hispaniam sita, longitudine mill. 260, in regiones quatuor dividitur, habet miram coeli temperiem, epicospatus 50, nihil venenatum gignit, gens moribus incultior, bello, latrociniis et musica gaudent* (3). La carte est orientée le sud en haut et les noms des points cardinaux sont donnés en italien. L'île s'inscrit dans un trapèze de 25 cm. de hauteur (du nord au sud), la petite base (côte Sud) ayant 8 cm. et la grande (renflement un peu au sud de la côte Nord) 15 cm. Aucune articulation littorale n'est marquée, sauf Clew Bay. On peut retrouver, avec beaucoup de bonne volonté, des montagnes réelles dans les monticules dessinés un peu partout; des forêts aussi sont représentées, et des fleuves qu'on ne peut identifier que par les inscriptions; le lough Foyle devient un lac triangulaire intérieur sur le cours d'une rivière dont la source est dans des montagnes proches de Galway.

(1) M. ANDREWS estime antérieure à 1566 la plus ancienne de ces cartes, une carte vénitienne pour qui le catalogue du British Museum propose 1570. Celle de PORRO fut publiée par PORCACCHI dans l'*Isole piu famose del Mondo*, en 1572 à Venise. L'historien de la carte d'Irlande explique ainsi la déviation de l'axe N.-S. dans ces cartes : « La carte de Mercator fut construite en projection conique, l'Irlande occupant l'extrême ouest de la feuille où les méridiens font un angle d'environ 20° avec la perpendiculaire. Le copiste n'a pas fait attention à l'orientation correcte, mais a tracé l'Irlande dans la position oblique qu'elle occupe dans l'original, et a ensuite entouré sa carte d'échelles de latitude et de longitude exactement horizontales et verticales. » (p. 20.)

(2) GeDD, 628; carte 85. La Bibliothèque Nationale en possède maintenant un troisième exemplaire dans les collections de d'Anville (portefeuille XLV, n° 2612). Le British Museum, outre une carte exactement semblable, en a une autre qui n'en diffère que par l'indication de la date : 1565 et par l'inscription : « Venetiis aeneis formis Bolognini Zalterii. Anno MDLXVI. » (Recueil : *Italian Maps of the XVIIth Century*; C. 7. e. 1.)

(3) Ce titre même reproduit l'erreur des anciens qui croyaient l'Irlande située entre la Grande-Bretagne et l'Espagne. (Cf. supra, p. 4 et ANDREWS, p. 19 et pl. III.)

La présence de telles cartes dans un atlas de la fin du xvi^e siècle témoigne de l'insouciance sinon de l'ignorance des faiseurs d'atlas ou plutôt des marchands de cartes de ce temps. Mais les cartographes britanniques tentent déjà de procéder à la reconnaissance topographique de l'Irlande.

II

PREMIERS ESSAIS BRITANNIQUES AU XVI^e SIÈCLE

La plus ancienne carte britannique d'Irlande, qui est aussi la plus ancienne carte dessinée, non d'après des portulans ou des cartes antérieures, mais semble-t-il d'après des observations directes ou des documents de première main, est une esquisse que le catalogue du British Museum décrit ainsi :

« Carte en couleurs de l'Irlande, laquelle est représentée de forme quadrangulaire, très grossièrement dessinée sur parchemin, avec des bâtiments pour marquer les emplacements des lieux principaux, exécutée au temps de Henri VIII. 2 pieds 2 pouces sur 1 pied 7 pouces. (Cott. Aug. I, II, 21) (1). »

Ce parchemin a, comme on disait autrefois, subi les injures du temps; les couleurs ont pâli; une partie des inscriptions, qui ne durent jamais être bien nettes, sont devenues presque illisibles; néanmoins, il est facile de se rendre compte de ce que fut cet essai cartographique.

L'Irlande y est représentée comme un rectangle allongé du nord au sud. Les trois ou quatre comtés du Pale de 1494 occupent une place si exagérée qu'un inconnu — vers le xviii^e siècle, à en juger par l'écriture — a écrit au verso du parchemin : « Some part of Ireland »; de fait, à première vue on peut douter que ce soit là un tracé de l'île tout entière. La côte orientale commence au sud au havre de Waterford; Dublin en marque le milieu; et elle se termine au nord à Drogheda — de sorte que la baie de Carlingford occupe la place du lough Foyle, tandis

(1) *Cat. Ms. Maps Brit. Mus.*, II, 364. — Les dimensions de cette carte sont de 66 × 48 cm. M. ANDREWS la croit antérieure à 1538 (p. 21).

que le lough Swilly marque le coin N.-W. de l'île — aussi proche de Dundalk que le sont les Skerries de Dublin. La côte occidentale se dirige droit au sud, pour se terminer à l'estuaire du Shannon et à Limerick, sans autre indication que celle de la ville de Galway. Sur toute la moitié nord de la côte Est, les îles de Dalkey, « Irland's Ey », Lambay et Skerrie, démesurément agrandies, forment un rempart presque ininterrompu. A l'intérieur, la courbe de la Liffey et la direction générale de la Boyne, sont assez bien indiquées —, mais la Liffey est un fleuve immense et la Boyne prend sa source non loin de Galway pour se jeter dans la mer au coin Nord-Est de l'île que marque d'ailleurs Drogheda.

Tandis que l'imagination des marins exagérait dans les portulans les côtes inconnues, le loyalisme du sujet de Henri VIII développait indéfiniment le domaine royal, et au temps même que le Pale apétissait sur le terrain, sa carte l'étendait à presque toute l'Irlande. Au reste, pour ce Pale, l'auteur avait quelques renseignements exacts; mais au delà, il ne connaissait presque rien et ne pouvait situer correctement que le port — encore considérable en ce temps — de Galway.

L'appréciation du catalogue du British Museum n'est pas trop sévère. Cette carte de la première moitié du xvi^e siècle — à peine plus ancienne que la mappemonde de Henri II — n'est qu'une très grossière esquisse; et c'est seulement parce qu'elle fut dessinée sur une matière telle que le parchemin qu'on hésite à penser que son auteur ait visé à faire plus qu'un croquis (1). Mais, si grossière soit-elle, cette première carte britannique de l'Irlande est loin de n'offrir aucun intérêt. Elle nous apprend comment un contemporain de Henri VIII qui s'intéressait à l'Irlande, mais qui ignorait Ptolémée, les portulans et l'art de faire une carte, imaginait la figure de l'île des Gaels. Car il est bien évident qu'il a « imaginé » l'Irlande d'après des

(2) M. ANDREWS qui croit cette carte antérieure à 1538, y voit un essai de carte routière, et cela expliquerait — me semble-t-il — que ce croquis, destiné à être emporté en expédition, ait été dessiné sur parchemin. L'auteur de la *Map of Ireland* a en effet remarqué, le premier de tous les historiens de la cartographie, l'indication de trois routes partant de Dublin : « 1^o La route du Nord vers Drogheda, par Swords et Balbriggan; 2^o une route vers l'ouest passant la Boyne et continuant par Trim et Athboy jusqu'à Delvin; 3^o la route Sud par Naas, traversant la Liffey à Kilcullen, et continuant par Castledermot et Carlow vers Leighlinbridge où elle traverse la Barrow » (p. 22).

récits ou d'après ses propres souvenirs, comme le scribe du XIII^e siècle avait imaginé les Iles Britanniques d'après trois lignes du Cambrien. Peut-être avait-il été en Irlande; à tout le moins, il avait pu rencontrer en Angleterre des voyageurs, des fonctionnaires, des soldats qui, comme beaucoup de ces gens et à cette époque, avaient parcouru le Pale ou abordé dans les ports assez nombreux marqués sur sa carte. D'après leurs récits, il traça son esquisse et si, en apparence, sa méthode fut celle du Moyen Age, en réalité, son esprit était celui des explorateurs modernes complétant par des renseignements verbaux les détails de quelques terres inaccessibles (1). Bien qu'on ne doive pas s'exagérer l'importance d'une pauvre ébauche maladroite jusqu'au ridicule, on ne peut s'empêcher de considérer comme le premier essai d'une carte moderne d'Irlande cette esquisse qui, manifestement, ne doit rien à la cartographie inutile et mort-née des copistes ptoléméens.

Or, par un contraste dû au hasard, mais singulier, peu de temps après qu'eût été dessinée cette première carte moderne de l'Irlande, la première carte moderne des Iles Britanniques attribuée à un Anglais ne donne pour l'Irlande qu'une interprétation graphique de Giraud de Cambrie qui ramène la représentation de l'île occidentale à plusieurs siècles en arrière. C'est une carte de l'atlas de Lafreri qu'une notice du British Museum décrit comme « la première carte imprimée des Iles Britanniques dessinée par un Anglais, George Lily, en 1546. Publiée à Rome, par Antonio Lafreri (2). »

Cette carte ne fut pas gravée moins de trois fois, à trois dates et à trois échelles différentes. Le type A le plus ancien, qui est à la plus grande échelle, porte le millésime 1546; le type B, à la plus petite échelle, est de 1556; le type C, à une échelle légèrement inférieure à celle du type A, est de 1558 (3).

(1) « Il en reste quelquefois (des lacunes) qu'on ne peut espérer combler avant longtemps, surtout dans les pays dont l'occupation est encore précaire. On doit alors s'efforcer de suppléer, par les rapports des indigènes qui connaissent le mieux ces régions, à l'insuffisance des documents rapportés par l'officier. » DE LARMINAT, p. 166.

(2) Notice accompagnant la collection « Early Maps in the British Museum », éditée par l'Oxford University Press.

(3) On a désigné ici ces trois types par les lettres A, B, C, pour la commodité de l'exposé. La Bibliothèque Nationale possède les uns et les autres dans ses recueils GeDD 628 et 655 (Voir supra, p. 100, n. 2). A se trouve seulement dans 628 (n° 84) et B dans 655. C figure dans les deux recueils et porte le n° 83 dans le 628.

L'Irlande est pratiquement identique dans ces diverses cartes que l'auteur n'a visiblement pas composées d'après des documents. Il suffit d'examiner la collection pour supposer qu'il s'est contenté de copier, en en exagérant encore les défauts, la carte italienne *Hibernia sive Irlanda* de l'atlas de Lafreri que celui-ci lui avait sans doute communiquée; il est même fort possible que le topographe se soit borné à dresser la carte de l'île principale en laissant au graveur le soin d'y ajouter une Irlande d'après quelque carte à grande échelle que Lafreri se chargea de lui procurer. Le malheur a voulu qu'on choisît la pire de toutes (1). Or, aucun doute n'est possible sur l'identité de ces deux cartes; le cours si fantaisiste des fleuves est exactement le même; ainsi que la toponymie macaronique et que la forme générale de l'île qui est presque celle d'un trapèze. Cependant, quelques noms ont été ajoutés, sans doute glanés dans des cartes ptoléméennes.

L'auteur de cette carte est-il bien George Lily? Richard Gough l'affirmait en 1768 dans ses *Anecdotes* et le répétait en 1780 dans sa *British Topography*; et c'était déjà une tradition solidement établie par les érudits comme le prouvent les références de Gough (2). Depuis lors, tous les auteurs anglais ont répété avec lui que « George Lilly (fils de William, le fameux grammairien) qui vécut quelque temps à Rome avec le cardinal Pole, dessina la première carte exacte de cette île, qui fut ensuite gravée mais qui est devenue rare (3) ». Or, Nordenskiöld, qui a si bien étudié l'atlas de Lafreri, ne cite pas le nom de Lily. R. Dunlop attribue la carte des Iles Britanniques de cet atlas à Sébastien de Ré (4); mais il ajoute que ce cartographe établit sa carte avec l'aide d'Anglais résidant à Rome —, et il offre ainsi une possibilité à la théorie d'après laquelle Lily en serait l'au-

(1) La date de l'« *Hibernia sive Irlanda* » est inconnue. M. ANDREWS pense qu'elle fut publiée à Rome vers 1560, donc quatorze ans après la carte de Lily qui deviendrait ainsi l'original (p. 19). Il faudrait alors supposer que Lily aurait copié quelque carte inconnue; en effet, sa carte de Grande-Bretagne n'autorise pas à l'accuser d'avoir composé une carte d'Irlande si misérable. Pour considérer définitivement l'« *Hibernia sive Irlanda* » comme une copie agrandie de l'Irlande, il faudrait connaître la date certaine de la carte italienne.

(2) Cette tradition était basée sur la présence, dans une banderole, des lettres G. L. A. et de trois lys.

(3) *Anecdotes*, p. 40. — *British Topography*, I, 87. Les références données en note sont : « Nicholson's Engl. Hist. Lib. p. 3., Pits. p. 740., Bale IX. 68, Wood Ath. Ox I., 126., Tanner. »

(4) DUNLOP, *XVIIth Cent. Maps*; Voir infra Bibliographie.

teur. En effet, George Lily, prêtre catholique romain, versé dans les études historiques et toponomastiques, résida à Rome après 1530 jusqu'en 1556; il s'y trouvait donc lorsque fut gravée la première carte des Iles Britanniques de l'atlas de Lafreri (1546) et peut-être vit-il aussi préparer la seconde (1556). Il est donc fort possible qu'il en soit l'auteur et plus encore qu'il y ait collaboré.

Il n'en reste pas moins que l'Irlande de cette carte n'a absolument rien d'anglais ni d'irlandais et que Lily s'intéressait infiniment moins à l'île occidentale que le naïf contemporain d'Henri VIII. Aussi, ni l'un ni l'autre ne saurait être appelé l'auteur de la première carte moderne d'Irlande : cet honneur revient à leur compatriote anonyme, à cet ami anglais de Mercator dont la carte d'Irlande impressionna si bien le géographe flamand qu'il la grava, contre son habitude, sans en faire un nouveau tracé (1). C'est l'Irlande des Iles Britanniques dans le Mercator de 1564, celle qu'Ortelius allait détacher et agrandir pour son *Theatrum* de 1573, à l'heure même où naissait la grande école topographique anglaise, illustrée par Saxton, Norden et Speed, qui, pendant un demi-siècle — de 1574 à 1625 environ — allait donner à la Grande-Bretagne un ensemble de cartes levées sur le terrain tel qu'aucun autre pays n'en possédait encore (2).

III

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE DE L'IRLANDE SOUS ELISABETH

Le temps d'Elisabeth devait être celui des premiers essais pour dresser la carte d'Irlande : c'est l'époque de la belle activité de l'école cartographique anglaise, et c'est l'époque des

(1) Peut être était-ce Humphrey Lhuyd (1527-1569), considéré traditionnellement comme l'auteur de la plus ancienne carte d'Angleterre.

(2) Le pionnier de cette école fut Christopher Saxton dont l'atlas de 35 cartes de comtés parut sans titre en 1579. John Norden (1542-1625), ne publia qu'une partie de ses « descriptions » historiques et géographiques de plusieurs comtés, accompagnées de cartes d'une finesse charmante et si bonnes pour le temps qu'en 1720 on éditait celle du Northamptonshire, restée inédite. John Speed établit — en partie sur les travaux de ses devanciers — *The Theatre of the Empire of Great Britain* (1611), majestueux atlas dont les cuivres eurent encore des tirages en 1777.

curiosités des hommes d'État, des marchands et des colonisateurs pour l'avant-poste où l'Empire naissant voit une forte-resse, une colonie d'exploitation, une colonie de peuplement.

Avec son habileté galloise, la dernière des Tudors sut enrôler à son service l'esprit de la Renaissance comme elle avait fait celui de la Réforme. Lord Burghley, si sincèrement épris des sciences nouvelles, était l'indispensable conseiller des enfants de Henri VIII. Les recherches historiques, les explorations géographiques furent à la mode, pour des fins politiques. Les légistes transposèrent en langage pompeux les énormes facéties de Geoffroy de Monmouth (1) afin d'y trouver pour la couronne anglaise des titres à la souveraineté de l'Irlande. L'activité « scientifique » du Lord deputy Sir Henry Sidney (2) est bien dans l'esprit du temps. Cet homme habile, capable au demeurant, et qui, moins brutal, eût pu faire œuvre utile, reconnu que son goût pour la littérature et les sciences l'aiderait à se mettre bien en cour; il affecta une passion pour l'histoire du Pale, et se posa comme « le premier qui ait voulu civiliser le peuple irlandais » — civiliser, c'est-à-dire angliciser. Il est regrettable que ce haut fonctionnaire colonial, tout en se piquant d'encourager les études historiques, ait été l'un des pires parmi les Vandales destructeurs de livres et de manuscrits irlandais. Il aurait pu s'en dispenser : son état-major intellectuel de jeunes gradués des universités d'Angleterre, chargés de missions historiques pour composer des ouvrages de propagande anti-irlandaise et pour organiser une anglicisation méthodique, n'entendait point la langue irlandaise; mais il entendait fort bien les procédés de Giraud de Barry. Tel Campion qui se rend à Dublin pour écrire en dix semaines l'histoire d'un pays dont il ignore la langue, dont il ignore tout, sauf ce qu'il a lu dans le Cambrien et ses émules, et ce que lui content ses hôtes, les Stanihurst. Tels les Stanihurst eux-mêmes, Anglais du Pale, le père Recorder de Dublin, le fils occupé à la description d'un pays dont il connaît la géographie comme Campion en connaît l'histoire. Tel Hoöker,

(1) Cf. supra, p. 32, n. 1.

(2) Il vécut de 1529 à 1586, et fut nommé Lord deputy d'Irlande en 1565. Camden fait ainsi son éloge : « Personnage certes excellent, et l'un des plus louiez Vice-Roys d'Irlande, laquelle, quoy qu'elle se plaigne souvent de ses Vice-Roys, ne peut qu'elle ne recognoisse lui être de beaucoup redevable. » (*Histoire d'Elizabeth, Royne d'Angleterre, etc.*, traduit du latin de Guillaume CAMDEN par M. Paul de BELLEGENT. Paris, 1629, I, 43.)

homme d'affaires et homme à tout faire du fameux Sir Peter Carew, qui traduit Giraldus Cambrensis en le faisant précéder d'une préface outrageante pour l'Irlande. Tel le Dr Hanmer, qui intitule une lourde compilation : Chronique d'Irlande. Tel John Derrycke, avec son *Image of Ireland* au style ridicule, aux intentions injurieuses. Un chercheur anglais du temps de Charles II, qui avait appris la langue irlandaise et étudié vingt ans sur place l'histoire de l'Irlande, a dit de ces ouvrages que « s'ils n'étaient pas remplis de faux et de calomnies contre la nation irlandaise, ce ne seraient que des cahiers de papier blanc (1) ».

La géographie ne devait pas moins que l'histoire attirer l'attention des fonctionnaires coloniaux et elle avait sur l'histoire cet avantage que les mêmes intérêts qui faisaient falsifier les documents historiques exigeaient des travaux géographiques exacts. Militaires, administrateurs, colons réunissent les matériaux de la carte du pays comme font aujourd'hui leurs descendants dans les nouvelles possessions d'Outremer; et, dans la métropole, la jeune école cartographique est toute prête à recevoir et à utiliser ces documents.

Mises à part l'esquisse du temps de Henri VIII et la carte attribuée à Lily, qui procèdent d'un tout autre esprit, les premières cartes modernes de l'Irlande sont toutes postérieures à 1560. Ce furent d'abord, de 1560 à 1565, celles nécessitées par les projets de confiscation en Leix et Offaly (2). Puis un petit groupe de cartes de toute l'Irlande, entre 1567 et 1580. A partir de 1570 se multiplièrent les cartes locales.

La première carte moderne d'Irlande est une petite carte de 1567, à l'échelle de 1 mm 68 pour 1 mille (irlandais ou anglais, et dans ce cas est-il le vieux mille britannique de 2428 yards? l'indication manque) portant le nom — qui est peut-être celui de son auteur — de Jo. Goghe et intitulée : *Hibernia insula non*

(1) Cf. Mrs GREEN, *The Making of Ireland*, ch. XI, passim. — Le nom de ce savant anglais est inconnu. Il dressa un « Pedegree of ye Whyte Knight », publié dans le *Journal of the Royal and Archaeological Association of Ireland* (Vol. 1, fourth series, 1870-1871, p. 592, Dublin, 1878) et c'est dans ce Pedegree (p. 593) qu'il s'élève contre « Giraldus Cambrensis, Stanihurst, St John Davies, Dr Hanmer, Campion, Morrison, Spencer and such other partiall authors ». (Cf. KEATING, *Foras feasa*, passim, et infra, § III, p. 133).

(2) Cf. supra, p. 30. DUNLOP cite deux cartes de Leix et Offaly vers 1565 et deux plans du fort de Maryborough, l'un du commencement du règne d'Elisabeth, l'autre de 1560 environ (*XVIIth Cent. Maps*.)

procul ab Anglia vulgare Hirlandia vocata, 1567. Bien qu'assez pauvre quant à la représentation du pays, cette carte témoigne pourtant d'une connaissance assez exacte de la forme et de la position de l'île qui est placée entre 52° et 57° de latitude nord, 5° et 11° de longitude est, d'un méridien occidental non dénommé. Mais le cartographe a eu pour but principal de situer l'emplacement des grands domaines anglais; et des terres des clans et des septs. Une note écrite à l'angle inférieur gauche, sans doute par un homme d'État ou un fonctionnaire colonial, montre aussi l'usage de cette carte; ce sont des précisions sur la position et l'étendue du « Mc Eochagane country » que la carte appelle : « Mc goghegane ». De même des inscriptions, de la main dit-on de Lord Burghley, sur la carte de Munster attribuée à Lythe (1), témoignent que les cartes élisabethaines d'Irlande sont bien, comme dit Westropp « des cartes pour les hommes d'État et les généraux, non pour les savants et pour le commerce (2) ».

Dunlop a pu faire une liste d'une centaine de cartes locales presque certainement toutes dessinées entre 1570 et 1600, et conservées pour la plupart à Londres au British Museum et au Public Record Office, ou à Trinity College, Dublin. L'importance de ces cartes varie d'un schéma de bataille ou d'un plan de fort à une carte de grande région. Mais ce qui donne le mieux l'idée de ce que furent les premiers essais de carte d'Irlande, c'est l'œuvre de Robert Lythe.

Lythe était un ingénieur topographe anglais qui avait travaillé — nécessairement avant 1558 — à des levés sur le terrain dans le « Pale » anglais de la région calaisienne. Lord Burghley s'intéressa à lui et le recommanda à Sidney qu'il avait bien connu dans sa jeunesse à la Cour et avec qui il avait dû conserver de relations au moins officielles. En septembre 1567, Lythe était à Carrickfergus pour faire le plan de la ville; puis il travailla dans diverses parties du Nord de l'Irlande. En 1570, suivant les ordres de Burghley, il se prépara à dresser une grande carte de l'île. Dans une lettre écrite de Dublin, le 24 mars 1571, à son grand protecteur, il décrit ainsi ses travaux et ses projets :

« Puisse-t-il vous plaire d'être informé que, suivant vos ordres,

(1) Ces suppositions sont de DUNLOP (*ibid.*).

(2) *Italian maps*, p. 368. — Sur la possibilité de cartes en vue d'une plantation de Munster sous Elisabeth, cf. *infra*, § I, p. 154.

j'ai suivi l'honorable Lord deputy du royaume d'Irlande de Sa Majesté, pour la confection d'une carte de ce royaume; ledit Lord deputy a pris toutes dispositions et tous soins pour l'accomplissement de ce travail, chargeant de m'accompagner dans mon voyage des gentilshommes fidèles de chaque province et comté. Grâce à Dieu, j'ai relevé les bornes et limites exactes de chaque province, comté et grande seigneurie de ce royaume, aussi précisément que j'ai pu les établir par les renseignements pris sur place et par mon propre savoir et jugement. De même, toutes les villes importantes, châteaux, cours d'eaux, ports, anses, lacs, montagnes et bois qui s'y trouvent et autres commodités seront indiqués par le plan et les renseignements, avec l'aide de Dieu.

« Je dois d'abord exposer à Votre Honneur dans quelles limites il m'a été possible ou impossible de voyager. J'ai commencé à la rivière de Strangford, près de Lecale sur la côte orientale de l'Irlande, prenant des notes et visitant chaque port, anse et île jusqu'à Grenehord, au delà de Washeford alias lough Gorman, et après aux îles Salts et au cap Clear et à Myseyn Head et alors, par l'Ouest de l'Irlande, de Mysseyn Head à l'île Dorses, à Skillyghes, à l'île Vanlencyen, au détroit et aux îles de Blaskey, à Kanleame par le fleuve Synone, aux îles d'Arran à l'extrémité Ouest de la baie de Galway; ensuite, par le côté Ouest à travers le Herconnogh jusqu'à la Brode Water, à Magherladona, et à la Reede River qui sépare le Herconnogh des Omales, dans lequel pays des O'Males je n'ai pu avoir de guides, ni même être autorisé à traverser, en raison des troubles qui y sévissaient à ce moment. Et du même Herconnogh passant sur le lough Meske vers le nord-est en Connaught à Donemore, à la maison de l'évêque de Helphin et ainsi par le sud à Slewheren et alors à travers l'Annaly et une partie du Breny et du Ferney aussi à travers le Fews et Arthull et partie du Kylultagh, et ainsi vers la rivière de Strangford où j'avais commencé d'abord mon voyage topographique.

« Dans cette étendue ci-dessus indiquée, j'ai voyagé par étapes de cinq milles ou à peu près, sauf en Hurmond et Halye, prenant la plupart du temps les limites comme j'ai dit ci-dessus; j'ose espérer que Votre Honneur ne me croira pas négligent parce que je ne vous nomme pas en particulier chaque pays d'après les plans et les limites desdits pays; le reste, que je n'ai pas parcouru,

est une partie du Connaught et une partie de l'Ulster, lesquelles parties à ce moment sont si troublées que je ne puis encore les traverser, et en même temps je fais la carte de mon voyage qui, je m'en remets à Dieu, sera prête au milieu de mai ou à peu près. »

Puis après avoir dit ses dépenses, que ne couvre pas un faible salaire, ses chevaux fourbus, sa propre santé détruite, au point qu'il est arrivé à Dublin « en hiver, estropié et presque aveugle », il expose ainsi son projet d'une grande carte d'Irlande :

« J'ai commencé la carte (the plat) d'Irlande qui doit avoir 8 pieds 1/2 de long et 5 1/2 de large, afin que, grâce à cette grandeur, les objets les plus remarquables y puissent être montrés, quoiqu'il n'y ait en ce pays aucun bon peintre pour la mettre en train aussi bien que je l'aurais voulu, de sorte que j'ai dû le faire de mes propres mains, d'après les plans que vous avez déjà vus des terres du Maréchal d'Irlande, c'est-à-dire des seigneuries de Coley, Ometh, Mourne et Newry, et un plan des terres de Sir Peter Carew en Idrone, et maintenant par l'ordre de Mylord deputy deux plans dont l'un contient le comté de Thomond, l'autre les terres du Chevalier Blanc et les terres du Chevalier de la Vallée, montrant les limites de ces terres; en dehors de cela, je ne puis mettre la carte en train, parce qu'il n'y a rien pour le faire (1). »

Tels étaient les travaux préliminaires que Lythe avait faits et sa lettre donne une idée assez exacte de la difficile entreprise qu'était le levé de la carte d'Irlande au xvi^e siècle. Déjà, le 12 novembre 1567, John Chaloner représentait à Cecil les obstacles que le topographe avait à surmonter « par les jours courts et sombres, le mauvais temps dans les montagnes tourbeuses aussi bien que dans toutes les vallées pleines de boue et d'eau, dans une saison qui favorise aussi les surprises, vols et dégâts des Irlandais, toujours secrètement subornés et guettés même par ceux qui présentent les visages les plus civils (2) ». D'ailleurs la carte d'Irlande ne put être faite; malgré l'intérêt qu'y portait lord Burghley et celui que lui-même prétendait y porter,

(1) *State Papers, Ireland, Elizabeth*, vol. XXXI, n° 36. Le texte de cette lettre a été publié pour la première fois en 1884 par John T. GILBERT, *National Mss of Ireland*, p. 158. DUNLOP a reproduit cette lettre en orthographe moderne et donne quelques détails biographiques et documents sur Lythe (*XVth Cent. Maps*).

(2) *Ibid.*, vol. XXXII, n° 22.

Sidney ne fournit pas à Lythe les fonds nécessaires. A la fin de 1571, ayant seulement dressé la carte du Munster, le pauvre géographe dut rentrer en Angleterre, la santé et la bourse également ruinées. Ce fut la fin de la première tentative pour la confection d'une carte d'Irlande (1).

Mais la carte du Munster, *A single draght of Mounster*, reste, qui avec les cartes que Jobson fera plus tard pour le Munster et l'Ulster, avec la carte du Connaught de Browne, ouvre dignement la série des cartes de provinces (2).

Or, vers 1570, un savant anglais dressait, dans le calme du cabinet, une carte d'Irlande pour laquelle il se servit peut-être de la carte de John Goghe et plus probablement des mêmes documents que celui-ci avait employés : c'est le doyen Lawrence Nowell, dont le British Museum conserve deux cartes qui résument toute la connaissance géographique qu'on avait de l'Irlande au moment où naissait en Angleterre l'école dont Saxton est le créateur.

Nowell avait étudié à Oxford (il était entré en 1536 à Brasenose) et à Cambridge; puis il s'était passionné pour les antiquités nationales et la langue anglo-saxonne dont l'intérêt était alors complètement méconnu, et l'on peut supposer que, comme Lily, il a été amené à la géographie par la toponomastique. En 1563, il écrivait à Cecil (Lord Burghley) qu'il était en mesure d'établir des cartes d'Angleterre. Or, Sir John Perrot étant son ami — le bâtard de Henri VIII l'avait caché jusqu'à sa fuite en Allemagne à l'avènement de la catholique Marie quand les protestants sincères étaient en danger de mort — il dut pouvoir se procurer facilement les éléments d'une carte d'Irlande. Ses travaux cartographiques se placent donc après 1560, et la plupart des auteurs pensent que ses cartes d'Irlande sont de 1570 environ.

Depuis son retour en Angleterre, bien que connu pour ses tendances non conformistes et dangereusement calomnié parfois par des collègues au moins aussi jaloux des prébendes que

(1) Cependant Dunlop propose d'attribuer à Lythe la carte d'Irlande, Cott. Ch. (alias Rot. Cott.) XIII, 42, que le catalogue du British Museum attribue (à tort d'après Dunlop) à Nowell. Cette carte en couleurs de 1 m 17 × 0 m 71, est en assez mauvais état et paraît avoir beaucoup souffert de l'humidité. Elle n'est pas du tout dans la manière de Nowell, mais on ne peut que suggérer Lythe comme son auteur, sans aucune preuve à l'appui de cette hypothèse séduisante. (*XVIth. Cent. Maps of Ireland*, p. 312.)

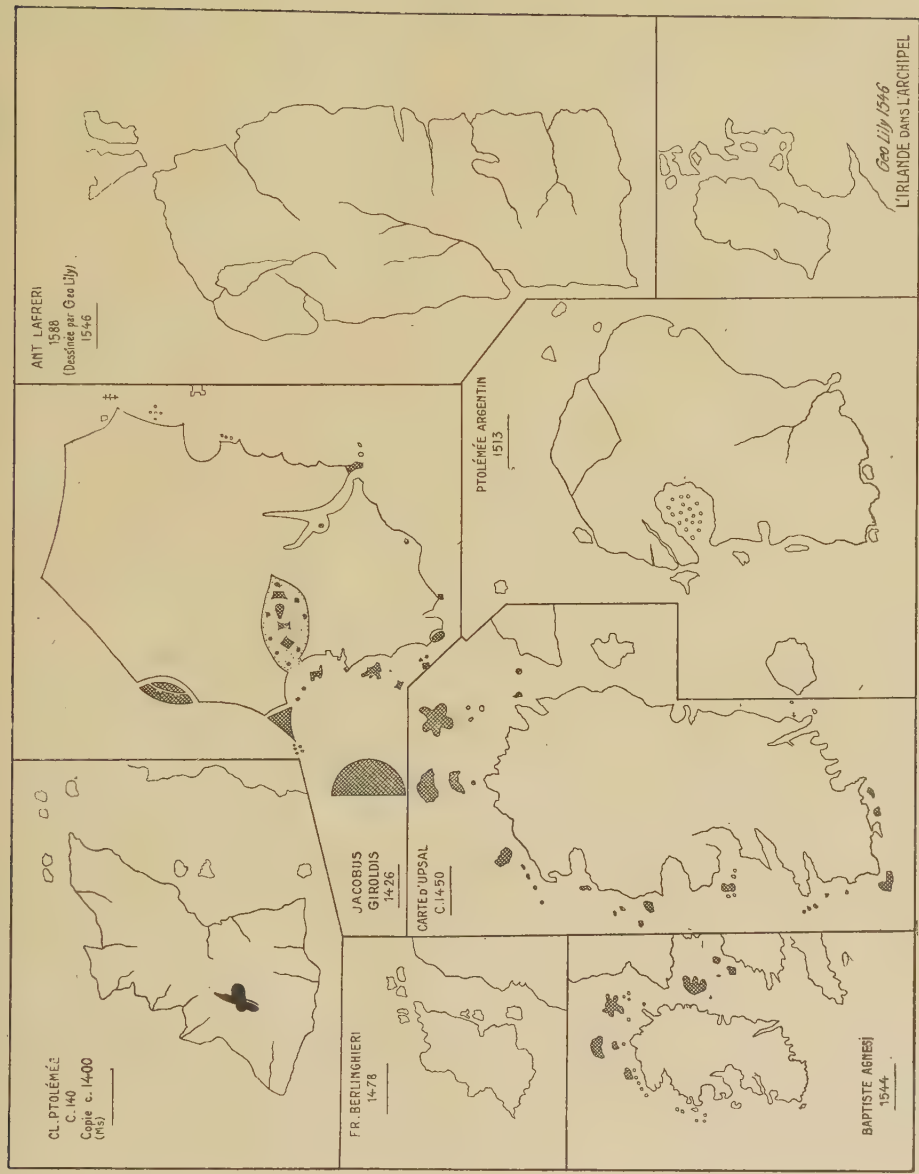
(2) Cf. DUNLOP, *XVIth Cent. Maps of Ireland*, passim.

de l'orthodoxie, Nowell était cependant devenu un dignitaire ecclésiastique fort décentement renté. En mars 1560, il avait reçu le doyenné de Lichfield et bien qu'il eut plusieurs autres titres et bénéfices, c'est comme doyen de Lichfield qu'il est toujours désigné. Quand on connaît son œuvre, on aime à l'imaginer occupant à des travaux d'érudition les loisirs d'un doyenné peu absorbant. Au milieu des prairies basses du Staffordshire où la Tame rejoint la Trent, Lichfield, active et commerçante quand le trafic suivait les deux voies romaines qui s'y croisent, Lichfield n'était déjà plus qu'une petite ville sommeillant au bord d'une rivière lente, tandis qu'autour des trois clochers de sa riche cathédrale tournoient sans fin les nuées d'oiseaux dont les coins secrets des toits dissimulent les nids. Lieu d'étude idéal pour dessiner dans le calme des cartes fines comme des miniatures.

Le British Museum conserve dans les Cotton Mss (Domitian, XVIII) les deux cartes d'Irlande de Nowell. Simplement dessinées à l'encre, elles sont remarquables de netteté et de fraîcheur. La plus petite (f^o 97), qui n'a que 20 cm. sur 14, est à peu près à l'échelle de 1 : 3.500.000; c'est la plus finement exécutée. L'autre, en deux feuilles (f^{os} 101 et 103), soit quatre pages, est à une échelle environ deux fois et demie plus grande.

Ces cartes sont construites sur un quadrillage de parallèles et de méridiens; et la distance entre deux méridiens consécutifs est progressivement et presque correctement réduite du sud au nord (1). A cet égard, les cartes de Nowell sont supérieures

(1) Dans la petite, l'écartement diminue du 52° au 57° degré de 20 à 17 millimètres au lieu de 17 mm 5. Dans la grande, il diminue du 51° au 55° de 60 à 56 millimètres au lieu de 54 1/2 environ. On sait que l'antiquité et le Moyen Age éprouvèrent les plus grandes difficultés à calculer les longitudes. « Les latitudes furent inscrites dès le commencement du xvi^e siècle sur la plupart des portulans. Les longitudes n'apparaissent que plus tard. On les trouve marquées pour la première fois à ma connaissance sur la carte de Diego Ribero de 1529. » (GALLOIS, *Géo. All. Ren.*, p. 238, n.) En ce qui concerne l'Irlande, il semble que les anciens cartographes se soient contentés de la dessiner à l'Ouest de la Grande-Bretagne, sans s'inquiéter d'aucune observation directe. Un globe de Schœner la place en partie plus au nord que l'Écosse. Régionmontan, entre 1470 et 1475, lui attribue une latitude (moyenne?) de 59°. Vers 1520, sur le globe de Schœner de la Bibliothèque Nationale, le 60° latitude N. coupe le 20° de long. E. (des Canaries?) dans la région d'Offafaly. Les fuseaux de Waldseemüller avaient étiré l'Irlande du 52° au 59° lat. N. le long du 10° long E. (des Canaries?) qui partage l'île en deux parties dont l'orientale est le double de l'occidentale. Toutes ces cartes placent donc l'Irlande trop au Nord, et ainsi fera CUNINGHAM (*Cosmographical Glasse*, f^o 172) dans ses listes de lieux irlandais, ce qui est une raison de plus de penser qu'il travailla sur les ouvrages des géographes du Continent. Les mappemondes de Henri II et de Mercator qui placent correctement le Sud de l'archipel



LA REPRÉSENTATION DU CONTOUR DE L'IRLANDE
DE PTOLÉMÉE AU XVI^e SIÈCLE

à celles de Saxton et même de Norden; et pourtant le doyen ne faisait sur ce point que suivre l'auteur de la carte à peu près contemporaine de 1567; et comme celui-ci encore, il donne à l'Irlande sa place réelle sur le globe terrestre, suivant ces coordonnées géographiques :

	Latitude Nord du méridien	Longitude Est occidental
Petite carte, f ^o 97.	52°20' à 57°	6°20' à 10°40'
Grande carte f ^{os} 101-103. . . .	51°30' à 55°	7° à 10°30'
Coordonnées exactes.	50°26' à 55°21'	7°40' à 12°45'

Les promontoires occidentaux d'Écosse, des Galles et de Cornwall sont indiqués dans la petite carte; leur distance de la côte irlandaise, presque exacte pour l'Écosse — bien que déjà trop faible — diminue de plus en plus vers le sud, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un degré des Sorlingues au rocher de Tuskar — alors que la distance réelle dépasse deux degrés.

L'île, trop étroite dans les deux cartes, est trop longue dans la petite, trop courte dans la grande. L'erreur vient du développement exagéré de la partie de l'île au nord d'une ligne allant de l'embouchure de l'Erne à la baie de Carlingford. Le centre et le sud, trop allongés dans la petite carte, sont sensiblement trop courts dans la grande.

La déformation septentrionale est due au développement extraordinaire du Tirconnell, qui occupe les deux tiers de l'Ulster, et dont la côte occidentale continue suivant le même méridien celle du Connaught. La région où sont aujourd'hui le Derry et le Tyrone est écrasée entre ce Donegal géant et l'Antrim. Le lough Erne forme à égale distance des côtes orientale et occidentale une mer intérieure dont le grand axe a une direction

britannique, mais l'allongent trop vers le nord, allongent l'Irlande du 51° au 57° degré. Lily la place entre 53° et 57° lat. N., et 11° et 16°30' long. E. Mais on ignore quel fût le méridien initial de ces divers cartographes, aussi bien que celui de Nowell. Dans le tableau comparant les coordonnées de Nowell avec les coordonnées vraies, on donne pour ces dernières la longitude E. de l'île de Fer; il se peut que le doyen ait pris celle de Ténériffe, qui se rapproche davantage de ses chiffres. Sir George FORDHAM a divisé la cartographie britannique en trois périodes caractérisées par le méridien initial adopté : 1° la période primitive ou archaïque (1579-1673) avec le méridien des Açores ou des Canaries; 2° la période moderne des cartes détaillées avec routes (1673-1794) avec le méridien de l'église Saint-Paul à Londres; 3° la période des surveys par triangulation et nivellement (depuis 1794) avec le méridien de Greenwich (*Carto-Bibliographie*, p. 15).

N.-S. Le Neagh, correctement appelé lough Eagh, est étiré en longueur, si bien qu'entre l'Erne et le Neagh, le Tyrone n'est plus qu'un isthme étroit. La carte à grande échelle atténue quelque peu ces fautes. Il est visible que l'auteur n'a de renseignements — encore sont-ils bien insuffisants — sur l'Ulster que pour la région à l'est du lough Neagh et de la Bann, et il place bien Fairhead et Rathlin. (Faireforlande et Raghlyne.)

Du Connaught, il ne connaît guère que les côtes du Connemara, du Jarconnaught et du Galway dont il dessine assez bien la baie, comme plus au sud le cours inférieur du Shannon. Il a noté bon nombre de noms de lieux des côtes du Munster; mais il n'a aucune idée de l'avancée du Connaught ni surtout du retrait oriental du Donegal; de même, il empâte en un bloc à peine découpé les promontoires du S.-W. sculptés si profondément par les vagues. Il sait que la côte Sud a une direction S.-W—N.-E. Il oriente exactement les cours de la Blackwater, du groupe Suir—Nore—Barrow, de la Slaney, de la Liffey, de la Boyne, et jusqu'à un certain point, du Shannon. Des montagnes et des forêts sont indiquées un peu partout avec plus de soin dans le dessin des signes conventionnels que d'exactitude dans les emplacements.

Le doyen de Lichfield, n'a certainement pu se procurer de documents récents que sur le Pale, les côtes du Leinster et une partie du Munster et du Dówn. En Connaught et en Ulster, il indique quelques villes, des faits d'orographie et d'hydrographie qu'il ne parvient pas très souvent à mettre en place. Mais, comme Goghe, il a recherché les noms des chefs irlandais et des seigneurs anglais pour indiquer leurs domaines; c'est évidemment, avec les villes, ce qu'on pouvait entendre alors comme la géographie politique de l'Irlande.

Pour la première fois, voici une carte d'ensemble de l'Irlande établie avec une précision que l'auteur eût voulue scientifique, avec un certain art, vraisemblablement basée sur des documents fournis par les fonctionnaires coloniaux — voire tenue à jour, car il semble bien que des deux cartes du Domitian, la grande carte soit non une copie, mais une revision de la petite. Et l'on sent dans ce travail bien documenté l'esprit de l'époque de Saxton.

Les cartes de Nowell ne furent pas gravées. Les atlas de Mercator en 1564 et d'Ortel en 1573 avaient adopté la carte de

l'anonyme anglais de Mercator que Goghe en 1567 et Nowell vers 1570 avaient déjà dépassée. Car elle ne donne ni l'aspect général de l'île, ni l'ouest du Cork et le Kerry avec leurs péninsules, ni le Connaught, ni l'Ulster, sauf sa côte orientale; si son échelle, bien peu précise, indique des vieux milles de 2.428 yards; il donne à l'Irlande des dimensions presque exactes; mais cette exactitude apparente, due vraisemblablement au hasard, n'a guère de valeur en raison de la déformation des diverses parties de l'île. Et pourtant, une telle carte était alors tout ce qu'on trouvait en librairie. Il n'est donc pas surprenant qu'en 1589, un Anglais qui avait des intérêts fonciers en Munster, Robert Payne, se soit plaint que « la carte générale d'Irlande, qui est jointe à la vieille carte d'Angleterre, fût on ne peut plus fausse (1) ».

Cependant, une dizaine d'années plus tôt travaillait déjà, pour le Gouvernement d'Irlande, le cartographe italien Baptiste Boazio, dont la vie est à peu près inconnue, mais dont la belle œuvre est restée. Il a dû avoir en mains tous les documents consultés par les géographes et les rectifier et les compléter par on ne sait quels surveys et par des travaux personnels. Sa carte manuscrite, conservée à Trinity College, remonte à 1575 environ et l'exemplaire gravé de la même collection à 1578-1580. Mais elle est surtout connue par la gravure de P. van den Keere que Jod. Hond publia en 1591. La forme générale de l'Irlande est, pour la première fois, vraiment proche de la réalité, et si on la compare à celle des meilleures cartes précédentes on comprend quel labeur dût être accompli par Boazio. Cette nouvelle représentation de l'Irlande fut adoptée par le Mercator de 1595, puis par Vrints pour son édition du *Theatrum* d'Ortel en 1602; et des Hollandais la vulgarisèrent sur le continent où le P. Coronelli s'en inspirera encore un siècle plus tard. Mais le plus beau témoignage des progrès qu'elle marqua en son temps, c'est que Nor-

(1) R. PAYNE, *Brief description*, p. 5. — L'éditeur, Aquilla SMITH, suppose qu'il s'agit de la carte de Mercator de 1584; mais le contexte ne permet pas de reconnaître exactement de quelle carte il s'agit. Quoi qu'il en soit, les hommes d'État eux-mêmes n'étaient pas beaucoup plus favorisés que le grand public; en 1581, une copie des « Propositions » de Sir John Perrot pour l'Irlande contient encore la carte d'Ortel (Sloane Mss. 2200). Lord Burghley ne communiquait évidemment pas à ses collaborateurs les documents géographiques dont il se servait.

(2) Sur Boazio, cf. DUNLOP, *XVth cent. Maps*; M. ANDREWS, et le catalogue des Mss de Trinity College.

den la prit pour base de sa carte d'Irlande—faisant ainsi de l'œuvre de Boazio le chaînon qui relie les anciens topographes de l'Irlande à la grande école cartographique anglaise de la fin du xvi^e et du début du xvii^e siècles.

IV

L'ÉCOLE ANGLAISE ET LA CARTE D'IRLANDE AU DÉBUT DU XVII^e SIÈCLE

C'est seulement au temps de Jacques I^{er} que paraissent des cartes gravées d'Irlande dans la manière de la jeune école cartographique anglaise. Mais la qualité essentielle des travaux de cette école leur manque : elles n'ont pu être établies d'après des levés faits sur le terrain par l'auteur ou sous sa direction. Saxton — peut-être parce qu'il lui eût été impossible de la préparer ainsi — n'avait pas dessiné de carte d'Irlande. L'œuvre de Lythe était restée inachevée. Nowell n'avait pu être qu'un compilateur soigneux de documents incomplets et souvent incontrôlables. Et jusqu'à Norden, la carte de Boazio ne fut connue que par les imitations hollandaises.

En 1607, une nouvelle édition de la *Britannia* de Camden fut illustrée de cartes, dressées pour la plupart d'après les travaux de Saxton et de Norden (1). Bien que dessinée d'après Mercator, elle marque un progrès sur les cartes antérieures ; une échelle en milles irlandais témoigne que les dimensions principales de l'île sont assez exactes bien que généralement trop faibles ; mais la seule région assez bien connue est la partie de l'Irlande au sud-est d'une ligne Galway-Coleraine, qui est la partie explorée par Lythe. Le Wicklow n'est pas indiqué ; il n'existait en fait que depuis un an (2) ; mais son absence est plutôt due à la ten-

(1) Sur les 57 cartes de cette édition, 33 furent gravées par Wm Kip et 21 par Hole. Kip avait déjà gravé une carte pour Norden en 1598. (COLVIN, *Early Engr.*, p. 67.)

(2) « Le comté de Wicklow fut créé, sur le papier, en 1575 ; mais sa séparation ne devint pas réelle avant la soumission des clans qui ne se produisit pas avant 1606. » (FLETCHER, *Leinster*, p. 5.) Son absence ne prouve pas grand'chose quant à la date de la carte ; celle de Speed, datée de 1610, ne donne pas ce comté.

dance de maints cartographes à copier les modèles anciens sans s'inquiéter de les mettre entièrement à jour, et bien des cartes plus récentes ne donnent pas davantage le nouveau comté. Du reste, Hole n'était qu'un graveur et non pas un géographe. Mais on peut croire qu'il fut guidé par Norden, celui-ci ayant été l'un des auteurs des cartes de la nouvelle édition de la *Britannia*, et ayant, dit-on, travaillé pour le gouvernement en Irlande.

L'œuvre cartographique irlandaise de Norden offre un intérêt d'autant plus grand qu'elle est rarement signalée, même par ses meilleurs biographes. Elle se compose de deux cartes : l'une des Escheated Counties d'Ulster, l'autre de toute l'Irlande; mais comme l'une et l'autre sont restées manuscrites, leur influence sur l'évolution de la carte de l'Irlande aurait été presque nulle sans la collaboration de Norden à l'atlas de Speed.

La carte des Escheated Counties d'Ulster est conservée au British Museum dont le catalogue l'attribue avec raison à Norden mais en la datant d'environ 1605 alors qu'elle n'a pu matériellement être dressée qu'après le Survey de 1610. Le State Paper-Office anglais possède une carte de toute l'Irlande dédiée par Norden au comte de Salisbury, « Lord High Treasurer » et qui est pour cela placée par l'éditeur des State Papers de Henri VIII entre 1609 et 1611, date exacte et que l'on peut même préciser davantage (1).

Cette carte de toute l'Irlande ne ressemble guère à celles, si fines, des « descriptions » nordeniques. Le trait est net, mais les moindres cours d'eau étant figurés lourdement par deux lignes plus qu'un moins parallèles et joints les uns aux autres en un inextricable lacs, l'ensemble est confus. La délicatesse de Norden se retrouve au contraire dans les signes conventionnels : arbres et monticules noirs, édifices rouges pour les villes et dans la lettre, noire pour la géographie, rouge pour les très nombreux noms de clans et de propriétaires. Mais où se reconnaît certainement la pensée sinon le travail de Norden, c'est dans le quadrillage sur lequel la carte est tracée. Le côté de chaque carreau représente 10 milles anglais, et les rangées de carreaux sont désignées, les horizontales par des lettres et les verticales par

(1) *Cat. Mss. Maps Br. Mus.*, II, 369 et *State Papers*, H. VIII, pt III.

des chiffres; une note indique comment par ce moyen (et sans doute à l'aide d'une clef-index) on pourra trouver immédiatement l'emplacement d'un lieu, et, sans qu'il soit besoin d'aucun instrument, la distance entre deux points. C'est bien là la caractéristique des cartes que Norden avait imaginé d'établir pour les chercheurs et les voyageurs et sans doute avait-il destiné celle-là à faciliter les travaux du comte de Salisbury.

Il faut bien reconnaître qu'au point de vue technique, c'est une assez pauvre carte. Point de coordonnées géographiques. Si les milles anglais sont les anciens milles de 2.220 mètres, la carte est au $\frac{1}{569.230}$; si c'est déjà le statute mile de 1.609 mètres, elle est au $\frac{1}{412.641}$. Mais point n'est besoin de connaître l'échelle pour découvrir la déformation de l'île. Le rapport de l'axe Mizen Head—Torr Head à la plus grande largeur Armagh Head—Dundrum bay est d'environ $\frac{61/2}{3}$ au lieu de $\frac{5\ 1/6}{3}$. Les distances mesurées suivant le méridien sont d'une longueur de plus en plus exagérée lorsqu'on avance vers le nord et Athlone (presque à égale distance de Mizen Head et de Torr Head bien qu'un peu plus au nord que le milieu de la diagonale) est dans cette carte à 140 milles (de l'échelle) de Torr Head et à 120 seulement de Mizen Head. C'est la déformation coutumière du xvi^e siècle en Angleterre, comme sur le Continent (1). Et là aussi, le Tirconnel est immense — le N.-W. en atteint le méridien de Loop Head — le Connaught et l'Ulster central fort réduits; la ligne Galway-Coleraine sépare encore les pays connus de ceux qui n'ont pas été géographiquement explorés. La côte Ouest a les mêmes défauts que celle de Nowell; mais les péninsules du Kerry sont bien découpées et la direction de la côte Sud est correcte. Dans le Nord, les grandes découpures de la côte sont indiquées, mais sans précision, et l'articulation N.-W.—S.-E. puis N.-E.—S.-W. des côtes d'Antrim et de Down n'existe pas. Le relief du sol se distingue à peine, si incomplet qu'on ne trouve aucune trace des montagnes du Wicklow. L'hydrographie est

(1) Cuninghame croyait l'Irlande trois fois plus longue que large (Cf. supra, p. 112, n. 1, et *Cosmographical Glasse* f° 172). L'auteur de la mappemonde française de 1542, le Mercator de 1560, — et moins exagérément — Nowel étirent l'Irlande dans le sens du méridien.

plutôt confuse qu'inexacte. L'Erne est une longue et large baie semée d'îlots, pénétrant directement d'ouest en est jusqu'à mi-chemin de la côte du Down. Le Neagh s'étire au double de sa longueur réelle.

Le tracé géographique de cette carte, sauf quelques modifications dans le Nord-Ouest, est celui de Boazio dont Norden s'il a été fonctionnaire irlandais — a pu connaître les cartes manuscrites. Et cela expliquerait l'absence du Wicklow et celle des comtés ulstériens créés en 1584 et dont les frontières furent précisées entre 1606 et 1610. Mais le Nord et l'Ouest de l'Ulster sont tout à fait nouveaux. L'amélioration de la côte du Donegal ne sera plus dépassée que dans les cartes de Petty. Chose bizarre, l'Erne reste celui de Boazio sans même la rectification du Mercator de 1595, alors que Hole avait déjà représenté sa division en deux lacs. Une seule hypothèse paraît pouvoir expliquer ces contradictions :

Norden a dû projeter très tôt de dresser une carte d'Irlande et en dessiner une première esquisse peut-être avant 1606. Le comte de Salisbury en arrivant en 1609 à la trésorerie d'Angleterre, voulut avoir une carte d'Irlande; or, c'était l'époque où l'on fixait les limites des comtés d'Ulster et où l'on songeait à un survey des six Escheated Counties (1); si les documents locaux ne manquaient pas, il n'existait aucun travail d'ensemble. Le grand trésorier demanda sans doute à Norden de lui établir d'urgence une carte de travail qu'il utiliserait en attendant les surveys. Le géographe dut dresser une carte provisoire en mettant à jour dans la mesure du possible son esquisse antérieure. Or ceci ne put se passer qu'en 1609, puisque les cartes des Escheated Counties furent remises au comte de Salisbury au printemps de 1610; et ce qui le prouve également c'est que Norden n'avait sûrement pas en mains le Survey de Ridgeway quand il fit l'Ulster de sa carte d'Irlande. Au contraire, sa carte des six comtés a toutes les apparences d'une réduction de ce survey à un format pratique faite pour le même homme d'État,

(1) Cf. infra, p. 158. Il est assez curieux que Gerish ne fasse dans sa notice sur Norden et son œuvre, aucune allusion à ses travaux irlandais et ne mentionne pas ses cartes d'Irlande dans la Bibliographie qui accompagne son édition de la *Description of Harfordshire*. Le *Dict. Nat. Biography* dit que la carte des Escheated Counties est « intéressante comme le seul témoignage qu'il fut employé en Irlande » (Vol. XLI). Mais on n'a trouvé aucune allusion à un tel emploi sauf dans ce dictionnaire.

et nécessairement en 1610, ou, moins vraisemblablement en 1611.

Saxton n'avait pas tenté de faire une carte d'Irlande; Norden n'avait dressé qu'une carte provisoire. Speed établit la carte la plus exacte qui fut possible avant le survey de toute l'île; et cette carte que Gough croyait « la plus ancienne carte gravée d'Irlande (1) », sera copiée pendant la plus grande partie du XVII^e siècle en Angleterre et sur le continent (2). En réalité, c'est une amélioration de la carte de Mercator que connaissait si bien Hond, le graveur de Speed. Mais le géographe anonyme qui l'a dressée pour lui connaissait de son côté les travaux de Lythe pour l'ensemble de l'Irlande et le Survey ulstérien de Norden de 1609-1611.

La représentation de l'Irlande dans le *Theatre of the Empire of Great Britain* de Speed occupe cinq grandes pages doubles; les cartes dressées par Speed lui-même, ont été gravées en 1610 par Jodocus Hondius; au verso de chaque carte sont imprimées quatre colonnes de « description ». Ces cartes sont les suivantes :

Irlande	au 1 : 1.365.466	1,5 mm par mille anglais.	
Munster	1 : 512.050	4	— irlandais.
Leinster	1 : 539.000	3,8	—
Connaught	1 : 744.800	2,75	—
Ulster	1 : 620.000	3,3	— anglais et 4,15 par mille irlandais.

C'est exclusivement sur ces échelles, indiquées pour chaque carte, qu'il faut se baser pour apprécier l'exactitude des tracés. Speed a bien mené des parallèles et des méridiens; mais si on les prenait comme mesure l'Irlande paraîtrait fort agrandie; Mizen Head est à plus d'un tiers de degré au sud du 52° et Malin Head à deux tiers de degré au nord du 56°, soit une distance de 5° au lieu d'un peu moins de 4. C'est que Speed croyait qu'un degré

(1) *Anecdotes*, p. 670.

(2) Notamment par Woodhouse, James Ware, Jansson, Blaeu, de Wit, Sanson. Non seulement le dessin avec ses déformations caractéristiques, mais les titres mêmes, latins ou français, de ces cartes répètent l'œuvre de Speed. Cependant, la plus récente de ces copies, celle du R. P. Lubin (1689) présente de sérieuses améliorations.

mesuré sur l'arc de méridien ne valait que 44 $\frac{1}{3}$ milles irlandais, alors qu'il en vaut 54 $\frac{1}{2}$ (1).

Du nord au sud les distances sont plus proches de la vérité que dans les cartes antérieures. L'axe Mizen Head—Fair Head est presque exact; la distance du parallèle de Mizen Head à celui de Malin Head n'est trop courte que de $\frac{1}{24}$. Mais Athlone, qui marque à peu près le centre de l'Irlande, paraît encore trop rapproché de la côte Sud par suite du développement exagéré du Nord.

D'est en ouest les vieilles déformations persistent. Si la côte d'Antrim et de Down est mieux représentée qu'elle ne l'a jamais été, le Tirconnel, malgré un dessin moins imparfait, est encore hypertrophié à ce point que de Teclin Head aux îles Copeland, la distance est de 146 milles irlandais au lieu de 104. Teclin Head, Slyne Head, Loop Head, Crow Head sont presque exactement sur le même méridien; sauf un retrait au nord vers Bloody Foreland, et au sud une avancée des deux presque îles qui encadrent la baie de Dingle, la côte occidentale suit le méridien aussi rigidement que la côte Est; et celle-ci même, quoique généralement bien dessinée, ne montre pas la ligne sinueuse de la baie de Dublin au port de Wexford. Les littoraux du Sud et du Nord sont assez grossièrement tracés. Dans l'ensemble la figure de l'Irlande ne se dégage encore que bien imparfaitement des parallélogrammes et des trapèzes du *xvii*^e siècle; sauf au nord-ouest, Speed ne la fait pas mieux ressortir que Hole.

L'insuffisance de l'étude de l'hydrographie est soulignée par le trait dur, un peu lourd, de Hond. Même le cours de la Liffey est inexact. Les systèmes fluviaux s'enchevêtrent comme dans Norden : ainsi la Barrow rejoint la Boyne; le lough Mask communique avec le Shannon. Les fleuves et les rivières du nord s'allongent indéfiniment d'ouest en est, participant de la déformation générale de l'Ulster. Les montagnes et les forêts sont indiquées comme elles pouvaient l'être en ce temps.

En géographie politique, les limites de comtés sont incertaines, et le Wicklow n'existe pas. Mais tandis que les noms de

(1) Autrement dit 90.120 m 80. Vingt-cinq ans plus tard, Norwood mesurant le degré terrestre lui attribuera 49.540 toises, soit 96.553 m 46. C'est la mesure inexacte qui amena Newton à douter de l'exactitude de la loi qu'il avait découverte. Cf. VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Hist. géo.*, p. 419.

clans et de propriétaires qui étaient si nombreux dans les cartes de Nowell, de Goghe, de Norden, ont presque disparu, les noms des villes, villages et forteresses se multiplient. La carte de l'Irlande gaélique s'efface de plus en plus, devient un palimpseste où s'écrit la langue et se dessine l'organisation coloniale britanniques. Et c'est par là que la carte de Speed est si différente de celle de Norden, bien que toutes deux aient été tracées à quelques mois de distance par des géographes qui furent si souvent des collaborateurs. Norden a dessiné la dernière carte de l'Irlande-nation, Speed la première de l'Irlande-colonie.

Un tiers de siècle plus tard, basés sur les cartes de Speed ou même sur des cartes antérieures, vont paraître des « Guides » destinés à ceux qui spéculent sur la colonisation de l'Irlande. En 1647, l'éditeur John Rothwell, de Londres, met en vente, sous le titre *Ireland*, une carte inférieure à celle de Speed avec une clef alphabétique donnant les latitudes et les longitudes des villes, « très utile pour toutes sortes de gens qui ont ou peuvent avoir quelque intérêt dans ce royaume-là (1) ». La même année, le même éditeur publie un véritable guide du chercheur de terres, soldat ou spéculateur, établi par un certain John Woodhouse, qui se recommande du titre ou des fonctions de surveyor en Irlande, et qui six ans plus tard fera une nouvelle édition sous un autre titre.

Si Woodhouse était bien placé pour réunir les renseignements nécessaires aux bénéficiaires des confiscations, il avait un sens de l'actualité et une rapidité d'exécution qui lui permettaient d'en tirer parti à son propre avantage.

Cette année 1647, où il publie le *Guide for Strangers in the Kingdome of Ireland*, c'est celle des derniers textes légaux faisant appel aux spéculateurs; nombreux doivent être les gens curieux d'aller voir la colonie où ils ont risqué leur argent et de reconnaître leurs concessions. Le *Guide* sort à point nommé des presses pour leur enseigner les grand'routes et chemins qui partent des ports et villes de marché, par le moyen de quinze

(1) Si la carte, à l'échelle de 1 mm 6 par mille anglais, ne vaut pas celle de Speed, les latitudes se rapprochent davantage de la réalité que dans celle-ci. Cette plaquette a dû être publiée au commencement de 1647; en effet, sur l'exemplaire du British Museum le 7 a été barré et l'on a écrit à une époque très ancienne : « March 15th 1646 », soit 1647 nouveau style.

itinéraires divisés en étapes chiffrées en milles; grâce à une carte et à un index des villes avec leurs latitude et longitude, « ils pourront mettre le doigt sur la ville qu'ils désirent trouver ». Et pour que leur foi dans la justice de leur spéculation ne s'altère pas en route, pour que leur enthousiasme pieux et leur horreur du « sauvage irlandais » soient convenablement soutenus, le *Guide* s'orne d'une « Relation véridique des sanglants massacres, tortures, cruautés et crimes abominables perpétrés contre les protestants et prouvés sous serment par témoins oculaires ».

En 1653, le règlement approche; le Grosse Survey est en cours d'exécution. Woodhouse imprime aussitôt sa *Map of Ireland* qui, sous son titre incolore, est en réalité le vade-mecum du spéculateur foncier et du soldat-colon en Irlande. Avec quelle rapidité son édition est prête, on en peut juger quand on y trouve les superficies des baronnies d'après les évaluations (d'ailleurs inexactes) du Grosse Survey; or, l'ordre de commencer les travaux du Grosse Survey avait été donné le 22 juin de cette même année 1653, et l'on trouve pour la première fois les évaluations dans un document officiel le 19 décembre suivant (1). Woodhouse avait su mettre à profit sa situation de surveyor pour se procurer et même pour imprimer les évaluations avant même que le gouvernement en eût officiellement connaissance.

Cette *Map of Ireland*, de 1653, qui est en fait une seconde édition entièrement refondue du *Guide* de 1647 remplace la « Relation véridique des sanglants massacres » par les « Résultats des surveys venus d'Irlande » — c'est-à-dire du Grosse Survey — avec l'indication pour chaque baronnie de son attribution aux spéculateurs ou à l'armée, et par un résumé des Acts et Ordonnances réglementant les confiscations et distributions de terres. On ne saurait rien imaginer de plus pratique, ni de plus complet (2).

Il tombe sous le sens qu'un homme placé comme l'était Wood-

(1) Cf. infra, p. 172.

(2) Ces guides étaient si bien destinés aux concessionnaires de terres qu'après les années 1647 où paraissent les deux plaquettes éditées par Rothwell, et 1653 date de la seconde publication de Woodhouse, il ne paraîtra plus de guide routier d'Irlande qu'en 1778 (TAYLOR AND SKINNER'S *Maps of the Roads of Ireland*), sauf une partie irlandaise dans les cartes ou guides routiers des Îles Britanniques de Thomas Porter (1655) et de John Rocque (1763 et 1764). Cf. FORDHAM, *Road-books of Ireland*, p. 5 et 9. L'enthousiasme colonisateur était éteint et nul ne songeait à visiter l'Irlande des lois pénales.

house pour se bien documenter, et doué d'un esprit aussi pratique que le sien pour utiliser les documents à sa portée, a dû se mettre en peine de la meilleure carte qu'on pût avoir en ce temps. Or, ses cartes ne valent pas mieux que celle de Speed. C'est le meilleur témoignage qu'en 1653, dans l'année même où le Dr Petty commence le Down Survey, l'évolution de l'étude topographique de l'Irlande était arrêté depuis plus de quarante ans. Pour lui faire parcourir une nouvelle étape — la dernière avant celle des cartes modernes mathématiquement exactes — il fallait des sources d'information nouvelles. On conçoit que le docteur ait vu l'œuvre à accomplir dès qu'il eût entrepris le Down Survey, si même l'une des raisons qui lui firent entreprendre ce survey ne fut pas qu'il avait déjà entrevu cette œuvre.

CHAPITRE II

LA GÉOGRAPHIE DESCRIPTIVE DE L'IRLANDE AVANT LE DOCTEUR PETTY

I

LA SCIENCE ET LA LÉGENDE DORÉE GÉOGRAPHIQUES IRLANDAISES

Les premières sources de l'étude géographique de l'Irlande ne se trouvent pas dans les auteurs classiques ou anglais, mais dans les ouvrages gaéliques, sources fraîches et abondantes, perdues pendant des siècles dans les sables stériles qu'apportait le vent d'est. L'amour de la science et celui de leur pays, ces deux passions des anciens Irlandais, devaient leur faire entreprendre des études géographiques. Aussi, la géographie apparaîtrait-elle sous trois formes dans la littérature savante des Gaels : géographie générale et astronomie, poèmes topographiques et récits de voyages.

La géographie générale et la cosmographie avaient déjà leur place dans l'enseignement des druides dont les disciples, au cours de la huitième de leurs vingt années d'études, apprenaient l'étendue et la forme de la terre et du monde, ainsi que les mouvement des astres (1). De même dans les écoles monastiques d'Irlande et dans celles que les Irlandais fondèrent sur le Continent (2). On rapporte que Fergal, géomètre et astronome, évêque d'Aghaboe puis de Salzburg, sous le nom de Virgilius, ensei-

(1) Cf. Miss HULL, *Text Book*, I, 175; D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Cours*, VI, p. 150 et 151; d'après César, Méla et Pline.

(2) Cf. Miss HULL, *ibid.*, I, 141 et 142.

gnait, dès 745, la rotondité de la terre (1). Au ix^e siècle, Dicuil donnait son *De Mensura Orbis Terrarum* (825?) basé du reste sur Solin, Pline et Priscien et qui témoigne surtout que des débris de la science antique étaient alors conservés en Irlande. Il témoigne fâcheusement aussi qu'au Moyen Age, aux Irlandais comme aux autres peuples, aux géographes comme aux cartographes, l'antiquité cache le présent et ferme le livre de la nature. Cet Irlandais, qui a su se procurer de si intéressantes informations de première main sur les îles de l'Atlantique-Nord ou sur l'Égypte, ne parle de son propre pays qu'en citant un passage de Solin, dont, avec une piété patriotique touchante, il retranche quelques-uns de ces mots injurieux que les Méditerranéens ont toujours eus pour calomnier nos ancêtres du monde occidental (2).

Au Moyen Age et jusque dans ces xiv^e et xv^e siècles où Mrs. A. S. Green a cru pouvoir placer une « seconde renaissance irlandaise (3) », les études astronomiques ont dû être conduites assez loin; et la géographie en a bénéficié. Le traité astronomique gaélique, d'après Messahalal qui fut récemment édité par l'Irish Texts Society contient des chapitres de géographie physique sur les terrains, les sources minérales, les marées, le Nil, la division de la terre en zones climatiques, tous sujets qui ne sont point dans l'astronome juif; et aussi des chapitres de météorologie. Si ce traité, comme il y a tout lieu de le croire, est un de ces manuscrits qui servaient de textes d'étude dans les écoles d'Irlande du xiv^e ou du xv^e siècle, il témoigne que l'on s'y occupait de géographie théorique. Mais d'ouvrages géographiques plus étendus on ne trouve aucune trace; et quoiqu'il ne soit que trop certain que la plupart des livres gaéliques furent systématiquement détruits au temps des Tudors, il est étrange qu'aucun ouvrage spécial de géographie ne nous soit parvenu. Cette absence s'explique non seulement par l'ignorance où le Moyen Age était des anciens, mais aussi par l'existence d'une littérature plutôt que d'une science particulière à l'Irlande, celle des Dinnseanchas.

(1) D. HYDE, *Lit. Hist.*, p. 224.

(2) *Ibid.* et LETRONNE, *Dicuil*, passim. Le passage de Solin supprimé par Dicuil est celui de l'article Hibernia (Ch. VIII, § 6) où se trouve l'expression *inhumana incolarum ritu aspero*. (LETRONNE, p. 159.)

(3) *Irish Nationality*, passim, ch. VII.

Le mot Dinnseanchas désigne, d'après Dinneen, des « légendes sur les noms de lieux et explication de ces noms ». Les auteurs de dinnseanchas content des faits historiques et surtout légendaires qui tantôt expliquent les noms de lieux et tantôt se localisent par eux. Il semble qu'on soit bien plutôt aux confins des domaines de l'histoire et de la mythologie, de la linguistique et du calembour, que dans celui de la géographie. Cependant, les descriptions y ramènent le Dinnseanchas (1). D'Arbois de Jubainville l'a appelé « un traité fantastique de géographie étymologique et légendaire (2) ». De fait, c'est une production unique du génie poétique irlandais; et même les autres littératures celtiques ne la connaissent point. Pour l'Irlandais, ni le nom de son clan ni ceux de son champ, de la colline voisine, de la tourbière et du fleuve qui l'isole ne sauraient être choses mortes et vides de sens : son instinct d'homme de la terre, cet instinct qui ne trompe pas, lui dit que les noms ont une signification et une histoire. Si le sens est perdu et l'histoire oubliée, son imagination et son cœur en trouveront bien d'autres, et plus beaux sinon plus vraisemblables que les vrais. Le défaut de ces histoires des Dinnseachas, c'est qu'« elles prouvent trop », dit le Dr Douglas Hyde (3). Et par elles, le géographe, comme l'historien, s'aperçoit qu'en Irlande la grande difficulté, c'est toujours « de reconnaître où finit l'imaginaire et où commence le réel (4) ».

Les Dinnseanchas sont en quelque manière une des divisions récentes de la légende dorée géographique dont les plus anciennes furent ces histoires de cavernes, de navigations, d'aventures, d'inondations et d'émigrations — uatha, imrama, echtraí, tomadma, tochomlada — ornements du cycle officiel des filid. Et de cette littérature où ce qui semble le plus matériel, la terre et les eaux, se subtilise, prend des aspects fantastiques, et se perd dans les visions et le rêve, la forme la plus moderne est le poème topographique et le récit de voyages.

(1) Les Dinnseanchas relèvent de la toponomastique beaucoup plus que de la géographie; cf. Y. M. GOBLET. *Les noms de lieux irlandais*, p. 7.

(2) Dans son *Catalogue de la Litt. épique irl.* il le définit : « Traité de géographie étymologique et légendaire d'Irlande » (p. 101), et l'appelle à une autre page : « ce traité fantastique de géographie irlandaise » (p. LXXII).

(3) *Lit. Hist.*, p. 57.

(4) Cf. *supra*, p. 4, n. 1.

Le plus ancien Dinnseanchas, qui a donné son nom au genre, celui d'Amairgin, remonterait à la fin du ^{ve} siècle. Les plus célèbres du ^{x^e} siècle sont ceux de Flann Mac Lonain sur les montagnes du Clare et de Cineath O Hartigan; au ^{xi^e} siècle, Cuan O Lochain prend pour thème le Shannon, et Flann Mainistreach les tombeaux des Tuatha Dé Danaan et Aileach, la vieille capitale ulstérienne; au ^{xii^e} siècle, Giolla na naomh O Dunn, chef des bardes des rois de Leinster, traite de leurs tombeaux et des tribus issues de Milesius. Mais l'œuvre la plus complète du genre c'est celle de John Mór O Dugan († 1372) complétée par Giolla na naomh O Huidhrin († 1420) et qui s'étend aux quatre provinces d'Irlande, avec l'indication des territoires de toutes les grandes familles. Géographie politique et toponomastique, dirions-nous aujourd'hui. Dugald Mac Firbis, au début du ^{xvii^e} siècle, fera de même un catalogue des anciens évêchés (1).

Les récits de voyages se rattachent tantôt aux vieilles histoires des filid, tantôt aux poèmes topographiques, plus historiques que géographiques du reste, tel le fameux *Circuit* de Muircheartach aux manteaux de cuir que Cormacan écrit en 946, et qui est le journal de route de la grande expédition d'hiver que fit en 941 le roi d'Aileach à travers toutes les provinces pour prendre des otages aux principaux chefs irlandais (2).

Il n'est pas douteux que les écrivains et les savants gaëls étaient absolument capables de donner à la langue irlandaise une littérature géographique moderne. Le livre de Lismore qui est de la seconde moitié du ^{xv^e} siècle contient un abrégé des voyages de Marco Polo, et dans ce même temps Fingin O'Mahony traduisit ceux du fabuleux Sir John Maundeville (3). C'est peut-être l'époque du traité d'astronomie d'après Messahalalah. Moins d'un siècle plus tard, Keating allait commencer son *Foras feasa ar Éirinn* par une rapide description des divisions de l'Irlande, en donnant la première place à l'étymologie de tous les noms de l'île; et dans cette nomenclature, entremêlée de récits historiques, çà et là ornée de quelques vers, on entend l'écho des

(1) Pour tous ces auteurs, cf. HYDE, *Lit. Hist.* et Miss HULL, *Text Book*, passim.

(2) Voir infra, l'édition de John O'Donovan, à la Bibliographie, B, 1.

(3) Celui-ci se trouve dans un Ms. de la Bibl. de Rennes, avec une copie du Dinnseanchas d'Amairgin. (D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Litt. épique irl.*, p. CXXI.) Sur le succès des prétendus voyages de Sir John, Voir LEGOUIS, *Hist. Litt. angl.*, p. 100.

Dinnséachas, de la séculaire géographie des conteurs érudits dont l'art ne s'est jamais allié à la science des cosmographes. Mais poètes, historiens et savants, tous les représentants de l'aimable et forte culture gaélique vont maintenant disparaître; et leur œuvre sera anéantie à l'heure où aurait pu en surgir une géographie irlandaise moderne de l'Irlande (1).

II

LA « TOPOGRAPHIE » DE GIRAUD LE CAMBRIEN

La plus ancienne description géographique d'ensemble de l'Irlande est la *Topographia Hiberniae*, que Giraud le Cambrien écrivit en 1186 et 1187, à la suite d'un voyage qu'il venait de faire en Irlande, comme secrétaire du prince Jean, cinquième fils du roi Henri Plantagenet. Giraud de Barry était un des hommes les plus cultivés de son temps; étudiant à l'Université de Paris, ses maîtres avaient remarqué sa valeur; revenu dans son pays, il avait commencé une belle carrière ecclésiastique; mais non content de briguer la mitre, il n'estimait point qu'aucun évêché gallois fût digne de lui que celui de Saint-David, si bien qu'il termina sa vie sans avoir été évêque (2). Parce que son grand-père avait été appelé à la situation de mari d'une maîtresse d'Henri I^{er}, lui, se considérait chargé par droit de naissance de dénigrer, pour le compte des rois d'Angleterre, non seulement les Irlandais, mais ses propres compatriotes gallois : aussi son œuvre est-elle le plus ancien et le plus parfait modèle de cette littérature de propagande qui n'a cessé depuis lors de vilipender les Celtes parmi les nations. Au demeurant, il est lui-même un ancien et parfait modèle de l'esprit « gens de lettres », dans son acceptation la moins noble, soignant sa réclame personnelle avec une insistance qui touche à l'ingénuité, et

(1) Sean O Neachtan, dont on a cité plus haut l'éloge sur la mort de la reine Marie d'Este, écrivit au XVIII^e siècle une géographie en gaélique; mais ce dut être plutôt la compilation d'un polygraphe abondant qu'un ouvrage original. (Cf. HYDE, *Lit. Hist.*, 597.

(2) Sur la vie et le caractère de Giraud de Cambrie, voir la préface de Thomas WRIGHT aux *Historical Works of G. C.*, passim.

jugeant les princes et les peuples d'après l'accueil qu'ils font à ses écrits.

Sa *Topographie* est l'ouvrage qui correspond à la première vague de colonisation normande en Irlande. Giraud visite en 1185 une Irlande où la triste Devorgilla a encore huit ans à vivre. Quinze années seulement se sont écoulées depuis que Dermot mac Murrough, — que les chroniqueurs gaelis ne nommeront plus que Dermot na nGall, Dermot des étrangers, — a donné sa fille Eva au chef des envahisseurs, Strongbow. Les grands oiseaux de proie normands, de Lacy et de Courcy, les Butlers et les Geraldines et les De Burgos se sont abattus chacun sur une partie de l'Irlande où ils construisent leurs aires. Il faut que le fils du roi connaisse la nouvelle conquête; et sur sa route il prend avec lui Giraud, son ancien précepteur, maintenant archidiacre de Brecknock.

La situation est intéressante et nouvelle pour un érudit du XII^e siècle, qui a puisé tout son savoir dans les livres et qui n'a guère été entraîné à étudier la nature et les faits. Ici il n'y a point de livres, du moins dans une langue que Giraud puisse entendre. En dehors de vagues témoignages de seconde main venus des Latins, il faut observer et interroger; l'auteur a la sensation d'être « en quelque sorte comme un éclaireur dont la mission est d'explorer le pays (1) », afin d'« offrir au monde entier la possibilité d'examiner les traits de l'Irlande qu'il montre comme dans un clair miroir (2) ». Il va donc décrire ce qu'il voit — et ce n'est pas beaucoup; noter ce qu'il entend — et ce n'est que la parole française de ses compatriotes ou latine de quelques clercs, puisqu'il ne sait pas l'irlandais; mais surtout ce sont les récits merveilleux qu'on lui fait. On a dit souvent que sa crédulité est sans bornes : c'est lui faire tort; cet homme d'intelligence et de savoir supérieurs n'a point la crédulité charmante d'un Froissart écoutant les merveilleux récits de « Messire Espan de Lyon » et entrant peut-être autant par plaisir que par naïveté dans le jeu de l'amusant Gascon (3). Giraud est crédule systématiquement, on est tenté de dire scientifiquement. Il

(1) GIRAUD, 2^e préface à la *Topographie*, p. 9.

(2) *Ibid.*, 2^e préface à la *Topographie*, p. 7.

(3) Son nom était Espan du Leu, et sa terre se trouvait près d'Orthez. Cf. la note des *Extraits des Chroniqueurs*, de MM. Gaston PARIS et JEANROY, p. 306.

est venu en Irlande pour y voir des prodiges parce que la nature n'a pu manquer « d'entasser des œuvres nouvelles et secrètes, contraires à ses règles ordinaires dans ces extrêmes confins occidentaux de la terre ». Et il expose avec une logique parfaite qu'il en doit être ainsi :

« Au delà de ces confins n'existent ni terre ni aucun lieu habitable pour les hommes ou pour les animaux; mais partout à l'horizon, dans l'espace sans bornes, rien que l'Océan roulant ses vagues en des canaux inconnus et insondables. Car de même que les contrées orientales sont remarquables et extraordinaires pour certains prodiges qui ne se trouvent que là et qu'elles ont engendrés, de même aussi les régions occidentales sont illustrées par les miracles que la nature y a réalisés. Car parfois, tel celui qui est ennuyé des affaires sérieuses et ordinaires, elle se retire un moment à l'écart, pour s'amuser à d'extraordinaires fantaisies dans des lieux secrets, décevant et mystérieusement voilés (1). » D'ailleurs Dieu étant l'auteur de toutes choses, il les fait telles qu'il lui plaît, et donc rien n'est contraire à sa volonté et donc à la nature (2).

Tel est l'esprit des enquêtes « scientifiques » du Cambrien; et c'est précisément tout l'opposé de la crédulité. Le sens critique de Giraud se serait sans doute exercé contre qui aurait prétendu qu'il n'y avait ni prodiges ni miracles à observer dans un pays à la marge du monde, où la nature se cache pour jouer à engendrer des monstres. Et Boate est bien impertinent de dire, comme traduit si délicieusement son interprète français, « que ce bonhomme a esté trompé en ces choses-là pour auoir esté trop crédule, aussi bien qu'en une infinité d'autres qu'il rapporte pour véritables qui sont néanmoins manifestement fausses (3) ».

Giraud n'est pas moins prévenu quant aux mœurs. Il a été envoyé en Irlande par les conquérants pour décrire « un peuple barbare, privé de toute civilisation (4) », que Rome leur a donné mission de ramener au christianisme et d'obliger à payer le denier de saint Pierre (5). Il peut bien reconnaître la perfec-

(1) 2^e préface de la *Topographie*, p. 9.

(2) Introduction à la 3^e partie de la *Topographie*.

(3) *Hist. nat. Irl.*, p. 103.

(4) *Topographie*, p. 122.

(5) Cf. 2^e préface de la *Conquête*, p. 175. Giraud mentionne la mission donnée par le pape Adrien à Henry II « d'envahir et conquérir l'Irlande » et de lui faire payer le denier

tion du goût musical des Irlandais, ou la beauté de leurs manuscrits — car son intellectualité et sa culture l'emportent alors sur ses préjugés politiques — mais ce sont là des incidentes, et la marche générale de l'ouvrage n'en est pas déviée pour si peu. La *Topographie* est toute entière conçue pour aboutir à un éloge dithyrambique des princes angevins envahisseurs de l'Irlande, comme la *Conquête* a pour conclusion la nécessité de gouverner l'île d'une main de fer et de la contraindre à payer tribut.

La valeur intellectuelle de Giraud le Cambrien étant bien supérieure à son caractère, la *Topographie* est un livre remarquable pour l'époque, abstraction faite de la partialité de l'auteur. Celui-ci a certes interrogé tous les gens qui pouvaient le renseigner, lu tous les documents qu'on lui a montrés, bien qu'en y prenant seulement les faits utiles à son travail de propagande; travail qu'il compare à celui d'un homme triant des pierres précieuses d'avec le sable d'une plage (1).

Malgré son titre, cette *Topographie* n'est pas une géographie. Dans la première partie, qui est la plus géographique, dix-sept chapitres sur vingt-huit sont consacrés à la zoologie; dans la seconde, qui traite des prodiges et miracles, trente-huit chapitres sur cinquante-cinq sont des contes de nourrices et des légendes pieuses; la troisième partie décrit les habitants, les mœurs et l'histoire ancienne de l'Irlande.

De géographie véritable, on n'en voit guère que dans les six premiers chapitres du début de l'ouvrage sur la situation de l'île, sa superficie, son relief et ses cours d'eau. A peine les lacs mentionnés — et en bloc — l'auteur ne s'intéresse plus qu'aux poissons qu'ils nourrissent et revient à la zoologie. Et cependant Giraud le Cambrien mérite plus qu'aucun homme du Moyen Age le nom de géographe; il a voulu décrire non seulement l'Irlande et le Pays de Galles, mais l'Angleterre et l'Écosse. Une lettre qu'il écrivit au chapitre de Hereford nous apprend qu'il a dessiné « une carte de tout le Pays de Galles, avec ses hautes montagnes et ses épaisses forêts, ses principaux lacs, rivières

de saint Pierre, sans émettre le moindre doute sur l'authenticité de documents alors fort récents. (Cf. supra, p. 23.)

(1) 1^{re} préface de la *Topographie*, p. 8. Il en profite pour décrire les chroniques irlandaises, comme des ouvrages « décousus et sans ordre, avec beaucoup de choses superflues et absurdes, composées dans un style grossier et barbare ».

et châteaux, de nombreuses cathédrales et des monastères (1) ». Mais l'étude de la surface de la terre ne se distinguait pas alors de celle des êtres vivants, de la géologie et de la météorologie. Et ces disciplines si diverses s'enchevêtrèrent encore dans l'ouvrage, géographique à tant d'égards, que cinq siècles après, Gerard Boate intitulerait *Irelands Naturall History*.

Cette *Topographie d'Irlande* de Giraud de Cambrie va maintenant être pendant plusieurs siècles pour tous ceux qui étudient l'Irlande ce qu'Aristote, Plin et plus tard Ptolémée, sont pour d'autres pays et pour d'autres sciences. Le Cambrien a donné aux siècles qui vont suivre ce que les gens de ce temps appréciaient plus que tout : un livre à apprendre, à copier, à commenter; un livre qui dispense d'observer la nature, d'analyser les faits, d'entreprendre des expériences. Et ce livre, établi pour justifier la conquête de l'Irlande, a en outre cette vertu de redevenir d'actualité chaque fois que l'attention se fixe de nouveau sur l'île occidentale, c'est-à-dire chaque fois qu'un nouveau mouvement de conquête ou de colonisation se dessine. Aucun ouvrage n'a peut-être fait autant que la *Topographie* et que la *Conquête* pour entretenir en Grande-Bretagne la conviction que les Irlandais sont incapables de se conduire eux-mêmes et que c'est faire œuvre pie que de maintenir leur pays dans une position subordonnée de colonie que la Couronne (2).

III

LES DESCRIPTIONS COLONIALES DE L'IRLANDE

Avec tous leurs défauts, les topographies, itinéraires et descriptions du Cambrien ont des parties de géographie descriptive qui autorisent à dire qu'il a donné dès le XII^e siècle à l'Irlande et au Pays de Galles ce que les mieux partagés des autres pays n'auront qu'à la Renaissance. Il est donc naturel qu'on ait relu pendant quatre siècles la *Topographia Hiberniae* sans éprou-

(1) Citée par Th. WRIGHT dans sa préface à l'édition des *Historical Works*, p. IX.

(2) Cf. la réfutation de John LYNCH : *Cambrensis Eversus* (1662).

ver le besoin de la refaire ni même de la mettre à jour : on n'en soupçonnait pas la faiblesse scientifique et son esprit correspondait exactement à celui de tous les anciens Anglais curieux des choses irlandaises.

Ainsi, bien que ce soit Barry qui ait solidement installé la conception du Wild Irish dans le stock de préjugés emmagasinés dans l'inconscient de la nation britannique, l'expression même ne paraît pas remonter au delà du xiv^e siècle : témoignage de la vie active que la pensée et l'enseignement du Cambrien avaient conservée en Angleterre (1). Et John Good ne fait que continuer Giraud quand, le premier après lui (2), il écrit en 1566 un ouvrage sur l'Irlande qu'il intitule : *A Description of manners and Customs of the Wild Irish*. Or, prêtre catholique anglais, élevé à Oxford et qui avait fondé à Limerick une de ces écoles favorisées par le gouvernement parce qu'elles répandaient l'usage de la langue anglaise, ce John Good n'est pas un ennemi des Irlandais : il a même fait de leur caractère un éloge cité par Keating (3); s'il appelle les Irlandais « sauvages », c'est parce que l'usage à peu près officiel est de qualifier ainsi ceux qui ont conservé la civilisation et les mœurs gaéliques; et comme ses devanciers danois du xi^e siècle, il en a surtout au clergé irlandais, bien qu'il dénie au peuple le nom de chrétiens.

Dans la seconde moitié du xvi^e siècle commence une grande période de colonisation en Irlande (4) au moment où se répand en Angleterre le goût des recherches historiques et géographiques. Sous cette double influence, dans les quarante années qui vont de 1566 à 1606, une douzaine d'auteurs écrivent des « descrip-

(1) Edw. D. SNYDER, dans son étude *The Wild Irish*, dit avoir trouvé l'expression d'abord dans *Richard the Rediles* (1399) et ensuite dans *The Libelle of Englyshe Polycye* (1436). V. supra, p. 15.

(2) En 1476 avait cependant paru la *Description de la Grande-Bretagne* de John of TRE-VISA qui se termine par : « Of ye descripcôn of Irlonde », en huit chapitres, mais ce n'est qu'une répétition de passages de Giraud de Cambrie.

(3) *Foras Feasa*, I, 64. Cf. CAMDEN, *Britannia*, f^o 1722, vol. II, p. 1416, et PAYNE, *Brief Description*, p. 15. L'ouvrage de Good n'est connu que par les citations qu'en fait CAMDEN dans sa *Britannia*, et ce qu'en dit Camden ne prouve pas que l'ouvrage ait jamais été édité; d'autre part, WALKER dans ses *Historical Memoirs of the Irish Bards* (Dublin, 1786) dit que Good « à la requête du célèbre William Camden, écrivit une *Description of the Manners and Customs of the wild Irish*, en 1566 ». (E. D. SNYDER, *op. cit.*).

(4) Plantation élisabethaines d'Ulster (1570) et de Munster (1586); préparation de la grande plantation jacobite d'Ulster (1605). Voir supra, § III, p. 35.

tions »-et des « histoires » d'Irlande, dont la cause est indiquée par la première phrase de l'Eudoxe de Spenser, qui amorce le dialogue de la *View of the State of Ireland* : « Mais si le sol de ce pays d'Irlande d'où vous venez est aussi bon et aussi fertile que vous le dites, je suis surpris que l'on n'ait rien fait pour l'utiliser à de bons usages et pour soumettre cette nation à un meilleur gouvernement et pour la civiliser. » Voilà qui explique tout : la fertile terre d'Irlande est une colonie idéale; elle est toute proche et ses habitants étant des sauvages, si c'est un profit de s'adjuger leurs terres, c'est une bonne œuvre de les réduire eux-mêmes en servitude au nom de la civilisation. On entend ici l'écho de paroles plus anciennes que Giraud le Cambrien : l'écho des intrigues de Lanfranc et de saint Anselme; et cet écho se répercutera indéfiniment dans l'avenir, en premier lieu dans les conclusions de la *Britannia* de Camden.

Mais les auteurs de descriptions étaient plus sûrs de leurs intentions que de leurs documents. L'Irlande était alors fort mal connue (1). Quand Holinshed veut en publier l'histoire, il commence par traduire tout le livre de la conquête de Giraud; mais pour la partie du XIII^e au XVI^e siècle, il ne trouve ni texte, ni collaborateur compétent; tout ce qu'on peut lui donner, c'est le livre de Campion, écrit en dix semaines, « un temps indubitablement bien court pour une pareille tâche »; pourtant, lui et ses collaborateurs s'en contenteront en le renforçant de notes de Flatsbury (2) et de Marleborough. Ses collaborateurs, ce sont John Hooker et surtout Richard Stanyhurst, et c'est celui-ci qui importe au point de vue géographique puisqu'il a assumé la tâche de faire pour l'Irlande ce que Harrison avait fait pour l'Angleterre : la « description » qui devait précéder l'histoire. Holinshed avait de grandes illusions sur Stanyhurst que « quelques-uns de ceux chargés de l'édition » lui avaient présenté comme « un savant gentleman ». Il dut perdre ces illusions-là

(1) Dans le Ms. contenant ses belles cartes, le doyen Lawrence NOWEL ne s'intéresse qu'à la force en hommes et à la richesse en terres des chefs irlandais. Ses rares pages apparentées à la géographie, sont une liste de villes et de châteaux-forts, et une évaluation de la superficie des grandes divisions territoriales en cantreds et betagh townes (bally betaghs).

(2) STANYHURST le présente ainsi : « Philip Flattisburie, digne gentleman et diligent archéologue, écrivit en langue latine, à la demande du Très Honorable Gerald Fitzgerald, comte de Kildare, Diversas Chronicas; il écrivait en l'an 1517, et il mourut dans sa propriété de Johnstowne, près de Naas (VII, 60) ».

quand il lut le travail de Stanyhurst, surtout s'il l'a comparé au magnifique tableau de Harrison (1).

Dans les huit chapitres de sa description de l'Irlande, que Stanyhurst qualifie dans le titre de « *plaine and perfect* », la géographie tient peu de place. Les trois premiers qui constituent la première moitié de l'ouvrage sont intitulés : 1^o « Les noms de l'Irlande, avec son étendue, aussi quels comtés elle contient, les divisions du pays et du langage du peuple »; 2^o « De la nature du sol et autres particularités »; 3^o « Les noms des cités, bourgs et ports d'Irlande ». Voilà pour la géographie. Et cette géographie est une copie de Giraud, ou plutôt un délayage de passages de la *Topographie* que la pire rhétorique des pédants du temps rend illisible. Et ce qui ne laisse pas d'être surprenant, étant donné que les Stanyhurst étaient depuis longtemps en Irlande, l'auteur paraît n'avoir aucune connaissance personnelle du pays; à peine ajoute-t-il çà et là une anecdote et quelques injures gratuites à l'adresse des Irlandais. Quant à des descriptions d'un coin de pays, d'une rivière, d'une ville, il n'en faut pas espérer. Au quatrième chapitre, le compilateur cite des prodiges. Dans les trois suivants il énumère les lords spirituels et temporels et les « savants et auteurs » d'Irlande parmi lesquels il fait une large place à sa propre famille. Et il termine par un court chapitre où il traite de la manière qu'on peut imaginer des mœurs de « l'Irlandais vulgaire, communément appelé le sauvage Irlandais » (*the meere Irish, comnonlie called the wild Irish*).

Ce qui juge le piteux ouvrage de Stanyhurst, c'est que Spenser et Keating — sans doute dans cette seule occasion — sont tombés d'accord à son sujet : « Vous ne savez pas, Eudoxe, dit Spenser, que M. Stanyhurst pourrait voir dans l'obscurité : peut-être qu'il a des yeux de hibou ou de chat; mais je sais parfaitement qu'il ne voit pas bien ce qui est la lumière même dans les sujets de la plus grande importance. » Et Keating lui repro-

(1) HOLINSHED édita de 1577 à 1587 ses *Chronicles of England, Scotlande and Irelande*, en les faisant précéder de « descriptions » d'intention géographique, dont la meilleure et la seule vraiment géographique est celle de la Grande-Bretagne que composa William Harrison. Les citations de Holinshed faites ci-dessus sont prises dans sa lettre à Sir Henry Sidney, Lord Deputy, au commencement de la partie irlandaise des *Chronicles*.

chera son ignorance qui l'entraîne à calomnier l'Irlande pour se pousser dans la faveur des maîtres de l'heure (1).

Composée à peu près dans le même temps, l'*Image of Ireland* de Derrick avait paru en 1578 — poème mi-allégorique d'un mauvais goût qui en fait une caricature anticipée de Drayton; il s'occupe beaucoup plus des gens et des mœurs que du pays, sauf dans quelques vers sur les cours d'eau et les forêts; sa seconde partie est une satire contre le « wantone Irishe wilde Woodkarne (2) »; et ses gravures sur bois sont composées pour donner une fâcheuse idée des mœurs irlandaises.

La vraie « image de l'Irlande » apparaît beaucoup mieux dans un petit ouvrage publié en 1589, véritable rapport aux actionnaires d'une société coloniale, où un « undertaker » qui a géré des concessions en Munster rend compte à vingt-cinq de ses associés de l'état du pays. C'est l'exposé très vivant d'un homme d'affaires qui rapporte les choses telles qu'elles sont à des capitalistes dont l'intérêt est de savoir la vérité, — tandis que fonctionnaires et courtisans représentent le pays de la manière qui peut le mieux flatter leurs supérieurs ou leurs patrons. L'auteur, Robert Payne, est un agronome, Soucieux de la mise en valeur du pays et non d'une politique à grand spectacle, il se garde

(1) Dans ce passage (p. 93), SPENSER se moque de Stanyhurst qui croyait que le cri : « Faire, faire o ! » (gare !) était un cri de guerre égyptien : « Pharaoh ! » (Pharaon !). D'ailleurs, Spenser le prenait lui-même pour le nom d'un ancien roi écossais Ferragh ou Fergus. (Cf. KEATING. I, 42, où l'on trouvera aussi une critique générale de Stanyhurst.) Mr. H. MORLEY, croit qu'à la fin de sa vie Stanyhurst, converti au catholicisme, songea à rétracter les erreurs de ses chroniques irlandaises (*Ire. under Eliz. & James I*, p. 93, n.); c'est l'opinion de Keating. Il faut remarquer que le P. HOGAN appelle le Speaker Stanihurst « l'hôte catholique de Campion ». Campion lui-même devint catholique à Douai en 1571, l'année même de la publication de son *Histoire*, et Jésuite à Rome en 1574. Il y eut là quelques chroniqueurs, catholiques de naissance ou par conversion, dont les écrits anti-irlandais prouvent que la nationalité importait plus que la religion dans les campagnes de ce temps. On a essayé de nos jours de prouver que ces catholiques ne furent pas anti-irlandais. Voir notamment les études du Jésuite Edmund HOGAN : « The blessed Edmund Campion's History of Ireland and its critics » dans *The Irish Ecclesiastical Record*, 3rd series, vol. 12, n. 7 et 8, July and August 1891. L'œuvre littéraire de Stanyhurst, d'après M. LEGOUIS, se compose d'une traduction ridicule de l'*Enéide* (1582) et de quelques poèmes illisibles. (*Hist. litt. angl.*, p. 245 et 354.) MORLEY dit qu'il avait travaillé depuis sa sortie du collège à un *De Rebus in Hibernia Gestis*, publié en 1584 à Anvers (*op. et loc. cit.*).

(2) Les kernes « étaient des fantassins légèrement armés, appelés par Henry de Marleburg, Turbiculi, et par d'autres Turbarii; ils portaient des casques (head-pièces), combattaient avec des dards ou javelines, auxquels était fixée une courroie, et portaient aussi des épées et des couteaux ou skeynes. En campagne, leur musique était la cornemuse. » (WARR, *Antiquities of Ireland*, par HARRIS, p. 161; cité par A. SMITH, PAYNE, *Brief Description*, p. 15.) Skeyne est une mauvaise transcription de l'irl. sgian.

bien de « juger l'ensemble des gens d'après quelques canailles (1) ». A l'encontre des écrivains politiques, il recommande à ses compatriotes de ne pas se laisser décourager par les récits mensongers d'individus qui perdirent leur argent et celui des autres dans les entreprises irlandaises; ceux-là cherchent à dégoûter les Anglais de l'Irlande en leur décrivant les prétendus dangers qu'ils courraient en y vivant ou même en y voyageant. En réalité, ce qui déplaît le plus à ces gens-là, c'est qu'ils ne peuvent rien obtenir que par un travail honnête, lequel est la chose dont ils sont le plus incapables (2). Payne parle longuement lui aussi des divisions politiques du pays et des mœurs des habitants; mais il y ajoute des observations sur les richesses naturelles, l'agriculture et l'élevage, l'exploitation des forêts et des carrières, la chasse et la pêche; il note jusqu'au prix de la vie. Chemin faisant, il marque des traits géographiques, ajoutant pour les régions où il a vécu ses observations personnelles aux généralités qu'il a dû prendre comme tout le monde dans Giraud le Cambrien et dans Mercator. Mais il n'accepte pas *a priori* les données des anciens, et la première page de critique cartographique écrite en Angleterre pourrait bien être celle où il se plaint de l'inexactitude de la carte d'Irlande en usage de son temps (3). Or, l'étude de Payne avait un but pratique; écrite en 1589 elle est éditée l'année même, et réimprimée en 1590, par les soins d'un de ses associés, un certain Nich(olas) Gorsan, de Trowell en Nottinghamshire, lequel fait connaître qu'il a entrepris cette publication « parce qu'il voudrait que ses compatriotes pussent profiter des nombreux et bons renseignements qui y sont contenus ». Si bien que l'on se demande s'il ne s'agissait pas d'une publicité en vue d'un appel de fonds pour développer une société de colonisation.

Tandis que cette plaquette faite par des gens d'affaires fut publiée sitôt écrite, les grands ouvrages des mêmes années n'ont été imprimés que plus tard. La *View of the State of Ireland* que Spenser avait écrite en 1596 paraîtra en 1633. Le manuscrit

(1) « Judg'd the many by the rascal few. » Citation d'Aquilla SMITH montrant dans l'introduction de son édition de la *Brief Description* combien Payne diffère par son impartialité de la plupart de ses contemporains (p. vi).

(2) P. 3.

(3) Cf. supra, p. 115.

de la *Description of Ireland in 1598* devra attendre près de trois siècles que le P. Hogan le donne au public en 1878. Et le *Treatice of Ireland* de Dymmok attendra presque autant, de 1599 ou 1600 à 1842.

L'ouvrage de Spenser est avant tout un traité politique, et c'est comme tel que James Ware en dédiera l'édition à Lord Wentworth. C'est parfois aussi une œuvre littéraire d'une sobre et sombre grandeur, où le pathétique jaillit non d'ornements rhétoriques, mais des dessins vigoureux qu'une plume puissante a tracés. La description géographique en est presque absente, plus effacée certainement que dans les vers de la *Faerie Queen* qui décrivent les trois rivières-sœurs (1).

Dymmok, qu'on suppose venu en Irlande avec le comte d'Essex (2), a écrit sous le titre de *Treatice of Ireland* un ouvrage militaire destiné à faire connaître à Sir Edmund Carye l'état des forces militaires en Irlande et à lui conserver le journal de l'expédition de 1599. Mais il a fait précéder son travail d'un aperçu géographique tiré de ses devanciers, de Giraud à Campion et à Stanyhurst, et qu'il a enrichi de renseignements sur chaque comté, recueillis sans doute dans les bureaux de la vice-royauté; de sorte qu'il nous a laissé une sorte de compendium de la géographie politique de l'Irlande en l'an 1600; et bien qu'un copiste ignorant tout du sujet ait cruellement écorché les noms, le traité de Dymmok tient au point de vue de la description géographique une place assez comparable à celle de la carte de Goghe au point de vue de la représentation topographique.

Dans l'*Itinéraire* de Fynes Moryson (3), la partie proprement géographique, pour ce qui touche l'Irlande, est copiée dans Camden; et cet ouvrage d'ordinaire original et intéressant n'est ici que le récit d'un voyageur fort indisposé contre un pays où il n'a pas trouvé le confort qu'il aimait. Et Moryson accuse les habitants de sauvagerie sans comprendre qu'il est au milieu

(1) « Spenser, a dit M. LÉGOVIS, est un grand peintre qui n'a jamais manié le pinceau » (*Hist. lit. angl.*, p. 279.) Cf. Pauline HENLEY, *Spenser in Ireland*, Cork et Dublin, 1928.

(2) C'est ce que suppose le Rév. Richard BUTLER, qui édita son *Treatice* en 1842. On ne sait rien de précis sur lui.

(3) Fynes Moryson, né en 1566, en Lincolnshire, avait étudié le droit à Cambridge et voyagé à l'étranger pendant dix ans. En 1600, il alla en Irlande dans la suite de lord Mountjoy sur les conseils de son frère Sir Richard Moryson, vice-président du Munster. Il devint secrétaire de Mountjoy et mourut en 1614. Son *Itinerary* fut publié en 1617. (Cf. MORLEY, *Ire. under Eliz. & J. I.*, p. 30.)

d'un peuple que les guerres ont réduit à la misère la plus abjecte.

Ainsi le xvi^e siècle et l'ère élisabethaine se terminent sans que la grande fièvre coloniale ait fait composer la géographie descriptive de l'Irlande qui remplacera l'antique *Topographie* du Cambrien. Des rapports de fonctionnaires, les notes d'un voyageur ou d'un colon ont seulement précisé quelques détails. Et le meilleur ouvrage d'ensemble est une compilation que Camden, qui n'a jamais été en Irlande, publia dans sa *Britannia* (1586). C'est cette compilation que l'époque jacobite réimprimera, traduira, développera; et elle éditera Moryson en 1617 et Spenser en 1633.

Maintenant, au lieu d'étudier l'Irlande, on va répandre dans le grand public une littérature de propagande coloniale et anti-irlandaise qui se développera de nouveau et plus encore à la fin du siècle. En 1605 « Barnaby Rich, Gentleman », qui avait été en garnison à Coleraine et avait vécu quarante ans à Dublin sans rien observer du reste de l'Irlande, fait paraître, sous le titre *A short survey of Ireland*, une plaquette pour « révéler véridiquement qui a incité les cœurs de ce peuple (irlandais) à la désobéissance envers son Prince, avec une description du pays et de la condition du peuple ». En réalité, la description occupe à peine trois pages; les cinquante-trois autres sont une diatribe contre le papisme. Cinq ans plus tard, le même auteur publie *A new description of Ireland* en 130 pages; la géographie a, cette fois, complètement disparu, sauf de l'épître dédicatoire; la prétendue « description » est un pamphlet contre les mœurs des Irlandais (1).

En 1612 paraît la *Discovery* de Sir John Davies, ouvrage exclusivement politique, — de même que ses lettres sur les comtés ulstériens — et tel qu'on pouvait l'attendre de cet homme de loi, Gallois cultivé et habile, sans la moindre sympathie pour un pays où il allait faire dans une brève carrière coloniale une manière de stage en vue d'une carrière anglaise que la mort vint subitement interrompre quand il n'avait que quarante-six ans (2).

(1) La page de titre porte, autour d'un ornement typographique, l'inscription galloise : HEB DDIM HEB DDIEV.

(2) Sir John Davies, né en avril 1569, mourut d'apoplexie le 7 décembre 1626. Sa carrière irlandaise va de novembre 1603 à 1616; il était allé en Irlande, recommandé par Jac-

Mais l'intérêt du public pour les possibilités économiques de l'Irlande est montré par le soin que prend Richard Allestree de terminer son almanach pour 1619 par deux pages de description de l'Irlande. C'est le temps des « discoverers »; tout le monde rêve plus ou moins de spéculations foncières en Irlande et Allestree « practitioner in Sidera Scientia et Φιλαλήθης » offre à sa clientèle un alléchant tableau d'une terre d'abondance — son énumération des richesses de l'Irlande mentionne même des perles et des pierres précieuses, — dont les habitants n'attendent que des relations commerciales avec les étrangers pour sortir de leur « barbarie ». Et l'on pense aux recommandations que Payne adressait trente ans plus tôt à ses associés et aux gens d'affaires en général.

Aussi bien l'ère des descriptions coloniales est close. Celle des études réellement géographiques a déjà commencé.

IV

[LES PREMIÈRES DESCRIPTIONS GÉOGRAPHIQUES DE L'IRLANDE

Stanyhurst aurait pu être, sinon le premier historien-géographe moderne de l'Irlande, du moins son Harrison; mais il ne fut qu'un ignorant pamphlétaire. Et c'est Camden qui, le premier depuis Giraud de Cambrie, entreprendra une grande description géographique de l'Irlande dans une section distincte, placée à la fin de sa *Britannia*.

Cette description, qui n'a que trente-six pages dans la première édition (1), se développe ensuite dans chacune des suivantes; et en 1610, celle de Holland donne cinquante-huit pages

ques 1^{er} à Mountjoy, et était devenu attorney-general, puis député de Fermanagh; la Couronne l'imposa pour président aux Communes irlandaises en 1612. (Cf. MORLEY, *op. cit.*, p. 26.)

(1) Cette section commence par une page de titre dont la disposition typographique répète celle du titre de l'ouvrage et dont voici le texte : *Hiberniae et Insularum Britanniae adiacentium Descriptio* etc. Mais la pagination continue celle de la première partie du volume dont ce titre occupe la 487^e page.

de description générale et quatre-vingts pages sur l'histoire et les mœurs; or, chaque page de 1610 contient deux fois plus de texte qu'une page de 1586.

C'est que, entre temps, l'Irlande avait acquis dans la politique anglaise une place de premier rang. En 1607, Camden ajoute pour la première fois à sa description un paragraphe final « *Hibernia neglecta* », qui témoigne avec une singulière énergie que l'on considérait maintenant l'Irlande comme une affaire d'importance.

« En réalité, écrit-il, les rois d'Angleterre (qu'on pardonne ma hardiesse extrême), en aucune affaire quelle qu'elle soit n'ont laissé plus à désirer au point de vue de la piété et de la politique, qu'en traitant pendant tant de siècles si légèrement cette province (1), oui, elle et toute l'Irlande, pour la propagation de la foi, l'établissement du bien public, et l'obligation imposée aux habitants de mener une vie policée : si ce fut insouciance négligence, parcimonie ou crainte de dommage, ou pour quelque raison d'État, je ne le saurais dire. Mais que ce pays ne puisse être plus longtemps ainsi négligé, cela semble à bon droit s'imposer de soi-même on ne peut plus sérieusement, parce que c'est une île si grande, si proche, au sol si fertile, aux pâtures d'une richesse qui passe ce qu'on peut croire, couverte de tant de bois, enrichie par tant de minéraux (s'ils étaient recherchés), arrosée de tant de cours d'eau, entourée de tant de ports, si propres et commodés pour la navigation vers les plus riches contrées, et donc paraissant être d'un grand profit par les taxes et droits de douane; et, pour en finir, procréant et élevant en aussi grande abondance qu'elle le fait des hommes qui peuvent — que l'on considère leur intelligence ou leur corps — être singulièrement utiles pour tous les emplois et fonctions aussi bien de la guerre que de la paix, s'ils étaient entraînés et astreints à une vie régulière et policée. »

Voilà, groupés en bon ordre, tous les arguments, politiques et économiques, pour la colonisation qu'on venait de mettre en vedette pour les plantations d'Ulster. Et Camden les fait suivre, sous couleur de documentation historique, d'un récit

(1) « Cette province » est l'Ulster, la dernière décrite, de sorte que ce paragraphe vient à la fin de sa description.

des récentes rébellions des O'Neill, d'un petit essai sur « les mœurs des Irlandais (Irishry) aussi bien des anciens temps que des plus récents », d'après Giraud et ses récents imitateurs, enfin d'Annales, rédigées par Lord William de Naworth pour les années 1152 à 1370 et « copiées sur les chroniques manuscrites d'Henri Marleburgh », de 1370 à 1470. Camden puise aux mêmes sources que Holinshed; et qu'auraient-ils pu faire d'autre quand ils ignoraient la langue du pays dont ils voulaient conter l'histoire (1)?

Mais la description de l'Irlande n'est pas celle d'un Stanyhurst. L'esprit scientifique de l'universitaire lui donne parfois une sorte d'impartialité, — bien faiblè certes, et qui n'empêche pas que la *Britannia* ait été un répertoire souvent consulté de calomnies contre la nation irlandaise — néanmoins une impartialité qu'on s'étonne de trouver chez un auteur qui se documentait près du comte de Denshire (2) sur l'Armagh et que Sir George Carew avait « guidé par la lumière de son savoir dans quelques-unes des questions irlandaises obscures (3) ». Les témoins oculaires valaient les chroniqueurs. Aussi faut-il remarquer la modération de Camden, étudiant dans une pareille atmosphère quand, par exemple, presque au début de la partie irlandaise, il prévient le lecteur que si les Irlandais sont devenus « en quelques endroits sauvages et pas du tout policés » (*wilde and very uncivill*) ils ne le sont pas partout et ne l'ont pas toujours été (4). Aux premiers siècles du christianisme, ils ont eu une très haute civilisation; et Camden indique en marge : « Moines d'Irlande : homme saints et savants (5). » Ils ont connu très tôt l'art de l'écriture et c'est d'eux que les Saxons d'Angleterre paraissent l'avoir reçu (6). Et Camden médite aussi sur les causes d'une

(1) Dans l'édition de 1637, la description des comtés occupe les pages 61 à 118; les rébellions des O'Neill, 119 à 139; les mœurs, 140 à 148; les Annales de Lord Naworth (1152 à 1370), 149 à 195; la chronique de Marleburgh (1372 à 1470) 195 à 200.

(2) P. 107.

(3) P. 79. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier et moins encore de juger le caractère de Camden; mais on peut citer cette curieuse note manuscrite sous le portrait de Camden dans l'exemplaire de l'édition de 1772 du British Museum : « This is the man of whom D'Israeli said : « His conduct was destitute of magnanimity and justice. » He looks it truly. »

(4) P. 63.

(5) P. 67.

(6) Cf. p. 68. Au commencement du volume, en face de la dédicace au roi, est un alphabet « anglo-saxon ». Dans sa carte en frontispice, Hole emploie ces caractères dont il donne les équivalents dans un petit tableau à l'angle supérieur gauche de la carte. Ce sont un *d*

déchéance à laquelle il doit bien croire puisque les « historiens » de Sir Henry Sidney l'affirment, et qu'ils sont eux, les Campion, les Hooker, les Stanyhurst, des hommes honorables :

« Et nous n'avons aucune raison pour nous émerveiller de ce que l'Irlande, qui est maintenant pour la plus grande part grossière, à demi barbare et tout à fait dépourvue de tout raffinement et de belle littérature, fut remplie d'esprits pieux, saints et bons, dans ces temps où dans toute la chrétienté les belles-lettres restaient négligées et à demi ensevelies, — nous n'avons aucune raison pour nous en étonner, quand nous voyons que la divine providence du tout-gracieux et tout-puissant souverain du monde sème les graines et fait lever les plants de la sainteté et des beaux-arts, parfois dans une nation et d'autres fois dans une autre, comme dans les plates-bandes et les planches d'un jardin, et cela en des âges divers : lesquels étant enlevés et transférés çà et là, peuvent par une nouvelle croissance pousser l'un au-dessous de l'autre, prospérer et être conservés, pour sa propre gloire et le bien de l'humanité. Mais l'injure des guerres a peu à peu éteint les foyers et les études de la sainteté et des belles-lettres (1). »

Et Camden énumère tous ceux, princes de Grande-Bretagne et pirates scandinaves qui, selon la légende ou l'histoire, ont tenté la conquête de l'Irlande, depuis « Egfrid, roi de Northumberland (2) », jusqu'aux Anglo-Normands du ^x^e siècle.

Le plan général de la description est géographique : après des généralités sur l'île, l'étude détaillée est menée par provinces et dans chaque province par comtés. Mais dans l'intérieur de chaque comté toute méthode disparaît. Sans doute, Camden veut donner l'explication du nom du comté et son étymologie, ses limites géographiques, son histoire depuis les tribus mentionnées par les auteurs latins; et, le parcourant à la manière d'un guide, il renseigne le lecteur sur tout ce que la nature et les arts des hommes d'autrefois et des contemporains ont placé là d'intéressant. Mais comme les documents sur chacun de ces sujets

barré pour *th*; *f*, *g*, *r*, *s*, de l'alphabet irlandais; un *p* barré pour *th*; une autre sorte de *p* pour *w*. Tel est l'ordre du tableau; mais on rapprochera naturellement les représentations des deux *th* encore en usage dans l'étude des langues germaniques.

(1) P. 68.

(2) Egfrith, roi de Northumbria, mort en 685.

varient beaucoup en importance d'un comté et même d'un lieu à l'autre, et qu'il arrive même qu'ils fassent tout à fait défaut, il n'y a aucun équilibre entre les diverses parties; et puis Camden ne compose guère méthodiquement et son livre semble plutôt un savant entretien, coupé d'incidentes, une promenade où l'on prend à chaque occasion de petits chemins curieux, oubliant de revenir à la grand'route à l'endroit où on l'a quittée.

Comme dans toutes les descriptions du temps, la géographie physique est fort peu développée; et aussi comme dans la plupart d'entre elles, en géographie physique les cours d'eau et les lacs sont de beaucoup les mieux décrits, et les montagnes les plus sacrifiées; malheureusement, la division par comtés coupe en tronçons et sépare par de longs intervalles les descriptions où Camden fait le mieux figure de géographe (1).

En 1638, un Gallois de Beaumaris, Lewis Roberts, publia sous le titre de *Marchants Mapp of Commerce* une géographie économique du monde, la plus ancienne sans doute que l'on ait jamais faite. Roberts était un négociant, qui avait passé sa jeunesse à Constantinople pour la Company of English Merchants trading the Levant seas. Mais, ce qui ici importe davantage, il avait fait son apprentissage commercial en Irlande, d'abord à Waterford, « le premier sol, dit-il, que j'aie jamais foulé exception faite de ma terre natale », quand il avait treize ou quatorze ans, c'est-à-dire vers 1610; ensuite à Drogheda, où il avait résidé « au temps de mes plus jeunes années de voyage et de ma première situation dans les affaires (2) ». Il parle donc de l'Irlande comme d'un pays où il a vécu et commercé, et où il a dû garder des relations; et sa géographie montre ce qu'un négociant de la première partie du XVII^e siècle savait et pensait de l'Irlande.

Un premier chapitre (le 263^e du livre), « De l'Irlande et des provinces qui s'y trouvent », n'est qu'une nomenclature, sans un mot de géographie physique; mais Roberts n'oublie pas — et c'est le seul fait cité — de dire que les serpents ne peuvent

(1) Ainsi sa belle description des « trois rivières-sœurs » (Barrow, Nore et Suir) est par fragments dans les comtés de Kilkenny, de Carlow et de Wexford.

(2) 1^{re} édition, p. 220. L'une des dédicaces de cette édition nous renseigne sur la carrière commerciale de l'auteur; adressée à « S^r Morris Abbot... Governour of the Company of English Merchants trading into the East Indies, and Henry Garraway, Esquire... Governour of the Company of English Merchants trading the Levant Seas », elle dit : « Avant que vous me connaissiez, j'ai eu l'honneur, à Constantinople, d'être de vos employés. »

vivre en Irlande. Le chapitre suivant : « De Dublin et du commerce qui s'y fait », est beaucoup plus intéressant. Après quelques lignes sur la ville, une liste des produits irlandais avec la mention de ceux dont l'importation est prohibée, les monnaies, poids et mesures, il traite en une longue page « du commerce en général de l'Irlande ».

L'île est maintenant paisible, et les habitants commencent à s'enrichir; alors que l'Irlande, quelques années plus tôt, devait importer des marchandises d'Angleterre et d'Écosse, maintenant elle en exporte dans ces pays; elle envoie en France, en Espagne et en d'autres pays le produit de ses pêcheries, de ses fabriques de draps et de lainages; elle expédie chaque année plus de 200.000 livres de laine aux tissages de Manchester. Les minéraux exploités sont le plomb, le fer et l'étain. Le commerce porte sur les tuyaux de poterie, la cire, le miel, les fourrures, le chanvre, la toile, le sel, etc. Et Roberts conclut :

« Tout ceci considéré, il ne manque aux gens d'ici, pour en faire de grands négociants, que des vaisseaux et de l'habileté dans l'art de la navigation, ainsi que le désir d'employer leurs talents dans les pays étrangers, ce qui ne s'est pas encore développé parmi eux; la nature les a pour ces fins dotés de nombre de bons ports et de rivières navigables, et elle leur donnera dans l'avenir, je l'espère, le goût de seconder par leurs efforts, ce dont elle les a si abondamment pourvus, ce qui peut être peu à peu réalisé par la conversation et la direction des Anglais civilisés, que l'on voit chaque jour venir résider parmi eux. »

Ces vues de Roberts le négociant sont à rapprocher de celles de Payne le colon, et à opposer à celles des officiers, des fonctionnaires et de leurs chroniqueurs. Elles révèlent dans les temps qui précédèrent les grandes confiscations l'existence d'une opinion coloniale souhaitant une politique de collaboration avec les Irlandais.

Le livre de Roberts eut du succès; on le lisait dans les milieux commerciaux britanniques et étrangers (1). Publié en 1638, il en était déjà à sa 3^e édition en 1677. Il en fut fait une édition in-f^o en 1700, — probablement la dernière, puisque c'est elle que

(1) Sur un ex. de la 1^{re} éd., au Brit. Mus. (30. f. 19), on a écrit en français, au-dessous du portrait : « J'ay acheté ce livre de Mons^r Charles Chester pour 7 (?) & 1 demy A Bristol 15 Aoust 1654. Carlos Guillerma. »

l'abbé Morellet placera soixante-neuf ans plus tard dans sa « Bibliothèque d'Économie Politique formée pour le travail du nouveau Dictionnaire de Commerce ». Et il est à remarquer que la troisième édition, au moins en ce qui regarde l'Irlande, est la copie textuelle de la première : quand on pense aux transformations qui se firent en Irlande entre 1638 et 1677, on doit convenir que les lecteurs de la fin du xvii^e siècle n'étaient pas exigeants sur la fraîcheur des renseignements qu'on leur donnait.

Or, en 1652 était parue une description géographique de l'Irlande, composée sept ans plus tôt « pour le bénéfice des spéculateurs et planteurs d'Irlande (1) » — en réalité la première étude de géographie physique moderne du pays.

V

L'HISTOIRE NATURELLE DE BOATE

Le premier ouvrage moderne que l'on puisse tenir pour une géographie — géographie physique et économique — de l'Irlande est un petit volume de 186 pages que Gerard Boate écrit en 1645 et qui fut publié par les soins de Hartlib en 1652, sous le titre : *Irelands Naturall History*. C'était, nous dit ce titre, « une véridique et copieuse description de sa situation, de sa grandeur, de sa forme et de sa nature; de ses montagnes, bois, bruyères, tourbières; de ses parties fertiles et de ses terrains cultivables, avec les diverses manières de les fumer et de les amender; avec ses caps ou promontoires, ports, rades et baies; de ses sources et fontaines, ruisseaux, rivières, lacs; de ses métaux, minéraux, pierre de taille, marbre, houille, tourbe et autres matériaux qui sont tirés du sol. Et enfin de la nature et température de son air et de ses saisons, et de quelles maladies elle est exempte ou auxquelles elle est sujette. Pour contribuer à l'avancement de la

(1) Les guides pour les spéculateurs publiés par Woodhouse en 1647 et 1653 ne sont pas à proprement parler des ouvrages de géographie descriptive; et ils ont été étudiés au chapitre précédent.

navigation, de l'agriculture, et autres arts et métiers productifs (1). »

L'auteur, Gerard Boate, était un médecin hollandais né en 1604 à Gorcum, qui avait étudié à Leyde, et qui exerçait à Londres avec tant de succès qu'il obtint le titre de Médecin du Roi, et que le College of Physicians le reçut parmi ses membres, le 6 novembre 1646, en qualité de « licencié (2) ». Son frère, Arnold, s'était établi médecin à Dublin, et lui-même devait s'y installer comme médecin du gouvernement — situation qu'il n'occupa que fort peu de temps car, arrivé en Irlande à la fin de 1649, il y mourut le 19 janvier 1650.

Or, en 1642, les Hollandais ayant été admis à souscrire à l'emprunt destiné à financer la guerre d'Irlande, Gerard, dont le frère était à Dublin depuis plusieurs années, se joignit aux spéculateurs et plaça « une grande partie de son bien sur les *escheated lands* (3) ». Les listes de souscription n'indiquent que £ 80, plus cent autres livres versées pour l'expédition d'une flottille corsaire sur les côtes du Munster. Mais à la répartition, Gerard Boate ou ses héritiers eurent en Tipperary des terres valant bien davantage (4). On conçoit que Boate ait donné grande attention aux richesses du sol irlandais et au meilleur moyen d'en tirer parti; et peut-être espérait-il aussi, en les révélant au grand public, faire une utile publicité pour cet emprunt qui menaçait d'être un fiasco, et dont le succès intéressait si grandement sa fortune.

(1) C'est la traduction littérale du titre anglais. Le traducteur français de 1656 l'a quelque peu abrégée.

(2) Cf. *Roll. R. C. P.*, I, 243. Son nom est orthographié Boet. R. GOUGH qui l'écrit Boate note que d'après Weston (sans doute Sir Richard, l'agronome) son nom était Beats. (*Brit. Top.* II, 773.) Le *Dict. Nat. Biogr.* donne les graphies : Boate, de Boot, Bootius, Botius. Mais l'orthographe Boate est la seule qu'on trouve dans l'*Irelands Naturall History* faite en quelque sorte sous le contrôle de son frère. Ce doit être la forme dans laquelle ils avaient anglicisé leur nom hollandais (Boot, messenger).

(3) Ces indications données par Arnold Boate proviennent de sa lettre à Hartlib, en tête de l'édit. de 1652. Les particuliers pouvant souscrire étaient « tous Anglais, Écossais, Irlandais et Hollandais de religion protestante ». (SCOBELL, fol. 33, cap. 36.)

(4) Le nom de Boate paraît deux fois dans les listes de souscriptions : « 865. Gerrarde Boate, of Holland, £ 80 », et, dans la liste « The Subscriptions for ye sea forces » : « 1318. Gerrald Boate, of Holland, £ 100 ». Dans l'« Account of the Adventurers in the County Tipperary », on trouve dans la Baronnie d'Ikerrin, South Western Quarter n° 4, les articles : « South-East, n° 2, Gerard Boate, £ 468.15.0; Ir. Measure 847^a 3^r 20 p; English measure 1372^a 0^c 37^p » et : « South-West, n° 4, Katherine Boate £ 156.5.0; Ir. Measure 282^a 1^r 0^p; English Measure 437^a 1^r 14^p ». (PRENDERGAST, p. 431, 447 et 399). Les terres de Gerard Boate devaient donc se trouver dans les environs de Templemore.

En 1642, quand il entra dans la spéculation, en 1645, quand il écrivit son livre, Gerard Boate n'était encore jamais allé en Irlande. Mais il avait sur le pays des renseignements de première main par Arnold qui y pratiquait la médecine depuis huit années, qui avait été médecin général de l'armée (1) et qui avait « fait de très nombreux voyages dans le pays, dont il avait ainsi vu une grande partie, particulièrement dans les provinces de Leinster et d'Ulster ». Au reste, Arnold lui-même, dans la lettre à Hartlib publiée en tête de l'ouvrage, expose avec beaucoup de précision la manière dont fut composée l'*Histoire Naturelle*.

Arnold Boate était venu en 1644 de Dublin à Londres où il était resté avec son frère du début de mai aux derniers jours d'octobre. La situation « morale et politique » (morall and civill) de l'Irlande était un de leurs sujets de conversation; mais c'était « l'histoire naturelle » du pays qui intéressait le plus Gerard, en raison de sa curiosité scientifique et aussi de ses intérêts financiers.

« Ayant noté par écrit ce qu'il avait appris de moi, poursuit Arnold, il conféra ensuite sur le même sujet avec plusieurs de ces gentlemen chassés d'Irlande par les sanglants désordres qui y avaient eu lieu, et réfugiés à Londres; comme il les connaissait fort bien, notamment Sir William Parsons et Sir Richard Parsons (2), qui mieux que tous autres, comprenant à la perfection les choses de ce pays, étaient merveilleusement capables de répondre à toutes les questions qu'il leur posait de temps en temps sur les choses que je lui avais déjà apprises ou sur celles dont il avait oublié de me parler ou sur lesquelles je n'avais pas été capable de le renseigner complètement. C'est ainsi qu'il réunit les éléments de ce travail; et pour le parfaire mieux encore, il me l'envoyait au fur et à mesure qu'une autre partie en était composée, me demandant de la revoir avec soin, et d'ajouter, retrancher ou corriger lorsque je le trouvais nécessaire. »

La lecture de l'*Histoire Naturelle* montre que Gerard Boate connaissait aussi les ouvrages publiés déjà sur son sujet, — à tout

(1) Ces fonctions sont indiquées à la section « Des maladies d'armée », qui est la 5^e du dernier chapitre de la *Naturall History*.

(2) Sir William Parsons avait été Lord Justice en Irlande au temps de la rébellion de 1641.

le moins leur source commune, la *Topographie* de Giraud de Cambrie dont il dénonce en plusieurs endroits les absurdités (1).

C'est que Boate n'est pas, comme le Cambrien, en quête des fantaisies de la nature dans un pays situé aux confins du monde; entraîné à une recherche déjà scientifique, il ne se contente pas non plus de démarquer les vieux livres. Il interroge des témoins oculaires, compare leurs dépositions, essaie de découvrir la vérité. La méthode est bonne. Et l'esprit est encore stimulé par le désir de faire un inventaire exact du pays où l'auteur a placé son argent. Cet inventaire devait, paraît-il, être complet et comprendre quatre volumes dont seul le premier fut écrit; le second aurait été consacré à la flore, le troisième à la faune et le quatrième aux hommes, à leurs mœurs, à leurs lois, à leur évolution depuis la conquête.

La *Natural History* que nous avons n'est donc que la première partie de l'œuvre projetée : géographie physique et économique, ou géologie économique, comme on dit en Angleterre. La répartition des matières et le développement des divers sujets sont absolument différents de ce que s'attend à trouver un lecteur de notre temps. Boate commence par rappeler — brièvement d'ailleurs — les divisions administratives, comme pour situer ses observations physiques et économiques sur un fonds de carte politique. La description générale, politique et physique, avec l'orographie et la composition du sol, n'occupent pas un cinquième du livre; encore le relief du sol n'y est-il pas traité en plus d'une centaine de lignes, et fort pauvrement — ainsi le Dr Petty, malgré son désir qu'il en fût d'autre sorte, ne pourra obtenir de ses surveyors de s'intéresser à l'orographie. Boate lui préfère la composition des terrains, sans doute comme plus utile à l'agriculture. Il prend surtout un soin extraordinaire de la description des côtes, qui tient le quart de son livre, et de l'hydrographie qui, en longueur, y est la moitié de celle des côtes. La culture, le défrichage, l'arboriculture — avec la météorologie si nécessaire aux cultivateurs, — couvrent autant de pages que la description des côtes. L'étude des mines et carrières et des industries qui s'y rattachent ne sont pas traitées avec beaucoup moins

(1) Notamment au sujet des marées et des fontaines merveilleuses (ch. VI, sect. 7 et ch. VII, sect. 3).

d'ampleur. Enfin, les questions médicales occupent une vingtaine de pages à la fin du livre.

Ces proportions décèlent l'esprit utilitaire de l'ouvrage. Suivant l'expression du traducteur français dans le titre, il s'agit de « donner de grandes lumières à la navigation et à l'agriculture »; mais ces lumières ne peuvent être données que par une étude scientifique du sol et des eaux et de l'atmosphère, et Gerard Boate l'a bien compris. Ce double caractère scientifique et pratique de son ouvrage est indubitablement ce qui a séduit Hartlib et l'a décidé à le publier, après qu'il se fut assuré que l'ouvrage, bien que terminé trois ans avant que l'auteur allât en Irlande, était cependant établi sur des documents de première main.

Hartlib s'intéressait à la colonisation de l'Irlande, comme sans doute tout le milieu des virtuosi. Il y voyait un terrain d'expériences agronomiques, comme Petty un « animal politique » jeune et facile à disséquer (1). En 1652, il s'était inquiété des applications possibles de ses méthodes agronomiques en Irlande, et une enquête avait été organisée « plus particulièrement sur l'agriculture et l'histoire naturelle de l'Irlande (2) ». Et c'est alors qu'il avait résolu de publier l'œuvre posthume trouvée dans les papiers que le pauvre Gerard avait laissés à Londres, et parmi lesquels elle dormait depuis sept ans (3). Car, dit Hartlib dans sa dédicace de l'*Histoire Naturelle* adressée à Cromwell, « si nous réfléchissons à la manière de faire prospérer le premier établissement d'une plantation, ou d'augmenter la richesse d'une nation, l'agriculture est la source principale de tout le commerce et trafic indigènes qui peuvent être mis sur pieds par tous moyens quels qu'ils soient ». Et si l'on replante l'Irlande, non seulement avec les spéculateurs, mais avec les protestants de Bohême, des Pays-Bas et d'autres contrées, « l'étude de l'histoire naturelle de ce pays apportera une aide fort utile à cette entreprise ».

Ceci montre comment la *Naturall History* se rattache aux pu-

(1) Cf. infra, p. 205.

(2) *An Interrogatory relating more particularly to the Husbandry and Naturall History of Ireland*. Printed for Richard Wodenoth, MDCLII. C'est un questionnaire alphabétique de 27 pages.

(3) « Il commença cet ouvrage, dit Arnold Boate dans sa lettre à Hartlib, au commencement de l'an de Notre Seigneur 1645 et le termina longtemps avant la fin de la même année. »

blications de Hartlib. Arnold Boate, voyant l'intérêt que le Mécène portait à cet ouvrage, s'était tout de suite offert pour ajouter au petit livre de son frère les trois autres parties dont il possédait ce que Gerard avait écrit; et il se disait parfaitement qualifié pour les compléter, — ce qui d'ailleurs était bien possible (1). Mais Hartlib n'alla pas plus loin. Quand il publia en 1659 son *Compleate Husband-man*, « auquel est ajouté un discours sur l'Histoire Naturelle et l'Agriculture d'Irlande », il se contenta de reproduire ses papiers de 1652. Peut-être jugeait-il qu'il n'en fallait pas plus pour son public, à qui il préfère donner l'adresse d'un grainetier capable de fournir de bonnes graines françaises et flamandes (2).

Cependant, dès 1656, parut à Paris une traduction de l'œuvre de Boate. Sans doute Arnold, qui était en France vers le temps de la publication de la *Naturall History*, avait-il préparé cette publication qui dut avoir du succès en un temps où les Irlandais étaient nombreux en France.

Il n'y eut d'autre édition du texte qu'en 1726. George Grierson, l'éditeur de Dublin qui réimprima aussi l'*Hiberniae Delineatio*, publia alors *A Natural History of Ireland in three parts by several hands*. La première partie n'était autre que le livre de Boate. Cet hommage rendu après trois quarts de siècle au travail du médecin hollandais est d'autant plus significatif que la seconde partie se compose de mémoires par plusieurs chercheurs qui avaient continué en Irlande les traditions des virtuosi, et que la troisième qui traite des antiquités scandinaves en Irlande est du Dr Thomas Molyneux de la Royal Society de Londres. Or, en 1682, William Molyneux avait préparé pour Moses Pitt, l'éditeur londonien, un questionnaire inspiré de celui qu'Ogilby avait lancé en 1673 pour la *Britannia*, destiné à obtenir des renseignements en vue d'une description géographique complète de l'Irlande. John Aubrey nous l'a conservé (3). D'ailleurs le

(1) Dans la lettre à Hartlib. La préface de la traduction française insiste sur ce point : le traducteur devait être un ami d'Arnold Boate qui paraît avoir séjourné plusieurs fois à Paris.

(2) Les graines que le grainetier James Long « at the Barge on Billings-gate » reçoit du Continent sont entre autres, celles de chanvre et de lin et « Saint-Foine, La Lucerne, Canary-seeds ». Hartlib s'intéressait surtout aux textiles et aux prairies artificielles.

(3) Il est à la fin du Ms. de : « A Perambulation of Surrey ». (Bodléienne, Ms Aubrey, 4; f° 245.) Un autre exemplaire se trouve dans Ms Ashm. 1820^a, f° 221).

lien entre la tentative de Molyneux et celles de Hartlib, des virtuosi et de la Royal Society est évident (1), d'autant plus que Molyneux était un ami de Sir William et qu'il fut secrétaire de la Dublin Society en même temps que Petty en devenant président, le 1^{er} novembre 1684. En 1726 à Dublin, et trente ans plus tard à Londres, quand Geo and Alex Ewing réimprimèrent en 1755 l'édition de Grierson, on ne pensait pas qu'il existât en la matière un ouvrage supérieur à celui de Boate. « Il y a peu d'ouvrages mieux exécutés dans ce genre, écrit en 1759 Moreri dans son *Grand Dictionnaire Historique*. Il serait à souhaiter que nous eussions une histoire dressée sur le même plan de tous les pays du monde, au moins de ceux de l'Europe (2). » Aujourd'hui encore, la *Naturall History* est une lecture non seulement intéressante mais instructive. Et au point de vue géographique même, elle dépasse de beaucoup tous les textes des grands atlas du temps : au milieu des copistes de l'antiquité et du Moyen Age, c'est une œuvre moderne, le premier essai d'une description scientifique de la terre d'Irlande.

(1) Un exemple de la liaison entre les travaux de ces chercheurs du XVII^e et du XVIII^e siècles est donné par l'étude de l'herbe que l'*Interrogatory* de 1652 appelle « Maccamboy ». Ce questionnaire demande « s'il est réel que cette herbe purge le corps simplement par contact externe, ou si c'est une fable ; et quelles observations spéciales ont été faites pour ou contre cela ; quelle est la forme de l'herbe, et en quel lieu croît-elle ? ». Or, Sir William PETTY, dans sa *Pol. Anal.*, donc vingt ans plus tard, écrit que : « Ce qu'on dit de l'herbe Mackenbory (faute d'impression ; le Ms corrigé par Petty donne la forme Mackenbuoy) est fabuleux ; ce n'est qu'un Tythemal, qui purgera furieusement, et dont il y a d'énormes quantités dans la partie du Kerry appelée Desmond, où l'arbousier croît en grande quantité et beauté (p. 111). » Enfin, dans la seconde partie de la *Natural History* de Boate, rééditée par Grierson en 1726, une communication du D^r ASHE, évêque de Cloyne, dit que la croyance qu'il suffit de porter une racine de l'herbe Mackenboy dans sa poche pour être purgé est fabuleuse et fautive, attendu qu'il en a porté lui-même une racine pendant trois jours dans sa poche sans en sentir un tel effet (p. 160). Cette herbe, qui doit être le Meacan buidhe an t-sléibhe (mountain ou knot-rooted spurge en anglais, et *Tithymalus Hibernicus montanus* en latin), c'est-à-dire une euphorbe, n'aurait pas intéressé les savants curieux des choses irlandaises, pendant soixante-dix ans, si leur attention n'avait pas été attirée sur elle par un premier questionnaire toujours repris dans la suite des années. De Hartlib à Molyneux, la chaîne des recherches est ininterrompue, ou plutôt on reste dans le même milieu scientifique. Un petit fait peut être noté à ce sujet : l'exemplaire de l'*Irelands Natural History*, édit. de 1652, du British Museum (286, i, 7) porte le nom : Jos. Banks, qui paraît bien être celui du fameux président de la Royal Society.

(2) Paris, 1759, t. II, p. 78. Le *Dict. Nat. Biogr.* en citant Moreri ajoute que sa notice sur Boate est incomplète et erronée.

CHAPITRE III

LES SURVEYS POUR LA COLONISATION AVANT LE DOCTEUR PETTY

I

LES SURVEYS ANTÉRIEURS AU CROMWELLIAN SETTLEMENT

Les surveys sont les archives foncières, on serait tenté de dire : les cadastres, des confiscations de terres irlandaises, quand ces confiscations ont un but au moins aussi financier que politique. Tant que le roi s'était borné à donner en bloc à ses fidèles des domaines irlandais, il n'avait pas été besoin de grandes précisions : les limites des propriétés des colons devaient dépendre plutôt du bon ou du mauvais vouloir des indigènes que d'un acte authentique. Plus tard, l'attribution aux clansmen des terres de leurs chefs fut une affaire locale sur quoi les intéressés étaient fort bien renseignés sans avoir à consulter des parchemins. Mais il en fut autrement quand, dans chaque paroisse, certains biens seulement furent confisqués aux Irlandais, pour être remis à des entrepreneurs britanniques de qui le roi entendait percevoir un impôt foncier. On dut décrire, inventorier, mesurer, redistribuer les domaines, et bientôt dresser des cartes indiquant exactement la forme et l'étendue des townlands : alors parurent et se perfectionnèrent les surveys.

Ce terme de survey (1) ne saurait être traduit par aucun mot

(1) Le mot anglais survey vient du français « sur » et du vieux français « veër », plus tard « veoir ». (SKEAT, *Etym. Dict.*) Verbe, il signifie : « jeter les yeux sur, prendre une vue générale de ; se faire une idée générale de la disposition et des traits principaux de ; examiner l'état de bâtiments, etc. ; réunir en les mesurant tous les faits nécessaires pour déterminer les limites, la dimension, la situation, la forme, le périmètre, la propriété, la valeur, etc.

français; au reste, il désigne des documents très différents suivant les époques — et parfois à une même époque. Dressés pour préparer la distribution des terres et pour servir de base authentique aux titres de propriété des colons, ils varient des évaluations plus ou moins approximatives du temps d'Elisabeth, au recensement de Nicholas Pynnar et aux cartes précises du D^r Petty. Les plans et les cartes ne sont pas des éléments nécessaires d'un survey : « Tout homme de loi et toute personne renseignée savent que les anciens surveys levés par des jurys devant les escheators (1) provinciaux étaient seulement des descriptions non accompagnées de cartes (2). » Le mot survey n'implique même pas un arpentage ou un mesurage quelconque des terres : les comptes du survey de Strafford (1637-1640) indiquent des honoraires payés « for surveying and measuring (3) », ce qui montre que le surveying et le mesurage étaient deux opérations distinctes. La conception de surveys précis et accompagnés de cartes s'est formée peu à peu, évoluant avec celle des plantations; mais ces surveys ne deviendront les matériaux d'une carte d'Irlande qu'au jour où le D^r William Petty tirera une œuvre géographique de ces besognes d'arpen-

d'un pays, d'une côte, d'un district, d'une propriété, etc. » (*Oxford Concise Dictionary*.) Le sens du substantif s'est développé comme celui du verbe, passant de celui de vue d'ensemble à celui d'examen détaillé pour aboutir à la relation faite du résultat de cet examen, et notamment aux plans et cartes qui illustrent cette relation. Ainsi, l'idée d'arpentage, et moins encore celle de plan ou de carte, n'est pas contenue originellement dans celle de survey (Cf. infra, p. 237 sur l'expression Down Survey) mais elles y ont été graduellement incluses. Sir Charles CLOSE dit, en effet, que même « un examen de l'état d'un pays tel que celui dont le résultat est le Domesday Book, est un survey, et le Select Committee de 1824 le qualifie ainsi »; cependant, on « restreint le sens du mot à la mesure de la terre et de ses limites et à la confection de cartes d'après de semblables arpentages » (p. 99). HAMILTON et LEGROS dans leur *Dictionnaire français-anglais*, traduisent « arpentage » par « survey », et « cadastre (opérations) » par « surveying and valuing », le dictionnaire anglais-français correspondant (SMITH and HAMILTON) donne pour « to survey » : « ...4, arpenter (un terrain); 5, lever le plan de, faire le plan de; pour le substantif « survey » : « ...4, arpentage (de terrain); 5, levée des plans, études, Topographical survey, levée topographique ». Il faut remarquer que si le français « cadastre » désigne un « registre public dans lequel sont relatées la quantité et la valeur des biens-fonds » (LITTRÉ), c'est un registre dressé dans un but fiscal, comme l'indique son étymologie : *capistratum*, registre de l'impôt par tête. Mais comme le survey, le cadastre est généralement accompagné d'un plan qui en est devenu une partie essentielle.

(1) Les terres confisquées et ensuite concédées en Irlande étaient appelées « escheated lands », et les fonctionnaires chargés des confiscations et redistributions étaient les « escheators ». « To escheat » signifie à la fois « confisquer » et « remettre un bien confisqué à un nouveau bénéficiaire ». Étymologie : moyen-anglais « eschete, chete » du vieux français « eschet », participe passé de « escheoir » (« SKEAT, *Etym. Dict.*).

(2) HARDINGE, *Surveys*, I, 39.

(3) Cf. HARDINGE, *Surveys*, I, 54.

teur pour qui un fleuve n'a d'intérêt que s'il traverse ou borne les biens qu'il répartit, et pour qui une montagne, parce qu'elle est stérile, n'a pas d'intérêt du tout.

Le moment où les surveys sont considérés comme des documents officiels nécessaires peut, en apparence, être fixé d'une manière très précise : le 15 novembre 1548, des lettres patentes d'Édouard VI créent l'office de « Surveyor and Escheator-General », et nomment Walter Cowley à ce poste qui ne sera supprimé qu'en 1817. Le nouveau fonctionnaire est chargé de l'évaluation, du surveying et sans doute de la redistribution des terres confisquées en Irlande (1). On ne sait comment il procéda à ces travaux, mais les Lismore Papers attestent en 1591 que « jusqu'à cette époque et plus tard, ce qu'on appelait les surveys d'Irlande étaient différents et ne s'accordaient pas, et causaient d'interminables litiges (2) ».

Il ne reste aucune trace de cartes — si l'on en fit jamais — des confiscations de Marie en Leix et Offaly, ni des essais de plantations ulstériennes sous Elisabeth. Cependant, des cartes de surveys furent dressées à une date bien antérieure à celle qui était naguère admise. Petty écrivait en 1672 :

« La valeur et l'importance relative des divers comtés d'Irlande semblent l'une et l'autre dépendre pour une bonne part du nombre d'acres que contient chacun d'eux. Et c'est pourquoi — ainsi que pour plusieurs autres raisons — la plus grande partie de la terre d'Irlande a, dans ces quarante dernières années, été mesurée à la chaîne et à l'« instrument », savoir (3) : le King's County et le Queen's County vers l'an 1630. Le comté de Londonderry quand la ville de Londres entreprit les plantations par un certain M. Raven. Le Connaught et le Tipperary au temps du comte de Strafford par diverses personnes en partie sous la direction de M. William Gilbert. Les terres appartenant

(1) Cf. HARDINGE, *Surveys*, I, 44. — Walter Cowley avait été nommé aux fonctions de « surveyor, appraiser, valuer, and escheator-general of all and singular crown honours, manors, lordships, messuages, lands, tenements, woods, possessions, revenues, and hereditaments within Ireland. »

(2) *Lismore Papers*, II^a series, vol. I, p. 257.

(3) Ici PETTY place cette note en marge : « By Sir John Bodly. » HULL fait remarquer qu'il faut lire « Josias » au lieu de « John » (p. 176, n.). On doit ajouter que la place de la note serait un peu plus bas. Sir Josias étant mort en 1618 ne put évidemment travailler à un survey que Petty place vers 1630; et l'on verra qu'il était membre de la Commission du Survey des Escheated Lands d'Ulster.

aux papistes en 1641 dans les trois provinces de Munster, Leinster et Ulster par Sir William Petty. D'autres terres protestantes de ces trois mêmes provinces, en vue de la répartition des contributions (ont été mesurées) par les propriétaires desdites terres eux-mêmes, mais d'une manière si sporadique et décousue qu'on n'en peut guère parler (1). »

Ainsi Petty s'exprime comme s'il estimait que les plus anciens surveys remontent à environ 1630; il est vrai qu'il cite une partie du survey de la confiscation jacobite d'Ulster terminée en 1618 et qu'il mentionne un survey des King's et Queen's Counties qu'on peut malaisément identifier aujourd'hui. Et en 1851, Larcom se contentera encore de cette énumération pour les surveys antérieurs à ceux du Cromwellian Settlement, admettant que les premiers surveys « détaillés et de quelque ampleur » parurent au temps de Jacques I^{er} (2).

Or, les plantations d'Elisabeth en Munster, vers 1585, avaient été préparées non seulement par des enquêtes « ne comportant que les noms et emplacements des terres, sans en établir la contenance en acres ou autrement », mais aussi par le mesurage des domaines et l'établissement de leur contenance en perches et en acres. Il paraît certain que des cartes furent dressées. Hardinge vit, en 1860, au State Paper Office de Londres « une carte manuscrite du grand et du petit comtés de Limerick datant de 1586 — l'année même du survey — sur laquelle une note marginale dans l'écriture de l'époque, affirmait « qu'une carte exacte de toutes les terres de ce comté fut dressée en perches de 16 pieds 1/2 conformément au statut de Winchester (3), les détails y étant distingués par des noms et des couleurs, et indiqués sur le plan ». Hardinge en conclut que « ces cartes de grandes portions (des comtés) de Cork, Kerry, Limerick, Tipperary et Waterford ont été le premier Survey officiel par townlands établi en Irlande (4) ». Mais on n'en trouve aucune trace, ni à Dublin, ni à Londres.

Par suite, les plus anciennes cartes d'un survey que l'on puisse

(1) *Political Anatomy of Ireland*, IX, 58.

(2) LARCOM, p. 346.

(3) C'est-à-dire en perches anglaises.

(4) HARDINGE, *Surveys*, I, p. 45-47.

voir aujourd'hui sont celles des six Escheated Counties d'Ulster, pour la plantation ordonnée par Jacques I^{er} en 1609.

Un premier survey de toutes les terres des rébelles d'Ulster, très imparfait, et dont il ne reste rien, avait été relevé en hâte par Chichester pendant l'été de 1608. L'automne suivant, on prépara un nouveau survey. Une Commission fut donnée en juillet 1609 à divers hauts fonctionnaires — parmi lesquels le Lord Deputy, Chichester, les archevêques d'Armagh et de Dublin, deux évêques, le vice-trésorier d'Irlande Sir Thomas Ridgeway, le surveyor and escheator-general William Parsons — pour faire « une enquête sur les droits du roi sur les diverses terres confisquées en Ulster dans les comtés d'Armagh, Tyrone, Colerain, Donegal, Fermanagh et Cavan, en vue de la plantation qui doit y être faite ». Le paragraphe 6 de cette Commission ordonne « de faire dresser des plans de chaque comté, et dans chacun desdits plans de mettre en évidence en les désignant par leur nom, les diverses divisions administratives (precincts) et dans ces divisions les diverses parties ».

Au printemps de 1610, Sir Thomas Ridgeway remettait au Trésorier d'Angleterre, Lord Salisbury, six volumes de cartes des Escheated Counties. Le *Brief of the Proceedings of the Commissions for the Plantation in Ulster since July last*, daté du 19 mars 1609-1610 expose la méthode suivie : elle comportait deux séries d'opérations sur le terrain et trois dans les bureaux de Dublin. Sur le terrain : 1^o on avait fait le départ des terres de la Couronne et des terres d'Église; 2^o on avait « décrit chaque division administrative (precinct) dans une carte particulière, tant par appréciation (by view) qu'à l'aide des renseignements donnés par les habitants, laquelle (carte) est si exactement et méticuleusement faite que le nom et la situation de chaque ballibo, tate, poll sont exprimés, et en outre tous les châteaux, forts, montagnes, lacs, fleuves, ruisseaux, bois et tourbières, et toutes autres caractéristiques et particularités du terrain, de sorte que la partie la plus obscure des domaines du roi est maintenant aussi bien connue et plus minutieusement décrite que n'importe quelle partie de l'Angleterre ». Dans les bureaux de Dublin, on établit : 1^o le Book of Cases, qui contenait un extrait des titres de propriété des terres de la Couronne et autres; 2^o l'Inquisition exemplified, où les résultats des enquêtes sont rédigés dans la

forme de documents authentiques; 3^o les Maps, cartes complétées et mises au net qui indiquent « au moyen de signes conventionnels et de couleurs les lots des entrepreneurs de toutes sortes, aussi bien que les terres d'Église et que les terres déjà concédées et assignées aux forts, municipalités, écoles libres, etc., etc... (1) ».

Ce « Brief » donne l'impression qu'une fort bonne carte des six comtés avait été dressée; mais Hill dit que l'auteur exagère et que, si l'on avait bien marqué les tourbières, les bois et les montagnes, le temps avait manqué pour relever les autres détails. Hill est indulgent quand il s'exprime ainsi. En effet, Sir Josias Bodley, l'un des membres de la Commission, écrivait le 24 février 1610 à Lord Salisbury : « L'année était déjà fort avancée avant que ce service fut mis sur pied, et l'on dut prendre le chemin le plus court possible pour l'expédier. Faire ce travail suivant les strictes règles (de l'art) du surveying aurait pu demander un long temps... C'est pourquoi nous avons pensé que le moyen le plus convenable consistait pour nous, tandis que le Lord Deputy et les commissaires consacraient leur temps aux revendications des évêques dans ces comtés, à appeler devant nous telles personnes de chaque baronnie qui, par leur connaissance du pays, pourraient nous donner les noms et qualité (quantité?) de ballibo, quarter, lathe ou autres mesures usitées dans chacune de ces divisions administratives (precincts). » Et Sir Josias ajoute que l'on trouve souvent de grandes différences dans les superficies, en raison de la différence entre les perches employées. Il s'en faut donc de beaucoup que le survey des Escheated Lands

(1) Ce résumé de la confection du survey des six Escheated Counties est basé sur la *Plantation in Ulster*, de HILL et se réfère notamment aux pages 64-67 et 205-206 de cet ouvrage.

(2) « Sir Josias Bodley, le plus jeune frère du fondateur de la Bodleian Library, né vers 1550, servit dans l'armée en Irlande avant 1600 et fut employé à des fortifications en Ulster en 1605. En 1609, on lui confia le survey de la plantation d'Ulster, en collaboration avec d'autres. Il mourut probablement en janvier 1618. » (HULL, p. 176, n.) Parmi ces autres était Thomas Raven, cité par Petty comme le surveyor de Londonderry. « En 1616, dit HULL, Mr. l'Alderman Proby et Mr. Matthias Springham, envoyés de Londres pour faire un rapport sur l'état du Derry, maintinrent M. Thomas Raven dans ses fonctions de surveyor pour deux ans de plus, jugeant ses services nécessaires pour mesurer les fortifications de Derry et de Culmore et pour en faire le plan. » (*Ordnance Survey of the county of Londonderry*, I, 40.) Raven eut donc la direction de la construction des murailles de Londonderry, en 1617 (HEMPTON, *The Siege and History of Londonderry*, 327). (HULL, p. 177, n. 1.) La lettre de Sir Josias Bodley, citée ici, provient du catalogue Ms de cartes irlandaises du Dr Reeves (p. 13) à la Bibliothèque de Trinity College, Dublin.

d'Ulster soit un document géographique exact, soit quant aux tracés, soit quant aux mesures, soit quant aux noms des lieux-dits; cependant, on y retrouve les grandes lignes du terrain, et il fut encore consulté dans un procès foncier en 1865 (1). A tous les moins, il mérite d'être mentionné comme le plus ancien essai d'un travail cartographique basé sur les surveys irlandais.

Le Survey de Pynnar, fait entre le 1^{er} décembre 1618 et le 28 mars 1619, n'est au contraire qu'une sorte de recensement de la population et des biens fonciers « décrivant exactement l'état de la plantation » des six comtés ulstériens « escheated », pour établir dans quelle mesure les entrepreneurs avaient colonisé comme leur concession les obligeait à le faire (2). Le titre même de son rapport définit le caractère de ce survey qui ne comportait ni arpentage ni cartes, en annonçant qu'on y trouvera « les noms des divers entrepreneurs britanniques, servitors (3) et principaux indigènes, avec leurs lots, et les entrepreneurs des villes dans les divers comtés d'Armagh, Tyrone, Donegal, Cavan et Fermanagh; et comment ils ont construit (des maisons) et planté des habitants...; avec les travaux et plantations effectués par la Cité de Londres dans la cité et le comté de London-Derry. »

La valeur de ces travaux et plantations continua d'être si contestée que, dès 1622, le 30 juillet, Sir Thomas Phillips et Richard Hadfor reçurent du roi une commission « sous le grand sceau d'Irlande », pour établir de nouveau « un survey sincère de l'état actuel de la plantation du comté de Londonderry ». L'impossible plan de colonisation et d'éviction soulevait des discussions si amères que Sir Thomas, en présentant son survey au roi, crut devoir lui faire remarquer que, s'il expose « les nombreuses insuffisances et omissions de la plantation », ce n'est

(1) HARDINGE, *Census*, p. 318. Le peu de précision des cartes apparaît par exemple dans le fait que l'échelle de la carte d'ensemble donne comme équivalent 4 milles irlandais (8 km 192) et 5 milles anglais (8 km 045).

(2) Cf. HILL, *Plantation in Ulster*, ch. IX. Aux termes de leur concession, les entrepreneurs ne devaient avoir aucun fermier irlandais et ils devaient évacuer graduellement les indigènes des six comtés. Mais les colons avaient besoin des Irlandais pour la culture des terres et les entrepreneurs obtenaient de meilleurs fermages des indigènes que des nouveaux venus. Le survey de Pynnar prouva l'échec du plan de colonisation. Quelques années plus tard, en 1626, il fallut autoriser officiellement l'affermage de terres aux Irlandais à condition que ce fut à vie ou pour vingt et un ans et qu'on les détachât des mœurs et de la religion irlandaises. (Cf. BUTLER, *Confiscation*, p. 46-48 et supra, p. 36 et seq.)

(3) On entendait par « servitors », « les planteurs à qui l'on avait donné des parts en récompense de leurs services après une guerre ou une rébellion ». (PRENDERGAST, p. 44.)

pas « par animosité contre les Londoniens, comme ils m'en ont injustement accusé, mais en raison de mon zèle pour le service de Votre Majesté et la sécurité de cet État »; en effet, Londonderry est « un lieu principalement désigné par Votre Majesté pour établir et renforcer (votre autorité) dans la province d'Ulster d'une manière permanente dans l'avenir » (1).

Le survey, établi du 10 août au 10 octobre 1622, est un bel atlas qui contient le plan d'ensemble de la région colonisée par la Cité, des plans de Londonderry, de Coleraine et du port de « Calbeg in the Dunagal » et surtout un plan des concessions de chaque Livery Company, suivi pour chacune d'elles d'un dessin schématique, en couleurs, des constructions qu'elle avait alors édifiées. C'est tout Londonderry naissant décrit en une image étrangement vivante, et telle qu'aucun autre survey n'en offrira d'aussi attrayante (2).

Vers 1639 (3) vont être établis les plus grands surveys pré-cromwelliens, ceux du Connaught moins le comté Leitrim et des comtés munstériens de Clare, Limerick et Tipperary pour les plantations projetées par Strafford. Si la presque totalité des livres de références, des plans et des cartes a péri dans l'incendie de 1711, une copie du survey de Tipperary corrigée par Raggett, quelques lignes de l'*History of the Survey of Ireland* et un rapport du surveyor general Benjamin Worsley et du major Symmer, vraisemblablement rédigé en 1654, attestent de l'importance de l'œuvre (4).

D'après ce rapport, Strafford avait chargé un surveyor assermenté de mesurer chaque paroisse et de recueillir tous les renseignements relatifs à la superficie et à la nature des terres de chaque parcelle, ainsi que le nom des propriétaires.

(1) Page 85 de l'atlas manuscrit conservé à Drapers' Hall.

(2) Dans son envoi, Sir Thomas dit qu'il soumet au roi le fruit de quatorze années d'un labeur poursuivi à grands risques et à ses propres frais (p. 85 de l'atlas). C'est la plainte habituelle et trop fondée des surveyors et des cartographes; mais il entend évidemment parler d'autres travaux puisque le survey des concessions londoniennes lui prit — le titre même de l'atlas l'indique — exactement deux mois.

(3) C'est la date généralement admise. Les comptes de l'opération, résumés par W. H. HARDINGE, donnent à penser que les travaux durèrent de 1637 à 1640. (*Surveys*, I, p. 54.) Strafford fit aussi « mesurer » les territoires des O'Byrne, de Cosha et Ranelagh en Wicklow; il se peut que ces travaux soient la base des parties du Civil Survey relatives au Wicklow.

(4) Le rapport de Worsley et Symmer est reproduit dans l'*History of the Down Survey* (p. 54-60) et dans ce même ouvrage PETTY indique rapidement les grandes lignes du survey de Strafford (p. 16, 2°).

Pour chaque baronnie était établi un « Book of Survey » relié en parchemin, avec la liste des paroisses de cette baronnie sur la couverture; venaient ensuite les noms des membres des commissions paroissiales, composées généralement de six jurés et du géomètre assermenté de la paroisse. Chaque paroisse est décrite séparément de la manière suivante :

1^o Nombre de polygones mesurés et superficie de chacun d'eux;

2^o Description de chaque polygone : *a*) lieux-dits; *b*) catégories de terres (arable, pâture, bois de haute futaie, bois broussailleux, bog); *c*) proportion des terres improductives (wast) et des bonnes terres; *d*) noms des propriétaires qui ont des terres dans chaque « towne », et mention, s'il y a lieu, des propriétés contestées; *e*) nombre d'acres de chaque catégorie dans ladite « towne »; *f*) numéro de référence à la carte de comté et aux cartes de baronnie et de paroisse;

3^o A la fin de la description de chaque périmètre mesuré, mention de tous châteaux, maisons, moulins ou autres constructions, mines ou autres sources de revenu qui s'y trouvent;

4^o Parcelles ne faisant pas corps avec la « towne » à laquelle elles appartiennent : superficie, description, nom des propriétaires.

Suivent, à la fin de chaque paroisse, un relevé et une totalisation des superficies des périmètres arpentés, un index des terres et un index des propriétaires.

Des plans paroissiaux indiquant la situation, la superficie et la catégorie des diverses terres ont été dressés pour servir de base à des cartes de baronnies, résumées elles-mêmes dans une carte de comté.

Ce travail méthodique n'a rien qui puisse surprendre. Il était sans doute le fruit d'une longue expérience puisque les bureaux du survey existaient alors depuis quelque quatre-vingt-dix ans. Et l'on possédait des surveyors expérimentés; les comptes cités par Hardinge nomment parmi ceux qui avaient opéré sur le terrain en Connaught un capitaine Nicholas Pinnar et un certain Thomas Raven qui paraissent être ceux mêmes chargés une vingtaine d'années plus tôt de surveys ulstériens.

Worsley et Symner ont basé leur rapport sur l'examen des surveys du nord du Tipperary, les seuls qu'ils aient pu se pro-

curer pour ce comté. « Nous avons examiné soigneusement, disent-ils, certains petits livres reliés en parchemin, et intitulés : 1, baronnie d'Ikerine; 2, Eliogarty; 3, Kilnemanagh; 4, Kilnelonger; 5, Ileagh; 6, Upper Ormond; 7, Lower Ormond; 8, Arra; 9, Owny Mulrian; 10, Ownybeg (1). » Et ils pensent que « toutes les baronnies du comté de Tipperary paraissent avoir été mesurées et des plans de ces baronnies fournis, sauf seulement la baronnie de Slevardagh and Compsy, et la baronnie d'Iffa and Offa et Clanwilliam, et Middlethird »; ce qui revient à dire que la moitié sud du comté ne fut pas arpentée; et la liste de cartes que donne Petty après avoir cité le rapport de Worsley et Symner ne contient ni Eliogarty, ni Ileagh, ni Ikerine.

La perfection de ces travaux est soulignée par les rapporteurs avec une insistance qu'on ne saurait attribuer uniquement aux besoins de leur controverse avec Petty; d'ailleurs leur description des Books of Survey est à cet égard plus convaincante encore que leurs appréciations. « Quant à la quantité de terres, disent-ils encore, c'est-à-dire au nombre d'acres contenu dans chaque baronnie et dans chaque paroisse ou « town » desdites baronnies, on ne peut rien espérer de plus exact. » Voilà pour la précision de l'arpentage. Il existe « une très belle carte de comté... et aussi d'autres cartes plus petites de baronnies et de paroisses particulières, dont la plupart sont très complètes et parfaites ». Voilà pour la cartographie. Petty lui-même juge le survey de Strafford « très honorable » (very reputable) (2) et en fait la base de son propre survey du Tipperary.

On sait mal jusqu'à quel point fut réalisé le projet de survey du Connaught. En 1854, il n'en restait plus qu'une liste des propriétaires fonciers de chaque baronnie des comtés de Galway

(1) Même au XVIII^e siècle ces divisions n'étaient pas toutes des baronnies. Suivant les cartes de Petty, elles seraient : 1, B. Ikerine; 2, $\frac{1}{2}$ B. Eliogarty; 3, Territory of Kilnemanagh; 4, Territory of Kilnelongarty; 5, Territory of Ileagh; 6, B. Upper Ormond; 7, B. Lower Ormond; 8 et 9, B. Owny and Arra; 10, B. Ownybeg. Aujourd'hui, ces régions sont occupées par les baronnies Ikerrin, Eliogarty, Lower and Upper Kilnemanagh, Owny and Arra, Lower and Upper Ormond, Ownybeg. En faisant le Down Survey, Petty avait omis d'abord la baronnie d'Ownybeg, en raison « de l'incertitude sur le point de savoir si elle devait être placée dans le comté de Tipperary ou dans celui de Limerick »; mais les correspondances officielles à ce sujet la placent dans le comté de Limerick (*Hist. D. S.*, p. 164).

(2) *Hist. D. S.*, p. 60. — D'après les comptes résumés par HARDINGE (cf. supra, p. 161, n. 3.), William Gilbert et vingt-deux autres surveyors et arpenteurs travaillèrent en Munster aux surveys de Clare, Limerick et Tipperary et reçurent 2.200 livres.

et de Sligo, avec l'indication des terres qu'ils possédaient ou revendiquaient, et celle des lieux-dits; car « la Commission n'avait à rechercher, mentionner ou exprimer ni la catégorie (des terres) ni le nombre d'acres à raison de 21 pieds à la perche, ni la valeur desdites terres » (1).

Larcom, cependant, pense que ce qu'on sait du survey de Tipperary « peut être pris comme un exemple de la partie beaucoup plus considérable de cette œuvre (l'ensemble des surveys de Strafford) qui s'étendait à toute la province de Connaught... il semble que le survey avait été fait avec grand soin, et qu'il était de beaucoup le plus précieux travail de cette nature qu'on eut alors exécuté en Irlande. C'est pourquoi la destruction des cartes et des livres fut une grande perte, car, le Connaught ayant été dès l'origine exclu du travail du Dr Petty, c'était le seul survey détaillé qui existât pour cette province. Il a bien été mis en doute que les cartes de Strafford pour le comté de Galway eussent jamais été faites, ou du moins terminées, et le Dr Petty ne fit ensuite que quelques surveys dans ce comté. On remarquera qu'aucune n'est mentionnée dans ce rapport (de Worsley et Symner) et, sauf les surveys de « townes », aucune mention n'en reste maintenant dans les quelques fragments sauvés de l'incendie et conservés dans les précieuses archives du Paymaster of Civil Services Office... Plusieurs familles qui y résident encore possèdent, cependant, des cartes de propriétés qu'il est de tradition de croire des duplicata des cartes de Strafford, et le Dr Petty semble avoir trouvé des matériaux suffisants pour sa petite carte de comté, qu'il fit graver plus tard (2). »

Les comptes reconstitués par Hardinge, dix ans après la publication du livre de Larcom, paraissent d'ailleurs prouver que le survey et l'arpentage de tous les comtés du Connaught (moins le Leitrim) avaient été faits entre 1637 et 1640. Et ils sont particulièrement explicites en ce qui concerne les cartes, énumérant celles des comtés de Roscommon, Sligo, Mayo, *Galway* et de la County Town de Galway. A ce témoignage, il faut ajouter le fait que des instructions, rédigées le 29 décembre 1654 pour les commissaires de Loughrea, indiquent que l'on donnera à

(1) Rapport de WORSLEY (*Hist. D. S.*, p. 57).

(2) P. 325.

ces commissaires, soit les originaux, soit des copies « des cartes et surveys de la province de Connaught dressés du temps de Lord Strafford » (1).

Lorsque la confiscation de 1653 exigea un survey détaillé des trois provinces de Leinster, Munster et Ulster, un arpentage général de ces trois provinces fut ordonné. On ne songea à rechercher ni le survey des Escheated lands d'Ulster, ni le survey des King's et Queen's Counties mentionné par Petty, ni celui de certaines terres du Wicklow qui paraît dans les comptes du temps de Strafford (2). Mais un Comité fut chargé de « s'informer de tous les surveys faits dans le Connaught et en Clare au temps de la reine Élisabeth ou depuis lors » (3).

Quant au survey de Strafford en Tipperary — le seul dont Worsley et Petty paraissent avoir vu les cartes, — Worsley, malgré son admiration pour ce travail, ne l'utilisa point, et Petty pour le faire corriger dut probablement dépenser plus que n'eût coûté un survey entièrement nouveau.

Ainsi les surveyors de la République n'utilisèrent aucun survey antérieur au temps de Strafford, et fort peu les surveys de cette époque. Par contre, ils durent trouver une tradition presque centenaire et un personnel entraîné, mais l'échec de Worsley et le succès de Petty montrent que c'étaient là des éléments insuffisants et qu'il fallait des énergies et des méthodes nouvelles pour mener à bien le surveying de la grande colonisation. Du moins, les anciens surveys sont de précieux documents historiques, sans être encore comparables aux travaux cartographiques que Petty concevra le premier.

(1) DUNLOP, 589. — Prendergast estimait qu'une carte de terres en Ormond, qu'il avait vue vers 1860, était une copie des cartes du Strafford Survey (p. x).

(2) D'après les comptes résumés par W. H. HARDINGE, le capitaine Nicolas Pinnar et William Pinnock arpenterent le Byrne's Country, le Cosha et le Ranelagh en Wicklow.

(3) Ordre du 31 août 1653. (DUNLOP, 418.)

II

**ORDRES POUR L'ÉTABLISSEMENT D'UN SURVEY
EN VUE DE LA COLONISATION CROMWELLIENNE**

Aussitôt que la paix avait été à peu près rétablie dans le Leinster et dans une partie du Munster, les Commissaires du Parlement en Irlande avaient donné à divers surveyors des commissions pour arpenter des terres concédées depuis 1649 par le Parlement à quelques officiers supérieurs. Ces domaines étaient : en Munster, le manoir de Carrick, pour le commissaire général Reynolds; en Leinster, les manoirs de Gormanstown et St-Tullock pour Sir Charles Coote, les terres de Terrymore pour le major T. Adams et le manoir de Kilmainham pour le colonel Hierôme Sankey. On ne sait rien de précis sur trois de ces surveys, les ordres de Commission ayant été détruits dans l'incendie des Four Courts et les dates données par W. H. Hardinge étant évidemment inexactes (1). Le survey des manoirs de Gormanstown et St-Tullock, le seul conservé dans les archives des Vice-Treasurer et Auditor-General a été également brûlé en juin 1922; mais le *Guide* de Wood le mentionne et indique qu'il fut fait en vertu d'une commission donnée à R. Francis le 27 juin 1651. Ces surveys n'ont d'ailleurs d'intérêt que parce qu'ils marquent la première tentative de la République pour mesurer et distribuer des terres irlandaises.

Le véritable point de départ du cadastre du Settlement est la commission donnée à Fleetwood, Ludlow, Corbett et Jones, le 22 juin 1653, qui les investit de « pleins pouvoir et autorité » pour faire procéder aux « survey et arpentage exacts et parfaits des terres confisquées, des terres de la Couronne et des terres d'Église, ainsi que pour nommer et assermenter les fonctionnaires chargés des opérations ». Le plan de travail, donné dans des instructions annexées à la commission, se présente ainsi :

(1) W. H. HARDINGE a fait un relevé de ces concessions et de ces ordres de faire les petits surveys particuliers s'y rapportant; les dates qu'il donne sont en partie inexactes. En ce qui touche par exemple le survey des Manoirs de Gormanstowne et St-Tullocks, il assigne la date du 27 juin 1653 (au lieu de 1651, cf. WOOD'S *Guide*, p. 143) à la commission de R. Francis. (*Surveys*, II, 5.)

Des Commissions sont instituées pour recevoir toutes informations et réclamations relatives aux terres susceptibles d'être confisquées ou supposées telles.

« Dans toutes les provinces d'Irlande », mais « en premier lieu » dans les dix comtés visés par l'ordre du Conseil d'État du 1^{er} juin 1653, et ensuite dans le comté de Louth, on procédera à l'établissement d'un survey divisé en trois parties :

1^o Un survey de toutes les propriétés foncières, quels qu'en soient le statut et l'origine, appartenant ou ayant récemment appartenu à des rebelles, et de toutes les terres confisquées en vertu des Acts pour la répression de la rébellion. Toutes les « prairies, terres arables et pâturages productifs » de ces propriétés « doivent être mesurés et désignés de manière à pouvoir être distingués des autres terres avec certitude, par leurs qualité, quantité, nom, situation, paroisse ou emplacement, avec leurs bornes et limites » ; on mentionnera, mais sans les arpenter, les bogs, bois et montagnes stériles. En outre, dans les dix comtés (1), les terres confisquées (prairies, terres arables et pâtures productives, avec les bogs, bois et montagnes stériles leur appartenant) seront divisées en deux parties égales ;

2^o Un survey des terres appartenant à la Couronne en 1630 ou à toute époque depuis 1630 ; ces terres seront mesurées et décrites de la même manière que les précédentes ; le survey indiquera en outre tous édifices, maisons, bois de haute futaie, mines et dépendances s'y rattachant avec la valeur locative annuelle exacte pour l'an 1640 ;

3^o Un survey (semblable à celui des terres de la Couronne) des terres d'Église, c'est-à-dire de tous les biens fonciers appartenant à des dignitaires de la hiérarchie ecclésiastique d'Irlande du fait de leur titre ecclésiastique.

L'administration du survey, dont la direction sera installée dans un immeuble de Dublin (2), comprendra :

1^o Des surveyors-general et un register nommés et assermentés

(1) Sauf dans les baronnies Duleek et Slane du comté d'East Meath.

(2) LARCOM suppose, d'après Whitelaw et Walsh, que les bureaux du Surveyor General, détruits par l'incendie de 1711, étaient proches de l'ancienne Douane de Dublin, sur Essex Quay, dans un bâtiment appelé « The Elephant, » nom qui pourrait venir de l'enseigne d'une auberge ou d'une boutique qui aurait précédemment occupé l'immeuble (p. 336). Le plus souvent on indique la vieille Douane comme l'endroit où se trouvaient les archives du Survey.

par les commissaires du Parlement, et dont l'autorité s'étend à toute l'Irlande. Le nombre et les attributions des surveyors-general ne sont pas expressément définis, mais il est évident qu'ils ont la direction et la responsabilité de l'ensemble des services. Le register centralise les surveys et les dossiers annexés — y compris ceux des Commissions qui ont reçu les réclamations — et en enregistre les résultats dans leur forme définitive;

2^o Des under-surveyors qui établissent les surveys sur place, chacun dans la région qui lui est assignée. Il appartient aux surveyors-general de choisir pour ces fonctions des personnes aptes à les remplir et « bien habiles dans l'art du surveying » — au moment où ils en ont besoin et en tel nombre qu'ils jugent utile. Bien qu'ils doivent présenter les propositions de nomination des under-surveyors aux commissaires du Parlement, ce sont les surveyors-general qui les nomment; et ils ont le pouvoir de les révoquer pour négligence ou infidélité;

3^o Un deputy-register, des secrétaires et autres fonctionnaires subalternes sont nommés en nombre suffisant.

Les appointements des surveyors-general (£ 400 par an) et du register (£ 300 par an) sont payés trimestriellement, moitié en espèces et moitié en terres; ceux des under-surveyors (calculés d'après la superficie de terres arpentées et dont le maximum sera de £ 3 par 1.000 acres) et des autres fonctionnaires (fixés par les commissaires du Parlement) seront payés en argent, chaque trimestre. Il est interdit à tous les fonctionnaires du survey, sous peine de révocation, de recevoir des gratifications, pots-de-vin, etc...; et l'Act du 26 septembre interdira à eux et à leurs enfants d'acheter des terres pendant le temps qu'ils font partie de l'administration du survey.

Le survey sera établi de la manière suivante :

1^o Les under-surveyors, munis des pouvoirs nécessaires pour pénétrer dans les domaines de leur ressort, pour enquêter par tous moyens légaux, et pour recevoir sous serment les dépositions des gens honorables (good and lawful men), établissent la situation légale de tous les biens précédemment énumérés, ainsi que les contrats de location et autres dont ils sont ou ont été l'objet, depuis le 23 octobre 1641;

2^o Les under-surveyors tiennent des Courts of survey devant lesquelles ils ont le pouvoir d'appeler pour y déposer sous ser-

ment, toutes les personnes non intéressées et capables de les renseigner sur les bornes, droits, titres, loyers, valeurs concernant les terres soumises au surveying;

3^o Ayant réuni tous les renseignements et documents qu'ils ont pu se procurer, les under-surveyors établissent les surveys, dont ils envoient l'original aux surveyors-general et une copie accompagnée des dossiers des enquêtes au register;

4^o Les surveyors-general procèdent à un examen minutieux des surveys; s'ils y trouvent des erreurs ou des lacunes, ils retournent à l'under-surveyor une copie de la partie à corriger ou à compléter, afin qu'il l'amende ou qu'il fasse connaître pour quels motifs il ne peut l'établir d'une manière plus satisfaisante. Cependant les surveyors-general peuvent faire eux-mêmes des corrections de peu d'importance, basées sur des témoignages ou des documents et approuvées par trois commissaires.

Cette organisation donne l'impression d'un plan bien conçu. Désignation précise des domaines, enquête sur place avec audition des intéressés et de témoins impartiaux, recherche et comparaison de documents authentiques, arpentage des champs, description et évaluation des parcelles par des fonctionnaires offrant des garanties de compétence et d'honnêteté : ce sont là les éléments d'un sérieux inventaire des biens fonciers visés par les Acts. Mais qu'on y regarde de plus près; on ne pourra établir que des fiches isolées dont on ne fera jamais un ouvrage d'ensemble puisqu'on ignore totalement les terres non confisquées autres que celles de la Couronne et de l'Église, et que les terres de labour, les prairies et les pâturages sont les seules mesurées avec précision. D'ailleurs, il n'est question ni de plans, ni de cartes. Le gouvernement de Londres a évidemment rédigé ses instructions sans songer à mettre à profit l'expérience déjà longue de l'administration des surveys irlandais et il a fait le plan d'un travail inférieur aux surveys de Strafford et même aux surveys des Escheated Counties d'Ulster. Enfin, il tombe sous le sens que des fonctionnaires temporaires ont tout intérêt à faire durer un travail dont l'achèvement marquera la suppression de leurs fonctions. Les auteurs mêmes des instructions se rendirent sans doute compte au moins de ce dernier vice de leur système, car ils ajoutèrent à ces instructions un paragraphe ordonnant de confectionner d'urgence un survey provisoire, le

Grosse Survey — et rendirent ainsi inopérantes toutes leurs précédentes instructions.

III

LE GROSSE SURVEY

(1653-1654)

La conception d'un Grosse Survey sommaire et provisoire est celle d'un gouvernement pressé d'en finir avec une situation irlandaise onéreuse, harcelé par les spéculateurs et les officiers impatients de prendre possession de leurs terres, et qui redoutait que la confection d'un survey précis ne fût une œuvre coûteuse et de longue haleine.

« Il faut que les spéculateurs, les soldats et les officiers reçoivent satisfaction », disent les considérants du paragraphe des Instructions qui ordonne de faire un « grosse survey »; il faut « que l'Irlande soit colonisée aussi rapidement que possible ». A plusieurs reprises dans une même page, le rédacteur des Instructions revient sur la nécessité de faire vite et à bon marché. Qu'on puisse avoir « quelque certitude » sur les domaines confisqués et sur leur valeur, afin de « procéder aux allotissements entre les spéculateurs et les officiers et soldats », le gouvernement n'en demande pas davantage; on avisera « à quelque époque ultérieure opportune », à arpenter exactement les terres. Les commissaires ont toute latitude quant aux moyens d'exécution; tout « procédé rapide » qu'ils « jugeront le plus expédient et le plus efficace pour diminuer la dépense et abréger (la durée) du travail » est approuvé par avance; ils sont même dispensés d'employer les under-surveyors prescrits par les Instructions et qui sont la cheville ouvrière d'un survey sérieux. Un catalogue sommaire des domaines confisqués, une évaluation « par estimation » du nombre d'acres, « bois, bogs et montagnes stériles tout ensemble avec les prairies, terres arables et pâturages productifs », non même pas de chaque domaine, mais au besoin par blocs « de deux domaines ou davantage, s'ils sont d'un seul tenant », voilà qui suffira. Aussitôt ce survey sera envoyé aux surveyors-gene-

ral; le register en recevra un duplicata dont il fera un extrait authentique qu'il enverra au comité de Grocers' Hall. Et le gouvernement croit si bien que le Grosse Survey permettra d'allotir les terres que l'Act du 26 septembre 1653 n'en mentionnera pas d'autre.

Il est impossible aujourd'hui de savoir exactement ce que fut le Grosse Survey. Lord Fitzmaurice le définit : « Une liste de terres confisquées dans chaque baronnie, avec des notes descriptives »; et il ajoute, citant Hardinge « qu'il avait été ordonné de faire des cartes pour accompagner ce survey et qu'indubitablement il en fut fait un certain nombre (1) ». D'après Larcom (2), on se borna « simplement à mesurer les périmètres de baronnies entières ». Au reste, nous ne pouvons faire que des suppositions : « il n'en reste que quelques fragments, et ils sont limités à des terriers ou listes de terres, avec de brèves descriptions. Les cartes s'il y en eut aucunes de faites, sont totalement perdues. » Rien de plus douteux que la confection de ces cartes. Il nous faut juger le Grosse Survey d'après ses terriers, qui sont confus et peu méthodiques, viciés encore, de l'avis de la plupart des contemporains, « par la manière dont ils paraissent avoir été établis pour le bénéfice de quelques puissants personnages (3) ». Quant au personnel employé, il semble qu'on ait fait appel aux fonctionnaires de divers services, entre autres à ceux de l'administration des finances (4).

Une lettre du 28 mai 1655, où le Lord Deputy essaie de justifier le gouvernement de Dublin devant le comité de Grocers' Hall, montre combien le Grosse Survey avait peu de valeur aux yeux mêmes de ceux qui l'avaient ordonné, et comment il n'aboutit

(1) FITZMAURICE, p. 28; HARDINGE, p. II.

(2) P. 313.

(3) FITZMAURICE, p. 29.

(4) Une lettre des commissaires du Parlement en Irlande, adressée le 7 octobre 1653 au Comité du Parlement pour les affaires irlandaises, dit : « Nous avons envoyé des instructions dans chaque comté d'Irlande pour enquêter, par le moyen d'estimations aussi approchées que possible et de dépositions sous serment, sur les terres que chaque propriétaire a dans chaque baronnie, leur quantité et leur valeur, qui en étaient les propriétaires respectifs en l'an 1641, et qui prétendent l'être maintenant, etc... » (DUNLOP, p. 426.) Un document du 19 décembre 1653, donne « la superficie totale des dix comtés affectés au règlement de la créance des spéculateurs et des soldats, et celle du comté de Louth, telles qu'elles résultent des surveys établis en vertu de diverses Commissions données aux Commissioners of Revenue des districts d'Irlande situés respectivement dans ces comtés. » (*Ibid.*, 442.)

qu'à mécontenter ceux dont il était destiné à calmer l'impatience.

« En exécution desdits ordres (1), écrit le Lord Deputy, lesdits commissaires, le 11 dudit mois (de juillet) chargèrent les divers commissaires des districts (precincts)... de fournir une telle estimation dans un délai de quatorze jours. Après quelques semaines, n'ayant reçu de rapports que pour quelques rares comtés, et ces rapports étant très confus et imparfaits, et les commissaires de la République étant dans le même temps fréquemment sollicités par des lettres d'Angleterre (provenant des officiers de l'armée et d'autres personnes) pour que fût envoyée (à ces solliciteurs) une estimation des comtés telle qu'elle pût permettre au moins de procéder à un allotissement général pour les baronnies, ils donnèrent des instructions à certaines personnes nommées par eux pour extraire de surveys tels que ceux qui avaient été composés dans le temps de Lord Strafford, et de tels autres papiers, états ou livres de comtés antérieurs, un résumé général du contenu de la terre dans chaque baronnie et de le leur transmettre immédiatement, afin que le périmètre ou l'étendue de chaque baronnie puissent par eux être distingués (de ceux) des autres (baronnies); laquelle grossière estimation ainsi établie fut transmise, avec, en note, l'avertissement suivant, destiné à en faire comprendre l'imperfection : « Mémoire. — Ces surveys ont été établis sous serment et les estimations ont été faites en acres de 21 pieds à la perche, et aucune distinction n'y est faite entre la terre productive et l'improductive; aucune mention n'est faite des propriétaires, ou de quelles terres sont confisquées et quelles ne le sont pas; souvenez-vous que ceci est un survey sommaire (Grosse Survey) du contenu total des dix comtés (2). »

Ce « contenu total » nous a été ainsi conservé dans un document officiel (3) du 19 décembre 1653 :

Meath.	185.917 acres irl.	Limerick	245.245 acres irl.
Westmeath. . .	130.391 —	Waterford. . . .	153.110 —
Queen's Co. . .	153.654 —	Armagh.	87.978 —

(1) Les Instructions du 22 juin 1653.

(2) DUNLOP, 674.

(3) DUNLOP, 442. Le document fait remarquer qu'aucune « distinction n'a été faite entre ces terres productives et improductives; ce n'est qu'un « grosse survey » des dix comtés ».

King's Co. . . .	141.973 acres irl.	Down.	230.238 acres irl.
Tipperary. . . .	516.566 —	Antrim.	244.559 —
		Louth. 58.773	acres irl.

Si le travail avait été mal fait, et beaucoup moins vite que ne le désiraient les commissaires, le gouvernement avait pourtant procédé avec une certaine rapidité : les dates précitées en attestent. Les Instructions du 22 juin 1653 étaient arrivées en Irlande le 8 juillet; vers le 11 juillet l'ordre d'établir un Grosse Survey était donné; à la fin de septembre on ordonnait de procéder à des enquêtes locales; en décembre on pouvait dresser une vague statistique de la superficie des dix comtés et du Louth. Ce travail sans méthode continua jusqu'au printemps de 1654. Alors on comprit que ce Grosse Survey ne pouvait donner aucun résultat utilisable. Le 14 avril 1654, le surveyor-general, Benjamin Worsley, recevra l'ordre de dresser un survey répondant aux prescriptions premières des Instructions du 22 juin. Pour faire vite et à peu de frais, on avait perdu neuf mois et gaspillé probablement plusieurs milliers de livres (1).

IV

LE CIVIL SURVEY

(1654)

Réservant le nom de Grosse Survey à cette entreprise abandonnée, on entend par Civil Survey le travail dont l'ordre du 14 avril 1654 chargeait l'administration civile, en vue de l'exécution des clauses de l'Act du Parlement du 27 septembre pré-

(1) D'après HARDINGE, on payait deux livres par 1.000 acres; le West Meath ayant environ 130.000 acres aurait coûté à lui seul £ 260. Les comptes cités par Hardinge, qui ne concernent que les comtés de Cavan, Cork, Fermanagh, Kilkenny, Longford et Sligo — et sans doute pour une partie seulement — indiquent une dépense de £ 1180.18.0. On arrive ainsi à plus de £ 1.440, et l'on ne sait rien des frais du survey en Antrim, Down et Tyrone pour ne citer que les comtés où l'on est à peu près sûr que des opérations furent entreprises. (*Surveys*, II, 11.)

cèdent (1). Cet ordre, qui reproduit l'énumération des catégories de terres visées par les Instructions du 22 juin 1653 — terres des rebelles irlandais, terres de la Couronne et terres de l'Église — décèle le souci qu'on avait à Dublin de régler d'abord la créance de l'armée; car il enjoint de commencer par faire dans chacun des dix comtés le survey des baronnies échues à l'armée à la loterie de Grocers' Hall (2). A partir de juin 1654, les commissaires du Parlement, conformément à leurs pouvoirs de juin 1653, délivrent des Commissions à des « Commissioners of the Survey » qui doivent tenir des Cours de Survey afin d'établir le catalogue des biens de chaque baronnie en quatre séries : biens confisqués, biens de la Couronne, biens d'Église, bien des Anglais et protestants.

Quant à son développement géographique, le survey doit couvrir toute l'Irlande, moins quatre comtés du Connaught et le Clare — objets du survey de Strafford et qu'au reste on ne songeait plus à coloniser (3). Les Commissions de survey sont données d'abord, le 2 juin 1654, pour les dix comtés à distribuer en premier lieu, et le 26 juillet pour les sept comtés mis en réserve pour l'armée; puis quand le Civil Survey arrêté le 6 septembre 1654, est remplacé par l'entremise du Down Survey de Petty, on donne les commissions pour les quatre comtés conservés à la disposition de l'État : Dublin, le 4 octobre 1654, Cork le 15 février 1655, Kildare le 20 septembre, Carlow le 24 décembre, — et en même temps que ce dernier, Louth et Wicklow sont l'objet de commissions. Leitrim et Monaghan ne seront remis à des commissaires du survey que les 13 juin et 1^{er} septembre 1656 (4).

(1) La distinction entre le Grosse Survey et le Civil Survey est très nette. Si Petty désigne la partie réellement faite du Civil Survey du nom de Grosse Survey, c'est parce qu'elle ne contenait que les « grosse surrounds » des terres (LARCOM, p. vii); c'était un Grosse Survey, mais non le Grosse Survey.

(2) Cf. le texte dans DUNLOP, 485.

(3) « Le survey comprenait tous les pays d'Irlande, excepté les comtés de Clare, Galway, Mayo, Roscommon et Sligo, pour lesquels les surveys de Strafford étaient suffisants. » (WOOD'S Guide, p. 150.) De même HARDINGE avait écrit : « Des Commissions furent données à des groupes de commissaires pour chaque comté d'Irlande, sauf le comté de Clare en Munster, et les comtés de Galway, Mayo, Roscommon et Sligo en Connaught, pour lesquels le Survey de Strafford, alors (encore) existant, contenait des renseignements sur les terres, leurs propriétaires et possesseurs, aussi circonstanciés et satisfaisants que pouvait le faire aucun nouveau travail de cette sorte. » (Surveys, II, 13.)

(4) HARDINGE a retrouvé ces 25 Commissions, mais n'a pu en découvrir aucune pour le Cavan et le Fermanagh. (Surveys, II, 14.) On a décrit ici le plan de travail adopté d'après les commissions pour le West Meath et l'est du comté de Limerick, dont LARCOM a publié ces textes. (Appendices VI et VII.)

Quant à leur développement en profondeur, si l'on peut ainsi s'exprimer, les opérations devaient comprendre deux séries de travaux pour établir respectivement :

1^o Un survey sommaire et sans cartes de toutes les terres d'Irlande, qu'elles fussent ou non passibles de confiscation; ce survey était confié à des commissaires du survey qui procédaient par voie d'enquête et établissaient des « terriers » à l'aide desquels on désignait les domaines soumis à la seconde opération;

2^o Un survey détaillé et un arpentage des terres confisquées, des biens de la Couronne et des biens d'Église. Guidés par les terriers, les surveyors procédaient à l'arpentage des terres et au lever des plans; puis ils confectionnaient les cartes où les terres non confisquées étaient sommairement indiquées.

Les Instructions des commissaires, données le 2 juin 1654, permettent de savoir d'une manière très précise comment ces opérations devaient être effectuées.

SURVEYING.

Chaque Commission indique quelles baronnies composent la circonscription de ceux qui la reçoivent, et donne à ceux-ci tout pouvoir pour mener à bien leur mission. Ayant prêté serment, les commissaires fixent l'endroit où ils tiendront leur première Court of Survey, — faculté leur étant donnée de se déplacer ensuite s'ils le jugent nécessaire. Puis ils doivent procéder à l'enquête sur place ordonnée par les Instructions du 22 juin 1653, pour déterminer exactement la situation des terres confisquées et qui en a la propriété, ainsi que leur valeur calculée d'après leur prix de fermage ou leur revenu en 1640. Ils peuvent requérir le concours, pour ces évaluations, des fonctionnaires et agents locaux (Commissioners of Revenue, stewards, bailifs, reeves or collectors of rents), des fermiers et de toutes personnes pouvant donner des renseignements sur la valeur et les loyers des terres, et sur les impôts dont elles sont frappées. L'enquête doit être complétée par l'examen de tous documents et titres tels que : court-rolls, rentalls, books of survey, books of accounts, etc... Pour les terres de la Couronne et de l'Église, l'enquête sera particulièrement minutieuse en ce qui concerne les conditions et personnes auxquelles elles sont afferméées.

Enfin, les commissaires complèteront leur enquête en s'informant des situation, superficie, limites, baux, annuités, loyers, etc... des terres revendiquées par des Anglais ou des protestants.

En cas de divergence des dépositions et des documents, les commissaires indiqueront quelles données leur semblent les plus proches de la vérité et pourquoi. Là où l'état de dépeuplement de régions ravagées empêche de mener à bien une enquête aussi complète, les commissaires ayant réuni tous les renseignements possibles exposent les raisons pour lesquelles ils n'ont pu établir un survey conforme aux instructions.

Les commissaires ayant terminé le « surveying » dressent des extraits de leur travail contenant les nom et emplacement des parcelles et indiquant si elles sont terres confisquées, ou d'État, ou d'Église; ces extraits sont remis aux arpenteurs assermentés; les commissaires désignent des habitants du pays qui aideront les arpenteurs en leur indiquant sur le terrain les limites des parcelles, des paroisses et des baronnies.

Après quoi sera établi en un ou plusieurs livres le survey de la baronnie, dont on enverra l'original au surveyor-general et un duplicata au register-general avec tous les dossiers (pièces justificatives, actes authentiques, procès-verbaux des enquêtes, etc...). Tous les faits établis par le survey doivent être tenus secrets, sauf dans les cas où il est nécessaire de faire connaître certains d'entre eux aux arpenteurs pour l'exécution de leur travail; et aucun fonctionnaire du survey ne doit conserver de copie du survey auquel il a collaboré.

ARPENTAGE, PLANS ET CARTES

L'arpentage et la confection des cartes sont l'objet d'instructions détaillées dans les commissions des surveyors. Quand le surveyor a reçu des commissaires du survey du comté un état des terres confisquées, des terres de la Couronne et des terres d'Église, il doit procéder ainsi pour les diverses catégories de terres :

A. — *Terres confisquées.*

1. Si les terres confisquées sont isolées au milieu de terres non confisquées ou non à la disposition de la République, établir

le périmètre de chaque parcelle confisquée, si petite soit-elle, et l'arpenter;

2. Si les terres à mesurer sont entourées, partie de terres non confisquées qui ne sont point à la disposition de la République et partie de terres improductives (montagnes, loughs, bogs, etc.), les terres productives seront seules arpentées; et si les terres improductives sont comprises en tout ou partie dans le domaine, elles seront évaluées, leur qualité et leur quantité seront indiquées, leurs bornes relevées et on les fera figurer sur les plans en les rattachant, par une ligne continue, aux terres productives;

3. Si un bloc de terres confisquées, sans mélange d'aucune terre non confisquée ou d'État ou d'Église appartient à plusieurs propriétaires, on relèvera seulement le contour du tout et on l'arpentera en bloc, la part de chaque propriétaire étant évaluée par estimation;

4. Si un tel bloc contient des parcelles non confisquées, ou d'État, ou d'Église, ou des terres stériles ou improductives, le contour de celles-ci sera exactement indiqué et ces parcelles arpentées;

5. Si une parcelle de terre confisquée s'étend sur plusieurs baronnies, le surveyor en arpentera seulement la partie qui se trouve sur sa baronnie et indiquera que cette partie n'est qu'un fragment des terres desdits propriétaires.

B. — *Terres de la Couronne et de l'Église.*

Ces terres doivent être l'objet de surveys et de plans spéciaux.

C. — *Terres non confisquées.*

Après l'arpentage exact des terres confisquées d'une baronnie, on évaluera les terres non confisquées, on les décrira et on les indiquera sur un plan d'ensemble sommaire (touch plott).

Les plans doivent être envoyés au surveyor-general dès qu'une baronnie est terminée, — ainsi que les Books of Reference qui s'y rapportent.

Pour tous les travaux du survey on emploie les mesures irlandaises, c'est-à-dire que l'on compte 160 perches à l'acre et 21 pieds à la perche.

Ces instructions, si elles avaient été suivies, n'auraient pas abouti à un résultat de beaucoup supérieur à celui du Grosse Survey. Pourtant elles témoignent d'un certain désir d'établir le plan cadastral à peu près complet de l'Irlande; mais, ce qui semble au premier abord paradoxal, elles n'ordonnent pas les travaux indispensables à la réalisation d'un tel projet. En effet, si l'on n'arpente que les terres confisquées productives en différant le mesurage des biens de la Couronne et de l'Église, et en évaluant vaguement les domaines que ne frappe point la confiscation, on ne peut faire qu'une série de plans de biens confisqués impossibles à grouper en une carte d'ensemble. Les divisions territoriales ne seront indiquées qu'approximativement, car les surveyors devront seulement s'informer des limites (*meares and bounds*) des baronnies chaque fois qu'ils les rencontreront dans les aires mesurées, ou les mesurer « *by taking the angles* », ou par tout autre moyen qu'ils jugeront le meilleur et le plus rapide, et ces limites seront reportées sur le plan d'ensemble sommaire. Et « comme il ne contiendra aucune information topographique de caractère général, le survey sera sans utilité au point de vue cartographique (1) ».

L'explication de ce désaccord entre le but visé et les moyens employés se trouve dans un rapport adressé aux commissaires de la République le 11 mai 1654 par un comité de survey émanant du Conseil de l'armée (2). Les officiers s'étaient déjà émus du développement des plans établis depuis que le surveyor-general avait reçu les ordres du 14 avril précédent; aussi, leur Comité demanda-t-il de réduire les travaux à peu près à ce que prévoient les Instructions de juin. Il n'en fallait pas davantage « à des gens qui ne désiraient que la rapidité, sans égard pour la valeur du travail produit (3) », au surplus incapables de comprendre que ce survey « eût été très imparfait, même pour ce à quoi il était destiné (4) ».

Quant au surveyor-general Worsley, il ne voulait point déplaire à ces guerriers pressés de partager leur butin. Le terrier général établi, il se préparait à arpenter les biens confisqués, quand le

(1) LARCOM, p. 312.

(2) Cf. le texte de ce rapport dans *Hist. D. S.*, p. 4.

(3) LARCOM, p. 313.

(4) *Ibid.*, p. 312.

Dr William Petty dénonça rudement les défauts du travail qui se préparait et fit interrompre les opérations.

C'est pourquoi le Civil Survey ne comporte que des livres donnant les noms des propriétaires et ceux des terres qu'ils possèdent, avec des notes relatives aux origines et au caractère des titres de propriété. Les contenances sont évaluées « par estimation » aussi bien pour les terres improductives que pour les terres productives. Les terres sont estimées à leur valeur en 1641, et à leur valeur calculée d'après des baux de trente et un ou quarante et un ans. Il semble donc que ces livres contiennent le résultat des enquêtes des commissaires qui devaient précéder l'arpentage et les surveys précis.

L'examen de ces documents justifie l'opinion de Lord Fitzmaurice : « Le Civil Survey ne fut qu'un catalogue de terres, enregistrées sous forme de listes, avec de brèves notes descriptives sur leur superficie et leur valeur. » Quant aux cartes, il y a tout lieu de se ranger aussi à l'avis du même auteur : « Aucune carte n'y était rattachée et le projet de carte générale, bien qu'il fût dans l'esprit des auteurs du Grosse Survey, n'avait jusqu'à ce temps, jamais été effectivement réalisé, bien qu'on eût commencé çà et là (à dresser des cartes) (1). »

Hardinge montre bien comment on a estimé, ou trop peu ou exagérément (2), la valeur du Civil Survey. « Ce survey descriptif amélioré et des plus important, dit-il, n'était pas exclusivement destiné à fournir des listes de terres dont on devait faire l'arpentage et la carte, et à être ensuite mis de côté comme inutile, ainsi qu'il serait arrivé s'il ne s'était rapporté qu'aux terres confisquées; mais comme il comprenait tous les autres domaines et droits fonciers — biens héréditaires de la Couronne, biens d'Église et bien non confisqués, domaines et propriétés des corps politiques et des particuliers, — le document est un guide des plus précieux pour tout chercheur qui s'intéresse à l'ancienne origine des droits de la Couronne ou des droits aux mains de la Couronne, et c'est une déclaration solennelle des droits de propriété (non frappés de confiscation) des particuliers aux noms de qui les commissaires pouvaient avoir inscrit les terres non

(1) P. 40.

(2) LARCOM ne le considère que comme « un terrier ou liste des terres confisquées » p. VII.

confisquées (1). (Cependant,) beaucoup ont l'impression que le Civil Survey fut conçu comme la base des règlements faits ensuite aux soldats pour les arriérés de solde qui leur étaient dus, et qu'il fut rejeté par le gouvernement parce qu'on se plaignait de son inexactitude. Une telle impression est absolument erronée. Ce survey n'était pas destiné aux fins qu'on lui attribue. C'était un travail préliminaire, essentiel pour la découverte et la description légale et solennelle des terres confisquées, et dont on extrayait des listes, désignées sous le nom technique de « terriers », qui étaient remises aux divers surveyors, pour leur arpentage et la confection de leurs cartes (2). »

(1) *Surveys*, II, 15.

(2) *Surveys*, II, 20.

LIVRE III

LE DOCTEUR WILLIAM PETTY

CHAPITRE I

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

I

L'ENFANCE ET LES PREMIÈRES ÉTUDES (1623-1643)

Le pays d'origine de William Petty n'est remarquable ni par son pittoresque, ni par ses destinées; sa famille est une famille quelconque d'artisans assez pauvres. Pourtant on découvre, presque sans le chercher, le germe de l'extraordinaire carrière de l'homme qui sera l'ami des savants, le conseiller des politiques, le précurseur des géographes, des économistes et des sociologues, dans le milieu d'apparence indifférente où l'enfant reçut ces impressions premières dont l'influence se fait sentir à toutes les heures de la vie.

Romsey (1) est un bourg riverain de la Test, dans les plaines assez basses du Hampshire, non loin de Winchester, la vieille capitale du Wessex restée longtemps une sorte de ville sainte

(1) On trouve aussi l'orthographe Rumsey, et Sir William écrit même Rinsey dans son testament. Les faits relatifs à l'enfance de William Petty, à moins d'indications contraires, sont empruntés à J. AUBREY, *Letters of Eminent Persons* (Londres 1813, II, 481-491) et *Brief Lives*, I & II passim et II, 139 et seq. et à la *Life of Sir William Petty* de Lord FITZMAURICE, ch. I. Ce dernier ouvrage, dû à un descendant du Dr Petty, est, comme l'indique son sous-titre « chiefly derived from private documents, hitherto unpublished ».

du royaume d'Angleterre, — pays anglais par excellence, où l'on aime aujourd'hui encore avoir fait ses premières études. Au commencement du XVII^e siècle, l'industrie lainière, que les réfugiés flamands du XVI^e siècle avaient développée dans la région, donnait à Romsey quelque importance économique. A moins de 3 lieues de là, Southampton était, depuis le Moyen Age, le point de départ d'une grande route de mer du commerce britannique.

Dans une maison proche de l'église de l'ancien couvent des Bénédictines de Romsey, Anthony Petty fabriquait des draps qu'il teignait lui-même; cette industrie familiale ne l'enrichissait point; mi-artisan, mi-bourgeois — il eut, croit-on, un frère pasteur (1) — pauvre au demeurant, c'était un fils du pays, apparenté à nombre de familles locales dont les descendants conservent encore vivant dans la région leur commun patronyme. Le lundi 26 mai 1623, sa femme Francesca accoucha de son troisième enfant, un fils qui naquit, selon son horoscope conservé par Aubrey, « à 11 heures 42 minutes 56 secondes de l'après-midi (2) » et qu'on nomma William.

On peut imaginer ce que fut l'enfance de ce garçon, dans la petite ville où il connaît tout le monde, où il entre librement chez les parents et les voisins, amusés et surpris de la finesse et de la bonne humeur de ce vrai petit bohémien, habile aux tours de cartes, qui lit dans les lignes de la main (3), et dont le précoce talent de caricaturiste révèle déjà un esprit d'observation ironique et un don inné du dessin. Lui s'intéresse surtout aux gens de métier, toujours nombreux dans un petit port maritime; il ne se contente pas de baguenauder comme les autres gamins

(1) Henry ELLIS, dans *A catalogue of the Lansdowne Manuscripts in the British Museum* (Londres 1819), dit que le Rev. William Petty, auteur de lettres cataloguées sous le n° 770, était pasteur à Thorley, dans l'île de Wight « et qu'on a de bonnes raisons de croire qu'il était l'oncle de Sir William Petty ». On peut aussi supposer qu'il était le parrain dont, on le verra plus loin, le docteur parlait assez irrévérencieusement.

(2) AUBREY qui croyait à l'astrologie et qui tenait pour cela à noter à une seconde près les heures des naissances, a copié ainsi cet horoscope : « Monday, Maii 26 to, 1623 : 11^h 42' 56" P. M., natus Gulielmus Petty, miles, sub latitudine 51° 10' (*tempus verum*) at Rumsey in Hants. » L'auteur était Charles Snell, Esq. d'Alderholt près Fordingbridge en Hampshire qui dit encore que « Jupiter in Cancer makes him fatt at heart ». John Gadbury ajouta que les vomitifs lui seraient excellents. (*Brief Lives*, II, 139, d'après Ms 6, f° 12^v.) Aubrey dit ailleurs que le 26 mai 1623 était le dimanche de la Trinité.

(3) Ils le considéraient, dit-il lui-même, comme « a perfect cheiromantes » (FITZMAURICE, p. 2). On ne trouve pas d'autre mention de son talent à lire dans les lignes de la main.

autour de la forge, de la boutique de l'horloger, de l'atelier du charpentier et du menuisier; il s'arrête à l'établi et à l'enclume, obtient qu'on lui permette de prendre les outils, si bien qu'à douze ans, il peut travailler à plusieurs métiers, — et, bien plus tard, devenu l'entrepreneur du Survey d'Irlande, il ne se bornera pas à imaginer et à dessiner ses instruments de précision, mais il en construira lui-même les modèles.

Chez son père, les entretiens qu'il écoute sont ceux habituels aux petites gens : les difficultés de la fabrication et du commerce, l'effort renouvelé chaque jour pour assurer à la famille une vie décente, avec les éternelles considérations sur la dureté des temps — toutes ces préoccupations matérielles qui fixent profondément dans l'esprit des enfants la notion de l'importance primordiale de ce qu'on appelle en style d'école, les phénomènes économiques. Aussi William songe très jeune à gagner de l'argent : à la Noël de 1636, il possède son premier shilling — savoir six pence que lui donna « un gentilhomme campagnard pour un joli tour de cartes qu'il lui avait appris », et six pence gagnés aux cartes; cinquante ans plus tard, Petty, devenu Sir William, conte encore avec une évidente satisfaction ce premier résultat pratique obtenu par son intelligence et son adresse.

Ayant acquis, dès l'âge de douze ans, à l'école de Romsey quelque connaissance du latin — a competent smattering of latin — il rêve d'une vie d'aventures en lisant les voyages de Drake dans l'atmosphère de la petite « haven town » de Romsey, qu'une dizaine de kilomètres seulement séparent de l'embouchure de la Test et de Southampton où plus d'un camarade du jeune garçon avait dû s'embarquer. Il veut d'abord savoir le français, et imagine ce que notre temps nommera « l'échange d'étudiants »; il irait vivre dans une famille des îles anglo-normandes qui, en compensation, enverrait son fils chez Anthony Petty; mais le projet n'aboutit pas. Vers 1636, il s'engage donc comme mousse et navigue dix mois. Ce fut une rude expérience; il apprit rapidement les éléments de la navigation et tout à la fois ce qu'il en coûte de montrer quelque supériorité sur le milieu où l'on est jeté sans défense : les matelots le brutalisaient parce qu'il connaissait mieux qu'eux le compas, la table des marées et les instructions nautiques; un jour le capitaine le battit rudement à coups de garcette parce qu'il n'avait point

signalé à temps un amer, de sorte que le bateau faillit s'échouer, — ce qui révéla au mousse qu'il était myope; finalement, son patron l'abandonna avec une jambe brisée dans une auberge des environs de Caen : il avait à peu près quinze ans (1).

Petty avait déjà le génie des affaires. A Romsey, son savoir lui avait valu quelques shillings, soit pour les lectures édifiantes qu'il faisait à une certaine « Mother Dowling » qui, « ayant été une pécheresse dans sa jeunesse était très réconfortée par ces lectures », soit pour l'explication mot à mot des *Métamorphoses* d'Ovide à l'obtus Len. Green « jusqu'à en avoir mal à la gorge », soit pour un compliment en vers latins adressé à son parrain, qui venait « par quelque heureux hasard » d'être fait docteur en théologie. Il avait aussi vendu à gros bénéfice, aux jeunes gens du pays, des colifichets rapportés de France. Quand il est étendu à l'auberge avec sa jambe cassée, il met à profit l'intérêt que la société de Caen porte au « petit matelot anglais qui parle grec et latin » pour donner — en latin — des leçons de navigation à un officier français, et des leçons d'anglais à un gentilhomme qui a dessein de visiter l'Angleterre. Redevenu valide, il subvient à ses besoins par un petit commerce, étudie dans une école privée, et trouve moyen de se faire admettre au collège des Jésuites, ayant par une poésie latine où il renie Drake pour les Muses (2), séduit les Pères à ce point qu'il est convenu qu'on ne travaillera point à sa conversion autrement que par des prières.

De 1637 à 1643 se placent cinq années d'études — les deux premières chez les Jésuites de Caen et peut-être de La Flèche (3), les suivantes dans la Marine Royale à Londres. Sir William les résume ainsi dans son testament : « A quinze ans accomplis, je possédais les langues latine, grecque et française, toute l'arithmétique élémentaire, la géométrie et l'astronomie pratiques nécessaires pour la navigation, pour faire le point, etc..., ainsi

(1) Ceci est la version adoptée par Lord FITZMAURICE (p. 3). AUBREY le représente comme allant librement en Normandie « faire (to play) le marchand » (*Letters of Eminent persons*, II, 481 et seq.) WARD, auteur des *Lives of the Gresham Professors*, rapporte que, suivant une tradition de famille, le patron du bateau le battit si rudement qu'il lui cassa le bras et le débarqua sur la côte normande. (Cf. BEVAN, p. 39.)

* (2) Il s'y exprimait ainsi :

Rostra rat Disracis nimis admiratus, abivi

Nauta scholam fugiens, et dulcia carmina sprivi (FITZMAURICE, p. 4.).

(3) AUBREY, *Brief Lives*, p. 140.

que la connaissance de plusieurs branches (trades) des mathématiques — auxquelles, ayant été à l'Université de Caen, je préfèrai la Marine Royale où, à l'âge de vingt ans, j'avais acquis 60 livres et autant de science mathématique qu'aucun garçon de mon âge ait été connu pour en savoir (1). » Il avait donc une seconde fois abandonné les Muses pour la marine; pourtant, il ne fut jamais tout à fait infidèle ni aux lettres et aux arts, ni à la science. Les manuscrits qu'il conservait soigneusement du temps de ses études comprenaient des notes de rhétorique, de mathématiques et de géographie, prises à Caen; et aux cours de la Marine Royale, s'ajoutaient des dessins, des peintures et même un poème sur l'aventure de Suzanne et des vieillards (2).

Ainsi, à vingt ans, William Petty est prêt pour cette carrière de marin qui avait été sa première vocation; son esprit curieux, aventureux et précis à la fois, aurait sans doute fait de lui l'élève des navigateurs qui exploraient les mers entrevues depuis un siècle. Mais la guerre civile le décide à abandonner de nouveau la marine et pour toujours; prévoyant que l'Angleterre va entrer dans une période chaotique, il part pour le Continent.

Son biographe attribue cette décision au fait que le jeune homme « ne se sentait aucun goût pour les aventures militaires et partageait probablement l'hostilité des drapiers de l'Ouest de l'Angleterre à l'égard des Cavaliers (3) ». Cela est très vraisemblable; mais cela seul ne paraît pas pouvoir expliquer une résolution qui ruinait tous ses projets d'avenir et qui pouvait rendre inutiles cinq années de travail. Avisé, vraisemblablement ambitieux, Petty connaissait trop les obstacles que doit surmonter un garçon sans fortune pour se compromettre dès son entrée dans la vie en s'inféodant à un parti dans des jours aussi incertains, — alors surtout que son esprit critique et ironique considéra toujours avec scepticisme les agitations des politiques et des théologiens. Il n'est pas non plus interdit de sup-

(1) Sir William Petty's Will (FITZMAURICE, p. 318).

(2) On a trouvé à Wycombe une liste autographe que Sir William Petty avait faite de ses dossiers. (FITZMAURICE, p. 317.) Elle commence ainsi :

Caen	{	1637. — A course of practicall Geometry and Dialling.
	{	1638. — Cursus Rhetorices et Geographiæ.
	{	1639. — A system of Astronomy (Ptolemaical and Copernical).
London	{	1640. — Severall Drawings and Paintings.
	{	1643. — An English poem of Susanna and the Elders.

(3) FITZMAURICE, p. 5.

poser que son intelligence scientifique l'incitait à revenir, non aux Muses, comme en 1638, mais à la science, à la science si timide et si lente dans son pays où la guerre civile allait « entraîner toutes les énergies dans le tourbillon de la théologie et de la politique (1) », à la science qui, sur le Continent, créait sa méthode et préparait les découvertes des temps modernes.

II

LES ÉTUDES EN HOLLANDE ET EN FRANCE (1643-1646)

La première moitié du xvii^e siècle est une des plus belles périodes d'activité scientifique dans l'histoire du monde. La Renaissance avait retrouvé l'antiquité hébraïque et hellénique; l'esprit critique avait développé la Réforme qui, à son tour, lui ouvrait un domaine philosophique jusque-là interdit. A la fin du xvi^e siècle commence l'observation directe de la nature physique et psychologique. Et le xvii^e siècle va fonder toute connaissance et toute philosophie sur la recherche scientifique.

Un philosophe anglais indiquait la voie nouvelle : Bacon avait publié dès 1605 son *Of the proficiencie and advancement of science* qu'il devait amplifier et rééditer dix-huit ans plus tard en latin; son *Novum Organum Scientiarum* était paru en 1620. Mais ces premiers traités de la méthode expérimentale n'avaient pas eu beaucoup plus d'influence en Angleterre que les géniales inspirations de l'autre Bacon, entrevoyant quatre siècles plus tôt dans sa tourelle d'Oxford, au bord de l'Isis, les possibilités de cette même méthode expérimentale. « Pour la première fois l'Angleterre produisit un ouvrage remarquable de science physique (2) » lorsque le Dr William Gilbert, en 1600, révéla dans son *De Magnete* l'existence du magnétisme terrestre. Mais, ni cette publication, ni la découverte de la circulation du sang

(1) J. R. GREEN, *Hist. English people*, p. 609.

(2) HALLAM, *Introduction to the Literary History of the XVth, XVIth and XVIIth centuries*, II, 233.

par Harvey, en 1628, ne déterminèrent un mouvement scientifique de grande étendue.

Le Continent, au contraire, se passionne alors pour les recherches scientifiques. La Hollande protestante et la France de l'Édit de Nantes accueillent les étrangers que l'indépendance de leur esprit ou la hardiesse de leurs travaux contraignent à l'exil. Un Galilée, un Descartes trouvent là un public pour lire, discuter, défendre ou combattre le *Dialogue sur les systèmes des Mondes* (1632) ou le *Discours de la Méthode* (1637). Car la curiosité scientifique n'est pas limitée aux savants et aux philosophes; rien n'est plus caractéristique de l'esprit de ce temps qu'un cercle comme celui de la famille Pascal où les plus hautes questions de mathématiques et de physique sont discutées avec tant de science, non par des professionnels, mais par des gens de robe et par des gens du monde. « Ce goût de philosopher, assez universellement répandu, a dit Fontenelle, devait produire entre les savants l'envie de se communiquer mutuellement leurs lumières. Il y a plus de cinquante ans que ceux qui étaient à Paris se voyaient chez le P. Mersenne, qui était ami des plus habiles gens de l'Europe, se faisant un plaisir d'être le lien de leur commerce. Gassendi, Descartes, Hobbes, Roberval, les deux Pascal père et fils, Blondel et quelques autres s'assemblaient chez lui. Il leur proposait des problèmes de mathématiques ou les priait de faire quelques expériences par rapport à de certaines vues, et jamais on n'avait cultivé avec plus de soin les sciences qui naissent de l'union de la géométrie et de la physique. Il se fit des assemblées plus régulières chez de Montmor, maître des requêtes, et ensuite chez Thévenot (1). »

On ne peut voir sans admiration le développement harmonieux de toutes les facultés de l'esprit des savants et des philosophes de ce temps, leur goût pour les lettres et les arts, leur universelle curiosité. Descartes, le plus grand d'entre eux, est poète et musicien (2) en même temps que mathématicien, au début de sa carrière; et il fit toujours des concerts son délassement favori; dans sa jeunesse, il est officier — vocation qu'il attri-

(1) Cité par M. LÉON BRUNSCHVIG dans son éd. des *Pensées et Opuscules* de Pascal, p. 7, n. 1, d'après la citation de M. JOSEPH BERTRAND, *Blaise Pascal*, p. 21.

(2) Son premier ouvrage fut un *Traité de Musique*. (A. FOUILLÉE, *Descartes*, p. 168.)

buc d'ailleurs à un état physique morbide (1) — et s'il s'engage sous le prince Maurice de Nassau, c'est pour être en contact avec les mathématiciens et les ingénieurs qui escortent le grand capitaine (2); s'il voyage, c'est de même pour visiter les hommes de science, mais c'est aussi pour connaître le monde; ses études ne sont pas seulement de mathématiques et de physique : il est l'un des précurseurs de la vivisection et « le fondateur de la physiologie moderne » (3). « C'est un savant ayant les yeux ouverts sur la nature entière » (4) — mais c'est d'abord un mathématicien, et chez lui le mathématicien est le père du philosophe; et par là il est la plus haute et la plus parfaite personnification d'un temps caractérisé par « le rapprochement de plus en plus intime et étroit de la spéculation philosophique et de la recherche rigoureusement scientifique » (5).

William Petty — dont la variété des études rappelle celle des premiers travaux de Descartes — mathématicien, physicien, cadet de marine, épris de dessin, de littérature et de musique, curieux surtout de médecine, ne pouvait manquer d'être attiré vers les pays où s'élaborait la science nouvelle. Il vient sur le continent en 1643, avec 60 livres en poche, et, au milieu des difficultés matérielles que devaient déjà vaincre les étudiants pauvres, il « poursuit vigoureusement » ses études médicales pendant trois années. Après avoir passé quelques mois à Utrecht, il est immatriculé le 26 mai 1644 à la Faculté de Médecine de l'Université de Leyde, d'où il part sans diplôme pour se rendre à Amsterdam et à l'École d'Anatomie de Paris (6). Il n'en fait pas moins « de nombreuses excursions dans des études de différentes natures », travaillant sept mois dans un laboratoire de

(1) L'instinct belliqueux que Descartes avait alors n'était, dit-il, que « l'effet d'une chaleur de foie qui s'éteignit dans la suite ». (*Ibid.*, p. 10.)

(2) *Ibid.*, p. 13.

(3) *Ibid.*, p. 71.

(4) *Ibid.*, p. 16.

(5) D. PARODI, *La Philosophie contemporaine en France* (Paris 1919), p. 39. — La plupart des philosophes de ce temps : Bacon, Gassendi, Descartes, Pascal, plus tard Locke, sont des savants ou des mathématiciens. Hobbes fut le professeur de mathématiques de Charles 1^{er}.

(6) Petty fut immatriculé à Utrecht vers octobre ou novembre 1643, d'après les renseignements que m'a fort obligeamment donnés le secrétaire de la Faculté de Médecine de Leyde. Dans les registres de cette dernière Faculté, on trouve : « 26 mai 1644. Gulielmus Pethius, Anglus, annorum 20. medicinæ studiosus, habitat apud Joris Jolÿff op het noordend » (rue Noordeinde). Comme il n'existe pas de liste complète des étudiants à cette époque et que Petty ne passa pas d'examen, on ignore combien de temps il resta à Leyde.

chimie, et réunissant des documents sur la situation économique de la Hollande (1). Et il n'oublie pas de nouer d'utiles relations avec les hommes dont il prévoit que l'appui lui sera nécessaire dans sa carrière future.

La guerre civile avait déjà conduit à l'exil volontaire un certain nombre de Cavaliers et des intellectuels timides. Parmi ceux-ci était le mathématicien Pell qui avait obtenu une chaire à Amsterdam, en 1643, et qui entretenait avec des savants de plusieurs pays une correspondance où la quadrature du cercle tenait une place importante. Petty l'intéressa si bien que, lorsque le jeune homme vint à Paris, le bon Pell l'adressa à Hobbes. C'était une belle occasion de pénétrer dans le cercle des savants et parmi les réfugiés politiques — et Petty sut toujours discerner sa chance, la saisir et s'en montrer digne. Hobbes, qui avait naguère connu Galilée en Italie, et voyagé en France, écrivait alors le *Tractatus Opticus* que le P. Mersenne publiera en 1644 dans les *Cogitata Physico-Mathematica*. C'est comme dessinateur particulièrement qualifié pour faire les figures de ce traité que Petty était présenté à Hobbes. Son travail satisfait si bien l'auteur, qu'il honore l'étudiant de son amitié, lit Vésale avec lui et le présente au P. Mersenne chez qui Petty assiste aux fameuses Conférences, et à des réfugiés de marque tels que le marquis de Newcastle, Sir Charles Cavendish et peut-être le marquis d'Ormond.

Ces années d'études en Hollande et en France ont exercé une influence considérable sur l'évolution de la pensée de Petty; elles l'ont mis en contact avec Hobbes, avec la France, avec les méthodes scientifiques nouvelles. Les savants l'admettent à prendre part à leurs discussions, et sa situation parmi eux est assez

(1) Cf. Sir William Petty's Will (FITZMAURICE, p. 319). D'après la liste de Wycombe, les manuscrits que Petty avait composés en Hollande et en France étaient :

Holland	{	1643. — Collegium Logicum et Metaphysicum.
(lost at sea)		1644. — A Collection of the Frugalities of Holland.
		1645. — An history of seven Months practice in a Chemical Laboratory.
Paris	{	1646. — A Discourse in Latin : « de Arthritide et Lue Venereâ » ; and « Cursus Anatomicus ».
Oxford		

Dans la lettre attribuée à un ami qui sert de prétexte et de préface aux *Reflections upon some Persons and Things in Ireland*, et qui est plus que probablement de Petty lui-même, il est dit : que Petty se consacra pendant neuf années (évidemment de 1643 à 1652) à l'étude de la médecine « malgré les nombreuses excursions que vous fîtes pendant cette courte période dans des études de natures différentes » (p. xv et xvi).

importante pour que Pell trouve avantage à leur faire connaître ses travaux par l'intermédiaire de son protégé (1). Les réfugiés politiques, qui vont mettre à la mode l'imitation de la France, accueillent le jeune homme que Hobbes leur a présenté — heureux de s'entretenir avec un Anglais qui a étudié en France dès sa première jeunesse — mais il ne paraît pas qu'ils aient pensé à aider l'étudiant presque misérable, « qui dîne somptueusement d'un morceau de « pain de la Reine », d'une grappe de raisin et d'une rasade au puits de Sainte-Geneviève... frugal dans sa nourriture pour être prodigue dans les dépenses qu'exigent ses recherches (2) ». A travers toute la carrière et dans tout l'œuvre de Petty, on retrouve le souvenir de cette période de sa vie. Quarante ans plus tard, il prendra plaisir à discuter — sans paraître d'ailleurs bien la comprendre — la page de Pascal sur l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse; et il placera au premier rang des modernes Molière, et il mettra Descartes sur le même plan que Hobbes et Bacon, et l'on sait tout ce que cela signifie pour William Petty. Mais, entre tous, l'objet de son admiration est Molière, le seul littérateur contemporain dont il veut que son fils Charles connaisse complètement les œuvres. Et à son fils Henri il recommande la lecture du *Roman de Renart*; peut-être croit-il que celui-ci est allemand; il n'en reste pas moins qu'en réalité, c'est une grande œuvre française du Moyen Age qui l'a séduit (3). Souvent on entendra dans les ouvrages de Petty l'écho de l'esprit un peu pédant de la Renaissance; son humour est d'un robuste plébéien anglais; mais dans son ironie cinglante l'influence française est évidente — et c'est probablement pour cela que Karl Marx, incapable de la comprendre, l'a prise pour du cynisme.

(1) Pell, né à Southwick (Sussex) en 1611, avait été reçu B.A. à Cambridge en 1628. Des lettres que Petty lui adressa de Leyde et de Paris sont reproduites dans le premier chapitre de la vie de Petty par Fitzmaurice. Dans la lettre du 14-24 août 1644, datée de Leyde, Petty rend compte des visites qu'il a faites pour Pell à divers professeurs, et au « Joncker Horghland, a Chymist and Physician, Des Cartes (On remarquera que cette orthographe du nom de Descartes est conforme à la signature des lettres du philosophe à la Bibliothèque Nationale) his most intimate freind and correspondent » à qui il a remis deux brochures de Pell pour Descartes. La lettre de Paris, novembre 1645, montre Petty en relations avec le P. Mersen, Hobbes et les réfugiés anglais.

(2) *Reflections*, p. XXI. Le « pain de la reine » est sans doute le « pain à la reine » dont LITTRÉ, au mot pain, 14°, dit que c'était une « espèce de petit pain au lait ».

(3) Lettre à Sir Robert Southwell sur Pascal, 8 avril 1646. (FITZMAURICE, p. 299.) Instructions pour ses fils, 7 et 8 juillet 1686. (*Ibid.*, p. 302 et 303.)

Cependant, le plus grand bénéfice que Petty a retiré de son séjour d'études sur le continent, c'est l'acquisition de la méthode scientifique; et la fréquentation des savants hollandais et français l'a préparé à tenir malgré sa jeunesse un rang plus qu'honorable dans les groupements d'études qui vont bientôt être créés dans son propre pays.

III

ESSAIS D'INSTALLATION EN ANGLETERRE

(1646-1648)

C'est en 1646 que Petty revient en Angleterre. Son père était mort en juillet 1644 sans laisser d'héritage. Les 60 livres emportées trois ans plus tôt en Hollande avaient été dépensées, puis regagnées. Le jeune homme possède maintenant 70 livres, avec quoi il se rend à Romsey probablement pour reprendre ou plutôt pour perfectionner l'industrie paternelle. Car la fabrication des draps l'intéresse surtout à cause des perfectionnements dont elle est susceptible; de ces perfectionnements, il passe aux inventions les plus disparates (1); pendant trois années assez incertaines, vécues en partie à Londres, il connaît tous les déboires moraux et financiers de l'inventeur « souvent enivré de l'opinion qu'il a de son propre mérite », torturé par ceux qui le critiquent, qui suggèrent des modifications à son invention et la défigurent, tant et si bien et si longtemps que « le pauvre inventeur, ou meurt ou est ruiné par les dettes contractées pour continuer son œuvre, raillé comme un lanceur d'affaires imaginaires ou pis encore, par

(1) Petty s'occupa d'abord de perfectionner l'outillage pour la fabrication des draps; et, beaucoup plus tard, il donnera à la Royal Society un *Apparatus to the history of the common practices of Dying* (1667) et une notice : *Of making cloth with sheeps wool*. Le brevet (de 17 ans suivant FITZMAURICE, p. 10, et de 14 ans suivant le titre du mémoire reproduit par HULL (Bibl. I) pour la machine duplicatrice est de mars 1647. En 1648, Petty s'associe à Sir John Holland, de Deptford, qui fournira l'argent pour exploiter la machine duplicatrice, une machine à imprimer plusieurs colonnes à la fois, « un plan pour faire un grand pont sans aucun support sur la rivière qu'il traverse », etc... La liste des manuscrits de Wycombe mentionne un mémoire daté de Londres 1648, sur « The Engine for planting Corn, and Printing »; peut-être s'agit-il d'un semoir, ce qui, certainement, dut intéresser Hartlib.

ceux qui ont associé leur argent à son intelligence, de sorte que, dudit inventeur et de ses prétentions, tout est perdu, tout s'évanouit ». Ces lignes du onzième chapitre du *Treatise of Taxes* sur la valeur du monopole d'exploitation garanti aux inventeurs attestent comme une autobiographie de ce que Petty eut à souffrir pendant ces années difficiles. Mais pour un homme d'esprit et énergique, les épreuves sont rarement stériles. De sa première carrière d'inventeur, il reste à Petty une plus grande compétence dans l'application pratique des sciences. Il lui en resta aussi des amitiés précieuses. C'est alors qu'il s'attacha, et pour de longues années, deux collaborateurs dévoués : son cousin John Petty et Thomas Taylor. Son frère Anthony, « admirablement habile dans toutes les connaissances naturelles et pratiques », comme William s'exprime dans un projet d'épithaphe pour un tombeau de famille, et qui l'avait d'abord aidé, étant mort en octobre 1649, John le remplace. Habile lui aussi dans la fabrication des appareils de chimie et d'anatomie, plus tard dans le levé des plans et le dessin des cartes, et toujours merveilleusement modeste et dévoué, prêt à toutes les démarches, courant les boutiques, se chargeant des « affaires triviales » dont William trop pauvre pour avoir un domestique, ne pourrait s'occuper lui-même sans nuire à sa carrière (1), John aura sa récompense en 1662 par sa nomination de surveyor general d'Irlande, avec Thomas Taylor pour second.

Les inventions eurent cette autre utilité — et leur principale : elles mirent Petty en contact avec les milieux intellectuels anglais où il trouva vite des protecteurs et des amis. La machine duplicatrice, permettant d'écrire à la fois deux exemplaires identiques d'un même texte n'eut pas grand succès; mais elle valut à son auteur l'amitié de Samuel Hartlib.

Fils d'un négociant allemand de Pologne et d'une mère probablement anglaise, Hartlib vivait depuis 1640 en Angleterre où il s'était lié d'amitié avec les hommes les plus éminents. Les sciences lui paraissaient le meilleur instrument de progrès économique et social : or, il arrivait dans un pays où les recherches scientifiques existaient à peine, où les industries — sauf celles de la laine — étaient misérables, où sévissait une crise écono-

(1) Cf. lettre de Petty à son cousin John écrite vers la fin de 1649. (FITZMAURICE, p. 13.

mique due à des méthodes agricoles archaïques et à la transformation récente des cultures en pâturages, — mais où la petite noblesse rurale commençait à s'intéresser à ses terres. Hartlib entreprit de vulgariser les sciences et leurs applications, fonda « une petite académie » pour l'instruction technique agricole de la « gentry », écrivit quelques livres d'économie agricole et domestique; mais il fut surtout un découvreur d'hommes et d'idées : un éditeur d'ouvrages qui sans lui seraient probablement restés dans les tiroirs de leurs auteurs (1); et c'est dans son désir d'élever par l'enseignement le niveau économique du pays qu'il suggéra à Milton d'écrire le *Tractate on Education*, paru vers 1646.

Petty discerna dans Hartlib l'homme qui pouvait le comprendre. En 1647, il lui expose le mécanisme de sa machine duplicatrice dans un mémoire habilement conçu pour séduire l'apôtre de l'enseignement pratique : c'est *The Advice of W(illiam) P(etty) to Mr Samuel Hartlib, for the advancement of some particular parts of learning* (2).

Dans ce mémoire, Petty trace un plan d'enseignement singulièrement hardi pour son époque et que la nôtre a adopté sans l'avoir encore tout à fait réalisé. Il veut que l'instruction primaire soit donnée à tous, et par des maîtres choisis « parmi les personnes les meilleures et les plus capables », que l'enseignement par l'objet soit substitué à l'enseignement livresque, que les gens de métiers reçoivent une instruction professionnelle dans un *Gymnasium Mechanicum* et que l'on crée des hôpitaux modèles autant pour la formation des médecins que pour le bien des malades. Puis il montre l'utilité qu'il y aurait à composer, sur le modèle de l'« Avancement des Sciences » de Bacon,

(1) D'après *The Harleian Miscellany*. VI, 14; *A Memorial of Hartlib by himself*, dans *Kennelk's Political Register*, p. 868; et une analyse de ce mémoire par Sir Egerton BRYDGES (*The Gentleman's Magazine*, vol. LXXII, p. 12). Dans une pétition adressée aux Communes, probablement après 1670, pour demander un secours parce que la pension que lui avait donnée Cromwell n'était plus payée depuis longtemps (l'arriéré était de £ 700 en 1662), Hartlib dit qu'il s'est consacré pendant plus de trente ans à réunir de « rare collections of manuscripts in all the parts of learning, which he had freely imported, transcribed and printed, and sent to such as were most capable of making use of them ». Parmi ces publications était l'*Irelands naturall history* de Gerard BOATE. (Cf. supra, § 5, p. 147.)

(2) Cet opuscule porte la date de 1648; l'épître dédicatoire est datée : « London, the 8 January 1647/8. » La liste des Mss de Wycombe lui assigne la date de 1647 qui est évidemment celle de la composition du mémoire. Il est reproduit dans le *Harleian Miscellany*, vol. VI, p. 1 à 14 de l'édition de 1810.

un traité des Arts et Manufactures et du Commerce. On découvre là l'esprit scientifique naturel de Petty, en qui les études sur le continent avaient développé la foi dans les méthodes expérimentales suggérées par Bacon — dont l'influence sur la pensée de Petty fut toujours considérable — et pratiquées par les savants de Hollande et de France. Mais ce qui est peut-être plus intéressant encore, c'est que Petty entrevoit déjà que l'observation scientifique doit être employée pour l'étude des faits économiques; et que la science nouvelle, qu'il pressentait peut-être quand il réunissait à vingt ans *A Collection of the frugalities of Holland*, aura pour fondement non des discours sur de vagues abstractions et sur des théories, mais l'étude objective des hommes, des pays, des chiffres et des faits.

Hartlib ne pouvait manquer d'apprécier grandement ces conceptions, les économiques comme les pédagogiques, et de fait, s'il a rencontré déjà Petty à la London Philosophical Society (1), c'est après le mémoire pour l'avancement des études qu'il donne son amitié à celui qu'il présentera ainsi à Robert Boyle : « J'ai mis entre vos mains le projet d'histoire du commerce; l'auteur est un (certain) Petty, âgé de vingt-quatre ans, qui sait parfaitement le français, et (qui est) un bon linguiste en plusieurs autres langues vulgaires, en outre du latin et du grec; anatomiste des plus remarquable et des plus exact, et excellent dans toutes les sciences mathématiques et mécaniques, d'un naturel doux et de bonne conduite. Pour ce qui est de la solidité de jugement et du travail, absolument viril (2). »

Encouragé par Hartlib, Petty rassemble des notes pour le traité qu'il n'écrit point; mais ces notes lui serviront pour d'autres ouvrages (3). Il est accueilli comme l'un des leurs par les

(1) Il est impossible de savoir exactement dans quelles sociétés Petty fut admis, et à quel moment. D'après FITZMAURICE, il devint membre de la London Philosophical Society « in 1646, with Hartlib and Boyle »; peut-être est-ce là qu'il connut Hartlib; mais l'introduction que Hartlib lui donna pour Boyle est d'au moins un an postérieure à cette admission. HULL (p. XXI) ne pense pas qu'on puisse affirmer que Petty ait été membre de la compagnie de « capacious and searching spirits inquisitive into natural philosophy and other parts of human knowledge » (Dr John WALLIS, *Accounts of some passages in his own life*, dans l'édition Hearne de la *Chronicle* de LANGTOFT (1725) vol. I, p. CLXIV) qui se réunissaient chez le Dr GODDARD à Wood street ou à la Bull's Head Tavern de Cheapside; mais il ajoute qu'« il semble probable qu'il fut de bonne heure invité à faire partie de leur Invisibile College ».

(2) BOYLE, *Works*, V, 256-296 (cité par FITZMAURICE, p. 12, n. 8).

(3) La liste de Wycombe mentionne, pour l'année 1647 : « Collections for the History of Trees, etc... » — « trees » paraissant une erreur de copie pour « trades ».

« capacious and searching spirits », par les philosophes et les savants fatigués de la théologie et de la politique qui commencent à se réunir pour étudier ensemble « la physique et d'autres parties des connaissances humaines »; peut-être même a-t-il assisté aux réunions tenues chez le Dr Goddard et à la Bull's Head Tavern. Et quand les philosophes partent à Oxford, en 1648 ou 1649, le jeune anatomiste, entraîné aux recherches méthodiques des laboratoires de Hollande et de France, va les y accompagner et se faire parmi eux la place que souhaite son esprit plus encore que son ambition.

IV

LES ANNÉES D'OXFORD

(1648-1651)

Le départ pour Oxford marque dans la vie de Petty — comme dans celle de la plupart des hommes, jadis aussi bien qu'aujourd'hui — le début de la période où va se décider sa carrière.

L'Université traversait alors une de ces périodes de transformation qui, plusieurs fois, l'ont rajeunie sans la rendre moins vénérable. University College, le doyen légendaire, était en pleine reconstruction. On achevait les grandes fondations du xvi^e siècle : Trinity, Brasenose, Christchurch qui n'avait pas encore sa Tom Tower sans laquelle nous hésiterions à reconnaître la silhouette d'Oxford sur l'horizon de la plaine. La première pierre de Wadham avait été posée le 31 juillet 1610. De 1643 à 1645 la ville avait construit des fortifications qui, par bonheur, ne la vouèrent pas aux irréparables destructions d'un siège, et dont les ruines allient dans les jardins de New College le charme des vieilles pierres aux couleurs profondes et douces du sol, des pelouses et des branches.

Depuis la reddition d'Oxford à l'armée du Parlement, le 20 juin 1646, l'esprit nouveau, politique et scientifique, pénétrait la ville et l'Université. En 1649, Oxford devient le centre de la société intellectuelle qui préparera l'Angleterre à prendre

une place brillante dans la philosophie et la science qui se forment. L'Université est réorganisée par les visiteurs puritains avec des hommes d'esprit déjà moderne. Si un Sankey est nommé — d'ailleurs pour peu de temps — subwarden d'All Souls et proctor, le Dr Wilkins est warden de Wadham. Et voici Goddard, et Wallis et Ward le mathématicien, et tant d'autres avec eux.

Petty discerne tout de suite l'esprit de la transformation en cours, et que les méthodes scientifiques qu'il a pratiquées sur le continent plus qu'aucun Anglais de sa génération, sont introduites à l'Université par ses amis intellectuels. Or, ceux-ci se trouvent être les amis politiques des nouveaux maîtres de l'État. Jamais meilleure fortune ne servit les aspirations intellectuelles et les ambitions d'un jeune savant qui entend clore définitivement l'ère de ses privations.

Tout de suite il commence une carrière médicale universitaire aussi brève qu'éclatante. Il vient à Oxford non pas comme étudiant ; c'est dans la compagnie et l'amitié des maîtres, dans l'atmosphère subtile et docte de discussions scientifiques qu'il va passer de studieuses années aux bords de l'Isis et de la Cherwell, tandis que se succèdent les orages politiques. Dès son arrivée, il est déjà si réputé pour sa connaissance de l'anatomie et de la physique — la lettre de Hartlib à Boyle en atteste — qu'il fait des conférences « phisico-medicall » avant même d'être docteur. Le diplôme de docteur en médecine lui est décerné le 7 mars 1650 sans examen ; et sans doute son savoir aurait pu, à cette époque, justifier pareille faveur ; fâcheusement le lieutenant-colonel Kelsey, député-gouverneur d'Oxford, pensa devoir demander pour lui cette dérogation aux délégués de l'Université qui ne se risquaient point alors à refuser d'obéir au représentant et à l'homme de confiance de Cromwell. Kelsey pensait obliger son ami : il ne fit que le condamner à tenir un diplôme, qu'il était fort capable de conquérir thèse en mains, de la faveur d'un « pieux fabricant de boutons » devenu une puissance politique (1).

(1) Presque tous les biographes de Petty, copiant des auteurs du XVII^e siècle, et oubliant que, jusqu'en 1752, l'année commençait en Angleterre le 25 mars, datent le doctorat de 1649, ce qui rend toute cette partie de sa vie inintelligible ; Petty fut reçu docteur le 7 mars 1650, style moderne. Sur l'intervention de Kelsey, cf. WOOD, *Athenae Oxonienses*, II, 609 et 771.

« L'Université d'alors, comme dit Aubrey (1), ne comprenait pas grand'chose à l'anatomie. » Le professeur d'anatomie, ce bon Dr Thomas Clayton, « de tempérament peureux et efféminé, qui ne put jamais supporter la vue d'un cadavre dépecé (2) » et que chahonnaient les étudiants (3), fut trop heureux de passer le scalpel au jeune praticien dont il fait son prosecteur, puis son suppléant, et au bénéfice de qui il abandonne bientôt sa chaire professorale. « Lequel parmi tous ceux qui étudièrent avec nous, fera dire plus tard Petty à un correspondant supposé, ce M. H. qui l'admire si naïvement, lequel dans le même espace de temps est arrivé à être choisi comme professeur public dans une des spécialités les plus ardues de toute notre Faculté ainsi que vous le fûtes pour l'anatomie à Oxford, non par faveur ou par intérêt, mais parce que vous étiez le plus méritant et parce que vous aviez été le pionnier de cet art en ce lieu? (4) »

Dans l'année 1650, celle du doctorat, il donne trois conférences d'ostéologie, et dès le 25 juin — il n'est docteur que depuis trois mois — le College of Physicians de Londres accepte sa candidature (5). En septembre il est reçu fellow et bientôt élu vice-principal de Brasenose (6), fonction lucrative due sans doute à ses amis politiques et qu'il conservera jusqu'en 1659. Deux ou trois mois plus tard, aidé de Wilkins, il « ressuscite » une fille Greene, que le bourreau avait fort mal pendue, et que les deux docteurs ramènent à la vie sans plus de formalités que l'administration d'un cordial et qu'une saignée (7); et le cas,

(1) *Bodleian letters*, II, 483.

(2) WOOD, *Athenae Oxonienses*, II, 609.

(3) R. T. GUNTHER, *Early science in Oxford*, III, 88. — Clayton fut « knighted » quelques années plus tard.

(4) *Reflections*, p. XVI.

(5) « La candidature du Dr Petty fut admise le 25 juin 1650... Il fut élu fellow du College le 14 juillet 1655, mais comme il était absent d'Angleterre, il ne fut reçu réellement que le 25 juin 1658. » (*Roll R. C. P.*, I, 270.)

(6) L'élection est mentionnée dans les registres du collège à la date du 12 septembre 1650. Thomas Hearne qui détestait les Visiteurs, dit qu'ils firent nommer Petty parce qu'ils « voulaient enlever les fonctions aux loyalistes pour les donner à lui et à ses pareils ». (*HEARNE'S Diary*, nov. 16, 1705 in *Remarks*, etc., I, 78.)

(7) Ann Green était une fille-mère, condamnée à mort pour infanticide. Elle fut pendue à Oxford le 14 décembre 1650; mais les spectateurs observèrent qu'elle semblait mettre un temps « déraisonnable » (unconscionable) à mourir et ses amis l'y aidèrent de leur mieux, c'est-à-dire avec une brutalité inouïe; enfin, le sheriff la déclara morte et envoya le corps à l'amphithéâtre; le cercueil ouvert, elle respirait encore et le garçon de laboratoire la piétinait rudement pour l'achever, quand arrivèrent les docteurs Petty et Wilkins qui résolurent de la rappeler à la vie; ils lui firent avaler des liqueurs cordiales, et décidèrent

ingénieusement présenté, attire au moins autant l'attention sur le jeune praticien que l'avaient fait ses recherches scientifiques. Le 1^{er} janvier 1651, il succède à Clayton dans la chaire d'anatomie d'Oxford. Le 7 février, son ami John Graunt dont les travaux statistiques se confondront avec les siens au point qu'on hésite parfois à dire qui des deux est l'auteur, John Graunt le fait nommer professeur de musique au Gresham College de Londres, — ce qui ne disqualifiait point alors un médecin (1). Le 4 mars, Petty inaugure son cours d'anatomie d'Oxford par une leçon sur le développement et l'état actuel de la médecine. Le voilà pourvu de deux chaires et vice-principal d'un collège oxonien, et il n'a pas vingt-huit ans. Beau début de carrière pour un jeune savant ambitieux, et qui a trop connu la misère pour n'avoir pas le souci de s'assurer, en vue de ses intérêts matériels, des amitiés parmi les gens en place; or, il pourra avoir des amis dans tous les partis, son scepticisme naturel le gardant de se compromettre avec aucun. Il devra surtout à son esprit dégagé de tout sectarisme les amitiés intellectuelles si variées qu'on pouvait nouer à Oxford dans le temps de Cromwell.

« A cette époque, beaucoup de membres de l'Université avaient commencé à raisonner librement; et (l'Université) était aussi fréquentée par quelques mondains d'esprit philosophique, que les malheurs du royaume et la sécurité et l'agrément d'une retraite parmi les universitaires avaient attirés là. Leur premier but n'était que (de trouver) la satisfaction de respirer un air plus libre, et de converser tranquillement entre eux, sans se mêler aux passions furieuses de cette triste époque... Quel sujet de discussion pouvait, mieux que la « philosophie naturelle » (la physique) convenir à une société aussi impartiale et aussi calme?... La nature seule pouvait les divertir agréablement (2). »

une femme à se mettre au lit avec elle pour lui rendre sa chaleur; quand Ann donna signe de vie, ils la saignèrent et lui donnèrent un julep; deux heures après elle était revenue à la vie. On dit que plus tard elle se maria et eut des enfants. Tel est le récit qu'on trouve dans *News from the Dead: or a true and exact narration of the miraculous deliverance of Ann Greene* (Oxford, 1651), brochure réimprimée dans divers recueils, mais dont le Dr C. H. Hull ne pense pas que Wm Petty soit l'auteur. Tous les biographes de Petty ont rapporté l'épisode; cf. notamment WOOD, *Athenae Oxonienses*, II, 609; FITZMAURICE, p. 18 et HULL, p. xv.

(1) Dans une lettre à Boyle du 24 juillet 1649, Hartlib avait déjà suggéré d'attacher Petty à Gresham College, pour lui donner le moyen de travailler à l'« avancement des sciences expérimentales et mécaniques ». (Cité par H. DIRKS, *Biographical Memoir of Samuel. Hartlib.*, etc., p. 19 et 20.)

(2) SPRAT, *History of the Royal Society*, p. 55.

Et qui pouvait mieux les aider dans cette étude que Petty, avec « sa dextérité à faire des expériences, son heureux génie si personnel pour indiquer quelles expériences doivent être faites pour soutenir ou réfuter une proposition, sa manière de tirer usage et profit des échecs mêmes par des inductions et des raisonnements bien construits et cohérents? (1) » Sans doute, c'est Petty lui-même qui dépeint ainsi sa valeur scientifique et qui, toujours par le trucheman complaisant qu'il imagine, se fait dire que ses amis estimaient le travail avec lui « plus agréable que s'il eût découvert des mines d'argent plus riches que celles du Potosi et qu'il les y eût associés ». Mais qu'il soit alors apprécié des « virtuosi » oxoniens ne saurait être mis en doute. Des hommes aussi éminents et aussi différents que les Drs Wilkins, Wallis, Bathurst et Goddard, Antony Wood président de Trinity College, Seth Ward qui sera archevêque de Salisbury, Robert Boyle le chimiste et Christopher Wren, l'architecte, ne se réunissent pas seulement à Wadham, chez le Dr Wilkins; ils aiment à se rencontrer chez Petty, jeune et dernier venu, dans son humble appartement d'une maison d'apothicaire; c'est qu'ils y trouvent un terrain neutre, une atmosphère de libéralisme un peu sceptique et de recherche scientifique qu'il semble que l'anatomiste ait rapportée de Hollande et de France. Et lui, doit jouir pleinement de cette vie intellectuelle intense et douce que seule peut-être dans l'univers Oxford est capable d'offrir, Oxford paisible selon le monde, agitée suivant l'esprit, Oxford où le siècle, encore aujourd'hui, ne cherche à pénétrer que pour s'expliquer et se justifier au tribunal des uniques spectateurs impartiaux de l'humanité : les hommes d'études et les jeunes gens. Aussi, comme Petty regrettera plus tard cette belle vie, et l'« étude de la médecine et de ces autres exercices mathématiques, mécaniques et naturels dont il aimait jadis à se mêler », quand il écrira que si ses ennemis savaient ses regrets « il serait peut-être moins en butte à leur jalousie (2) ».

Cependant l'ambitieux qui est en lui lui persuade que son avenir n'est pas dans une université. A peine est-il professeur d'anatomie et vice-principal de Brasenose depuis quelques semaines, qu'il utilise les mêmes influences auxquelles il doit cette

(1) *Reflections*, lettre de M. H., p. xvii

(2) *Ibid.*, p. 2 et 3.

double nomination pour obtenir, le 18 avril 1651, du principal et des fellows de Brasenose, un congé de deux ans, avec la rare faveur de continuer à toucher son traitement pendant son absence (1). Bientôt, Petty va quitter Oxford; il n'y reviendra jamais plus. Cette fois ses années d'apprentissage et de jeunesse sont définitivement terminées.

V

LE DÉPART EN IRLANDE

(1652)

On ne sait trop comment Petty occupa la période qui s'étend du congé obtenu de l'Université au printemps de 1651 jusqu'au départ pour l'Irlande à la fin de l'été 1652. Les *Reflections* font un bloc des années 1649-1652, pour lesquelles elles indiquent que les ressources de Petty proviennent alors de la pratique médicale, des fellowships de Gresham et de Brasenose et des conférences d'anatomie à Oxford (2). Il semble donc à première vue que Petty ne quittera ses occupations d'Oxford et de Londres que pour se rendre en Irlande, et une lettre à Southwell, du 31 juillet 1687 (3), aussi bien que le testament, donnent la même impression. D'autre part, la liste des manuscrits de Wycombe n'indique en 1651 et 1652 que des travaux (médicaux et scientifiques) datés de Londres; mais on n'en peut rien conclure, la même liste datant également de Londres les travaux de 1650,

(1) Ce traitement était de 30 livres par an (BURROWS' *Register*, p. 335, 18 avril 1651; cité par BEVAN, p. 25.)

(2) *Reflections*, p. 9.

(3) FITZMAURICE, p. 296. AUBREY croyait avec WOOD qu'il avait quitté Oxford en 1652 pour se rendre en Irlande et qu'il était allé en Irlande pour y être surveyor et avait obtenu un brevet dans ce but avant son départ. (*Athenae Oxonienses*, II, 609). La liste de Wycombe donne pour les années 1650-1652 :

London	{	1650. — Severall Musick Lectures. Hester Ann Green.
		Three Osteological Lectures.
		1651. — Collection of Experiments.
		1652. — Pharmacopœa and formula Medicamentorum. Observationes Medicæ et Praxis.

année où Petty avait certainement au moins sa résidence principale à Oxford, et ne venait guère à Londres que pour ses cours de musique de Gresham College. Enfin, Lord Fitzmaurice suppose que son ancêtre voyagea quelques mois après avoir quitté Oxford, mais sans spécifier à quelle date, ni dans quel pays, ni pendant combien de temps, et il ne dit pas sur quoi il base cette supposition; or, les ouvrages de Petty ne contiennent aucune allusion à un tel déplacement. Au contraire, John Evelyn, l'ami du docteur, est fort explicite quand il écrit : « Sir William vint d'Oxford pour être précepteur chez un de mes voisins; de là, quand les rebelles divisèrent leur conquête en Irlande, il fut employé par eux à mesurer et répartir la terre (1). »

Enfin, un autographe de Petty dans l'album du professeur Christophe Arnold est daté de Gresham College à Londres, le 1^{er} septembre 1651 (2). Cet autographe, qui n'a probablement jamais été cité, et le témoignage d'Evelyn, permettent de préciser les indications, assez vagues quant aux dates, du premier chapitre de l'*History of the Down Survey of Ireland*, lequel débute ainsi :

« Alors que William Petty, docteur en médecine, était professeur d'anatomie à Oxford, et l'un des lecteurs de Gresham College, on lui conseilla d'aller en Irlande en l'an 1652, lorsque la guerre y était presque terminée, et que l'on faisait de nombreuses tentatives pour réorganiser, recoloniser et ramener ce pays à son état florissant d'autrefois, parce que c'était un endroit qui avait le plus grand besoin d'inventions capables de faire atteindre les fins susmentionnées et pour lesquelles ledit docteur avait précédemment acquis quelque réputation dans le monde. Le Major Général Lambert, étant alors désigné pour le

(1) *Memoirs*, II, 401. — Evelyn habitait Wotton, en Surrey.

(2) Cet album de Christophe Arnold, professeur d'histoire à Nuremberg, contient des autographes, notamment de professeurs, datés de diverses villes d'Allemagne, des Pays-Bas, ainsi que de Londres, Oxford et Cambridge dans les années 1649 à 1672. C'est le n° 1324 des Egerton Mss du British Museum. Au f° 108 le Dr Petty a écrit :

Tanquam Explorator

Arrian in Epist., p. 310-313.

In summæ benevolentiae testimoniū, qua virtutis doctrinamq̃ multiplium Clavⁿⁱ Vris Christophori Arnoldi Novimbergensis prosequitur, se ascripsit.

Guil. Petty.

Ex Collegis Greshamæo.
Londini, j^{mo} Septemb.
1651

gouvernement d'Irlande, et (étant) un protecteur des arts ingénieux et utiles, il lui plut de s'entretenir, avec ledit docteur, de cette expédition, mais Sa Seigneurie s'étant détournée (vers d'autres sujets) et le Lieutenant Général Fleetwood (ayant été) désigné pour aller à sa place, ledit docteur ayant fixé ses pensées sur ce projet pour l'Irlande, fut également agréé par Lord Fleetwood, en qualité de médecin de l'armée, de la personne dudit Lieutenant Général et de sa famille. »

Ce texte et celui d'Evelyn montrent que, de son départ d'Oxford à son départ pour l'Irlande, Petty vécut à Londres ou dans les environs; et cela s'accorde avec l'album d'Arnold, lequel établit que, dans l'automne de 1651, il allait, sans doute pour ses cours, à Gresham College. Revenant maintenant aux événements historiques, on trouve que « Lambert fut nommé Lord Deputy près de Cromwell par le Parlement le 30 janvier 1652, pour succéder à Ireton; mais la lord lieutenancy ayant été abolie peu après, et naturellement les fonctions de Lord Deputy avec elle, Lambert refusa d'accepter le poste avec le titre inférieur de Lieutenant General, auquel Fleetwood fut nommé à sa place (1). » Il faut donc admettre que Petty fut choisi par Lambert au début de 1652, ce qui s'accorde avec les premières lignes de la *History of the Survey*; et il semble probable que le docteur resta à Londres, après sa nomination jusqu'à son départ pour l'Irlande où il allait débarquer le 10 septembre suivant (2). C'est dans cette période mal connue de sa vie que Petty entre en contact direct avec la famille de Cromwell dont Ireton était le gendre; et Fleetwood va épouser la veuve d'Ireton.

Cromwell est alors à la veille de la toute-puissance; la république a remplacé la monarchie dont il bat les partisans suc-

(1) DUNLOP, p. 160, n. 3.

(2) Lord FITZMAURICE dit que Petty fut nommé « à la fin de l'année » (1651) « médecin général de l'armée d'Irlande et du général Ireton, le commandant en chef ». Et il continue : « Il débarqua à Waterford le 10 septembre 1652, mais trouva Ireton mort des suites de la fièvre et de la maladie contractées au siège de Limerick. Cependant, il reçut les mêmes fonctions des successeurs d'Ireton, le général Lambert et le général Fleetwood. » (P. 21). S'il en était ainsi, Ireton étant mort le 26 novembre 1651, la nomination de Petty remonterait à l'automne de cette même année, ce qui ne s'accorde plus avec l'*History*; d'ailleurs Petty ne dit ni dans les *Reflections*, ni dans l'*History*, qu'il ait été nommé près d'Ireton, alors qu'il désigne expressément dans ces ouvrages Lambert et Fleetwood. Enfin, on comprend mal le passage ci-dessus de la *Life* où Lord FITZMAURICE semble dire que Petty apprit la mort d'Ireton en débarquant en Irlande, c'est-à-dire presque dix mois après cette mort, sept mois après la nomination de Lambert, et au moment de l'arrivée de Fleetwood qui débarqua en Irlande le lendemain du jour où Petty y arriva lui-même. (DUNLOP, CXXXIV.)

cessivement en Angleterre, en Irlande et en Écosse : un nouvel ordre de choses s'établit dans l'État. Autant Petty avait de bonnes raisons pour aller sur le continent en 1643, autant il doit juger maintenant opportun de rester dans son pays où ses amis deviennent les maîtres de l'heure. Si indifférent qu'il soit aux luttes des partis et des sectes, ses sympathies, ses affinités naturelles le rapprochent des cromwelliens : sa classe et son pays d'origine haïssaient les Cavaliers; les philosophes et les savants, ses amis et ses protecteurs à Londres et à Oxford, sont liés avec Olivier Cromwell et son entourage : c'est Hartlib l'ami de Milton, lequel est « secrétaire latin » de Cromwell; c'est John Graunt, capitaine dans l'armée de Cromwell, originaire du Hampshire comme Petty, drapier comme Petty a failli l'être, et comme lui doué d'un esprit d'homme d'affaires et d'économiste scientifique, curieux d'art, s'intéressant aux questions sociales; c'est Edmund Wyld, « a great fautor of ingenious men for merit's sake » (1) qui, à Oxford, présenta Petty au colonel Kelsey, aux chapelains de Cromwell, John Owen et Thomas Goodwin, et aux Visiteurs Puritains; c'est Hobbes lui-même qui se rallie à Cromwell par amour de l'ordre et de l'autorité de l'État; et ce sont les « virtuosi ».

Ces philosophes, et Petty avec eux, sont-ils des ambitieux habiles à se ménager l'amitié des politiciens au pouvoir? A toutes les époques, il est arrivé à un milieu intellectuel, en raison de ses vues philosophiques mêmes, d'appuyer un certain parti et d'en retirer des profits dont l'espoir n'a été pour rien dans le choix de ses opinions politiques. Ainsi en fut-il probablement des « virtuosi ». Et la Commonwealth n'exigeait aucun sacrifice des intelligences et des consciences, comme l'avaient fait la monarchie et son Église officielle. En 1644, Cromwell écrivait au Major Général presbytérien Crawford : « L'État, quand il choisit des hommes pour le servir, ne tient pas compte de leurs opinions. Qu'ils aient le propos de le servir fidèlement, cela suffit (2). »

(1) AUBREY, *Letters and Lives*, II, 483. Il est aussi dit dans ce passage que Petty fut recommandé au Parlement pour être un des surveyors de l'Irlande, « sans peut-être l'avoir su lui-même » par Graunt et Wyld.

(2) Cité par FITZMAURICE, p. 17. Si Cromwell dit, dans sa déclaration au Lord Lieutenant d'Irlande en mars 1650, que la célébration de la messe ne peut être autorisée là où commande le Parlement d'Angleterre, c'est qu'il considère les catholiques comme un danger politique en raison de leurs relations avec les ennemis du pays. (PRENDERGAST, 312.)

Il n'est pas nécessaire de faire de Petty un arriviste sans scrupules pour expliquer son désir de travailler avec un gouvernement d'esprit libéral et qui ne devint tyrannique, du moins en Angleterre, que faute de trouver un Parlement capable de collaborer avec lui (1). On a représenté Petty comme un cynique, prêt à toutes les palinodies et à toutes les compromissions par ambition et par avarice — au mieux comme un indifférent en matière politique et religieuse (2). C'est oublier que s'il eut toujours grand souci de sa fortune et que s'il lui arriva de la défendre par les procédés du siècle des Stuarts, cette fortune se fut parfois trouvée mieux de plus d'esprit de parti et de moins de fidélité à ses amis déchus — car il eut certes plus d'attachement pour ses amis que pour leur parti (3). Comment accuser d'indifférence religieuse l'homme qui, des *Reflections* au testament, s'élève, ainsi que Milton, jusqu'aux sereines hauteurs de la conception unitarienne? Comment accuser d'indifférence politique l'homme dont la constante étude est tournée vers la recherche d'une base scientifique sur laquelle il pourrait construire une politique rationnelle? L'accusation ne tient pas; mais elle s'explique. L'esprit philosophique et ironique, qui méprise les politiciens sectaires, « ces vers et ces larves grouillant dans les entrailles d'une République » (4), qui bafoue les hypocrites aux yeux desquels la religion n'est qu'un commerce (5), qui parodie pour l'amusement de ses amis la rhétorique et les grimaces des prédicants (6), cet esprit-là trouve toujours, même

(1) Sur le véritable caractère de Cromwell, cf. Sir Charles OMAN, *A History of England* (25^e édition), ch. XXVIII.

(2) Karl MARX, qui admire d'ailleurs son œuvre économique, appelle Petty « un chirurgien militaire, à l'esprit hardi, mais profondément frivole, aussi disposé à piller l'Irlande sous l'égide de Cromwell qu'à obtenir de Charles II le titre de baronnet nécessaire au pillard » (*Zur Kritik der Politische Ökonomie*, trad. RÉMY, p. 46, ch. I, A). Marx, s'il avait pris la peine d'étudier d'un peu près la vie de Petty — et c'était la première chose à faire s'il voulait juger son caractère — aurait vu que le docteur ne fut pas vraiment un « chirurgien militaire » et qu'il ne reçut jamais le titre de baronnet. Ces inexactitudes mêmes contribuent à faire de l'opinion de Marx un résumé typique des attaques dont le docteur a toujours été l'objet et qui n'étaient pas toutes dépourvues de vraisemblance. Mais il faut aussi noter que les accusateurs de Petty étaient des ennemis fort peu scrupuleux, beaucoup plus soucieux de se venger de leurs propres déceptions que de servir la morale. Cf. *Reflections*, passim et infra Conclusion, ch. 3, § 3.

(3) Petty fit toujours preuve d'un inaltérable attachement à la famille Cromwell, et continua bien des années après la Restauration à défendre les intérêts d'Henry Cromwell et de Lady Cromwell. (Cf. FITZMAURICE, p. 133.)

(4) « Worms and maggots in the guts of a Commonwealth. » (*Reflections*, p. 119.)

(5) *Reflections*, tout l'ouvrage et notamment pages 85 à 92.

(6) EVELYN'S *Memoirs*, cités par FITZMAURICE, p. 159.

après des siècles, de vertueux censeurs; il y aura toujours des gens pour qui l'auteur du *Tartuſe*, notre Molière qu'adorait Petty, est un ennemi personnel. En fait, Petty méprise non la religion et la politique, mais les sectaires et les intrigants qui ne sont ni religieux, ni politiques. Par scepticisme naturel, par esprit scientifique, il est essentiellement libéral et tolérant. Qu'il soit aussi habile et intéressé, cela ne fait pas de doute. Et voici comment ces deux aspects de son caractère vont se manifester sans plus tarder.

William Petty, quand il quitte Oxford, tout en conservant prudemment sa situation à l'Université (1), cherche un poste officiel rémunérateur où il sera en contact direct avec ses puissants amis politiques, afin d'augmenter ses chances, non seulement de fortune, mais aussi d'action. Rien ne pouvait mieux lui convenir que les fonctions de médecin principal de l'armée d'Irlande et du chef de cette armée. Les appointements sont bons, le contact avec Fleetwood et ensuite avec Henry Cromwell, permanent (2). De plus, l'Irlande est un pays qu'on va réorganiser, et qui — il le dit franchement dès les premières lignes de son histoire du Survey — a besoin d'hommes ingénieux et fertiles en projets et inventions. Subsidiairement, il pourra s'enrichir dans ce pays à coloniser que, depuis les Tudors, les hommes d'affaires « considéraient presque exactement de la même manière que les plantations américaines de la Nouvelle-Angleterre et de la Virginie » (3).

Mais surtout — et ceci le tente probablement autant que tout le reste — il va trouver en Irlande un champ d'expériences ou tout au moins d'observations unique pour les recherches économiques et sociales qu'il conçoit confusément depuis le temps où il a étudié en Hollande et dont il s'est entretenu avec Hartlib, peut-être déjà avec John Graunt. Vingt ans plus tard, il écrira dans la préface de la *Political Anatomy of Ireland* : « De même que les étudiants en médecine pratiquent leurs recherches sur des animaux de peu de valeur et communs dont ils connaissent le mieux les actions, et dont les parties présen-

(1) Il conserva le titre de vice-principal de Brasenose jusqu'au 9 août 1659 et celui de professeur à Gresham College jusqu'au 8 mars 1660. (HULL, p. xv.)

(2) Henry Cromwell devint en fait Deputy en juillet 1655; Fleetwood rentra en Angleterre en septembre suivant. (DUNLOP, p. xvi, n. 3.)

(3) H. J. MACKINDER, *Britain and the British Seas*, p. 224.

tent le moins de confusion et de complexité, j'ai choisi l'Irlande comme un tel animal politique, qui est à peine âgé de vingt ans, où le mécanisme de l'État n'est pas très compliqué, et avec lequel j'ai été familier depuis le temps qu'il était un embryon (1). »

Assister au développement d'un nouvel « animal politique », chance unique pour un disciple de Bacon qui rêve d'étudier la vie économique *in anima vili* comme il a étudié la vie physiologique dans les laboratoires d'anatomie. En partant en Irlande, il est permis de le croire, Petty entrevoit, en même temps que des avantages matériels bien définis, un domaine prodigieux pour des travaux dont il ne saurait encore même tracer le plan, mais dont il a déjà l'intuition qu'ils seront l'œuvre capitale de sa vie, pour des travaux qui, si l'on eut suivi sa méthode, auraient été mieux qu'une première contribution à l'économie politique selon le XVIII^e siècle : le point de départ d'une science nouvelle que le XX^e siècle ne fait encore qu'ébaucher.

(1) The Author's Preface, § 3.

CHAPITRE II

LE DOCTEUR PETTY ENTREPRENEUR DES SURVEYS D'IRLANDE

I

PETTY EN IRLANDE

Quand il arrive à Dublin, à la fin de l'été (1) de 1652, le Dr William Petty est un jeune homme de trente ans à peine. Sa situation officielle de médecin de l'État-Major du Lieutenant Général et de sa famille le place dans l'intimité des maîtres de l'État. Sa situation matérielle est des plus confortables, puisqu'il peut dépenser presque toute sa solde et économiser cependant une somme à peu près égale qu'il gagne en faisant de la clientèle « parmi les premiers de la première ville d'une nation » (2).

Tout de suite, son esprit de méthode et d'économie trouve à s'exercer. Il n'est pas débarqué depuis deux mois qu'il observe le gaspillage des médicaments de la pharmacie militaire par l'apothicaire général et ses trois aides, « lesquels n'emploient pas leur temps pour le mieux ». Il y met si bien ordre qu'il réduit le budget du service de £ 620 à 120, ce qui dut établir sa répu-

(1) Il dit expressément dans son testament qu'il débarqua à Waterford le 10 septembre 1652. Dans les *Reflections*, il écrit qu'il « se mit en route pour l'Irlande » en août 1652 (p. 9), ce qui donne à penser qu'il ne s'y rendit pas directement.

(2) *Reflections*, p. 9. — Les chiffres des *Reflections* et ceux du testament ne concordent pas exactement. Néanmoins, il semble que le docteur avait, en septembre 1652, £ 400 d'économies plus une avance de £ 100; comme il avait un capital de £ 1.600 en décembre 1654, il avait dû économiser £ 1.100 en vingt-sept mois. Or, sa solde était de 20 shillings par jour, ce qui, avec une indemnité annuelle de £ 35 pour la pharmacie de l'État (State's apotheca) citée par Lord FITZMAURICE (p. 21) lui assurait £ 400 par an. La clientèle, d'après son testament, lui rapportait à peu près autant. Il avait donc probablement gagné en vingt-sept mois £ 1.800 et en avait dépensé 700, soit £ 26 par mois de frais pour une solde d'un peu plus de £ 33.

tation d'homme ingénieux et de fonctionnaire soucieux des deniers de l'État (1).

Des loisirs lui permettent de reprendre ses études de Londres et d'Oxford. Il a retrouvé à Dublin son ami Robert Boyle, revenu un peu plus tôt en Irlande pour le soin de certains intérêts fonciers qu'il y avait, et qui s'ennuyait terriblement dans ce « pays barbare », où l'on n'entend rien à la chimie, où les instruments nécessaires aux expériences sont introuvables, et où « il est bien difficile d'avoir aucunes pensées hermétiques (2) ». Les deux jeunes savants font des recherches anatomiques et étudient la circulation du sang qui offre encore tous les attrails d'une découverte récente. Et, quand ils sont séparés, Petty qui estime qu'eux seuls — en l'absence de Worsley, un demi-savant, et du major Anthony Morgan, un amateur —, représentent à Dublin « l'Église visible des philosophes », Petty lui écrit des lettres où il l'entretient de ses expériences et où il exprime parfois des opinions scientifiques inspirées de Bacon et des savants du continent, mais où il montre le souci de ce qu'on reprochera plus tard à Bacon de n'avoir pas indiqué : « le jugement, l'intelligence, le tact nécessaire pour tirer parti de l'art lui-même » (3). La confiance en soi, trait dominant de son caractère, lui fait comprendre l'importance de la personnalité du savant dans la réalisation de l'œuvre scientifique. « Pour ma part, écrit-il, je trouve que le meilleur médicament n'est qu'un outil ou un instrument : que sont les crayons et la palette de Van Dyck aux mains d'un barbouilleur? (4) » Le mépris de la science livresque est commun à beaucoup de savants de cette époque encore encombrée des médio-

(1) *Hist. D. S.*, p. 1. — Petty conserva ses fonctions de médecin de l'armée, d'après son testament, jusqu'en juin 1659.

(2) Cité par Lord FITZMAURICE (p. 21). — Robert Boyle (1627-1691), de quatre ans plus jeune que Petty, était le quatorzième enfant du « grand » comte de Cork. Il avait étudié sur le continent de 1638 à 1644. Après son voyage d'Irlande, il s'établit de 1654 à 1668 à Oxford où il s'installa un laboratoire pour l'étude de la pneumatique et de la chimie. Au point de vue irlandais, il fit les frais de la traduction en irlandais de la Bible due à Bedell. (D'après R. I. BEST, dans le recueil *Ireland*, édité par George Fletcher.)

(3) Cf. DE RÉMUSAT, *Bacon*, p. 370.

(4) Lettre de Petty à Boyle, 15 avril 1653. Cette lettre est copiée *in extenso* dans les « *Miscellaneous collections relating to Gresham college*, volume the first, by I. W. », p. 138 (British Museum, Add. Ms 6193). Dans cette lettre, à laquelle sont empruntées toutes les citations de Petty dans le présent paragraphe, le docteur dissuade son ami de « lire continuellement » et lui donne les conseils d'un médecin à un malade imaginaire. Sans doute, Boyle suivit-il les avis de Petty sur la lecture, si l'on en croit le passage de ses œuvres cité quelques lignes plus bas.

cles commentateurs d'Aristote. Robert Boyle qui, plus encore que Petty, a étudié sur le continent, dira que ses recherches expérimentales « spécialement la dissection des poissons, lui ont mieux montré la variété des inventions de la nature, et la majesté et la sagesse de son auteur, que tous les livres qu'il a jamais lus dans sa vie n'ont pu lui donner de raisons d'en être convaincu (1) ». Et cela est baconien, et peut-être aussi inspiré par Petty. Mais Petty va plus loin. Aux compilations insipides qui se répètent les unes les autres, il préfère non seulement l'expérience, mais aussi la méditation qui élabore les conclusions à tirer de l'expérience. Quand vous êtes bien préparé par l'expérience, si vous avez « la faculté de faire de chaque chose que vous voyez un argument pour quelque conclusion utile... vous pouvez tirer plus de connaissance et de satisfaction de deux heures de méditation personnelle que de douze heures où vous aurez subi le bavardage des autres hommes ». On ne saurait voir-là, comme certains l'ont fait, le mépris de la lecture (2), mais seulement le mépris des « écrivassiers » (scriblers) (3). Et l'on y découvre les origines de la méthode de l'Anatomie Politique et de l'Arithmétique politique, basée sur l'observation mais attribuant une importance dangereuse aux raisonnements et aux calculs. Un siècle et demi plus tard, Laplace, exposant la grandeur et les faiblesses de la méthode baconienne, montrera que « l'induction, l'analogie, des hypothèses fondées sur les faits et rectifiées sans cesse par de nouvelles observations, un tact heureux donné par la nature et fortifié par des comparaisons nombreuses de ses indications avec l'expérience : tels sont les principaux moyens de parvenir à la vérité (4) ». N'est-ce

(1) *Works*, V, 242, cité par FITZMAURICE, p. 22.

(2) Par exemple BEVAN insiste à plusieurs reprises sur le mépris de Petty pour la lecture (p. 87 et 92). Or, Petty, poète latin à ses heures, n'avait rien d'un béotien; et si les ouvrages dont il recommande la lecture à ses fils sont peu nombreux, ils sont si bien choisis, que ceux de ses contemporains qui figurent dans les listes sont presque tous aujourd'hui devenus classiques. (Cf. FITZMAURICE, ch. X). PEPYS rapporte à la date du 27 janvier 1664 un entretien qui montre que Petty regrettait surtout qu'il y eut si peu d'auteurs dignes d'être lus. (*Ibid.*, p. 114.)

(3) Cf. la lettre à Boyle, citée, p. 208, n. 4. Il est possible aussi qu'il faille voir là l'influence de Hobbes, dans le cabinet de qui Aubrey dit n'avoir jamais vu « plus d'une demi-douzaine de livres; Homère et Virgile étaient d'ordinaire sur sa table, quelquefois Xénophon, ou quelque ouvrage d'histoire, une Bible grecque ou un autre livre de même sorte. » (*Letters and Lives*, II, 630.)

(4) LAPLACE, *Essai philosophique sur les probabilités*, p. 242 et suiv., édit. de 1819, ou p. XIII de l'introduction à la *Théorie mathématique*. (Cité par RÉMUSAT, *Bacon*, p. 372). De

pas ce qu'éprouvent Petty? Mais son génie impatient et trop sûr du tact heureux que lui a donné la nature, n'évitera pas toujours le danger de substituer le raisonnement à l'observation, et de faire de toute chose vue « un argument pour quelque conclusion utile » et parfois posée d'avance.

A cette époque, la vie politique irlandaise offre des sujets d'observation non moins curieux que l'anatomie et la philosophie naturelle : la préparation de la colonisation met tout à la fois sous les yeux de Petty une foule d'officiers fanatiques et avides, impatients de se ruer à la curée des biens de leurs victimes, aussi dangereux pour leur propre gouvernement que pour les Irlandais; un groupe de gens d'affaires qui réclament leurs concessions payées d'avance; un gouvernement sans argent chargé d'entreprendre la plus grande colonisation qu'on ait jamais vue au milieu des intrigues des factions politiques et religieuses. Quand les ordres pour le settlement arrivent en Irlande, dans l'été de 1653, le docteur s'est familiarisé avec un théâtre et des acteurs qu'il examine, bien placé dans la coulisse, depuis tout près d'un an. Jour par jour, il voit croître l'audace des officiers sectaires, qui maintenant, imposent leurs volontés à Fleetwood, et occasionnent sans cesse d'autres difficultés au gouvernement. Il assiste à l'enquête de Henry Cromwell en 1654, et il sait que les violents et les fanatiques sont aussi des rapaces, et que ceux qui devraient défendre le bien de l'État sont aussi corrompus que ceux qui le pillent (1).

Rémusat fait cette citation après avoir reproché à Bacon d'avoir « toujours oublié de faire la part et de réclamer le secours de cet instinct de la raison, de cette rectitude naturelle de l'esprit, etc... » Et encore : « En ce genre la nature peut suppléer l'art, et aucune théorie de l'art ne remplace le jugement, l'intelligence, le tact nécessaire pour tirer parti de l'art lui-même » (p. 370).

(1) Henry Cromwell avait été chargé par son père d'une enquête en Irlande à la fin de 1653; le Conseil d'État avait demandé en août 1654 qu'il fut nommé membre du nouveau Conseil et commandant en chef de l'armée irlandaise, mais son père ne déféra à ce vœu que dans un ordre du 25 décembre 1654 (DUNLOP, 582) nommant Henry membre du Conseil du Député d'Irlande. Il vint se fixer en Irlande en 1655, d'abord comme major général de l'armée, puis en 1657 comme Lord Deputy; et il y resta jusqu'après la mort de son père, en 1659. Lord FITZMAURICE montre ainsi la situation de Henry Cromwell en Irlande : « A partir du moment où il était venu pour la première fois à Dublin, chargé d'une enquête, il était devenu l'objet des attaques et des calomnies de la puissante faction anabaptiste avec laquelle le Protecteur luttait corps à corps à cette époque en Angleterre. Incapable de cacher son dégoût pour leur affectation de dévotion combinée avec une rapacité presque sans bornes dans les affaires de ce monde, Henry Cromwell résolut, après avoir essayé d'éviter une querelle aussi longtemps que possible, de risquer une rupture officielle (p. 30). » Dans une lettre au secrétaire Thurloe, le 6 février 1656, Henry Cromwell cite, entre autres

L'impression que lui donnent ces gens-là, il la dira quelques années plus tard, quand, devant à son tour se défendre contre eux, il écrira les pages satiriques des *Reflections* et de l'*History of the Down Survey*, où la caricature de Sankey est crayonnée comme un portrait synthétique des profiteurs de la guerre drapés dans le manteau de la religion (1).

Le colonel, maintenant Sir, Hierome Sankey avait étudié à Cambridge, enseigné la théologie, songé à se faire donner un confortable ministère dans l'Église officielle, et la politique — non sa valeur universitaire — en avait fait un fellow de All Souls College et, en 1649, un proctor à l'Université d'Oxford. « Brutal, joueur de cudgel et de foot-ball, plus apte à tous égards à être un soldat grossier qu'un savant ou un homme de bonne compagnie, au commencement de la rebellion, il avait jeté aux orties sa robe universitaire, et pris les armes pour le Parlement; bientôt il était devenu capitaine, presbytérien, Indépendant, prédicant, et je ne sais quoi encore (2). » Venu en Irlande avec Cromwell, et arrivé au grade de colonel, il avait su, dès 1652, se faire donner le manoir de Kilmainham en Leinster (3). Le grand souffle religieux de la Réforme n'avait pu, en de tels individus, que développer un mysticisme matérialiste, si l'on peut ainsi parler, un mysticisme de savetiers, comme on a appelé, au XIX^e siècle, le mysticisme des Mormons. Anabaptiste, et peut-être affilié à une secte dont les membres croyaient les émanations de leurs humeurs corporelles le parfum de l'esprit divin, Sankey avait soutenu de grands combats avec les diables et il conta

exemples de corruption, trois commissaires chargés de louer les terres de l'État et qui se sont fait donner, pour un loyer de £ 600 par an, 18.000 acres de terre en Meath, qu'ils sous-louent pour £ 1.800. (THURLOE, *State Papers*, IV, 509. Cité par DUNLOP, p. 570, n. 2.)

(1) Cf. *Hist. D. S.*, passim; *Reflections*, notamment p. 93 à 100 et p. 156. Au point de vue biographique, le paragraphe suivant est aussi basé sur la note de DUNLOP, p. 27. HULL fait remarquer avec raison que sur les ennemis de Petty nous n'avons souvent que les opinions de Petty lui-même (p. XVI, n. 3).

(2) WOOD, *Athenae Oxon.* (II, Fasti, 749). Sankey jalousait Petty pour ses succès intellectuels, et il est probablement responsable de ce qu'il fut privé de sa fellowship de Brasenose le 9 août 1659 (FITZMAURICE, p. 89). Il ne semble pas que Sankey ait jamais rien publié; Wood croit cependant qu'il fit imprimer un sermon en octobre 1649, mais ajoute qu'il ne l'a « pas encore vu ». Le catalogue du British Museum, de même que Wood, renvoie pour son « speech in Parliament » contre Petty aux *Reflections* du docteur. FITZMAURICE suppose qu'il pourrait être l'auteur du libelle de novembre 1658 contre Petty (p. 76; cf. infra, p. 246, n. 4; 247, n. 4; 263, n. 3 et II, 4).

(3) HARDINGE, *Surveys*, II, 5. — Mais la date est douteuse, comme il arrive souvent dans les travaux de Hardinge; il donne pour le survey une date antérieure à celle qu'il attribue à la concession.

volontiers, après boire, ses démêlés avec un certain démon qu'il appelait Tuggin; et comme les malades sont des possédés, il les guérissait en les exorcisant par l'imposition des mains.

À côté des grotesques, les cyniques. Sir Charles Coote, provost-marshall, l'un de leurs chefs, grand adversaire des modérés et probablement de Petty (1), en est le prototype. Il était fils d'un soldat de fortune, venu en Irlande au temps d'Élisabeth, qui avait atteint la haute situation de provost-marshall et de vice-président du Connaught — et dont le caractère était tel que lorsqu'il tomba dans une bataille le 7 mai 1642, tout le monde pensa qu'il avait dû être tué par ses propres soldats. Digne fils d'un tel père, le second Sir Charles ravagea le Connaught de 1645 à 1648 — et si l'on était tenté de croire que Prendergast exagère quand il l'appelle « un nouvel Attila », on pourrait du moins faire confiance là-dessus au « Moderate Cavalier », dont les mauvais vers, si précieux par leur brutalité ingénue, louent ainsi Sir Charles :

Le brave Sir Charles Coote

Je l'honore; lui qui suivit si bien la trace de son père

Qu'il fut pour les rebelles le fléau et la verge

Du Tout Puissant. Bien inspiré, il

Tua les lentes, afin qu'elle ne pussent devenir des poux.

Allusion évidente à l'ordre qu'il avait donné, à Dublin et en Wicklow, de tuer non seulement les hommes et les femmes, mais aussi tous les enfants « plus longs que la main » (*above a span*

(1) Dans une pétition des officiers, du 13 juillet 1655, Sir Charles Coote et le colonel Michael Jones sont désignés comme « les seules personnes qui, avec les forces qu'ils commandent, ont défendu les intérêts de la Commonwealth en Irlande, au temps des grandes épreuves. » (*Hist. D. S.*, p. 74.) En ce qui concerne les relations de Sir Charles et du Dr Petty, Larcom dit qu'« il semble avoir toujours été bienveillant (friendly) pour le docteur » (p. 346). Cependant celui-ci écrit dans l'*History* qu'à partir du 24 septembre 1654, « M. Worsley travaillait secrètement avec plusieurs des principaux officiers et particulièrement avec Sir Charles Coot..., pour mettre obstacle à ce que l'on continuât à prendre en considération les propositions du docteur » (p. 10). Il est vrai que, deux ans plus tard, Coote signera avec Sir Hardress Waller et d'autres officiers une pétition pour que décharge de ses engagements soit donnée au Dr Petty, mais ces officiers agissaient ainsi pour recevoir eux-mêmes leurs lots. On s'est basé pour faire ce portrait de Sir Charles Coote sur DUNLOP (p. 13, n. 1) qui lui-même désigne comme source, relativement au père de Sir Charles : CARTE, *Life of Ormond*, I, 243; on a également utilisé PRENDERGAST, *passim*. C'est Prendergast qui cite (p. 58) le *Moderate Cavalier*, avec cette référence : « The Moderate Cavalier, or the Soldier's description of Ireland... A Book fit for all Protestants' Houses in Ireland, p. 11, 8 v^o. Printed A.D. 1675. »

long). Ce fut encore lui qui « nettoya Galway » de ses habitants au début de novembre 1655. Après la cruauté, l'avidité : Sir Charles Coote est un des plus actifs parmi les officiers qui se font donner d'énormes pots-de-vin et une partie de leurs terres par les transplantés pour prix d'une illusoire protection. La fourbe complète ses vertus ; les biens acquis si honnêtement sous le couvert du zèle républicain, Sir Charles les conservera par son zèle à préparer la restauration des Stuarts, et Charles II récompensera ce respectable serviteur de la monarchie en le faisant comte de Mountrath.

Les officiers qui soutenaient l'honnête Henry Cromwell semblent d'ordinaire avoir été moins brutaux, — peut-être par humanité, peut-être par politique — et plus honnêtes. Et l'on peut opposer à la conduite d'un Sankey et d'un Coote la fin d'un Sir Hardress Waller, devant fuir en France à la Restauration, et, à son retour en Angleterre, s'en remettant à la générosité des gens du Stuart qui l'emprisonneront jusqu'à sa mort (1). C'est indubitablement du côté de ces modérés fermement républicains que l'on trouve au milieu de la corruption générale les plus honnêtes — ou les moins malhonnêtes — gens du temps. Et c'est de ce côté que se place le Dr William Petty.

Il est avec les modérés moins par conviction politique que par attachement personnel à la famille Cromwell — et si cet attachement est d'abord favorable à sa fortune, quand il devient dangereux, Petty ne songe pas un instant à s'en dégager ; il restera toujours auprès de Henry Cromwell dans la lutte contre les officiers fanatiques où le Lord Deputy n'aura pas le dernier, après la mort du Protector quand Sankey et ses amis le poursuivront devant le Parlement comme concussionnaire, quand sa situation officielle sera momentanément détruite, sa fortune et sa liberté menacées, et jusqu'en pleine Restauration. Mais il est aussi et surtout avec les modérés parce que toute sa personnalité l'y incite : issu de la petite bourgeoisie, il a l'horreur instinctive des tyranneaux politiques, militaires ou religieux ; esprit critique d'une belle probité intellectuelle et qu'on accuse a sans doute d'irréligion, mais non pas d'hypocrisie, il est impi-

(1) *Dict. Nat. Biography*. — Sir Hardress et son gendre Fenton furent parmi ceux qui gardèrent les Irlandais dépossédés comme fermiers. (PRENDERGAST, p. 267.)

toyable pour les fanatiques bornés et pour les tartufes exploitant leur sainteté comme un capital placé au denier deux. Et son esprit caustique se complaît imprudemment à caricaturer plus encore qu'à combattre des grotesques si puissants qu'ils soient, et qui lui feront chèrement payer sa terrible ironie.

II

PETTY ET LE CIVIL SURVEY

La grande affaire du Settlement ne pouvait être réglée qu'on n'eût établi le cadastre des terres confisquées, sinon le cadastre complet de l'Irlande, entreprise gigantesque qui paraissait au-dessus des capacités d'hommes gênés en outre par les interventions des factieux dont ils dépendaient. Depuis son arrivée en Irlande, Petty a été le témoin de l'avortement du Grosse Survey de 1653; maintenant, il suit attentivement les tentatives faites pour établir le Civil Survey. Et comme Henry Cromwell vient de dénoncer l'avidité des officiers et la corruption des hauts fonctionnaires, comme Gookin va combattre l'inutile cruauté de la transplantation en Connaught, Petty se prépare à attaquer le scandale du Survey.

Tout de suite, il a reconnu les vices de la méthode du surveyor general Worsley et l'insuffisance technique des gens qui peuplent ses bureaux. Son inclination naturelle à vouloir tout réformer, déjà manifestée dans l'affaire de la pharmacie militaire, ne lui permet pas de rester longtemps silencieux. Il est en relations avec Worsley; médecins l'un et l'autre, arrivés en Irlande à peu près en même temps, ils ont été d'abord liés par leur commune curiosité scientifique; et quoique Petty ait dû rapidement juger à sa valeur Benjamin Worsley, on peut croire qu'il dit vrai quand il assure que s'il lui exprima des doutes sur la valeur du Civil Survey, il le fit « d'une manière très amicale », et pensa l'aider en « lui recommandant des artistes experts ». Mais Worsley n'ayant répondu que « par des sourires méprisants », le docteur en conclut que « ces insuccès apparents étaient

des échecs volontaires, machinés pour quelque secrète raison d'État, plutôt que les conséquences pitoyables de l'ignorance et de la vanité ». Autrement dit, Worsley lui parut plus malhonnête encore qu'incapable et il résolut d'attaquer énergiquement le surveyor general et son survey « absurdement conduit (1) ».

Worsley n'était sans doute pas aussi ignare que Petty veut bien le dire. Larcom, si compétent en cette matière, estime que les instructions que Worsley aura plus tard à donner au docteur devenu entrepreneur du survey « ne justifient pas la piètre opinion des capacités de ce fonctionnaire que nous suggère la teneur générale de la narration (de l'*Histoire du Down Survey*); méthodiques, concises et bien construites, elles ordonnent un travail complet et suffisant; elles montrent que le surveyor general savait parfaitement bien ce que le survey aurait dû être (2) »; d'ailleurs Petty ne les discuta pas. Mais si Worsley savait ce que le survey aurait dû être, il le faisait quant à lui, d'autre sorte. C'est qu'il était un fonctionnaire exécutant tout juste le travail qu'on lui réclame, un chef de service estimant de son devoir de couvrir son personnel, et aussi un homme attentif à ne pas déplaire aux gens influents et avides de qui il tient sa place — au demeurant un personnage bien fait pour exciter la verve caricaturale de Petty.

Médocastre sans clientèle, Worsley était venu en Irlande à l'annonce du settlement, comme tant d'autres ratés anglais, pour y trouver la fortune « parmi des gens moins instruits et plus crédules (3) ». Ce devait être un de ces demi-savants qui mêlaient alors dans leurs rêveries les superstitions médiévales encore vivaces et quelques lueurs des sciences nouvelles, avec des touches de mysticisme et un arrivisme tenace pour lier le tout. Il avait été quelque peu souffleur; puis, renonçant à trouver la pierre philosophale, il avait semé du salpêtre, et cherché une thériaque guérissant tous les maux; dans un ordre d'idées

(1) Cf. *Hist. D. S.*, ch. I. — C'est dans son testament que Sir William Petty dit qu'il résolut d'attaquer le Survey parce qu'il était « most unsufficiently and absurdly managed ». Il est curieux de noter que WOOD croyait que Petty alla en Irlande pour entreprendre le survey (*Athenae Oxon.*, II, 609) et qu'AUBREY semble partager cette opinion. (*Letters of eminent persons*, II, 483.).

(2) LARCOM, p. 320.

(3) *Hist. D. S.*, p. 2.

en apparence plus pratique, il avait fait des plans de commerce international et de grandes entreprises agricoles. Un pareil homme, avec ses conceptions « au ventre gros comme une montagne qui n'accouchaient que de souris mort-nées » était un sujet de plaisanteries terribles pour l'ami du futur auteur du *Sceptical Chymist* (1). Et pour comble, ayant « échangé des opinions religieuses dangereuses pour d'autres plus monnayables en Irlande », Worsley s'était assuré la protection de gens capables de lui donner en 1653 le poste de surveyor general (2).

Le savant qui était en Petty se trouvait donc aussi mobilisé contre Worsley l'alchimiste — Sancho Pança du Don Quichotte Sankey (3) — occupé à gâcher pour le bénéfice d'intrigants une merveilleuse source nouvelle d'observations scientifiques. Car un survey, c'est la base de la connaissance d'un pays, c'est l'inventaire méthodique d'une terre et de ses richesses, c'est la préparation des planches de la future Anatomie Politique (4). Le survey de l'Irlande à cette époque, ce peut être le relevé des faits et des chiffres qui décriront l'entreprise de colonisation la plus considérable qu'on ait jamais tentée. Scientifiquement conduite, une telle œuvre aura une valeur qui classera dans son temps, et peut-être dans l'histoire, celui qui saura la mener à bien. Et pourquoi lui, Petty, ne serait-il pas celui-là?

La complexité des sentiments de Petty dut être extrême en cette année 1654. Ses ennemis le représenteront plus tard comme un aventurier venu en Irlande ainsi que tant d'autres — ainsi qu'eux-mêmes — pour y chercher la fortune et la trouver par tous les moyens. Et sans doute il est un peu cela; mais ses contemporains, parce que pour la plupart, ils ne sont, eux, que cela, n'imaginent pas que lui puisse être aussi autre chose. Aventurier, certes, il l'est, si c'est être aventurier que de partir dans le matin de la vie à la rencontre des beaux hasards, avec la résolution des jeunes hommes dont la pauvreté a forgé l'énergie, avec l'audace des fils des temps troublés où l'on n'avance qu'au

(1) R. Boyle publia en 1661 ce livre qui, d'après R. I. BEST « donna le coup de mort à l'alchimie, et posa les fondations de la chimie moderne, en donnant la vraie définition d'un « élément chimique ». (FLETCHER, *Ireland*, p. 255.)

(2) Ce portrait de Worsley est basé sur *Hist. D. S.*, ch. I, et *Reflections*, p. 106.

(3) La comparaison de Sankey et Worsley avec Don Quichotte et Sancho est une partie des pages satiriques des *Reflections*, notamment, p. 94 et seq.

(4) Cf. *Taxes*, ch. V, § 8 à 10, où PETTY exposera sa conception d'un survey destiné à servir de base à la perception des impôts.

choix, et où le choix ne tombe que sur qui s'impose soi-même. Aventurier, il l'est doublement, car il rêve aussi d'une autre aventure, et plus haute, de l'aventure pour laquelle ses maîtres du continent et ses amis les virtuosi se sont lancés dans la recherche scientifique, comme les navigateurs qu'il avait autrefois voulu suivre partaient à la découverte des terres inconnues. Voilà comment Petty est un aventurier — et qu'il soit un aventurier de cette sorte, et « busybody » à son propre jugement (1), cela explique tout ce que le survey avait de séductions pour lui.

Ces séductions, il les a dites lui-même. Il entrevoyait un travail de deux années, diversion à son étude des sciences naturelles, qui « serait une détente plutôt qu'une rupture de l'arc avec lequel il visait ces sciences »; car, dit-il encore « en m'attaquant à de nouvelles difficultés, je pensais étendre mes propres capacités et mon intelligence, laquelle (comme le cuir sur sa forme) n'est pas seulement formée et façonnée, mais développée par de tels emplois ». Et ne serait-ce pas faire œuvre utile « pour toute l'humanité » que de mesurer sur le terrain « une ligne telle qu'elle pourrait ceinturer quatre fois la terre entière dans sa plus grande circonférence » ? Enfin, l'ironiste qui reparait toujours dans Petty espérait, en se mêlant à la grande querelle des allotissements « étendre des corps aux esprits le domaine de ses expériences », tandis que l'ambitieux encore rempli de jeunes illusions, entrevoyait, outre la « récompense ordinaire » du bénéfice matériel, des « remerciements monumentaux (2) ». Et, dans toutes ces raisons exposées plus tard, lorsque le grand travail du survey est inséparable dans sa mémoire du souvenir de luttes amères, on découvre à chaque ligne la double personnalité de Petty : le chercheur curieux d'expériences nouvelles, et l'ambitieux intéressé qui souvent stimulera le savant.

(1) *Reflections*, p. 2.

(2) *Ibid.*, p. 3 à 7.

III

PETTY DEVIENT

« ENTREPRENEUR DES SURVEYS D'IRLANDE »

(Septembre-décembre 1654)

Le dessein de Petty n'était point celui que supposait Worsley — le seul que l'imagination d'un Worsley pût concevoir — c'est-à-dire de se faire nommer surveyor general. Le jeune docteur voulait entreprendre, à titre privé, et diriger librement un travail méthodique, presque scientifique, et dont il comptait bien tirer des profits moraux et matériels. Ainsi avait-il fait ses recherches anatomiques à Oxford. Mais il ne songeait pas à remplacer Worsley comme il avait naguère remplacé Clayton (1). Le poste de surveyor general sera conservé par Worsley, puis occupé par Vincent Gookin; par Allan Broderick, soldat prédisant dans la manière de Sankey; par John Pettie — comme « deputy » de son cousin Sir William — par James Shaen, collaborateur capable et incommode autant que persistant ennemi; par Arthur Turner (2). Le docteur, lui, se contente d'être « entrepreneur des surveys », chargé d'établir à ses risques et périls, sous sa responsabilité pécuniaire personnelle, le survey du

(1) A cette époque, sa situation officielle fut celle d'« undertaker of the surveys » (*Reflections*, p. 33), payé d'après le nombre d'acres arpentées, et travaillant à ses risques et périls; il fut plus tard « Commissioner for setting out lands to the army (d^e 108) »; enfin, pendant deux années, il fut secrétaire du Conseil d'Irlande, chargé spécialement des questions relatives au partage des terres, aux appointements de £ 400 par an (d^e 108). Henry Cromwell en fit son secrétaire, mais sans qu'il reçut pour cela « un penny d'honoraires » (d^e 109 et 120).

(2) Sit Allan Broderick un « homme de 49 », aura en 1661 et 1662 des démêlés avec le docteur au sujet de ses terres du comté de Limerick; ami de Sankey, il provoqua alors Sir William en duel; celui-ci demanda en raison de sa myopie que l'on se battît dans une cave obscure pour égaliser les chances, et que l'arme fût la hache de charpentier; Broderick refusa le combat et Petty eut les rieurs de son côté. (FITZMAURICE, p. 151). James Shaene ou Shane, cornette de cavalerie en Ulster, dans l'armée du Parlement, favori d'Ireton, travailla au Civil Survey, fut commissaire de la transplantation en Connaught et révoqué pour corruption. (DUNLOP, p. 387, n.; p. 521, n. et n^o 685.) Il fut pour Petty un utile collaborateur; mais « il avait tendance à devenir l'ennemi et le rival de tous ceux placés au-dessus de lui et il fut probablement hostile à la fois à Worsley et à Petty ». (FITZMAURICE p. 49.) En 1682, il intriguait encore contre celui-ci et le 25 mars de cette année-là, Sir William écrivait à Lady Petty : « Il ne m'a jamais fait de bien et je ne lui ai jamais causé de tort; c'est un dangereux ami et un ennemi malaisant. Qu'il s'enrichisse, j'espère que cela le rendra honnête et lui fera payer ses dettes. » (*Ibid.*, p. 263.

settlement. Entreprise singulièrement hardie, qui « pour un homme ordinaire, eût été d'une folle témérité, mais que rendait naturelle cette confiance en soi et en ses propres forces qu'un homme tel que le Dr Petty pouvait ressentir (1) » et qu'il ressentait parce qu'il était conscient de sa merveilleuse puissance de travail et d'organisation méthodique.

Petty savait qu'il serait appuyé par Henry Cromwell à qui son enquête avait montré l'iniquité des conditions du partage des terres (2); mais le fils du Protecteur ne viendra se fixer en Irlande qu'en juillet 1655. Il est vrai que le docteur dut mettre dans son parti bien des intéressés en faisant la critique financière et technique des méthodes de Worsley, c'est-à-dire en exposant que le survey coûterait un prix exagéré et qu'il ne serait pas terminé — de l'aveu même de son auteur — avant plusieurs années. (3) Ces arguments, indifférents aujourd'hui, étaient alors du plus grand poids; ils touchaient non seulement les bénéficiaires des concessions, mais aussi le gouvernement de plus en plus inquiet de l'impatience du Conseil des Officiers et du Comité de Grocers' Hall. La question des frais du survey était si importante que ce sera plus tard ce terrain que choisiront les ennemis de Petty pour lui chercher leur plus grave querelle (4). Petty insista sans doute moins alors sur les insuffisances techniques du survey; cependant, on peut croire qu'il mit en évidence les points par où l'argument technique renforce l'argument financier : le survey étant insuffisant, inexact et incontrôlable, la

(1) LARCOM, p. 314. — Un exemple de sa méthode et de son labeur est donné dans la dernière partie (de date et d'auteur inconnus) ajoutée à ses *Political Tracts on Ireland* (British Museum, Add. mss. 21.128, p. 298-302). Ces notes, qui paraissent établies d'après des souvenirs personnels, montrent le docteur, au moment du travail et des discussions de la distribution des terres de l'armée, se retirant tôt le soir dans son cabinet et, tout en soupirant d'un peu de pain et d'une poignée de raisins secs, dictant à un sténographe les réponses aux objections notées pendant le jour; vers le milieu de la nuit, il envoyait le sténographe se reposer et donnait à copier à un secrétaire-calligraphe, ce qui avait été dicté. Ainsi pouvait-il apporter dès le matin au Conseil des documents qu'un autre n'eût pu préparer qu'en plusieurs jours.

(2) Cf. FITZMAURICE, p. 34.

(3) Dans l'*Hist. D. S.* Petty dit d'abord que Worsley pensait que le survey ne serait pas terminé en moins de treize ans (p. 11, 3dly); plus loin, dans une note demandée par le Conseil et qui paraît dater de novembre 1657 (p. 129, 12thly), et dans les *Reflections* (p. 4); il écrit qu'on prévoyait sept ans de travail.

(4) Cette question du prix du survey, de même que celle de la distribution des terres, n'ont pas à être examinées dans le présent ouvrage, puisqu'elles sont étrangères à l'étude du Down Survey en tant que document géographique. On les citera seulement quand il sera nécessaire pour l'intelligence de l'œuvre de Petty.

distribution des terres sera mal faite et il faudra procéder plus tard, aux frais des concessionnaires, à des arpentages locaux qui seront beaucoup plus onéreux qu'un mesurage d'ensemble soigneusement effectué.

Si influencé qu'il fût par les officiers les plus agités, Fleetwood qui savait les résultats de l'enquête de son beau-frère et qui d'ailleurs estimait le Dr Petty — un libelle anonyme de novembre 1658 dira que le docteur « en tant que médecin et qu'ami du parti dominant, avait l'oreille du Lord Deputy et des dames (1) » — Fleetwood dut se résigner à agir. Le 6 septembre 1654, il ordonna de suspendre les travaux du Civil Survey et de ne procéder à aucune distribution de terres basée sur ce document : l'action officielle pour la réorganisation du survey, suivant les plans de Petty va maintenant commencer.

Le 8 septembre, les commissaires de la République chargent une commission de douze membres de « considérer comment l'affaire des surveys peut être poursuivie avec plus de rapidité et à moins de frais pour la République ». La Commission se composait de sept officiers (dont le plus influent, Sir Hardress Waller, était un ami de Petty) (2), de quatre grands fonctionnaires civils : Dr Cartret (ou Carterette), advocate general; James Standish, deputy treasurer for the Army; Edward Roberts, auditor general et Benjamin Worsley, surveyor general; enfin du Dr Petty lui-même. Le 24 septembre, Sir Hardress Waller dépose un rapport au nom de la Commission, rapport évidemment basé sur les observations du docteur et qui contient la critique du Civil Survey et l'examen des propositions de Petty.

Dans ce rapport (3), une satisfaction morale est donnée à Worsley par la constatation de la supériorité du Civil Survey sur le Grosse Survey : « Le système consistant à établir le périmètre de chaque parcelle de terres confisquées, et à déduire les terres stériles et les terres non confisquées, et à payer 45 shillings par 1.000 acres pour les seules terres confisquées fertiles vaut beaucoup mieux que le système précédent qui consistait

(1) *Hist. D. S.*, p. 258.

(2) Petty épousera sa fille, Lady Fenton, veuve de Sir Maurice Fenton, en 1667, six ans après la mort de Sir Hardress.

(3) Le rapport est intégralement reproduit dans l'*Hist. D. S.* ch. II, ainsi que les autres documents des commissions mentionnées dans le présent titre 3 de ce chapitre.

à établir le périmètre de baronnies entières, à 40 shillings les 1.000 (acres) à la fois au point de vue du prix et à celui de l'utilité d'un tel arpentage. »

Mais on (c'est-à-dire Petty) a montré à la Commission que le Civil Survey, basé sur l'arpentage par grandes parcelles, est imprécis, grossier et difficile à vérifier; en ne payant pas l'arpentage des terres stériles, on donne aux surveyors la tentation de qualifier de productives des terres qui ne le sont point; « ce survey ne contribue en rien à conserver le souvenir des anciennes limites des baronnies, paroisses, etc... ni à ordonner et régler les plantations projetées »; comme on ne mesure que de grandes parcelles, la division entre les concessionnaires se fera sans précision et sans garanties d'exactitude; les bénéficiaires pourront difficilement faire des contrats sur des parcelles dont « on ne connaîtra pas exactement la quantité, la qualité et les limites » : il faudra avant peu que ceux-ci fassent arpenter leurs concessions à leurs propres frais, travail qui leur coûtera quatre fois plus qu'il ne coûterait maintenant à l'État, et ces arpentages n'auront pas dans les litiges futurs la valeur d'actes authentiques.

Or, le Dr Petty propose « de mesurer toutes les terres confisquées dans les trois provinces, suivant les limites naturelles, artificielles et administratives, et (d'indiquer) comment lesdites terres sont divisées en bois, bog, montagne, terre arable, prairie et pâture; de plus d'ajouter et mettre en évidence telles lignes de démarcation et limites qui peuvent faciliter et rendre plus exacte la division finale, sans aucun autre mesurage ». Treize mois suffiront pour ce travail, qui sera donc achevé à la fin d'octobre 1655, si le temps est favorable et la protection contre les tories assurée. Le contrôle sera fait par des personnes impartiales représentant l'État et l'entrepreneur; et ce contrôle sera aisé, puisque l'arpentage aura été fait par petites parcelles. Le Dr Petty dédommagera les surveyors actuels pour la partie de leur travail qui aura été reconnue utilisable; quant à lui, il recevra, soit une somme globale de £ 30.000, soit £ 6 par 1.000 acres.

Maintenant, le plan du Dr Petty était exposé officiellement, et une commission gouvernementale avait reconnu l'insuffisance du travail de Worsley. Mais celui-ci ne se tient pas pour

battu et il va réussir à faire entrer ses amis dans les commissions qui auront à régler la réforme du survey.

Le 10 octobre, le Lord Deputy nomme une seconde commission pour examiner plus complètement « la conduite des surveys des terres confisquées en Irlande et pour proposer des moyens propres à effectuer ces surveys avec plus de célérité et d'avantage pour la République (1) ». Les membres de la Commission sont les sept officiers de la commission de septembre, à l'exception d'un certain capitaine Salt, sans doute peu important, et qui est remplacé par Sir Charles Coote; et Sir Charles va être chargé du rapport. Ce document, daté du 16 octobre, n'a guère qu'une dizaine de lignes; il dit que la question a été l'objet d'une discussion complète, et suggère que « les terres désignées pour le paiement des arriérés de l'armée et autres dettes de l'État » soient « surveyed downe » comme le propose le Dr Petty, et que « pour les garanties de l'exécution (par Petty) de ses conditions, ainsi que pour les prix à payer pour le travail », il en soit référé à une commission de six officiers qui seront, avec Sir Charles Coote, Sir Hardress Waller et le colonel Lawrence, membres de la présente Commission, le colonel Chidley Coote, le major Symner et le capitaine Molyneux.

Le 27 octobre, le Lord Deputy suit ces indications en nommant une troisième commission, composée comme l'avait recommandé la seconde, mais en adjoignant aux six officiers le surveyor general Benjamin Worsley. C'était pour celui-ci une demi-victoire; l'état de l'opinion ne pouvait permettre de rejeter des propositions telles que celles de Petty; mais ces propositions étaient soumises à une commission qui ne devait pas être favorable au docteur, et où Worsley pouvait espérer avoir l'autorité d'un conseiller technique. La commission devait « considérer la rémunération à allouer pour le travail et aboutir à une conclusion quelconque, à la fois quant à ladite rémunération et aux règles et instructions suivant lesquelles ledit docteur doit en entreprendre l'exécution ». Worsley pensait probablement qu'un tel programme exigerait de nombreuses séances au cours desquelles il tournerait les choses à son avantage. Mais, avec une rapidité de décision où l'on ne peut s'empêcher de voir l'action

(1) Le texte de cet ordre est reproduit dans l'*Hist. D. S.*, p. 12.

des amis de Petty, stimulés par lui-même, les commissaires tinrent séance dès le jour de leur nomination, le 27 octobre, et ne se séparèrent que fort avant dans la nuit, après avoir adopté un projet de contrat avec le docteur, et confié le rapport au grand ami de celui-ci, Sir Hardress Waller. Le 31 octobre, le rapport était terminé et il concluait à la signature du contrat.

La lutte entre Worsley et Petty va atteindre son maximum de violence; le surveyor general ne laisse pas une pierre à retourner pour découvrir le moyen de ruiner le projet de son adversaire. Il fait adresser au gouvernement une pétition de ses surveyors protestant contre les salaires qu'offre le docteur et contre l'emploi qu'il veut faire de soldats pour les travaux en campagne (1). Worsley lui-même demande qu'on interdise à Petty d'employer des soldats ou des papistes irlandais comme agents auxiliaires pour l'arpentage, et obtient que le provost de Trinity College lui refuse la collaboration de ses « scholars ». Puis il suggère que le personnel de Petty soit agréé par un jury de surveyors, et les géomètres payés par l'État. Le but est clairement d'empêcher le docteur de recruter son personnel, et, si par aventure il y parvient, de rendre ce personnel indépendant de lui.

Malgré toutes les intrigues, des ordres sont donnés le 24 novembre, au nom du Lord Deputy, pour que l'Attorney General, les Commissioners general of the Revenue et le Surveyor General préparent les clauses financières et fassent le contrat définitif par quoi le Dr Petty se chargera du survey (2). Quelques escarmouches encore et le contrat est signé le 11 décembre 1654.

Petty décrit ainsi le cérémonial mi-religieux de la signature : « Les articles (du contrat) ainsi préparés furent, le 11 décembre, apportés dans la Chambre du Conseil, un grand nombre d'officiers principaux de l'armée... étant présents, et après une invocation solennelle à Dieu, faite par le colonel Thomlinson, pour (obtenir) sa bénédiction dans la conclusion d'une si grande affaire (les articles) furent, avec quelques petites modifications concernant l'argent, et quelques discours sur le prélèvement de sa part par l'armée, finalement approuvés, et on ordonna de les

(1) Le texte de cette pétition est reproduit dans l'*Hist. D. S.*, au ch. IV, qui contient le récit des attaques de Worsley contre Petty, pendant la fin de 1654.

(2) Le texte de l'ordre est reproduit dans l'*Hist. D. S.*, p. 22.

enregistrer et parfaire dans les termes suivants. » Ici, Petty donne le texte du contrat (1).

IV

**LE CONTRAT POUR LE SURVEY DES TERRES
DE L'ARMÉE
(11 décembre 1654)**

Le titre du document du 11 décembre en indique très exactement le caractère. Ce sont les « Articles of Agreement made, concluded, and agreed upon the eleventh Day of December 1654, by and between Benjamin Worsley, Esq., Surveyor General by the Appointment of the Right Honourable the Lord Deputy and Council of Ireland, on the Behalfe of the Commonwealth, on the one Part, and Dr William Petty, on the other Part ».

Le contrat ne concerne que les terres destinées à l'armée, et ignore celles qui reviendront aux spéculateurs. Le survey de Petty englobera donc les terres confisquées, les terres de la Couronne et les terres de l'Église dans les aires géographiques suivantes :

1^o Baronnies attribuées à l'armée dans les dix comtés que l'Act du 26 septembre 1653 prescrit de diviser par moitié entre l'armée et les spéculateurs (2);

2^o Comtés devant fournir, d'après le même Act, les suppléments de terres nécessaires au paiement de l'armée; mais, des onze comtés énumérés dans l'Act, trois comtés : Fermanagh, Monaghan et Cavan, ne sont pas mentionnés dans le contrat, qui, au contraire, ajoute les deux comtés de Kildare et de Cork que l'Act réservait à l'État;

3^o Parties non encore distribuées des comtés de Dublin et de Carlow et reste du comté de Cork, comtés réservés par l'Act à l'État.

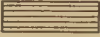
(1) *Hist. D. S.*, p. 23.

(2) Le comté de Louth reste donc en dehors du contrat.

LES ARPEMENTAGES DU D^r PETTY

(Contrat du 11 décembre 1654
et ordre du 3 septembre 1656.)



- | | | | |
|--|---|---|--|
|  | 1. — Comtés partagés entre l'armée (contrat de 1654) et les spéculateurs (ordre de 1656). |  | 4. — Comtés énumérés pour tout ou partie dans l'ordre de 1656. |
|  | 2. — Comtés supplémentaires pour l'armée (contrat de 1654). |  | 5. — (Comté compris à la fois dans les catégories 2 et 4. |
|  | 3. — Terres confisquées non encore attribuées (contrat de 1654). |  | 6. — Comtés compris à la fois dans les catégories 2, 3 et 4. |

Au point de vue géographique, cette première partie de ce qui sera plus tard un Down Survey de la presque totalité des vingt-neuf comtés, va donc être un survey partiel de vingt-deux comtés, savoir :

1^o La moitié des dix comtés d'Antrim, Down, Armagh, Meath, West Meath, King's County, Queen's County, Tipperary, Limerick et Waterford;

2^o La plus grande partie des douze comtés de Donegal, Derry, Tyrone, Longford, Dublin, Kildare, Wicklow, Carlow, Kilkenny, Wexford, Cork et Kerry.

Les clauses du contrat se peuvent résumer ainsi :

Survey et arpentage. — Le Dr Petty devra décrire et arpenter (survey and admeasure with the instrument) toutes les terres confisquées et toutes les terres de la Couronne et de l'Église, productives et improductives, dans leurs plus petites divisions (qui sont, suivant les régions : townlands, plowlands, cartrons, etc...), et d'après les limites connues pour chacune d'elles; il en indiquera les qualité, quantité, nom, emplacement, paroisse; et il mentionnera les bois, bogs et montagnes stériles dans chaque survey (1^{re} clause) (1). Toutefois, si la plus petite division locale se trouve être plus grande que la plus petite part d'un officier ou d'un soldat, elle sera subdivisée en plusieurs parcelles, de manière à ce qu'on puisse en faire l'attribution à un bénéficiaire sans nouvel arpentage (2^e clause) (2). Sauf pour les exigences de la répartition et dans le cas d'îles des bogs, loughs ou rivières, Petty n'aura pas à mesurer séparément de parcelles de moins de 40 acres (3^e clause).

Terres stériles. — Le survey devra les décrire et en indiquer les limites, particulièrement quand elles joignent des terres productives (5^e clause); dans ce cas, et dans celui où elles sont enclavées dans des terres productives, on devra mesurer séparément les parcelles stériles de plus de 40 acres et de moins de 500. Mais si de telles parcelles forment un bloc de plus de 500 acres

(1) « Ces conditions, dit LARCOM, étaient doublement utiles. Alors comme maintenant, les bornes des townlands étaient généralement les bornes de domaines, et donc de terres confisquées, et fréquemment de concessions (grants); par cela il n'était pas nécessaire de faire des arpentages séparés, et le tout fournissait des matériaux pour une carte générale (p. 318). »

(2) Cette clause s'explique par l'intention qu'on avait alors de procéder à la distribution des terres aussitôt après leur arpentage. Cf. infra, p. 230.

d'un seul tenant, elles ne seront pas divisées en parcelles plus petites et on les mesurera en bloc (4^e clause).

Divisions administratives. — Le survey relèvera et mesurera les limites des baronnies, « afin que des cartes parfaites et exactes de baronnies et de comtés puissent être faites pour l'usage public » (7^e clause). Une carte distincte devant être dressée pour chaque baronnie, si un même domaine s'étend sur plusieurs baronnies, on arpentera séparément chaque partie et on fera des plans séparés afin de les reporter sur les cartes des diverses baronnies où se trouve le domaine (6^e clause).

Établissement des documents. — Dans un délai d'un an et un mois, à dater du jour de la signature du contrat (10^e clause), des plans mis au net de toutes les terres confisquées, des terres de la Couronne et des terres de l'Église, productives et stériles, situées dans les baronnies incluses dans le survey, avec leurs livres de référence, devront être remis aux bureaux du Surveyor General, et ils constitueront trois séries distinctes, l'une pour les biens confisqués, les deux autres respectivement pour les biens de la Couronne et pour ceux de l'Église (8^e clause). Les officiers et soldats qui le demanderont recevront une copie des plans et un extrait des livres de référence décrivant leur lot, si la superficie de ce lot est d'au moins 1.000 acres (9^e clause).

Conditions financières. — Les clauses 11 à 17 sont d'ordre financier. Elles stipulent que Benjamin Worsley paiera au Dr Petty £ 7.3.4. par 1.000 acres de terres fertiles mesurées et distribuées (13^e clause) et £ 3.0.0 par 1.000 acres de terres confisquées et non distribuées dans les comtés de Dublin, Carlow et Cork, ou de terres de la Couronne ou de l'Église, ou de terres stériles (14^e clause). Le docteur recevra aussi £ 1.000 pour des cartes de baronnies et de comtés distinctes des cartes du survey proprement dit, quand elles seront remises (17^e clause). Il devra déposer une caution de £ 4.000 (12^e clause), dédommager les surveyors engagés par le gouvernement et qui ont déjà terminé certains documents (11^e clause) et rembourser à l'État les sommes payées par lui à ces surveyors (17^e clause). Des avances lui seront faites au cours de l'exécution du survey pour lui permettre de payer ses frais et son personnel (15^e et 16^e clauses).

Protection des surveyors. — Le Lord Deputy et son Conseil donneront de temps à autre des ordres destinés à persuader aux

gens du pays de faire connaître aux surveyors les limites des domaines et parcelles; et ils assureront la sécurité du personnel, tandis que Petty assurera sa rémunération (18^e clause).

Réclamations. — Elles devront être présentées dans les douze mois suivant la distribution et l'entrée en jouissance. Pour les inexactitudes constatées, Petty aura un délai de trois mois pour faire les rectifications reconnues nécessaires (19^e clause).

Aussitôt terminée la cérémonie de la signature du contrat, les officiers se rendirent à Cork House et tinrent un Conseil de Guerre, où ils décidèrent de payer ainsi au D^r Petty la part des frais du survey qui incombait à l'armée, et qui était de 1 penny par acre (soit £ 4.3.4 par 1.000 acres) : 1^o à titre d'avance, 1 penny par 3 acres à retenir sur la solde de l'armée du mois suivant; 2^o à titre de règlement définitif, 2 pence par 3 acres à retenir sur la solde du mois qui suivrait la livraison du survey.

En conséquence du contrat, Worsley donna ordre, le 16 décembre, à ses surveyors, de rentrer à Dublin avec tous les travaux déjà effectués. Petty signa le 17 l'engagement de verser sa caution de £ 4.000, et cet engagement fut approuvé le 25 par le Lord Deputy (1).

Avant même cette ratification officielle, des ordres (2) sont donnés les 20 et 21 décembre : 1^o pour que Petty ait libre accès à toutes les archives qu'il pourra utilement consulter, notamment aux listes de terres confisquées; 2^o pour qu'il ait le pouvoir de réquisitionner des hommes capables de faire connaître les bornes des propriétés, de planter les jalons, de porter les chaînes, etc., moyennant une rémunération fixée par les autorités locales; 3^o pour que Worlsey lui remette des copies ou extraits des actes concernant les terres confisquées. Et un Comité d'officiers et de hauts fonctionnaires, qui paraît avoir été présidé par Sir Hardress

(1) Petty souscrivit cet engagement avec Sir Hardress Waller et un pharmacien du nom de John Clerke pour garants. Par un acte passé le 18 décembre avec Sir Hardress, Petty chargeait le fils de celui-ci de procéder, sans aucune rémunération, au survey du Munster. Sir Hardress devait avancer à Petty un sixième de ses frais, s'occuper de faire rentrer l'argent dû par l'armée et obtenir les ordres officiels nécessaires; en échange, il recevrait un sixième des bénéfices de l'opération. Ce contrat servit de base à de violentes attaques contre Petty et Waller. Le docteur répliqua que Sir Hardress ne s'occupa de rien, ne reçut jamais un penny et que son fils, rentré presque aussitôt à Londres, ne prit aucune part aux travaux du survey (*Hist. D. S.*, p. 31 à 34, et p. 321).

(2) Le texte de ces ordres est donné dans l'*Hist. D. S.* (p. 38 à 40). Les pouvoirs de réquisition furent donnés de nouveau et étendus à la réquisition des chevaux, voitures, instruments, ustensiles et logements nécessaires aux surveyors le 12 avril 1655 (*ibid.*, p. 35 et 320).

Waller, est désigné le 20 décembre pour étudier les moyens de commencer le travail; Sir Hardress dépose, le 25 décembre, le rapport de ce Comité qui indique la nécessité de faire préparer les documents à remettre à Petty par l'administration du Civil Survey et par l'armée (1).

Le 9 janvier 1655 sur la demande de Petty, le Lord Deputy nomme un Comité composé de deux membres du Conseil (Robert Goodwin et le colonel Mathew Thomlinson) et de quatre officiers (Sir Hardress Waller, Commander General Reynolds, Colonel Hewson et Colonel Lawrence). Ce Comité, qui peut délibérer valablement quand trois de ses membres (dont un membre du Conseil) sont présents, a pour fonction « d'entendre, examiner et régler n'importe quels questions, difficultés, différends ou litiges qui pourraient être soulevés et qui entraveraient ou retarderaient la marche » du travail (2). De la sorte les retards occasionnés par des querelles plus ou moins fondées, mais trop probables, sont rendus impossibles.

Presque tout de suite, Petty va demander à ce Comité une décision sur une difficulté qu'on n'avait pas prévue. Les travaux du survey ne pourront être commencés dans toute leur ampleur qu'en mai 1655; mais Petty, peut-être pour soumettre ses plans et son contrat à l'épreuve de la pratique, avait entrepris immédiatement le survey des comtés de Dublin et de Meath. L'expérience lui montra qu'il existait « d'innombrables parcelles de moins de 40 acres qu'il était nécessaire d'arpenter », bien que son contrat ne l'y obligeât pas strictement. Le Comité décida qu'en de tels cas, le docteur arpenterait les parcelles, mais serait dispensé de la division en lots de 40 acres (3).

C'est aussi ce Comité qui décide de reporter du 11 décembre 1654 au 1^{er} février 1655 le point de départ de la période de treize mois au bout de laquelle le survey doit être terminé.

Cette fois, le docteur est à pied d'œuvre; il a en mains tous les documents et tous les pouvoirs nécessaires pour commencer la première partie du Down Survey (4).

(1) *Hist. D. S.*, p. 39.

(2) *Ibid.*, p. 43 et 321.

(3) *Ibid.*, ch. VI.

(4) Sauf les instructions pour les Books of Reference que Worsley lui remettra le 12 avril; mais elles n'étaient pas nécessaires dès le début de l'entreprise, ces livres étant la dernière partie du travail à accomplir. (Cf. *Hist. D. S.*, p. 36).

V

EXÉCUTION DES SURVEYS DE PETTY

(1^{er} février 1655-fin 1659)

Le survey des terres de l'armée fut terminé presque complètement en mars 1656 : Petty avait donc tenu son engagement de faire en treize mois le travail que Worsley ne pensait possible de mener à bien qu'en plusieurs années (1).

Mais il restait à faire accepter officiellement le survey et à en obtenir le paiement. Un Comité d'officiers, nommé le 10 mars par le Conseil et plusieurs fois remanié en une même semaine, rédige, le 17, un rapport favorable. Cependant Worsley est chargé de l'examen technique du travail de son rival; il s'engage, le 21 mars, à présenter ses conclusions dans les trois mois, c'est-à-dire le 5 juillet, étant entendu que les documents lui seront remis le 5 avril; mais son rapport n'est prêt qu'au bout de cinq mois, le 18 août, et il dénonce des insuffisances, d'ailleurs réelles. Petty donne des explications que Larcom estime « très satisfaisantes » et demande : que son survey soit accepté — et il le sera le 16 mai; que sa caution lui soit restituée en mars 1657 — question transmise à l'examen de l'Attorney General; qu'il soit payé avant la fin de la distribution des terres à l'armée et que l'on ne diffère pas l'examen de ses comptes — ce qui est remis à l'appréciation des Auditeurs de l'Échiquier; qu'il soit exonéré d'une part importante de ce qu'il devait payer aux anciens surveyors — demande qu'un Comité sera chargé d'examiner (2).

Pendant que l'on discute ses requêtes, Petty complète et met au point ses cartes et ses livres de référence. Le 24 juin 1657, il déposera officiellement la première partie du Down

(1) On résumera rapidement dans ce titre 5 l'histoire administrative et financière du Down Survey, qui est presque totalement en dehors du cadre d'une étude géographique de l'œuvre de Petty.

(2) L'ordre de vérification, dans l'*Hist. D. S.*, est daté du 15 mai (p. 112); LARCOM (p. 331) suppose qu'il faut lire 18, sous-entendant « mars »; en effet, l'engagement de Worsley est du 21 avril (p. 112). Il y a d'ailleurs de fréquentes confusions de dates dans le Ms. de Petty. (Cf. LARCOM, p. 331 et 332.)

Survey; « tous les livres avec les cartes s'y rapportant, bien dessinées et ornées, étant bellement copiés, reliés, accompagnés d'index et de marques distinctives, furent placés dans un magnifique meuble de bois sculpté et remis ainsi à l'Échiquier (1) ».

L'examen de Worsley et les corrections subséquentes n'avaient pas empêché de procéder au partage des terres entre les officiers et soldats; ce partage, basé sur les premières cartes, fut ainsi terminé en ce qui concernait le Comité exécutif, en février 1657. En effet, le contrat du 11 décembre 1654 ne donnait pas seulement au Dr Petty l'entreprise du survey; il l'obligeait à procéder en outre à la distribution des terres entre les ayants droit; et les officiers voulaient qu'on divisât d'abord les terres entre les régiments et que le survey fût fait par subdivisions régimentaires, afin d'obtenir un règlement immédiat (2). L'armée intervint sans cesse dans les opérations, soit que les officiers se querellassent entre eux, soit qu'ils fissent entendre des protestations contre les travaux de Petty. Et Larcom dit très justement que « la distribution des terres était une opération qui aurait été effectuée d'une manière beaucoup plus satisfaisante par une autorité différente de celle chargée du survey; mais on ne peut douter que le Dr Petty était éminemment qualifié pour l'une et l'autre (opérations) (3) ».

« En fin de compte, après toutes les disputes à ce sujet... le Lord Deputy et son Conseil, le 20 mai 1656, ordonnèrent que l'armée désignerait des agents (trustees) pour procéder à la distribution, conformément à une ordonnance du Conseil du Protecteur du 2 septembre 1654; il en fut donc ainsi fait, et le Dr Petty fut l'un de ces trustees. L'ordre du Lord Deputy et de son Conseil du 26 mai 1656 enjoignait de plus que le survey, « dans les provinces déjà arpentées par le Dr Petty, fût adopté par l'armée, conformément aux contenances indiquées dans le survey présenté par ledit Dr Petty ». Le survey était donc déclaré suffisant, et le Dr Petty, loin d'être tenu en suspicion par l'armée, était, sur la recommandation de celle-ci même, choisi pour l'un de ses trustees pour le partage et l'allotissement (4). »

(1) *Hist. D. S.*, p.^o 183.

(2) Rapport du Comité nommé le 20 décembre 1654, en date du 25 décembre 1654 (9thly). *Hist. D. S.*, p. 41.

(3) P. 327.

(4) LARCOM, p. 330.

Ainsi les attaques de Worsley n'avaient pas ébranlé le crédit du docteur dans l'esprit des intéressés. Des ordres des 3 avril et 29 décembre 1657 le chargeront des surveys des Liberties de Galway et d'Athenry, lot du colonel Whalley (1). Et quand, en 1656, il est décidé de procéder au survey des baronnies des spéculateurs et du reste des terres à arpenter, c'est encore Petty qui est chargé de cette seconde partie du Down Survey —, conjointement avec Worsley, il est vrai; mais pour la première partie il avait été placé dans la dépendance du Surveyor General, et pour la seconde Worsley lui-même ordonne d'employer exclusivement les surveyors qui avaient été les collaborateurs de Petty pour le survey de l'armée (2), et le travail est fait d'après les méthodes du docteur (3). Plus encore, c'est Petty que le gouvernement charge, en 1657, d'aller conférer à Londres avec le Comité de Grocers' Hall, et à l'automne de 1658, quand un Comité exécutif spécial est choisi pour distribuer les terres des spéculateurs, Petty est membre de ce comité (4).

La seconde partie du Down Survey ne comprend pas seulement les dix demi-comtés des spéculateurs. L'exécution en fut ordonnée par le Conseil d'Irlande le 3 septembre 1656; Worsley, comme Surveyor General, et le Dr Petty devront procéder au survey et à l'arpentage « des terres confisquées dans les moitiés des dix comtés échues par tirage au sort aux spéculateurs, des terres confisquées du comté de Louth et du comté de Leitrim, et des terres confisquées aux soldats de 1653, et de toutes autres terres « escheated » à Son Altesse et à la République qui ne sont pas encore arpentées (5) ». Ce survey s'étend donc sur une aire géographique composée de :

1^o La moitié des comtés d'Antrim, Down, Armagh, Meath, West Meath, King's County, Queen's County, Tipperary, Limerick et Waterford;

(1) HARDINGE, *Surveys*, II, 24. — Hardinge écrit « Lieutenant John Whaley », et FITZMAURICE : « Colonel Whalley, le régicide » (p. 56). Dans le *Guide* de WOOD, le même personnage est appelé : « Judge Advocate Whally » (Cf. infra, p. 283).

(2) Le 18 septembre 1656. (*Hist. D. S.*, p. 53.)

(3) *Hist. D. S.*, p. 127, 2dly.

(4) *Ibid.*, chap. XVI.

(5) Order for the Survey by Mr. Worsley and Dr Petty of the Adventurers Lands and other Lands (LARCOM, p. 390). Il faut entendre par « soldats de 1653 » les troupes licenciées en 1653.

2^o Les comtés de Louth, Leitrim, Fermanagh, Monaghan et Cavan;

3^o La partie non encore arpentée des comtés de Cork, Kilkenny et Longford;

4^o Les parties destinées à l'armée des comtés de Sligo et Mayo.

Cette seconde partie du Down Survey fut terminée vers le printemps de 1658. Et, comme pour le survey de l'armée, la distribution des terres fut faite à partir de l'automne suivant, par un Comité exécutif, sur les cartes non encore rectifiées et recopiées dans leur forme définitive (1). En effet, suivant un ordre du Conseil du 8 août 1659, Petty dut corriger ses premières cartes; et les documents rectifiés furent déposés aux bureaux du Surveyor General à la fin de cette même année 1659.

D'ailleurs Petty n'eut pas avec les spéculateurs de difficultés semblables à celles qu'il avait éprouvées avec les officiers. Les lots étaient moins nombreux et plus étendus. Surtout, le docteur avait cette fois à traiter d'une répartition non obérée d'avances illégales, et pour le compte d'hommes rompus aux affaires, autrement raisonnables que des officiers politiques avides et ignorants (2).

L'exécution du Down Survey de la plus grande partie de vingt-neuf comtés d'Irlande et la distribution des terres confisquées dans ces comtés avaient duré du 1^{er} février 1655 à la fin de 1659. Le surveying et l'arpentage proprement dits avaient été faits en un peu plus de deux ans. Si l'on y ajoute la confection des cartes et registres définitifs, le travail technique avait occupé quelque trois ans et avait porté sur 5 millions d'acres environ, dont 3.500.000 pour l'armée (3).

Le bénéfice matériel qu'en retira le Dr Petty est ainsi exposé dans son testament : « Je gagnai environ £ 9.000 qui, avec les £ 500 susmentionnées (4), mes appointements de 20 shillings par jour, les profits de ma pratique (médicale), avec £ 600 qui

(1) HARDINGE, *Surveys*, II, 25. FITZMAURICE, p. 64.

(2) C'est aussi l'opinion de Lord FITZMAURICE (p. 61, n. 8 et p. 64). On doit également remarquer avec ce biographe de Sir William Petty que l'*Hist. D. S.* contient fort peu de renseignements sur le survey des spéculateurs, ce livre ayant été écrit par Sir William Petty pour répondre aux accusations dirigées contre son survey des terres de l'armée.

(3) LARCOM, p. 318, 333 et 346.

(4) Cf. *supra*, p. 207.

me furent données pour diriger un survey ultérieur des terres des spéculateurs, et £ 800 de plus pour mes appointements de secrétaire du Conseil (du Lord Deputy) élevèrent mon capital à environ £ 13.000 d'argent comptant, dans un temps où, sans avoir en la matière ni expérience, ni intérêt spécial, ni autorité, on achetait pour 10 shillings en espèces une quantité de terres aussi grande que celle qui rapporte net en cette année 1685 10 shillings, une fois payées les quit rents. Alors je plaçai une partie des £ 13.000 en debentures militaires, une partie dans l'achat de la maison et du jardin du comte d'Arundell à Lothbury, Londres, et j'en gardai une partie en espèces pour le cas de besoin; en conséquence de quoi j'acquis des terres en Irlande avec des debentures militaires, achetées au-dessus du cours du marché, dont je perdais une grande partie du fait de la Court of Innocents, en 1663, et bâtis ledit jardin appelé Token House yard, à Lothbury, (propriété) qui fut pour la plus grande partie détruite par le terrible incendie de 1666. »

Le Down Survey avait donc laissé à son auteur un bénéfice de £ 9.600, pour un travail d'environ cinq années, impliquant l'immobilisation d'une forte caution, et des responsabilités morales et matérielles considérables, pour une œuvre d'une importance capitale pour l'État et pour le settlement que la République considérait comme la conclusion définitive de plusieurs siècles de guerres, pour une œuvre que personne d'autre n'eût peut-être été capable d'accomplir. Si un intervalle de deux siècles et demi permet de porter sur ce salaire un jugement impartial, on peut se risquer à dire qu'il n'avait rien d'exagéré (1).

(1) Pour la première partie du Down Survey (y compris la distribution des terres) Petty reçut, d'après l'*Hist. D. S.*

Pour le survey des 19 comtés (p. 150 et 151) . . .	£ 16.842	12 s.	7 1/2 d.
— des comtés de Limerick, Carlow et Wicklow (p. 156)	£ 1.533	8	6
— de la baronnie Owneybeg (p. 165-166).	£ 156	7	3
	£ 18.532	8	4 1/2

Les £ 1.000 pour les cartes de baronnies ne sont pas comprises dans ce total et elles ne furent jamais payées, ce qui explique que le docteur conserva ces cartes. Si l'on déduit de ce total £ 1.538.8.6 payés aux anciens surveyors à titre d'indemnité et £ 9.000 que le docteur dit avoir eues comme profit, on trouve que les frais d'établissement de la première partie du Down Survey furent de £ 7.993.19.10 1/2. Quant à la seconde partie, le docteur Petty n'eut à s'occuper que de la direction technique pour laquelle il reçut, net £ 600. Néanmoins, il dit qu'il fournit du matériel de campagne et de bureau aux sur-

Les adversaires du Dr Petty ont prétendu, sans le prouver, que les bénéfices du survey avaient été réalisés par lui, grâce à des acquisitions incorrectes de terres. Mais si le survey fut payé pour une partie en biens fonciers, c'est qu'un ordre du Conseil du 16 mars 1656 en avait ainsi décidé; et on ne voit rien là de surprenant quand on se souvient que, si l'Act du 26 septembre 1653 interdisait aux fonctionnaires du survey d'acheter des terres (encore admettait-il qu'ils y fussent autorisés), les Instructions du 22 juin précédent ordonnaient de payer par moitié en argent et en terres les Surveyors General et le Register; d'ailleurs le gouvernement était à court d'argent, alors qu'il disposait de plus de terres qu'il n'en fallait pour payer tous ses créanciers. Et Larcom, ayant examiné toutes les pièces du procès, estime qu'aucune des transactions foncières de Petty « ne peut être considérée contraire à l'équité ou dommageable à qui que ce fut (1) », étant entendu qu'on fait abstraction des Irlandais; mais on ne saurait rendre Petty responsable du principe de la colonisation.

C'est encore à Larcom qu'il convient de demander une opinion d'ensemble sur le Down Survey. « Ce ne serait pas de nos jours, dit-il, une tâche aisée à accomplir en treize mois, que de faire même le plan de 5 millions d'acres en petites parcelles; et c'était alors une tâche démesurément plus grande. Mais, alors comme maintenant, les difficultés du directeur d'une telle opération ne venaient pas du travail même : elles venaient des obstacles qu'on dressait devant lui (2). » Quant à la distribution des terres, « on imaginerait difficilement un travail plus rempli d'embrouillements et d'incertitudes que l'installation de 32.000 officiers, soldats et auxiliaires, avec des spéculateurs, des colons et des créanciers de toute espèce et de toute origine, se prévalant de titres variés et imprécis sur des terres de valeur variée et imprécise, en parcelles non contiguës, éparpillées sur les deux

veyors, fit mettre leurs travaux au net, leur fit parfois des avances sur leurs appointements, etc. (*Hist. D. S.*, p. 53). La valeur de ses travaux et le bien-fondé de ses honoraires furent reconnus par la Restauration dans les Acts of Settlement and Explanation.

(1) Dans son testament, Sir William évalue le revenu annuel de ses biens d'Irlande à £ 4.800, savoir : en dehors du Kerry, £ 3.100; terres et bois en Kerry £ 1.100; forges, pêcheries et mines de plomb en Kerry £ 600. Sur les opérations foncières de Petty, cf. LARCOM, p. 339 à 344.

(2) P. 346.

tiers de l'Irlande (1). » Or, malgré toutes les attaques de ses ennemis, « le verdict de l'opinion publique a été favorable à l'œuvre du Dr Petty. Elle reste aujourd'hui, avec les livres de distribution qui l'accompagnent, le document légal, base des titres de propriété de la moitié de la terre d'Irlande; et pour ce à quoi elle était et est destinée, elle reste suffisante (2) ».

Petty termine ainsi ses *Reflections* : « Je souffre, non parce que j'ai péché, mais parce que je n'ai pas voulu pécher et servir des intérêts particuliers. « *Non mihi Culpa nocuit sed Invidia* (3). »

Il dit vrai, car s'il n'est pas prouvé qu'il n'ait jamais péché il est certain que c'est dans les occasions où il fut honnête et défendit le droit qu'il se fit ses plus cruels ennemis; mais ce n'est pas là une singularité de sa vie, ni une disgrâce unique dans l'histoire.

(1) P. 338.

(2) P. 347.

(3) *Reflections*, p. 187.



LIVRE IV

LE DOWN SURVEY, CADASTRE DE LA COLONISATION

CHAPITRE I

LE DOWN SURVEY ORGANISATION ADMINISTRATIVE ET TECHNIQUE

I

LE NOM DU DOWN SURVEY

L'ensemble des surveys (1) d'Irlande établis par le D^r Petty entre le 1^{er} février 1655 et la fin de 1659 est officiellement désigné par l'expression *Down Survey* (2).

« Le Down Survey fut ainsi appelé, dit Larcom (3), simplement pour marquer qu'il différait des surveys antérieurs en ce que tous ses détails topographiques étaient représentés à une certaine échelle (*laid down by admeasurement*) sur des cartes. C'est ce qu'exprime bien M. Weale (4) dans la lettre... où il dit :

(1) Sur le mot *survey*, cf. *supra*, p. 154.

(2) William Mason SHAW, secrétaire des commissaires des Public Records d'Irlande, écrivait le 11 juillet 1812 : « Parmi les Civil Surveys, l'un des plus importants qui aient jamais été tentés par un seul homme est celui que fit le D^r William Petty, et qui est connu sous le nom de Down Survey. » (*Public Records Reports, Ireland, 1811-1825*, I, 414.)

(3) P. VII.

(4) James Weale, du Department of Woods and Forests, mort en 1838, était « un collectionneur passionné de faits et de documents se rapportant à l'Irlande » (LARCOM, p. II). La lettre citée est du 1^{er} avril 1834; il l'écrivit alors qu'il venait d'acheter à la vente de la bibliothèque de Lord De Clifford le manuscrit de l'*Hist. D. S.* que Larcom édita en 1851.

« Si puérile que cette étymologie m'ait toujours paru, je dois admettre que le survey tira son nom uniquement de la répétition continuelle des expressions : « by the survey laid down », « laid down by admeasurement » (usitées) pour le distinguer par contraste des surveys de Worsley, le mot Down étant ainsi écrit « aussi souvent qu'il arrive dans le manuscrit. » Il faut admettre que le nom aurait également convenu au survey de Strafford, qui, cela est clair aujourd'hui, fut également reporté (laid down) sur des cartes, n'eût été qu'on voulait, par quelque appellation distinctive, différencier le travail de Petty des Civil et Grosse surveys. Il ne s'agissait, en effet, en ce qui concerne le nom, que de l'exécution des Instructions données par les commissaires aux anciens surveyors avant que le Dr Petty entreprît le survey dans sa totalité (1); comme on le verra dans un document où il est ordonné à ces surveyors d'inscrire (*sett downe*) certaines limites sur un plan (*in a touch plott*). On peut aussi observer que ce nom est encore usité en Irlande par les arpenteurs de campagne de la vieille école, pour (désigner) n'importe quel survey reporté (laid down) sur une carte, en tant qu'il diffère d'une simple liste de contenances, qu'ils appellent aussi un survey. »

L'expression Down Survey a donc été d'abord un terme général pour désigner tous les surveys avec cartes; peu à peu l'usage en a fait le nom distinctif des surveys irlandais du Dr Petty. C'est le phénomène linguistique si fréquent de la synecdoque spécialisant un sens général.

Les documents officiels montrent comment l'évolution s'est produite. Les rapports des comités convoqués à la fin de 1654 pour examiner les propositions du Dr Petty suggèrent que les terres soient « *surveyed downe as is proposed by Dr Petty* » (16 octobre); mentionnent les propositions du docteur « concernant un *downe survey* des terres, etc. » (31 octobre); recommandent que le docteur « soit requis de procéder à un *down survey* du tout » (25 décembre, § 9) (2). L'ordre du 20 juillet 1655 « enjoint strictement au Dr Petty de prendre un soin particulier que le *Down Survey or exact admeasurement* soit mené à bien avec toute la

(1) Ces Instructions, du 12 juin 1654, sont reproduites *in extenso* par LARCOM (Appendice VII, p. 388).

(2) Le texte de ces trois rapports est donné par PETTY (*Hist. D. S.*, p. 12, 14 et 41).

rapidité convenable (1) ». Ces textes ne donnent pas l'impression que les mots Down Survey fussent déjà spécialisés et désignassent sans doute possible le survey confié au Dr Petty. Et quand, le 22 mai 1655, il avait été ordonné à Worsley « d'envoyer des copies du Down Survey aux commissaires d'Athlone », il n'est rien de moins que certain, il est à peine probable, qu'il s'agisse du survey de Petty, commencé le 1^{er} février précédent et dont la remise n'était prévue que pour le 1^{er} mars 1656 (2). Cependant, on aperçoit dans ces documents le processus de la restriction graduelle du sens d'une expression générale qui aboutira à faire des mots Down Survey le nom propre des surveys du Dr Petty.

Mais la lenteur avec laquelle cette évolution s'est accomplie est marquée par le fait que le docteur lui-même n'emploie jamais l'expression Down Survey quand il parle de son œuvre dans le *Brief Account* qui est de 1655-1656, et dans les *Reflections* qui sont de 1659; et le manuscrit de son histoire du Down Survey est intitulé : *Sir William Petty's History of the Survey of Ireland*; or, cette histoire fut écrite en 1659, et le manuscrit de Bowood (3) — ou tout au moins son titre — ne peut être antérieur à 1662, année où le docteur fut « knighted ». C'est seulement dans les dernières années de sa vie, dans son testament (1685) et dans le Dialogue qui suit le *Treatise of Ireland* (1687) qu'il désigne ses travaux du nom de Down Survey; évidemment à cette époque — et sans doute depuis l'Act of Explanation de 1662 qui paraît avoir consacré officiellement le sens restreint de l'expression — Down Survey était le nom universellement reçu des surveys irlandais et on pouvait l'employer sans danger d'amphibologie (4).

(1) DUNLOP, 709.

(2) DUNLOP, 675. — Dunlop n'hésite pas à dire qu'il s'agit du « fameux survey de Petty, à peine commencé par lui à cette époque » (p. 514, n. 1). Mais il peut être question d'un ancien survey; le même document ordonne d'envoyer aux commissaires de Loughrea des copies fidèles du vieux survey de Connaught et de Clare. Les commissaires d'Athlone avaient seulement à examiner les titres à compensation des déportés, et les documents du Civil Survey ou des Courts of Survey pouvaient leur suffire (cf. infra, p. 77); ils étaient même préférables puisqu'ils s'étendaient à toute l'Irlande, tandis que le Dr Petty n'avait alors à arpenter que certaines parties de douze comtés et la moitié de dix autres.

(3) Ce Ms. n'a pas de page de titre, mais la première page commence ainsi : « Sr. William Petty's History of the Survey of Ireland in 18 chapters. »

(4) HARDINGE dit que « le nom fut employé pour les cartes par le Lord Lieutenant and Privy Council, dès 1658, adopté par les Acts of Settlement and Explanation et officiellement conservé depuis lors » (*Surveys*, II, 21). Il remarque en même temps que « Petty

II

PRINCIPES GÉNÉRAUX

Le survey de l'Irlande aux mains du D^r Petty, c'est la substitution d'une méthode scientifique à la routine bureaucratique des anciens surveyors. Le docteur entend rompre avec un système qui « ne contribue en rien à enregistrer pour les conserver les anciennes limites des baronnies, des paroisses, etc., ni à ordonner et réglementer la colonisation projetée (1) ». Il ne lui suffit pas de préparer « le paiement alors en vue de la créance des spéculateurs et de l'armée »; il veut que son travail puisse « dans l'avenir servir à toutes autres fins qu'on attend habituellement d'un survey quelconque ». Ce qu'il entrevoit, c'est un cadastre de toute l'Irlande. Sans doute, l'entreprise qui lui fut d'abord confiée ne s'étendait qu'aux provinces d'Ulster, de Lienster (*sic*) et de Manster (*sic*), celle de Connaught étant réservée pour les Irlandais; elle ne s'étendait pas non plus à toutes les terres de ces trois provinces; mais le même travail et la même méthode auraient pu accomplir tout cela et davantage aussi bien que ce qui fut fait (2) ». Il faut « mesurer toutes les terres confisquées dans les trois provinces suivant les limites naturelles, artificielles et administratives, et (indiquer) comment lesdites terres sont divisées en bois, bog, montagne, terre arable, prairie et pâture » (3). Inventaire foncier prescrit par les Acts et Instructions, mais établi d'après une méthode nouvelle; et cette méthode consiste « à arpenter tout le pays à la fois suivant ses divisions administratives (civill bounds) : baronnies, paroisses, townlands, balliboes, etc., et aussi suivant ses divisions naturelles (marquées par des) rivières, versants de montagnes, rochers, lacs, tourbières, etc. (4) » En langage moderne, cela s'appel-

ne pouvait espérer qu'on leur donnerait son propre nom, parce qu'il n'était qu'un entrepreneur pour environ la moitié de la superficie (la part des soldats) des terres confisquées, tandis que le surplus était placé sous la direction conjointe du Surveyor General Worsley et de Petty ». Rien n'indique d'ailleurs que le docteur ait jamais eu cet « espoir ».

(1) *Hist. D. S.*, p. 8.

(2) Ces trois citations sont du *Brief Account*, p. XIV.

(3) Propositions du D^r Petty citées dans le rapport présenté le 24 septembre 1654 par Sir Hardress Waller au nom du Comité nommé le 8 septembre (*Hist. D. S.*, p. 9.)

(4) *Brief Account*, p. XIV.

lerait établir une carte politique sur un fond de carte physique — et le Dr Petty montrera plus tard qu'il conçoit que les divisions politiques d'un pays résultent de sa configuration physique (1).

La méthode exposée dans le *Brief Account* était excellemment adaptée à l'objet immédiat du survey. Arpenter chaque baronnie en bloc aurait obligé à faire de nouveaux arpentages pour distribuer les concessions; arpenter séparément chacun des anciens domaines eût été gaspiller le temps et l'argent, puisque leurs limites ne seraient pas suivies dans le partage définitif. « La proposition du Dr Petty résolvait d'un coup la difficulté par le simple procédé consistant à relever toutes les limites territoriales connues, toutes les divisions naturelles du pays..., en fait à dresser une carte générale des terres confisquées dans les trois provinces (2). » Or, l'unité la plus fréquente de division territoriale était le townland, dont « les limites étaient généralement, comme elles le sont maintenant, les limites des propriétés, donc des domaines confisqués, et fréquemment des concessions — de sorte qu'il était inutile d'arpenter séparément les propriétés, les biens confisqués et les concessions; et le tout fournissait les matériaux d'une carte générale (3) ».

La division du travail, sur laquelle il insistera dans ses ouvrages économiques (4), est la seconde grande conception personnelle que le Dr Petty appliquera à l'organisation des services topographiques. « Considérant l'étendue de l'œuvre, (il) pensa à diviser en nombreuses parties à la fois l'art de faire les instruments et celui de les employer (5). » Et il dit encore qu'« il divisa ainsi en ses diverses parties l'art du surveying : 1^o travail en campagne; 2^o report des plans; 3^o groupement des plans; 4^o réduction à l'échelle; 5^o ornementation des cartes; 6^o copie des

(1) Cf. *Pol. Anatomy*, p. 107.

(2) LARCOM, p. 313.

(3) LARCOM, p. 318.

(4) Dans la *Pol. Arith.* (p. 20, § 5) il résume la division du travail dans l'industrie des draps, basant, suivant sa coutume, sa théorie sur sa propre expérience, car il avait été quelque peu drapier à Romsey, et il attribue la prospérité de la marine hollandaise à la division des transports entre des vaisseaux spécialisés. Dans l'essai sur le développement de la ville de Londres, en 1682 (p. 37; HULL, p. 473) il cite comme exemple la division du travail dans l'horlogerie; et là, il se souvient sans doute de la manière dont il avait organisé la fabrication des instruments de précision pour le Down Survey. Puis il pose ce principe que « chaque manufacture sera divisée en autant de parties que possible, par là le travail de chaque artisan sera simple et facile ». (Cf. infra, liv. VII.)

(5) *Brief Account*, p. XIV.

livres au net; 7^o vérification de chacune des opérations précédentes (1) ». Pour lui-même, il se réserve la direction sans jamais opérer en personne sur le terrain, ni faire ou rectifier une évaluation (2); et il pourra « se faire gloire d'avoir mesuré à la chaîne et à l'instrument vingt-deux comtés en treize mois avec la collaboration d'environ un millier d'hommes (3) ». « J'avais facilité et réglementé tout l'art (topographique), écrit-il dans ses *Reflections* ; j'en avais divisé la pratique en plusieurs parties et confié chacune d'elles aux agents qui y étaient le plus capables; je m'étais assuré de deux fois le nombre des travailleurs et des instruments nécessaires pour parer à toute éventualité, et la vérification était faite sous mes yeux par des gens qui, tous les jours, mangeaient et buvaient avec moi... Grâce à une organisation et à une méthode un peu meilleures, et à un peu plus de diligence et d'assiduité, je devais vraisemblablement réaliser ce que j'avais entrepris, et mon travail-devait me rapporter plus que ne le pourrait jamais faire (un tel travail) au vulgaire des surveyors ignorants, sans méthode, indolents (et dans leurs rapports entre eux) ennemis, rivaux et querelleurs — étant donnée surtout l'immensité du travail en question (4). » On découvre ici le secret du succès de Petty, et pourquoi il termina en treize mois un travail pour lequel les experts demandaient plusieurs années. « Son mérite consista, non à inventer une nouvelle méthode de surveying, mais à tirer parti des moyens et des hommes qu'il avait trouvés autour de lui et à organiser un système grâce auquel un grand nombre de collaborateurs, « le ministère d'environ un millier de mains » (Voir p. 295), pouvaient être simultanément employés dans les divers services d'un seul grand survey, au lieu d'avoir des groupes ou des personnes séparés, chacun accomplissant tous les travaux différents dans un grand nombre de petits surveys (5). »

Une entreprise méthodiquement organisée ne peut bien fonctionner que si le chef a toute autorité sur son personnel, et la première condition de cette autorité est que le chef choisisse

(1) *Hist. D. S.*, p. 17, 2dly. — Sur la fabrication des instruments topographiques, voir *infra*, p. 252 et seq.

(2) *Hist. D. S.*, p. 82, 4thly.

(3) *Hist. D. S.*, p. 295, *in fine*.

(4) *Reflections*, p. 105.

(5) LARCOM, p. 323. — LARCOM renvoie à la p. 295 de l'*Hist. D. S.*

et paie lui-même ses employés. Le Dr Petty, qui n'était pas un fonctionnaire, et qui établissait le survey à ses risques et périls, sous sa responsabilité personnelle, avait le droit d'être le maître chez lui. Mais il ne put faire reconnaître ce droit qu'en luttant énergiquement contre les prétentions de Worsley, car celui-ci entendait garder un doigt dans le pâté et pour cela faire choisir les agents du survey par ses propres surveyors et les faire payer par l'État; et si le Surveyor General n'obtint pas gain de cause, on peut croire que lui ou ses amis parvinrent à introduire parmi ce millier de collaborateurs de tous rangs que dirigeait Petty quelques espions (spies) suivant l'expression du docteur (1), et aussi quelques saboteurs, comme on dit aujourd'hui.

Le personnel n'était pas facile à choisir. Worsley espéra en rendre le recrutement à peu près impossible en suggérant qu'on interdît l'emploi de soldats, de papistes irlandais et de scholars de Trinity College. Petty se méfiait non sans raison des anciens employés des surveys avortés. Mais, surmontant les intrigues du Surveyor General et ses propres préventions, il fit largement appel aux « old surveyors (2) »; pour son personnel de campagne, il n'exigea que des aptitudes physiques et la connaissance du pays, se réservant d'instruire ses hommes au point de vue technique; le personnel de bureau, il le choisit d'après les capacités professionnelles des candidats. Et, pour s'assurer que tous feraient consciencieusement leur besogne, il varia le mode de paiement suivant le caractère du travail demandé. Le personnel de campagne fut généralement payé d'après le nombre des chaînes ou celui des angles mesurés — afin d'éviter les injustices inhérentes au paiement par mille acres; il traita dans quelques cas pour l'ensemble d'une baronnie avec des surveyors à qui leur connaissance d'une région permettait de se rendre compte par avance de l'importance du travail — mais ces surveyors furent placés sous le contrôle permanent d'inspecteurs. Le personnel sédentaire reçut des appointements annuels rarement inférieurs à 80 livres, quelquefois supérieurs à 100. Les inspecteurs touchèrent, outre leurs appointements, des frais de déplacement.

(1) *Reflections*, p. 48.

(2) Sur le choix et le paiement du personnel, cf. *Hist. D. S.*, p. 50 et 51 et aussi le pamphlet écrit contre lui le 30 novembre 1658 où ses ennemis lui reprochent d'avoir employé les « old surveyors » dont il avait dénoncé l'incapacité (*Hist. D. S.*, p. 259).

Enfin, les vérificateurs des plans et des cartes furent payés à la journée, seul procédé garantissant qu'ils examineraient les documents à fond et sans hâte.

III

ORGANISATION ADMINISTRATIVE

Le travail en campagne était alors une rude besogne dont les explorations topographiques coloniales modernes peuvent seules donner quelque idée. Il y fallait des hommes « capables de fournir un effort pénible, de supporter la mauvaise nourriture et le mauvais gîte, comme aussi les chaleurs et les froids — hommes actifs pouvant sauter haies et fossés (1) », ne craignant pas de « se frayer un chemin à travers la tourbe et l'eau, et d'escalader les rochers (2) ».

Dès le début, les forces des surveyors sont soumises aux pires épreuves; car on doit commencer les travaux sitôt le contrat signé « au cœur de l'hiver, alors que sur la terre inondée, on ne peut voir les bornes ni discerner la qualité du sol; géomètres, montreurs de bornes, chaîneurs et porteurs de bûches, découragés, avancent dans la tourbe et l'eau qui leur montent jusqu'aux genoux, sinon jusqu'à la ceinture; la pluie gâte les instruments (3) ». Le printemps ne met pas fin à ces peines, l'année 1655 se trouvant être excessivement humide (4). Les difficultés inhérentes au terrain et au climat sont accrues par la désolation de la guerre. Robert Payne ne pourrait plus railler comme en 1589 ceux qui prétendent qu'on ne saurait sans danger voyager — encore moins habiter — en Irlande, et défier qu'on lui dise « quels biens de la terre se trouvent en Angleterre qui manquent

(1) *Brief Account*, p. xv.

(2) *Hist. D. S.*, p. 17.

(3) *Hist. D. S.*, p. 123, 7^o.

(4) *Hist. D. S.*, p. 172, 1^o.

en Irlande (1) ». Les surveyors de Strafford ne reconnaîtraient plus, après quinze ans, « le pays bien colonisé et aménagé où il n'est pas besoin de gardés (2) ». Le Connaught est devenu un désert, (a waste) (3), et les trois autres provinces « sont maintenant couvertes de broussailles, de tourbières et d'autres obstacles » (4). Les souffrances des surveyors sont pires que celles de Lythe, le cartographe, près d'un siècle plus tôt (5). La peste et la famine de 1652 et de 1653 ont si bien dépeuplé le pays qu'on peut faire 20 et 30 milles sans rencontrer un être humain. Les survivants dévorent des charognes d'animaux et jusqu'aux cadavres des morts. En 1657, le major Morgan dénoncera au premier Parlement des trois royaumes, à Westminster, la pullulation des loups comme un danger public (6).

Partout la population est hostile : on s'étonnerait qu'elle ne le fût pas. Les paysans n'aiment jamais les hors-venues qui se mêlent de leur affaires. En France, même en plein xix^e siècle, les Berrichons faisaient du géomètre le personnage grotesque des farces de noces, exprimant ainsi leur « haine des arpenteurs qui règlent le cadastre et répartissent l'impôt..., des employés aux ponts et chaussées qui convertissent des communaux et font supprimer de vieux abus chers aux paysans (7) ». Les Irlandais, eux, avaient des raisons autrement graves de haïr ces surveyors qui ne venaient pas supprimer des abus mais en créer, qui préparaient la confiscation de leurs biens, leur ruine et leur exil. Aussi les employés du survey devront « être capables de se colleter (ruffle) avec certains individus brutaux de la campagne qu'ils peuvent s'attendre à trouver souvent en travers

(1) *A brief description*, p. 3.

(2) *Hist. D. S.*, p. 16, 3^o.

(3) PRENDERGAST, p. 120.

(4) *Hist. D. S.*, p. 16, 3^o.

(5) Cf. *supra*, p. 110.

(6) Cf. PRENDERGAST, *passim*.

(7) George SAND, *La Mare au Diable*, p. 200. — Au milieu du xviii^e siècle, Cassini trouva dans les campagnes, lorsqu'il dressa la carte topographique de la France, une vive hostilité de la part des habitants : « Ils s'opposèrent à main armée à l'exécution de nos opérations, soit par des menaces, soit en abattant les signaux. » On n'en voulait pourtant point à leurs terres ; mais ils « prenaient ombrage de notre travail et s'étonnaient de voir des personnes inconnues parcourir leur pays avec des instruments dont ils ne pouvaient comprendre l'usage ». Cité par P. CAMENA D'ALMEIDA, *La Terre*, p. 92. Et M. d'Almeida ajoute : « Les mêmes difficultés devaient se reproduire, sous la Révolution, quand on mesura à nouveau la méridienne de France. » En 1804, Woolcot se plaint des insultes que les surveyors anglais ont à subir en Norfolk. (CLOSE, p. 50.)

de leur chemin pour les empêcher d'accomplir leur tâche (1) ». Les tories, vengeurs implacables des maux de l'Irlande, ne se contentent pas de prendre les instruments (2); ils enlèvent parfois des surveyors qu'on ne reverra plus — comme fit, vers la fin de 1655, « Donogh Doyle ou Derry, alias Donagh l'aveugle, tory, rebelle et brigand notoire », de Timolin en Kildare, qui « prit huit surveyors anglais, les emmena dans les bois et les assassina de la façon la plus barbare » — comme s'expriment les termes de l'ordre de paiement de la prime allouée par le gouvernement pour la destruction du chef tory et de ses hommes (3). Cependant, une pareille aventure semble avoir été unique — c'est du moins la seule dont les archives et les histoires aient conservé le récit.

Petty estima que, pour former un personnel de campagne subalterne, le mieux était d'« instruire des soldats d'infanterie à qui de telles fatigues sont familières (4) » — entraînement technique facile, puisqu'il ne s'agit que d'un travail peu compliqué et que « beaucoup de simples soldats, ayant été nourris dans divers métiers, savaient suffisamment écrire et lire pour ce qu'on voulait leur demander (5) ». Ces hommes robustes, entraînés à la rude vie en campagne, « s'ils avaient une bonne tête et un esprit solide (quoiqu'ils ne fussent pas de l'intelligence la plus vive), on leur apprit à se servir de leurs instruments pour relever une ligne quelconque et aussi à manier les chaînes, spécialement dans le cas de terrains montants ou descen-

(1) *Brief Account*, p. xv.

(2) *Hist. D. S.*, p. 125.

(3) Le nom du chef tory est aussi écrit par PRENDERGAST : « Blind Donogh O'Derrig or Doyle » (p. 336) et « Donnogh O'Derrick » (p. 343). La prime payée par tête de tory fut fixée le 3 octobre 1655 en Wicklow et Wexford à des sommes variant de 5 à 30 livres. (DUNLOP, 731.) L'ordre de paiement du 25 décembre 1655, cité ici, et reproduit par PRENDERGAST (p. 206, n. 3) indique £ 100 comme prix d'ensemble pour les têtes de Donogh et de ses hommes, dont, d'après Dunlop, £ 30 pour celle de Donogh et £ 20 pour celle de son lieutenant Dermot Ryan (p. 542, n. 1). Celui-ci échappa et put obtenir de bons termes pour sa soumission en janvier 1657. (Cf. DUNLOP, 816 et 917.)

(4) *Hist. D. S.*, p. 18. Le pamphlet de ses ennemis, daté du 30 novembre 1658, dit qu'il chargea environ « six artistes » de cette instruction (*ib.*, p. 258). Les soldats se sont, depuis lors, souvent montrés d'excellents auxiliaires pour les travaux topographiques. Quand Colby organisa en 1824-1825 les Survey Companies, ceux des hommes qui savaient lire et écrire et qui avaient suivi les cours de géométrie pratique à Chatham « s'affirmèrent d'excellents éléments pour les nouvelles compagnies ». (CLOSE, p. 109.) En France, aujourd'hui même, le personnel subalterne de la Carte d'État-major et des expéditions topographiques coloniales se compose de sous-officiers et de soldats.

(5) *Brief Account*, p. xv.

dants (1); comme aussi à faire avec une bêche les marques variées au moyen desquelles on distingue les diverses interruptions des limites, les tenants et aboutissants (des pièces de terre) auxquels ils devaient faire attention; et (on leur apprend) à choisir les points et lieux les plus convenables où s'établir pour faire les observations et les mener à bien avec exactitude. Et enfin on leur apprend, *per autopsiam*, à juger de la valeur des terres d'après leur fertilité et suivant les règles et opinions alors courantes, à distinguer le profitable de ce qui devait aller par-dessus le marché, et pour quoi on ne payait rien du tout » (2).

L'instruction donnée aux surveyors était donc essentiellement pratique; et peu importait qu'elle fût élémentaire puisqu'on ne leur demandait guère que d'être des arpenteurs consciencieux : combien de nos arpenteurs de campagne, de ceux que les paysans appellent des « experts », n'en savent pas beaucoup plus et font cependant, pour les ventes et les partages, un travail fort utilisable? « Nous avons reconnu, diront le major Anthony Morgan et les capitaines Mollineux et Webb dans leur rapport du 17 mars 1656 sur l'exécution du Down Survey, que beaucoup des gens employés au travail en campagne n'avaient jamais été employés auparavant à un travail de cette nature, et qu'ils n'étaient pas capables de faire le report de leur propre arpentage; mais ils avaient seulement à remettre leurs carnets de campagne afin que le report et l'assemblage des plans fussent faits par d'autres (3) » (qui effectuaient ce travail) « en leur présence ». L'incompétence des arpenteurs fut un argument favori des adversaires de Petty (4), et naturellement de ceux des fonctionnaires du survey qui s'étaient vu préférer « de simples soldats, dont il (le docteur) pouvait louer les services à bon marché..., des gens ignorants et inexpérimentés en dépit de l'instruction que le docteur leur avait donnée (5) ». Cependant, le rapport du

(1) Le chaînage en terrain incliné est aujourd'hui comme alors considéré comme particulièrement délicat, et le défaut d'horizontalité de la chaîne dans un tel terrain comme une des plus fréquentes et des plus graves causes d'erreur. (Cf. J. RABATÉ, p. 159 et 163.) Cette observation du Dr Petty atteste de sa compétence dans la technique de l'arpentage.

(2) *Brief Account*, p. xv.

(3) *Hist. D. S.*, p. 110. Ce rapport est signé Ant, Morgan, Sam Mollineux, Will. Webb.

(4) Cf. le libelle du 30 novembre 1658 (*Hist. D. S.*, p. 258).

(5) « The humble Remonstrance of Severall of the Surveyors lately employed in the Service of the Commonwealth », adressée au Lord Deputy quand, à leur retour à Dublin, ils apprennent que l'entreprise du Survey va être confiée au Dr Petty (*Hist. D. S.*, p. 18).

17 mars 1656, après avoir mentionné, comme on vient de le voir, l'incapacité où étaient les arpenteurs de faire les reports, dit que « la méthode employée pour dresser les carnets de campagne convenait à l'élaboration d'un travail de cette nature »; et les plans furent en somme exacts. A l'accusation d'ignorance s'ajoutèrent celles d'ivrognerie et de malhonnêteté; à quoi le docteur répliqua dès 1654 : « Si ces soldats fournissaient des travaux volontairement falsifiés..., il serait facile de le découvrir; comme ils ne sont chargés que du travail en campagne, ils ne pourraient tromper l'État que sur la longueur de leur chaîne, ce qui se découvrirait de soi-même; aucun soldat ne pourrait dire où se trouvera son lot ou celui d'aucun de ses amis, ni s'il arpenté la terre qui doit être la sienne ou celle de ses amis; de sorte qu'il faudrait une entente universelle de tous les soldats et même de tous les autres surveyors pour avantager qui que ce soit (1). » Quant à leur incompétence pour la classification des terres, « supposons, dira le docteur, que les surveyors employés aient été aussi ignorants qu'on les a dépeints..., y avait-il en cela un autre danger que celui d'avoir pris une prairie humide pour une tourbière, ou au contraire une tourbière pour une prairie marécageuse; ou s'ils étaient aussi ivrognes qu'il l'a encore été parfois prétendu, qu'ils n'aient pu faire la susdite distinction; et d'ailleurs ils n'avaient pas seulement leurs yeux, mais aussi leurs autres sens, leur raison et leur art, pour leur servir à rendre un compte suffisant de la qualité, de la forme et de la situation de la terre qu'ils arpentaient ». Et le docteur se demande qui aurait bien pu les corrompre — à moins d'admettre, ajoute-t-il ironiquement — que ce fut le Lord Deputy et l'armée (2).

Aussi bien, dans le personnel de campagne, il n'avait guère de difficultés avec ses surveyors, ses arpenteurs et ses auxiliaires militaires, tandis que le recrutement et l'emploi des informateurs locaux étaient des causes permanentes d'inquiétude. Il fallait de toute nécessité recourir aux gens du pays pour connaître les limites des pièces de terre arpentées. Quiconque a jamais mesuré des champs sait combien il est difficile de trouver une borne presque enterrée par les labours, perdue dans les broussailles

(1) *Hist. D. S.*, p. 20.

(2) *Hist. D. S.*, p. 82, 6thly.

et parfois disparue, combien plus difficile encore de découvrir une limite fixée par l'usage et sur laquelle les intéressés, qui seuls pourraient la connaître, donnent des renseignements contradictoires. On imagine ce que deviennent ces difficultés quand une mauvaise volonté aussi légitime que celle des Irlandais spoliés s'oppose aux investigations, ou quand on opère dans un pays dévasté par la guerre et dépeuplé par l'exil de ses habitants. Et tel est bien le sujet des doléances du docteur (1).

En principe, il veut qu'on « prenne soin de savoir qui sont dans chaque baronnie et dans chaque paroisse les gens les plus capables d'indiquer les véritables bornes et limites de chaque lieu-dit (2) »; ses Instructions ordonnent de choisir si possible des « bounders » recommandés par le jury qui renseigne les Commissions du Civil Survey et de leur faire prêter serment, ou de les faire déposer devant de « bons témoins » (3). Les « mearesmen », c'est-à-dire les indicateurs de bornes « sont forcément des papistes irlandais (4) »; certains prétendent faussement connaître les limites des champs pour se faire donner le salaire relativement élevé des informateurs; ou attribuent à leurs terres des bornes inexactes pour se faire donner de plus grandes compensations en Connaught (5); mais la plupart éprouvent une répugnance trop compréhensible à se faire les auxiliaires des spoliateurs étrangers. C'est pourquoi le docteur est investi, le 20 décembre 1654, du pouvoir de réquisitionner toutes personnes et en tel nombre que besoin sera, capables d'indiquer les limites, « pour servir de signaux » (to stand as marks to lead the chaine) ou pour faire des points de repère à la bêche (6).

La transplantation en Connaught rendit encore plus malaisé le recrutement des auxiliaires locaux. Dans certains cas, on ajourna le départ des propriétaires pour l'exil, afin qu'avant d'être chassés pour jamais de leur héritage, ils fournissent à ceux qui les dépouillaient les renseignements nécessaires au partage

(1) Cf. *Hist. D. S.*, p. 118.

(2) *Brief Account*, p. xv.

(3) Other Instructions, 8°. *Hist. D. S.*, p. 49.

(4) *Hist. D. S.*, p. 21.

(5) *Hist. D. S.*, p. 121, 4thly.

(6) Le texte de cet ordre est dans *Hist. D. S.*, p. 35. Un ordre du 12 avril 1655 étendit encore ce droit de réquisition. (Cf. *supra*, p. 227, n. 2).

de leur propre bien. D'autres fois, il fallut faire revenir des déportés pour renseigner les surveyors : c'est ainsi qu'en Tipperary, notamment dans la baronnie d'Eliogarty, « la transplantation a été effectuée d'une manière si complète qu'il n'y est resté aucun habitant de nationalité irlandaise connaissant le pays, ce qui peut causer un grand préjudice à la République, du fait du manque de renseignements relatifs aux limites des territoires et terres qui y doivent être arpentés; il est donc ordonné de demander aux commissaires de Loughrea de choisir quatre personnes qualifiées et renseignées, de la nation irlandaise, récemment déportées de cette baronnie en Connaught, et de les renvoyer avec leurs familles pour résider dans leurs anciennes habitations ou dans le voisinage, afin de renseigner comme il convient les surveyors officiels sur les limites respectives de chaque parcelle de terre à arpenter, et d'y rester jusqu'à nouvel ordre (1). »

Tout ce personnel des surveyors en campagne, dûment assermenté, est constamment surveillé par « des hommes pondérés et sûrs, qui ont l'œil sur les comportements et la diligence des surveyors sans être connus d'eux (2) ». Une surveillance étroite n'était pas superflue pour un personnel dont certains membres mirent en gages leurs instruments et les plans mêmes pour se procurer de l'argent (3).

Le personnel des bureaux de Dublin (4) était plus facile à recruter que le personnel de campagne; et le *Brief Account* mentionne seulement à son sujet qu'« une autre sorte d'hommes,

(1) Ordre du 10 décembre 1654, signé : Thomas Herbert, Clerk of the Council. (Texte cité par PRENDERGAST, p. 202, n. 1.)

(2) Voici le texte de la formule employée pour faire prêter serment aux surveyors : « Vous devez jurer, en la présence et la crainte du Seigneur, que vous remplirez fidèlement et sincèrement, au mieux de votre habileté et de votre savoir, le devoir et la charge de surveyor, dans tous surveys auxquels vous serez employés, conformément aux Instructions que vous avez reçues ou que vous recevrez du Surveyor General ou de tels autres qui sont ou qui seront investis du pouvoir de vous donner des instructions, et que vous en ferez un rapport sincère, et que vous ne violerez la confiance mise en vous ni par crainte ni par faveur, ni par malveillance ni pour une rémunération, ni dans l'espoir d'une rémunération. » Ce texte se trouvait dans les archives du Paymaster of Civil Services' Office et nous a été conservé par LARCOM (p. 388). Pour la surveillance du personnel, cf. *Brief Account*, p. xv.

(3) Cf. *Hist. D. S.*, p. 122, 5°.

(4) « Les travaux de bureau du survey de Petty furent faits dans une grande maison de Dublin connue sous le nom de Crow's Nest, sur l'emplacement où est actuellement Crow Street, à laquelle elle a donné son nom. » A. WEBB, *Ir. Biogr.*, p. 435.

choisis particulièrement parmi ceux qui avaient exercé des métiers où la peinture, le tracé ou quelque autre espèce de dessin sont nécessaires, furent instruits dans l'art du report des plans (1) ».

Enfin Petty plaça, « au-dessus de tous, un petit nombre de personnes de beaucoup de flair et de sagacité, bien habiles dans toutes les spécialités, pratiques et fraudes de ce genre de travail », vérificateurs experts dont l'impartialité était garantie par le mode de paiement, et qui avaient pour mission « de voir en premier lieu les carnets de campagne des arpenteurs et, par le même examen critique grâce auquel les artistes distinguent les tableaux originaux des copies, et les médailles vraiment antiques des contrefaçons, de découvrir toute falsification qui aurait pu être préjudiciable au service (2) ».

La sécurité du personnel des services techniques en campagne était assurée par des soldats fournis par les garnisons les plus voisines des lieux d'opération (3). Mais les doléances du docteur donnent une assez pauvre opinion de ces gardes; et si la mésaventure des huit surveyors de Timolin est unique, il a dû en arriver beaucoup d'autres moins graves, encore que désagréables, à plus d'un arpenteur (4).

Il fallut aussi organiser un service financier. « Une autre personne, dit le *Brief Account*, est chargée de réclamer l'argent ès-qualité, et de le recevoir des diverses personnes officielles et privées conformément aux ordres du Trésor. La même personne payait aussi les factures sur mémoires dûment établis, tirait des lettres de change dans le pays, etc.; de même qu'elle suivait le cours des monnaies qui montait et baissait souvent à cette époque; et elle devait prendre garde aux pièces adultérées et de poids insuffisant qui étaient alors fort abondantes. » C'est l'office d'un caissier général. Dans les comtés, on a pris soin de se mettre en relations « avec tous les gens de crédit et de commerce dans chaque région, avec qui il était utile d'être en relations pour obtenir de l'argent par lettre de change ou autre-

(1) *Brief Account*, p. XVI.

(2) *Ibid.*, p. XVI.

(3) *Ibid.*, p. XV.

(4) Cf. *Hist. D. S.*, p. 125.

ment (1) ». Ces services financiers du survey seraient fort curieux à examiner — mais une telle recherche serait entièrement étrangère à notre étude géographique.

IV

LES APPAREILS ET LE MATÉRIEL TOPOGRAPHIQUES

« Les surveyors de terres sont d'ordinaire des gens d'éducation distinguée et libérale, et l'exercice de leur profession est considéré comme une chose mystérieuse et compliquée dépassant de loin la plupart des métiers; de même la fabrication de leurs instruments exige beaucoup d'art et de précision, si elle est faite avec cette honnêteté et cette beauté qui (y) sont habituelles et nécessaires. Ledit Petty, considérant l'étendue du travail, eut l'idée de diviser en de nombreuses parties l'art de fabriquer les instruments, comme aussi celui de les employer, à savoir : un homme fit seulement les chaînes d'arpenteur, savoir un tréfileur; un autre les aiguilles aimantées, avec leurs pivots, savoir un horloger; un autre tourna dans le bois les boîtiers (des boussoles) et les têtes des supports sur lesquels jouent les instruments, savoir un tourneur; un autre les supports ou pieds (savoir) un fabricant de tubes; un autre toute la cuivrerie, savoir un fondeur; un autre ouvrier, d'intelligence et de savoir-faire plus souples, aimante les aiguilles, ajuste les viseurs et les cadrans, et assemble les différentes pièces (2). »

En commençant ainsi l'exposé « de la méthode et des règles suivies par ledit Petty », dans le *Brief Account*, le docteur montre l'application qu'il fit de sa théorie de la division du travail même pour la préparation de son matériel topographique. Aussi bien n'était-il pas, en cette matière, un simple théoricien. Dès qu'il demande l'entreprise du survey, il offre « de produire des instruments topographiques semblables à ceux qu'il avait déjà faits à Dublin avec les ouvriers auxquels il avait donné des

(1) *Brief Account*, p. XV.

(2) *Brief Account*, p. XIV.

instructions pour en faire davantage (1) ». Enfant, à Romsey, il avait appris à travailler le bois et les métaux chez les artisans ses voisins; à Londres et à Oxford, il avait construit des appareils mécaniques pour ses recherches scientifiques et pour ses inventions. L'ordre qu'il donne dans les Instructions « de comparer et d'examiner souvent les instruments, les chaînes, les règles graduées et les rapporteurs », pourrait être d'un topographe moderne qui sait les imperfections des appareils, l'allongement des chaînes et le peu d'exactitude de la graduation des règles et des rapporteurs ordinaires, les seuls qu'on eût au temps de Petty (2). La compétence technique du docteur paraît donc réelle, et il n'est pas surprenant qu'il se soit jugé le droit de dénier à Worsley toute autorité « pour examiner ses instruments, parce qu'il (Worsley) n'avait vérifié que fort imparfaitement jusqu'alors les siens propres (3) ».

Petty n'a laissé aucune description technique de ses instruments de topographie et les passages où il en parle incidemment ne permettent pas de s'en faire une idée bien exacte. On n'a donc quelque chance de se les représenter qu'en rapprochant des instruments des anciens topographes anglais les allusions que le docteur fait à son propre matériel.

L'instrument essentiel était celui qui servait à mesurer les angles. C'est l'outil topographique par excellence, à tel point que Petty se contente souvent de l'appeler : « l'instrument », estimant le désigner suffisamment ainsi. Mais il lui donne aussi le nom plus précis de « circumferenter », mot qui signifierait aujourd'hui une boussole topographique, mais dont le sens pouvait alors ne pas être aussi restreint (4).

Depuis la seconde moitié du xvi^e siècle, les surveyors possédaient des instruments semblables — à la précision près, et cela est une différence considérable — aux instruments modernes. L'« instrument servant à représenter un pays » décrit par le Dr William Cuninghame en 1559 dans son *Cosmographical*

(1) *Hist. D. S.*, p. 17.

(2) Other Instructions, 3^o (*Hist. D. S.*, p. 49). Cf. DE LARMINAT, passim et MURET, pass.

(3) *Hist. D. S.*, p. 21, 1^o.

(4) On trouve aussi « circumferencer » (*Pol. Anat.*, p. 113). L'orthographe moderne est « circumferentor ». Les dictionnaires anglais-français traduisent par « graphomètre d'arpenteur, boussole » (SMITH and HAMILTON), mais le colonel LAUSSEDAT écrit : « La boussole topographique, à laquelle ils (les Anglais) donnent le nom de Circumferentor. » (*Recherches*, I, 149, n. 1).

Glasse (1) est l'anneau intermédiaire entre l'astrolabe posé horizontalement et muni d'une boussole par les topographes du xvi^e siècle, et le graphomètre (2) déjà si semblable au graphomètre moderne que représentera Danfrie dès 1597. L'instrument de Cuningham se composait d'une planchette circulaire divisée en 360°, d'une alidade à pinnules et d'une boussole dont le cadran était tangent intérieurement au bord de la planchette. Il suffisait de faire coïncider le centre du cadran et celui d'une planchette très réduite pour avoir la boussole topographique construite vers le même temps à Venise par Tartaglia (3). De même il suffisait de réduire la planchette à un demi-cercle évidé en couronne et d'ajouter à l'alidade mobile une alidade fixe pour obtenir le graphomètre de Danfrie. Une voie toute différente fut ouverte de fort bonne heure en Angleterre : Leonard Dygges inventa, « à une date antérieure à 1571 (4) », le théodolite, qui a depuis lors, et surtout à partir du xviii^e siècle, été particulièrement populaire dans les Îles Britanniques, tandis que la

(1) *The Cosmographical Glasse* est un traité de cosmographie et de géographie composé (et illustré de sa propre main) sous la forme d'un dialogue entre le savant Philonicus et son ami Spondeus, par un médecin de Norwich qui avait étudié à Heidelberg. « L'instrument servant à représenter un pays » est ainsi décrit par Philonicus, au f° 136 : « On l'a fait fort semblable au dos d'un astrolabe, contenant dans sa circonférence 360 degrés, et (il) a une règle avec deux viseurs, que nous faisons aller et venir suivant que l'occasion l'exige, jusqu'à ce que nous voyions au travers l'endroit désiré. Mais il diffère d'un astrolabe en ce qu'il a un cadran avec une aiguille (aimantée) qui y est fixée, et aussi en ce que l'instrument est divisé en trente-deux parties comme un compas de marin. » La figure qui accompagne cette description est celle d'une planchette circulaire avec une alidade à pinnules et une boussole. Le rapprochement que fait Cuningham entre cet instrument et l'astrolabe montre combien il est vraisemblable que cette planchette fût un perfectionnement de l'astrolabe employé horizontalement par les topographes et à l'aide duquel les Italiens firent dès le xvi^e siècle « de véritables triangulations » (LAUSSEDT, *Recherches*, I, 64; cf. *ibid.*, I, 66 et 67). La planchette décrite par Cuningham devait être d'un usage courant en Angleterre vers le milieu du xvi^e siècle, car Spondeus répond à la description de Philonicus : « Il est facile de se procurer cet instrument, certes, et cela sans grande dépense, et il n'est pas gênant pour le transport. »

(2) Le graphomètre remonte d'après LAUSSEDT (*Recherches*, I, 74 et seq.) à la seconde moitié du xvi^e siècle, et il a été décrit pour la première fois dans l'ouvrage : *Déclaration de l'usage du graphomètre par la pratique duquel on peut mesurer toutes les distances des choses de remarque qui se pourront voir et discerner du lieu où il sera posé : et pour arpenter terres, bois, prés, et faire plans de villes et forteresses, cartes géographiques et généralement toutes mesures visibles et ce, sans reigle d'arithmétique. Inventé nouvellement et mis en lumière par Philippe DANFRIE, tailleur général des Monnaies de France, à Paris, chez ledit Danfrie, 1597.*

(3) Cette boussole topographique et son usage sont décrits dans les *Questi et inventioni diverse* de Nicolo TARTAGLIA, composés à Venise entre 1520 et 1560. (LAUSSEDT, *Recherches*, I, 72.)

(4) Cf. LAUSSEDT, *Recherches*, I, 98.

planchette et le graphomètre avaient la préférence des géomètres du continent (1).

Il est plus que vraisemblable que le Dr Petty connaissait ces divers instruments. Pour rechercher lequel d'entre eux il employa — ou plutôt duquel d'entre eux il s'inspira, car il n'était pas homme à adopter un instrument sans le perfectionner ou du moins sans le modifier — le texte qui offre le meilleur, sinon le seul guide est le paragraphe du *Brief Account* cité plus haut et qui expose la division du travail pour la fabrication des instruments. On y voit que les pièces dont ces instruments se composaient étaient : 1^o des aiguilles aimantées montées sur des pivots; 2^o des boîtiers de bois tournés; 3^o des têtes articulées en bois tourné pour les supports; 4^o des pieds extensibles en tubes métalliques; 5^o diverses pièces de cuivre; 6^o des viseurs et 7^o des cadrans. Ce sont toutes les pièces et seulement les pièces dont se compose une boussole topographique à viseur du type de la boussole de Tartaglia, ou d'un type à peu près semblable. D'autre part, le docteur écrit à la fin de la *Political Anatomy* : « L'arpentage des terres en Irlande a été fait jusqu'ici avec un « circumferencer » ayant une aiguille de 3 2/3 de long (2) »; le mot « pouce » a été évidemment oublié, et dans les deux éditions. Voilà les seules précisions que l'on possède sur les « circumferencers » ou « circumferencers » employés pour les arpentages du Down Survey. Elles permettent de faire l'hypothèse suivante :

L'instrument qui servit aux surveyors du Dr Petty à mesurer les angles sur le terrain fut une boussole topographique, à aiguille de 93 mm. de long, placée dans un boîtier cylindrique, de bois tourné, et portée sur un pied en tubes métalliques qui était terminé à sa partie supérieure par une tête articulée en bois tourné. Cette boussole avait une alidade à pinnules tournant autour d'un axe vertical prolongeant celui du pivot de l'aiguille aimantée; en effet, on ne pouvait placer le viseur sur le côté d'un boîtier rond. Les dimensions de ces instruments étaient sans

(1) *Ibid.*, I, 106. Sir Charles CLOSE remarque que la planchette aurait pu être fort utile pour dresser la « one-inch map » à laquelle travailla l'Ordnance Survey de 1795 à 1825; pourtant on ne l'employa pas. On ne l'employa pas davantage pour les levés, commencés en 1871, de la carte de Palestine; en 1897 même, « l'Instruction en campagne des sections topographiques de l'O. S. en vue du service hors de la Grande-Bretagne, était limitée à la boussole prismatique » (p. 38).

(2) *Pol. Anat.*, p. 113.

doute assez réduites pour éviter l'encombrement — et parce qu'un boîtier de bois tourné ne pouvait être bien grand.

Ayant fait cette hypothèse d'après les textes, on peut la rapprocher de l'unique dessin des ouvrages de Petty qui représente peut-être l'« instrument », la boussole topographique : c'est le groupe d'amours arpenteurs qui entoure l'échelle de la carte générale d'Irlande dans la première édition de l'*Hiberniae Delineatio* (1). L'un de ces angelots tient un bâton à l'extrémité duquel est une planchette circulaire dont la partie centrale est occupée par une boussole; le rayon du cadran de la boussole est à peu près la moitié de celui de la planchette. De chaque côté de celle-ci dépasse une alidade qui paraît placée sous la planchette; non loin de chaque extrémité de l'alidade est un viseur vertical dont la base frôle la circonférence de la planchette. A l'autre extrémité du groupe, deux amours consultent le cadran d'une grosse boussole sans pied. Il semble permis de croire que le premier de ces instruments est le « circumferentor », la boussole topographique employée pour le Down Survey — et c'est presque exactement celle de Tartaglia, déjà plus que centenaire (2).

Les boussoles topographiques de Petty étaient fabriquées en Irlande, sous sa direction; mais leurs cadrans (compass-cards) venaient de Londres (3). Ce sont ces cadrans que le docteur dit avoir améliorés « en rendant moins embrouillée la carte sur laquelle l'aiguille joue » — amélioration dont il ne révèle pas le caractère, et à laquelle ses ennemis dénièrent tout intérêt (4). Un heureux hasard voulut que la déclinaison magnétique fût alors presque nulle en Irlande de sorte que l'aiguille aimantée indiquait exactement le nord géographique (5).

Pour les autres instruments d'arpentage, c'étaient des chaînes, des jalons, des mires à voyants, auxquels il faut évidemment joindre des fiches, bien qu'elles ne soient mentionnées

(1) Sur cette première édition et sur ce dessin; cf. infra, II, 137.

(2) Cf. LAUSSEDT, *Recherches*, I, 72 et fig. 21.

(3) *Brief Account*, p. XIV.

(4) *Hist. D. S.*, p. 17, 3°. Cf. infra, p. 263, n. 3.

(5) « Il vaut la peine d'être noté que, vers l'époque où fut fait le Down Survey, il n'y avait que peu de déclinaison magnétique en Irlande. On a calculé que l'aiguille aimantée indiquait exactement le nord à Dublin en 1657. Il n'en résultait aucune facilité particulière pour faire le survey, mais cela pouvait aider à éviter les erreurs d'employés négligents dans le travail en campagne et dans le report des plans. » (LARCOM, p. 323.)

nulle part (1). Les chaînes étaient des chaînes pliantes en fil métallique, aux chaînons réunis par des anneaux, comme on le voit très nettement dans le dessin du cartouche de la carte du Tipperary (dans l'*Hiberniae Delineatio*) qui représente des anges arpenteurs.

Le gros matériel de campagne comprenait des caisses pour le transport, des tables portatives et de « petites tentes à la Française » afin que l'on pût travailler « sans maison ni abri, comme on pouvait s'attendre à le devoir faire dans des régions dévastées (2) ».

Les instruments de précision : règles graduées, rapporteurs et cadrans de boussoles, en raison de la minutie de fabrication dont dépend leur exactitude, furent commandés « aux plus habiles artistes de Londres (3) ».

On acheta d'un coup toute la papeterie et les fournitures de bureau, afin d'en avoir un stock où l'on put puiser au fur et à mesure des besoins, savoir :

1° Une provision de papier royal, c'est-à-dire du format de 24 pouces sur 19 (609 × 482 mm);

2° Des carnets pour les surveyors, réglés et divisés uniformément, d'après « un modèle parfait de carnet de campagne préalablement adopté ». Ces field-books étaient, d'après le docteur, « plus précis, plus méthodiques et plus complets » que ceux employés jusque-là; et si rien n'en reste qui permette de vérifier cette assertion de leur auteur, on sait du moins que plus tard, la Commission chargée d'examiner les travaux terminés du Down Survey les approuvera sans réserve (4);

3° Deux types différents de papier préparé pour les cartes :

a) des feuilles de 5 à 6 pieds carrés (environ 1/2 mètre carré), collées ensemble et divisées en carrés qui, à l'échelle de 40 perches irlandaises par pouce, représentaient chacun exactement une superficie de 10 acres, le côté du carré ayant 1 pouce de long et correspondant à 40 perches sur le terrain, sa surface correspondait donc à $40 \times 40 = 1.600$ perches carrées ou 10 acres;

(1) Cf. *Brief Account* et *Hist. D. S.*, p. 53.

(2) *Brief Account*, p. xv.

(3) *Brief Account*, p. xiv.

(4) *Hist. D. S.*, p. 17 et 110.

b) des feuilles simples divisées de telle sorte que chaque carré représentât une acre.

(Toutes ces divisions étaient imprimées « par un procédé spécial d'impression à sec, afin d'éviter les incertitudes (résultant) du retrait ou de la rétraction du papier (1) ». Larcom a pu voir au Paymaster of Civil Services' Office des reports de plans dessinés sur ces feuilles. C'étaient « des feuilles de papier quadrillé, graduées sur les bords pour le report des plans, indubitablement imprimées sur des plaques de cuivre gravées, portant la date MDCLIIII, et le nom H. Sutton, bien connu de tous ceux qui sont familiers avec les instruments et les travaux mathématiques de ce temps (2) ». Le docteur, qui avait naguère dessiné les figures du traité d'optique de Hobbes, avait su entourer ses travaux de cartographie de toutes les garanties désirables de précision.)

4° Des compas;

5° De la colle à bouche, des couleurs, crayons, règles, etc.;

6° Des planches à dessin (3).

V

ORGANISATION DU SERVICE DES LEVÉS TOPOGRAPHIQUES

Le premier soin du docteur fut de réunir une documentation préliminaire afin de déterminer exactement l'étendue du travail et de répartir la besogne entre ses surveyors. « Des livres furent préparés, contenant les noms de toutes les terres qui devaient être arpentées, et de leurs anciens propriétaires, et l'on fit de la plupart de ces terres des croquis de plans (4), pour permettre

(1) *Brief Account*, p. xv.

(2) LARCOM, p. 324.

(3) Ces trois dernières catégories sont citées dans *Hist. D. S.*, p. 53.

(4) *Guesse-plotts*. C'étaient sans doute des croquis faits sans prendre de mesures, indiquant grossièrement l'emplacement, la forme et l'importance relative des parcelles. Les arpenteurs font encore, ainsi, d'après des documents antérieurs, ou à vue, une esquisse du domaine qu'ils vont mesurer et s'en servent sur le terrain comme d'un guide qu'ils rectifient au fur et à mesure de leurs travaux, en y portant même parfois les résultats des chaînées.

non seulement d'indiquer aux arpenteurs par où commencer et comment poursuivre leur travail, etc., mais aussi de mettre Petty lui-même en mesure d'assigner à chaque surveyor une portion de terrain sur laquelle travailler et telle qu'il fût capable de terminer (son ouvrage) dans un temps fixé (1). »

Le 20 décembre 1654, « il est ordonné à tous les fonctionnaires chargés de l'établissement ou de la conservation des archives publiques de permettre au Dr Petty de voir et d'examiner tous documents et papiers en leur garde, qui peuvent contribuer à la confection rapide et efficace du travail de survey entrepris par lui, et de prendre copie en un seul exemplaire de tous papiers qu'il désirera, qui peuvent en quelque manière concerner ledit travail. Et il est, en outre, ordonné que tous commissaires employés au Civil Survey prennent soin de fournir d'urgence audit docteur, ou à ses représentants autorisés, des listes de toutes les terres confisquées dans chaque comté et baronnie dont ils ont eu à faire le survey (2). » Le lendemain, il est « ordonné à Benjamin Worsley, Esq., Surveyor Generall des terres en Irlande, de délivrer chaque fois qu'il en sera besoin et que le Dr Petty ou son agent le demanderont, des renseignements statistiques provenant des comtés (abstracts of the returns from the counties) où sont les terres confisquées (3). » Enfin, quatre jours plus tard, c'est-à-dire le jour de Noël, le Comité chargé de considérer comment le travail doit être commencé et accompli suggère que « l'on demande au Surveyor Generall de préparer et de délivrer au Dr Petty un état spécial indiquant les terres à arpenter (4). »

Petty n'en dut pas moins lutter constamment, avant et pendant les travaux, pour obtenir ces documents. Il est probable que le Civil Survey était trop peu avancé pour qu'on fournît rapidement ses résultats; et il se peut fort bien que Worsley, comme Petty s'en plaignit à maintes reprises, ait mis de la mauvaise volonté à renseigner son adversaire.

Sitôt son contrat signé, le docteur met en campagne soixante « circumferenters » avec leur équipement; mais en raison des

(1) *Brief Account*, p. xv.

(2) Ordre du Clerk of the Councill, reproduit dans *Hist. D. S.*, p. 38.

(3) Ordre du Clerk of the Councill, 21 décembre 1654, reproduit dans *Hist. D. S.*, p. 40.

(4) Rapport présenté au nom du Comité par Sir Har. Waller, reproduit dans *Hist. D. S.*

retards de l'administration du Civil Survey et du manque de renseignements sur les terres confisquées « toute la dépense pour les travaux faits avant la fin de février fut entièrement perdue (1) ». Et quand Petty « reçut les premiers extraits (des surveys antérieurs), à savoir ceux de Kildare, ils étaient si peu nombreux qu'il ne put mettre ses instruments au travail, suivant l'ordre et la méthode les plus convenables et les plus avantageux (2). » Pendant l'exécution du travail, « les erreurs des extraits dans l'orthographe des noms des terres et des propriétaires, l'indication d'une même terre dans deux baronnies ou paroisses, la réception des Instructions par fragments » obligent à revenir plusieurs fois au même endroit pour compléter le survey; et Petty proteste qu'il ne saurait être obligé au nom de son contrat à travailler dans de pareilles conditions, pas plus « qu'un capitaine de navire qui, ayant fait marché pour transporter cent tonnes de marchandises, ne pourrait être tenu de faire cent voyages pour exécuter son contrat (3) ». Dans tout cela, même en faisant la part des exagérations possibles, naturelles à un plaignant, on discerne la mauvaise volonté de Worsley et l'insuffisance du Civil Survey; mais on y reconnaît aussi — et cela est beaucoup plus intéressant — le conflit entre un esprit actif, méthodique, organisateur, et des bureaux routiniers, nonchalants, opposant à toute initiative une force d'inertie telle que le docteur ne pourra jamais obtenir les documents pour les comtés de Carlow et de Wicklow, ni, semble-t-il, ceux pour le comté de Limerick (4).

Le Dr Petty avait préparé par avance pour son personnel des Instructions conformes à son contrat et d'une précision parfaite. Ces Instructions furent « publiées en impression, examinées par le Conseil, et exposées à la vue, à la censure, aux objections

(1) Le docteur commença par le comté de Dublin qui était, comme il le dira dans son « Humble Remonstrance, concerning his extraordinary Grievances and Services in the Surveys of Ireland » (*Hist. D. S.*, p. 119 et seq.) la partie la plus pénible, « presque interminable », du travail en raison du morcellement de la propriété (10^o, p. 124). Cf. aussi, p. 120 et 121.

(2) *Ibid.*, p. 121, 2^o.

(3) *Ibid.*, p. 122, 4^o. — Petty avait exposé dans un paragraphe précédent qu'il avait dû dépenser la presque totalité de l'avance de £ 2.000 qui lui avait été consentie en fabrication d'instruments, instruction du personnel et aussi pour faire des expériences et pour réparer des échecs (p. 120).

(4) *Hist. D. S.*, p. 124, 12^o; 131, 7^o et 134 *in fine*.

du monde entier, avant qu'une chaîne d'arpenteur ait jamais été posée sur une terre quelconque par ordre du docteur (1) ». Le Comité chargé d'examiner les travaux du Down Survey « en ce qui regarde les Instructions données, n'a pas trouvé qu'elles fussent au-dessous des Instructions que nécessitait le contrat entre la République et le Dr Petty (2) »; de fait un résumé de ces Instructions répéterait presque mot pour mot un résumé du contrat (3). Quant à leur valeur technique on ne saurait trouver un meilleur juge que Larcom, lequel montre ainsi que les Instructions de Petty auraient satisfait en tous points un topographe moderne :

« Il n'est pas une seule des précautions (prises par le docteur) qui n'ait été jugée indispensable pour le travail similaire de l'Ordnance Survey, et il est même remarquable que des ordres précis sur les mêmes points furent rédigés aussi dans les Instructions similaires préparées par le compétent directeur de ce travail, le colonel, maintenant général, Colby qui, il est superflu de le dire, n'avait jamais vu les archives et documents que nous consultons et imprimons maintenant et n'en avait jamais entendu parler. Bon nombre d'Instructions du Dr Petty et du colonel Colby pourraient être imprimées dans des colonnes parallèles, tant est remarquable la manière dont, en des esprits très semblables à certains égards, les mêmes circonstances ont produit les mêmes résultats (4). »

Lorsque Worsley examinera le survey de Petty, il reprochera surtout au docteur d'avoir remis un travail non conforme au contrat, par exemple d'avoir arpenté des biens qui n'étaient pas dans les extraits des anciennes matrices et du Civil Survey, de n'avoir pas toujours indiqué les moindres subdivisions (*lowest denominations*), d'avoir arpenté en un seul bloc des terres appartenant à plusieurs propriétaires, et d'avoir omis parfois de distinguer dans un *townland* les terres confisquées des terres non

(1) *Hist. D. S.*, p. 82, 5°.

(2) Rapport de Ant. Morgan, Sam. Mollineux et Will. Webb en date du 17 mars 165 $\frac{5}{6}$ reproduit dans *Hist. D. S.*, p. 110.

(3) Les Instructions for surveying and admeasuring the forfeited and other the Commonwealths Lands in Ireland, suivies des : Other Instructions touching the said Admeasurement, sont reproduites *in extenso* dans *Hist. D. S.*, p. 46 et sq. On les désignera respectivement dans la présente étude sous le nom d'Instructions et d'Instructions complémentaires.

(4) LARCOM, p. 324. Cf. infra, p. 346, la comparaison avec le cadastre français.

confisquées. A quoi Petty répliquera que ces insuffisances de son Survey sont indéniables mais qu'elles ont été causées par l'insuffisance des « extraits ». Worsley objectera encore que l'arpentage des bois de haute futaie est incomplet. Le cas est exceptionnel, répondra Petty; les forêts sont difficiles à mesurer et au surplus le contrat n'en fait pas mention (1).

Les Instructions avaient d'ailleurs prévu que l'arpentage rencontrerait des obstacles parfois insurmontables. « Quand les limites ne sont pas connues avec certitude, dit le paragraphe 9 des Instructions complémentaires, mais qu'on en indique deux comme vraisemblables, vous devrez les noter l'une et l'autre, savoir : la plus vraisemblable en la mesurant et l'autre par estimation... et vous exposerez la contestation sur lesdites limites dans vos comptes rendus respectifs. » Le paragraphe suivant ordonne de noter avec soin les cas où « vous rencontrerez quelque sérieux empêchement à l'exécution des Instructions, tels que la difficulté et l'impossibilité d'arpenter des terres, parce qu'elles sont inondées, etc., ou le manque de gens capables d'indiquer les limites, de gardes, de provisions, ou de grandes pluies persistantes, du vent, des brouillards, etc. (2) ».

Pourquoi ces Instructions, soucieuses de l'exactitude jusqu'à ordonner que « les lignes communes de chaque baronnie devront être parcourues à la fois par deux arpenteurs différents, leurs aides respectifs faisant aussi double compte des chaînées (3) », pourquoi ces Instructions sont-elles à peu près muettes sur la technique de l'arpentage? C'est que cette technique était dès longtemps établie. Leonard Dygges en avait publié un traité, le *Tectonicon*, en 1556, et son éditeur Geminus se chargeait de

(1) Pour les critiques de Worsley et les réponses de Petty, cf. *Hist. D. S.*, p. 113 et seq. L'ordre d'arpenter les terres des spéculateurs insistera sur l'arpentage des forêts. « Il peut être préférable, dit-il, d'indiquer quels bois doivent être compris dans le partage et quels doivent être réservés conformément à l'esprit de l'Act for the satisfaction of the Adventurers and Souldiers. Vous devrez soigneusement distinguer les bois croissant sur des montagnes stériles ou qui ne conviennent pas comme bois d'œuvre de tous les autres bois; et les bois ainsi réservés par ledit Act, vous devrez les arpenter séparément et vous en dresserez des statistiques spéciales. » (Order for the Survey by Mr Worsley and Dr Petty of the Adventurers' Lands and other Lands; LARCOM, App. XI, p. 392.) Pour l'Act for the satisfaction, etc., du 26 septembre 1653, cf. LARCOM, App. I, p. 353.

(2) *Hist. D. S.*, p. 50.

(3) § 6, *Hist. D. S.*, p. 49. — Ainsi il est recommandé aux arpenteurs modernes de mesurer deux fois les lignes importantes et de préférence en sens inverse. (Cf. Ch. MURET, p. 271.)

construire tous les instruments indiqués dans le livre (1). Le même Digges et son fils Thomas, en 1571 et 1591, décrivaient dans un autre ouvrage, la *Pantometria*, les méthodes d'arpentage par cheminement, par rayonnement et par intersections. Il n'est donc pas surprenant qu'en 1610, Bodley ait parlé des « strictes règles de l'art du surveying » et que la Commission du 22 juin 1653 ait enjoint de recruter pour arpenter les terres d'Irlande des personnes « bien habiles dans l'art du surveying (2) ». Le Dr Petty n'a pas songé à révolutionner cet art; tout au plus a-t-il tenté quelques améliorations de détail dans les instruments topographiques, dans les carnets de campagne et dans quelques calculs (3). Lui-même témoigne qu'il n'a pas perfectionné les opérations topographiques sur le terrain quand il écrit vers 1672 : « L'arpentage des terres d'Irlande a été exécuté jusqu'ici avec un « circumferenter »... mais il sera désormais mieux fait à l'aide de quelques anciens théorèmes géométriques, joints à cette nouvelle propriété du cercle qu'a démontrée le Dr R. Wood (4). » Et si l'on ignore, probablement pour toujours, ce qu'était ce nouveau procédé, on sait du moins que le Down Survey fut établi au moyen des procédés traditionnels.

Les écrits précédemment cités du docteur montrent que ces procédés consistaient à faire un levé topographique par des mesures d'angles à la boussole et à mesurer des périmètres à la

(1) Leonard Dygges inventa le théodolite décrit par son fils Thomas dans sa *Pantometria* en 1571. Thomas Geminus était le bizarre personnage que COLVIN appelle « le chirurgien-graveur-imprimeur-mécanicien hollandais ou flamand », dont l'œuvre en Angleterre fut celle d'« un pirate des gravures de Vésale, graveur de pages, de titres et de portraits pour son propre compte ». (*Early Engravings*, p. 18.)

(2) Cf. supra, p. 159 et 168.

(3) Les ennemis du docteur — peut-être Sankey lui-même — dans leur pamphlet du 30 novembre 1658, l'accusèrent de s'être fait « inviter à faire le survey en prétendant avoir trouvé un moyen nouveau dont on n'avait encore jamais entendu parler de faire le survey, et qui comportait exactitude et infaillibilité; il présenta donc comme une invention de grande importance une nouvelle carte pour l'instrument d'arpentage (a new chart for the surveying instrument) qui en réalité, différait de l'ancienne comme 4 pence d'un groat ». (Cité *in extenso* dans *Hist. D. S.*, p. 258.) Le groat était une pièce d'argent de 4 pence, d'où la plaisanterie. Si le passage où le docteur parle lui-même de cette modification indique assez clairement qu'il aurait simplifié le cadran de la boussole (cf. supra, p. 256) il ne donne pas l'impression que Petty ait attribué à cette amélioration une importance extraordinaire. (*Hist. D. S.*, p. 17.)

(4) *Pol. Anal.*, p. 113. — Les diverses éditions de la *Pol. Anal.* indiquent qu'un diagramme doit être reproduit à la suite de cette phrase, mais aucune ne le donne; et comme on n'a rien découvert dans les travaux publiés par le Dr Wood au sujet d'une « nouvelle propriété du cercle », on ne saurait dire à quel perfectionnement dans l'art des levés topographiques Petty a voulu faire allusion. (Cf. LARCOM, p. 323.)

chaîne. Dans le *Treatise of Ireland*, Petty écrira qu'il fit mesurer en moyenne vingt angles par mille et que le total des chaînées aurait fait huit fois le tour de la terre suivant sa plus grande circonférence (1). On reconnaît là le procédé encore usité aujourd'hui sous le nom de procédé par cheminement, système qui, d'après Larcom, était fréquemment employé au xvii^e siècle. La détermination de points et de lignes par intersection n'est indiquée que pour l'établissement de détails secondaires à l'intérieur des grands polygones (2). Le procédé par cheminement permet d'obtenir des résultats d'une grande précision si les arpenteurs sont soigneux et font consciencieusement leur besogne; aussi, le docteur fait-il vérifier constamment leur travail par des surveyors qui doivent « faire mesurer chaque fois qu'il y aura lieu quelques angles ou quelques côtés sans que l'arpenteur qui les a dans son lot le sache, afin de découvrir s'il y a quelque fraude dans les carnets de campagne (3) ».

L'organisation méthodique basée sur la division du travail, voilà en somme la véritable nouveauté introduite par le Dr Petty dans les services topographiques — et c'est elle qui lui a permis d'arpenter rapidement les terres alors que toutes les tentatives précédentes avaient échoué.

VI

INSTRUCTIONS EN VUE DE LA DOCUMENTATION TOPOGRAPHIQUE

Le Dr Petty n'a pas renouvelé l'art de l'arpentage — mais n'employons-nous pas encore aujourd'hui les méthodes que ses surveyors pratiquèrent? Il n'a pas fait du Down Survey la première grande œuvre topographique de précision que des observateurs superficiels seraient tentés de lui demander au lende-

(1) *Treat. of Ire.* (Dialogue), p. 615.

(2) Cf. plus loin, § 7.

(3) § 5 des Instructions complémentaires (*Hist. D. S.*, p. 49.)

main de la découverte de la triangulation (1) — mais outre qu'on ne mesure pas des champs par triangulation (et le docteur n'eut pas les moyens matériels de faire plus que de l'arpentage) la méthode de Snellius, faute d'instruments exacts, ne donnait pas alors de meilleurs résultats que les mensurations directes; de sorte que le fait que Petty n'a pas employé la triangulation ne prouve nullement qu'il en ignorait l'existence. Au reste, son mérite est ailleurs : il est dans sa conception scientifique de l'organisation du travail, dans sa volonté de faire œuvre de géographie et non pas seulement d'arpenteur.

Les Instructions relatives à la description du pays et à l'inscription des observations sur la carte sont inspirées par deux préoccupations essentielles : 1^o réunir les renseignements sur la propriété foncière exigés par le contrat; 2^o établir une documentation géographique. Et comme le contrat était basé sur un plan géographique conçu par le docteur, l'étude même de la propriété foncière était dans une large mesure une préparation à la carte d'Irlande que Petty avait déjà le dessein de dresser (2). Aussi sera-t-il en droit de répondre aux critiques — parfois justifiées, mais qu'on sent formulées par un esprit jaloux et mesquin alors même qu'elles sont justifiées — de Worsley, que ces Instructions pour le personnel « ont infiniment plus d'étendue et de portée que celles de son propre contrat (3) ».

Les divisions territoriales qui devront être tracées sur la carte comprennent : les limites de chaque parcelle arpentée (4), les limites des paroisses quand la plus grande partie de leur étendue est confisquée (5), les limites des baronnies, même si ces baronnies

(1) Il résulte des recherches de Miss E.G.R. TAYLOR que l'Anglais William Bourne employa dès avant 1570 une sorte de triangulation (*The Geographical Journal*, oct. 1928, p. 329); mais la triangulation de la Grande-Bretagne ne fut entreprise par l'Ordnance Survey qu'en 1787. (CLOSE, p. 11 et 21.) Quant au procédé imaginé en 1615 ou 1617 par le Hollandais Snellius, il fut appliqué en Angleterre par Norwood pour une mesure d'arc de méridien entre Londres et York en 1635. Cette mesure fut si inexacte que Newton crût qu'elle contredisait la loi de l'attraction universelle et ne reprit ses calculs qu'après les travaux de Picard en 1669, travaux faits avec la lunette à réticule de Picard et Auzout et un quart de cercle divisé. Petty connut Auzout (cf. infra, II, 163); mais les instruments de précision de celui-ci n'existaient pas encore au temps du Down Survey. (Cf. A. LAUSSEDAT, *Hist. Cart.*, p. 30.)

(2) Cf. supra, p. 240.

(3) *Hist. D. S.*, p. 123, 8^o.

(4) Instructions, 8^o; *Hist. D. S.*, p. 47.

(5) Humble remonstrance, etc., 8^o, 1; *Hist. D. S.*, p. 123.

ne contiennent pas de terres confisquées (1). L'emplacement des terres confisquées sera exactement déterminé; et si une parcelle confisquée est entourée de terres non confisquées et distante de plus d'un mille des limites d'une baronnie ou d'une autre parcelle non confisquée, sa situation sera déterminée par l'intersection de lignes munies de signaux bien visibles; ce n'est qu'en cas d'absolue impossibilité de mesurer qu'on pourra se contenter de déterminer la position d'une parcelle par appréciation (2). On indiquera la nature du bornage des propriétés et des limites des divisions administratives, murs, fossés, rives, cours d'eau, bogs, talus, vallées, etc., et « les objets permanents et apparents » qui marquent ces diverses limites : églises, châteaux, maisons, raths, arbres, grosses pierres, tournants de haies, etc., ainsi que les signaux faits à la bêche, afin qu'on puisse les suivre le plus facilement possible quand besoin sera (3).

La nature du sol sera soigneusement spécifiée pour chaque parcelle : la terre est-elle fertile ou ne produit-elle rien? si elle est fertile, est-elle terre arable, prairie ou pâturage? dans ce dernier cas, le pâturage est-il tourbeux, couvert de bruyère ou de genêt, rocheux, boisé, montagneux, etc...? Ces mêmes indications seront données pour les terres improductives comme pour les pâturages (4). Les bois, bogs, et montagnes assez négligés par le premier contrat feront l'objet de semblables spécifications dans le survey des terres des spéculateurs (5).

La classification des terres par catégories était un travail fort délicat dont toute la valeur dépendait de la compétence et de la conscience du surveyor; et comme cette appréciation était l'une des bases de l'allotissement, elle fut la cause des plus graves querelles soulevées par le Down Survey. Et d'abord, que fallait-il entendre par terre « profitable » et par terre « unprofitable »? Une parcelle devait-elle être considérée « unprofitable » par le seul fait qu'elle était en friche, ou seulement si son sol était stérile? Dans l'état d'abandon où la guerre avait

(1) Instructions, 5^e; *Hist. D. S.*, p. 47.

(2) *Ibid.*

(3) Instructions, 9^e; *Hist. D. S.*, p. 48.

(4) Instructions, 8^e; *Hist. D. S.*, p. 47.

(5) Voir *supra*, p. 262, n. 1.

laissé la plupart des terres d'Irlande, il était bien malaisé de reconnaître les possibilités de culture d'un terrain en friche.

Ces difficultés apparaissent comme sous un verre grossissant dans la longue narration sans art, alourdie de redites, mais si vraie, si vivante, qu'a faite de ses tribulations un des surveyors du Kerry, Lewis Smith, et que Petty reproduit intégralement dans son histoire du Survey (1). A leur arrivée en Kerry, les surveyors trouvent les terres « si excessivement mauvaises qu'ils sont sur le point de n'en classer aucune comme profitable »; mais en pénétrant plus avant dans les régions éloignées et montagneuses, ils sont fort embarrassés car les meilleures terres, sauf quelques rares lopins de terres arables, n'y valent pas mieux que celles qu'ils avaient classées comme « unprofitable » dans les régions plus hospitalières. « Et pourtant on donnait à cela les noms de plowlands, de paroisses, etc.; la totalité des biens de quelques personnes se composait de semblables terres; certaines de ces divisions (plowlands, paroisses) ne contenaient aucune terre arable, de sorte que nous ne savions que faire; mais en pressant de questions ceux qui avaient habité lesdits endroits et nos montreurs de bornes, nous vîmes clairement qu'on avait fait quelque chose de ces terrains et qu'on pourrait encore en faire quelque chose en y mettant des bêtes à cornes; et il nous parut dangereux de prendre sur nous de rejeter comme absolument « unprofitable » des townlands, des paroisses, sinon même des baronnies tout entières (2). » Finalement, Smith et ses collègues décidèrent de diviser les terres en trois catégories : a) terres arables et bonnes pâtures; b) mauvaises (course) pâtures; c) terres « unprofitable », tout en constatant que « la majeure partie du Kerry ne produira pas de quoi payer les quit-rents »; et la « narration » répète encore : « Et pourtant des gens vivent sur cette terre et on peut y faire pacager des bêtes à cornes. »

(1) *Hist. D. S.*, p. 93 à 101. — Lewis Smith adressa cette « narration » au Conseil du Lord Protector pour justifier les surveyors du Kerry des accusations portées contre eux par les officiers mécontents d'avoir leur lot dans ce comté, et qui prétendaient que les surveyors avaient classé comme productives des terres stériles, afin d'obtenir la rémunération allouée pour l'arpentage des bonnes terres. « Il semble, dit Larcom, que le survey de la terre « unprofitable » n'étant pas exigé par l'Act, n'était pas payé. Cela, indubitablement, exposait les surveyors à la tentation d'augmenter, dans leur estimation, la quantité de terre « profitable » (p. 312).

(2) P. 95.

Lewis Smith aurait voulu que l'on précisât le sens du mot « unprofitable ». Il écrit à ce sujet : « Ou l'Act doit admettre une certaine latitude d'interprétation des mots « profitable » et « unprofitable », ou il y a bien peu de terre « unprofitable » en Irlande, si même il y en a; car cela seulement est « barren » qui ne produit rien, ou cela seulement est « unprofitable » qui n'est bon à rien (1). » Distinction bien arbitraire, sinon tout à fait contraire à la réalité. Elle ne s'appuie même pas sur l'usage du Kerry où — c'est Lewis Smith qui le dit — on appelle « profitable » ou « unprofitable » des terres de la même qualité suivant qu'elles sont cultivées ou en friche (2), ce qui suppose pour « unprofitable » le sens étymologique moderne d'improductif. Au contraire *barren* (du vieux français *brehaigne*) signifie stérile par nature, incapable de rien produire. Worsley et Symner, dans leur rapport sur le survey de Strafford, parlent de « what is wholly wast or unprofitable (3) », sans que le contexte indique s'ils voient une nuance entre les deux adjectifs ou s'ils les considèrent synonymes (4). Le contrat de Petty prescrit de spécifier si les terres « unprofitable » sont « bois, tourbière ou montagne » ce qui donne à « unprofitable » un sens fort étendu. Un sens plus étendu encore est impliqué par une phrase de la *General View*, cette description qui paraît bien avoir été faite par des collaborateurs du Dr Petty (5); il y est dit, au premier paragraphe des « Observations », que si l'on retranche de la superficie du pays, un douzième pour les « loughs, rivers, barren moutains, boggs and high-wayes », la différence représente les terres « profitable ». Il faudrait donc entendre par « unprofitable » tout ce qui est impropre à la culture et à la pâture. Le mot est d'ailleurs assez vague. De nos jours l'*Oxford Dictionary* le donne comme un synonyme de « barren » au même titre que « meagre »; en effet, tout ce qui est « barren » est « unprofitable » — mais la réciproque n'est pas vraie.

Cette incertitude sur les termes « profitable » et « unprofitable » fut une des causes des querelles entre l'armée et le Dr Petty,

(1) P. 98.

(2) P. 100.

(3) *Hist. D. S.*, p. 57.

(4) *Ibid.*, p. 13 et 14.

(5) Cf. *infra*, Bibliographie, G.

puisque les surveyors avaient intérêt à élargir le sens du premier, et les bénéficiaires des confiscations celui du second.

Toutes les précisions examinées jusqu'ici — sauf les limites de paroisses et la détermination de la situation des parcelles confisquées isolées — étaient prévues par le contrat et nécessaires à l'allotissement. Celles des Instructions plus spécialement géographiques et qui vont pour la plupart au delà des exigences du contrat sont pour nous de beaucoup les plus intéressantes.

La géographie politique y paraît la première, et ceci s'explique par l'origine du Down Survey. Relever les bornes des townlands et les limites des baronnies était une obligation contractuelle; on a déjà vu le docteur y ajouter les limites de paroisses et la situation des lieux-dits. Il ordonne ensuite — au paragraphe 11 des Instructions — de déterminer par des intersections l'emplacement exact des villes, églises, châteaux, maisons importantes, auxquels il ajouta, dit l'Humble Remontrance, les moulins (1). Mais le même paragraphe 11 entre dans la géographie physique avec les raths — car si le rath est une hauteur artificielle, on le considérait au xvii^e siècle plutôt comme un accident de terrain que comme un fort; et en terminant son énumération par les collines, le docteur est en pleine géographie physique et complètement en dehors du plan cadastral; au reste tout ce paragraphe des Instructions a pour but évident de faire relever tous les points importants qui donnent son aspect particulier à la figure d'un pays.

• Le relevé des grand'routes prescrit au paragraphe 12 décèle le projet d'établir une carte pratique de l'Irlande donnant les voies de communications — pour le commerce aussi bien pour les fonctionnaires coloniaux et pour l'armée d'occupation. L'étude de l'hydrographie est largement amorcée au même paragraphe qui vaut d'être cité tout entier : « 12^o. Vous donnerez une grande attention à toutes les grand'routes, et à tous les cours d'eau, notant leur largeur et leur profondeur, ainsi que les chutes d'eau et les îles dans chacun d'eux. Et quand vous arriverez à la mer ou à des cours d'eau navigables, vous devrez, par intersection, observer la largeur de l'entrée des ports, l'étendue et la distance des îles ou rochers, l'emplacement de la

(1) *Hist. D. S.*, p. 123.

barre dans les ports barrés; et vous vous informerez aussi des fonds, des ancrages, du tracé des chenaux, de l'emplacement des grèves et écueils dans chacun desdits ports ou endroits, ou dans leurs environs. » Ici la géographie physique est introduite par la géographie économique.

Mais le treizième paragraphe, qui concerne l'orographie, appartient exclusivement à la géographie physique — et son existence atteste que celle-ci était dans la pensée du docteur lorsqu'il édictait les Instructions précédentes. « Vous mesurerez, dit-il, la hauteur de toutes les hautes collines et des montagnes notoires, décrivant leur base et leurs pentes (*manner of rising*), ainsi que leur emplacement exact (1) ». Il ne s'agit plus de la confiscation, ni de la colonisation, mais bien d'observations scientifiques suggérées par « un esprit visant bien au delà (2) ». Si soigneusement établi qu'il fût, le survey de Strafford « ne paraît avoir contenu aucun renseignement topographique d'un caractère général (3) » les Instructions du Down Survey annoncent, pour la première fois, une conception moderne de la cartographie. Malheureusement, il s'en faut de beaucoup que les Instructions proprement géographiques du docteur aient été exécutées: ainsi ni dans ses cartes, ni dans ses papiers on ne trouve la hauteur d'une seule montagne. Cette partie de l'œuvre est restée inachevée.

VII

PLANS ET DOCUMENTS ÉTABLIS PAR LES SURVEYORS

Lorsque les surveyors ont terminé le travail en campagne, c'est-à-dire qu'ils ont, pour chaque parcelle, découvert ses bornes, apprécié la valeur de son terrain, fixé son emplacement géographique, mesuré son périmètre et ses angles, on procède à la « protraction », qui est le report du levé des plans.

(1) *Hist. D. S.*, p. 48.

(2) LARCOM, p. 323.

(3) LARCOM, p. 326.

Ce report est fait par le surveyor lui-même, quand il a la capacité technique nécessaire, en présence de deux autres surveyors assermentés, qui lui indiquent ses erreurs s'il y a lieu, et qui apposent leur paraphe sur le plan terminé s'ils l'approuvent. Mais certains surveyors ne sont que des arpenteurs incapables de faire le tracé d'un plan à l'échelle; ceux-là doivent faire dessiner le report « par quelque autre personne assermentée, payée pour ce travail à la journée ou de quelque autre manière qui ne puisse l'induire à laisser passer des travaux défectueux comme s'ils étaient bons et acceptables (1) ».

Le *Brief Account* fait connaître ainsi qui étaient ces « autres personnes assermentées » : « Des hommes d'une autre sorte (que les arpenteurs), choisis particulièrement parmi ceux qui avaient exercé des métiers où la peinture, le tracé ou quelque autre espèce de dessin sont nécessaires, furent instruits dans l'art du report des plans, c'est-à-dire dans l'art de dessiner une figure ou un plan des terres arpentées, à l'échelle d'un pouce pour 40 perches, en se basant sur la longueur et la direction de chacun des côtés (du polygone), (indications) que les dessinateurs trouvaient dans les carnets de campagne des arpenteurs;... ces reports furent faits sur les papiers précités qui étaient quadrillés en carreaux les uns de dix, les autres d'une seule acre (2). »

De la précision de ces reports dépendra non seulement la valeur géographique de la carte, mais aussi l'exactitude du calcul des contenances parcellaires — car l'usage du temps était de faire ce calcul sur les plans, par quelque méthode graphique.

Le Dr Petty a substitué à cette méthode une méthode mécanique, basée sur le même principe que la glace quadrillée en usage aujourd'hui. « Il facilita beaucoup toute la pratique du surveying par la suppression de l'usage de triangles et de multiplications enchevêtrées dans le calcul des surfaces (3). » Larcom juge obscure cette phrase de l'*History* « car il n'y a aucune raison de supposer que les surveys antérieurs fussent établis par le procédé que nous appellerions maintenant content-

(1) Instructions complémentaires, 4^o : *Hist. D. S.*, p. 49. — Le français « minute » traduit assez bien « protraction ». Dresser sur place un plan d'après des carnets de campagne, c'est faire une « original protraction »; la mise au net est une « fair protraction »; mais cette distinction n'est pas faite par Petty.

(2) *Brief Account*, p. XVI.

(3) *Hist. D. S.*, p. 17, 3^o.

surveying, et il ne faut probablement voir là qu'un procédé pour calculer les superficies d'après le report du plan (1). L'hypothèse de Larcom paraît très justifiée. La méthode numérique « qui détermine les surfaces à l'aide des cotes prises directement sur le terrain (2) », et que la plupart de nos arpenteurs affectionnent avec raison, car les surfaces qu'elle donne sont « rigoureuses comme un chiffre (3) », ne semble pas avoir été pratiquée pour les anciens surveys d'Irlande. Le « système habituel » des prédécesseurs de Petty, était une méthode graphique, n'utilisant que la carte, et « consistant à réduire tout le polygone en triangles et à déduire le contenu d'une laborieuse « protasphæresis » de ces triangles (4); peut-être ces vieux surveyors faisaient-ils sur la carte le même travail que les arpenteurs adeptes de la méthode numérique font sur le terrain — ajoutant aux causes d'erreurs dues aux inexactitudes des reports, à la sensibilité hygrométrique du papier, etc., celles résultant de la multiplicité des calculs. Ce sont ces derniers dangers que le docteur supprima en imaginant un procédé « infiniment plus clair à l'examen et exempt d'erreur ». Le *Brief Account*, ayant décrit les feuilles quadrillées dont chaque carreau valait une ou dix acres, suivant les feuilles, expose ainsi la nouvelle méthode pour le calcul des surfaces : « Ces hommes (les dessinateurs) et parfois d'autres de moindres capacités, furent employés à compter combien de surfaces entières, plus grandes ou plus petites, étaient comprises dans chaque polygone — et de plus à combien d'acres entières équivalaient les fragments de parties décimales déterminées par les lignes brisées des bords — travail si parfaitement aisé qu'il était aussi difficile de se tromper que facile de découvrir une erreur et de la corriger (5). » C'est bien le procédé de la glace quadrillée, avec cette différence de détail que les carreaux étaient tracés sur la carte au lieu d'être gravés sur une plaque de verre mobile. Et c'était sans doute là une amélioration ou tout au moins une simplification; l'exactitude du calcul des surfaces dépendait encore de la précision du tracé, mais elle était presque affranchie des erreurs résultant de calculs compliqués.

(1) LARCOM, p. 323.

(2) Ch. MURET, p. 377.

(3) Ch. MURET, p. 382.

(4) *Brief Account*, p. xvi.

(5) *Ibid.*

Les Instructions complémentaires réglementent minutieusement le report des plans :

« 1^o Vous reporterez votre travail sur des feuilles simples de papier grand format, à l'échelle de 40 perches par pouce, échelle suivant laquelle seront aussi faits les calculs, en ne reportant pas plus de polygones sur chaque feuille qu'elle n'en peut recevoir d'entiers, laissant les polygones imparfaits mais admissibles, avec leurs défauts sans les retoucher ni les corriger.

« 2^o Vous devrez grouper les polygones tracés comme il vient d'être dit dans un plan de baronnie, à l'échelle de 80 perches par pouce, montrant et représentant la situation de chacun desdits polygones et leur liaison avec les autres, à l'aide de couleurs différenciant et entourant autant de parcelles qu'il y en a pour constituer toutes et chacune des paroisses contenues dans ladite baronnie (1).

« 3^o Lesdits plans de baronnies, qu'ils soient grands ou petits, doivent être réduits des diverses échelles susmentionnées, à telle autre échelle qui permettra le mieux de les faire tenir respectivement sur une seule desdites feuilles de papier; et vous devrez souvent comparer et vérifier vos instruments, chaînes, échelles et rapporteurs (2). »

Voilà donc énumérés et définis les types de plans : 1^o reports de levés des plans de parcelles à l'échelle de 1 pouce pour 40 perches; 2^o plans dits de baronnies à l'échelle de 1 pouce pour 80 perches; 3^o plans (ou plutôt cartes) de baronnies réduits à telle échelle qui permettra de dessiner chaque baronnie dans sa totalité sur une seule feuille.

Le travail du report était intimement lié à celui du levé des plans. « Aussi souvent que vous pourrez vous arranger pour le faire, dit le septième paragraphe des Instructions complémentaires, vous devrez reporter vos grands polygones avant de faire le tracé des détails à l'intérieur de ces polygones; vous ne devrez pas non plus accepter les lignes intérieures que vous avez déterminées par intersection en vous plaçant sur des points de la périphérie jusqu'à ce que l'exactitude desdits points périphé-

(1) Le § 6 de la première série d'instructions ordonne de différencier au moyen de couleurs, dans les plans de baronnies, les terres de la Couronne et de l'Eglise les unes des autres, ainsi que des terres confisquées (*Hist. D. S.*, p. 47).

(2) Instructions complémentaires, 1^o, 2^o et 3^o (*Hist. D. S.*, p. 48).

riques ait été montrée par le report du plan; et quand vous corrigerez un travail en joignant des lignes, vous devrez choisir et suivre dans ce but des lignes telles qu'elles puissent aussi subdiviser ladite grande division (denomination) en ses diverses propriétés et qualités suivant la règle précédemment donnée (1). »

Les documents établis par les surveyors sont ainsi définis dans le § II des Instructions complémentaires : « Vous aurez à fournir vos plans et reports originaux et premiers en date précités (your originall and first plotts or protractions afore-mentioned) en même temps que des copies authentiques de vos carnets de campagne, avec toutes les corrections faites ensuite à votre travail, dûment attestées et certifiées, comme aussi un livre de référence s'y rapportant, avec les plans de baronnies précités, avec les noms des conducteurs, arpenteurs, dessinateurs (qui ont fait les reports des levés de plans), montreurs de bornes, chaîneurs, gardes et de tous autres qui étaient présents ou qui collaborèrent de quelque manière que ce fut à la partie en question du survey, avec le lieu de leur domicile, afin qu'on puisse, s'il est nécessaire, s'enquérir auprès d'eux de tout détail s'y rapportant (2). »

Le contrôle sur place des opérations en campagne fut assuré par la surveillance d'inspecteurs, par la vérification inopinée des chaînages et des mesures d'angles, par la prise de mesures une seconde fois mais d'une manière différente. Les travaux mis au net sont soumis à des experts « de beaucoup de flair et de sagacité », chargés de faire d'abord l'examen critique des carnets de campagne des arpenteurs, et ensuite d'établir « de nouveaux reports des plans précités, de comparer les lignes communes aux travaux de divers agents, d'examiner si l'on avait omis quelque'un des terrains donnés à arpenter » (3). C'étaient ces vérificateurs — eux-mêmes payés à l'année — qui calculaient les sommes dues aux surveyors d'après la longueur des lignes qu'ils avaient mesurées. Et ils firent connaître le résultat de leur examen dans une forme solennelle. « Nous certifions, dit le passage essentiel de la formule, chacun de nous pour son propre travail, que nous avons examiné les baronnies ci-après désignées, en joignant les

(1) *Hist. D. S.*, p. 49.

(2) *Ibid.*, p. 50.

(3) *Brief Account*, p. XVI.

lignes communes aux travaux d'hommes différents, en faisant de nouveau le report de chaque ligne et angle d'après les carnets de campagne originaux, en comparant chaque polygone avec les extraits ou catalogues des terres qui devaient être arpentées, reçus du bureau du Surveyor General, et en calculant ou recalculant la contenance de chaque parcelle, et par cet examen nous avons plusieurs fois, aussi souvent qu'il y avait lieu, rejeté tel travail fautif qui nous avait été remis, et l'avons fait corriger sur le terrain ou autrement (1). »

VIII

PLANS, CARTES ET DOCUMENTS DÉFINITIFS

Les documents définitifs paraissent avoir été établis dans les bureaux de Dublin, d'après les travaux remis par les surveyors. Ce furent les cartes officielles et les matrices appelées « livres de référence ».

Après avoir décrit le report des levés à l'échelle de 1 pouce pour 40 perches, le *Brief Account* poursuit : « Le travail suivant fut la réduction des plans de baronnies — qui, à l'échelle de 40 perches par pouce, avaient parfois 8 ou 10 pieds carrés ou à peu près — aux dimensions d'une feuille de papier royal, que l'échelle fut plus grande ou moindre, de sorte que tous les plans de baronnies, étant ramenés à un format unique, pussent être reliés ensemble en des livres uniformes, suivant les comtés ou provinces auxquels ils appartenaient. Ces réductions furent faites par parallélogrammes, dont on fit de plus grandes quantités, une plus grande variété et en dimensions plus grandes qu'on n'avait peut-être encore jamais vues, en aucune autre occasion. Quelques-uns des dessinateurs employés auxdites réductions exécutèrent la plus grande partie du coloriage et des autres ornements du travail (2). »

Le § 3 des Instructions complémentaires donne l'impression

(1) Le texte de cette attestation, au commencement de laquelle le vérificateur affirme qu'il a été payé « by yearly salary only », est dans *Hist. D. S.*, p. 52.

(2) *Brief Account*, p. xvi.

que les surveyors eux-mêmes furent chargés d'établir les cartes, y compris les réductions à raison d'une baronnie par feuille. Le *Brief Account* laisse plutôt supposer que ces cartes ont été exécutées dans les bureaux centraux. Il se peut qu'en réalité les cartes aient été dressées sur place par les surveyors (comme on l'avait déjà ordonné pour le Civil Survey) et mises au net à Dublin (1).

Les Books of Reference de chaque baronnie furent établis d'après les instructions de Worsley au Dr Petty, en date du 16 avril 1655. Le plan de ces matrices cadastrales semble inspiré par les livres du survey de Strafford en Tipperary que Worsley avait examinés avec admiration.

Un livre spécial doit être établi pour chaque baronnie. Il sera relié en parchemin et sa couverture portera les noms de la baronnie et des paroisses qui la composent. Une description de la baronnie en indiquera les limites, les terrains, la nature du sol, « les rivières qui y ont leur source, qui la traversent ou qui s'y rencontrent », les cités et villes, les passages et autres faits importants (2).

Les domaines sont décrits sur des pages ainsi divisées : « Commençant à main gauche, vous devez inscrire dans la première colonne le numéro de cette parcelle de terre sur le plan; dans la colonne suivante, les noms des propriétaires et s'ils sont Anglais ou papistes irlandais; dans la troisième colonne, le nom du townland, plowland, cartron, ou toute autre dénomination de terre, et si c'est un townland, plowland, cartron entier ou seulement partie de ladite dénomination, telle que $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$, etc. de cartron, plowland, etc.; dans la quatrième colonne doit être inscrit le nombre d'acres contenus dans ladite dénomination ou parcelle de terre, d'après un arpentage exact, à 21 pieds à la perche et 160 perches à l'acre. Dans la dernière colonne, ledit nombre d'acres doit être divisé par une ligne en « profitable » et « unprofitable », et le « profitable » (divisé) encore en prairie, arable et pâturage, et si c'est une pâture en commun, une pâture en bruyère, des

(1) Le § 3 des Instructions complémentaires est à la p. 49 de l'*Hist. D. S.* Cf. le dernier paragraphe des Instructions à un surveyor, du 12 juin 1654. (LARCOM, App. VII.)

(2) Instructions to be observed by Dr William Petty in the making and drawing up the Bookes of Reference, which are to be returned into the said Surveyor-Generall his Office. (*Hist. D. S.*, p. 36, 3^o.)

pâtures rocheuses, une pâture de montagne, ou une pâture tourbeuse (1). »

Les biens d'un même propriétaire, dans une même paroisse, sont décrits avec leur situation par rapport aux autres townlands, la qualité de leurs terres, les châteaux, habitations; barrages, moulins, etc. qui s'y trouvent; et les superficies des parcelles qui les composent sont totalisées. On totalise ensuite les superficies des domaines confisqués d'une même paroisse, et enfin ceux d'une même baronnie, en distinguant les terres profitables de celles qui ne le sont point. On procède de même pour les terres de la Couronne — exception faite des bois qui sont réservés — et pour les terres de l'Église.

A la fin de chaque livre, six index (2) doivent être dressés, renvoyant aux pages où « ces sujets sont le plus complètement décrits », savoir :

1. Index des noms des Papistes irlandais.
2. Index des noms des fermes (3).
3. Index des terres d'Église (gleabs), d'évêques, de doyens et de doyens et chapitres.
4. Index de toutes les terres de la Couronne.
5. Index de tous les Bois.
6. Index des « Observations » telles que Châteaux, Barrages, Moulins, Gués, Passages, Ponts, Abbayés, Églises, Mines, etc...

Ces livres furent trouvés si satisfaisants que le Comité de Grocers' Hall demanda que les Livres de Référence pour le survey des terres des spéculateurs fussent établis sur le même modèle (4).

Le reçu des documents remis au bureau du Surveyor General par le D^r Petty, daté du 24 juin 1657, et signé de « Cha. Gough, Deputy Surveyor-Generall » et des témoins W^m Trevis et Geo. Bates, décrit ainsi ces documents : « Je certifie par la présente, sous mes signature et sceau, avoir reçu des plans particuliers, avec des Livres de Référence se rapportant respectivement aux-

(1) *Hist. D. S.*, p. 36, 5^o.

(2) *Ibid.*, p. 38.

(3) Le mot traduit ici par « fermes » est « towne ». Cf. mes Noms de Lieux irl., p. 89.

(4) The Humble Declaration and Petition of Committee of Adventurers for Lands in Ireland, sitting at Grocers' Hall (au Lord Deputy), 4^o (*Hist. D. S.*, p. 236).

« dits plans, bien mis au net, et reliés, de toutes les terres confisquées, tant « profitable » que « unprofitable », dans les baronnies des dix demi-comtés désignés par le sort pour le règlement des arriérés (de solde) des officiers et soldats d'Irlande, mentionnés dans le récent Act for satisfaction of the Adventurers, officers, and souldiers, du 26 septembre 1653, et aussi dans les comtés de Wexford, Wicklow, Kilkenny, Kerry, Longford, Cork, Kildare, Tyrone, London Derrey et Donnegall, désignés pour la liquidation du surplus des arriérés desdits soldats, comme aussi les terres confisquées dans les comtés de Dublin, Catherlogh, et la partie restant alors du comté de Cork, ensemble avec les terres de la Couronne et les terres appartenant jusqu'ici à tous archevêques, évêques, doyens, doyens et chapitres, ou à tout autre fonctionnaire de la hiérarchie, en raison de sa ou de leur fonction, qui sont situées dans l'une quelconque des baronnies et comtés précités et mentionnées dans ledit premier article (1). »

Les documents établis par le survey des terres des spéculateurs — survey confié à Petty et Worsley le 3 septembre 1656 — sont des mêmes modèles que ceux du survey des terres de l'armée.

En résumé, les travaux du Down Survey produisirent : 1^o des reports de levés de plans à grande échelle; 2^o des plans de paroisses et de baronnies à grande échelle ou à échelle légèrement réduite; 3^o de petites cartes-index de baronnies; 4^o des matrices cadastrales des terres confisquées, des terres de la Couronne et des terres d'Église. A titre privé, le D^r Petty tira de ces documents les éléments d'un atlas d'Irlande par baronnies et d'un atlas par comtés. Mais le cadastre du Down Survey se compose exclusivement des quatre séries de documents qui étaient seuls officiels.

(1) Il s'agit du premier article du contrat du D^r Petty. (*Hist. D. S.*, p. 182.)

CHAPITRE II

LE DOWN SURVEY REPORTS, CARTES OFFICIELLES ET MATRICES CADASTRALES

I

LES DIVERS TYPES DE CARTES DRESSÉS PAR LE D^r PETTY

L'expression « les cartes du Down Survey » est beaucoup moins précise qu'elle ne le paraît, car on l'emploie communément pour désigner la plupart des cartes manuscrites établies par le D^r Petty, et même par d'autres auteurs, à l'aide des plans et notes provenant des travaux de surveying effectués de 1655 à 1659. La seule méthode qui donne des chances de reconstituer un catalogue de ces cartes consiste à rechercher dans les documents relatifs au Down Survey comment se sont succédé les travaux cartographiques basés sur ce survey, et à déduire des indications recueillies quels types de cartes ont été établis. On devra ensuite découvrir quelles cartes ont existé et existent encore aujourd'hui dans les archives publiques et les collections privées.

L'étude du survey et de l'œuvre de Sir William Petty permet de prendre pour point de départ la classification suivante :

1^o Le premier travail cartographique a consisté à établir, puis à remettre au net, les reports des levés de plans d'après les carnets de campagne : ce sont les « protractions » qu'on peut considérer comme des minutes ou *plans originaux*;

2^o Le docteur remit aux bureaux du Surveyor General des cartes de paroisses et des cartes-index de baronnies : ce sont les *cartes officielles* ;

3^o Les officiers et soldats ayant une concession d'au moins 1.000 acres pouvaient se faire délivrer une copie du plan de leur concession; d'autres concessionnaires obtinrent aussi des extraits cadastraux : ce sont les *copies fragmentaires des cartes officielles*, et presque sûrement, dans certains cas, des copies des plans originaux;

4^o Le docteur dressa, à titre privé, et en vue de la publication d'un atlas d'Irlande, des cartes détaillées des baronnies ou divisions similaires, probablement du type des cartes prévues par le contrat de 1654, mais dont le gouvernement se désintéressa : ce sont les *cartes de baronnies*;

5^o Des cartes de comtés, de provinces et de toute l'Irlande furent également dressées, à titre privé, par le docteur, pour ce même atlas; ces cartes, qui seules furent gravées, constituent l'*Hiberniæ Delineatio*;

6^o Depuis le XVIII^e siècle, on a tenté ou effectué des *copies et fac-simile des cartes officielles et des cartes de baronnies*;

7^o Un essai est actuellement en cours pour des *reconstitutions de cartes de paroisses*.

Autrement dit, l'œuvre cartographique du Dr Petty se divise en deux grandes parties :

A) Le *Down Survey*, carte par paroisses de l'aire confisquée avec des cartons d'assemblage par baronnies;

B) L'*Atlas d'Irlande* par baronnies, avec des cartes d'ensemble (qui seules furent gravées) de comtés, de provinces, et de tout le pays.

Ces diverses cartes peuvent se trouver, d'abord dans les archives publiques d'Irlande où furent déposées, au XVII^e siècle, les cartes officielles, et où W. H. Hardinge découvrit en outre des plans qui lui parurent des reports originaux; ensuite à la Bibliothèque Nationale de Paris qui possède un atlas manuscrit des cartes de baronnies; enfin dans les papiers de certaines familles irlandaises et dans les bureaux de nombreux hommes de loi.

Les dépôts d'archives d'Irlande qui ont reçu les cartes officielles sont naturellement ceux du Surveyor General; mais ces archives souffrirent beaucoup de l'incendie du 15 avril 1711, qui détruisit le Custom House de Dublin où elles étaient conservées : bon nombre de cartes officielles furent alors détruites ou

gravement endommagées. Et il ne paraît pas qu'on prit grand soin de celles qui subsistaient; un rapport officiel de 1812 dit : « On doit regretter les conditions d'insécurité dans lesquelles elles sont conservées : elles sont dans une petite chambre, en haut d'une vieille maison très exposée au danger d'incendie (accident qui s'est produit il n'y a pas bien longtemps) et où il est fort incommode de les consulter ».

Quant à la manière dont on traite ces archives, le rapport poursuit : « Ajoutez à cela que plusieurs des cartes du Down Survey ont été endommagées parce qu'on a calqué le contour des paroisses et des parcelles en passant dessus la pointe d'une épingle, ou de quelque instrument acéré, pour faire des copies exactes : cette ancienne pratique a été supprimée. Mais l'état dans lequel les cartes sont conservées n'en exige pas moins d'être très sérieusement pris en considération (1) ».

D'autres cartes du Down Survey allèrent au Registrar of

(1) *Public Records Report, 1812*. — Le rapport daté du 2 juin 1812, occupe les huit premières pages du volume, les appendices, les pages 9 à 312. La citation ci-dessus, relative au Down Survey, se trouve dans l'Appendice Y 3, p. 304. Mais on retrouve les projets pour la conservation des restes des cartes du Down Survey dans des documents purement irlandais, les *Public Records Reports Ireland, 1811-1825*. La Chambre des Communes avait envoyé, le 25 mai 1810, au roi Georges III une adresse lui demandant de donner des instructions « pour que les archives publiques d'Irlande fussent mieux conservées et classées et pour qu'on put s'en servir plus aisément »; car une partie de ces archives étaient dans un désordre absolu (wholly unarranged, undescribed and unascertained); d'autres étaient exposées à être « effacées, altérées et détournées »; d'autres encore « logées dans des endroits où elle souffrent de l'humidité, ou dans lesquels elles courent d'une manière permanente le risque d'être détruites par le feu ». Le 30 août, le roi nomma une Commission for executing the measures recommended by the House of Commons respecting the Public Records of Ireland. En ce qui concerne les cartes du Down Survey, cette Commission suggéra d'abord de nommer une commission pour faire une enquête et déposer un rapport sur le projet de l'ancien Parlement irlandais de donner la valeur de documents authentiques aux copies des cartes de Vallancey (2^e rapport, 16 mars 1812, I, 21); recommanda de faire graver les originaux des cartes de Petty existant encore et de publier les Books of Distribution (appendice au 2^e rapport, I, 414); fit faire un rapport par une sous-commission sur le Down Survey (supplément au 3^e rapport, 23 mars 1813, I, 495-543); décida de faire relier les cartes de baronnies et restaurer et relier les cartes de paroisses (4^e rapport, 21 mars 1814, I, 548); ordonna de faire des fac-simile (6^e rapport, 25 mars 1816, II, 5); fit inventorier la collection Headfort (7^e et 8^e rapports, 24 mars 1817 et 25 mars 1818, II, 10 et 13). Le supplément au 8^e rapport (22 janvier 1819, II, 51) dit que les travaux relatifs aux archives du Down Survey sont terminés. Ils avaient abouti à dresser une liste incomplète (imperfect, dit M. H. WOOD, *Guide*, p. 150) des cartes et un inventaire de la collection Headfort à réparer, classer et mettre en lieu sûr les documents relatifs aux surveys. Les cartes du Down Survey furent « réparées, collées sur un nouveau papier et reliées », en 35 volumes (supplément au 8^e rapport, 22 janvier 1819, p. 51). Quant aux fac-simile, ils ne furent jamais entrepris, non plus que les autres publications projetées. Le résultat le plus positif fut, comme on le verra plus loin, de refuser définitivement aux copies de Vallancey la valeur de documents authentiques et de remettre en bon état ce qui restait des cartes du Down Survey.

Forfeitures; cet office, créé en 1653, fut supprimé en 1678, date où les Archives du service furent transportées aux bureaux de l'Auditor General. En 1713, on envoya au Dublin Castle (Treasury Buildings, Lower Castle yard), les archives sauvées de l'incendie de 1711 parmi lesquelles étaient celles de l'Auditor General et du Treasurer General; en 1837, nouveau transfert par les soins de Hardinge qui n'indique pas le lieu du nouveau dépôt (1).

Quoiqu'il en soit, en 1851, Larcom écrit que les cartes et livres de référence qu'il a consultés sont au Paymaster of Civil Services Office. En 1861, Hardinge dresse un catalogue qui place presque toutes les cartes du Down Survey au Landed Estates Record Office et quelques-unes au Quit Rent Office.

En 1919, le *Guide to the Records deposited in the Public Record Office of Ireland*, de H. Wood, indique la présence aux archives du Surveyor General's Office de quatre séries de cartes du Down Survey, et de quelques cartes dans les collections des Vice-Treasurer's and Auditor General's Offices (2). Voici comment il catalogue les cartes de la Collection du Surveyor General (3) :

Down Survey Protractions, 1654.

Reports (de plans) originaux ou minutes du Down Survey tracés d'après les carnets de campagne.

Down Survey Maps.

Cartes dessinées sous la direction du Dr William Petty, entre 1654-1658, des terres confisquées du fait de la rébellion de 1641, pour être réparties entre l'armée et les spéculateurs. Les volumes contiennent pour la plupart une carte-index de baronnie, des cartes de paroisses de chaque baronnie, habituellement à l'échelle de 80 perches, un extrait ou feuille de référence, et un certificat au commencement de chaque volume, signé par le Dr Petty... Beaucoup de cartes de cette série furent brûlées dans l'incendie de 1711...

Down Survey Baronial Maps.

Pour la plupart originaux des cartes du Down Survey par baronnies préparées sous la direction du Dr William Petty. Il y (en) a

(1) Cf. HARDINGE, *Surveys*, II, p. 8, 27 et 29.

(2) Ces dernières cartes provenaient de l'Auditor General's Office.

(3) H. WOOD, *Guide*, p. 150.

d'autres conservées par Lord Lansdowne et par le Quit Rent Office, Dublin. Il y (en) a d'autres à la Bibliothèque Nationale à Paris. Celles (mentionnées) ci-dessus faisaient partie de la collection Headfort achetée en 1837 par les Commissaires des Bois et Forêts... Voir aussi les Books of Survey, 1656 (Collection de l'Auditor General) pour des cartes similaires des comtés Wicklow, Carlow, Leitrim, Sligo et Antrim (baronnie de Belfast).

Down Survey Baronial Maps (Vallancey's Copies).

..... (1)

Survey of Henry Whally's Estate, 1657.

Celui-ci contient des cartes d'une partie de la demi-baronnie et paroisse de Loughreagh, des libertés et ville et d'autres terres de la paroisse d'Athenry, des libertés ouest de Galway et de partie des libertés est, d'une parcelle de Roscan, paroisse d'Oranmore, et d'autres terres dans la paroisse de Raghoone, baronnie Mocullen, comté Galway, choisies par le Judge Advocate Whally, et des fragments de cartes du Down Survey (trouvés dans les Books of Survey and Distribution, 1661) (2).

Dans la collection de l'Auditor General, les cartes ne forment pas un article à part. Mais les cartes de baronnies indiquées ci-dessus apparaissent ainsi (3) :

Down Survey Books, c. 1656-1657.

Ceux-ci contiennent des noms de townlands, des contenances et des (noms de)propriétaires frappés par la confiscation. Il y a des cartes de baronnies situées dans les comtés de Sligo, Wicklow, Carlow, Leitrim et Antrim (baronnie de Belfast).

Comme les autres archives du Surveyor General et de l'Auditor General, toutes ces cartes étaient conservées au temps où M. Wood composait son *Guide*, dans les bâtiments de la Court of Exchequer (revenue side) aux Four Courts, c'est-à-dire au Palais de Justice de Dublin. Et c'est là que s'est accomplie

(1) Cf. infra, T. II, p. 37, § 4.
 (2) Cf. supra, p. 231.
 (3) H. WOOD, *Guide*, p. 143.

leur destinée, qui, plusieurs fois, avait paru être de périr par le feu. Leur transport au nouveau Custom House avait tranquilisé ceux qui redoutaient qu'un autre incendie ne vint compléter la destruction de 1711, car on pensait qu'« étant dans un bâtiment de pierre isolé, les restes de la grande œuvre du Dr Petty étaient facilement accessibles et pratiquement à l'abri d'un semblable accident dans l'avenir (1) ». On les crut encore mieux en sûreté aux Four Courts. Depuis le 30 juin 1922, entre les murs croulants qui ne portent plus de toit, sous les pluies de l'Atlantique, les cendres des archives d'Irlande se changent lentement en une boue noirâtre d'où l'on tire parfois un papier rongé par le feu où sont encore lisibles des mots sans suite dans les écritures des siècles qui ne sont plus, des siècles dont l'histoire même semble se dissoudre là comme les corps des morts sans tombeau dont elle a dit le martyr séculaire (2).

La destruction est complète, irrémédiable. Il faut renoncer à connaître les originaux et les cartes officielles du Down Survey, autrement que par les livres de Petty, par les rapports des Commissions d'archives d'il y a un siècle, par le catalogue que dressa Hardinge en 1861, par le fac-simile d'une unique carte de paroisse qui existe encore à Phoenix Park, dans les bureaux de l'Ordnance Survey (3), par quelques pièces des archives du Quit Rent Office, et des collections particulières, par des descriptions faites au hasard.

Des copies fragmentaires dispersées à travers l'archipel britannique, il est impossible de dresser un catalogue; et même si on le pouvait on ne saurait, en l'absence des originaux, établir dans tous les cas l'authenticité de la plupart d'entre elles.

Au contraire, il existe deux séries de cartes de baronnies, l'une complète (il n'y manque que 2 cartes sur 216) à la Bibliothèque Nationale de Paris, l'autre représentée par les 103 cartes de la collection Lansdowne et par les 14 cartes du Quit Rent Office, — auxquelles s'ajoutaient jusqu'à l'incendie des Four Courts 39 cartes provenant du Quit Rent Office et des archives de l'Auditor General. Quant aux cartes de comtés, de provinces

(1) LARCOM, p. IX.

(2) Ce passage a été écrit peu après une visite aux ruines des Four Courts en 1923.

(3) Sur ce fac-simile, reproduit dans ce volume, en frontispice, voir *infra*, p. 291 et 323.

et d'Irlande, la collection Lansdowne contient encore les cartes manuscrites de l'Irlande, de l'Ulster, du Leinster, du Connaught et de 24 comtés; gravées, elles constituent l'*Hiberniae Delineatio* dont un nombre assez considérable d'exemplaires provenant de trois impressions différentes sont connus aujourd'hui. C'est donc presque uniquement par les cartes de baronnies de la Bibliothèque Nationale et de la collection Lansdowne et par l'*Hiberniae Delineatio* qu'est représentée pour nous l'œuvre cartographique de Petty; mais on peut d'abord tenter en examinant certaines épaves et en interrogeant quelques témoins, de se rendre compte de ce que furent les véritables cartes du Down Survey.

II

LES REPORTS DES LEVÉS DE PLANS

(Minutes)

Quelques-uns des reports des carnets de campagne du Down Survey, base de tout l'œuvre cartographique de Sir William Petty, ont subsisté jusqu'en 1922 dans les archives du Surveyor General. C'étaient les « Down Survey Protractions, 1654 » du *Guide* de H. Wood (1). Hardinge, à qui renvoie le *Guide*, et Larcom, les ont décrits. Au reste, deux documents contemporains : le *Brief Account* et les Instructions du Dr Petty à son personnel, nous ont fait entrevoir ce qu'étaient ces reports.

Les Instructions complémentaires ordonnent de reporter les plans « sur des feuilles simples de papier grand format, à l'échelle de 40 perches au pouce (2) », suivant la méthode précédemment exposée (3). Ces feuilles étaient sans doute le papier royal de 24 × 19 in. dont on avait constitué un stock et aussi les feuilles de 5 à 6 pieds carrés, quadrillées en carreaux dont chacun représentait une acre ou dix acres suivant les cas (4). Les reports ou

(1) Cf. supra, p. 282.

(2) *Hist D. S.*, p. 48 : Other Instructions, 1^o.

(3) Cf. ch. I, § 7.

(4) Cf. ch. I, § 4.

« original protractions » étaient donc des plans ou des cartes à l'échelle de 1/10.000 environ, dessinés sur des feuilles, soit de 60 × 48 centimètres, soit d'environ 1/2 mètre carré, chaque feuille contenant autant de parcelles que son format le permettait, et un ensemble de feuilles constituant une paroisse ou une baronnie.

Larcom décrivait ainsi, en 1851, les reports qui existaient encore à cette époque : « On peut voir un spécimen du travail ordonné par le premier paragraphe (des Instructions complémentaires) quelques brouillons de plans (rough plots) restant encore, avec les autres documents, aux bureaux du Paymaster of Civil Services. Ils sont dessinés sur des feuilles de papier quadrillé, graduées sur les bords pour le report, évidemment imprimées sur des plaques de cuivre gravées, portant le millésime MDCLIII, et le nom de H. Sutton, bien connu de tous ceux qui sont familiers avec les instruments et les travaux mathématiques de ce temps (1). » Cette description concorde absolument avec celle du *Brief Account* et avec les Instructions. Et il semble aussi que ces « rough plots » étaient une partie des documents que les ennemis de Petty l'accusèrent d'avoir indûment conservés et dont il parle longuement dans les *Reflections* et dans sa réponse à Sankey lors de la discussion aux Communes (2). Malheureusement Larcom ne donne pas la liste des « rough plots » qu'il a eus en main, et rien n'autorise à les identifier avec les quelques cartes que le catalogue de W. H. Hardinge qualifie d'Original Protractions.

TABLEAU

(1) LARCOM, p. 324.

(2) Cf. infra, II, 4.

CARTES CATALOGUÉES COMME " ORIGINAL PROTRACTIONS "

PAR W. H. HARDINGE EN 1862

COMTÉS	BARONNIES	PAROISSES	EMPLACEMENT aux archives L. E. R. O.	OBSERVATIONS
A) ORIGINAL PARISH PROTRACTIONS (40 perches par pouce) PROVENANT DU REGISTRAR OF FORFEITURES				
DONEGAL.	Kilmacrenan.	Clandehurke	270 A	En 2 feuilles numérotées 2 et 3.
TIPPERARY.	<i>Slevardagh & Compsey.</i>	Croaghan Mowny.	270 B	
WATERFORD.	<i>Upperrthird.</i>	Desert.	270 A	
		Kilbarrow- meadon.	"	
		Mothill.	"	
		Munksland.	"	
B) ORIGINAL BARONY PROTRACTIONS (40 perches par pouce) PROVENANT DES BUREAUX DU D^r PETTY				
CARLOW.	Carlow.		270 A	* I lexisait en outre pour chacune de ces 2 baron- nies une « Re- duced Pro- traction » à l'échelle 80, venant du R. F.
	Forth & St Mullins.		"	
DUBLIN.	Newcastle & Uppercross.		"	
KING'S	<i>Balliboy.</i>		"	
	<i>Ballicowan.</i>		"	
	<i>Phillipstown.</i>		"	
	<i>Warrenstown.</i>		"	
WATERFORD.	<i>Gualtier.*</i>		270 B	
	<i>Middlethird.*</i>		"	

COMTÉS	BARONNIES	PAROISSES	EMPLACEMENT aux archives L. E. R. O.	OBSERVATIONS
C) ORIGINAL BARONY PROTRACTIONS à échelle réduite PROVENANT DES BUREAUX DU D ^r PETTY				
WATERFORD.	<i>Glannaharie.</i>		270 B	A l'échelle 80.
WICKLOW.	Talbotstown.		270 A	A l'échelle 160
D) COPIE D'ORIGINE INCONNUE à échelle inconnue D'UNE ORIGINAL BARONY PROTRACTION				
ANTRIM.	Massareene.		270 A	« Unattested copy of the original pro- traction of the barony. »

On ne conçoit pas pourquoi Hardinge considère comme des reports directs de plans les trois dernières cartes de cette liste. Pour les autres, qu'on a groupées ici sous les titres A et B, c'étaient des cartes à la plus grande échelle de sept paroisses et de dix baronnies (1). Mais ces dix-sept « original protractions » étaient-elles les brouillons dont parle Larcom? N'étaient-elles pas des cartes mises au net — peut-être pour la distribution des terres — car la plupart semblent se confondre avec les cartes trouvées par Hardinge en 1837? Ou, plus simplement, n'étaient-ce pas des modèles achevés d'après lesquels on devait réduire les cartes définitives, de telle sorte qu'une paroisse occupât une seule feuille? Le nombre insignifiant de ces plans dans les collections des archives — où ils n'ont d'ailleurs probablement été placés qu'au XIX^e siècle — donne à penser que les reports à l'échelle 40

(1) Les noms en italiques dans le tableau ci-dessus sont ceux de baronnies de l'armée.

furent considérés comme des documents provisoires, sans intérêt pour l'administration, une fois terminées les cartes définitives, ou peut-être la distribution des terres (1).

III

LES CARTES OFFICIELLES

Les contrats du Dr Petty pour le survey des terres de l'armée (11 décembre 1654) et de celles des spéculateurs (3 décembre 1656) l'obligeaient à remettre aux bureaux du Surveyor General des plans (plots) des biens confisqués, des terres de la Couronne et de celles de l'Église, avec des cartes indiquant les contours (outmeares) des baronnies et l'emplacement des parcelles (2). Décharge lui en fut donnée par le Surveyor General, en juin 1657 pour les terres de l'armée, à la fin de 1659 pour celles des spéculateurs. Il s'ensuit qu'à ces dates les cartes de paroisses et les cartes-index de baronnies étaient reconnues conformes aux clauses des contrats. Le docteur devait, d'autre part, dresser des cartes « parfaites » de baronnies et de comtés, pour lesquelles il recevrait une somme de 1.000 livres (3); c'est pourquoi on peut considérer ce travail, avec Lord Kerry, comme une entreprise distincte (4) de celle du survey. Il ne paraît pas que les 1.000 livres aient jamais été payées, ni les cartes remises ou même réclamées — mais on ne saurait dire lequel du non-paiement ou de la non-délivrance fut la cause et lequel fut l'effet.

Les cartes officielles du Down Survey ont donc été exclusivement des cartes de paroisses et des cartes-index de baronnies. C'étaient, dit le *Brief Account* en manière de conclusion « des cartes aussi grandes qu'une feuille de papier royal le permet, de chaque paroisse séparément, à une échelle aussi grande que ces feuilles de papier le permettent, et d'autres cartes du même format pour chaque baronnie. Elles sont joliment reliées en

(1) Cf. *infra*, § 6.

(2) Art. 8 et 5; *Hist. D. S.* p. 25.

(3) Art. 17; *Hist. D. S.*, p. 28.

(4) KERRY, *Lansdowne Maps*, p. 392.

grands volumes, classées par comtés, et les livres sont conservés dans un cabinet du travail d'ébénisterie le plus exquis, spécialement fabriqué, et d'une valeur de soixante livres (1) ».

Le surveyor Handcock les décrit ainsi, dans un rapport de 1790, reproduit dans sa déposition écrite à la Commission des Archives de 1813 : « Les originaux du Down Survey — avant l'incendie de 1711 — qui étaient déposés au bureau du Surveyor General of Lands, conformément à l'Act de Charles II, consistaient en 31 volumes in-folio (2) comprenant des cartes de survey de toutes les terres confisquées à la suite de la Rébellion de 1641 (sauf quelques-unes ou plutôt presque toutes celles de la province du Connaught) avec le détail en un ou plusieurs livres des confiscations de chaque comté séparément; les baronnies respectives de chaque comté (les cartes de Vallancey ne sont composées que de ces cartes de baronnies) (3) à petite échelle avec autant des noms des terres de ces baronnies qu'on pouvait en mettre; et, plus en grand et plus utilement, les divers noms de lieux contenus dans l'étendue des paroisses respectives; à chacune de ces paroisses était consacrée une feuille in-folio pour que le tracé pût être correct; la contenance en acres, l'emplacement des églises, châteaux, glèbes et autres terres ecclésiastiques étaient aussi notés, ainsi que les échelles auxquelles les cartes étaient faites et que la direction de l'aiguille aimantée (4). »

Dans cette déposition assez confuse, le vieux surveyor traite d'abord des cartes de baronnies à petite échelle, puis des cartes de paroisses. On ne saurait suivre cet ordre, les cartes de baronnies ayant été établies après et d'après les cartes de paroisses — simples cartons d'assemblage destinés à indiquer l'emplacement

(1) *Brief Account*, p. xvii.

(2) Le supplément au 8^e rapport dit que les cartes étaient reliées en 35 volumes (*Public Records Reports, Ireland 1811-1825*, II, 51); ce qui doit être une faute d'impression. D'après le 15^e rapport, le Down Survey, se composait avant l'incendie de 1711 de 31 volumes in-folio (*Ibid.*, III, p. 36, n.) Le catalogue de HARDINGE (*Surveys*, II, app. E) ne contient pas moins de 56 désignations différentes de volumes.

(3) Dans un autre passage de la même déposition, Handcock attribue la même origine aux cartes B. N. ce qui est inexact pour les unes comme pour les autres.

(4) Déposition de Handcock devant les sub-commissioners ou the Surveyor General's Office (oubliée dans le supplément au 3^e rapport, *Public Records Reports Ireland, 1811-1825*, I, p. 501-543) Handcock avait « served as Deputy from april 1773 » aux bureaux du Surveyor General, qu'il avait quittés en 1798.

des paroisses et des lieux-dits principaux dans la baronnie afin de donner une idée d'ensemble de l'aspect de celle-ci.

Les cartes de paroisses étaient de beaucoup les plus importantes des cartes officielles; de fait, elles étaient les véritables documents authentiques. Ce sont elles, dit, en 1813, le Comité du Down Survey « qui ont presque toujours été appelées en témoignage quand il était nécessaire de produire comme preuve quelque copie tirée du Down Survey (1) ».

Aujourd'hui, toutes ont disparu. Et si Hardinge ne nous avait pas conservé le fac-simile de la carte de la paroisse de Kiltennell (baronnie Idrone) et de sa feuille de référence, on ne connaîtrait l'aspect des cartes officielles que par ce qu'en disent les Public Records Reports, le *Guide* de Wood et quelques auteurs qui répètent plus ou moins les Reports; en fait de documents, on n'aurait que les extraits cadastraux dont l'atlas des domaines d'Edward Roberts est probablement le meilleur et le plus étendu (2). Le fac-simile de la carte de Kiltennell est donc précieux que jamais : il est la seule image exacte que nous puissions voir désormais d'une carte du Down Survey.

Le format des cartes de paroisses était de 22 pouces sur 16½ (558 × 419 mm.) (3). Leur échelle de 1 pouce pour 40 perches était réduite à 1 pouce pour 80 perches, et même moins s'il était nécessaire, pour que le plan d'une paroisse tînt dans une seule feuille. Plus de la moitié des cartes étaient, on le verra, à l'échelle 80 et c'est précisément le cas de la carte de Kiltennell.

L'orientation de cette carte est indiquée par une grande rose des vents — le Nord en bas. On ne conçoit pas pourquoi on a choisicette orientation, alors qu'il eût été tout aussi facile pour la mise en page de placer le Nord en haut comme c'était déjà le plus fréquent usage.

Toute la paroisse était confisquée, la plus grande partie appartenant à un certain Walter Bagnall dont le patronyme paraît encore aujourd'hui dans l'agglomération voisine de Bagenalstown,

(1) The report of the committee on the Down Survey (titre II du supplément au 3^e rapport, *Ibid.*, I, p. 495-500).

(2) Cf. *infra*, p. 314 et seq.

(3) Lettre de Hardinge au Colonel Sir Henry James, superintendant de l'Ordnance Survey, en date du 15 août 1864. Sur cette lettre et sur le projet de fac-simile, cf. *infra*, p. 323.

sur la Barrow (1). Ainsi la carte ne contient pas de blancs. Son territoire entier est divisé en 16 parcelles principales et 6 parcelles secondaires. Le tracé des limites est fort net. Les bois sont figurés par des alignements d'arbres bien dessinés, les tourbières par des lignes horizontales pointillées. Mais on pourrait croire que la paroisse était déserte : aucun signe conventionnel indiquant village, château ou église; de fait la feuille de référence ne mentionne aucune sorte d'habitation ou d'agglomération.

Les faits de géographie physique sont assez pauvrement représentés. Deux traits parallèles indiquent les rivières; entre ces traits, des hachures obliques, croisées près de l'une des rives, donnent l'impression de conduites cylindriques plutôt que de cours d'eau. La représentation des montagnes ne laisse pas de doute sur l'indigence de l'orographie du Down Survey. Peu de pays offraient une telle occasion, sinon de faire un essai de nivellement, au moins de représenter des hauteurs que cette paroisse de Kiltennell dont les terres s'échelonnent des basses vallées à quelques pieds au-dessus du niveau de la mer — que le nom de Kilcallatrim (2) semble si bien décrire — jusqu'au faite du Mont Leinster, qui atteint presque 800 mètres d'altitude. Or, qu'il s'agisse du Mont Leinster, du Mont Brack, des montagnes tourbeuses de « Knockannacro (3) », la carte représente uniformément des parcelles polygonales toutes meublées de rangées horizontales de petits monticules dont ni la hauteur, ni la direction n'ont le moindre rapport avec l'altitude des sommets ou le sens des plissements du terrain; et nulle part un chiffre n'indique qu'on a tenté d'évaluer une seule altitude.

Quant à la lettre, le nom, la nature du sol et la contenance de chaque parcelle sont écrits, ainsi que le nom du propriétaire, dans une belle bâtarde fort lisible. En somme, si la carte physique est insuffisante, le plan cadastral a la netteté, la clarté et la précision de nos meilleurs cadastres modernes.

(1) Bagenalstown avait 1.873 habitants au recensement de 1901. On ne trouve pas ce nom dans les lieux-dits du Down Survey.

(2) Callatrim peut aussi bien signifier « la basse prairie du sureau » que « la cale du sureau » caladh désignant également une prairie basse et souvent inondée, et un petit ancrage. La configuration du terrain donne à croire qu'il était pris ici dans le premier sens. Ce nom de lieu-dit n'est pas dans le G.T.I. de 1901.

(3) Ce nom paraît avoir disparu aujourd'hui.

Le quinzième rapport sur les Public Records of Ireland (1) dit qu'il existait encore en 1825, aux bureaux du Surveyor General, environ 1.430 cartes du Down Survey dont 260 de baronnies et 1.170 de paroisses. Mais la seule source pour un essai de statistique des cartes officielles établies par le Dr Petty est le catalogue de Hardinge (2).

Un pointage fait sur cette liste donne un total de 2.060 cartes pour 2.030 paroisses, plus 6 cartes spéciales du Galway (3). Ces paroisses se répartissent ainsi entre les provinces :

Leinster	868
Ulster	281
Munster	806
Connaught.	75
Total.	<u>2.030</u>

L'étude du catalogue de Hardinge montre que dans la plupart des comtés certaines paroisses n'ont pas eu de cartes spéciales, parce qu'elles ne contenaient que peu ou point de terres confisquées (4). Mais c'est seulement en Ulster et en Connaught

(1) *Public Records Reports, Ireland, 1811-25*, vol. III, 15th. *Annual Report*, march 1825, p. 36, n.

(2) HARDINGE, *Surveys* II (Appendice E).

(3) Ce sont : 1^o Athenry Town and Liberties; 2^o Galway East Liberties, Oranmore Parish St-Nicholas Parish; 3^o Loughreagh Town and Townland, Parish of Loughreagh; 4^o Galway West Liberties; 5^o Raghone Parish; 6^o Saint-Nicholas Parish. HARDINGE les attribue à des surveys qui ne seraient ni celui de Strafford, ni celui de Petty, mais qu'on appelait aussi des Down Surveys. (*Surveys*, II, p. 96.)

(4) Les baronnies et divisions correspondantes qui n'ont aucune carte de paroisse sont les suivantes :

Leinster. — King's County.	— Geshill	
	Warrenstowne	
Meath.	— Dunboyne	
Queen's County.	— Stradbally.	
West Meath.	— Brawny	
	Farbill	
Wicklow.	— Rathdown (si peu de confiscations que la carte de baronnie suffit).	
	Shillelagh (pas de confiscations).	
Ulster. — Antrim.	— Belfast	
	Massereene	
Armagh.	— Armagh	
Down	Castlereagh (pas de confiscations)	
	Dufferin	d ^o
	Mourne	d ^o
	Newry	d ^o
Fermanagh.	— Clankelly	d ^o
	Knockniny	d ^o
	Lurg	d ^o

(Voir la suite page suivante.)

Il convient de ne pas s'exagérer l'importance des échelles dans cette cartographie bornée à une planimétrie souvent élémentaire. Presque toujours une carte à 80 et même à 160 perches par pouce pouvait reproduire tout ce que contenaient les reports à 40 perches : c'est ce qu'on peut constater en comparant la carte à 80 de la paroisse Kiltennell — laquelle contenait sûrement tous les détails du report à 40 — avec la même paroisse dans la carte de la baronnie Idrone, qui est à l'échelle 160 (cartes B.N., I, 90). De même, il est caractéristique que Taylor, auteur des cartes officielles, dessine la paroisse de Kilbeg à 80 perches pour sa propre collection (Headfort) et à 40 pour le Survey; inversement, il dessine la paroisse de Kilmainham à 80 perches pour le survey et à 40 pour sa collection. Malgré la différence des échelles, les deux cartes étaient également détaillées.

Quant aux cartes-index de baronnies dont il ne reste ni un original, ni une reproduction, on en trouve 221 mentionnées par Hardinge pour 257 baronnies et 10 boroughs, liberties, etc. En excluant le Connaught, qui n'avait que 11 cartes pour 43 baronnies, il fut dressé 210 cartes pour 214 baronnies, 10 baronnies n'ayant pas de terres confisquées et plusieurs boroughs, liberties, etc., n'ayant pas de cartes tandis que quelques baronnies en avaient plusieurs; en outre, 7 baronnies avaient à la fois un original et un double (1).

(1) La découverte de Hardinge, en 1837, comprenait, outre les cartes à l'échelle 40 qu'il appelle « original protractors » des cartes pour la totalité des paroisses de 28 baronnies comprises dans le Down Survey. Hardinge les désigne du nom de « Duplicate official reduced Maps », et elles paraissent avoir été des cartes des paroisses. Ces baronnies sont :

Co Carlow. — Catherlogh, Forth and St. Mullins, Idrone, Ravilly, St. Mullins.

Co Kerry. — Clanmorris, Dunkeran, Glennaroughty, Magunihy.

Co Leitrim. — Carrigallen, Dromaheir, Leitrim, Moyhill, Rosclogher.

Co Sligo. — Carbury, Corran, Leney, Tirrarrill, Tireragh.

Co Waterford. — Glannehery, Gualtier, Middlethird, Upperrthird.

Co Wicklow. — Arklow, Ballincur, New Castle, Rathdown, Talbotstown.

Les cartes des comtés Carlow (sauf St. Mullins), Leitrim (sauf Moyhill), Sligo (sauf Leney) et Wicklow (sauf Ballincur et Talbotstown) sont à l'échelle 160. Toutes les cartes du comté Waterford et celle de la baronnie St. Mullins sont à l'échelle 80. Les cartes des baronnies Moyhill, Leney, Ballincur et Talbotstown sont à l'échelle 320. L'échelle des cartes du comté Kerry n'est pas indiquée (*Surveys*, II, p. 109).

Ces cartes apportaient des documents nouveaux pour le Kerry dont toutes les cartes de Clanmorris et la plus grande partie de celles des autres baronnies avaient disparu dans l'incendie de 1711; elles pouvaient être aussi utiles pour le comté Sligo dont la plupart des cartes étaient fort endommagées.

Hardinge donne l'échelle de 151 des 221 cartes-index qui se répartissent ainsi :

40 perches au pouce	2	soit	1,32 %
80	—	7	— 4,63
160	—	86	— 56,95
213	—	1	— 0,66
320	—	50	— 33,11
640	—	5	— 3,31
		151	

En résumé, les neuf dixièmes environ des cartes-index étaient aux échelles 160 et 320, l'échelle 160 étant presque deux fois plus fréquente que l'échelle 320 (1).

IV

LES FEUILLES DE RÉFÉRENCE

Chaque carte — qu'elle fût de paroisse ou de baronnie — était accompagnée d'une feuille de référence de même format que la carte (22 × 16 1/2 in.) (2). On peut savoir exactement ce qu'étaient ces feuilles de référence grâce à la copie des feuilles de

(1) Les baronnies d'Upper et Lower Ormond, d'Owney and Arra, d'Owneybeg, les territoires de Kilnemanagh et de Kilnalongurty, en Tipperary, avaient été arpentés en 1639 par ordre de Strafford et le survey était dans les archives. Le Dr Petty pensa qu'il y aurait avantage à compléter et rectifier ce survey plutôt que de reprendre le travail *ab ovo*. Il chargea de cette besogne un habile arpenteur de Thurles, T., Patrick Raggett (LARCOM, p. 62) Il lui donna pour instructions d'identifier toutes les terres de l'ancien survey, d'en retrouver les bornes sur le terrain, de donner sur les plans les toponymes du Civil Survey (à la place de ceux du survey de Strafford) sauf en cas d'erreur grossière, de voir si le nouveau Civil Survey ne contenait pas plus de terres que l'ancien et de mesurer celles qui ne seraient pas dans celui-ci, de vérifier les plans sur le terrain et de noter les maisons, etc., et en quel état elles sont, d'emporter un instrument d'arpentage et de délimiter par des intersections de lignes les terres fertiles et stériles, d'après leur état actuel. Ces instructions, que Larcom juge excellentes, permettaient de faire un survey exact. Sankey, l'adversaire attitré du docteur, n'en prétendit pas moins que celui-ci avait fait copier un vieux document, ce qui ne lui avait pas coûté £ 20, en se faisant payer £ 1.100, comme s'il avait dressé un nouveau plan; Petty répondit qu'il n'avait pas eu £ 100 de profit. L'avis de Larcom est que l'entreprise coûta probablement plus de travail et d'argent que n'eût fait un nouveau survey (p. 300 et 327).

(2) Cf. supra, p. 291.

la baronnie Ballaghkeen, et des paroisses Kilmuckridge et Killincooly publiée par Larcom et au fac-simile déjà cité de la paroisse Kiltennell (1). Elles se composaient de deux parties : à gauche une description géographique, à droite une statistique résumée des propriétés,

La statistique ne diffère que par sa précision de celles des surveys antérieurs. Dans la feuille de baronnie, elle a quatre colonnes donnant respectivement pour chaque paroisse la superficie : 1^o des terres confisquées aux papistes irlandais; 2^o des glèbes; 3^o des terres épiscopales; 4^o des terres « unprofitable »; suit une totalisation des terres de la baronnie. Dans la feuille de paroisse, la statistique comporte sept colonnes donnant respectivement pour chaque propriété : 1^o un numéro renvoyant au plan; 2^o le nom du propriétaire irlandais; 3^o le nom des terres; 4^o la superficie trouvée par l'arpentage; 5^o la nature des terres « profitable »; 6^o la superficie de ces terres; 7^o la superficie des terres « unprofitable ».

Quant aux descriptions géographiques, rien ne peut mieux donner une idée de leur valeur que la traduction *in-extenso* de celles copiées par Larcom et Hardinge (2) :

« BARONNIE DE BALLAGHKEENE

« Cette baronnie est bornée au sud-ouest par la baronnie de Shelmaliere; à l'ouest par une petite partie de la baronnie de Bantry; au nord-ouest par la baronnie de Skerrywelsh (Scarawalsh); au nord-est par la baronnie de Gory, et au sud-est par la mer d'Irlande. Le sol de cette terre est généralement sablonneux près de la mer, mais il y a un sol plus solide plus loin dans l'intérieur. Dans les dernières années il a été envahi par l'ajonc et la bruyère, à cause de l'extraordinaire dévastation qui est occasionnée par les fréquentes incursions des tories dans cette

(1) LARCOM, p. 396 et 397 et supra, p. 291.

(2) Les orthographes de noms géographiques sont naturellement celles du texte. On a donné l'orthographe moderne entre parenthèses quand elle diffère considérablement de celle des descriptions. Pour ces noms géographiques, cf. Y. M. GOBLET, *Les noms de lieux irlandais dans l'œuvre géographique de Sir Wm Petty*.

région,* de sorte qu'aucun Anglais n'ose jusqu'à présent y coloniser; non plus qu'aucun Irlandais, sauf sur les frontières de la baronnie et le plus près possible de notre garnison (laquelle est Enniscorty qui est située à la limite de la baronnie, de l'autre côté de la Slane) lesquels Irlandais vivent dans de petites huttes de clayonnage (1). Toutes les maisons et tous les châteaux de la baronnie sont brûlés et en ruines, sauf le château de Ballemore, qui est plutôt en bon état avec une défense assez bonne, du côté ouest; elle est bornée par la rivière Slane, qui est très productive pour la pêche, notamment du saumon, de la truite, du brochet et de bonnes anguilles. Le flux et le reflux de la marée s'y font sentir et peuvent en tout temps porter un bateau bien chargé jusqu'au port de Wexford qui est la principale ville du voisinage. Aucune autre rivière n'orne cette baronnie, qui soit considérable, sauf l'Ownyvarragh, qui a sa source entre les paroisses de Millenagh (Meelnagh) et de Kilnemanagh; on y trouve de bonnes truites, des brochets et des anguilles. Dans cette baronnie est le célèbre bog d'Itty, qui est habituellement l'abri et le repaire de tories; il est très dangereux d'y marcher et il n'est bon à rien, si ce n'est que quelques cercles (2) y sont coupés et fabriqués. Il n'y a qu'une église qui reste debout sur la baronnie, laquelle est l'église de Mounemolin (Monamolín) dont les murs sont debout et dont le toit est couvert pour la plus grande partie. On considère que le terrain de cette baronnie est généralement propre à produire de l'orge, du seigle et de l'avoine. Cette baronnie se compose de 22 paroisses : Kilmorkrish (Kilmuckridge), Killancooley, Ballevarden, Ballevallowe, Ardemaine, Killenagh, Donnoghmores, Mounemolin, Kilnemanagh, Millenagh, Killilly, Cast-Elish (Castle-Ellis), St Margarets, Kilcormacke, Skreene, Nicholas, Killiske, Kilmalogue, Ballestane (Ballynaslaney), Edermine, Ballehaskart (Ballyhuskard) et Templeshannon. Il n'y a que deux petits bois dans cette baronnie, l'un dans la paroisse de Nicholas, l'autre dans la paroisse de Millenagh, mais aucun qui puisse être appelé proprement un bon bois de haute futaie; ce n'est que du petit frêne et du hêtre, et pour une grande partie des taillis broussailleux. »

(1) ... « in small crates ».

(2) « hoopes ». Il s'agit peut-être de cercles de barriques.

« PAROISSE DE KILMORKRISH

« Cette paroisse est limitée au sud-ouest par la paroisse de Killancoomy (Killincooly), à l'ouest par la paroisse de Millenagh, au nord-ouest par une partie de la paroisse de Kilnemanagh et au nord et à l'est par une partie de la paroisse de Killancoomy. La terre est généralement bonne; sol arable avec une petite quantité de prairie et pâture. Elle (la paroisse) contient les lieuxdits suivants : Balleadan, etc.; Kilmolony, etc.; Dundrome, Ballenevidan, etc.; avec une petite glèbe et des terres non confisquées dont les lieuxdits ne sont pas bien connus et qui appartiennent à My Lord Mount Norris; il n'y a pas de maisons, châteaux, « chares » (?) ou rivières sur cette paroisse, sauf la rivière Owny-varragh qui la limite dans sa partie nord. »

« L'AUTRE PARTIE DE LA PAROISSE DE KILLANCOOMY (I).
(Killincooly.)

« Cette partie de la paroisse est limitée au nord par la paroisse de Kilmorkrish, à l'ouest par la paroisse de Millenagh, et au sud par la paroisse de Ballevaden, avec une petite parcelle de terres de glèbe et beaucoup de terres non confisquées; celles-ci contiennent une petite parcelle de terres de glèbe, avec quelques terres non confisquées appartenant à My Lord Mount Norris. »

« LA PAROISSE DE KILSHYNAL (Kiltennell).

« Est limitée au nord par la paroisse de Sleagoff (Sliguff), à l'est par la baronnie de Bantry, au sud par la baronnie de St Mullin et à l'ouest par la paroisse de Clonogosh (Clonygosse).

« La qualité du terrain est terre arable, pâture et bois, et montagne et un peu de tourbières, et à ces lieuxdits : Knocknacroe, Kilcallatrim, Knoskar, Kalledmond, Kilselnell, Ballinvalley,

(1) Comme beaucoup de paroisses, Killincooly se composait de plusieurs parties séparées par d'autres paroisses. « L'autre partie » décrite ici était à l'intérieur des terres et l'Owny-varragh la traversait. La partie non décrite, de moitié plus petite environ, se trouvait au sud-est, au delà de la paroisse de Kilmuckridge, et sur la côte; elle ne contenait que des terres non confisquées, à l'exception d'une fraction de townland (62. Garremarroghoe) dont la majeure partie se trouvait dans la paroisse de Meelnagh. (Cartes BN, 1, 107.)

Ballincullin, Rodellogg, Rathenad, Tonduff, Rahindurragh et Cranagh, Kynogh, Carick Brack, Knockroe.»

Ces exemples donnent à penser que, si les cartes-index de baronnies n'étaient que des résumés des cartes de paroisses, les descriptions de baronnies devaient être plus complètes et plus intéressantes que celles de paroisses. Elles vont bien au delà des renseignements qu'exigeait la distribution des terres; on a l'impression que si la paroisse était, pour ainsi parler, l'unité cadastrale, la baronnie était l'unité géographique — et l'on verra que le D^r Petty, quand il songe à faire l'atlas de l'Irlande, le conçoit comme un atlas par baronnies.

L'analyse de la notice de la baronnie de Ballaghkeen permet de découvrir la méthode du travail géographique du docteur. Sans doute le point de départ de ce travail, le choix d'une division politique comme unité géographique, est défectueux; mais Petty y était obligé par le plan même du survey, et d'ailleurs on retrouve jusqu'à une époque toute récente, sinon aujourd'hui, cette erreur de faire des géographies et atlas dont les chapitres et les cartes correspondent à des divisions administratives arbitraires.

La description, du moins, a un caractère géographique. D'abord la nature du terrain, un aperçu de la géologie, superficiel comme il devait l'être en ce temps, mais précis pour l'époque. Ensuite l'aspect du pays : végétation, population, habitation, avec les causes de la dévastation générale. C'est seulement alors que commence la géographie physique; pour cette baronnie côtière de Ballaghkeen, sans relief accusé (les hauteurs où prend naissance l'Owneyvarragh n'ont guère qu'une centaine de mètres), l'orographie ne paraît même pas. L'hydrographie est représentée par une source de fleuve côtier, des eaux riches en poissons, un fleuve que la marée remonte et qui peut servir aux transports; cependant, aucune mention n'est faite ni de la Blackwater, ni du gué où l'on traversait l'Owneyvarragh pour passer de la paroisse de Killenagh dans la baronnie de Gorey (1). De même, auprès du grand bog d'Itty, aucune mention des taches de bog des paroisses

(1) Les faits géographiques cités dans ce paragraphe comme absents de la description sont ceux que donne la carte BN, I, 107 de la baronnie Ballaghkeen. Cette carte contient d'autre part tout ce que mentionne la description, sauf l'église de Monamolin, qui était en territoire non confisqué.

de Kilnemanagh et de Meelnagh. Peut-être ces détails étaient-ils dans les descriptions de paroisses. Les possibilités de culture sont énumérées en termes précis; les bois sont au complet, et leur valeur pratique exposée. L'habitation est considérée d'une manière plus générale; le château de Ballymore est décrit, probablement parce qu'il est habitable, mais non celui d'Oulart; l'église de Monamolin est mentionnée, sans doute parce qu'elle a encore un toit, mais non celles de Killenagh, de Castle Ellis, de Ballyvaldon, de Ballymore, qui sont probablement des ruines; le moulin de Ballebrega (Ballybregagh) sur la Blackwater dans la paroisse de Castle-Ellis, le hameau de Killilly et celui de Brownstown dans la paroisse de Templeshannon, ne sont pas cités. Enfin, on énumère les 22 paroisses de la baronnie, qui seront ensuite décrites séparément.

Les deux descriptions conservées par Larcom s'appliquent à des paroisses si insignifiantes qu'on ne peut en les étudiant découvrir si les faits géographiques manquants dans la description de la baronnie étaient donnés dans les descriptions de paroisses. Elles montrent seulement que celles-ci énuméraient les limites, cours d'eau, cultures et habitations, avec la mention des domaines non confisqués qui sont en dehors du survey et qui restent comme de grands trous obscurs dans cette description si précise de l'Irlande.

Si les feuilles de référence étaient brèves, en partie occupées par une nomenclature de géographie politique et probablement à de certains égards, incomplètes, elles étaient cependant précises et singulièrement vivantes. Elles nous apparaissent comme des esquisses, mais aucune ligne essentielle n'y manque. Cette description de la baronnie Ballaghkeen est un tableau saisissant du pays dévasté où l'œuvre de l'homme n'est plus marquée que par des murs calcinés et croulants, où la terre elle-même semble une ruine envahie par l'ajonc et la bruyère; les seuls êtres humains sont de malheureux paysans réfugiés dans des huttes de branchages, des tories embusqués dans le redoutable bog dont le sol mouvant est pour eux la meilleure des sauvegardes, des colons qui n'osent s'aventurer hors de la protection des villes fortes. Pourtant, la terre est fertile (1), les eaux sont pois-

(1) La feuille de référence de la baronnie Ballaghkeen donne une superficie de 22.699 acres 4 perches, dont 871 a. 20 p. seulement sont stériles, sur ce total 19.892 a. 1 r. 20 p.

sonneuses, les rivières favorables au commerce. Si l'on se souvient que la baronnie de Ballaghkeen est au bord de la mer, à quelques milles de la ville de Wexford, on peut imaginer l'état des régions écartées, montagneuses ou riches en bogs.

La lecture des quatre descriptions qui ont seules survécu aux sinistres de 1711 et de 1922 donne l'impression que la destruction des feuilles de référence est une perte si possible encore plus grande que celle des cartes officielles. Avant l'incendie de 1711, il en existait probablement 257 pour les baronnies, 10 pour les bourgs et libertés, 2.030 pour les paroisses. En 1864, Hardinge en a examiné 1.606, dont 1.043 étaient encore en bon état (1). C'est une description géographique de la moitié au moins de l'Irlande du xvii^e siècle que le D^r Petty avait réalisée, et dont il ne reste rien.

V

LES MATRICES CADASTRALES

Le Down Survey comprenait des Books of Survey et des Reference Books qui furent pour la confiscation et la redistribution des terres ce que sont nos états de sections et nos matrices cadastrales pour les biens fonciers en France. Ces livres avaient donc, et ils ont encore, une importance légale considérable : là était inscrit le nouveau statut de la propriété terrienne irlandaise. Au point de vue géographique, leur valeur est insignifiante, comparée à celle des cartes et des descriptions de baronnies et de paroisses. C'est surtout pour la toponomastique que les livres de survey sont un document scientifique précieux — et comme celle-ci est étudiée dans mes *Noms de lieux irlandais*, je me bornerai à énumérer et à examiner rapidement ici les matrices cadastrales du settlement cromwellien.

Ces matrices peuvent être classées en deux catégories, aussi

sont des biens confisqués aux papistes, et le reste des biens d'Église. En outre, la baronnie contenait des domaines non confisqués, vraisemblablement étendus, comme ceux de Lord Mount Norris.

(1) Cf. même chapitre, §, 6.

bien par leur date que par leur développement. En premier lieu on écrivit dans les livres de survey proprement dits l'inventaire des terres confisquées; ensuite vinrent les livres de survey et de distribution, qui répètent les indications des précédents, en y ajoutant les mutations résultant des concessions, distributions et, plus tard encore, redistributions.

Les *livres de survey* furent établis conformément aux Instructions de Petty à ses surveyors, qui indiquent avec précision ce que devaient être ces matrices ou plutôt ces états de sections. Quant à les décrire, on ne le pourra jamais, puisque, déposés aux archives des Vice-Treasurer et Auditor General, ils ont brûlé avec les Four Courts. Le *Guide* de Wood les décrit ainsi (1) :

Livres de Survey, 1653-1656.

Ces livres contiennent des noms de townlands, avec les contenances et (les noms des) propriétaires frappés de confiscation, ainsi que des notes relatives aux limites, charges grevant les domaines, améliorations, bâtiments, etc. Ils ont des tables.

Livres de Référence, 1654-1655.

Livres de référence pour les comtés Waterford, Tipperary (Bar. Eliogarty) et Mayo (Bar. Tirawley et Gallen).

Livres du Down Survey, c. 1656-1657.

Ces livres contiennent des noms de townlands avec les contenances et (les noms des) propriétaires frappés de confiscation. Il y a aussi des cartes des baronnies comprises dans les comtés Sligo, Wicklow, Carlow, Leitrim et Antrim (Bar. Belfast).

Les *livres de survey et de distribution*, qui étaient les matrices cadastrales définitives, ayant été placés dans le même fonds d'archives et dans celui du Surveyor General's Office, sont également détruits. Le *Guide* de Wood en cite deux séries :

Livres de Survey et de Distribution, c. 1656-1657 (2).

Ces livres contiennent, outre des noms de townlands, avec les contenances et (les noms des) propriétaires frappés de confiscation,

(1) WOOD, *Guide*, p. 144.

(2) *Ibid.* Archives des Vice-Treasurer's and Auditor General's Offices, p. 144. Les guillemets sont dans le texte et indiquent les titres des colonnes.

des colonnes pour « charges grevant les domaines officiellement reconnues, sursis à exécutions ordonnés (par le gouvernement), terres dont il a été disposé par concession particulière », « douteux d'après le Civil Survey ou l'arpenteur », « attribué aux troupes licenciées en 1653 et 1655, et à quelles compagnies de cavalerie ou d'infanterie, ou à quel individu », « terres libres de toutes charges dont on peut disposer avec les prix », et « à quelles compagnies de cavalerie ou d'infanterie, ou à quel individu ».

Livres de Survey et de Distribution, 1661 (1).

Ces livres contiennent les noms des propriétaires (qui sont) dans les Civil et Down Surveys, avec des notes relatives à la distribution, etc., savoir : 1) charges grevant les domaines, 2) terres dont il n'a pas été disposé en mai 1659 ou données à bail, 3) concessions particulières, 4) terres non données à bail ou propriétés des juges royaux, 5) possesseurs en mai 1659.

La perte de ces livres est à déplorer comme celle de tout document historique. Néanmoins, elle est dans une certaine mesure compensée par l'existence des matrices cadastrales faites après les remaniements de la propriété foncière à la suite de la restauration monarchique, matrices qui reproduisent la plus grande partie de celles du Down Survey et de la première distribution des terres. Les archives du Surveyor General en contenaient deux séries :

Surveys et évaluations, 1663-1669.

Plusieurs catégories de documents sont groupées sous cette rubrique, savoir :

(1) Surveys des baux et hypothèques des maisons, etc., réservés pour les officiers de 49. Ces surveys furent faits avec des pouvoirs donnés le 18 février 1662 et remis en 1663.

(2) Surveys de la terre possédée par des spéculateurs ou soldats ou autres agissant en leur nom, ainsi que des terres que le Civil Survey indiqua comme étant la possession de catholiques romains, avec leur valeur en 1659. Les pouvoirs pour faire ces surveys étaient datés du 17 janvier 1666 et ils furent remis en 1669.

(3) Survey du domaine Clanricard, 1663.

(4) Divers surveys de villes, sans dates, mais à peu près de la même période que les autres.

(1) WOOD, *Guide*, Archives du Surveyor General's Office, p. 151.

Livres de Survey et Distribution (Act of Settlement, etc...).

Ces livres contiennent des surveys des terres confisquées à la suite de la rébellion de 1641, ainsi que les noms de ceux à qui elles furent distribuées en vertu de l'Act of Settlement et du Trustee Act de 1702. On trouve des collections assez semblables à la Royal Irish Academy et dans les collections Headfort et Annesley (1).

A défaut de ces documents détruits en 1922, on peut consulter utilement les matrices déposées au Quit Rent Office et la collection plus ancienne de la Royal Irish Academy.

Les matrices du Quit Rent Office, qui sont le document authentique auquel il faut recourir pour établir les origines de beaucoup de titres de propriété actuels, comprennent 20 volumes in-folio, reliés, fort bien écrits et dans un excellent état de conservation. Les 32 comités y sont représentés dans cet ordre :

- Vol. 1. Down, Antrim, Armagh.
 2. Kildare, Carlow.
 3. Fermanagh, Monaghan, Cavan.
 4 et 5. Clare.
 6. Cork.
 7. Londonderry, Donegal, Tyrone.
 8. Dublin, Wicklow.
 9 et 10. Galway.
 11. Kerry, Waterford.
 12. Wexford, Kilkenny.
 13. King's County, Queen's County.
 14. Leitrim, Sligo, Mayo.
 15. Limerick.
 16. Westmeath, Longford.
 17. East Meath, Louth.
 18. Mayo.
 19. Tipperary.
 20. Roscommon.

Les townlands sont indiqués avec le nom du papiste dépossédé et leur superficie divisée en profitable et improfitable; une autre colonne donne pour chaque parcelle la superficie distribuée et le nom du ou des bénéficiaires de la première distribution; dans

(1) WOOD, *Guide Archives des Vice-Treasurer's and Auditor General's Offices*, p. 144.

la dernière colonne est le nom de celui qui reçut cette parcelle après la confiscation qui suivit la rébellion de 1688.

Les matrices du Q. R. O. datent donc de la fin du xvii^e siècle. Elles sont en quelque sorte une édition revue, complétée et mise à jour des matrices du Down Survey. Ainsi, pour le comté Mayo, elles donnent dans leur 14^e volume la baronnie Tirawley, seule comprise dans le Down Survey; mais le 18^e volume, entièrement nouveau, comprend toutes les baronnies du comté.

La Royal Irish Academy possède une collection de 16 volumes manuscrits, en excellent état, portant l'ex-libris de « The Right Hon^{ble} Algernon Capell, Earl of Essex, Viscount Maldon and Baron Capell of Hadham, 1701 », et intitulés *The distribution of forfeited land in Ireland pursuant to the Acts of Settlement, and Explanation, composed by Thomas Taylor, Esq^{re}, by Command of His Excellency Arthur Earle of Essex, Lord Lieutenant of Ireland in the Yeare 1677.*

La composition de cette collection est la suivante :

Tomes	Volumes	Parties	
			<i>Leinster.</i>
I	I	(I)	{ Dublin, Wicklow, Catherlough-
I	I	2	
I	2	(I)	{ Kings and Queenes Countyes,
I	2	2	
I	3		Eastmeath, Louth.
I	4		Westmeath, Longford.

Munster.

II	I	(I)	{ Tipperary.
II	I	2	
II	2	2	{ Corke.
II	2	2	
II	3		Waterford.
II	4		Limerick.
II	5		Kerry.

Ulster.

III	I		Downe, Ardmagh, Antrim, Londonderry and Dunnagall
-----	---	--	---

Tomes	Volumes	Parties	
III	2	»	Cavan, Monaghan, Tyrone and
		»	Fermanagh.
			<i>Connaught.</i>
IV	1		Leitrim, Sleigo and Mayo (1).

La méthode de composition est exposée au commencement du premier volume (1^{re} partie) du tome I, dans une page intitulée : « Explication des livres de distribution des terres confisquées en Irlande; ce qu'on trouve dans chacune des colonnes d'après leurs titres respectifs, mentionnés au commencement de chaque baronnie. La page à main gauche desdits livres fait connaître à qui étaient les terres en 1641, avec la quantité et la qualité; la page à main droite fait connaître à qui la possession de la terre est maintenant restituée, assignée et confirmée. » Cette « Explication » fait aussi connaître sur quels documents Thomas Taylor basa son Livre de Distribution. Dans la page de gauche, les numéros des parcelles renvoient aux cartes du Down Survey; les noms des propriétaires en 1641 sont ceux du Civil Survey; les noms et superficies (divisées en profitable et unprofitable) sont ceux du Down Survey. Dans la page de droite sont pour chaque parcelle les superficies distribuées, les noms des bénéficiaires, les titres en vertu desquels ils tiennent leur concession, le renvoi aux rôles, certificats et livres contenant ces titres; les deux dernières colonnes, restées en blanc, étaient destinées à l'indication des superficies en acres anglaises et à celle de la quit-rent annuelle.

Ces Livres de Distribution sont extrêmement précieux au point de vue documentaire, car depuis la destruction des matrices cadastrales originales, ils sont les plus anciennes matrices actuellement existantes. Leur origine ne fait point de doute. « Quand

(1) On a reproduit ici les noms des comtés comme ils sont indiqués aux titres des volumes. Pour les volumes en deux parties, il n'y a qu'un seul titre, au commencement de la 1^{re} partie. Ainsi, le titre du 1^{er} volume, T. I, est *A distribution of forfeited land In the Countyes of Dublin, Wicklow, Catherlough, Wexford and Kildare; returned by the Down Survey. Shewing whose they were in Anno 1641, and to whom they are now sett out, by the Acts of Settlement & Explanation. Tome 1st, Vol. 1st.* La 2^e partie du 1^{er} volume contient le Wexford et le Kildare; la seconde partie du 2^e volume, le comté Kilkenny.

les manuscrits de la collection Stowe (qui comprenait la collection de manuscrits relatifs à l'Irlande réunie par Charles O'Conor de Bellanagare, comté Roscommon) furent achetés en 1883 par le gouvernement, les manuscrits écrits en irlandais, et autres manuscrits relatifs à l'Irlande, comprenant seize volumes de Livres de Survey et de Distribution, furent remis à la Royal Irish Academy. Ces livres de Survey et de Distribution furent faits en 1677 par Thomas Taylor par ordre du Lord Lieutenant, et ils contiennent plus de renseignements se rapportant à la distribution des terres que la collection correspondante du Public Records Office (1). »

VI

LES COPIES DE CARTES FAITES AUX BUREAUX DU DOCTEUR PETTY

De nombreuses copies partielles des cartes officielles ont été faites dans les bureaux du Survey. Mais un passage assez obscur des *Reflections* permet de se demander si une copie intégrale de ces cartes n'a pas aussi été faite pour servir d'exemplaire de travail lors de la distribution des terres à l'armée. « Quand l'État (dans un esprit d'économie des plus dangereux) refusa de faire faire des copies des surveys, je cédaï, dit Petty;.... ne m'en a-t-il pas coûté près de 100 livres pour faire une transcription qui a servi pour ladite distribution? l'autre étant par ce moyen sauvée de la destruction qu'aurait causée le seul fait de la manier et de la feuilleter trop souvent (2). » Par les « surveys » faut-il entendre seulement les livres de surveys, ou l'ensemble des livres et des cartes? Le prix payé, l'expression « feuilleter » font incliner vers le sens restreint. D'autre part, on ne trouve aucune autre allusion à ces copies, ce qui ne laisse pas d'être surprenant,

(1) WOOD, *Guide* p. 293.

(2) *Reflections*, p. 131. Le docteur présente sa décision de faire un double des surveys comme une preuve de sa bonne foi, puisque le dépôt de l'original à l'Exchequer rendait impossible toute altération de la copie qui servait à la répartition des terres.

ni aucune trace de ces cartes dans les archives, ce qui ne l'est guère : il serait, en effet, assez naturel que de telles cartes n'aient pas été conservées une fois terminées les distributions, puisqu'elles n'étaient plus que des copies sans intérêt et fort usagées du document authentique conservé aux archives. Quoi qu'il en soit, il n'est pas interdit de faire un rapprochement entre ces cartes hypothétiques et la découverte que fit Hardinge et qu'il décrit ainsi :

« En l'an 1837, je reçus l'ordre d'examiner et de faire enlever des Treasury Buildings, dans le Lower Castle-yard, le peu qui y restait encore des archives des offices supprimés de Vice-Treasurer et d'Auditor-General.. Pendant que j'accomplissais la mission dont j'avais été chargé, mon attention fut attirée par une antique armoire, qui, selon toute apparence, n'avait pas été touchée depuis un siècle. Il n'y avait pas de clefs aux serrures, et la mémoire du plus vieux fonctionnaire alors vivant, et dont les souvenirs remontaient à 1780, ne pouvait lui rappeler qu'elle eût été ouverte une seule fois. Je fis forcer les serrures, et à ma surprise et satisfaction, trouvai l'armoire remplie d'anciennes cartes de baronnies à l'échelle de 40 perches, sur le papier de 5 ou 6 pieds carrés, réglé ou non réglé (1), que décrit Petty, avec le millésime 1654 imprimé dans la marge de beaucoup d'entre elles, et répondant à tous autres égards à la description du *Brief Account* et confirmant mes précédentes conclusions. Je découvris aussi là des duplicata de cartes officielles de baronnies et de paroisses à échelle réduite; et ce qui est curieux, et qui justifie mon opinion que les cartes réduites ou officielles ne furent pas utilisées pour le travail de distribution, mais qu'on employa pour cela les cartes originales de baronnies, c'est que les premières sont comparativement fraîches, tandis que les autres présentent toute l'apparence d'avoir fourni beaucoup de service (2). »

(1) C'est-à-dire quadrillé ou non quadrillé.

(2) HARDINGE, *Surveys*, II, p. 27 et App. G. — Ces cartes paraissent avoir été insérées par Hardinge dans son catalogue (*Ibid.* App. E), et en réunissant la liste de ces cartes (*Ibid.* App. G) et les indications du catalogue qui doivent s'y rapporter, on obtient le tableau suivant :

Voir tableau page suivante.

Hardinge explique ainsi la provenance de ces cartes : Les

Cartes à l'échelle de 40 perches au pouce trouvées par Hardinge en 1837.

LISTE DE L'APPENDICE G.			CATALOGUE DE L'APPENDICE E			
Comté	Baronnie	Paroisse	Description	Échelle	Origine	Emplacement aux archives L. E. R. O.
Antrim	Carey	Ardmoy	O P M	40	R. F. 1657	270 A
		Culfeightrim	"	"	"	"
		Derricken	"	"	"	"
		Rathlin	"	"	"	"
		Rathmore	"	"	"	"
	Glenarm	Ardclunis,	"	"	"	"
		Glenarm et Laid	"	"	"	"
	Kilconway	Laid	"	"	"	"
		Glenarm	"	"	"	"
		Dunaghy	"	"	"	"
Finvoy		"	"	"	"	
Killagan		"	"	"	"	
Carlow	Carlow	Loughill	"	"	"	"
		Maghmaghill	"	"	"	"
	Forth	Magherysharkan	"	"	"	"
		St-Mullins	Toutes	O B P	"	Petty 1657
	Dublin	les	O B P	"	"	"
		Balruddery	paroisses	O B P	"	Petty 1659
	Newcastle	Donnabane	D O P M	"	R. F. 1657	"
		Part of Lusk	"	"	"	"
		and Westpalstown	"	"	"	"
		Lucan	O P M	"	S.G. 1657	"
Racool et part of Calestown et Saggart		Nil	—	—	—	
Down	Uppercross	Toutes les paroisses	O B P	"	"	"
		(Newcastle & Uppercross)	"	"	"	"
	Kinnalearty	Loughin Iland	O P M	40	Petty 1657	270 A
Donegal	Kilmacrenan	Kilmoremorian	"	40	R. F. 1657	270 A
		et Kilmore	"	"	"	"
		Magherehowlet	"	"	"	"
		Toutes paroisses	Nil	—	—	—
		Clandeherke	Orig. Protr.	40	R. F. 1657	270 A
King's Co	Balliboy	Ray	O P M	"	"	"
		Toutes	O B P	"	Petty 1657	"
Kerry	Ballecowan	les	O B P	"	"	"
	Phillipstown	paroisses	O B P	"	Petty 1656	"
	Warrenstown	"	O B P	"	"	"
	Dunkeran	"	O P M	"	R. F. 1657	"
Waterford	Glannaroughly	Knockane	"	"	"	"
		Knocknevire	"	"	"	"
	Traghtconner	Toysista	"	"	"	"
		Mogunihy	Knocknevire	? Copie	? 160 & 40	Petty 1657
	Gualtier	Kilbonane	O P M	? 80 & 40	R. F. 1657	"
		Middlethird	Toutes les	2 ex. de chac. viz. O B P M	40	"
	Reduced		"	"	Petty 1657	270 B
	Upperthird	Clonegaun	protr.	80	R. F. 1657	"
		Disert	O P M	40	"	270 A
		Kilbarrymeadon	Orig. protr.	"	"	"
Wexford	Forth	Nothell	"	"	"	
		Monksland	"	"	"	
		Killiane	O P M	"	"	

Ce tableau et celui de la page 287 montrent que toutes les cartes de la liste G ou des cartes exactement semblables avaient été placées dans une même armoire, numérotée 270, au L. E. R. O., sauf 1^{re} une carte contenant des parties de trois paroisses du comté de Dublin

bureaux de l'Auditor General avaient reçu les archives du Registrar of Forfeitures (1) après la suppression en 1678 de cet office créé en 1653. Or, l'armoire ouverte en 1837 contenait, outre les cartes que Hardinge appelle « original protractions » bien que lui-même les représente comme des cartes plutôt que comme des reports de levés de plans, des duplicata de documents relatifs au contentieux de la distribution des terres. Donc, conclut Hardinge, cette armoire provenait des bureaux du Registrar of Forfeitures. Et cela est plus que vraisemblable.

L'intérêt de la découverte en elle-même n'était pas négligeable. Elle mettait au jour des cartes à l'échelle 40 d'environ 110 paroisses; or, pour 4 seulement de ces paroisses on possédait déjà des cartes à aussi grande échelle; et pour 6 les cartes officielles avaient été détruites en 1711. Quant à la description de cartes, Hardinge dit qu'« elles correspondent en tous points aux cartes officielles réduites d'après elles et qu'on leur a substituées » (2). Cette formule même montre comment Hardinge résolvait la question de l'origine de ces cartes.

Il suppose qu'elles étaient les restes d'une série jusque-là

qui faisaient d'ailleurs double emploi avec une Barony Protraction, et 2^o la carte de Kilmacrenan. Il y a aussi des incertitudes au sujet de cartes du Kerry en raison d'erreurs probables de copie. D'autre part, l'armoire 270 ne comprenait que huit cartes en dehors de celles correspondant à la liste G, encore avaient-elles presque un caractère réel ou supposé de « protractions » dans le sens où l'entendait Hardinge. C'étaient :

- 270 A. — B. Talbotstowne. — Indûment appelée « protraction » puisqu'elle est à l'échelle 160 (Petty 1657).
 B. Massareene. — Copie non certifiée d'une protraction (R. F. 1659).
 B. Clanmorris, K. — B. M. échelle 320 (Petty 1657).
 B. Mogunihy. — Orig. O. B. M. échelle 320 (Petty 1657).
 270 B. — Tipperary. — Orig. D. S. Protr. des paroisses Croghan et Mowny (échelle 40).
 Tipperary. — Propriétés du Col. Petty en Upper Ormond (carte trouvée dans l'armoire du R. F. en 1837).
 Waterford. — Glannaherie — O. B. P. 80 (Petty 1657).
 Waterford. — Upperthird — O. B. M. 80 (Petty 1657).

Il paraît donc que Hardinge (ou un de ses collègues) a voulu grouper dans un même meuble des cartes qu'il considérait comme ayant une même origine, la plupart d'entre elles formant une série unique. On remarquera que parmi les cartes de la liste G, celles de baronnies sont indiquées comme venant des bureaux de Petty et celles de paroisses seulement comme venant des bureaux du Registrar of Forfeitures. Hardinge ne s'explique pas sur cette différence du catalogue qui ne concorde pas avec le récit de sa découverte. D'ailleurs la précision fait souvent défaut dans les travaux de Hardinge et maintenant que les documents ont été détruits, il est matériellement impossible d'espérer jamais arriver à une certitude sur les épaves des reports et sur les cartes découvertes en 1837.

N. B. — Dans le tableau précédent on a composé en italiques les noms des baronnies de l'armée et les « original protractions » du catalogue

(1) HARDINGE, *Surveys*, II, p. 8 et 29.

(2) *Ibid.*, — p. 29 *in fine*.

inconnue de cartes à grande échelle utilisées antérieurement à l'acceptation des cartes officielles. En effet, les premières cartes remises par Petty, en 1656 pour l'armée et en 1658 pour les spéculateurs, ayant été refusées comme imparfaites, les cartes corrigées — qui sont les cartes officielles — ne furent remises qu'en 1657 et 1659, c'est-à-dire après l'allotissement des terres. Or, dit Hardinge, « on ne peut raisonnablement croire que le Comité de Distribution aurait employé des cartes inexactes comme base d'un acte aussi solennel que le règlement des dettes arriérées dues à l'armée » (1). Donc il a dû exister des cartes qui ont précédé les cartes officielles et qui ont servi à faire les allotissements. Ces cartes auraient été copiées sur les minutes et à la même échelle; et c'est une partie d'entre elles qui restaient, oubliées, dans l'armoire où Hardinge les trouva en 1837.

L'hypothèse est séduisante. Hardinge voit une preuve de son bien-fondé dans le mauvais état des cartes qu'il a trouvées, fatiguées par un long usage. C'est la détérioration que Petty redoutait pour les « surveys » authentiques si on les employait au travail de distribution des terres. La coïncidence entre la crainte de Petty et la constatation de Hardinge (qui paraît n'avoir pas lu les *Reflections*) est au moins curieuse. Il est possible que les cartes trouvées par Hardinge aient été employées pour les allotissements, mais la raison tirée par Hardinge du refus des premières cartes officielles n'est nullement un argument en faveur de son hypothèse.

Faut-il supposer que ces cartes étaient les restes de la copie dont les *Reflections* semblent indiquer l'existence et donc prouveraient que cette copie fut faite? Si l'on conserve aux mots leur sens strict, cela est impossible, puisque les cartes de la vieille armoire sont pour la plupart à plus grande échelle que les cartes définitives et authentiques. Mais ce qui est très possible, c'est que le docteur ait fait faire pour le travail de l'allotissement des copies non réduites des reports, ce qui facilitait à la fois le travail de copie des reports et le travail de répartition des terres. Et cette copie aurait été faite concurremment avec l'établissement des cartes officielles dont l'échelle était plus ou moins réduite afin de faire tenir une paroisse entière

(1) HARDINGE, *Surveys*, II, p. 29 *in fine*.

sur chaque feuille. On arriverait ainsi à une hypothèse qui concilierait jusqu'à un certain point ce que semblent dire les *Reflections* et ce que suggère le découverte de Hardinge.

Mais, si l'on ne peut avoir aucune certitude matérielle, aujourd'hui surtout que les pièces du procès sont détruites, du moins on peut acquérir une sorte de certitude morale que des cartes à l'échelle de 1 pouce pour 40 perches ont été employées pour les allotissements, bien qu'on n'en trouve aucune trace dans l'histoire des archives.

La clause 9 du contrat du 11 décembre 1654 obligeait le docteur à remettre aux concessionnaires d'au moins 1.000 acres — s'ils en exprimaient le désir — ce que nous appellerions un extrait de la matrice et une copie du plan cadastral de leur lot (1). Hardinge trouva dans sa vieille armoire « en double, la copie sur parchemin, l'original sur papier », l'un de ces extraits, intitulé : « Part of the Barony of Upper Ormond and County of Tipperary set for the satisfaction of the particular arrears of Colonel Pretty, Anno 1656. » Ce colonel avait reçu 3.939 acres dans les paroisses de Dolla, Kilnaneave, Kilmore et Temple-derry; or, les cartes officielles des trois premières paroisses sont à l'échelle 80 et celle de la quatrième à l'échelle 40. Si les copies du plan faites pour le colonel avaient toutes été faites à l'échelle 40, Hardinge aurait eu un argument bien fort en faveur de sa thèse d'une distribution faite sur une série de cartes à l'échelle des reports originaux. Malheureusement, il n'a pas pensé à relever l'échelle des plans de la propriété Pretty, satisfait de voir dans leur présence dans l'armoire une preuve que ce meuble venait du Registrar of Forfeitures (2). On ne peut compléter son observation maintenant que la copie est détruite comme l'original. Mais un autre document y supplée et au delà : c'est le plan cadastral des propriétés d'Edward Roberts, conservé dans les Harleian Manuscripts du British Museum (3), et beaucoup plus important que la simple feuille contenant le plan,

(1) *Hist. D. S.*, p. 26.

(2) HARDINGE, *Surveys*, II, p. 28.

(3) *Harleian Mss.* 4784. — Ce manuscrit n'a pas de page de titre, mais on a collé au commencement, à une époque visiblement ancienne, une fiche disant qu'il est : « An Actual Survey of the Lands belonging to Edward Roberts Esq^{re}, drawn on Vellum, and illuminated by Tho. Taylor, 1659 ».

avec dans un angle le nom et le contenu des townlands du colonel Pretty.

Edward Roberts, Auditor General d'Irlande, avait été nommé en novembre 1654, Commissioner of the Assessments and Public Revenue (1); son nom revient plus de dix fois au bas de documents cités dans l'*History of the Down Survey*, au sujet des comptes du docteur avec l'État. Les propriétés de Roberts, haut fonctionnaire, grand acheteur de *debentures*, s'étendaient sur 27.109 acres irlandaises — la superficie de Jersey et Guernesey réunies — dont 12.884 acres de bonnes terres. Grâce à la faveur très exceptionnelle qu'on lui avait faite de choisir lui-même dans la province d'Ulster telles terres qui lui plairaient, il s'était constitué, dans la baronnie de Strabane en Tyrone, un domaine allant des dernières pentes occidentales des Monts Sperrin (où il avait 11.355 acres de terres incultes) au confluent de la Finn et de la Mourne; et il possédait 3.773 acres de champs cultivés et de prairies dans les vallées de ces rivières et de la Derg, y compris Strabane jusqu'où la marée remonte la Foyle, à proximité de Londonderry et des colonies des corporations anglaises de la Cité. Les autres terres étaient réparties dans de bons endroits des trois provinces du Nord.

TABLEAU

(1) D'après DUNLOP, p. 257, n.

TERRES IRLANDAISES D'EDWARD ROBERTS, ESQ^{re}

NUMÉROS des cartes	COMTÉS	BARONNIES	PAROISSES	CARTES		SUPERFICIES	
				Feuille	Échelle	Profitable	en restant le
I	East Meath.	Dunboyne.	Dunboyne.	Simple.	40	322.0.00	—
II	id.	Ratooth.	Ratooth.	id.	40	595.0.08	—
III	id.	Moyfenragh.	Rathmullion.	Double.	40	1.056.1.29	78.0.00
IV	Kilkenny.	Gowran.	Blanchfeildstowne	Simple.	40	444.2.00	—
V	id.	id.	et Smiths.	Double.	40	1.218.0.00	—
VI	Roscommon.	Athlone	Drume.	id.	8(0)	699.0.00	2.055.2.00
VII	Galway.	Longford.	Teenagh.	id.	80	598.0.00	118.0.00
VIII	id.	id.	id.	id.	80	554.0.00	—
IX	Tyrone.	Letrim.	Dunery.	id.	80	853.1.14	230.2.26
X	id.	Downmore.	Downmore.	id.	80	493.0.00	219.0.00
XI	id.	Strabane.	Camus.	id.	80	924.3.2	6.951.1.08
XII	Dublin.	id.	Ardstra.	et rallonge.	80	1.214.3.32	3.924.2.08
XIII	id.	Coolock.	Urney.	Double.	80	1.635.1.08	480.3.32
XIV	Catherlagh.	Newcastle et Uppercross.	Tipperkevan.	Simple.	40	441.2.00	—
		St-Mullins.	Villard	id.	40	342.3.00	167.2.00
			et St-Mullins.	id.	80	1.491.3.00	—
						12.884.2.63	14.225.1.34

La dispersion des terres de Roberts dans 13 baronnies, 7 comtés et 3 provinces donne à l'extrait du Down Survey relatif à son domaine un intérêt exceptionnel; il est comme un recueil d'échantillons des cartes qui servirent aux allotissements dans des régions très différentes. Et quel recueil! C'est un atlas de 14 cartes dessinées suivant les besoins sur des feuilles simples ou doubles de parchemin; en face de chaque carte, une autre feuille de parchemin contient l'extrait des matrices cadastrales correspondant au plan; au commencement une première feuille donne un index des cartes et au verso de cette feuille est fixée, pliée en quatre, une carte des trois provinces du Nord avec l'emplacement des biens d'Edward Roberts. En tout 29 feuillets de parchemin, dont 8 doubles, reliés en un volume de 1 ft 10 in. $\times$ 1 ft 6 in. (0,558 $\times$ 0,457). Il est probable que cet extrait fut fait avec un soin — sinon avec un luxe — particulier, en raison de la haute situation officielle du concessionnaire (1); mais, si l'atlas ne peut être considéré comme un exemple du type courant de ces extraits, il n'en est pas moins le moyen le plus précieux que nous ayons de savoir ce qu'étaient les premières cartes du Down Survey sur lesquelles ces extraits furent copiés.

L'origine de l'atlas des domaines Roberts est indiquée dans le cartouche de la carte d'ensemble : *Description des provinces d'Irlande dans lesquelles se trouve le domaine de Ed. Roberts, Esq. représentant chaque parcelle particulière dudit domaine et comment elle est située dans les baronnie et paroisse, avec une description de tous les plus remarquables cités, villes, lacs, etc. dans lesdites provinces : colligé d'après l'arpentage de 1659 par Tho. Taylor.* L'atlas a donc été fait dans les bureaux du Down Survey, par ou sous la direction de l'un des principaux collaborateurs du Dr Petty.

Les cartes en font le principal intérêt puisque les extraits des matrices ne sont que le résumé des renseignements qu'on peut trouver encore aujourd'hui au Quit Rent Office et à la Royal Irish Academy (2). Ces cartes sont dessinées et rehaussées de couleurs avec le plus grand soin; la technique cartographique,

(1) Cependant, la carte des biens du colonel Petty était aussi sur parchemin « le double sur parchemin, la copie (originale) sur papier », dit HARDINGE, *Surveys*, II, p. 28.

(2) Cf. supra p. 305 et seq.

la lettre, les cartouches, les roses des vents, sont exactement ceux de la plupart des cartes de baronnies qu'on étudie plus loin (1). Ils n'en diffèrent guère que par un aspect plus luxueux dû à l'emploi d'or et d'argent concurremment avec les autres couleurs, et à une peinture assez délicate de certains cartouches en divers tons gris bleutés d'une grande finesse.

Ces cartes doivent contenir évidemment tous les détails des originaux qui servirent à la distribution des terres — à savoir : le contour exact des parcelles — l'extrait ajoutant au modèle un trait au pinceau qui entoure d'une bande de couleur les terres de Roberts; dans chaque parcelle, le nom du lieudit, la nature du sol et la contenance (par ex., feuille IV : « Little Lagore. Arable, pasture and meadow. Acres. 245 : 2 : 00 »). Les rivières, les routes, les bois, les montagnes, les villages, les églises, les châteaux, sont indiqués de la même manière que dans les cartes de baronnies. La feuille XII contient un plan d'Athlone et la feuille XX un plan de Strabane avec la ville jumelle de Lifford (Lifford) sur l'autre rive de la Foyle — plans rudimentaires mais qui reproduisent bien les traits généraux de la double agglomération urbaine.

Au point de vue de la toponomastique, les noms des lieux-dits des parcelles voisines sont en nombre presque égal à ceux des propriétés de Roberts — en tout environ 250 noms de paroisses, townlands, rivières, montagnes, etc...

Il y a tout lieu de supposer que ces copies ont été faites à la même échelle que les modèles, et que ces modèles furent ou les cartes officielles ou les cartes employées pour la distribution. Il semble encore plus évident que si les copies peuvent être à échelle réduite, à coup sûr, elles ne sont pas à plus grande échelle que les modèles. Donc, on peut admettre qu'il existait en 1659 des cartes considérées comme authentiques et dressées à la même échelle ou à une échelle plus grande que les cartes des extraits faits pour Edward Roberts.

Or, 7 cartes des extraits, se rapportant à 8 paroisses, sont à l'échelle de 1 pouce pour 40 perches; on peut en déduire, avec certitude, que les bureaux du Survey possédaient, en 1659, date de la copie, des cartes à l'échelle des Original Protractions

(1) Livre V.

et qu'ils utilisaient ces cartes, sinon les Original Protractions elles-mêmes, comme documents faisant foi. Les cartes officielles définitives de ces huit paroisses furent, en effet, dressées aux échelles suivantes :

Échelle d'un pouce pour 40 perches : Blanchfeildstowne. (Blanchvilleskill).

Échelle d'un pouce pour 80 perches : Rathmullen, Graige, Bar. Coolock.

Échelle d'un pouce pour 160 perches : Dunboyne, Tipperkevan (1).

Échelle inconnue : Ratooth, Smithestowne.

Il faut donc admettre que les extraits, à l'échelle de 1 pouce pour 40 perches, des plans cadastraux concernant les domaines d'Edward Roberts, copiés sur des documents authentiques, n'ont cependant pas pu être tous calqués sur les cartes officielles. Les seules explications qui se présentent à l'esprit sont : ou que ces documents furent les cartes employées pour la distribution des terres, ou qu'ils furent les Original Protractions; et ces deux explications suggèrent que la distribution a pu être faite d'après ces reports ou des copies de ces reports.

Les copies de plans à l'échelle 80 dans l'atlas Roberts sont-elles des réductions des Original Protractions? Pour les quatre feuilles du Connaught, on ignore leur source, puisqu'il n'y eut pas de Down Survey en Roscommon et en Galway. Pour les paroisses de Camus, d'Urney et d'Ullard et Saint Mullins, il existait des cartes officielles à l'échelle 80; il y a donc tout lieu de croire que les extraits faits pour Edward Roberts sont des copies des cartes officielles et non pas des réductions des reports, car la copie est un travail beaucoup plus aisé que la réduction; d'ailleurs la carte XI (Urney) porte encore les traces d'un outil pointu qui a servi à la calquer; le sillon du traçoir est profondément marqué dans le parchemin : c'est la preuve quasiment irréfutable que cette carte est un calque de la carte officielle, la seule que l'on ait connue à l'échelle 80. Reste la carte de la paroisse d'Ardstraw; elle est à l'échelle 80, alors que

(1) Mais les archives avaient une carte à l'échelle 40 (que HARDINGE qualifie d'Original Barony Protraction. *Surveys* II, p. 47) de la baronnie de Newcastle and Uppercross, où était alors la paroisse de Tipperkevin.

la carte officielle est à l'échelle 160; il se peut qu'elle soit une réduction de l'original protraction.

L'examen de l'atlas des domaines d'Edward Roberts permet en somme de tenir pour certain que des cartes à plus grande échelle que les cartes officielles définitives ont été employées par l'administration du Survey, ou plutôt par les bureaux du Dr Petty, comme documents authentiques, au moins jusqu'en 1659, et même après la terminaison des cartes officielles. Ces cartes paraissent avoir été tracées à l'échelle de 1 pouce pour 40 perches, de sorte qu'elles étaient probablement de simples mises au net des « rough plots » primitifs. Étaient-elles la copie destinée au travail des allotissements dont les *Reflections* parlent d'une manière assez vague? Ce n'est rien de moins que certain. Étaient-elles les « Original Protractions » des catalogues de Hardinge, et celui-ci en a-t-il trouvé en 1837 une importante collection jusque-là ignorée? S'il en était ainsi, l'hypothèse de Hardinge sur l'existence d'une série de cartes provisoires destinées aux opérations d'allotissement serait justifiée et l'on pourrait accepter au fond l'appréciation un peu emphatique qu'il fait de sa découverte : « La valeur de ces cartes vient de ce qu'elles fournissent un anneau jusque-là manquant dans l'histoire du célèbre survey et de la période à laquelle elles appartiennent (1). »

Quoi qu'il en soit, il paraît prouvé que la distribution des terres n'a pas été faite — au moins pour une partie — sur les cartes officielles, et que les cartes employées ont disparu presque complètement — comme les reports — parce qu'elles avaient été mises à peu près hors de service par un rude usage et surtout parce que les cartes officielles de paroisses, seules admises comme documents authentiques, contenaient exactement les mêmes indications, tout en étant dessinées, la plupart, à une échelle réduite qui les rendait plus maniables.

(1) HARDINGE, *Surveys*, II, p. 30. — Lord KERRY remarque judicieusement que « ces cartes de baronnies à grande échelle sont des minutes plutôt que des cartes et que, d'ailleurs, Hardinge lui-même les qualifie de « protractions » (c'est-à-dire de minutes) dans sa liste. C'est pourquoi il semblerait que ces grandes cartes furent établies — si elles l'ont vraiment été — dans le seul but d'obtenir les cartes réduites, et que les cartes réduites de manière à tenir sur une feuille de papier royal..., furent alors considérées et devaient l'être encore maintenant comme le résultat complet et original du Survey ». (KERRY, *Lansdowne Maps*, p. 391.)

VII

PROJETS DE RECONSTITUTION DES CARTES OFFICIELLES

La destruction presque totale des documents du Down Survey ne date que de 1922. L'incendie de 1711 en avait épargné beaucoup plus que le rapport des commissaires de 1813 ne le laisserait supposer, quand il dit qu'il « reste seulement quelques-unes » des cartes officielles (1). Le tableau suivant, établi en dépouillant la liste dressée par Hardinge en 1861, montre que, jusqu'à cette époque toute récente, les archives irlandaises ont conservé bon nombre des cartes de paroisses qui étaient en somme la partie la plus importante de l'œuvre cartographique du Dr Petty (2).

STATISTIQUE DES CARTES DE PAROISSES AU XIX^e SIÈCLE

PROVINCES	BONNES	ENDOM- MAGÉES	PRESQUE DÉTRUITES	DÉTRUITES OU PERDUES	TOTAUX
Leinster.	579	156	57	93	885
Munster.	441	130	—	247	818
Ulster.	215	46	—	21	282
Connaught.	21	54	—	—	75
	1.256	386	57	361	2.060

Les trois cinquièmes des cartes étaient donc en bon état; un peu moins d'un cinquième étaient détruites et le reste endommagées.

Le sinistre avait éprouvé de manière très inégale les diverses provinces. Le Connaught possédait encore, bien qu'endommagées pour la plupart, les cartes malheureusement peu nombreuses, qui en avaient été dressées. L'Ulster n'avait perdu qu'une

(1) *Public Records Reports, Ireland*, 1811-1825, I, 495.

(2) Cf. p. 323, une statistique de Hardinge légèrement différente.

carte sur 14 et près des cinq sixièmes de celles qui restaient étaient intactes. Le désastre était autrement grave pour le Leinster et le Munster. Les cartes des comtés Kildare, Louth, Clare et Kerry avaient presque complètement disparu; le Tipperary n'avait que 88 cartes en bon état pour 63 endommagées et 41 détruites; seuls, en Leinster, les comtés Carlow, Dublin, Longford, Westmeath et Wicklow avaient leur collection complète, ou presque complète, et en bon état; aucun comté du Munster n'avait ses cartes de paroisses au complet et indemnes.

Cette destruction partielle des cartes officielles du Down Survey, qui privait l'administration de ses plans cadastraux, attira l'attention sur diverses copies et adaptations du Down Survey, soit pour compléter, soit pour remplacer tout ou partie des cartes officielles; et plusieurs projets de reconstitution furent étudiés.

Le plus ancien de ces projets paraît avoir été élaboré peu après l'incendie de 1711. Le Surveyor-General, — probablement Richard Stone — suggéra au Lord Lieutenant de remplacer « les treize volumes de cartes du Down Survey qui avaient été détruites par des copies de la collection de Sir Thomas Taylor (achetée depuis à Lord Headfort) et d'une collection que possédait le comte d'Essex (1) ». Mais aucune suite ne fut donnée à cette proposition.

Il existait bien aux bureaux de l'Auditor General les quelques cartes du Down Survey qui, jointes à celles des confiscations de 1688-1702, sont ainsi cataloguées dans le *Guide* de Wood (2) :

Cartes des Confiscations de 1688, etc...

Cartes des terres confisquées à la suite de la rébellion de 1688, et vendues en 1702, d'après les divers surveys établis par ordre des commissaires nommés conformément à (la loi) 11 et 12 Will. III, pour déterminer et vendre lesdites (terres). Cette collection contient trois volumes de copies de cartes du Down Survey pour les comtés Louth, Meath et Westmeath..... et une carte de Toysista, etc. comté Kerry, 1666.

(1) HARDINGE, *Surveys*, III, 284. — La collection Taylor se composait surtout de cartes de baronnies; ses doubles de cartes officielles ne comprenaient que vingt cartes de paroisses de la baronnie Kells; or, aucune carte de cette baronnie, dans les archives, n'avait été endommagée par l'incendie (cf. catalogue HARDINGE, *Surveys*, II, 56). Sur la collection Taylor (ou mieux Headfort) cf. infra, liv. V, ch. IV, § 4.

(2) WOOD, *Guide*, p. 144.

Ces copies du Down Survey n'auraient eu d'utilité que pour le Louth et une partie du Meath, puisque l'incendie avait épargné toutes les cartes du West Meath et 82 cartes de paroisses sur 144 du Meath. Quant aux cartes des Trustees, c'étaient des plans fragmentaires de 26 comtés, parmi lesquels le Louth et les deux Meath (1).

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, on songea à substituer aux cartes officielles les cartes de baronnies qui étaient à la Bibliothèque Royale de Paris; et comme le roi de France refusa de les donner au gouvernement anglais, on les fit copier par Vallancey. Mais, ni le Parlement irlandais en 1790, ni les commissaires aux archives irlandaises en 1812 n'admirent qu'on donnât aux copies de Vallancey la valeur de documents authentiques (2).

En 1810, comme les archives irlandaises étaient fort en désordre et incomplètes parce que les hauts fonctionnaires anglais, en Irlande, avaient accoutumé d'emporter dans leur retraite les documents de leur proconsulat, Sir Robert Peel, Chief Secretary pour l'Irlande, chargea une Irish Record Commission de rechercher où qu'ils fussent, tous les documents qui auraient dû être aux archives irlandaises et de les y faire rentrer. Cette Commission recommanda de reconstituer les cartes officielles du Down Survey surtout après la décision de ne point leur substituer les copies de cartes de baronnies de Vallancey. Plus encore, le secrétaire général de la commission, William Shaw Mason, conclut dans un rapport du 11 juillet 1812 à la nécessité de faire graver les cartes originales du Down Survey et imprimer les Books of Distribution (3). Mais l'administration préféra suivre l'avis du comité spécialement chargé d'étudier la question du Down Survey dont le rapport déposé le 15 avril 1813 recommandait plus modestement d'essayer de sauver les parties non détruites des cartes de paroisses en les collant sur papier fort et en les reliant convenablement (4); cette solution économique fut adoptée en 1814 (5).

(1) HARDINGE, *Surveys*, III, 282.

(2) Cf. plus loin, infra, liv. V, ch. V, § 5.

(3) The Secretary's Second General Report. (*Public Records Reports, Ireland, 1811-1825*, I, 408.) Cf. spécialement, p. 414.

(4) Third Annual Report (*Ibid.*, I, 495).

(5) Ordre cité dans le Fourth Annual Report de W. S. Mason, du 21 mars 1814 (*Ibid.*, I, 547.) Cf. supra, p. 281, n. 1.

Le projet d'éditer des fac-simile allait reparaître un demi-siècle plus tard. W. H. Hardinge, alors archiviste du Landed Estates Record Office, suggéra, dans une lettre du 5 juillet 1864, de faire copier et imprimer les cartes encore existantes du Down Survey, et plus tard il proposera de combler les lacunes, en éditant de même toutes les cartes du survey des Trustees (1). Il avait soigneusement étudié l'étendue du travail et soumis un devis à l'administration des Finances. Il ne s'agissait de rien de moins que de reproduire par la zincographie — comme l'Ordnance Survey avait reproduit quatre ans plus tôt les cartes du survey des Escheated Counties d'Ulster (2) — 2.922 feuilles du Down Survey, mesurant chacune $22 \times 16 \frac{1}{2}$ in. et comprenant 1.316 cartes (838 en bon état et 478 avariées) et 1.606 feuilles de référence (1.043 en bon état et 563 avariées).

A titre d'essai, l'administration de l'Ordnance Survey à Phoenix Park, que dirigeait en ce temps le colonel Sir Henry James, fit zincographier une carte de chacun des deux types avec sa feuille de référence : 1^o une carte intacte — celle de la paroisse de Kiltennell, décrite plus haut; 2^o une carte « presque détruite » par le feu — celle d'une paroisse dont on ignore le nom, de la baronnie Salt en Kildare (3).

Des épreuves de ces fac-simile furent tirées en juillet 1864, mais celle de la carte partiellement brûlée est sans doute égarée, sinon perdue; et cela est d'autant plus regrettable qu'il serait intéressant de savoir si Hardinge avait dessein de reconstituer les cartes endommagées. Du moins une épreuve du fac-simile de la carte intacte de Kiltennell existe encore, et c'est grâce à elle qu'on a pu décrire plus haut une carte de paroisse du Down Survey. Cette épreuve, unique document qui nous permette

(1) HARDINGE, *Surveys*, III, 282. (Communication à la R. I. A. du 12 décembre 1864.) On a vu plus haut, p. 322, que ce survey n'aurait été que d'un faible secours.

(2) Cf. supra, Bibl. D, 5. — Ces reproductions, très bien faites, ont été jusqu'à tout récemment au nombre des publications en vente à l'Ordnance Survey. Le fac-simile de la carte d'ensemble est daté du 29 août 1860. Le procédé technique n'a pas à être étudié ici; mais on peut observer que les cartes des Escheated Counties portent la mention : « Zincographed at the O. S. O. etc... »; Hardinge emploie le même terme dans ses lettres de l'été de 1864, tandis que dans sa communication à la R. I. A. de décembre suivant, il dit qu'il a suggéré d'avoir les cartes du Down Survey « *photozincographed* ». (*Surveys*, III, 282.)

(3) D'après une lettre du 15 août 1864 de Hardinge au colonel Sir Henry James. La désignation de cette carte est ambiguë; mais comme la carte-index de la baronnie était détruite (Cf. Catalogue de Hardinge) il ne peut s'agir que d'une carte de paroisse et celles des cartes de paroisses de cette baronnie qui n'étaient pas détruites étaient toutes « *nearly destroyed* ».

depuis l'incendie de 1922 de *voir* une carte officielle du Down Survey, est suspendue très haut dans un coin obscur des bureaux de l'Ordnance Survey à Phœnix Park (1). Son authenticité ne fait aucun doute. Hardinge dit dans une lettre du 15 août 1864 au colonel James qu'on a préparé un spécimen de la carte de « Kilshynal »; et le fac-simile porte une attestation datée du 25 juillet 1864 et signée « W. H. Hardinge, Keeper of the Records », certifiant pour la carte qu'elle est « à true tracing », et pour la feuille de références « an accurate Transcript » des documents du Down Survey conservés au Landed Estates Record Office, à la Douane de Dublin. Au bas de la feuille de référence est écrit en italique : « Zincographed at the Ordnance Survey Office Phœnix Park under the Direction of Captain Rerdock A. Wilkinson, R. E., Colonel Sir Henry James, R. E., F. R. S., M. R. I. A., etc., Superintendent ».

Cette épreuve montre qu'on aurait pu, en 1864, faire des fac-simile parfaits des cartes du Down Survey. On ignore pourquoi l'administration ne donna aucune suite au projet de Hardinge; mais il est permis de croire qu'elle recula devant les dépenses qu'aurait entraînées sa réalisation.

On vient de se demander si ce projet, en ce qui concerne les cartes avariées, comportait des essais de reconstitution. Les documents, en effet, même aujourd'hui — à plus forte raison au temps de Hardinge — ne font pas défaut, qui permettraient de semblables tentatives. Ce sont les copies certifiées, faites en même temps que le Down Survey, pour les concessionnaires, et depuis lors pour divers intéressés. On a vu comment Hardinge a décrit l'extrait cadastral du domaine du colonel Pretty; et celui des domaines d'Edward Roberts a été analysé plus haut en détail. Il existe de nombreuses copies de cartes du Down Survey, chez les descendants des colons cromwelliens et dans les études des hommes de loi d'Irlande; ainsi l'on cite à Dublin tel lawyer dont les cartons contiendraient plusieurs centaines de ces extraits. Mais à bien des copies ne s'attache pas plus qu'une présomption d'authenticité.

(1) Pour la description de cette carte, cf. *supra*, p. 291. Ayant par hasard aperçu cette carte, lors des recherches que je fis en octobre 1923, à l'Ordnance Survey Office, je pus, grâce à l'obligeance du sous-directeur du service, le capitaine G. H. Mew, identifier la carte à l'aide des lettres de Hardinge à Sir Henry. C'est également le capitaine Mew qui a bien voulu se charger de faire photographier cette carte pour illustrer mon étude.

Une administration d'État conserve aussi des centaines de fragments de copies de cartes de paroisses du Down Survey. C'est le Quit Rent Office. Le chef de ce service, M. Burnett, qui a étudié le Down Survey avec autant de soin que d'esprit critique, a entrepris de reconstituer d'après ces fragments les cartes originales. Il a fait construire pour cela une série de compas de réduction tels que l'écartement des branches donne d'un côté les distances à l'échelle de la carte de l'Ordnance Survey, quand ces distances sont prises de l'autre côté sur les cartes du Down Survey aux échelles de 40, 80, 160 et 320 perches au pouce. Ainsi le tracé du Down Survey est reporté sur la carte de l'Ordnance Survey qui est employée comme une sorte de canevas et de guide. Travail fort délicat et lent : « a work of love », dit M. Burnett; et l'on admire la patience et le courage d'un géomètre déjà surchargé de besogne qui, avec des moyens inadéquats et un personnel insuffisant, sans aide matérielle et sans encouragement moral, consacre chacun de ses instants de loisir à essayer de sauver une partie, si minime soit-elle, de l'œuvre géographique du Dr Petty, en reconstituant ces cartes officielles qui n'existent plus pour nous (sauf la paroisse de Kiltennell) que sous la forme d'extraits cadastraux dispersés aux quatre vents d'Erin.

CHAPITRE III

LE DOWN SURVEY COMME DOCUMENT GÉOGRAPHIQUE

La valeur du Down Survey comme document géographique dépend à la fois de l'étendue des terres mesurées et de la précision du travail topographique. Quant à l'aire comprise dans les opérations, il faut prendre garde qu'elle serait incorrectement définie par la statistique des divisions administratives, — même en descendant jusqu'à la paroisse, — dont la carte a été dressée, puisque la plupart de ces divisions ne furent pas arpentées en totalité. Quant à la précision, il convient d'examiner successivement l'exactitude du levé des plans, celle du tracé des reports et celle du calcul des surfaces, ainsi que le nombre et la minutie des notations de faits géographiques.

I

L'AIRE DES ARPENTAGES

Le pourcentage des divisions administratives sur lesquelles s'étend le Down Survey varie beaucoup suivant les provinces. Sir William Petty comptait, en Irlande 32 comtés, 252 baronnies, 2.278 paroisses (1). Hardinge, dans son catalogue des cartes du Down Survey (2), énumère les cartes de 2.030 paroisses, dont 868 en Leinster, 806 en Munster, 281 en Ulster et 75 en Connaught. Si l'on prend pour unité la baronnie et les divisions sen-

(1) « A Report from the Council of Trade in Ireland » § 10 (p. 117 de la *Pol. Anat.* à la suite de laquelle ce rapport, daté du 25 mars 1676, est imprimé). Le *Census* de 1901 énumère 327 baronnies et 2.428 paroisses.

(2) *Surveys*, II, app. E.

siblement correspondantes telles que territoires, cités, libertés, on trouve dans le Down Survey les cartes plus ou moins complètes de 99 sur 101 de ces divisions en Leinster, 65 sur 65 en Munster, 45 sur 57 en Ulster, et 11 sur 43 en Connaught. Autrement dit, le Dr Petty mesura en plus ou moins grande partie toutes les baronnies du Munster et toutes les baronnies moins une du Leinster (1). En Ulster, 4 baronnies du Down, 5 du Fermanagh, 1 du Monaghan, Londonderry et ses libertés restèrent entièrement en dehors du Survey et pour la baronnie de Clogher en Tyrone, qui n'avait pas de terres confisquées, on se contenta de dessiner une « carte-squelette » à l'échelle d'un pouce pour 320 perches. En Connaught, les opérations d'arpentage ne s'étendirent qu'à quelques districts urbains, aux comtés de Leitrim et Sligo (moins une baronnie) et à une baronnie du Mayo. Pour l'ensemble de l'Irlande, 220 baronnies, territoires, cités ou libertés avaient été mesurés dans leur plus grande partie et des cartes en avaient été dressées.

La superficie des terres confisquées, si elle était exactement connue, pourrait donner une idée assez précise de l'étendue du Down Survey. Mais il s'en faut de beaucoup que les statistiques soient faciles à interpréter. En voici deux qui ont été soigneusement établies, en statute acres anglaises, la plus ancienne vers 1677, l'autre par Hardinge (2).

TABLEAU

(1) Il n'y eut pas de carte de paroisses pour deux baronnies du Wicklow, celle de Shillelagh qui ne contenait aucune terre confisquée, et celle de Rathdown où « les confiscations étaient si restreintes que la carte de baronnie suffit » (HARDINGE, *Surveys*, II, 65); cette carte de baronnie fut dressée à l'échelle de 1 pouce pour 160 perches.

(2) Les superficies globales (col. 1) sont les chiffres officiels reproduits dans le *Whitaker's Almanack* (éd. 1925). La statistique de HARDINGE est celle de l'app. I de sa *Civil War* (p. 417), basée sur celle de l'app. E des *Surveys*, II. Pour la *General View*, cf. supra Bibliographie, Petty, G.

PROVINCES	SUPERFICIE globale exacte (documents modernes)	SUPERFICIE CONFISQUÉE (Hardinge)		SUPERFICIE profitable « arpentée parce que confisquée » (Gen. View)
		Totale	Profitable	
Leinster.	4.847.731	2.744.441	2.360.118	2.453.562
Ulster.	5.331.626	1.153.693	906.074	736.535
Munster.	5.963.557	3.912.055	3.080.748	2.948.845
Connaught.	4.228.211	3.198.269	1.355.031	1.569.292
	20.371.125	11.008.458	7.701.971	7.708.234

La statistique de Hardinge fut dressée à l'aide de ceux des documents des Civil Survey, Down Survey et Survey de Strafford existant encore au milieu du ^{xix}^e siècle; il s'ensuit que la superficie des terres confisquées y doit être celle donnée dans ces surveys, laquelle, on le verra plus loin, est très inférieure à la superficie réelle. Au reste, Hardinge lui-même dit que ces chiffres sont approximatifs (1), et il ne pouvait guère en être autrement.

Au contraire, la statistique de la *General View* se présente avec toutes les apparences d'une précision mathématique (2); malheureusement, elle ne donne que les chiffres des terres profitables confisquées. Travaillant au lendemain des Acts de Charles II, son auteur a relevé pour chaque province la part des protestants, celle des Irlandais, et la partie non encore attribuée (undisposed); en totalisant ces divers éléments, on obtient une superficie de 4.758.657 acres irlandaises (ou 7.708.234 acres anglaises) de terres profitables confisquées dans toute l'Irlande. Et ce total se vérifie par une autre statistique faite non par provinces, mais par catégories de bénéficiaires — il n'y en a pas moins de 12, dont 7 de protestants et 4 d'Irlandais.

(1) Il écrit dans *Civil War* (p. 398) que « les documents existant encore des Civil Survey, Down Survey et Survey de Strafford » lui ont permis « d'établir avec une exactitude sinon parfaite du moins suffisante » dans une précédente communication (*Surveys*, II) le compte des terres confisquées et non confisquées.

(2) Les tableaux statistiques n'indiquent pas s'il s'agit seulement des terres « profitables ». Mais les « Observations » qui les suivent disent expressément : « the above 4.758.657 acres (irlandaises) surveyed as *profitable forfeited lands* ».

Sans s'arrêter au hasard qui fait concorder à 1/1000 près le total de la *General View* et celui de Hardinge, alors que les chiffres de provinces sont très différents, on peut cependant remarquer que cette somme d'environ 7.700.000 acres anglaises est très sensiblement la même que donne Petty dans le *Treatise of Ireland* (1). Et l'on peut admettre que le Down Survey et les surveys qui le complétèrent indiquèrent une superficie de terres profitables confisquées inférieure à 8 millions d'acres mais supérieure à 7.700.000.

Pour les terres non profitables, la *General View* se bornant à dire qu'il faut déduire un douzième de la superficie globale du pays pour les « loughs, rivers, barren mountains, boggs and highways », il faudrait supposer que celles de ces terres comprises dans la confiscation n'auraient pas dépassé 700.750 acres anglaises, ce qui est absurde (2). La comparaison ne peut donc se faire ici qu'entre le chiffre de Hardinge : 3.306.488 acres, et celui de Petty qui est de 3 millions. Ainsi apparaît une concordance qui, dans ce cas, constitue une présomption d'exactitude.

Cette première partie de l'examen des statistiques autorise à dire que les travaux topographiques des surveys ont dû faire ressortir l'aire des terres confisquées à 11 millions d'acres anglaises, dont 7.700.000 pour les terres profitables et 3.300.000 pour les terres non profitables.

Mais tous ces travaux topographiques n'ont pas été exécutés pour le Down Survey. Il paraît bien que le D^r Petty n'arpenta en Connaught, outre quelques bourgs du Galway (3), que : 1^o le comté Leitrim, 2^o le comté Sligo moins la baronnie Coolavin; 3^o la baronnie Tirawley en Mayo. En l'absence de statistiques complètes pour les bourgs du Galway, et par compensation, for-

(1) « Les terres appartenant aux catholiques en l'an 1641 approchaient de 5 millions d'acres irlandaises (ou 8 millions d'acres anglaises) profitables, avec 3 millions de plus en rivières, grand routes, lacs, tourbières, rochers et montagnes stériles » (p. 615).

(2) Malgré la quasi-similitude de l'énumération des terres non profitables, il est évident que la *General View* et le D^r Petty ne donnent pas la même portée à cette expression.

(3) C'étaient : 1^o la ville et les libertés d'Athenry; 2^o les libertés est de Galway avec les paroisses d'Oranmore et de St-Nicholas; 3^o les libertés ouest de Galway avec les paroisses de Rahoon et de St-Nicholas; 4^o la ville et le townland de Loughrea. HARDINGE estime prouvé que, malgré les Books of Survey and Distribution et le Rental de 1661 certifié par John Petty, deputy Surveyor-General, aucune autre terre du Galway ne fut arpentée par le D^r William Petty et qu'on employa pour ce comté le survey de Strafford. (*Surveys*, II, 96, n.)

çant légèrement les chiffres connus pour les arrondir, on trouve que le Down Survey ne mesura réellement qu'environ 575.000 acres du Connaught (1). L'aire totale des travaux topographiques du docteur se trouve ainsi ramenée à quelque 8.385.000 acres anglaises.

Cependant — on le verra plus loin — les superficies données dans le Down Survey étant, dans leur ensemble, sensiblement inférieures à la réalité, ce total de 8.385.000 acres est bien trop faible. Il serait donc ridicule de le comparer à la superficie vraie de l'Irlande (20.371.125 acres) et de dire que Petty arpenta 41,13 % de l'île. Au contraire, on peut comparer les chiffres des arpentages tirés du Down Survey avec ceux d'une statistique également basée sur les surveys de l'époque. Prenons dans la *General View* les superficies des provinces et dans Hardinge — après avoir réduit les chiffres du Connaught — les superficies arpentées; les pourcentages obtenus se rapprocheront beaucoup de la vérité (2).

TABLEAU

(1) Les terres du Connaught réellement arpentées se divisent ainsi :

	Acres irlandaises	Acres anglaises
Comtés de Leitrim		
Sligo et Mayo		
(d'après Hardinge).		
Terres profitables	187.980	304.172
Terres non profitables	163.022	264.068
Superficie totale.	351.002	568.240

Les paroisses d'Oranmore, St Nicholas et Rahoon, qui constituent aujourd'hui le district urbain de Galway, figurent au Census pour 5.368 acres, et la ville de Loughrea pour 1037; aucune superficie n'est indiquée pour Athenry. Étant donné que ces chiffres sont certainement supérieurs à ceux du Down Survey, on peut admettre que les arpentages du Galway justifient de porter le total des terres mesurées en Connaught au chiffre rond de 575.000 acres anglaises.

(2) La superficie totale de l'Irlande donnée par la *General View* (10.868.949 acres irlandaises, soit 17.605.899 acres anglaises) est très voisine de celle que Petty évalue en chiffres ronds à 10 millions et demi d'acres irlandaises, soit 17.008.000 acres anglaises. (*Pol. Anat.*, ch. I, p. 135). Au XVII^e siècle la superficie de l'Irlande était considérée comme étant d'environ 17 millions à 17 millions et demi d'acres anglaises.

DIVISIONS territoriales	SUPERFICIES globales (réduites en acres anglaises d'après la <i>General View</i>)	SUPERFICIES arpentées pour le Down Survey (chiffres de Hardinge rectifiés)	RAPPORT des superficies, arpentées aux superficies globales
Leinster.	4.217.272	2.744.441	65,07
Ulster.	4.499.698	1.153.693	25,68
Munster.	5.273.977	3.912.055	74,17
Connaught.	3.614.952	575.000	15,90
	17.605.899	8.385.189	47,63

Ainsi sont établis : 1^o l'étendue des travaux topographiques du Dr Petty, telle que la représentent les chiffres du Down Survey; 2^o le rapport entre l'aire arpentée et la superficie totale du pays, calculé d'après les statistiques de la *General View* et celles de Hardinge, — statistiques fondées l'une et l'autre sur le Down Survey.

Le chiffre ainsi obtenu pour l'aire arpentée est de 8.385.189 acres anglaises (1); et il est bien trop faible puisque dans leur ensemble les superficies données dans le Down Survey sont sensiblement inférieures à la réalité. Néanmoins des pourcentages, obtenus en comparant des nombres de même origine, doivent nous donner une idée assez correcte des travaux de Petty — qui dut mesurer : les trois quarts du Munster, les deux tiers du Leinster, le quart de l'Ulster, à peine un sixième du Connaught — et dans l'ensemble un peu moins de la moitié de l'Irlande. Cette constatation, transposée en chiffres « vrais », revient à dire que les arpentages du docteur ont dû comprendre environ 9.700.000 acres anglaises — la superficie réelle de l'Irlande étant de 20.371.125 acres.

(1) De même LARCOM dit, incidemment d'ailleurs, que le Down Survey s'étendit à 5 millions d'acres irlandaises, soit 8.100.000 acres anglaises (p. 346). Les statistiques de HARDINGE qui sont celles des terres confisquées, et non des arpentages, donnent un total de 11 millions d'acres anglaises, dont 7.700.000 profitables et 3.300.000 non profitables (Cf. *Surveys* II, App. E et *Civil War*, App. I). M. J. BONN adopte entièrement les conclusions de Hardinge quand il écrit : « Le résultat (des surveys) fut qu'en tout 11 millions d'acres anglaises avaient été mesurées, dont 7.701.000 acres de terre cultivée et 3.306.000 acres de terre inculte. En ce qui concernait l'ouest, on s'était basé sur le survey de Strafford » (*Kolonisation*, II, 80). Mais il faut bien remarquer que tous ces chiffres sont basés sur les superficies trop faibles du Down Survey et non sur les superficies réelles.

Il faut prendre garde que, tandis que l'évaluation de l'importance du Down Survey, d'après le nombre des paroisses qu'il comprend, en exagère la valeur réelle puisque bien peu de paroisses furent entièrement arpentées, au contraire la proportion des terres mesurées par rapport à la superficie du pays diminue la valeur de l'œuvre; en effet — les Instructions en font foi — toutes les limites de baronnies et bon nombre de limites de paroisses ont été levées même lorsqu'elles passaient au milieu de domaines non arpentés.

En réalité, pour avoir une idée juste de l'étendue du Down Survey, on doit réunir les deux ordres de constatations et dire que le Dr Petty a établi : 1^o une carte des divisions administratives de toute l'Irlande, sauf trois comtés du Connaught pour qui cette carte existait déjà; 2^o un cadastre d'environ 47 1/2 % en surface des biens fonciers de l'Irlande toute entière.

II

L'INEXACTITUDE DES SUPERFICIES

Le Down Survey est-il un document géographique digne de foi? Donne-t-il une bonne représentation cartographique et des superficies exactes?

Il faut d'abord écarter les accusations des adversaires du Dr Petty. Les uns prétendirent qu'il avait falsifié les résultats des arpentages, les autres que ces arpentages avaient été mal faits par un personnel incapable (1). En premier lieu, ces accusations n'ont pu être basées sur aucune vérification des travaux topographiques; on verra en outre que, dans leur ensemble, les superficies inscrites au Down Survey sont très sensiblement inférieures aux superficies réelles; l'inexactitude du Survey — on l'a découvert beaucoup plus tard — avantagea les concessionnaires dans des proportions atteignant jusqu'à 10, 15 et 20 %; il est permis de croire que ceux-ci, s'ils avaient été capa-

(1) Cf. supra, p. 247. — *Hist. D. S.*, passim, notamment le libelle anonyme reproduit, p. 258 et seq. *Reflections*, passim.

bles de vérifier les arpentages, se seraient bien gardés de protester contre des erreurs qui leur étaient si profitables. Y a-t-il eu néanmoins falsification? Poser cette question revient à se demander si l'on peut discerner une cause et une possibilité « d'erreurs volontaires ». La cause ne saurait être que le désir du docteur de faire obtenir plus que leur part à lui-même et à ses amis; or, il ignorait où les lots seraient situés; il faudrait donc faire cette hypothèse qu'il aurait systématiquement sous-évalué toutes les superficies des biens confisqués — ce qui est invraisemblable (les insuffisances variant grandement d'importance) et ce qui eût été irréalisable en raison des innombrables complicités nécessaires. D'ailleurs, le D^r Petty — quelle que soit l'avidité que lui attribuèrent ses ennemis — n'aurait jamais destitué son œuvre de la valeur scientifique qu'il tenait tant à lui donner pour un bénéfice matériel illicite, et qu'il aurait eu bien d'autres moyens de se procurer plus aisément. L'accusation de falsification systématique ne supporte pas le moindre examen.

Les erreurs, au contraire, sont certaines et le docteur lui-même les a reconnues. Quand il réplique à ses adversaires, il s'attache seulement à montrer qu'il faut attribuer la responsabilité de ces erreurs à d'autres qu'à lui et à ses surveyors. Au reste, bien que le survey de l'armée et celui des spéculateurs n'aient été acceptés qu'à correction, il s'en faut de beaucoup que les superficies du cadastre définitif et des cartes rectifiées soient exactes.

Cette inexactitude des superficies est facile à déceler si l'on compare les aires du Down Survey avec les aires réelles trouvées par les géomètres modernes — d'abord pour les superficies globales, ensuite pour les superficies parcellaires.

La superficie globale des provinces et de l'Irlande, telle qu'on la supposait vers 1677, est ainsi donnée par la *General View*, basée comme on l'a vu sur le Down Survey pour la plus grande partie :

TABEAU

	SUPERFICIES réelles (acres angl.)	SUPERFICIES de la <i>General View</i>	RAPPORT entre les chiffres de la <i>General View</i> et les chiff. exacts
Leinster.	4.847.731	4.217.272	86,99 %
Ulster	5.331.626	4.499.608	84,39 %
Munster.	5.963.557	5.273.977	88,43 %
Connaught.	4.228.211	3.614.952	85,49 %
	20.371.125	17.605.809	86,42 %

Toutes ces superficies du xvii^e siècle sont donc trop faibles, et leur insuffisance, pour l'ensemble de l'Irlande, est de 13,58 %. Mais l'erreur est réduite à 13,01 en Leinster et à 11,57 % en Munster, tandis qu'elle atteint 14,51 % en Connaught et 15,61 % en Ulster. Or, on s'en souvient, le Down Survey s'étendit aux deux tiers du Leinster et aux trois quarts du Munster, tandis qu'il ne mesura que le quart de l'Ulster et moins du sixième du Connaught; l'auteur de la *General View* a donc dû recourir largement pour ces deux dernières provinces, respectivement aux surveys jacobites et à celui de Strafford. La conclusion est d'abord que le Down Survey a été plus exact que les surveys antérieurs; ensuite que les statistiques de la *General View* autorisent à supposer que l'erreur moyenne du Down Survey consistait en une insuffisance de superficie non de 13 1/2 % (chiffre global de l'Irlande), mais d'environ 12 % (moyenne entre les erreurs du Leinster et du Munster).

On arrive à un chiffre sensiblement égal en reprenant la statistique des terres confisquées de Hardinge. La superficie de ces terres serait, d'après ses calculs, basés sur le Down Survey, de 11 1/2 millions d'acres anglaises, soit, pour les terres arpentées par Petty — en déduisant 2 1/2 millions d'acres pour le Connaught — de 8 1/2 millions d'acres — ou, en chiffres modernes 9.700.000 acres. Dans l'ensemble de l'Irlande, l'insuffisance des superficies du Down Survey serait donc de 9.700.000 — 8.500.000 = 1.200.000 acres, soit 12,37 % de la superficie vraie.

Évidemment, tous ces calculs sont basés sur des approxima-

tions; mais ils donnent, en raison de leurs résultats concordants, le droit de dire que la comparaison des superficies globales du Down Survey et des superficies globales réelles suggèrent que les premières devaient être d'environ 12 % trop faibles.

Quelles constatations permet la comparaison des superficies de parcelles? Il convient d'observer d'abord qu'il est matériellement impossible de faire cette comparaison pour toutes les parcelles, d'abord parce qu'elles sont trop nombreuses, ensuite parce qu'il en est qu'on ne peut identifier, enfin parce qu'il est évident que les limites de bien des parcelles ne sont plus les mêmes qu'au XVII^e siècle (1). Il faut donc procéder à des prises d'essai parmi les townlands dont les superficies, d'après le Down Survey et le *General Topographical Index* (Census de 1901) sont assez voisines pour qu'il soit permis de supposer que les limites n'en ont pas varié. Ces prises d'essai ont été faites en s'en remettant exclusivement au hasard qui nous a fourni : 1^o l'indication des superficies dans la carte B.N., I, 34, paroisse Killucan, baronnie Farbill, comté West Meath (2); 2^o la feuille de référence de la paroisse Kiltennell, baronnie Idrone, comté Carlow; 3^o une note de Hardinge sur le townland de Corrstown, paroisse Drumcar, baronnie Ardee, comté Louth (3); 4^o l'extrait cadastral dressé pour Edward Roberts, à l'article Little Lagore, paroisse et baronnie Ratooth, comté Meath; 5^o la première parcelle identifiable de la *Distribution of forfeited Land* de Taylor : Flemingstown, paroisse et baronnie Balrothery, comté Dublin; 6^o une terre citée par Prendergast : Norbrinstown, paroisse et baronnie Kells, comté Meath (4);

(1) Il est évident que, par exemple, les parcelles suivantes de la paroisse Killucan (Voir plus bas) ne peuvent avoir les mêmes limites dans le Down Survey et dans le Census moderne, qui leur attribuent ces superficies (en acres irlandaises):

	Down Survey	Census 1901
Cloncullen	251	115 1/2
Crossanstown	94	203
Millerstown	21	44 1/2
Rathbrack	138	23 1/3
Riverstown	481 3/4	280 1/4
Sarsfieldtown	24	46

De même, dans la paroisse Kiltennell, Tomduff a 244 acres irlandaises dans le Down Survey et seulement 149 1/3 dans le Census.

(2) C'est une des rares cartes de cette collection qui donne la superficie de la plupart des parcelles.

(3) *Surveys*, IV, 281.

(4) Lot de l'Enseigne Thomas, p. 208, n. 2.

7^o la déposition du surveyor Neville, devant le Comité des Archives de 1813, relative à la terre de Nodstown, dans la baronnie Middlethird, comté Tipperary (1).

L'examen des superficies de ces townlands met en évidence les erreurs suivantes :

PAROISSES	PARCELLES	SUPERFICIE en acres irlandaises		ERREURS %	
		Down Survey	General Topogra- phical Index (1901)	En plus	En moins
Killucan	Knocksimon	86 3/4	81 1/2	6 1/2	
	Lisnabin	159 3/4	170 1/2		6 1/3
	Heathstown	492 1/2	537 3/4		8 1/3
	Thomastown	36	43		16 1/4
	Greatdown	303	377 3/4		19 3/4
	Cloncrave	388	505 1/2		23 1/4
	Cushinstown	172 3/4	231 3/4		25 1/2
Kiltennell	Rosdellig	249	223	9 1/4	
Drumcar	Corrstown ()	155	175		11 1/2
Ratooth	Little Lagore	245 1/2	317 3/4		22 3/4
Balrothery	Flemington	265 1/2	243	9 1/2	
Kells	Norbrinstown	138	163 1/4		15 1/2
Ardmayle	Nodstown	668	731		8 1/2

(1) HARDINGE note que, d'après le Survey des Trustees, cette parcelle avait 179 acres soit une erreur en plus de 2,28 % (*Surveys*, III, 281).

Ces treize exemples, pris sans autre guide que le hasard, dans des documents choisis pour d'autres fins que le calcul des superficies, et dispersés dans cinq comtés de Leinster et un de Munster, permettent de faire plusieurs constatations utiles :

1^o Il n'y a pas un seul cas où l'aire d'une parcelle dans le Down Survey et l'aire véritable de cette même parcelle ne diffèrent d'au moins 6 %, la différence allant dans un cas jusqu'à 25 1/2 %;

2^o Pour six des treize parcelles examinées, cette différence

(1) *Public Records Reports, Ireland*, I, 495.

est comprise entre 6 et 10 %, alors qu'on ne trouve qu'une parcelle dans la catégorie des erreurs de 10 à 15 %, et qu'il y a trois parcelles dans chacune des catégories de 15 à 20 et de 20 à 25 %;

3° Il n'y a que trois erreurs en plus pour dix erreurs en moins;

4° Toutes les erreurs en plus sont comprises entre 6 et 10 %;

5° Les erreurs de la catégorie de 6 à 10 % sont pour moitié des erreurs en plus et pour moitié des erreurs en moins.

Comparant maintenant les erreurs sur la superficie globale des provinces et sur les superficies parcellaires, on trouve pour la première une insuffisance de 11 1/2 à 15 1/2 % environ, tandis que les secondes varient d'un excès de 6 1/2 à une insuffisance de 25 1/2 %. Et l'on peut conclure que, dans son ensemble, le Down Survey donne des superficies trop faibles, et que leur insuffisance moyenne, — d'après les chiffres globaux aussi bien que d'après les résultats parcellaires, — doit se placer entre 10 et 15 % des superficies réelles (1).

III

CAUSES POSSIBLES DE CETTE INEXACTITUDE

La première remarque suggérée par l'examen des superficies du Down Survey est qu'aucune de ces superficies n'est mathématiquement exacte et que dans nos exemples pris au hasard

(1) HARDINGE évalue cette insuffisance tantôt à 1/5, soit 20 %, (*Surveys*, II, p. 21 et 22) tantôt à 1/6, soit 16,66 % (*Surveys*, III, 281); mais il ne dit pas dans le premier cas sur quelles données il fonde son évaluation, et dans le second, il prétend citer de nouveau le premier. BONN estime que « toutes ses évaluations (de Petty) sont trop faibles de 2/9 » (*Kolonization*, II, 80, n. 5), entendant par là, non qu'elles sont les 7/9 des chiffres réels, mais qu'il faut ajouter à chaque évaluation ses 2/9 pour obtenir la superficie réelle; ainsi Petty disant d'après Bonn qu'il y a 9 millions d'acres anglaises de terres confisquées, l'étendue réelle des confiscations est de 11 millions d'acres. Nous dirions dans ce cas que l'insuffisance est de 2/11, soit 18,18 %. Bonn dit qu'il établit cette proportion sur le fait que Petty attribue à l'Irlande 17,5 millions d'acres anglaises (Bonn ne dit pas où il a trouvé cette évaluation); mais si l'on ajoute à ce nombre ses 2/9, on trouve 21.388.000 acres, — soit un million d'acres de trop. En réalité Bonn paraît plutôt avoir rapproché le chiffre des terres confisquées de Petty (9 millions) et celui de Hardinge (11 millions). Quoiqu'il en soit, les 18,18 % de Bonn s'intercalent entre les 16,66 % et 20 % de Hardinge — et devraient être réduits à environ 14 %.

le minimum d'erreur est de $\pm 6 \%$. Quant à un maximum d'erreur, il est impossible d'en déterminer aucun. Lorsque le Down Survey attribue 94 acres irlandaises au townland de Crossantown en Killucan et 138 à celui de Rathbrack, qui en ont respectivement 203 et 23 1/2, dans le G. T. I. de 1901, il tombe sous le sens que les limites de ces townlands ne sont plus au xx^{e} siècle ce qu'elles étaient au xvii^{e} , que les deux documents emploient un même nom pour désigner deux choses différentes, et donc qu'on ne peut parler d'une erreur d'arpentage ou de calcul. Mais une différence de 25 %, de 20 %, à plus forte raison de 15 %, peut-elle résulter d'une erreur des surveyors? Si considérables que de pareils écarts puissent paraître à des géomètres modernes, on ne saurait s'en étonner après avoir constaté des inexactitudes de 11 1/2 à 15 1/2 pour l'ensemble des provinces, larges aires où la multiplicité des polygones mesurés aurait dû, par compensations, abaisser considérablement l'erreur moyenne, — bien que, cependant, à côté des mesures réellement effectuées, on se soit souvent contenté de vagues évaluations. Il faut donc se préparer à admettre que des erreurs de 15 %, de 20 % et plus ne sont pas impossibles dans les travaux des surveyors du xvii^{e} Dr Petty (1).

Ces erreurs ont deux caractéristiques essentielles : 1^o elles consistent beaucoup plus souvent en une insuffisance qu'en une exagération des superficies parcellaires; 2^o les erreurs en moins ont une amplitude beaucoup plus grande (elles suppriment jusqu'à un quart de l'aire réelle) que celle des erreurs en plus (celles relevées ne donnent que des exagérations de 6 1/2 à 10 %). Cette double observation, basée sur quelques exemples, est confirmée par l'insuffisance moyenne d'environ 13 1/2 % des surfaces globales en dépit des compensations entre erreurs de sens contraire et des erreurs en moins inférieures et supérieures à la moyenne.

D'autre part, on trouve dans une même paroisse (Killucan)

(1) Ces erreurs n'ont rien d'extraordinaire. « On peut trouver des erreurs de 10 % et davantage dans des cartes élisabéthaines; mais de semblables erreurs existent même dans les cartes du xviii^{e} siècle ». (CLOSE, p. 37). Dans l'*Account of the Survey* daté de 1799; on cite en exemple une erreur de près de 3 milles pour une distance de 18 milles (*ibid.*) soit un sixième ou environ 17 %. La faute en était moins à la méthode ou à l'attention des surveyors qu'aux instruments du temps qui n'avaient aucune précision dès qu'on prenait des mesures de quelque étendue (Voir *ibid.*, p. 35 et 100).

des erreurs s'échelonnant de $+ 6 \frac{1}{2}$ à $- 25 \frac{1}{2}$ %. On est donc en présence, non d'erreurs systématiques, mais d'erreurs accidentelles, d'amplitude fort variable, parfois même de signes contraires; bien que, dans la grande majorité des cas, elles faussent les résultats pour les rendre inférieurs à la réalité.

Où ces erreurs ont-elles été commises? Dans les levés sur le terrain, ou dans les reports, ou dans les calculs de superficie?

Les levés furent faits, comme on l'a vu, par cheminements; donc deux types d'erreurs ont été possibles : erreurs dans la mesure des angles, erreurs dans le chaînage. Aujourd'hui, les erreurs proviennent plutôt du chaînage, de la mesure des côtés que de la mesure des angles, parce que celle-ci est faite avec des goniomètres à lunette permettant une grande précision. Mais les surveyors de Petty employaient des boussoles topographiques à pinnules et naturellement sans verniers. Or, avec la boussole, en raison notamment de l'absence de vernier « dans bien des cas, c'est à peine à un cinquième de grade que l'on pourra garantir l'exactitude d'un angle, ce qui donnerait une erreur de 0 m. 30 à 100 mètres de distance (1) ». En outre, avec ces boussoles topographiques à une seule alidade, on était condamné à subir « l'erreur notable de pointé inhérente à l'emploi des pinnules »; d'où une telle imprécision que « pratiquement il faut compter, pour une visée, une erreur angulaire moyenne comprise entre deux et trois minutes sexagésimales » (2), erreur angulaire capable de déformer très sensiblement les polygones.

Le chaînage fut effectué au moyen de chaînes composées d'éléments rigides réunis par des anneaux. Ce sont des instruments avec lesquels les arpenteurs modernes estiment que le maximum de précision — si la chaîne est parfaitement exacte — atteint 99 % en terrain facile et 97 en terrain accidenté (3); les erreurs de surface peuvent ainsi atteindre 5 et 6 %. En outre, elles sont notablement augmentées par l'allongement des chaînes, résultant des variations de température ou de la tension, par les anneaux bouclés, ou voleurs, le manque de soin dans la pose des fiches, etc...

Si l'on accepte que l'insuffisance des instruments et la mala-

(1) MURET, p. 203.

(2) RABATÉ, p. 194.

(3) *Ibid.*, p. 164.

dresse des arpenteurs aient fait rendre, si l'on peut dire, leur maximum aux causes d'erreurs dans le travail sur le terrain, si l'on ajoute à ces erreurs techniques les fautes d'inattention probables dans les carnets de campagne, on n'arrive pas encore à s'expliquer les écarts considérables entre certaines superficies parcellaires trouvées et les superficies réelles, — étant donné, en outre, que les causes d'erreurs en plus sont aussi nombreuses et davantage que les causes d'erreurs en moins. Enfin, et surtout, les erreurs les plus importantes résulteraient de fausses mesures d'angles, et ces inexactitudes auraient été facilement constatées parce que les polygones voisins se seraient mal juxtaposés. Il faut donc rechercher les autres causes d'erreurs et examiner les reports des levés de plans.

On a vu avec quel soin ces reports ont été faits. En outre, il était certainement plus facile de vérifier dans les bureaux de Dublin la concordance des reports et des carnets de campagne que de contrôler l'exactitude de ceux-ci par des mesures nouvelles sur le terrain. La netteté des reports, telle qu'elle apparaît dans le fac-simile de la carte de la paroisse de Kiltennell, est parfaite. Un témoignage particulièrement autorisé, celui de M. Burnett, du Quit Rent Office, est favorable à l'exactitude du tracé. Dans la plupart des cas, il a trouvé que le tracé des polygones, des contours des townlands du Down Survey coïncide avec le tracé actuel. De ce témoignage, il faut rapprocher la déposition du surveyor Neville, à la Commission d'Enquête de 1813, que le rapport résume ainsi :

« Il y a quelques années, il arpenta la propriété du Blue-Coat Hospital, dans le comté de Tipperary, les terres de Nodstown. Une moitié du bornage de ces terres est détruite dans le Down Survey existant (1); le témoin a dressé, d'après la copie du général Vallancey une carte complète des terres. Le Blue-Coat Hospital a perdu toute la partie qui fut détruite dans le Down Survey. Le Down Survey indique que ces terres contiennent 668 acres 1 rood et 24 perches, et ainsi fait la carte de Vallancey; or, en établissant la limite d'après la carte de Vallancey, cette quantité y est contenue. »

(1) La carte de la paroisse d'Ardmayle, où se trouve Nodstown, est cataloguée « Damaged » par HARDINGE (*Surveys*, II, 91).

La valeur des cartes de baronnies copiées par Vallancey sera discutée plus loin; ce qui importe ici, c'est que le bornage d'une terre a été reconstitué d'après le plan du Down Survey, et qu'en rétablissant sur le terrain le polygone relevé par les surveyors de Petty, on a trouvé la superficie même calculée pour le Down Survey. Cependant, ceci ne prouve pas que le polygone reporté était la représentation exacte du polygone mesuré sur le terrain au ^{xvii}^e siècle; cela prouve simplement que le calcul de sa surface — fait, comme on sait, sur la carte — était exact. D'ailleurs, une partie du townland, évaluée à 526^a 3^r 20^b dans les Surveys du ^{xvii}^e siècle, aurait eu, d'après plusieurs actes, une superficie légèrement supérieure à 600 acres (1), ce qui donnerait pour l'aire du Down Survey une insuffisance d'environ 13 %. La comparaison des chiffres du Down Survey avec ceux du G. T. I. peut donner deux résultats différents; Nodstown est ainsi divisé dans cet index :

	Mesure anglaise	Mesure irlandaise
Nodstown.	995.0.07	614 1/4
Nodstown North	22.0.27	13 1/2
Nodstown South.	168.1.20	103 3/4
Totaux	1.185.2.14	731 1/2

Si la parcelle d'Ardmayle numérotée 35 et appelée Ballynodagh dans le Down Survey est représentée aujourd'hui par les

(1) Ballynodagh (aujourd'hui Nodstown) avait d'après le Down Survey une superficie de 668^a 1^r 24^b et fut partagé entre John Upton (526^a 3^r 20^b) et le duc et la duchesse d'Ormond (141 acres). John Upton vendit son lot, antérieurement à 1675 à Gyles Martyn, qui le légua aux King Charles's Hospital and School, à Dublin. Dans son histoire de l'hôpital, Sir F. FALKNER, dit que d'après le « Crown Patent » la superficie était de 888 acres dont 2/3, soit 592 acres, de bonnes terres, le reste consistant en terrains marécageux au bord de la Suir. En 1724, le renouvellement du bail à un certain Leary indique une superficie de 607 acres. En 1810, un nouvel arpentage donne un chiffre de plus de 600 acres de terres arables; n'est-ce pas le survey fait par Neville? En 1856, un gouverneur de l'école, M. Mallet, ayant visité la propriété, s'aperçut que les terrains marécageux avaient été séparés des bonnes terres par un fossé profond, drainés, desséchés et mis en culture; ils étaient alors en la possession de Richard Lalor Sheil, qui en réclamait la propriété en vertu du Statute of Limitations. Il paraît donc qu'on a attribué d'une manière constante une superficie de plus de 600 acres à la partie de Nodstown qui en a 526 3/4 d'après le Down Survey. D'autre part, M. Burnett, dans une lettre du 12 octobre 1926, me dit que Ballynodagh a donné, outre les trois townlands modernes de Nodstown, Nodstown North et Nodstown South, celui de Monalumpera (110^a 0^r 11^b au G.T.I., soit un peu plus de 68 acres irlandaises) ce qui porterait le total à 1295^a 2^r 25^b (anglaises) ou presque exactement 800 acres irlandaises. M. Burnett ajoute : « Je crois que ce qu'a eu l'Hôpital est maintenant le townland moderne de Nodstown et que le duc d'Ormonde eut les trois parcelles séparées représentées par Monalumpera et Nodstown N. et S. ». Or, Neville ne parle que des terres de l'Hôpital.

trois townlands de Nodstown, l'évaluation du Down Survey est de 8,64 % trop faible. Si Nodstown seul représente Ballynodagh, l'évaluation du Down Survey est au contraire de 8,80 % trop forte. Mais il n'est pas douteux que la première hypothèse doit être adoptée.

Le cas de ce townland, qui permet de rapprocher des témoignages aussi catégoriques et aussi contradictoires, montre la difficulté de chiffrer le degré d'exactitude du Down Survey. La déposition de Neville entraîne du moins cette conclusion, qu'il n'y a pas lieu de rechercher d'erreurs dans le calcul des surfaces. On se souvient que ce calcul fut fait sur les plans, par une méthode mécanique, ancêtre de la glace quadrillée moderne (1). L'expérience de Neville prouve que cette méthode donna des résultats précis. Il s'ensuit que la cause des erreurs de surface doit être recherchée dans les opérations antérieures. Et l'on est ramené ainsi au point de départ, c'est-à-dire au levé des plans. Il apparaît alors que les angles mal mesurés ont eu pour conséquence l'établissement de polygones inexacts; d'ailleurs quand on cherche, dans les cartes de baronnies, à superposer les limites communes à deux baronnies, telles qu'elles sont figurées sur les cartes de ces baronnies respectives, on s'aperçoit la plupart du temps qu'elles ne coïncident pas d'une manière parfaite. Les erreurs initiales, génératrices de toutes les autres, sont certainement des erreurs dans les levés de plans; erreurs accidentelles pour une bonne part, sinon en totalité. Sans doute, elles doivent résulter parfois du manque de précision des instruments; mais il faut entendre que cette imprécision ne crée pas des catégories d'erreurs systématiques — une défectuosité dans un instrument produit une erreur systématique; une insuffisance de précision occasionne des erreurs d'aspect accidentel. Ce doivent être de telles insuffisances qui ont faussé les mesures nécessaires à la construction des polygones. Il n'est pas interdit de supposer qu'ensuite les dessinateurs ont eu tendance à s'écarter plus ou moins des données des carnets de campagne pour arriver à juxtaposer leurs polygones. Ainsi, les premières erreurs en ont engendré de nouvelles qui, dans certains cas, ont atteint aux proportions énormes qu'on a vues.

(1) Cf. *supra*, p. 271.

Telles sont les suppositions qu'autorise l'étude de quelques fragments non absolument détruits des documents du Down Survey. De conclusion, il n'y en a point d'autre que la constatation d'erreurs faisant attribuer presque toujours aux terrains une superficie insuffisante. Mais on ne peut même aller jusqu'à parler comme Hardinge, de « quelque mystérieuse (inscrutable) erreur uniforme de mesure (1) »; car l'erreur n'est rien de moins qu'uniforme, ce qui la rend encore plus surprenante : on conçoit toutes les possibilités d'erreurs accidentelles, mais on s'explique mal que l'ensemble de ces erreurs, sur un nombre de plusieurs milliers de cas, malgré toutes les compensations, aboutisse à une sous-évaluation moyenne d'environ 13 % de la superficie des terres arpentées.

IV

VALEUR DES LIVRES ET CARTES OFFICIELS

L'exactitude de documents basés sur ces arpentages ne peut être que relative. Il est aujourd'hui impossible de la vérifier directement puisque seuls, les livres de référence, les matrices cadastrales, restent, et que les cartes officielles ont été entièrement détruites. Mais les superficies données dans les livres ont été calculées sur les cartes dont le degré de précision est ainsi révélé.

Les Livres de Référence et de Distribution ne sont pas des documents géographiques à proprement parler (2). Ils ne peuvent même pas fournir une contribution bien importante à la géographie économique de l'Irlande du temps, puisqu'ils ne contiennent de renseignements que pour les terres confisquées, c'est-à-dire pour un peu plus de la moitié de la superficie de l'Irlande. Le rôle de ces livres était celui de documents légaux établissant les titres en vertu desquels les colons installés sur la terre irlandaise l'ont détenue jusqu'à nos jours; et « pour l'objet auquel ils (ces livres) étaient et sont employés, ils sont

(1) HARDINGE, *Surveys*, II, 22.

(2) Sauf pour la toponymie, qui sera étudiée séparément.

encore suffisants (1) ». On peut s'en tenir à cette opinion de Larcom, du moins en ce qui touche les livres de référence et de distribution, et la propriété foncière au XIX^e siècle, sinon au XX^e.

Quant aux cartes officielles, elles ont les défauts résultant de l'imprécision des levés de plans d'après lesquels elles furent dessinées. Larcom dit que le Dr Petty s'aperçut de ces insuffisances; plus encore, il croit que le docteur « sentit que manquaient ou une triangulation, ou des latitudes et des longitudes, pour réunir les comtés et les divisions moindres (2) ». Il a déjà été dit que le docteur a pu connaître la triangulation, sans avoir jugé utile de l'employer; pour les latitudes et les longitudes, elles étaient figurées depuis longtemps sur les cartes et il était certainement capable de les faire relever sur le terrain et représenter sur les cartes. Or, on ne trouve dans ses ouvrages ni dans ses papiers aucune allusion à la triangulation; et l'on n'y trouve non plus aucun regret tel que celui supposé par Larcom, — qui ne dit d'ailleurs pas sur quel texte il base son opinion, — relativement aux coordonnées géographiques (3). Il en connaissait cependant bien l'intérêt : en 1671, il songea à l'établissement d'un « *Villare Anglicanum* », et plus tard, pour l'Irlande, d'un semblable index géographique où la position des villes aurait été indiquée par leur longitude et leur latitude. C'est sans doute que les seuls travaux que Petty ait pu faire faire sur le terrain ont été des arpentages pour lesquels la triangulation, même faite avec des instruments de précision qui n'existaient pas de son temps, eut été inutile; et les cartes officielles étaient des plans cadastraux sur lesquels, même de nos jours, on ne trace ni parallèles, ni méridiens. Si Petty a ressenti les insuffisances dont parle Larcom, ce n'a pu être que plus tard, lorsqu'il prépara ses atlas d'Irlande.

Le docteur a fait du reste un grand effort pour assurer l'exactitude et la perfection d'exécution des cartes; il n'est pas de raison de croire qu'il exagère quand il dit avoir apporté à ce travail plus de soins que son contrat ne l'y obligeait, et dressé

(1) LARCOM, p. 347.

(2) LARCOM, p. 347.

(3) Du moins dans aucun de ceux que j'ai pu consulter. Lord Kerry, à qui j'ai demandé s'il y avait dans les papiers de son ancêtre rien qui pût justifier l'opinion de Larcom, m'a répondu : « Rien. » Cf. supra, p. 265, et mes *Noms de lieux irlandais*, p. 29, n. 5.

« une carte on ne peut plus difficile à établir de toutes les terres confisquées », dépensant « dix-neuf rames de papier pour un travail qui en exigeait trois ». (1) Les documents cités aux chapitres précédents montrent de quelles garanties on entoura le report des plans; et la reproduction de la carte de paroisse de Kiltennell, la seule existant aujourd'hui, permet mieux qu'une description de juger combien la perfection cartographique du Down Survey était remarquable pour l'époque.

L'exactitude a certainement été diminuée par la nécessité de juxtaposer des parcelles dont les contours, d'après les carnets de campagne, étaient plus ou moins bien décrits. Cependant, M. Burnett, en reportant sur la carte de l'Ordnance Survey les tracés du Down Survey, a été surpris de la fréquence des cas où les polygones coïncident.

A la technique cartographique se rattachent les échelles employées. Les reports étaient à l'échelle d'un pouce pour 40 perches irlandaises (2), c'est-à-dire au 1/10.080. Cette même échelle fut employée pour le tiers des cartes de paroisses dont l'échelle est encore connue; la moitié étaient à l'échelle d'un pouce pour 80 perches, ou au 1/20.160; un huitième étaient à l'échelle d'un pouce pour 160 perches, soit au 1/40.320; et 2 % à l'échelle d'un pouce pour 320 perches, c'est-à-dire au 1/80.640. Il ne faut pas oublier que nous ne connaissons l'échelle que de 1.265 cartes sur 2.060; en Munster, notamment, la moitié des échelles ont été perdues; or, dans cette province, les cartes de baronnies à petite échelle atteignent une proportion particulièrement élevée; faut-il supposer qu'il en était de même pour les cartes de paroisses et donc que le pourcentage des cartes à petite échelle serait plus élevé si nous pouvions avoir des documents plus complets? On aurait tort de le croire : la prédominance des petites échelles en Munster pour les cartes de baronnies doit être attribuée à la nécessité de tracer sur une seule feuille des baronnies étendues, et cette cause n'existait pas pour les cartes de paroisses. C'est pourquoi il paraît légitime de conclure que les cartes officielles du Down Survey étaient pour la plupart

(1) « The humble remonstrance of Doctor William Petty, concerning his extraordinary Grievances and Services in the Surveys of Ireland. » (*Hist. D. S.*, p. 133, 9thly.)

(2) La perche de plantation était de 21 pieds, soit 252 pouces.

des cartes au 1/10.080 ou au 1/20.160, dressées d'après des reports uniformément établis au 1/10.080.

Ces échelles étaient certainement suffisantes, aussi bien au point de vue cadastral qu'au point de vue topographique. Elles paraissent bien faibles comparées à celles du cadastre français; mais si l'on tient compte du morcellement de la propriété dans les deux pays, on change d'opinion. Notre ancien cadastre, choisissant l'échelle de 1/5.000 là où les parcelles avaient au moins deux arpents métriques, était moins exigeant que Petty faisant reporter au 1/10.080 les plans de paroisses où la superficie moyenne des townlands était de 40 acres irlandaises (1). Au point de vue topographique, les échelles de cartes de paroisses sont plus que suffisantes, étant donné surtout que ces cartes donnent seulement la planimétrie, sauf quelques hauteurs indiquées par des signes conventionnels analogues à ceux des bois, des marais, etc.; les levés de la carte de l'État-major français sont faits au 1/40.000 et la carte elle-même est dressée au 1/80.000, or cette carte donne le nivellement.

La véritable et la seule infériorité des cartes officielles — mais elle est terriblement grave — est l'inexactitude des mesures. En 1807, l'*Instruction pour les arpentages parcellaires* de la Commission du Ministère des Finances français n'accordait déjà qu'une tolérance d'un centième pour les mesures linéaires et d'un cinquantième pour les mesures de surface (2). Devant cette Commission, on peut se demander s'il serait rien resté du Down Survey. Il est vrai que les instruments d'arpentage — bien qu'ils fussent exclusivement le graphomètre, la planchette, la boussole, l'équerre et la chaîne — étaient alors d'une précision dont on n'avait pas la moindre idée au temps de Petty. Comme l'a dit Larcom, « nous ne devons pas estimer ses mérites (du Down Survey) comme ouvrage topographique par la précision qui a été atteinte dans les temps modernes, ni l'apprécier en le comparant

(1) Le *Recueil méthodique des lois et instructions sur le cadastre* (de 1811) indique ainsi les échelles : « Le 1/5.000 pour les communes très peu morcelées, c'est-à-dire où l'on ne trouve qu'une parcelle pour deux arpents métriques; le 1/2.500 lorsque le morcellement ne s'élève pas au delà de quatre à cinq parcelles à l'arpent, et notamment pour les villes, bourgs et maisons des villages. » (Cité par Ch. MURET, p. 420.) — Sur la superficie des townlands irlandais, cf. Y. M. G., *op. cit.*, ch. V. — Colby jugeait l'échelle de 6 pouces pour 1 mille (angl.) suffisante pour un townland survey, et cette échelle, égale au 1/10.560, fut adoptée. (CLOSE, p. 105 et 119).

(2) Cf. Ch. MURET, p. 419.

aux surveys modernes; mais il doit être comparé à ceux qui l'avaient précédé, et qu'il remplaça immédiatement; et l'on doit aussi tenir compte des circonstances dans lesquelles il fut établi et du peu de temps dans lequel l'opération entière fut exécutée.... Ce ne serait pas une tâche facile, dans notre propre temps, d'établir en treize mois, même un plan des contours de 5 millions d'acres en petites parcelles, et c'était alors un travail incommensurablement plus grand (1). »

V

LE DOWN SURVEY COMME DOCUMENT GÉOGRAPHIQUE

Le Down Survey a donc d'abord été un cadastre et c'est tout ce qu'on voulait qu'il fût, et c'est ce qu'il a été, excellemment pour l'époque. Mais, tandis que les surveys antérieurs n'étaient que des cadastres, la plupart très défectueux, le Dr Petty voulut faire du Down Survey, dès l'origine, sinon la réalisation du moins la base d'une œuvre autrement grande. Dans ce travail d'arpenteur, ce qui l'a séduit, c'est la description du pays, sa représentation cartographique, les documents et les plans pour une œuvre future, non plus de géomètre, mais de géographe.

L'esprit géographique se manifeste déjà dans la conception première du Down Survey. Sans doute, le plan de l'ouvrage est commandé par la prédominance des divisions administratives, ce qui est l'opposé même de la méthode géographique. Mais le *Brief Account*, et plus tard la *Political Anatomy*, attestent que le docteur ne considérait pas seulement ces divisions, et qu'au surplus il y reconnaissait autre chose qu'un découpage administratif arbitraire. Le *Brief Account* dit expressément qu'« il fallait que tout le pays fût mesuré à la fois suivant ses divisions

(1) LARCOM, p. 346. — Cf. CLOSE, p. 105, 119 et seq., sur l'organisation du survey de l'Irlande par Colby au XIX^e siècle; la comparaison montre combien les conceptions de Petty sont déjà modernes; et il n'est pas sans intérêt de comparer aussi la cabale contre Colby (*Ibid.*, p. 121 et seq.) aux cabales contre Petty.

politiques (civill bounds), savoir par baronnies, paroisses, townlands, ploughlands, balliboes, etc., ... et aussi suivant ses divisions naturelles, rivières, versants de montagnes, rochers, lacs, tourbières, etc. (1) ». On est loin de la conception des arpenteurs officiels qui jugeaient bien suffisant de mesurer les propriétés confisquées sans se préoccuper de faire aucune œuvre d'ensemble (2). Dans les Instructions du docteur, on entrevoit déjà la théorie toute géographique de la *Political Anatomy* que les divisions politiques ont pour origine le relief du sol et le cours des eaux (3).

Le D^r Petty voulait, dirait-on aujourd'hui, dresser une carte politique sur un fonds de carte physique. Les moyens dont il disposait ne lui ont permis d'établir ce fonds que d'une manière incomplète et imparfaite. Si l'hydrographie est assez développée malgré les interruptions dans le cours des rivières et l'insuffisante exactitude des côtes maritimes (4), si les bois et forêts sont soigneusement indiqués, l'orographie est fort rudimentaire. Petty avait pourtant insisté dans ses Instructions pour que l'emplacement exact des montagnes fut relevé, leurs pentes décrites, leur hauteur mesurée. Il suffit de voir dans la carte de Kiltennell la représentation des montagnes du Wicklow et du mont Leinster pour se faire une idée de la manière dont ces ordres furent ignorés : pas le moindre essai de nivellement, aucune tentative pour indiquer la direction générale des plis du terrain ou l'altitude des principaux sommets (5).

La géographie politique et l'économique sont, au contraire, largement développées, non pas seulement dans les cartes, mais aussi dans les feuilles de référence des paroisses et surtout des baronnies. A côté de la description détaillée des terres : arables,

(1) *Brief Account*, p. XIV.

(2) LARCOM montre aussi que la conception de Petty était bien supérieure à celle des surveyors qui voulaient borner leurs travaux à l'arpentage des domaines confisqués. « Il appartient au D^r Petty, dit-il, de suggérer l'idée de relier les opérations séparées (de la carte d'Irlande et du cadastre des confiscations) en un survey général des trois provinces non comprises dans le survey de Strafford. Sa grande innovation fut de faire des limites territoriales et naturelles les objets principaux (de son travail) au lieu des seules limites de propriétés, parce que les premières étaient permanentes et durables, les dernières flottantes par leur nature et destinées à changer par l'opération même pour laquelle était fait le survey. » (P. 346.)

(3) *Pol. Anal.*, ch. XIII, p. 107. — Cf. infra, II, 242.

(4) Celle-ci a été remarquée par SMITH dans la préface de son *History of Cork*, citée par GOUCH dans les « Additions et Corrections des *Anecdotes* », p. 737.

(5) Voir infra, II, 57.

prairies, pâtures, bois, tourbières, etc., avec la nature du sol et celle de la végétation, de véritables notations de géographie humaine apparaissent : voies de communication (routes, ponts, gués, rivières navigables, ports, etc.), habitation (châteaux et églises avec leur état de conservation, villages, plans de villes), établissements industriels (moulins à vent et à eau, mines, pêcheries fluviales, etc.). Le docteur avait toujours donné aux faits économiques une attention particulière, et sur ce terrain-là, ses collaborateurs le comprenaient mieux que lorsqu'il ordonnait des recherches d'ordre purement scientifique. Mais ces faits n'avaient d'intérêt pour eux qu'en raison de leur importance économique. Ainsi les habitations du peuple sont négligées à tel point que dans la carte de paroisse de Kiltennell, seule survivante, aucune habitation n'est représentée; il va pourtant de soi que cette paroisse n'était point déserte. Or, dans la *Political Anatomy* (1), Sir William dit que l'Irlande compte environ 200.000 maisons dont 160.000 sont des « huttes misérables et dégoûtantes, sans cheminée, fenêtre ou porte se fermant, pires que celles des sauvages américains » (2), « quant au bâtiment ne valant pas 5 shillings (3) »; il dit même ailleurs que leur valeur est nulle (4). Connaissant la mentalité des surveyors, on conçoit qu'ils aient le plus souvent jugé inutile de mentionner ces cabanes que le docteur, lui, n'avait pas manqué de décrire, d'étudier, d'évaluer.

Au reste, les exemples sont nombreux que la vue « élargie qu'il eut du travail à faire (5) », sa conception absolument nouvelle d'une œuvre cartographique considérable suscitèrent au Dr Petty une bonne part des obstacles qu'il eut à surmonter : « ce n'étaient que les difficultés que la plupart des hommes qui osent agir en avance sur leurs contemporains ou sur leur temps sont certains d'éprouver » (6).

Ces difficultés, il les a surmontées suffisamment pour élever un monument géographique tel qu'aucun pays n'en avait encore possédé. Grâce à lui, les cartographes se souviendront toujours

(1) *Pol. Anat.*, p. 8.

(2) *Ibid.*, p. 116; Report, §-7.

(3) *Ibid.*, p. 76.

(4) *Ibid.*, p. 115; Report, § 2.

(5) LARCOM, p. 346.

(6) *Ibid.*, p. 314.

que « l'Irlande fut la première en Europe à établir son cadastre » (1) — sans doute inexact dans des proportions qui semblent énormes aux hommes du ^{xx}^e siècle habitués à une précision mathématique dans de tels travaux — cadastre incomplet en profondeur et surtout en surface — néanmoins le premier en date des grands cadastres modernes.

Plus et mieux encore, l'Irlande a dû au Dr Petty de posséder la première au monde une description géographique complète de son territoire, basée sur les documents de première main d'une vaste enquête sur place. En marge du Down Survey, les descriptions de baronnies, ces esquisses du cadre de géographie physique et politique — de géographie humaine, est-on tenté de dire — étaient tout près de satisfaire aux exigences de la science géographique moderne. De cette œuvre admirable, les incendies de 1711 et de 1922 ne nous ont pas laissé une seule page et nous ne pouvons la connaître que par l'unique feuille que publia Larcom — mais cette feuille suffit à nous faire comprendre l'étendue d'une perte plus irréparable encore que celle des cartes officielles. En effet, le Dr Petty n'a pas composé la géographie de l'Irlande dont il avait réuni les matériaux, peut-être parce que ces documents restèrent à Dublin, peut-être parce qu'il a pensé que l'on pouvait se reporter aux travaux de Boate, mais très vraisemblablement parce qu'il préféra à l'édition des documents leur utilisation pour la rédaction d'un ouvrage géographique plus philosophique, mieux dans le goût du temps, qui fut la *Political Anatomy*.

Au contraire il fut hanté toute sa vie par le désir de publier un grand atlas d'Irlande. Bien que les lacunes, surtout en surface, du Down Survey « aient rendu impossible la construction de la carte de l'île à l'aide du seul survey » (2), le docteur tenta

(1) *La Nouvelle Carte de France*, publication du Service géographique de l'Armée (Paris, 1923), p. 29.

(2) HALL, *D. S.*, p. xiv. — C'est la conclusion du passage suivant où Hall analyse les lacunes du Down Survey : « On devrait avoir toujours présent à l'esprit que le Survey ne comprend pas toute la surface de l'île, mais uniquement les terres — si étendues qu'elles fussent — confisquées en raison des trahisons dont leurs propriétaires furent convaincus ou accusés. Malgré cela, les contours des terres non arpentées sont suffisamment conservés quand elles sont enchâssées ou enclavées dans celles dont on fit le plan détaillé; mais quand elles se trouvent à la limite d'une paroisse, elles sont perdues au point de vue scientifique général du fait de l'omission de leurs limites extérieures. On ne saurait cependant en blâmer en aucune façon Sir William Petty, qui fit ce qu'il avait à faire. »

par deux fois, et non sans succès, l'entreprise : ce fut la seconde partie de son œuvre géographique, la carte d'Irlande par baronnies et l'atlas par comtés, — et c'est au point de vue scientifique, le meilleur résultat des travaux du Down Survey.

TABLE DES CARTES

	Pages
PLANCHE I. — Une carte de Paroisse du Down Survey : Kiltennell, B. Idrone, CL.	Frontispice
PLANCHE II. — Le Plan de Colonisation de 1653.	80
PLANCHE III. — La représentation du contour de l'Irlande, de Ptolémée au xvi ^e siècle.	112
PLANCHE IV. — Les arpentages du Dr Petty (1654-1658). . .	224

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	III
BIBLIOGRAPHIE. — Les œuvres de Sir William Petty	IX
Ouvrages cités.	XXIII

LIVRE I

LA GÉOGRAPHIE DE L'IRLANDE ET LA POLITIQUE BRITANNIQUE

CHÂPITRE I

Le milieu géographique et l'évolution historique de l'Irlande.

I. — *Les deux périodes de l'histoire irlandaise* I

Les deux servitudes géographiques de position : excentricité et place dans l'archipel britannique. — Division de l'histoire irlandaise en deux époques caractérisées respectivement par la réaction contre chacune de ces servitudes.

II. — *Réaction irlandaise contre l'isolement insulaire (des origines au XVI^e siècle).* 3

Peuplement de l'Irlande : *a*) migrations préhistoriques et colonisations légendaires; *b*) la route à travers la Grande-Bretagne et les navigations préhistoriques directes du Continent en Irlande devant l'archéologie et la géographie. — Les peuples de l'antiquité classique et l'Irlande. — Anciennes navigations irlandaises : *a*) les imrama; *b*) expéditions et colonisations dans l'archipel britannique : la Dál Riada; *c*) expéditions sur le Continent, notamment en Gaule. — Les étudiants du Continent en Irlande. Les anachorètes dans les îles du Nord-Atlantique et les missionnaires en Grande-Bretagne et sur le continent. Les routes maritimes vers la Gaule. — Voyages commerciaux du haut Moyen Age : *a*) influences scandinaves; *b*) relations avec la Gaule. — Relations avec le continent du XII^e au XVI^e siècle.

III. <i>Action anglaise pour l'insularisation de l'Irlande (depuis le XII^e siècle).</i>	14
L'Irlande dans l'archipel britannique, indépendance jusqu'au XII ^e siècle. — Évolution de la conception géographique de la puissance anglaise : unité de la grande île, puis domination de l'archipel. — Lenteur de la réalisation; influence adverse de la politique continentale; trois siècles d'indépendance et de prospérité irlandaises relatives après l'annexion officielle. — L'Irlande considérée comme une position stratégique et comme un avant-poste nécessaire à la sécurité et au commerce de la Grande-Bretagne. — Revendications pour l'indépendance irlandaise et conception britannique de l'Irlande « colonie ».	
IV. — <i>Caractère « colonial » de la politique anglaise en Irlande.</i>	19
Les origines géographiques de cette conception. — Théorie anglo-normande de l'Irlande barbare : incompréhension de la civilisation celtique et de l'État gaélique. — L'Irlande mise hors de la chrétienté: la bulle Laudabiliter. — L'Irlande, pays de plantations concédé à des entrepreneurs et « spéculateurs ».	

CHAPITRE II

La politique coloniale anglaise en Irlande jusqu'au Cromwellian Settlement.

I. — <i>Le droit anglo-normand contre le droit irlandais.</i>	26
Le droit de conquête, base de la monarchie anglo-normande et de l'organisation foncière britannique. — Le droit anglo-normand, base de la politique de colonisation anglaise en Irlande. — Antagonisme des conceptions normande et irlandaise de la propriété foncière et des rapports de la nation et de ses chefs. — Conquête de Henri II et première colonisation	
II. — <i>La politique d'assimilation et de confiscation des Tudors; son évolution en politique de plantation.</i>	29
But : homogénéité politique intérieure et sécurité extérieure. — Tentatives de Henri VII pour faire collaborer les seigneurs irlandais au gouvernement. — Henri VIII fait des	

confiscations le châtement des révoltes; et il transfère le domaine éminent de la nation irlandaise au roi anglais. — 1^{re} plantation : Leix, Offaly, etc. (1557). — Incertitude de la politique foncière des filles de Henri VIII. — Elisabeth considère les plantations comme une source de revenus et la colonisation comme un moyen de soustraire l'Irlande aux influences des ennemis catholiques du Continent. — La plantation de Munster (1586), confiée à des entrepreneurs britanniques, prépare la désaffection des Anglo-Irlandais. — Retour à la politique de Henri VIII. — Marie et les O More (1554); règlements de Monaghan sous Elisabeth (1575), de Cavan et Fermanagh sous Jacques I^{er} (1606).

III. — *La politique de confiscation et de colonisation des Stuarts.* 35

Nouveaux éléments : besoins financiers croissants du roi; développement de l'esprit colonisateur; volonté de puissance de l'Église anglicane. — Nouveaux procédés : chicanes juridiques sur la validité des titres fonciers. — Plantation d'Ulster; juxtaposition de trois races et de trois sectes ennemies (1605-1625). — Confiscations de Leitrim et Leinster; inquiétude grandissante des Anglo-Irlandais (1611-1638). — Politique de Strafford. — La table rase. Projet de plantation en Connaught, Clare et Ormond. — Moyen : prétendue nullité de la « composition » de 1585. L'Irlande, pion sur l'échiquier des partis anglais et terre libre pour une colonisation britannique et protestante.

CHAPITRE III

Le Cromwellian Settlement : l'Irlande-Colonie.

I. — *La politique irlandaise de la République.* . . . 44

La République accentue la politique coloniale en Irlande des régimes antérieurs. — La Rébellion de 1641; son caractère national; sa déviation sous l'influence : a) des partis anglais, b) des ennemis continentaux de l'Angleterre. — Comment ces influences réagissent sur la politique anglaise en Irlande. — La destruction de la nationalité, sinon de la nation irlandaise, but réel de cette politique. — Moyen d'exécution : suppression de l'ordre politique social et économique gaélique.

	Pages
II. — <i>Les origines du Cromwellian Settlement.</i> . . .	52
A. — <i>Les théories</i> : Réminiscences bibliques. — Les théoriciens de la toute-puissance de l'État et de l'influence de l'économique sur la politique. — Une forme « économique » de l'exil en masse : la transplantation; projet de transplantation des Écossais d'Ulster.	
B. — <i>Division de l'Irlande en trois zones.</i> — Considérations militaires et administratives suggérant cette division géographique.	
C. — <i>Engagements financiers antérieurs.</i> — La « souscription » de 1642. — La créance de l'armée. Multiplicité des intérêts et des réclamations antérieurs au Settlement.	
III. — <i>La législation du Settlement.</i>	61
Act de 1642 et textes complémentaires (de 1642 à 1647) pour la vente à terme des terres à confisquer aux rebelles. — Act for the settling of Ireland du 12 août 1652 édictant les mesures de répression; influence dans son élaboration des commissaires et officiers d'Irlande. — Les instances des spéculateurs et de l'armée pour se faire payer suscitent les « commissions » et instructions de 1653. — « Act for the speedy and effectual satisfaction of the adventurers for lands in Ireland and for the arrears due to the soldiery there, and of other publique debts » du 26 septembre 1653.	
IV. — <i>L'évacuation des Irlandais.</i>	68
L'exil sur le continent. — La déportation aux plantations anglaises d'Amérique. — La transplantation en Connaught et en Cläre. — Étendue de l'entreprise. — Résultats apparents et résultats réels.	
V. — <i>Géographie du settlement et répartition des terres.</i>	80
Complexité de la redistribution des terres. — Division de l'Irlande en quatre groupes de comtés; les réserves. — Partage des dix comtés affectés par moitié aux spéculateurs et à l'armée. — Extension de la part de l'armée. — Diminution des territoires réservés à la transplantation des Irlandais à l'ouest du Shannon. — Les concessions des invalides, veuves et orphelins militaires. — La ville de Galway donnée aux habitants de Gloucester et à la ville de Liverpool. — Le nouvel aspect de la propriété foncière : la genèse des luttes agraires. — Le Cromwellian Settlement n'a pu ni redistribuer la population, ni faire de l'Irlande une colonie de peuplement britannique.	

LIVRE II

L'ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE DE L'IRLANDE
AVANT LE DOCTEUR PETTY

CHAPITRE I

La carte d'Irlande avant le docteur Petty.

Pages

I. — *Le Moyen Âge et la Renaissance.* 93

Cartes imaginaires des Occidentaux et des Arabes. — Les portulans, premières représentations fondées sur l'observation directe; leurs deux types successifs de déformation de l'Irlande. — Exhumation de Ptolémée au ^{xv}^e siècle. — L'Irlande dans les cartes italiennes des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, et dans les géographes allemands de la Renaissance. — Incertitudes du ^{xvi}^e siècle sur la géographie de l'Irlande : les recueils de Lafreri.

II. — *Premiers essais britanniques du XVI^e siècle.* 101

L'esprit moderne dans une esquisse du temps de Henri VIII. — Retour au Moyen Âge dans la première carte gravée des Îles Britanniques attribuée à un Anglais : George Lily (1546-1558) dans les recueils de Lafreri. — Carte d'un Anglais inconnu dans le Mercator de 1564.

III. — *Études géographiques de l'Irlande sous Elisabeth.* 105

L'esprit scientifique du temps et les études pseudo-historiques auxiliaires de la politique de colonisation. — Levés militaires et administratifs. — La première carte moderne d'Irlande (1567). — Le voyage d'exploration topographique de Robert Lythe (1570). — Les cartes d'Irlande du doyen Lawrence Nowell (c. 1570). — L'œuvre cartographique de Baptista Boazio (c. 1580).

IV. — *L'École anglaise et la carte d'Irlande au début du XVII^e siècle.* 116

Difficultés d'établissement de cette carte. — L'édition de 1607 de la *Britannia* de Camden. — L'œuvre irlandaise de Norden : la carte d'Irlande pour le comte de Salisbury (c. 1609) et la carte des six Escheated Counties d'Ulster (1610). — Les cartes de l'Irlande et des quatre provinces dans le *Theatre* de Speed. (1610-1611). — L'*Ireland* de Rothwell (1647). — Les « Guides » du colon de John Woodhouse (1647 et 1653). — État de la carte d'Irlande à la veille du Down Survey.

CHAPITRE II

La géographie descriptive de l'Irlande avant le docteur Petty.

	Pages
I. — <i>La science et la légende dorée géographiques irlandaises</i>	125
La cosmographie dans l'Irlande ancienne et médiévale. — Études des ^{xiv} ^e et ^{xv} ^e siècles. — La littérature géographique traditionnelle : les Dinnseanchas. — Poèmes topographiques et récits de voyages. — Éclipse de la culture gaélique au ^{xvii} ^e siècle.	
II. — <i>La « Topographie » de Giraud le Cambrien</i> . .	129
La <i>Topographia Hiberniae</i> , contemporaine de la première conquête anglaise (1187). — Que Giraud n'est pas un conteur naïf, mais suit méthodiquement un système. — Caractère politique de son livre. — Dans quelle mesure ce livre est une géographie. — Son autorité documentaire jusqu'au ^{xvii} ^e siècle et son influence jusqu'à nos jours.	
III. — <i>Les descriptions coloniales de l'Irlande</i> . . .	135
Quatre siècles de <i>Topographia Hiberniae</i> ; le « wild Irish ». — L'esprit de colonisation élisabéthain suscite des historiens et géographes propagandistes. — Holinshed et Stanyhurst (1577-1587). — L' <i>Image</i> de Derrick (1578). — La <i>Description</i> de Robert Payne (1589). — La <i>View</i> de Spencer (1596). — Le <i>Treatise</i> de Dymmok et l' <i>Itinerary</i> de Fynes Morison (c. 1600). — Les brochures de propagande de Barnaby Rich (1605-1610). — La <i>Discovery</i> de Sir John Davies (1612). — Propagande coloniale pour l'Irlande dans un almanach de 1619.	
IV. — <i>Les premières descriptions géographiques anglaises de l'Irlande</i>	141
La <i>Britannia</i> contient le premier essai d'une véritable géographie descriptive de l'Irlande : importance croissante de l'Irlande dans ses éditions successives. — Les sources irlandaises de Camden. — Essais d'impartialité. — Part de la géographie dans ses descriptions de comtés. — L'Irlande dans la <i>Marchants' Mapp of Commerce</i> de Lewies Roberts (1638).	
V. — <i>L'Histoire Naturelle de Boate</i>	147
Le premier essai moderne d'une géographie physique et économique d'Irlande (1645). — Gérard Boate, Hollandais, médecin et « aventurier » en Irlande. — Sources et esprit scientifique de Boate. — Étendue de son plan. — Divisions et caractéristiques.	

tère de l'ouvrage. — Hartlib le fait imprimer (1652). — L'œuvre se rattache aux travaux des virtuosi et de la Royal Society. — Traduction française (1666) et opinion de Moreri.

CHAPITRE III

Les Surveys pour la colonisation avant le Down Survey.

I. — *Les Surveys antérieurs au Cromwellian Settlement.*

154

Ce qu'il faut entendre par « survey ». — Création de l'Office du Surveyor and Escheator General en 1548. — Surveys cités par Petty. — Les surveys d'Elisabeth pour la plantation de Munster (vers 1585) sont probablement les premiers surveys avec cartes. — Surveys et cartes des Escheated Counties d'Ulster (1609). — Survey ulstérien de Pynnar (1618-1619). — Survey des plantations de la Cité de Londonderry par Sir Thomas Phillips (1622). — Surveys de Strafford pour une plantation du Connaught et du nord du Munster (vers 1639); books of survey et cartes.

II. — *Ordres pour l'établissement d'un survey en vue de la colonisation cromwellienne.*

166

Premiers surveys pour des concessions particulières. — La Commission et les Instructions du 22 juin 1653. — Terres soumises au survey : 1^o propriétés confisquées, 2^o biens de la Couronne, 3^o biens d'Église. — Fonctionnaires du Survey. — Établissement du Survey. — Vices inhérents au système.

III. — *Le Grosse Survey (1653-1654).*

170

Survey sommaire autorisé par les Instructions du 22 juin 1653 pour donner rapide satisfaction aux créanciers de l'État. — Insuffisance et inexactitude des « terriers ». — Abandon du Grosse Survey au printemps de 1654.

IV. — *Le Civil Survey (1654).*

173

Instructions du 14 avril 1654 au Surveyor General Benjamin Worsley. — Division des opérations en deux parties : 1^o établissement par enquête des Commissaires du Survey de terriers provisoires de toutes les terres d'Irlande; 2^o arpentage et confection des plans des terres confisquées, des terres de la Couronne et des terres d'Église par des surveyors. — La première opération est seule réalisée. — Interruption des travaux du Civil Survey. — Le Dr William Petty entreprend le Down Survey.

LIVRE III

LE D^r WILLIAM PETTY

CHAPITRE I

Les années d'apprentissage du D^r William Petty.

	Pages
I. — <i>L'enfance (1623-1636) et les premières études (1636-1643)</i>	181
Le pays d'origine. — La famille. — La navigation. — Les études chez les Jésuites de Caen et dans la Royal Navy à Londres.	
II. — <i>Les études en Hollande et en France (1643-1646)</i>	186
L'esprit nouveau au début du xvii ^e siècle. — La société savante sur le continent. — Études en Hollande et en France. — La fréquentation des réfugiés anglais et des savants. .	
III. — <i>Essais d'installation en Angleterre (1646-1648)</i>	191
L'industrie et les inventions. — La machine duplicatrice. — <i>The Advice of W. P. to Mr Hartlib for the advancement of some particular parts of learning</i> . — Les clubs de « virtuosi ».	
IV. — <i>Les années d'Oxford (1648-1651)</i>	195
Oxford en transformation. — Réorganisation de l'Université par les Visiteurs Puritains. — Petty, docteur en médecine, professeur d'anatomie et vice-principal de Brasenose. — Les réunions philosophiques. — Succès de Petty et départ d'Oxford.	
V. — <i>Le départ en Irlande (1652)</i>	200
Incertitudes sur la vie de Petty en 1651. — Il est nommé médecin général de l'armée d'Irlande. — Ses amitiés politiques dans l'entourage de Cromwell. — Raisons probables de sa résolution d'aller en Irlande : situation officielle, chances de fortune, champ d'études sociales et économiques.	

CHAPITRE II

Le D^r Petty, entrepreneur des Surveys d'Irlande.

I. — <i>Petty en Irlande</i>	207
Situation du docteur à Dublin. — Réforme de la pharmacie militaire. — Reprise des recherches scientifiques. — Part donnée par Petty à l'observation scientifique et à la person-	

nalité du savant. — Les officiers fanatiques contre le gouvernement : Sankey et Coote. — Petty avec Henry Cromwell et les modérés.

II. — *Petty et le Civil Survey*. 214

Les relations avec le Surveyor General Worsley. — Caractère de Worsley. — Conseils inutiles de Petty à Worsley. — Conception que Petty se fait d'un survey. — Pourquoi Petty veut se faire donner l'entreprise du Survey.

III. — *Petty devient « entrepreneur des surveys d'Irlande » (septembre-décembre 1654)*. 218

Hardiesse du projet de Petty. — Il montre l'insuffisance des plans de Worsley. — Le Civil Survey est arrêté (6 sept.). — 1^{re} Commission pour l'examen du survey de Worsley et du projet de Petty (8-24 sept.). — 2^e Commission pour la proposition d'améliorations au Survey (10-16 oct.). — 3^e Commission pour la préparation d'un contrat avec Petty (27-31 oct.). — Suprêmes attaques de Worsley. — Signature du contrat (11 déc.).

IV. — *Le Contrat pour le survey des terres de l'armée (11 décembre 1654)*. 224

Caractère du contrat. — Étendue géographique de la première partie du survey. — Précision de la description et de l'arpentage des terres. — Les terres stériles. — Les limites des divisions administratives. — Plans des townlands, cartes de baronnies et de comtés, livres de référence. — Conditions financières de l'entreprise. — Actes et dispositions complémentaires. — Comité permanent chargé de régler les questions litigieuses qui surgiront du fait des travaux du survey.

V. — *Exécution des surveys de Petty (1^{er} février 1655 — fin 1659)*. 229

Terminaison du survey de l'armée en mars 1656. — Il est reconnu suffisant le 20 mai, mais les amendements réclamés par Worsley retardent la remise des documents définitifs jusqu'au 24 juin 1657. — Distribution des terres à l'armée sur les cartes de 1656 (du milieu de 1656 à février 1657). — Survey des Liberties de Galway et d'Athenry (1657-1658). — Survey des baronnies des spéculateurs et du reste des terres à arpenter. (Ordre du 3 sept. 1656). — Terminaison de la seconde partie du Survey au printemps de 1658. — Les amendements réclamés par Worsley retardent la remise des documents définitifs jusqu'à la fin de 1659. — Distribution des terres des spéculateurs sur les cartes de 1657-1658

(à l'automne de 1658). — Aire géographique comprise dans les surveys de Petty. — Ce que le Down Survey a rapporté à Petty. — Opinion de Sir Thomas Larcom.

LIVRE IV

LE DOWN SURVEY, CADASTRE DE LA COLONISATION

CHAPITRE I

Le Down Survey.

Organisation administrative et technique.

- | | |
|---|-----|
| I. — <i>Le nom du Down Survey.</i> | 237 |
| Son origine. — Comment le sens de l'expression s'est restreint jusqu'à ce qu'elle fût le nom officiel des surveys irlandais du D ^r Petty. | |
| II. — <i>Principes généraux.</i> | 240 |
| Comment le D ^r Petty concevait un survey : une carte politique sur un fond de carte physique. — Le townland unité d'arpentage. — La division du travail; son application à la fabrication des instruments topographiques et à l'organisation des services techniques. — Choix du personnel. — Mode de paiement variable suivant la nature des travaux. | |
| III. — <i>Organisation administrative.</i> | 244 |
| Travail en campagne : difficultés causées par l'état du pays et l'hostilité des habitants. — Personnel de campagne choisi pour sa résistance physique et instruit par Petty; discussions sur la valeur de ce personnel. — Auxiliaires irlandais : difficultés de recrutement. — Inspecteurs du survey. — Personnel des bureaux : dessinateurs et vérificateurs. — Gardes militaires. — Services financiers. | |
| IV. — <i>Les appareils et le matériel topographiques.</i> | 252 |
| Fabrication des instruments sous la direction de Petty; division du travail entre des ouvriers spécialisés. — Du matériel scientifique de campagne, et notamment des « circumferenters ». — Le gros matériel de campagne. — Matériel de bureau. — Imprimés : carnets de campagne, papier gradué pour les cartes, etc. | |

V. — <i>Organisation du service des levés topographiques</i>	258
--	-----

Documents préliminaires tirés des archives des surveys et croquis de plans; retard et insuffisance de cette documentation. — Instructions du docteur à son personnel; précautions pour obtenir un travail précis. — Difficultés inhérentes au terrain, au climat, etc. — Technique topographique; quasi-mutisme des Instructions à son sujet; ancienneté de l'art du surveying. — Levés par cheminement à la boussole et à la chaîne. — L'organisation méthodique et la division du travail.

VI. — <i>Instructions en vue de la documentation topographique</i>	264
--	-----

Instructions spéciales à la préparation du cadastre et Instructions en vue d'une documentation géographique générale. — Levé des limites des divisions administratives. — Difficultés de l'appréciation de la nature et de la qualité du sol : « narration » d'un surveyor du Kerry. — Recherches proprement géographiques : faits de géographie politique et économique; voies de communication; hydrographie et orographie.

VII. — <i>Plans et documents établis par les surveyors</i>	270
--	-----

Les reports des levés de plans. — Calcul de la superficie des parcelles : le docteur imagine un procédé mécanique simplifiant la méthode graphique du temps. — Trois catégories de plans : 1^o reports (protractions) à l'échelle d'un pouce pour 40 perches; 2^o plans dits de baronnies à un pouce pour 80 perches; 3^o plans ou cartes de chaque baronnie en une feuille, à échelle réduite. — Instructions en vue de l'exactitude des reports. — Garanties d'authenticité et vérification.

VIII. — <i>Plans, cartes et documents définitifs</i>	275
--	-----

Établissement des divers types de plans et cartes de baronnies. — Les Books of Reference : leurs divisions et leurs index. — Remise officielle des documents du survey de l'armée le 24 juin 1657. — Survey des spéculateurs, établi sur le même modèle. — Documents officiels constituant le Down Survey.

CHAPITRE II

Le Down Survey.

Reports, cartes officielles et matrices cadastrales.

	Pages
I. — <i>Les divers types de cartes dressées par le Dr Petty</i>	279
Multiplicité et variété des cartes dites du Down Survey. — Classification basée sur l'histoire des travaux du Dr Petty. — Trois types principaux : a) plans originaux et cartes officielles de paroisses avec leurs cartes-index de baronnies; b) cartes de baronnies; c) cartes de comtés, de provinces et de toute l'Irlande : <i>Hiberniae Delineatio</i> . — Les cartes officielles dans les divers dépôts d'archives de 1711 à 1922, date de leur destruction totale. — Cartes de baronnies de la Bibliothèque Nationale de Paris, des collections Lansdowne et des archives irlandaises (Quit Rent Office et Auditor General Office). — Cartes générales de la collection Lansdowne, et <i>Hiberniae Delineatio</i> .	
II. — <i>Les reports de levés de plans</i>	285
Définition et description. — Les « rough plots » cités par Larcom. — Les « Original protractations » des archives irlandaises; leur petit nombre.	
III. — <i>Les Cartes officielles</i>	289
Cartes de paroisses et cartes-index de baronnies. — Description d'après le <i>Brief Account</i> et Handcock. — Une carte de paroisse : Kiltennell. — Répartition géographique et échelles des cartes de paroisses. — Les cartes-index de baronnies.	
IV. — <i>Les feuilles de référence</i>	296
Descriptions géographique et statistique accompagnant chaque carte officielle de baronnie et de paroisse. — Description d'une baronnie : Ballaghkeen. — Descriptions de trois paroisses : Kilmuckridge, Killincooly, Kiltennell. — Analyse des feuilles de référence. — Comparaison de la description de la baronnie Ballaghkeen avec la carte B N de cette baronnie. — Valeur géographique de ces descriptions. — Destruction totale des feuilles de référence.	
V. — <i>Les Matrices Cadastrales</i>	302
Books of Survey et Reference books. — Livres de survey proprement dits. — Livres de Distribution. — Destruction totale des matrices cadastrales du Down Survey. — Les matrices du Quit Rent Office (fin du xvii ^e siècle). — Les livres de distribution de Thomas Taylor (1677) à la Royal Irish Academy : leur importance.	

VI. — *Les copies de cartes faites aux bureaux du*
Dr Petty.

308

Hypothèse d'une copie intégrale qui aurait servi à la distribution des terres. — Cartes à l'échelle 40 découvertes en 1837 ar Hardinge. — Extraits cadastraux contemporains du Down Survey. — Plan des biens du colonel Petty. — Plan des domaines d'Edward Roberts (1659); description du manuscrit du British Museum; échelle des cartes. — Cet extrait n'a pu être fait entièrement sur les cartes officielles. — Emploi de cartes à l'échelle 40 comme documents authentiques provisoires.

VII. — *Projets de reconstitution des cartes officielles.*

320

Étendue réelle de la destruction des cartes officielles dans l'incendie de 1711. — Projet immédiat de reconstitution de la série en introduisant des cartes de la collection Headfort. — Cartes de 1688. — Projets de 1790 et de 1812 pour substituer aux cartes officielles une copie des cartes de baronnies de la Bibliothèque Nationale. — Projet de 1810 pour la gravure des cartes et l'impression des Books of Distribution. — Les cartes de paroisses échappées au sinistre de 1711, montées et reliées en 1814. — Projet de Hardinge en 1864 pour la reproduction de ces cartes et de celles de 1688 par la photozincographie. — Essai actuel de M. Burnett pour la reconstitution des cartes de paroisses d'après des extraits parcellaires.

CHAPITRE III

Le Down Survey, comme document géographique.

I. — *L'aire réelle des arpentages.* 326

Divisions administratives mesurées. — Superficie des confiscations d'après les statistiques de la *General View* et de Hardinge, basées sur le Down Survey. — Faible proportion des terres arpentées en Connaught. — Pourcentage par province des terres arpentées d'après la *General View* et Hardinge. — Essai d'évaluation de leur superficie réelle. — Le Dr Petty a établi une carte administrative de tout le pays et un cadastre d'environ 47 1/2 % des biens fonciers.

II. — *L'inexactitude des superficies.* 332

Accusations de falsifications au temps du partage des terres : leur invraisemblance. — Erreurs réelles dans les superficies

données par le Down Survey. — Insuffisance des chiffres globaux de provinces. — Erreurs de 6 % en plus à 25 % en moins dans la mesure des parcelles. — L'examen des diverses erreurs décèle une sous-évaluation moyenne des superficies se plaçant entre 10 et 15 % des superficies exactes.

III. — *Causes possibles de cette inexactitude.* . . . 337

Limitation des comparaisons légitimes entre les superficies du Down Survey et celles des Censuses modernes. — Les erreurs les plus nombreuses et de plus grande amplitude sont des erreurs en moins. — Les erreurs ne sont pas systématiques. — Erreurs dans le levé des plans : *a*) dans la mesure des angles; *b*) dans le chaînage. — Exactitude des reports et des calculs des surfaces. — Cas du townland de Nodstown. — Les erreurs paraissent provenir du travail en campagne et, comme conséquence, de la nécessité de juxtaposer des polygones mal levés. — Impossibilité d'expliquer la forte prédominance des sous-évaluations, d'ailleurs très variables.

IV. — *Valeur des livres et cartes officiels.* 343

Les livres de référence et de distribution, documents cadastraux suffisants, ont peu d'intérêt au point de vue géographique. — Les cartes officielles manquent de précision. — Le Dr Petty a-t-il ressenti l'absence de triangulation et d'indication des latitudes et des longitudes? — Soins apportés à la confection des cartes. — Échelles des cartes officielles. — Comparaison avec le cadastre français. — Valeur réelle des cartes officielles.

V. — *Le Down Survey comme document géographique.* 347

L'esprit nouveau dans le Down Survey est l'esprit géographique qui se retrouve dans tout l'œuvre de Petty. — Des cartes politiques sur un fond de carte physique. — Difficultés de réalisation. — Insuffisance des notations de géographie physique. — Développement de la géographie politique et économique. — Le Down Survey, premier cadastre et première description systématique d'un pays d'Europe.

TABLE DES CARTES 352

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG — 1930
